THE GETTY CENTER LIBRARY
Why ask for the moon
when we have the stars?
AS

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME DIXIÈME

Janvier — Février — Mars 1908

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/labelgiqueartist10unse

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE

& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME DIXIÈME

JANVIER — FÉVRIER — MARS

1908

BRUXELLES

26-28, rue des Minimes, 26-28

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LES CLOUS DE MALÉDICTION

Au bon poète flamand Victor De Meyere, en souvenir de ma visite au Musée du Folklore d'Anvers.

C'est à Niel sur le Rupel, au pays des briquetiers, un lundi de septembre, vers quatre heures, par un temps gris et lourd qui semble oppresser jusqu'au courant de la rivière limoneuse et qui sâlit et roussit la couleur rouge de la contrée.

Depuis huit jours le *Saint-Willibrord*, amarré un peu en aval de la bourgade, attend sa charge de briques pour le pays de Charleroi. Kor Baltus, le batelier, profite de cette escale prolongée pour se dégourdir les jambes et se trémousser dans les kermesses des environs. Aujourd'hui encore il a prétexté celle de Schelle pour s'éclipser après la soupe en laissant le chaland à la garde de Fina sa femme et de son aide Ivo.

La batelière, une fort avenante blondine d'une trentaine d'années, a préparé sa lessive, versé le café du garçon, beurré les tartines des deux mioches, un bambin de cinq ans et une fillette de trois; mais aujourd'hui elle vaque sans entrain à ces besognes. Elle n'a pas chanté un seul couplet de sa complainte favorite et elle ne cesse de soupirer sans répondre aux agaceries de la marmaille.

Ivo, l'aide batelier, un brunet bien découplé et de mine agréable quoique un peu poupine, arpente le pont, les mains dans les poches, en fumant sa pipette et en coulant à la dérobée des regards tendre-

ment apitoyés vers sa patronne, car s'il respecte sa mélancolie il n'en devine que trop la cause!

A mesure que le jour décline le trouble de la batelière augmente. Jamais cette région si différente de sa Campine natale ne lui a paru si lugubre et si hostile. Le temps orageux active les senteurs à la fois âcres et fades des fours à briques toujours allumés, quoique cet après-midi les ouvriers aient suspendu le travail plus tôt qu'à l'ordinaire à l'occasion de la kermesse voisine. L'air ne retentit plus des piailleries des femmes, des attrapades entre apprentis, des rogues appels des chefs d'équipe. A peine l'aigre cri d'une mouette trouble-t-il un silence opaque comme le ciel. Sur la rive industrielle,les flaques de la récente averse font songer à des taches de sang dans lesquelles les briques mêmes prennent des apparences de caillots. A la fin la batelière se sent tellement accablée qu'elle éprouve le besoin, dit-elle à Ivo, de descendre à terre et d'aller respirer un air plus pur dans la campagne. Elle a bientôt dépassé les terres à briques et gagné les polders cultivés. Se rend-elle à la kermesse pour y relancer son homme et l'en ramener en affrontant les quolibets de la galerie? Non, la fière Fina se garda même du moindre reproche à son mari et jusqu'à présent elle n'a confié sa peine à personne. Encore moins se donnerait-elle en spectacle aux badauds friands de scandale.

Au carrefour d'où rayonnent les routes de Schelle, de Boom, d'Artselar et d'Hémixème, se dresse un tilleul isolé auquel est suspendue une petite chapelle dédiée à la Vierge.

C'est là que s'arrête la baezine Baltus comme si elle était arrivée au but de sa promenade. Elle s'agenouille sur le petit banc au pied de l'arbre; elle se débonde le cœur en prières et ce qu'elle cache aux hommes elle se décide à le confier à la Reine du Ciel :

« O Vierge miséricordieuse, protectrice des bons ménages, gardienne de la fidélité des époux, confusion de l'adultère, j'implore ton secours et ta justice. Kor, mon homme, se dérange... Hélas, pour me l'attacher en propre, jamais pourtant je ne négligeai de mêler de mes cheveux à la laine des bas que je lui

tricote. Dire qu'il me préfère à présent les plus infimes coureuses de ce pays! Qu'ont-elles donc de si capiteux ces briquetières de malheur? Effrontées comme des chiennes, à force de se frotter aux hommes elles ont fini par leur ressembler et elles n'observent pas plus de retenue dans leurs gestes que dans leurs propos. Ce sont même elles qui provoquent leurs compagnons de travail. Ceux-ci ne leur suffisent donc plus qu'elles s'attaquent à présent aux étrangers? Quel sort ont-elles jeté à mon baes pour l'engluer, lui, un homme si propre? De chute en chute il s'est accouplé à la pire de toutes, à Yette, l'aînée de ces Branckaert, des propres à rien de bon qu'à traîner des brouettes sur les chantiers et qui, rongés de misère et de vices, n'en continuent pas moins à engendrer de nouveaux crève-la-faim. Elle est si brune cette Yette qu'on la dirait pétrie de terre cuite, elle court pieds-nus et porte un tricot et des culottes comme ses frères. C'est à peine une femme. Dans tous les cas elle n'en éprouve guère les sentiments. Ne transporte-t-elle point chaque matin son tout jeune frère, un bambin de cinq ans comme mon Rik, jusqu'à la briqueterie? Le pauvret encore éreinté des fatigues de la veille dort d'un sommeil de plomb sur les bras de sa grande sœur et pour l'atteler à la corvée il faut d'abord qu'elle le réveille en lui flaquant de pleines potées d'eau au visage! Et c'est pour une pareille sans-cœur que Kor me répudie, moi la mère de ses enfants! Depuis midi il courut la rejoindre là-bas et à cette heure ils s'empiffrent et se saoulent sans doute ensemble avant de se ruer à la danse... Ah, le jour funeste où le *Saint-Willibrord* aborda ici pour la première fois! »

A Schelle, au loin, les orgues de Barbarie et les orchestrions, dans un mode plaintif et presque lugubre, rabâchent d'entraînants quadrilles.

Sur la route des couples d'amoureux qui se rendent à la kermesse sans se hâter passent un peu intimidés devant cette femme en prière et dénouent leur étreinte trop impatiente.

Par contre des bandes d'apprentis qui se sont débarbouillés et endimanchés à la hâte après le travail

et qui allongent le pas pour arriver au moment où les bals battront leur plein, interpellent et plaisantent l'éplorée : « Holà, la petite mère, toujours à prier? Tu retardes d'un jour. C'est lundi. Viens plutôt danser. Les cavaliers ne manquent pas, comme tu vois. Tu n'auras que l'embarras du choix. Rien ne t'empêche même de nous prendre à tour de rôle. Ce que l'on s'amusera! Essaie... pour voir? »

La pauvrette ne daigne répondre à leurs offres saugrenues et lorsqu'ils se sont éloignés en chantant et en esquissant un en-avant-deux, bras-dessus bras-dessous, elle reprend ses douloureuses confidences :

« Tu sais pourtant, Sainte Vierge, que je ne méritais point cette trahison. La langue des pires commères ne trouverait moyen de médire de mon ménage. Je suis brave, honnête et fidèle, économe comme pas une. C'est même en épargnant sou par sou que nous avons pu acheter notre bateau. Mes enfants ne manquèrent jamais de pain ni de souliers; je n'attendais pas qu'elles fussent trouées pour remailler la vareuse et rapiécer les culottes de mon baes. Il me trouva toujours complaisante à ses caresses et, comme il a cinq ans de moins que moi, j'entretiens jalousement la fraîcheur de mon corps et je me montrai aussi soucieuse de lui plaire que s'il lui avait encore fallu me demander en mariage. Aussi les hommes ne renoncent-ils pas à me reluquer avec une certaine insistance. Si j'avais voulu tromper Kor, combien de fois n'en eus-je pas l'occasion! Je ne devrais même pas m'adresser bien loin :

« Depuis quelque temps Ivo, notre garçon, me regarde d'un air singulier. Comme il venait à peine de faire sa première communion à l'orphelinat quand nous le prîmes à notre service, je me suis habituée à le traiter en gamin ne tirant pas à conséquence. Mais quoiqu'il ait toujours son rose et doux visage d'enfant de chœur, Ivo a grandi, le duvet lui pousse à la lèvre, il est solide et copieux; cette année il tira même à la conscription. Et quel sujet modèle! Au gré de beaucoup il ne pêche même que par excès de sagesse. Il ne boit que quand il a soif et il ne s'attarde le

dimanche au cabaret que le temps d'y jouer une partie de quilles.

« Voilà des années qu'il peine pour un gage dérisoire. Combien de fois n'a-t-on pas essayé de nous le débaucher, car il ne manque pas sur nos canaux de *beurts* où il se fût trouvé au moins aussi bien que chez nous. Il repoussa invariablement les offres les plus avantageuses. Ce n'est pourtant pas qu'il ait si bonne vie auprès de nous !

« Notre baes ne le ménage point. Ne m'arrive-t-il pas à moi-même de passer ma mauvaise humeur sur son dos ? Mais Ivo accepte toutes les rebuffades. Les enfants s'amusent avec lui comme avec leur Spitz ; ils le roulent par terre, il se prête à tous leurs caprices. L'orphelin tient-il simplement à acquitter une dette de reconnaissance envers ceux qui l'ont recueilli ? Je le crus tout un temps, ô bonne Vierge, mais je ne le crois plus depuis ce qui se passa l'an dernier dans le sas de Trois-Fontaines :

« J'avais envoyé notre Ivo sur la berge en le chargeant de me détacher une motte de gazon pour la cage de l'alouette. Or, il se trouva que, pendant la courte absence du garçon, mon homme eut besoin de lui pour la manœuvre. Furieux de ne pas l'avoir eu sous la main, à son retour, il l'agonit d'injures et lui décocha même un coup de pied. A cet affront, je vis Ivo changer de couleur et fouiller vivement dans sa culotte pour y chercher son couteau, mais en ce moment ses yeux rencontrèrent les miens et il y lut sans doute avec ma pitié pour lui une intercession en faveur du brutal, car il retira sa main vide de sa poche et se contenta de crisper le poing, tandis qu'un triste sourire tiraillait sa bouche et qu'un voile humide passait devant ses prunelles, puis il se détourna en haussant les épaules comme pour secouer toute rancune et se dérober à mes remercîments.

« Le généreux garçon avait supporté cet outrage par amour pour moi ! Car ce n'est pas un trembleur que notre Ivo, malgré son clair visage de premier communiant ! Les rares fois qu'il se mesura avec de mauvais bougres, il eut toujours le dessus, à telle

enseigne que les tape-dur de la Petite Turquie, près de Willebroeck n'osent plus railler sa timidité et sa gentillesse de fillette. Oui, bonne et sainte Vierge, sans me vanter, je suis certaine que si, à ce que prétendent les débauchés ce joli garçon ne connut jamais les caresses de la femme, c'est parce qu'il n'a encore éprouvé de goût que pour moi, toute mûre et toute mère que je suis. Hélas, loin de flatter son penchant, j'ai toujours feint de ne pas m'en apercevoir, et tu sais, Mère de Jésus, si je continue à garder ma foi à mon homme, quoiqu'il soit ivre tous les soirs et que je ne serre plus dans mes bras que le fantôme de mon fringant coucheur d'autrefois! Dire que je l'aime encore et que je serais capable de lui pardonner s'il revenait à moi! »

Tandis que Fina s'épanche ainsi dans le sein de Marie, le soir est tombé. Au loin, la kermesse fait rage, les musiques exaspèrent leurs charivaris que déchirent des pétarades et que dominent parfois des hourvaris féroces.

A ces rumeurs canailles, Fina évoque l'image de Kor et de Yette étroitement embrassés, et sa jalousie se remettant à bouillir, elle se décide à mettre à exécution le projet auquel elle songe depuis le matin, et peut-être depuis plus longtemps encore.

Mais d'abord elle regarde autour d'elle et scrute les diverses routes. Elles sont désertes et elles le resteront au moins jusqu'au milieu de la nuit, car il est trop tard pour se rendre à la kermesse et trop tôt pour en revenir. Fina a donc du temps devant elle, personne ne la dérangera.

Elle commence par ôter un de ses sabots, puis elle retire de sa poche une poignée de clous de toutes les dimensions.

« Plus de pardon, plus d'amour! s'écrie-t-elle. Sainte Vierge, je te supplie de diriger les clous de mes malédictions vers le cœur de Kor Baltus, l'époux adultère, le père dénaturé! »

Et appliquant un clou contre l'écorce du tilleul, elle l'enfonce en se servant de son sabot comme d'un maillet.

Pan! Pan! Elle martelle avec rage, en rythmant cette besogne aux éclats de ses anathèmes :

« Notre-Dame que l'on invoque contre les méchants lutins et à qui on voua cette chapelle pour protéger le pays contre leurs persécutions, je te conjure, au contraire, de les déchaîner sur Kor, le traître... Maudit soit-il! »

Et elle tape ferme de son gros sabot de frêne sur les clous pointus comme des poignards, et à chaque clou qui plonge jusqu'à la sève du tilleul, c'est un nouveau verset de ces litanies de malédictions :

« Que la bière lui brûle les entrailles! Qu'on lui serve des moules empoisonnées et des harengs pourris!... Que Yette Branckaert soit atteinte de la pire des maladies et qu'il cueille la peste sur ses lèvres!... A la danse, il se prendra de querelle avec les autres galants de la donzelle. . Pan! Pan! Les poings travaillent. Kriss! Kriss! Les lames sortent des manches et des étuis. Sus à Kor! Hardi, les briquetiers... Ils le terrassent! Ils le criblent de coups de couteau! Ils lui perforent la fressure comme je loge ce clou dans le cœur de ce tilleul! Hourrah!

« Il crève!... Mais puisse-t-il ne pas expirer trop vite! Qu'il agonise en se souvenant de moi et en m'appelant au secours!

» Et, à défaut des briquetiers, que Kludde, le kobold, Nekkar, l'ondin, Grippe Gris, l'homme de feu, les mauvais génies de la contrée, le pourchassent ce soir pour l'enterrer, le noyer, le brûler!

« Qu'il meure cent fois au lieu d'une !

» Clous de deuil! Clous de rage! Clous de malédiction, bourrelez sa chair infidèle et parjure! »

Le dernier clou est enfoncé, le sabot échappe de la main de la batelière; elle se laisse choir sur le banc et sous l'empire de la réaction, elle donne libre cours à de nouvelles larmes.

Absorbée dans ses incantations, elle n'a pas entendu s'approcher des pas.

Depuis des minutes un jeune homme se tient derrière elle, qui prête une oreille complaisante et même ravie aux explosions de sa haine.

Quand elle a troué le tilleul pour la dernière fois et qu'il l'a vue s'abattre éplorée aux pieds de la petite Madone, il a fait un mouvement pour se précipiter vers elle, mais il s'est ravisé et, après l'avoir enveloppée d'un ardent regard, il se replonge sans bruit dans les ténèbres.

Fina demeure longtemps prostrée à cette place. Une détente s'est produite en elle. De nouveau le chagrin l'emporte sur la colère ; elle se repent presque des pratiques sacrilèges auxquelles elle vient de se livrer contre le père de ses enfants. Le souvenir des petiots achève de l'attendrir et, pour l'amour d'eux, elle incline au pardon. Voilà qu'à présent, elle s'évertue à extraire les clous du tronc de l'arbre. Vains efforts! Ils tiennent comme si le diable même les y avait rivés, et la batelière se mettrait les doigts en sang avant de parvenir seulement à les retirer de l'épaisseur d'un cheveu. D'ailleurs, on doit s'inquiéter de son absence. Elle avait perdu toute notion de l'heure et de l'endroit. Autour d'elle règne une obscurité profonde. N'est-ce pas l'angelus de sept heures qui sonne à la tour du village? Les petiots auront faim. Après s'être signée, Fina se décide à regagner le chaland.

Sur la berge, elle se croise avec Ivo. Il l'attendait, dit-il, pour aller se promener un peu à son tour et il s'éloigne en lui souhaitant la bonne nuit sur un ton presque aussi orageux que l'atmosphère.

Quand les enfants ont mangé leur bouillie et qu'elle les a couchés, elle se sent tellement accablée de fatigue et rompue par tous ces combats intérieurs qu'elle s'allonge sur son lit et ne tarde pas à dormir comme une masse.

Aux approches de l'aube, des aboiements furieux la réveillent en sursaut. On frappe à la porte de la cabine ; on est entré avant que Fina aît eu le temps de passer ses jupons et de tordre sa chevelure :

— Baezine, c'est moi.

— Vous, Ivo! Que se passe-t-il?

— N'avez-vous rien entendu?

— Oui, Spitz hurlait... Il gronde encore.

— Il y a de quoi. Il vient d'arriver un malheur.

— Ciel!... Au baes?

— Vous l'avez dit, baezine... Ne pouvant dormir, je me promenais sur le pont. Deux ombres, venant du village, s'approchèrent de la berge. L'une était le baes, l'autre un inconnu. Celui-ci avait empoigné votre homme par le collet et l'entraînait avec une force irrésistible vers la rivière. J'allais me précipiter au secours de mon maître quand soudain je reconnus dans son agresseur, Nekkar, l'ondin du Rupel. La terreur m'engourdit les jambes et me noua la gorge et quand je pus bouger et crier, Kor Baltus gisait déjà au fond du fleuve... et Nekkar s'était évanoui, avec un éclat de rire infernal.

A mesure que l'aide-batelier avance dans son récit, il balbutie et se trouble de plus en plus. Il a fini par un ricanement vraiment diabolique.

A la clarté de la veilleuse, la batelière le dévisage anxieusement. Les traits bouleversés d'Ivo, le désordre de ses vêtements, sa main meurtrie et un peu ensanglantée, mais surtout son rire de l'autre monde, font entrevoir à la veuve un drame moins fantastique, mais bien plus atroce.

— Malheureux, tu mens! s'écrie-t-elle. C'est toi qui l'as tué... Kor! Kor!

Et elle s'écroule sur le lit en se couvrant le visage de ses mains.

Alors, les bras croisés sur la poitrine, se rengorgeant, d'une voix tout à fait raffermie et presque sur un ton de triomphe et de défi, Ivo reprend :

— Eh bien, oui, c'est moi qui l'ai tué, mais, avec ton assistance, Fina... J'ai tué Kor avec les clous de tes malédictions.

Elle courbe la tête, mais pour se redresser aussitôt secouée par l'horreur et elle écarte les mains de ses yeux, afin de pénétrer toute la pensée d'Ivo sur sa physionomie.

Mais ce n'est point de la réprobation ou de la menace qu'elle découvre dans ses traits. Elle y chercherait vainement aussi des stigmates repoussants. Le garçon n'offre rien de patibulaire. Il s'en faut même de beaucoup : cette expression farouche ne l'en aidit point, ses cheveux noirs gagnent au désordre

de sa coiffure, ses yeux ajoutent des éclairs de passion à leurs caresses, cette lumière tragique manquait vraiment à sa figure trop placide.

Quoi qu'elle en ait, Fina le contemple avec plus d'admiration que d'horreur.

— Rassurez-vous, baezine, reprend-il à mi-voix, et pour ainsi dire câlin. Dans une couple d'heures, on le retirera de dessous le bateau, et comme son corps ne porte pas trace de violences, pour vous, pour moi, et pour tout le monde, il aura bu encore plus que de coutume, de sorte qu'en voulant remettre le pied sur son bord, il aura trébuché et sera tombé dans le Rupel...

Fina porte un doigt à ses lèvres comme pour l'adjurer de ne pas en dire plus long.

Décidément, elle ne parvient pas à lui en vouloir, au contraire, elle se sent impérieusement sollicitée par son sourire d'archange déchu, et, toute humble, déjà possédée, sa complice, mais aussi sa compagne, elle tombe pâmée contre sa poitrine, altérée de stupre et de sacrilège, et la chair travaillée par mille clous de délices.

GEORGES EEKHOUD.

DEUX SIÈCLES

XVIIe-XVIIIe

Voici les temps venir où deux siècles d'histoire
Rongent au cœur d'un peuple et la force et la gloire
Si bien qu'au long de tant de jours, il n'a vécu
Que de la vie étroite et sourde des vaincus.

Pourtant l'Espagne avait porté jusqu'en nos âmes
Sa torche rouge, avec un tel acharnement,
Elle avait élevé de tels monceaux de flammes
Au cœur de nos cités vers le vieux firmament,
Tant de simples héros, devant leurs bourreaux ivres,
Avaient toisé la mort de leurs regards profonds
Et telle était la haine en feu sous tous les fronts
Qu'à défaut de grandeur, on aurait pu en vivre.

Mais l'Escaut était mort, d'Anvers jusqu'à la mer :
Les villes languissaient auprès des vastes landes
L'effort âpre et tendu, le travail large et clair
Qui sont le bel orgueil de la santé flamande

Se corrodaient ainsi que des leviers cassés.
Les jours se succédaient sans gain et sans récoltes
Et sur l'énorme amas des vieux espoirs lassés
Les bras laissaient dormir les poings de la révolte!

Soudain passe la guerre et ses carnages fous :
Les grand'routes sonnaient au loin de l'un à l'autre bout
Du pas myriadaire et grouillant des armées ;
Les fermes rougeoiaient dans le soir allumées ;
Du sang éclaboussait les murailles des bourgs ;
L'Europe se battait chez nous, étant chez elle
Et l'on n'entendait plus que la plainte éternelle
Et vaine immensément des cloches dans nos tours.
Aerschot et ses sablons, Graveline et ses dunes
Et les monts d'Audenarde, et les champs de Menin,
Toute la Flandre eut à subir l'affre et la faim
Et les couteaux aigus de la male fortune.
Oh ses plaines en friche et ses cités en feu !
Un jour, aux bords tournants de sa Senne engourdie
On vit flamber Bruxelle, et jusqu'au grand ciel bleu
Se soulever les bonds fougueux de l'incendie,
Tout se voilait : les murs et les façades d'or
Et le sommet de pierre, où combattait l'archange
Et sous les pignons chus en des amas de fange
La flamme aux mille dents mordait le sol encor.

Et néanmoins, même en ce deuil, même à cette heure
De torpide existence et d'angoisse majeure,
On ne sait quelle ardente et sourde activité
Bandait encor vers l'avenir, les volontés.

Puisque les serres d'or des aigles de l'Empire
Ne pouvaient déchirer les liens chargeant l'Escaut,
C'était d'Ostende et de son port et de ses eaux
Que s'en allaient vers l'orient les blancs navires :
Ils partaient pour la Chine et touchaient Malabar,
Les mousses étaient fiers, les marins semblaient ivres
D'être au loin, n'importe où, sur la mer, et de vivre
Libres et fous, avec les mâts comme étendards.

Bien plus. Quand les âmes étaient à tel point viles
Que tout, même le vent qui inclinait les fronts
Semblait leur enseigner l'attitude servile,
Quelques hommes, du moins, secouèrent l'affront,
Et replantant le droit dans les vieilles franchises,
Avec leurs mains en sang, le maintinrent debout.
Eux seuls, en ces temps de molle abâtardise,
Ont pu carrer un torse ou brûle un cœur qui bout
Et le jour de leur mort, sur la place âpre et morne,
— Leur doyen Anneessens criant son droit, très haut —
Mourir comme vous deux, comtes d'Egmont et d'Horne
Superbement, en dominant leur échafaud.

Enfin, quand on croyait qu'il n'était plus personne
D'assez maître de son orgueil et de ses bras
Pour secouer les jougs et les jeter à bas,
La révolte bondit des terres brabançonnes
Faisant trembler le sol jusqu'au bout du pays.
Plus tard encor, ceux des sablons mauves et gris,
Ceux des marais pâles et roux de la Campine
Opposèrent leur rage aux rages jacobines

Et lourdement, avec leur pique, avec leur faulx,
Avec leur Dieu planté dans leur cœur volontaire,
En s'acharnant pour leur foyer et pour leur terre
Furent, sans le savoir, des saints et des héros.

Ainsi, bien que la mort volât d'une aile sombre
Les ors que les beffrois dardaient même dans l'ombre,
Quelques brusques sursauts, quelques grondements sourds
Se propageant au loin, jusqu'aux plaines perdues
Chargeaient les quatre vents de dire à l'étendue
Que la Flandre, dans son tombeau, vivait toujours.

AUJOURD'HUI

Artevelde, les deux Van Eyck, Rubens, Vésale,
— Éclairs rouges du geste ou feux blancs des cerveaux —
Votre orage emplit encor les cœurs nouveaux
Du tonnerre de vos mémoires colossales.

Les mêmes cieux d'Escaut dont vous aimiez les ors;
Nous les aimons aussi; nous n'en aimons point d'autres
Et nous vivons dans nos villes sombres — les vôtres —
Au pied des mêmes tours qui vous ont pleuré, morts.

Nous sommes vous quand nous voulons, avec rudesse,
Que la Flandre magnifique prenne sa part
De tout ce qui s'acquiert, par l'effort et par l'art,
Dans l'univers gonflé de gloire et de richesse.

L'Immobile fierté de nos beffrois flamands
Vos yeux avant nos yeux, tels soirs, l'ont regardée
Et votre âme et notre âme ont mis la même idée
Dans ces pierres d'orgueil frôlant le firmament.

Aussi voulons-nous tous que nos cités soient celles
Qui remplissent de votre souvenir nos cœurs,
Vous qui fîtes sonner si loin les noms vainqueurs
De Bruges et de Gand, d'Anvers et de Bruxelles.

Depuis que vous dormez dans notre sol, chez vous,
Le monde
Fut remué terre par terre, onde par onde
Dites, sous quels afflux ou quels remous
Jusqu'au tréfond de sa force profonde.

Tout a changé; les ténèbres et les flambeaux.
Les droits et les devoirs ont fait d'autres faisceaux;
Du sol jusqu'au soleil une neuve énergie,
Diverge un sang torride, en la vie élargie;
Des usines de fonte ouvrent sous le ciel bleu
Des cratères en flamme et des fleuves en feu;
De rapides vaisseaux, sans rameurs et sans voiles,
La nuit, sur les flots bleus, étonnent les étoiles;
Tout peuple réveillé se forge une autre loi;
Autre est le crime, autre est l'orgueil, autre est l'exploit;
Et ce tumulte fou de luttes et de conquêtes,
Bruit surtout au cœur des villes, d'où vous êtes.

Gand formidable, avec ses bras, ses mains, ses doigts,
Avec son corps ployé sur les métiers logiques,
Dresse, sous le ciel noir et roux, l'effort tragique
De son peuple fiévreux, redoutable et narquois.

Ses tissus clairs et fins partent vers des contrées,
De feu, de flamme et de splendeur large, dorées;
Ses draps profonds et lourds luisent comme autrefois
Dans les fêtes, les triomphes et les arrois;
Mais mieux qu'aux anciens temps de rage et de colère
Sa force organisée et chaque jour debout,
Patiemment, mais fermement impose à tous,
Sa volonté rugueuse et ses vœux populaires.

Les bras des longs canaux que le couchant fait d'or
Serrent près du beffroi, comme autour d'un refuge,
Toute la gloire ancienne et dolente de Bruges.
La ville est fière et douce et grande par la mort.
Mais, néanmoins, toujours monte vers la lumière
Le rectiligne élan de sa beauté guerrière
Et son bourdon réveille un trop vivant écho
Pour éternellement pleurer sur un tombeau.
Bruges écoute au loin les flots chanter aux grèves
Et Bruges se souvient et veut ressusciter.
Voici le chemin d'eau vers son port souhaité
Et les bateaux d'orgueil pour embarquer son rêve.

Anvers, c'est l'Océan dompté et prisonnier
En des bassins de fer, de grès ou de basalte;
C'est tous les pavillons du monde dont s'exaltent
Les lions d'or au bout des focs et des huniers.
Anvers, c'est le grand cri de la Flandre à l'espace,
C'est l'effort qui s'enrage et, chaque an, se surpasse,
C'est le butin de la montagne et des forêts
Et des mines et des fleuves pris en des rets,

C'est la grand'ville où l'âpre Escaut répand son âme
Et dont rêvent les blonds marins sous l'équateur
Quand ils sifflent là-bas le petit air vainqueur
Que chante au pays vert la tour de Notre-Dame.

Comme un insecte d'or dans le soir rose et clair,
Le feu vibrant encor aux arcs de ses deux ailes,
L'ange, patron hautain, illumine Bruxelles
De son glaive barrant le ciel comme un éclair.
Depuis bientôt vingt ans comme un air de conquête
Monte vers lui le chœur véhément des poètes;
Un sculpteur âpre et douloureux a suscité
Le rouge effort moderne en blocs d'éternité;
L'art chante et voit grandir sa force et sa victoire,
Tandis qu'aux flancs des collines, dès le matin,
Dans l'ombre ou le soleil d'un sinueux jardin,
S'éclairent les vitraux des blancs laboratoires.

Telles vous demeurez dans le présent debout,
Vous les quatre cités de la Flandre vivante
N'ayant jamais perdu l'orgueil de croire en vous
Ni d'imposer l'espoir à notre âme fervente,
Vous avez pris pour maître et souverain, le Temps,
Adaptant votre force à ses forces nouvelles,
Accueillant l'avenir en votre cœur battant
Et son mystère, en la clarté de vos cervelles;
Votre vigueur s'affirme avec ténacité
Dans le brasier universel des énergies;
Votre flamme pour mieux grandir et s'exalter
Plus que nulle autre aux vents frondeurs, s'est élargie;

Vous adorez la lutte ardente, ayant souffert;
Votre œuvre est patiente et néanmoins lyrique;
Soudain, elle a fleuri au delà de la mer,
Là-bas, dans les forêts et les brousses d'Afrique,
Sous un torride, hostile et envoûtant soleil;
Villes de Flandre et de Brabant, villes profondes
De courage secret et de vouloir vermeil,
Votre vie est utile à la splendeur du monde
Et ce que vous ferez et puis ferez encor
D'ardu, de clair, de grand et d'unique sur terre,
Soit par l'effort multiple ou l'élan solitaire,
Grâce à votre âme écouteuse sera d'accord
Toujours, avec la voix sourde de vos grands morts.

Artevelde, les deux Van Eyck, Rubens, Vésale,
— Éclairs du vieux passé sur l'horizon nouveau —
Comme un orage d'or vos œuvres colossales
Grondent, superbement, autour de nos cerveaux.

ÉMILE VERHAEREN.

HELLÉNISME ET ACADÉMISME [1]

La sculpture antique accueille l'adolescent dès le seuil de l'Académie et ses nobles figures lui font cortège pendant tout le cours de ses études. Durant plusieurs années, c'est-elle qui lui offrira en modèles, les têtes, les torses et les statues entières qui l'initieront à la connaissance de la forme humaine, jusqu au moment où il sera mis en présence du modèle vivant. Elle lui montrera des solutions, jugées parfaites depuis des siècles, des problèmes que sa destinée d'artiste sera de résoudre selon son idéal et sa sensibilité propres. Et si, ses études terminées, le jeune artiste atteint aux suprêmes honneurs académiques, le prix de Rome doit lui permettre de faire le pèlerinage traditionnel en terre classique où il contemplera, face à face, l'Antiquité et la Renaissance italienne, qui en fut le prolongement.

Il faut bien le reconnaître : l'esprit qui présida à l'élaboration de cette pédagogie, dont la forme extérieure subsiste encore en partie aujourd'hui, est l'esprit classique du XVIIe siècle, professant une admiration dogmatique pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité et ceux qui, dans les temps modernes, en furent directement inspirés.

(1) Discours prononcé le dimanche 17 novembre 1907 à la distribution des prix aux élèves de l'Académie royale des Beaux-arts de Bruxelles.

Exclusif et étroit, il interposait des œuvres d'art entre l'artiste et la nature, et réglait sévèrement l'étude et l'interprétation de celle-ci selon des canons immuables.

Telle fut la doctrine académique.

Présentée avec cette rigueur, elle ne correspond plus du tout aux sentiments qui régissent aujourd'hui l'enseignement des Beaux-Arts. Il n'est plus, dans notre pays tout au moins, de tyrannie semblable et dans la plupart de nos écoles, les maîtres choisis parmi les meilleurs sans parti pris de tendances, s'efforcent de laisser chacun de leurs élèves se développer selon son tempérament et ses qualités natives.

L'admiration éclectique de notre temps, chez qui le sens historique a quelque peu affaibli la passion et la foi, va généreusement aux œuvres des époques les plus diverses qui se coudoient dans nos musées. Mais, si ce *pan-esthétisme* augmente singulièrement la gamme des jouissances et des émotions, que l'académisme avait émondées comme les tilleuls d'un jardin français, c'est lui qui est cause de cette incohérence où se débat l'art actuel, dont les tendances se contrarient comme les courants marins dans un chenal trop étroit. Combien d'eau jaillie sur les rives, qui s'évaporera au soleil!

Un retour offensif de l'académisme sous la forme étroite de jadis n'est cependant plus à craindre. Grâces en soient à l'archéologie, dont les découvertes au cours du XIXe siècle nous ont restitué la vraie image de l'art antique, diminuée et déformée jusque là par l'académisme, fondé sur des documents incomplets.

Je voudrais, non pas retracer l'histoire de l'archéologie, mais esquisser à grands traits le rôle que la connaissance de l'art antique a joué dans le développement de la civilisation européenne.

***

L'art antique s'était éteint comme une dernière flamme sur un monceau de cendres. Rome, qui

n'avait connu l'art grec que lorsque son évolution était terminée, n'avait pas jeté de nouveaux éléments au feu séculaire. Il semblait que tout avait été dit par l'innombrable peuple de statues rassemblé à Rome, par la conquête et qu'il ne restait plus qu'à répéter les formes créées et qu'à les adapter à de nouveaux besoins. L'art romain représenta le premier clacissisme éclectique.

Et, quand la tourmente barbare et la nuit du moyen-âge eurent anéanti ou fait disparaître de la surface du sol presque toutes les œuvres de l'art antique, quand les monuments littéraires du génie païen furent se réfugier dans la poussière et l'oubli des bibliothèques claustrales, il put sembler que la beauté s'en était allée à jamais avec les idées de lumière et la joie de vivre.

Cependant l'art antique ne meurt pas. Il se survit comme la pensée même, par l'influence obstinée qu'il exerce, tant il est vrai que les décadences les plus dissolvantes ne peuvent annihiler tout le progrès réalisé par les âges antérieurs : l'art chrétien primitif y trouva des images toutes prêtes pour exprimer son idéal et ses croyances, le byzantinisme utilisa pendant des siècles des canons calqués sur les patrons païens ; la sculpture gothique elle-même, au temps de la splendeur, gardait la hantise de la figure drapée dont les Grecs avaient donné l'expression définitive, soit que la tradition en eût conservé le fidèle souvenir, soit que l'image en eût été perpétuée ou souvent revivifiée par des monuments subsistant en Gaule aussi bien qu'en Italie.

Et dès le XIIIe siècle Nicolas Pisano, à la Cour apulienne de Frédéric II, qui anticipe déjà sur la Renaissance, puis à Pise devant les sarcophages antiques du Campo-Santo, s'efforce de rompre avec la tradition médiévale pour se rattacher à l'antiquité.

* * *

Mais son influence ne devait renaître triomphante que lorsque l'idéal antique d'une vie large et harmonieuse, rendant sa place à la personnalité humaine,

vint remplacer la conception mystique et ascétique du moyen-âge pour qui le monde était une vallée de larmes, le corps humain une guenille, où l'âme ne passait que pour se rédimer.

Il fallait, selon l'expression d'Hégel, « réconcilier la pensée avec la réalité ». Le culte restauré de la littérature antique donna le branle. Le moyen-âge avait connu le latin et ignoré le grec; celui-ci remis en honneur, c'était l'horizon de l'humanité porté à des limites que la scholastique médiévale n'avait pu prévoir. C'était rendre à l'homme une dignité que lui avaient refusée des siècles d'humilité et de prière.

La première conséquence en fut d'élargir le domaine de l'art, en ouvrant aux artistes, réduits presque exclusivement aux sujets bibliques et religieux, une région pleine de fantaisie et de vie où leur imagination pouvait se donner libre cours.

On procéda, d'abord, à la façon naïve des enlumineurs et des peintres gothiques, c'est-à-dire, sans aucun souci de la couleur locale et de la vérité historique. Les personnages de la fable diffèrent à peine de ceux de l'histoire sacrée et tous sont vêtus à la mode du jour. Le berger Paris, dans le tableautin de Gozzoli qui est à Londres, emporte Hélène d'une habitation florentine, toute pareille à celles où dans d'autres peintures l'on voit pénétrer l'ange de l'Annonciation. Quant aux compagnons du prince troyen ils auraient tout aussi bien pu faire partie de la suite des Rois Mages.

Cependant les sujets mythologiques devaient bientôt amener à ce qui est la base même des arts plastiques, à l'étude du nu.

Le moyen-âge ne l'avait permis que dans les représentations du Paradis terrestre, de la Passion, du Jugement dernier. Il n'y avait montré que de pauvres corps honteux d'être sortis de leurs vêtements et d'exhiber leurs tares natives, sans soupçonner la haute beauté de la forme humaine, mais simplement parce que le nu était indispensable à l'intelligence du sujet.

Or, dans cette fournaise de la Renaissance italienne, « où » selon l'expression de Taine « les pas-

sions avaient préparé les hommes à s'intéresser aux muscles et aux figures saines, fortes et actives, » les sujets nouveaux devaient fournir aux artistes l'occasion de satisfaire ce goût supérieur.

Et, dès lors, ce n'est plus l'inspiration littéraire de l'antiquité qui domine seule : on ne se contente plus de choisir des sujets païens, mais l'on s'efforce, maintenant, à leur donner une vraisemblance historique et à les rendre conformes à l'idéal de beauté dont on trouvait l'expression dans les sculptures antiques.

Au milieu du XVe siècle, dans cette Rome qui avait regorgé de statues, un voyageur florentin ne compte plus, sur les places publiques où s'élevaient encore tant de ruines imposantes, que quatre marbres et le bronze fameux de Marc-Aurèle, ancêtre de toutes les statues équestres modernes. Quelques autres œuvres se voyaient encore à l'intérieur des palais et des édifices. Mais, dès la fin du siècle, la passion de collectionner s'empare de tous, pape, princes, tyrans, cardinaux; elle fait sortir, on ne sait d'où, des légions de statues oubliées et excite l'ardeur des fouilleurs dont les recherches sont étonnamment fecondes.

Les musées s'organisent : en 1471 Sixte IV fonde le noyau de la collection du Capitole, en y plaçant les beaux bronzes qui y sont encore; en 1500, Jules II réunit au Belvédère les statues qui, pendant des siècles, seront considérées comme les chefs-d'œuvre inégalables de la sculpture : l'Apollon, le Laocoon, l'Ariane, le Tibre, le Nil et le fameux torse.

Alors Brunellesco pouvait dire : « il faut étudier la sculpture où elle est bonne, à Rome » et aussi bien les artistes affluent dans la ville éternelle.

Ils puisent dans l'antique une conception élevée de la nature humaine, se traduisant en une recherche d'attitudes harmonieuses où la force se concentre. Il naît de cette contemplation et de ces efforts un nouvel idéal qui s'affirme déjà chez Mantegna et Sgnorelli, pour ne citer qu'eux, et atteint toute sa plénitude avec Michel-Ange. Pour le grand artiste, la forme humaine est la seule chose digne d'être représentée. Pour lui comme pour Protagoras, l'homme était la mesure de toute chose.

Ainsi la Renaissance n'était pas un retour en arrière, mais l'éveil au contact du passé de nouvelles possibilités, d'obscurs instincts artistiques, se rattachant par delà le moyen-âge à ceux qui, jadis, avaient fleuri sur ces mêmes rives bénies de la Méditerranée.

Aussi était-il à craindre que, transporté dans des contrées plus éloignées que l'Italie de la souche hellénique, le nouvel idéal ne produisît pas aussitôt les mêmes fruits généreux.

* * *

Ce fut le cas en Flandre où la longue et glorieuse pratique du naturalisme n'avait pas préparé les sensibilités à la compréhension de la pure beauté plastique.

L'humanisme, cependant, y avait pris un développement qui plaçait notre pays au premier rang des nations savantes. L'on vit l'architecture combiner, en un mélange piquant, l'élément pittoresque du nouveau style et les formes traditionnelles des constructions nationales. Quant à la peinture, d'ailleurs hésitante à cette époque, il y régna quelque temps un profond désarroi.

Les Romanistes, attirés par le rayonnement artistique de l'Italie, y perdirent beaucoup de leur saveur natale et affadirent leur robuste métier, sans atteindre, en leurs compositions contorsionnées ou compassées, à la beauté formelle de l'école italienne.

Mais il leur sera beaucoup pardonné parce qu'ils préparaient la venue de Rubens.

Rubens ! un homme en qui se résument une race et une époque. Comme peintre et comme observateur de la vie, aucun de cette école des premiers peintres du monde, de Van Eyck à Bruegel, ne lui fut supérieur ; pour la culture il était l'égal des plus savants de son époque. La connaissance de l'antiquité qui fut la grande passion de la Renaissance, il l'embrassait dans son ensemble en humaniste, en archéologue, en collectionneur, en artiste surtout, en artiste qui ne négligeait aucune occasion de fortifier son sens de la

beauté et de la vie au contact des œuvres antiques.

Il écrivit un petit traité latin sur l'imitation des statues, traité où il exprima son opinion sur la valeur éducative de l'art antique. Il le fait avec tant de bon sens et de netteté, sans nulle pédanterie, en artiste lucide et expérimenté, si bien que je ne puis résister au plaisir de reproduire au moins un passage de son écrit.

« Je conclus, dit-il, qu'il est nécessaire d'avoir » l'intelligence des antiques, voire même d'en être » pénétré, mais qu'il est nécessaire aussi que l'usage » en soit judicieux et qu'il ne sente la pierre d'une » façon quelconque. Car l'on voit des *peintres igno-* » *rants* et même des peintres habiles qui ne savent » distinguer la matière d'avec la forme, la figure » d'avec la pierre, ni les entraves que le marbre » impose, de la valeur d'art elle-même ».

Cette citation suffit à montrer que Rubens ne courrait pas risque de perdre sa personnalité ou de l'affaiblir en étudiant l'antique.

Parfois une statue lui a inspiré une attitude, une idée plastique, mais son emprunt, il l'a fait sien en lui infusant une vie nouvelle et toute personnelle.

Son paganisme n'a rien d'artificiel — il est plus fervent que sa piété catholique — et aucun artiste n'a sans doute exprimé avec une telle ampleur le panthéisme antique. Il anime, d'un souffle généreux, jusqu'au décor de ses tableaux et jamais plus admirable chant de vie n'a été entonné. Pour retrouver l'écho de sa kermesse flamande, il faut, quittant le domaine de la peinture, s'adresser au finale de la symphonie pastorale de Beethoven dont les sonorités éclatent avec des ivresses de mouvement surhumain et des fanfares de couleur.

L'art antique, pour Rubens, fut un aiguillon, qui respecta son tempérament de Flamand coloriste et naturaliste, mais qui donna à son génie une envergure dépassant les vérités nationales et momentanées. Si l'esprit antique revit en lui, c'est sous sa forme dionysiaque : l'ivresse de vivre la vie. La beauté et l'harmonie Apolliniennes, c'est en Italie qu'il faut les chercher.

*
* *

La Renaissance fut un splendide festin de vie, de force et de beauté. Ceux qui lui succédèrent ne purent qu'accommoder ses restes selon des recettes apprises. L'académisme se trouva impuissant à innover en présence de cette accumulation d'œuvres parfaites. Ne pouvant les dépasser, il les considéra comme des modèles desquels on n'avait qu'à tirer des formules dont l'application donnerait des chefs-d'œuvre. En Italie, chez Jules Romain et chez les Bolonais, la beauté n'est que convention et la vie, mise en scène.

Mais c'est en France, où la tendance à l'unité et à l'organisation systématique est la caractéristique du siècle de Louis XIV, que la doctrine classique devait être formulée pour les arts comme elle l'avait été pour la littérature. Tandis que celle-ci se modelait directement sur les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et romaine, l'admiration des artistes allait aux écoles sans vie, épigones de la Renaissance, où l'on croyait voir fleurir la pure tradition de l'antiquité. D'ailleurs ce qu'ils connaissaient de l'art antique n'était pas d'une source plus pure : ce n'était que l'art tel que l'avaient senti les Romains, un art déjà figé en sa forme classique qui avait suffi à l'éveil de la Renaissance, tout imprégnée d'enthousiasme hellénique, mais qui n'avait plus rien de grec.

La fondation en 1648 de l'Académie royale de peinture et de sculpture, destinée à être le pendant de l'Académie française, devait fournir aux artistes officiels, comblés de travaux et de faveurs, l'occasion de formuler la doctrine de l'*art d'Etat*, et de diriger selon leurs vues les tendances artistiques et l'enseignement. Pour marquer au roi sa reconnaissance, l'Académie décide au jour de la fête de Sa Majesté de réunir les nouveaux ouvrages de ses membres et de leurs élèves. « Sa Majesté a trouvé ces exercices si agréables », dit Testelin, le secrétaire et l'historiographe de la compagnie, « qu'elle en a autorisé l'usage, ordonnant des pensions pour les officiers de l'Académie et une somme considérable pour les prix proposés aux étudiants. » La tyrannie des salons officiels et des récompenses s'établissait.

Enfin, en 1666, est fondée l'Ecole de Rome où doivent séjourner les élèves lauréats de l'Académie et ainsi le voyage d'Italie, couronnement obligé des études artistiques et qui au moins jusque là laissait toute liberté d'étude a ceux qui l'entreprenaient, est réglementé à son tour et tombe également sous la coupe de l'Académie et de sa doctrine.

Impossible dès lors d'échapper au magistère académique et l'on sait combien durera cette tutelle dont bien des choses dans l'organisation de nos concours de Rome ont conservé l'empreinte.

La doctrine, nous la trouvons formulée dans les conférences périodiques de l'Académie, dont l'inspirateur est Lebrun, le grand ordonnateur des pompes artistiques. Les normes servant à l'établir sont l'antique, pour la forme, et, pour l'expression, le Poussin, cet artiste noble et hautain, dont les défauts semblent avoir été prévus par Rubens lorsqu'il parle de ces peintres qui ne représentent que du marbre teint de diverses couleurs. Ne pourrait-on pas appliquer également ce jugement à David et à Ingres, ces deux autres grands académiques?

Quant à l'antique, le chef-d'œuvre incontesté qui doit servir de modèle, et qui doit servir « à corriger même les défauts qui se trouvent d'ordinaire dans le naturel », c'est le Laocoon, cette œuvre grandiloquente, dernier effort d'un art trop savant et tout scholastique. Pour le Flamand Van Obstal, applaudi par toute l'Académie, c'est une statue sans égale.

Mais, il y a mieux : le peintre Sébastien Bourbon préconise une méthode nouvelle qui est le dernier mot de l'académisme : « Il serait à souhaiter qu'après » avoir dessiné une figure d'après nature et y avoir » mis tout ce qu'il savait faire, le même étudiant fit » un autre trait de cette figure sur un papier à part. » Il (Bourbon) supposait cet étudiant encore plein » de l'antique et il demandait qu'en faisant cette » seconde opération, le jeune dessinateur cherchât » dans ce nouveau trait à donner à sa figure le carac- » tère de quelque figure antique, de l'Hercule Com- » mode, par exemple (un des plus tristes produits du » classicisme romain), qu'il vérifiât ensuite, le com-

» pas à la main, les mesures que donnait l'antique. »

Donc, on croyait l'antique assujetti à un canon uniforme, comme sur la foi de Vitruve l'on a cru longtemps et longtemps enseigné que l'architecture grecque était enfermée dans des modules immuables!

L'art produit par une telle esthétique ne pouvait être que pompeux, grandiloquent et factice, mais il complétait admirablement le décor artificiel dans lequel se mouvaient les personnages à lourde perruque de la cour du Grand Roi.

Avec les modes de Versailles, cet art devait s'imposer à l'Europe.

*
* *

Le XVIIIe siècle, sans toucher à la doctrine de l'Académie, s'en émancipe singulièrement et l'art participe à ce carnaval de la Régence où la société se délasse, sous des lambris de rocaille, de la gravité et de la pompe du règne précédent.

Avec Watteau, chez qui l'inspiration rubénienne s'accordait si bien avec les sensibilités de coloriste qu'il avait rapporté de sa patrie flamande, avec Watteau, que l'on a appelé un petit-fils de Rubens, la nature fait brusquement irruption dans les graves perspectives de Versailles, une nature assagie et affinée, je veux bien, par la culture parisienne, mais poétique et rêveuse.

Chez ses successeurs, c'est le côté fantaisiste et mondain qui domine, et l'art académique était bien près d'avoir vécu lorsque, vers 1750, un nouvel élément entre en scène qui cherche à lui donner une base scientifique : l'archéologie, représentée par le comte de Caylus, peintre lui-même, mais avant tout savant, qui entreprend de rendre à l'Académie son ancienne autorité.

Il ne s'agit maintenant plus de donner comme modèles exclusifs ces morceaux fameux banalisés par des générations d'artistes, et dont plusieurs n'étaient que des œuvres de décadence, ce n'est plus l'art romain tel que l'académisme se l'était figuré : de la lave du Vésuve est sorti Herculanum avec ses

statues, ses bronzes, ses maisons et ses fresques, qui révèlent une antiquité familière et pleine de vie. Dès lors s'ouvre l'ère des voyages et des fouilles et, peu à peu, l'on croit distinguer sous le masque romain, qui se désagrège, l'art grec en sa pureté.

Pour Caylus, il ne suffisait pas que les tableaux fussent conformes à l'idéal antique — il fallait qu'ils fussent rigoureusement exacts, et il donnait lui-même, en ses gravures, l'exemple de reconstitutions archéologiques. Mais l'art était trop entaché de mondanité pour se prêter encore à une esthétique aussi grave, et tandis que s'élabore le style Louis XVI, aimablement antique, le paganisme de l'art se fait sentimental et grivois, fantaisiste et léger. Il peuple palais et jardins non pas d'augustes divinités olympiennes, mais du demi-monde joyeux des nymphes et des satyres.

* * *

C'est à un mouvement général des idées que l'idéal antique devra encore une fois son empire : l'esprit philosophique qui conduit droit à la Révolution et qui exalte le souvenir des grands hommes de l'antiquité et de leurs vertus républicaines.

D'autre part, ce renouveau de l'esprit classique trouvait une base solide dans l'image de plus en plus nette de la beauté antique qui, de la masse sans cesse grandissante des monuments, se dégageait peu à peu. La science myope des antiquaires, attachée surtout aux sujets et aux détails infimes, se voyait débordée. La conception moderne de l'*histoire de l'art*, qui devait s'épanouir au XIXe siècle, jaillissait de l'esprit divinateur et ordonnateur de l'Allemand Winkelmann. Confrontant les monuments et les témoignages de la littérature ancienne, avant l'ère même des grandes découvertes, par delà l'hellénisme romanisé, il arrive à édifier une conception de l'art grec qui, en se précisant depuis, s'est de plus en plus éloigné de l'idéal classique académique.

L'Italien Canova croyait, en ses marbres pommadés, exprimer la beauté nouvellement révélée, de

même qu'après lui, le Danois Thorwaldsen crut en rendre l'élévation morale.

Quant à David, c'est à un idéal romain à la fois austère et déclamatoire qu'il s'attache, l'idéal romain qui devait être celui des révolutionnaires et que, dès 1785, il fait pressentir dans l'académisme farouche du serment des Horaces.

Il comprit le style comme les conventionnels comprenaient l'esprit antique. Il fut le grand metteur en scène de ces fêtes civiques, ces mascarades d'idéologues, qui voulaient faire revivre le costume des anciens pour, en rompant résolument avec tout un passé chrétien et monarchique, restaurer l'antique démocratie.

Et cependant, l'Empire s'est substitué à la République, et nouvel Auguste, qui ne prétendait que raffermir la tradition républicaine, Napoléon se donne pour le vrai continuateur de la Révolution et le défenseur de ses idées. A la sévérité de l'art républicain succèdent les pompes du style empire, plus proche de l'antique que jamais. Et tandis que l'Italie est dépouillée de ses œuvres d'art et de ses marbres au profit de Paris, comme jadis la Grèce au profit de Rome, Paris voit s'élever des monuments triomphants calqués sur ceux de Rome, Pompéï fournit aux intérieurs et au mobilier des modèles à peine accommodés aux besoins modernes. Un classicisme plus idéologique qu'esthétique tyrannise l'art sous toutes ses formes, l'art officiel qui, une fois de plus, visait à être universel dans l'unité rétablie de l'Empire romain.

Cet art romain ne devait pas survivre à la politique dont il était l'expression et il succomba à la réaction christiano-romantique.

***

Un homme, cependant, devait confondre toutes les aspirations de son temps en une synthèse où l'hellénisme, dans son expression la plus étendue, — beauté, poésie, philosophie, — allait non plus

s'opposer à l'idéal sentimental et naturaliste des peuples du Nord, mais s'unir avec lui en des noces fécondes : ce sont les noces symboliques de Faust et d'Hélène, célébrées par Gœthe dans son œuvre qui dominera tout le siècle naissant.

L'hellénisme se dégage désormais des draperies compassées dont l'avait emmailloté l'académisme. La Renaissance italienne en avait deviné l'esprit par delà la nuit médiévale, Rubens avait exprimé sa panthéïste joie de vivre et maintenant, de jour en jour ses œuvres les plus pures apparaîtront aux yeux du monde étonné.

Lorsqu'en 1806, lord Elgin ramena en Angleterre les sculptures du Parthénon, les *académiques* étaient si peu habitués à concevoir la beauté antique comme une chose vivante et simple qu'il fallut dix ans de lutte pour vaincre leur résistance et pour permettre à la nation anglaise d'acquérir ce qui constituera toujours son bien le plus précieux. Phidias ne domine-t-il pas la seconde phase de l'art anglais, comme Van Dyck suscita la première?

Cependant la société anglaise des Dilettanti explorait la Grèce, mesurait et dessinait les monuments et les ruines, les publiait dans des ouvrages splendides, donnant de l'architecture grecque une idée toute différente de celle que l'on s'était faite d'après les édifices romains ; on ramenait en Angleterre la tumultueuse frise de Phigalie ; Munich s'enrichissait des frontons d'Egine, révélant une sculpture décorative déjà toute constituée bien avant la période classique.

L'étude des temples grecs de Sicile amenait à la conclusion, déconcertante pour le goût froid et timoré des classiques, que l'architecture était polychrome. Quel sera le tollé le jour où l'on constatera, que la statuaire, elle aussi, n'était pas figée en une glaciale blancheur, mais que comme la nature elle-même, elle connaissait la diversité des matières et des couleurs !

D'autre part, l'inépuisable fécondité des nécropoles étrusques, continuait à livrer ses trésors de vases peints dont le décor vivant et familier, nous enseignait

la spirituelle souplesse du dessin grec, et nous dévoilait en même temps la vie antique comme le pourraient faire un jour pour la nôtre, nos illustrateurs et nos caricaturistes.

Tout cela se groupait en un tableau coloré et suggestif auquel le romantisme avec son sens aigu du pittoresque ne pouvait, malgré ses attaches médiévales, manquer de s'intéresser.

Enfin en 1821, l'Aphrodite de Milo :

> Marbre sacré vêtu de force et de génie
> Déesse irrésistible au port victorieux...

faisait son entrée au Louvre... et à peu près en même temps éclatait la Révolution grecque.

L'Europe romantique s'enflamme, enthousiasme aussi esthétique que sentimental ! Ce n'est pas seulement à l'appel héroïque de la Grèce moderne que l'on répond : l'amour filial que tout homme de culture porte à la Grèce antique, mère de toute beauté, se réveille. De cette autre terre sainte, on veut chasser le barbare, et l'on rêve à la fois des Croisades et des guerres Médiques. Et quand de nouveau l'Europe a vaincu l'Asie, l'épée du philhellène rentrée au fourreau, c'est la bêche de l'archéologue qui va libérer la Grèce antique prisonnière de la poussière accumulée par les siècles, et dès lors, infatigablement, elle va rendre les reliques de l'antiquité à la lumière.

*
* *

Le pillage des collectionneurs soucieux uniquement de beaux objets, a fait place à l'exploration méthodique et pieuse qui ne laisse rien échapper à son attention avertie. Les témoins les plus humbles, jadis muets et dédaignés, on les fait parler et ce ne sont plus des débris isolés et déracinés que l'on exhume, mais c'est le cadre, sans lequel une œuvre d'art ne peut être bien comprise, qui reparaît dans son ensemble.

Les grands sanctuaires ressuscitent avec les vestiges imposants encore de leur splendeur architectu

rale et les œuvres d'art, qui dans leurs murs, avaient échappé à la rapacité romaine. C'est plus qu'il n'en faut à l'imagination et à la science pour restituer à ces sites fameux la gloire abolie et la vie oubliée. Ainsi pas à pas l'on peut suivre, aux lieux mêmes où il se manifesta, les étapes du miracle grec : Delphes, Olympie, Epidaure et Délos, l'Acropole enfin, fouillés par des mains pieuses, nous livrent les secrets de l'âme religieuse des Grecs et nous montrent l'ascension graduelle et patiente de la sculpture depuis les monstres grimaçants et naïfs se pressant aux frontons des premiers temples jusqu'aux images sereines et harmonieuses des dieux de l'Olympe spiritualisé.

Le long des rives fortunées de la Méditerranée, en Sicile, en Asie Mineure, en Egypte, comme sur les bords du Pont-Euxin, toutes les colonies nées de la sève trop généreuse de la mère-patrie, toutes ces colonies, où s'épanouit l'hellénisme alexandrin, à leur tour sortent de l'oubli, et c'est comme la couronne lumineuse de la Grèce dont un à un les fleurons réapparaissent.

Et l'Epiphanie est plus grandiose encore qu'on n'aurait pu le soupçonner : des brumes du mythe et des lointaines origines, s'élèvent la Troie de Priam, la Mycènes d'Agamennon, la Crète de Minos enfin, avec leur civilisation somptueuse et complexe qui, effacée de la mémoire des hommes, hantait encore confusément leur imagination

La science moderne remonte ainsi plus haut que ne pouvaient le faire les connaissances des anciens eux-mêmes. Elle nous montre, au sortir des âges préhistoriques et anonymes, l'éclosion d'une première synthèse des civilisations méditerranéennes, qui dans cette contrée, marqué par le destin, devait préparer les voies de l'hellénisme.

Mais le travail de l'archéologue n'est pas resté confiné dans les tranchées des fouilles :

Peu à peu la masse anonyme des marbres mutilés, par le temps, ou défigurés, par les restaurateurs, répandue dans les musées et les collections, lui livre ses secrets. Telles statues, devant lesquelles des générations de visiteurs avaient passé distraitement,

se révèlent comme étant des répliques, parfois mêmes des originaux des chefs-d'œuvre disparus de la sculpture grecque, dont le souvenir se trouvait consigné dans les auteurs anciens. Les noms de Myron, de Phidias, de Polyclète, de Praxitèle, de Lysippe cessent ainsi d'être des vocables pompeux et vides de sens, sonnant bien dans les discours académiques. Le Discobole, l'Athena Lensnienne, le Doryphore, l'Aphrodite de Cnide, l'Apoxyomène, cent œuvres retrouvées, justifient la gloire de leurs auteurs, et nous permettent d'apprécier leur génie, leurs tendances, leur rôle dans l'évolution de l'art.

Patiemment comme le naturaliste reconstituant l'échelle des êtres, l'archéologue rassemble des débris et des ruines et réédifie l'image éclatante de l'art grec.

Et le charme du clacissisme est rompu : plus de canons étroits, de règles inflexibles, mais un perpétuel devenir sans lequel il n'est pas de vie, sans lequel il n'est pas d'art.

Nous suivons l'art grec depuis ses humbles origines, depuis l'informe bloc des âges primitifs dont par l'effort continu d'obscurs tailleurs d'images, la figure humaine se dégage lentement. Graduellement elle s'anime, les bras se détachent du tronc, les pieds s'écartent comme pour porter le corps en avant, les yeux s'éclairent, la bouche s'entr'ouvre... et en un peu plus de cent ans de la gaîne hiératique, s'est échappée une humanité libre et sereine, dont vingt siècles l'art n'ont pu retrouver la souveraine beauté.

Et sans s'arrêter jamais à une formule toute faite, quelqu'élevée fût-elle, chaque génération d'artistes employait la force, que lui épargnaient les conquêtes de la précédente, à tenter de faire mieux encore, à s'attaquer aux problèmes, innombrables et toujours renouvelés, que posait l'expression de la nature et de l'idéal, et il semble que l'art grec les ait tous résolus.

Etudiez-en l'histoire et le développement, et il vous apparaîtra qu'il n'est aucun des grands courants qui ait traversé l'art moderne dont on ne puisse remonter le cours jusqu'à lui Idéalistes et réalistes, symbolistes et impressionnistes mêmes qui comme Lysippe, le

disait de ses œuvres, cherchent à représenter les hommes tels qu'ils *apparaissent*, tous n'ont fait que répéter consciemment ou inconsciemment ce que les Grecs avaient exprimé avec leur entente inégalée du style et de la nature...

***

Nous pourrions parcourir ainsi tous les domaines de l'activité humaine. « Ce furent les Grecs qui » fondèrent la science rationnelle, dépouillée de » mystère et de magie, telle que nous la pratiquons » aujourd'hui », a dit Berthelot. La doctrine de l'évolution qu'a établie le XIXe siècle, les vieux philosophes ioniens en avaient jeté les bases dès le VIe siècle avant notre ère.

« Excepté les forces aveugles de la nature, a dit » Henri Summer Maine, rien ne se meut dans cet » Univers qui ne soit grec par son origine. »

Au sein de ce vieux monde oriental, où les peuples croyaient avoir assez fait pour la civilisation, lorsque, par des pratiques magiques, dont l'art n'était qu'une forme, ils s'étaient assuré la protection des dieux et l'éloignement des maléfices, le petit peuple grec avait fondé la notion du progrès.

Et ainsi à des vérités particulières, bonnes pour un temps, une race et des besoins donnés, il substitua des vérités universelles, dont l'humanité n'a pas encore parcouru toute l'étendue.

A chaque tournant de l'histoire, alors que la dissolution et la décadence guettent la civilisation, il a suffi à celle-ci de puiser aux sources fécondes de l'hellénisme, pour retrouver la jeunesse et la vie.

Tel le géant Anthée reprenait des forces nouvelles au contact de la terre maternelle.

***

Ne nous trouvons-nous pas, en ce début de siècle, à un de ces moments où notre destinée semble incertaine?

L'unité morale nous fait défaut autant que l'unité artistique. Les âmes religieuses sont ballottées et inquiètes, et la religion ne leur offre plus une synthèse de l'univers que la science n'a pas encore su nettement formuler.

L'art devant satisfaire à des tendances contradictoires participe au désarroi général, et les aspirations de tous les temps s'y coudoient et s'y entrechoquent.

Et cependant de toute part l'on aspire après un style intégral, entraînant toutes les manifestations esthétiques. Même dans les milieux où la sensibilité artistique est la moins impatiente, l'on recherche l'harmonie qui doit donner la paix des yeux et des sens, dans les styles classiques du passé, dans le Louis XVI notamment que l'on applique avec une rigueur respectueuse et artificielle que le passé n'a jamais connue.

A l'opposé de cette attitude conservatrice et timide, les artistes recherchent systématiquement un style nouveau. Toutes les tentatives ne réussirent pas avec un bonheur égal et les saturnales du *coup de fouet* n'étaient pas faites pour amadouer les timorés. Depuis, la même tendance à l'harmonie classique, dont nous constations déjà les symptômes, se manifeste; un besoin de simplicité et de grandeur se fait jour.

Et si la beauté nouvelle ne s'est pas encore dégagée et ne s'est pas manifestée à tous, la faute en est au manque de direction générale telle que notre époque n'en a pas encore trouvée.

* * *

Or dans ce chaos. un courant puissant semble lentement se former : tel dans ce sublime finale de la IXe symphonie, au-dessus de la mer tumultueuse des sons, s'annonce timidement d'abord le rythme de l'hymne à la joie, qui bientôt dominera et confondra en une harmonie grandiose, en un cantique solennel, les appels et les cris jusque-là déchaînés.

C'est le réveil de l'idéalisme, ou pour m'exprimer

en termes moins abstraits, la manifestation de ce besoin de généralisation qui, au delà des contingences momentanées et des petites réalités vulgaires, tend à s'élever à une réalité durable, à des vérités universelles.

Cette tendance, qui se dessine même au sein du matérialisme scientifique, n'est en somme que le retour à la synthèse hellénique.

Ce n'est pas un sentimental retour en arrière vers un passé à jamais révolu, mais la recherche d'une base solide qui nous permettra de braver l'incertitude tumultueuse de notre temps et d'embrasser l'horizon... Peut-être y verrons-nous poindre une nouvelle Renaissance.

Aucune abdication, cependant, de la sensibilité moderne : la sculpture a pu redevenir entre les mains de Rodin, une expression générale des passions et des sentiments, sous l'ébauchoir de Constantin Meunier, une idéalisation de la force laborieuse, sans, pour cela, abandonner son naturalisme nerveux.

Laissant à la défunte peinture d'histoire, sa mesquinerie archéologique, Puvis de Chavannes exprimera des idées générales sous une forme bien antique et que l'antiquité n'a cependant jamais connue.

Et de plus en plus s'affirme avec une ampleur que l'on n'avait plus connue depuis la Renaissance, la peinture monumentale, qui pas plus que le grand art grec « n'est obligée de descendre », suivant l'expression frappante de Winckelmann, « aux petites » choses pour remplir les vides d'une maison, ni » d'abaisser son génie au goût mesquin d'un pro- » priétaire opulent ».

De cette tendance, qui vise à refaire de l'art le couronnement et l'expression durable de la civilisation, nous pouvons espérer l'harmonie perdue.

L'élargissement de notre horizon historique fait que nous n'avons plus à redouter que l'art antique ne nous enseigne des règles étroites et des formules apprises ; maintenant que nous embrassons son évolution et que nous pouvons choisir, mieux qu'avant, ses œuvres les plus pures et les plus vivantes, sa valeur éducative s'affirme plus que jamais : ce sont « les

humanités artistiques » qui nous donneront de nobles exemples et de mâles leçons d'énergie. Il serait périlleux de les abandonner au moment où l'hellénisme évoqué des abîmes du passé, affirme à nouveau sa jeunesse et sa force d'éternité.

Certes, la gamme de nos émotions s'est étendue et l'on ne nous demande pas de la restreindre. « Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Scythe » murmurait Renan sur l'Acropole. Lourds d'un passé de vingt siècles et d'hérédités fécondes, nous ne saurions nous refaire une âme athénienne.

Nous errons dans des mers que les Grecs n'avaient point parcourues, mais, pour atteindre le port, demandons à l'esprit d'éternelle vérité de gonfler nos voiles et de soutenir notre courage; adressons-lui la fervente prière du poète :

> Vous qui flottiez jadis aux lèvres du génie,
> Souffles des mois divins, visitez-nous encor !
> Versez-nous en passant, avec vos urnes d'or,
> Le repos et l'amour, la grâce et l'harmonie

JEAN DE MOT.

DIALÉGOMÈNES PHILOSOPHIQUES[1]

PHILOSOPHIE DE L'EXTRAVAGANCE

J'emplois ici le mot « Extravagance » dans un sens qui en exclut la folie. C'est plutôt « exagération » qu'il faudrait écrire. Mais alors l'esprit du lecteur serait moins frappé et ce serait un inconvénient au point de vue de l'exposé de la thèse et de la persuasion que j'en espère. Ainsi, dès le début, moi-même je me laisse aller, dans ma terminologie, à quelque extravagance. C'est un bon départ, c'est un bon exemple.

Il y en a, du reste, partout dans l'activité prodigieuse de la Nature et de l'Homme, comme si c'était une nécessité de l'univers et une des conditions de l'harmonie du grand Tout. A ce point obscur, le grand tout, le Grand Pan, pour nos mentalités infirmes, que rien, à leur fragile avis, ne justifie cette existence constante et flegmatique d'une apparente malfaçon dans le mouvement impitoyablement calme de « la machine supérieure du Monde », comme la nommait Bossuet. C'était au temps où de grands catholiques trouvaient encore de somptueuses expressions; s'il est des circonstances qui peuvent

(1) Voir *La Belgique* n° 27. Décembre 1907.

inciter à croire que la religion du Christ subit une décadence analogue à celle du Paganisme, c'est, me semble-t-il, qu'elle ne sait plus parler le vaste et noble langage des intellectualités puissantes, et que, dans le personnel qui la sert, les visages n'ont plus la sévère et imposante beauté qui les dignifiait au Moyen-Age ; lamentable et dérisoire spectacle humain que celui d'une réunion ou d'une procession de moines ou de prêtres !

La Nature, dis-je, est sans modération. A tout propos elle aime rester en deça ou aller au dela, comme une détraquée. Elle est gaspilleuse par essence. Pour ne parler que des germes, ces entités étranges contenant en l'infime parcelle de matière qui les constitue, les forces impalpables et introuvables qui président despotiquement à la formation des êtres, à la Morphologie universelle, inépuisable en sa variété, ne la voit-on pas dépensière avec une extravagance sans limites et qui paraît scandaleusement inutile à notre douteuse et présomptueuse jugeotte incapable de descendre jusqu'aux secrets des grandes profondeurs.

Le nombre de semences de végétaux, d'œufs de poissons, de spermatozoïdes d'animaux, y compris les hommes, qui ne servent à rien, est incommensurable. Il semble qu'un génie dilapidateur, présidant à leur distribution, les jette à pleines poignées au hasard et à plaisir, avec cette idée qu'il convient d'en sacrifier des millions pour qu'il y en ait quelques-uns qui réussissent.

Cette poussière de graines pénétrant les airs, les eaux, les terres, les chairs, sans cesse renouvelée, sans cesse réapparaissant, sans cesse galvaudée, soit par les forces inconscientes, soit par les volontés indifférentes, a un aspect d'énorme extravagance à laquelle nous assistons sans pouvoir rien pour l'atténuer sérieusement. Ici encore nous nous sentons aux prises avec le mystère de lois non seulement inexplicables, ce qui est déjà fort humiliant ou démoralisateur, mais de plus injustifiables, ce qui augmente dans des proportions vexantes l'impression d'insuffisance de nos organes d'investigation et de raison-

nement. Oh ! les pauvres hommes que nous sommes !

Mais, délaissant le spectacle total du monde énigmatique, tenons-nous en à l'activité humaine.

C'est avec elle surtout que chacun de nous est en conflit permanent, et, dès lors, si quelques préceptes ou visions philosophiques peuvent aider à éclairer et à supporter la vie, c'est pourvu qu'ils s'appliquent plus particulièrement à nos rapports avec nos semblables.

Considérons à quel point, dans la plupart de leurs actions, les humains lamentables introduisent de l'extravagance, c'est-à-dire dépassent la juste, ou, si vous le préférez, la moyenne mesure. Où est le sage qui parvient à réaliser vraiment la modération tant recommandée par les moralistes, ces Prud'homme de tous étages, imperturbables en leurs conceptions imaginaires et en leurs conseils si difficiles à suivre qu'on ne peut les considérer qu'en modèles destinés non à être pratiquement réalisés, mais, tout au plus, à servir d'excitant aux efforts vers des résultats toujours fuyants et approximatifs ?

Nous sommes continuellement à la recherche d'une pondération que nous pouvons plus ou moins concevoir, mais qui gauchit invraisemblablement quand nous voulons la traduire en fait. Nous l'entrevoyons sans pouvoir jamais l'atteindre, pareils à ces chiens attelés aux traîneaux des Samoyèdes, ayant devant eux, attaché au timon, le corps d'un lièvre qu'ils s'acharnent à happer et qui perpétuellement fuit à la même distance ne servant qu'à précipiter leur course.

Notre existence sociale entière se déroule en actions dont presque aucune ne s'accomplit avec équilibre, qu'il s'agisse de nous-même ou d'autrui. Presque toujours la balance penche, peu ou beaucoup, de l'un ou de l'autre côté. Il suffit d'y être attentif pour apercevoir la réalité et la constance de ce phénomène, qui n'est irritant et déprimant que si l'on n'en comprend pas la fatalité et si on ne l'accepte pas comme une loi vexante mais nécessaire fondée sur une cause indiscernable pour nos insuffisantes cervelles.

Nos proches, nos voisins, les passants, nous-mêmes, pouvons servir d'exemples, quoiqu'il soit en général malaisé de rendre visibles pour soi ce qui est dans l'immédiat voisinage et, plus encore, ce qui se passe en nous, dans les caves noires et peu accessibles de notre conscience et de notre subconscience. L'homme observe peu, ou mal, son ambiance et surtout son for intérieur. Nous sommes à cet égard des presbytes bizarres, ténébreux, invétérés, incurables.

Sans nous attacher à des cas d'un démêlement plus délicat, considérons la vie publique, dont la manifestation dominante à notre époque de verbalisme aigu est la parole écrite ou parlée, les discours parlementaires ou les harangues de réunions publiques, les polémiques et les articles de journaux, matière incessamment criante, tapageante, querellante, injuriante. Quand les trouve-t-on dépouillés d'extravagance? Les doses peuvent varier, aller de la réserve relative jusqu'à l'insenséisme, mais il faudrait faire longtemps le guet avant de pouvoir saisir au passage un exemple bien clair de juste mesure.

Ce qui est à la fois amusant et affligeant, c'est l'inconscience de ceux qui se livrent à ce sport plus ou moins déréglé. Ils obéissent à une poussée instinctive qui dénonce l'inévitabilité du phénomène. Ils font cela comme ils respirent, pris dans les rouages d'un organisme fantasque qui agit sourdement sur leur volonté en leur donnant l'illusion de la liberté. Car c'est un des propres de l'activité humaine de ne pouvoir discerner les facteurs, les moteurs, qui la mettent en mouvement, et de confondre alors cette ignorance avec le libre arbitre. Ne serions-nous pas comme des miroirs qui, ne connaissant pas les lois physiques, croiraient qu'ils produisent eux-mêmes les images qu'ils réfléchissent? Répétons: pauvres hommes que nous sommes!

Cette extravagance peut paraître fâcheuse partout où elle se manifeste, mais elle l'est surtout dans les cantons de la politique. On en est quotidiennement choqué, chaque adversaire discernant promptement ce qu'il y a d'excessif, de divaguant, de déplacé dans les attaques dirigés contre lui, tout en demeurant

persuadé qu'il ne tombe pas lui-même dans une équivalente oblitération.

S'il est possible d'imaginer arbitrairement une société fictive dans laquelle les hommes, cessant d'être des hommes, seraient devenus ces sages que les abstracteurs de morale décrivent naïvement et qu'ils proposent en exemples, on peut se demander si ces conceptions élyséennes s'accordent soit avec le système obscur de la mystérieuse Nature, soit avec les mœurs imposées à l'Humanité par son essence foncière telle qu'elle est sortie de l'universelle évolution?

Pense-t-on que, pour ce qu'on nomme le Progrès des institutions sociales et des réformes juridiques, on arriverait à quelque résultat utile si, dans les Chambres législatives il n'y avait, parmi les divers partis, que des hommes équilibrés dans leur individualité et dans leurs discours, des Bias, des Chilon, des Cléobule, des Périandre, des Pittacos, des Solon, des Thalès? Ah? non! ça n'irait plus. Il semble que la vie serait amoindrie au point de ne plus accomplir une besogne efficace. Il suffit de s'être trouvé dans ces mêlées verbales pour, certes, en comprendre les ennuis tracassants, mais aussi pour apprendre ce qu'elles suscitent d'aperçus nouveaux, de révélations d'idées qui, sans elles, demeureraient cachées. Echauffés par ces luttes, les esprits acquièrent passagèrement une acuité singulière, et finalement ce tohu-bohu impatientant aboutit à un effet qui sans lui n'eut pas été obtenu. C'est l'absinthe qu'il faut remuer dans le verre pour obtenir la liaison d'un adéquat mélange.

Voilà les bienfaits de l'Extravagance! Ou du moins sa justification pour nos âmes tourmentées par tant d'éléments contradictoires qui nous enveloppent de leur réseau et nous embarrassent de leur clandestinité. Subissons-en les inconvénients. Reconnaissons humblement que chacun de nous fait irrésistiblement sa part dans cette cacophonie inévitable. Ne nous en plaignons pas trop. Soyons, à cet égard, « philosophes », au sens vulgaire et débonnaire du mot, comme il convient que nous le soyons aussi pour l'A-peu-près fatal de l'existence.

Oui, la philosophie peut ici intervenir, sinon pour supprimer toute misère, au moins pour l'atténuer en faisant mieux voir ce qu'est cette horlogerie énigmatique et incohérente qui à tout propos nous déroute et suscite en nous tantôt la colère, tantôt la mélancolie, tantôt la stupéfaction, et fait surgir cette pensée macabre que le Monde est gouverné parfois par un sage, parfois par un crétin, aujourd'hui par un bon père, hier par un coquin méchant et ricaneur. Puisque c'est l'inexorable, résignons-nous y comme on se résigne à la mort. Quelle que cruelle que soit celle-ci quand elle frappe ce que nous aimons, bientôt le temps couvre ses méfaits d'un vernis réparateur.

Il en est de la vie comme des compartinents de wagons de chemin de fer. Aux premiers moments souvent on s'y sent fort mal assis et fort mal entouré. Mais bientôt on s'y fait. A moins d'avoir le caractère rageur, on s'accoutume à ses voisins, on trouve ses angles; finalement on y sommeille, moitié content, moitié contrarié; on accepte parce qu'on ne peut faire autrenent.

Courbons-nous ainsi devant l'ubiquitaire extravagance. Prenons-en notre part et supportons celle du prochain. C'est la Sagesse puisque c'est la Destinée. Elle est moins séduisante que celle recommandée sentimentalement et poëtiquement par Maeterlinck mais elle est, peut-être, mieux appropriée à la dynamique souvent peu aimable du Cosmos. Ne pensons pas à la supprimer, chose impossibe, mais à nous en accommoder, ce qui est dans nos moyens. C'est une intempérie comme tant d'autres que subit la triste humanité dont ne semble guère s'occuper le mécanicien invisible chargé de faire tourner la symbolique roue du Destin qui ne peut se mouvoir sans écraser les pieds de quelqu'un quand elle ne l'écrase pas tout entier.

EDMOND PICARD.

*A suivre : Philosophie de l'*ANTAGONISME.

DON JUAN D'AUTRICHE

Chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or

1545-1578 (1576-1578)

(Les pages qui suivent font partie d'une série d'études consacrées à nos Gouverneurs et Gouvernantes, depuis la mort de Marie de Bourgogne en 1482 jusqu'après la paix de Rastadt en 1714.

Frappé de ce fait que sur les trente-sept Gouverneurs qui, pendant ce long espace de temps, présidèrent aux destinées du pays, à peine quelques-uns, tels le duc d'Albe, Requesens, Farnèse, etc., sont connus et qu'on ignore jusqu'au nom des autres; que l'histoire officielle ne nous a montré jusqu'à présent qu'une nomenclature de batailles et de massacres, sans nous faire connaître les personnages qui dirigèrent les événements, l'auteur, tout en ne négligeant pas les grands faits de l'Histoire, s'est surtout appliqué à retracer des faits ignorés ou peu connus.

Dans l'ouvrage qui réunira ces études, chacune de celles-ci sera accompagnée d'une partie héraldique, des biographies des hommes d'Etat, savants, etc., qui jouèrent un rôle dans les événements du temps et d'un exposé bibliographique mentionnant les documents les plus intéressants de l'époque.)

Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles V, naquit le 24 février 1545. Le lieu de sa naissance ainsi que le nom de sa mère sont inconnus. D'après quelques-uns, il dut le jour à Marie ou Barbe de

Blombergh de Ratisbonne, la belle joueuse de luth, qui fut amenée à Charles V pour le divertir par sa belle voix; selon d'autres, sa mère serait une grande dame allemande nommée Eliodore (Eléonore?) de Plombes (1); enfin, selon Brantôme, qui est très affirmatif, il serait le fils d' « une grande dame et comtesse de Flandre » et à la fin du passage l'écrivain dit : « J'ay appris cela en Espagne de quelques grands et habiles hommes qui le scavoient bien. » Cette grande dame et comtesse de Flandre ne serait autre que la reine de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas et la propre sœur de l'empereur (2).

Strada semble partager cette opinion quand il dit que le secret de la naissance du prince lui fut découvert par le cardinal de la Cueva (3) qui lui aurait confié que « Don Juan n'était pas né, comme on l'a » cru, de Barbe Blombergen, mais d'une dame plus » illustre, et qui tenait rang de princesse; que pour » épargner sa réputation, Charles en supposa une » autre », etc.

Quoi qu'il en soit, le secret de sa naissance fut tellement bien gardé que Don Juan, après « avoir » été trompé deux fois en sa mère, n'a jamais connu » celle qui l'étoit véritablement (4) ».

Ce prince n'avait pas encore un an qu'il fut confié

(1) Voyez Hooft, p. 592. Nous croyons que Barbe van Blomberg, que d'aucuns écrivent Plomberg, et la dame de Plombes ne sont qu'une seule et même personne.

(2) Voyez aussi le dictionnaire de Moreri et surtout le grand dictionnaire de Bayle aux articles Jean d'Autriche et Blombergh. L'article de Bayle commence ainsi : « Autriche (Don Juan d'), fils naturel de l'empereur Charles V, naquit à Ratisbonne le 24 février 1545. Une demoiselle de Ratisbonne, qui s'appelait Barbe Blombergh, voulut bien passer pour sa mère, afin d'épargner à ceux qui avoient donné la vie à cet enfant la honte qui leur étoit inévitable, si le public avoit su le nom de la véritable mère. »

(3) Le cardinal de la Cueva avait appris ce mystère de l'infante Claire Eugénie, à qui Philippe II, qui n'avait rien de caché pour elle, en avait fait confidence. (Strada, tome II, p. 425.)

(4) Strada entend parler ici de Barbe de Blombergh et de Madeleine d'Ulloa, femme d'Aloïs Quixada, près de laquelle fut élevé Don Juan.

à Aloïs Quixada, grand-maître de la maison de l'empereur, qui le mena en Espagne et le fit élever par sa femme, Madeleine Ulloa, que Don Juan a longtemps considérée comme sa mère.

A son lit de mort, Charles V découvrit à Philippe II qu'il avait un frère. Il lui enjoignit de faire venir Don Juan auprès de lui et « d'aimer comme un fils celui que la naissance avait fait son frère ».

Ce ne fut que deux ans après que le roi donna ordre à Quixada de se rendre avec le prince à Valladolid, au monastère de l'Espine.

Sous prétexte de chasser, et accompagné d'un grand nombre de seigneurs, le roi se rencontra, au mont Touros, avec Don Juan.

Quand il vit paraître le roi, Don Juan, « qui étoit » conduit par Quixada, se jetta aux pieds de Philippe, » et ayant mis un genouil en terre, le salua de fort » bonne grâce. Le Roy relevant cet enfant, lui » demanda en lui souriant, s'il savoit bien qui étoit » son père; mais comme il ne savoit que répondre, » parce qu'il s'imaginoit avoir perdu celui qu'il avoit » tenu pour son père, le Roy, qui avoit mis pied à » terre, lui dit : *prenez courage, mon enfant, vous* » *êtes fils d'un homme illustre, l'Empereur Charles* » *qui vit dans le Ciel est votre père et le mien.* A ces » paroles, l'ayant embrassé en frère il le fit remonter » à cheval, et commanda qu'on le servît selon la » dignité d'un Prince de la Maison d'Autriche, et » d'un fils de l'Empereur ».

Ayant ainsi été reconnu, Don Juan fut mené à la Cour et élevé, avec Don Carlos et Alexandre Farnèse qui étaient à peu près du même âge que lui, jusqu'au jour où il fut envoyé au royaume de Grenade contre les Maures.

Ses débuts furent brillants, et son nom avait déjà fatigué la renommée par les grandes victoires qu'il avait remportées en Espagne et en Afrique, et surtout par la célèbre bataille de Lépante où il défit la flotte turque (1571), quand instruit des derniers événements et de l'état embrouillé des affaires de nos provinces, le roi Philippe le nomma gouverneur général des Pays-Bas.

Il partit en poste de Madrid et pour ne pas être arrêté en chemin, il traversa la France incognito. Il s'était fait teindre les cheveux et la barbe, qu'il avait un peu blonds (1), d'autres disent qu'il s'était noirci la figure et il se faisait passer pour le valet de pied du prince Octave de Gonzague qui l'accompagnait avec Escovedo et deux autres seigneurs.

A Paris il descendit à l'auberge, mais il alla voir l'ambassadeur Diego de Zuniga pour se faire renseigner sur l'état des provinces. A la cour, mêlé parmi les courtisans, il se donna le plaisir de voir dîner Henri III.

De là il continua sa route sans avoir été reconnu, et il arriva à Luxembourg le jour même qu'Anvers fut saccagé par les Espagnols. Il se fit reconnaître, et le seigneur de Naves, gouverneur du comte de Mansfeld, le reçut en grande cérémonie.

Don Juan écrivit aux Etats pour leur donner avis de son arrivée, et leur faire part de ses pouvoirs, mais ayant demandé en même temps des ôtages avant de s'aventurer plus loin dans le pays, ceci éveilla les soupçons, et les Etats ne voulurent point lui faire de réponse avant d'avoir consulté le prince d'Orange.

Le prince leur fit dire : « Qu'il n'y avoit que deux » partis à prendre ; le premier, étoit de ne pas recon- » noitre l'autorité de Don Juan, et de ne pas exposer » encore au caprice d'un nouveau maître, une liberté » qui leur avoit couté tant de sang ; le second étoit » de ne point recevoir Don Juan qu'il n'eut fait sortir » toutes les troupes étrangères, et qu'il n'eut fait ser- » ment de maintenir tous les articles de la pacifica- » tion de Gand. »

Il ajouta : « Qu'il valoit beaucoup mieux s'en tenir » au premier, qui n'étoit pas sujet à tant d'inconvé- » nients que le second, parce que les Espagnols » n'étoient pas scrupuleux sur l'article des promesses, » et qu'ils étoient aussi infidèles à garder leur parole » que faciles à la donner ».

Les Etats suivirent le second conseil et ils déci-

(1) Strada, vol. II, p. 410.

dèrent de recevoir le nouveau gouverneur aux conditions dictées par le prince d'Orange.

On chargea un député nommé Ischius de lui faire part de cette résolution.

Après en avoir délibéré avec le prince Octave et son secrétaire Escovedo, Don Juan prit le parti de se soumettre aux conditions proposées, et après beaucoup d'hésitations et de pourparlers, il signa à Marche en Famennes, le 12 février 1577, l'acte connu sous le nom d'Edit perpétuel, qui était la confirmation de la pacification de Gand (1).

Le traité fut publié d'abord à Bruxelles, ensuite à Anvers et dans les autres villes, mais la sortie des Espagnols ne se fit pas sans de grandes plaintes et des protestations indignées, et il fallut à Escovedo beaucoup de diplomatie pour apaiser la garnison d'Anvers qui menaçait de nouveau de se mutiner. Enfin, vers la fin du mois d'avril, les Espagnols et tout ce qu'il y avait d'Italiens et de Bourguignons, sortirent du pays sous la conduite du comte de Mansfeld : « outre les soldats et leur bagage, les chevaux » et les chariots qui portaient les femmes et les enfants, » remplissoient tous les chemins, le nombre des » hommes et des animaux n'étoit pas moindre de » trente mille. »

Avant de partir, les Espagnols durent remettre toutes les citadelles entre les mains des officiers flamands nommés par les Etats, ce qu'ils ne firent qu'avec une extrême répugnance.

D'Avila, commandant du château d'Anvers, ne voulut pas être présent quand la place fut remise au duc d'Aerschot.

Ce seigneur, accompagné du prince de Chimay son fils, en reçut les clefs des mains de Martin del Hojo, lieutenant d'Avila ; Escovedo assistait à cette cérémonie, et le duc d'Aerschot s'étant mis à genoux devant lui, la tête decouverte ayant ses mains jointes

(1) Edict perpétuel sur l'accord fait entre Messire Jehan d'Autriche... d'une part et les Etats-généraux de ces pays par deçà, d'aultre part, etc. Bruxelles, M. de Hamont, 1577, in 4° de 8 ff.

entre celles d'Escovedo prononça à haute voix ce serment :

« Je Philippe de Croy, duc d'Aerschot, jure sur » Dieu, la Vierge Marie, et sur les quatre Saints » Evangiles, de garder et tenir cette citadelle pour le » service de Sa Majesté le Roi Philippe notre Sire, et » de ne la rendre, sinon à sa propre Personne ou à » ses Successeurs, sans son exprès commandement. »

Escovedo lui répondit :

« Si vous le faites ainsi, Dieu veuille vous aider : » sinon le diable vous emporte en corps et en âme ».

Et tous les assistants répondirent : « Amen ».

En même temps que les Espagnols quittaient le pays, Don Juan, venant de Louvain, fit son entrée solennelle à Bruxelles (1er mai 1577). La réception fut splendide : il marchait entre le nonce du pape et l'évêque de Liége et il était accompagné de toute la noblesse du pays.

Le vainqueur de Lépante avait à cette époque trente-deux ans. C'était un beau cavalier de taille moyenne, ayant une grande ressemblance avec l'Empereur son père. Il était fort libéral et doué d'une grande intelligence, mais son esprit inquiet et sa grande fierté ne surent pas se plier aux exigences de sa situation.

Comme il régnait conjointement avec les Etats, il surgissait tous les jours quelque nouvelle difficulté.

Il demanda d'abord qu'on lui laissât le même pouvoir qu'avaient eu ses prédécesseurs, puis, qu'on lui donnât le commandement des troupes ou la disposition des charges, ou encore, il exigeait qu'on n'eût plus aucun commerce avec le prince d'Orange et les Etats de Hollande et de Zélande.

Les Etats le rappelaient à la Pacification de Gand et à son serment, et ses demandes lui furent refusées.

Don Juan ne sut pas se contenter d'une autorité aussi bornée.

Il expédia, dans le plus grand secret, en Espagne, des lettres chiffrées, pour prier le Roi de lui envoyer des troupes afin de relever par la force son autorité méconnue.

Ces lettres furent interceptées par Henri III, roi

de France, qui les envoya au prince d'Orange, son ancien ami; elles furent déchiffrées par Marnix de Sainte-Aldegonde et rendues publiques (1).

Don Juan ne nia pas que ces lettres ne fussent de lui, mais il prétendit qu'on les avait mal déchiffrées.

Personne ne fut la dupe de cette défaite, et dès lors le prince, gardé en quelque sorte à vue, ne songea plus qu'aux moyens de sortir de Bruxelles.

L'occasion lui en fut offerte par le séjour que faisait Marguerite de Valois, reine de Navarre, aux eaux de Spa; sous prétexte d'aller la saluer, Don Juan partit de Bruxelles accompagné des Seigneurs en qui il avait le plus de confiance, entre autres du comte de Barlaimont et de ses quatre fils (2).

Il songea alors à se rendre maître du château de Namur.

Il y avait dans cette place un gouverneur nommé par les Etats, mais comme on ne se défiait de rien, il ne fut pas difficile à Don Juan de le surprendre. Il feignit une partie de chasse et s'arrêta à la porte du château comme pour le considérer. Le gouverneur sortit aussitôt et invita le prince à entrer avec sa suite. Don Juan commença par chasser la garnison de sa propre autorité; personne n'osa résister au fils de Charles V environné d'une partie de la plus illustre noblesse du pays, d'autant plus qu'on ne savait même si le prince n'agissait pas de concert avec les Etats, puis il fit venir quelques troupes de Luxembourg, pour remplacer la garnison, et envoya Escovedo en Espagne pour rendre compte des motifs qui l'avaient poussé à cet éclat.

En même temps il écrivit aux Etats pour se plaindre de ce qu'ils l'avaient mis dans la nécessité de pourvoir à sa sûreté, déclarant qu'il ne reviendrait à

(1) Discours sommier des justes causes et raisons qui ont contrainct les Etats Généraux des Pays-Bas de pourvoir à leur deffence contre le Seigneur Don Jehan d'Austrice avec plusieurs lettres missives interceptées, etc. — En Anvers, Sylvius, Imprimeur du Roy. 1577, in-4°.

(2) La présence de Marguerite de Valois aux eaux de Spa avait un but secret dont nous parlerons à l article du duc d'Anjou.

Bruxelles qu'on ne lui livrât Marnix de Sainte-Aldegonde, qu'il considérait comme la cheville ouvrière de plusieurs conspirations tramées contre lui.

Les Etats lui répondirent avec hauteur, et ayant su que Don Juan faisait venir des troupes de Bourgogne et d'Italie, ils appelèrent *à leur secours le prince d'Orange*, qui fut déclaré Ruwaert de Brabant, avec des pouvoirs très étendus (1).

Le duc d'Aerschot, jaloux de l'autorité du prince d'Orange, se mit alors à la tête de la noblesse catholique, et pour contrebalancer la puissance du Taciturne, ils offrirent le gouvernement des Pays-Bas à Mathias d'Autriche, frère de l'Empereur.

Entretemps les Etats avaient défendu sous peine de la vie de reconnaître Don Juan comme gouverneur des Pays-Bas et lui avaient ordonné de sortir du pays sous peine d'être traité comme ennemi et perturbateur du repos public.

Don Juan cependant faisait de grands préparatifs pour se venger de ces affronts. Une armée composée des vieilles bandes espagnoles qu'il avait fait sortir des Pays-Bas, lui fut amenée par Alexandre, prince de Parme, et bientôt il se trouva à la tête de plus de vingt mille hommes (2).

Les Etats, qui avaient perdu beaucoup de temps en délibérations inutiles et n'avaient pas poussé avec la hâte nécessaire à la mobilisation des troupes, n'eurent à lui opposer qu'une armée de près de quinze mille hommes.

Une grande bataille eut lieu à Gembloux, le 31 janvier 1578, et l'armée des Etats fut complètement écrasée.

(1) Cette dignité ne s'accordait que dans le cas de conflit avec le souverain.

Le premier usage que le prince d'Orange fit de son pouvoir fut de faire démolir la citadelle d'Anvers. Ce fut alors qu'on trouva la statue du duc d'Albe qui fut mise en pièces.

(2) En date du 18 janvier 1578, le pape Grégoire VIII leur avait envoyé une bulle qui leur donnait sa bénédiction avec un pardon général de tous leurs crimes et méfaits pour les inciter à mieux se battre contre les hérétiques. Voyez Strada, tome II, page 341, et Van Meeteren qui donne cette pièce *in extenso* fol. 131.

Poursuivant ses succès, Don Juan se rendit maître au bout de quelques mois, de presque toutes les villes du Brabant et du Hainaut, quand il devint malade et mourut près de Namur le Ier octobre 1578.

Cette mort a été expliquée de différentes manières, mais presque tous les vieux auteurs nous racontent qu'elle arriva par le poison subtil, dont une paire de bottines parfumées que Philippe II envoya à son frère, étaient imprégnées (1).

Avant d'expirer, il nomma Alexandre, prince de Parme, pour lui succéder dans le gouvernement des Pays-Bas.

(1) Voici ce que nous lisons dans l'histoire des Révolutions des Pays-Bas, etc., par M. L. P. (le père Pagi) tome II, page 4.

« Le pape Grégoire XIII souhaitait passionnément de mettre » une couronne sur la tête du vainqueur des Turcs à Lépante. » Il fit demander au Roi d'Espagne son agrément, pour donner » à Dom Juan l'investiture du royaume d'Angleterre, dont le » trône était déclaré vacant par le Saint-Siège, depuis qu'Elisa- » beth y était montée. Le pape se flattait que Dom Juan vien- » drait à bout d'en chasser cette princesse. La proposition que » le Nonce en vint faire au Roi de la part du pape, allarma » extrêmement le prince jaloux et soupçonneux, d'autant plus » que Escovedo ne lui en parlait point. Il apprit en même temps » par les lettres de son ambassadeur à la Cour de France, que » Dom Juan dépêchoit souvent des courriers à Paris, qui » logeoient à l'Hôtel de Guise, et qui ne voyoient point l'ambas- » sadeur d'Espagne. Le Roi comprit que Dom Juan tramoit » quelque grande entreprise qu'il vouloit lui cacher; il com- » mença par faire assassiner Escovedo, dont on saisit tous les » papiers. On y trouva un traité, que Dom Juam avait fait avec » le duc de Guise, qui etoit en France à la tête d'un puissant » parti, et qui balançoit l'autorité du Royaume : par ce traité » le duc s'engageoit à procurer à Dom Juan la souveraineté des » Pays-Bas, au cas que l'entreprise d'Angleterre manquât, et » Dom Juam promettoit de soûtenir le duc de Guise contre le » Roi de France.

» Philippe ne délibéra pas longtems, et Dom Juan ne survé- » cut à Escovédo, qu'autant de tems qu'il en fallut pour porter » en Flandres le poison qui le fit périr à la fleur de son âge, » Ier octobre 1578. »

D'autre part npus lisons dans Brantôme : Il (Don Juan) mourut de peste, qu'il avait prise de Madame la marquise d'Avré, disoit-on, de laquelle il estoit espris, mais tout le monde ne dit pas cela, et mesme en Espagne : car on tient qu'il mourut empoisonné par des bottines parfumées, et je m'en vais dire comment etc. (Voir *Hommes illustres étrangers* tome VI de l'édition de Londres 1779, page 144).

Le corps du défunt fut transporté en grande pompe à Namur. Il était revêtu de ses armes et avait la couronne en tête, selon l'usage qu'on observait dans les funérailles des princes de la maison de Bourgogne (1).

Quatre grands seigneurs vêtus de deuil l'entouraient; Pierre-Ernest, comte de Mansfeld, maréchal de camp général; Octave Gonzague, général de la cavalerie; Pierre de Tolède, marquis de Villefranche, et Jean de Croy, comte de Rœux, tous deux premiers capitaines, l'un des troupes espagnoles, l'autre des troupes flamandes. Ils tenaient le coin du poële qui pendait du lit de parade où était couché le corps.

En tête marchait un régiment d'infanterie, les enseignes et les armes trainantes en signe de deuil. Le corps était immédiatement suivi par le prince de Parme.

Après la cérémonie funèbre, à la cathédrale de Namur, on y enterra les entrailles, et le corps fut transporté à l'Escurial en Espagne, où il fut mis dans le même tombeau que Charles V.

Pour éviter les frais, et les contestations entre les magistrats et le clergé au passage d'un mort, on fit courir le bruit que le corps était déjà passé par l'Italie, avec le reste de la maison du défunt. On fractionna le cadavre et l'on mit les bras, les jambes, les cuisses, la tête, dont on avait ôté la cervelle, et toutes les autres parties, dans plusieurs sacs en cuir, qui furent attachés à la selle des chevaux des domestiques de Gabriel Ninô de Zuniga, mestre de camp espagnol, chargé de ce funèbre transport.

Aussitôt qu'il fut arrivé, on rejoignit ces parties avec du fil d'archal, on rembourra le corps « et la structure en ayant été comme rétablie, on le revêtit de ses armes et de ses ornements militaires : en cet état Don Juan parut debout, comme vivant, devant

(1) « Quelques-uns ont cru que parce qu'il avait différé, jusqu'à ce qu'il eût sû la volonté du Roi, d'accepter le royaume d'Irlande, que la plupart de la noblesse lui avoit offert du consentement du pape, on avait voulu récompenser sa modestie par cette marque de souveraineté » Voyez Strada, tome II, page 420.

le Roi, appuyé sur son bâton de général, de sorte qu'il semblait qu'il respirait encore (1).

Don Juan d'Autriche portait : an I : de Castille soutenu de Leon; an II : d'Aragon parti de Sicile. Sur le tout d'Autriche moderne, parti de Bourgogne.

Il avait pris comme devise : « La Fortune tendant sa voile contre le vent, attachée avec un pied au globe de la terre avec cette âme » : *Audaces juvat* = Elle assiste les hardis

Après la victoire de Zela, il avait comme devise : *Veni et vici* = Je suis venu et j'ai vaincu.

Voici deux sonnets qui parurent peu de temps après sa mort (1).

Dieu voulant chastier la province Belgique
Luy envoya duc d'Albe, Antioche en rigueur,
Puis un moyne encharmé, d'assez semblable humeur
Qui n'ont peu achever leur dessein tyrannique.

Après tu es venu fils de mère impudique,
Et as par fantaisie esté nostre vaincqueur,
Mourant à mi-chemin, ensemble ton honneur,
Phaéton orgueilleux, voylà ta fin inique.

(1) Avant de mourir Don Juan avait désiré que le Roi comme dernière grâce lui accordât ces trois choses : Que son corps fût mis auprès de celui de l'Empereur Charles, son père; qu'il prît sous sa protection celle qu'il croyait être sa mère (Barbe de Blomberg) et celui qu'il croyait son frère utérin (Pirame Conrard); enfin, qu'il donnât aux siens « qui n'avoient » eu de lui que des espérances, la récompense et le secours que » sa fortune ne lui avait pas permis de leur donner. »

Ce qu'il y a de curieux, c'est que Don Juan qui avait deux filles naturelles n'en fit aucune mention.

Voici les noms de ces deux enfants : Anne d'Autriche, née de Marie de Mendoça, fut abbesse à Burgos, au monastère de l'Ordre de St-Benoit; et Jeanne d'Autriche, procréée de Diane de Falangue, dame de condition de Sorrento, épousa plus tard François Branceforte, prince de Pietrapersia et marquis de Melitello. Elles moururent toutes les deux en février 1630.

(2) Voyez : « Deux lettres de feu Don Jehan d'Autriche », etc. En Anvers de l'imprimerie de Guillaume Silvius, l'an 1578, in-4°. Le second sonnet, en rimes brisées, figure dans le même opuscule, ainsi que l'épitaphe.

Car entre ces tyrans Dieu nous envoye ici
Moyse et Machabee, et nous délivre aussi
De leur oppression, erreur et tromperie.

Vienne donc l'ennemi et fust-ce Satan même.
Il sentira de Dieu les jugemens extremes,
Et floriront tousiours l'Eglise et la patrie.

*
* *

Don Juan s'appela bien
Un vrai mortel poison
De tout honneur et bien
Et de noble maison.

S'opposant en tout lieu
A l'église de Dieu ;
Equité et tout droit
Dechassa comme on voit

Et en Alcide accort
Le serpent de discort,
N'osta pas d'entre nous,

Ains nous alloit dressant
Avecq son bras puissant
Les maux et vices tous,

Mignon de Triple Roy,
De doctrine hérétique
Defenseur magnificque,
fust nostre vice-Roy.

Aux pervers et sans foy
Se monstra pere unicque
Il maintient en praticque
erreur et faulce foy.

Il oppressa sans cesse
l'honneur de la noblesse;
Comme font les mauvais :

la justice et vertu
Nous ha il devestu
tesmoing ces braves faicts.

EPITAPHE DE DON JUHAN

J'ai veu l'inique enflé et craint au monde,
Qui s'estendant grand et haut verdissoit
Comme un laurier, qui en rameaux abonde,
Puis repassant par où il fleurissoit
N'y estoit plus, et le cherchay à force :
Mais ne le sceu trouver en lieu qui soit.

BENJ. LINNIG.

L'AUTRE MOYEN

Comédie en un acte en prose (1)

A GASTON DUPUIS,
au directeur, à l'interprête,
à l'ami cordial.

H. L.

PERSONNAGES

LUCETTE FERMONT	MMmes	SIMONE DAMAURY.
LIANE DE VAREILLES		DE RYON.
SOLANGE.		BOURBON.
RAOUL FERMONT	MM.	GASTON DUPUIS.
RAYMOND DE CHANGY.		RICARD.

DE NOS JOURS.

Le décor représente le salon-boudoir de Liane.

SCÈNE PREMIÈRE

LIANE, SOLANGE

(*Liane, après sa toilette, entre. Solange range le salon.*)

LIANE

Là!... Je suis prête. Onze heures du matin. Dieu, qu'il est tôt. A quelle heure me suis-je donc levée?

(1) Représentée pour la première fois à Anvers, au Théâtre Moderne, le 8 novembre 1907.

SOLANGE

A neuf heures, Madame.

LIANE

Je dois avoir la migraine. (*Elle se prend le front.*)

SOLANGE

Sans aucun doute. Madame est-elle chez elle aujourd'hui?

LIANE

Cela dépend pour qui. Vous ferez attendre. (*On sonne.*) Allez ouvrir.

(*Solange rentre un instant après.*)

SOLANGE

Un ami de Madame demande si Madame peut le recevoir.

LIANE

C'est...

SOLANGE

Monsieur Raymond de Changy.

LIANE

Raymond? à pareille heure! Il y a du neuf. Introduisez.

(*Solange sort. Entre Raymond.*)

SCÈNE II

LIANE, RAYMOND

RAYMOND

Bonjour, chère amie. Comment se porte votre beauté ce matin?

LIANE

Faites-lui compliment sur l'heure matinale à laquelle elle est prête à vous recevoir.

RAYMOND

Un reproche?

LIANE

A peine. Plutôt un éloge... pour moi.

RAYMOND

Onze heures. Il est de fait...

LIANE

Ça va, depuis ce matin trois heures?

RAYMOND

Comme quelqu'un qui a dormi seul... hélas!

LIANE

Pour qui : hélas!

RAYMOND

Pour moi... et pour vous.

LIANE

Dites donc!

RAYMOND

Quoi! Je vous aime depuis quinze jours; je vous le dis et je suis prêt à vous le prouver. Quoi de plus juste?

LIANE

Rien. On s'est amusé, cette nuit!

RAYMOND

A mourir.

LIANE

Qui vous amène?

RAYMOND

Ma voiture.

LIANE

Bête. Je vous demande ce qui vous amène. Vous semblez trouver naturel d'arriver chez une femme à onze heures du matin un lendemain de fête.

RAYMOND

Je trouverais plus naturel d'en sortir. Mais je passe sur mes regrets. Voici : je viens vous demander une entrevue.

LIANE

Pour vous?

RAYMOND

Non.

LIANE

Un homme?

RAYMOND

Une femme.

LIANE

Vous dites?

RAYMOND

Je dis une femme, vous avez bien entendu. Vous ne la connaissez pas. Elle est mariée et du plus grand monde.

LIANE

Son nom?

RAYMOND

Elle désire vous le dire elle-même.

LIANE

Vous m'intriguez.

RAYMOND

Tant mieux. C'est accordé.

LIANE

Pourquoi pas?

RAYMOND

Alors, je vous l'amène.

LIANE

Quand vous voudrez.

RAYMOND

Dans une heure. Merci d'avance.

LIANE

De rien, mais que de mystères. Tiens, on sonne.

SOLANGE (*entrant*).

C'est l'ami de Madame.

LIANE (*distraitement*).

Lequel?... Ah, pardon! Faites entrer Monsieur Fermont. (*A Raymond.*) Vous connaissez?

RAYMOND

Très bien, et... j'aimerais autant qu'il ne me voie pas ici.

LIANE

Ah! bon... Eh bien, prenez par là. Au fond de ce couloir, vous trouverez l'escalier de service.

RAYMOND

Je comprends... Le service de nuit.

LIANE

Insolent!

RAYMOND

Merci quand même. A tantôt. Inutile de vous recommander d'être seule.

LIANE

Non, mais filez vite. J'entends Fermont.

SCÈNE III

LIANE, RAOUL

RAOUL

Jour, vous!

LIANE

Jour, petit chien.

RAOUL

Tu m'aimes ?

LIANE

Oui.

RAOUL

Répète.

LIANE

Je t'adore.

RAOUL

Alors, embrasse. Voilà : je suis venu en passant. Je ne t'ai plus vue depuis hier. C'est long. Tu soupes avec moi, ce soir?

LIANE

Ta femme?

RAOUL

Je prétexterai une élection au Cercle. J'aurai la permission d'une heure.

LIANE

Dis-moi : tu aimes ta femme?

RAOUL

Conjugalement.

LIANE

C'est-à-dire?

RAOUL

Entre « un peu » et « pas du tout ».

LIANE

Et tu effeuilles la marguerite...

RAOUL

Avec les autres.

LIANE

Tu lui rapportes les queues. La pauvre!

RAOUL

Pourquoi pauvre? Nous sommes très riches. Et puis, quoi : je fais comme tout le monde. Je trompe ma femme. C'est obligatoire pour un homme du monde. Cela fait partie de ses devoirs.

LIANE

Et la femme?

RAOUL

Elle ne sait rien et quand elle apprend tout, elle divorce... ou elle fait la même chose : elle prend un amant. C'est le seul moyen d'en sortir.

LIANE

Il est joli, le moyen. En voilà une morale.

RAOUL

La morale est une vieille cocotte qui prend des airs effarouchés parce qu'elle ne peut plus marivauder.

LIANE

Décidément le monde ne vaut pas mieux que le demi.

RAOUL

Il vaut même beaucoup moins et c'est ce qui fait sa valeur. Seulement, sa force, c'est d'être le monde,

c'est-à-dire une réunion de gens de tous plumages, constitués en jury de par leur seul bon plaisir et dont l'avis prend la valeur d'un arrêt suprême pour tout ce qui concerne la mode et la morale. C'est lui qui fait les réputations et qui les détruit. Il arrange les liaisons, il dérange les affections, il compare les femmes et donne à chacun un brevet de capacité sans trop savoir pourquoi ni comment. Ainsi va le monde depuis toujours et sans doute pour longtemps encore.

LIANE

Quelle différence y a-t-il entre lui et celui dans lequel je vis, cet autre monde, qui n'est ni l'envers du monde, ni le monde à l'envers, mais qui n'est pourtant pas le monde?

RAOUL

Quelle différence! Une énorme. Il y a d'abord entre eux la barrière des convenances et des conventions, qui empêche le demi-monde d'entrer dans le monde tandis que l'inverse n'est pas vrai. Le monde entre chez vous à toutes heures du jour... et de la nuit. C'est son privilège et nul ne cherche à l'enfreindre ou à l'abolir. Il y a cette différence que c'est nous qui jugeons et que vous êtes jugés, que, dans l'ordre des choses, ce qui passe chez nous pour caprice devient chez vous de l'inconduite. C'est pourtant la même chose, mais le point de vue change. C'est là toute la différence : celle du point de vue.

LIANE

La différence est mince et la théorie égoïste.

RAOUL

Ce n'est qu'une théorie. Je préfère la pratique.

LIANE

Laquelle?

RAOUL

Celle de l'amour.

LIANE

Encore quelque chose sans doute qui fait partie des conventions mondaines?

RAOUL

Non, l'amour n'est pas une convention, c'est une hygiène.

LIANE

Oh !

RAOUL

Parfaitement. Les hommes n'ont pas le courage de le reconnaître. Mais l'amour n'est qu'une hygiène morale à laquelle on a donné une excuse sentimentale dont elle n'avait que faire. L'amour est dans l'ordre des choses. Pour moi, c'est une question d'instinct.

LIANE

Et pour moi, c'est une question d'argent : il faut savoir y mettre le prix.

RAOUL

La voilà bien, la différence des points de vue.

LIANE

Conclusion ?

RAOUL

Il n'y en a pas. Il n'y a jamais de conclusion à rien. Pour conclure, il faut finir. La vie ne finit pas.

LIANE

Philosophe !

RAOUL

Pas encore, mais je travaille à le devenir. L'existence m'apparaît une chose très drôle, grâce aux gestes des autres et à mes pensées personnelles. Les unes répondent aux autres. Je m'amuse.

LIANE

De quoi ?

RAOUL

De tout. Chaque chose a son côté comique.

LIANE

Ironiste !

RAOUL

L'ironie est une chose charmante, mais il faut en user sans le savoir. C'est d'ailleurs plus qu'une

manière de voir, c'est une manière de vivre. C'est la façon moderne; c'est la fleur de l'esprit. Cela permet à tout le monde d'être insolent, sans goût et sans morale, sous le joli prétexte d'user de l'ironie.

LIANE

Alors, on fait de l'ironie...

RAOUL

Comme on fait de l'automobile, c'est-à-dire beaucoup trop.

LIANE

Et ton amour pour moi, chéri, c'est aussi de l'ironie?

RAOUL

Non pas, non pas : petit cœur, mais grand sentiment. Cerveau brûlé mais brûlant amour. Je t'adore.

LIANE

Combien?

RAOUL

Cent mille francs par an et deux sous de violettes.

LIANE

Ah oui! mon point de vue.

RAOUL

Avec les violettes en plus.

LIANE

Grand gosse, va!

RAOUL

A quelle heure soupons-nous?

LIANE

A sept heures. Puis théâtre, veux-tu : nous rentrerons avant la fin.

RAOUL

Et après... le reste.

LIANE

Si tu veux, chéri. (*On sonne.*) Quelqu'un! Passe par là, veux-tu? C'est ma tailleuse. Dans le salon, tu

trouveras des illustrations et des journaux drôles. Prends patience dix minutes.

SOLANGE (*entrant, avec un coup d'œil à Liane*).

C'est... la... couturière de Madame.

LIANE

Va, mon amour.

RAOUL (*bougon*)

Elle me rase, ton habilleuse. Elle ne va pas te garder longtemps, j'espère.

LIANE

Dix minutes, dix minutes...

RAOUL

Je les connais les minutes de couturière... elles ont trois cent soixante-cinq secondes. (*Résigné.*) Enfin ! (*Il sort.*)

SCÈNE IV

LIANE, SOLANGE, *puis* RAYMOND *et* LUCETTE

SOLANGE

Ce n'est pas la couturière de Madame. C'est une dame accompagnée de Monsieur Raymond.

LIANE

Je sais. Faites entrer, Solange.

(*Solange introduit.*)

RAYMOND (*à Liane*)

Ma chère amie, permettez-moi de vous présenter l'une à l'autre. Madame vous dira elle-même son nom, dès que je vous aurai laissées seules. Vous excuserez ce tête-à-tête. Aussi bien la visite n'est point banale et demande un peu les mêmes qualités que les informations d'une agence de renseignements : célérité et discrétion. Je vous laisse.

LIANE

A tantôt, sans doute.

RAYMOND

A tantôt, sûrement. (*à Lucette*) Bonne chance.

(*Il sort.*)

SCÈNE V

LIANE, LUCETTE

LIANE

Asseyez-vous, Madame.

LUCETTE

Vous êtes sans doute très intriguée.

LIANE

Je le reconnais.

LUCETTE

Tout d'abord que je vous dise mon nom : je suis Madame Lucette Fermont, la femme très légitime de Raoul Fermont, mon mari, votre amant.

LIANE

Madame!

LUCETTE

Asseyez-vous et laissez-moi parler. Je ne serai pas longue et vous serez libre de ne pas me répondre. Je ne viens pas vous faire une scène et moins encore vous adresser des reproches. A la rigueur, vous pouviez passer pour ignorer que Raoul est marié, et le sachant même, n'en pas tenir compte. C'est un malheur qui advient à beaucoup d'hommes et aussi à beaucoup de femmes, mais dont vous autres vous devez vous refuser à admettre les exigences.

LIANE

Pour qui donc me prenez-vous?

LUCETTE

Pour une charmante femme qui, sans aucun doute, a infiniment de tact et plus encore d'esprit. Qui vous

êtes : une femme du demi-monde qui en vaut une autre, car au fond toutes les femmes se valent.

LIANE

Vous plaisantez !

LUCETTE

A peine, car il m'a fallu être très sûre que vous êtes telle pour que je puisse me résoudre à venir ici. Notre situation est délicate. Il vous faudra prendre le parti d'en rire. Je vous propose de jouer une partie dont l'enjeu sans doute vous importe assez peu, mais qui m'importe beaucoup.

LIANE

Je comprends de moins en moins.

LUCETTE

Permettez-moi donc, afin de vous éclairer, quelques considérations d'ordre personnel qui vous feront saisir le sens de ma démarche. Je suis née, Madame, dans un monde qui se fait du mariage une idée surannée et à coup sûr fort peu élégante. Fille de parents très ancien régime, j'ai épousé mon mari par amour, tout bêtement. Je ne voyais au delà de l'horizon conjugal qu'un inconnu plein de mystère. J'imaginais qu'il suffisait d'aimer son mari à la folie pour être aimée d'un amour pareil. Je ne savais pas qu'avec un homme du caractère et de l'éducation de Monsieur Fermont, il fallait être et rester une femme comme toutes celles qu'il était habitué à fréquenter et à courtiser. Bref, je n'ai pas compris qu'il fallait rester un peu sa maîtresse pour bien être sa femme. Vous comprenez?

LIANE

Je commence.

LUCETTE

Donc j'étais amoureuse au lieu d'être frivole, coquette, très à la mode : je ne lui faisais pas honneur. Il m'a trompée.

LIANE

Oh !

LUCETTE

C'est affreux, n'est-ce pas. Tout d'abord, j'ai senti en moi un grand vide. J'ai voulu crier, supplier, pleurer, faire une scène. Mais, heureusement, je me suis retenue. Car, en même temps que Raoul me brisait le cœur, il m'ouvrait les yeux. J'ai compris son caractère et qu'avec lui le moyen de la jalousie ne valait rien. Pas de crise de nerfs, pas de crise de larmes, pas de scène.

LIANE

Alors?

LUCETTE

Alors il me restait l'autre moyen.

LIANE

Lequel?

LUCETTE

L'autre moyen, c'est-à-dire le moyen chic, moderne, à la mode. Celui qui consiste à disputer son mari à sa maîtresse, considérant que si le mariage est une comédie, assez peu drôle, l'adultère en est la charge, la caricature, le vaudeville, quoi! et non point la tragédie. Je me suis dit que le seul moyen de reconquérir mon mari, c'est d'abord de le reprendre, quitte après à le garder. Pour un louis, j'ai su qui était la maîtresse de Raoul, j'ai cherché un introducteur, assez galant homme pour être discret, j'ai mis mon plus joli chapeau, j'ai pris mon plus gentil sourire, je suis venue vous voir. Voilà. Voulez-vous à présent me rendre mon mari?

LIANE

Vous rendre votre mari?

LUCETTE

Oui, Madame. Je vous parais un peu cynique. Bah! l'amour excuse tant de choses, toujours pas très belles, qu'il peut bien excuser celle-ci, si tant est que j'ai besoin d'une excuse. Je sais que mon mari est ici.

LIANE

Je vous assure...

LUCETTE

Jouons franc jeu, voulez-vous? Je l'ai vu entrer. Ne niez plus. Mon mari me répète chaque soir, entre dix heures et minuit, qu'il m'adore; il doit vous dire la même chose entre cinq et sept. Donc, il est une des deux qu'il trompe. Laissez-moi le confondre et ménagez-moi une entrevue avec lui, ici.

LIANE

Votre crânerie m'amuse. Après tout, vous avez sans doute raison. Ce n'est peut-être pas tout à fait ma faute si la vie m'a obligée à faire de l'amour un gagne-pain. Chacun doit vivre sa vie. Mais je vous comprends. Je vous approuve. Dans notre vie, tout n'est pas rose, et j'ai eu un peu de joie à vous entendre me parler sans haine et sans mépris. Je ne vous connaissais pas et je vous demande pardon pour tout le mal que je vous ai fait. Je vous demande pardon.

LUCETTE

Oh! laissez, laissez!

LIANE

Je vais faire ce que vous me demandez, Madame. (*Elle va pour sortir.*)

LUCETTE

Si j'obtiens ce que je désire, je sortirai d'ici sans vous revoir; laissez-moi vous dire adieu... et merci.

LIANE

Non, non, ne me remerciez pas... ce n'est pas toujours pour les autres qu'on voudrait réparer le mal qu'on leur a fait... C'est quelquefois pour soi-même. Adieu! Madame.

(*Elle sort. Lucette reste seule un instant. Puis on entend la voix de Raoul.*)

SCÈNE VI

RAOUL, LUCETTE

RAOUL

Mais qu'est-ce qu'on me veut? C'est assommant à la fin... c'est as... (*il aperçoit Lucette*) ... sommant.

LUCETTE

Bonjour, Raoul.

RAOUL

... Jour... ça va?... Qu'est-ce que tu fais ici?

LUCETTE

Et toi?

RAYMOND

Mais, tu vois... je fais... je fais... (*A part.*) Je fais sans doute une tête!

LUCETTE

Tu ne me réponds pas?

RAOUL

Eh bien, si! voilà! je fais une visite, une petite visite.

LUCETTE

Tu connais donc Madame de Vareilles.

RAOUL

Moi, pas du tout, pas du tout.

LUCETTE

Et tu lui fais une petite visite.

RAOUL

Parfaitement! Mais voilà, c'est pour un ami.

LUCETTE

Marié, je comprends... et tu es sans doute tenu au secret...

RAOUL

Professionnel.

LUCETTE

Mon mari, vous pataugez!

RAOUL

Plaît-il?

LUCETTE

Tu patauges, Raoul. Madame de Vareilles est une de mes amies... intimes... Elle m'a tout dit.

RAOUL

Ah ! mon Dieu ! quelle tourte... Mais je t'assure...

LUCETTE

Quoi !... Elle m'a dit le nom de l'ami...

RAOUL

Le nom de l'ami... dans ce cas...

LUCETTE

Tu vois que tu n'es plus tenu au secret ! C'est bien Raymond de Changy.

RAOUL

Ah ! C'est Changy... Oui, oui, certainement... C'est Changy... (*A part.*) Quelle canaille !

LUCETTE

Quelle charmante femme que Madame de Vareilles.

RAOUL

Charmante, en effet... (*A part.*) La petite rosse !

LUCETTE

Et tu viens souvent chez elle ?

RAOUL

Mon Dieu, souvent... c'est-à-dire...

LUCETTE

Chaque fois que tu ne viens pas chez moi.

RAOUL

A peu près.

LUCETTE

Tous les jours, alors !

RAOUL

Comment ça ! tous les jours ?... Ah ! pardon !

LUCETTE

Mais certainement !... Tu ne remarques rien... Sais-tu que tu me délaisses depuis quelque temps. Tu sors beaucoup.

RAOUL

J'ai tant à faire.

LUCETTE

Pour tes amis... Je dois aller au théâtre seule. C'est ce que le vieux duc de Morfont me disait hier encore à l'Opéra et il ajoutait : « Ce coquin de Fermont vous abandonne. Il n'est pas digne d'avoir une femme aussi jolie. »

RAOUL

Ah! Morfont a dit cela... C'est vrai pourtant que tu es charmante... Je suis impardonnable... Ah! Morfont t'a complimentée... Sais-tu bien que c'est un juge sévère... et connaisseur. Ce fut, dit-on, un des plus beaux hommes du second Empire... Il a eu tant de maîtresses.

LUCETTE

C'est pour cela sans doute que son avis a de la valeur.

RAOUL

Mais certainement... D'ailleurs, tu es délicieusement habillée. De qui cette robe?

LUCETTE

De Drecoll. Tu la trouves bien?

RAOUL

Charmante. Mais tu deviens très coquette.

LUCETTE

Tu t'en aperçois.

RAOUL (*sans comprendre*).

Depuis un instant.

LUCETTE

Il faut venir ici pour que tu me découvres

RAOUL

J'aimerais mieux plus d'intimité.

LUCETTE

Veux-tu te taire.

RAOUL (*cynique*)

Pourquoi?

LUCETTE

Tu oublies où nous sommes... chez Liane.

RAOUL

Tiens, c'est vrai... J'avais oublié.

LUCETTE

Moi pas, par exemple.

RAOUL

Mais tu ne m'as pas encore dit comment et pourquoi tu étais ici.

LUCETTE

Tu es inquisiteur !

RAOUL

C'est bien mon droit.

LUCETTE

Comment cela ? Je t'ai dit que Madame de Vareilles était de mes amies. Quoi d'étonnant dès lors que tu me rencontres chez elle en visite. Tu y es bien toi, pourquoi n'y serais-je pas ?

RAOUL

Mais, sapristi, ça n'est pas la même chose. Une honnête femme ne fréquente pas Liane de Vareilles.

LUCETTE (*ingénue*)

Tiens, pourquoi cela ?

RAOUL

Parce que c'est une grue. (*Un silence.*)

LUCETTE

Ah ! (*Elle se lève*)... Alors pourquoi es-tu chez elle ?

RAOUL

Ma foi, je me le demande. Quand je te regarde, toi si jolie, si fine, si gracieuse... eh bien ! vrai...

LUCETTE

Quoi donc ?

RAOUL

Je me demande franchement ce que je suis venu faire ici.

LUCETTE (*doucement*)

Tu t'es trompé, mon ami.

RAOUL (*étonné*)

Je me suis trompé.

LUCETTE

Oui, nous nous sommes trompés tous les deux. Nous nous sommes mal mariés, sans nous comprendre. Recommençons.

RAOUL

Le mariage ne se recommence pas.

LUCETTE

Mais si. Quand deux êtres qui s'aimaient cessent de s'aimer, quand, pour une raison quelconque, deux cœurs se séparent, sans que rien d'irréparable soit intervenu, sans que la vie ait créé entre eux un de ces obstacles infranchissables, il y a toujours moyen de recommencer et de renouer le lien rompu.

RAOUL

Et les illusions !

LUCETTE

On les retrouve ou on en cherche d'autres. Les illusions sont comme les rosiers : elles refleurissent.

RAOUL

Est-ce à présent le mois de la floraison ?

LUCETTE

Peut-être. Enterrons notre passé sous un peu d'indulgence. Oublions-le sans trop le regretter, et faisant le compte des joies éteintes et des déceptions quotidiennes, ne retenons que les premières parmi nos souvenirs pour en ajouter quelques-unes au total futur.

RAOUL

D'où vient ta générosité?

LUCETTE

De la conscience que j'ai à cette heure de n'avoir point fait tout ce qu'il fallait pour être ta femme

selon ton désir. Ne cherchons pas en nous de reproches à nous faire. Persuadons-nous que nos dettes réciproques sont équivalentes, et rappelons-nous que l'indulgence est la première vertu conjugale.

RAOUL

Je m'aperçois, Lucette, que je n'avais pas compris ton délicieux caractère.

LUCETTE

On ne se comprend jamais que quand il est trop tard.

RAOUL

Est-il vraiment trop tard ?

LUCETTE

Je te laisse le soin de répondre !

RAOUL

Ma petite Lucette, pardonne-moi ! J'ai été méchant, je ne t'ai pas aimée vraiment, mais je vais tâcher de le faire.

LUCETTE

Je te pardonne, mon ami, et que la femme qui se sait indemne de tout reproche me jette la première pierre.

RAOUL

Et maintenant, partons.

LUCETTE

Où allons-nous ?

RAOUL

A Venise, en voyage de noce. (*Ils vont jusqu'à la porte.*)

LUCETTE (*se ravisant*)

Mon Dieu, j'oubliais. Je venais aussi voir Madame de Vareilles pour m'acquitter d'une dette. Je lui avais promis de l'argent pour ses pauvres. Laisse-lui donc un chèque là, sur la table.

RAOUL (*comprenant*)

Dix mille francs, c'est bien ? (*Il remplit le chèque.*)

LUCETTE

A présent, je t'enlève...

RAOUL

Laisse-moi t'embrasser, d'abord.

LUCETTE

De grand cœur.

(*Ils sortent. La scène reste vide. On entend sonner. La servante introduit Raymond.*)

SCÈNE VII

RAYMOND, *puis* LIANE

RAYMOND

Ils doivent être partis.

LIANE (*entrant*)

Partis!

RAYMOND

Qu'allez-vous faire à présent ?

LIANE

Eh bien, mon cher, il est une heure, il fait beau, et j'ai grand faim : allons dîner.

RAYMOND

Décidément, c'était le bon moyen.

RIDEAU.

HENRI LIEBRECHT.

AME BLANCHE

Histoire d'une Petite Fille

A Alfred Van de Wiele
A l'ami des bons et des mauvais jours.

I

Le souvenir le mieux précisé qui me reste de ma mère, avant son internement chez le professeur Oppelt, est, aussi, le plus lointain de mon enfance : j'étais toute petite, c'est à peine si je marchais seule...; pourtant, j'avais réussi à me glisser derrière le piano où elle jouait quelque chose de doux et de fort triste...

Vraisemblablement, j'avais d'abord entendu jouer Me Veydt sans y faire attention, en trop jeune être, incapable de différencier les bruits et qui donnait à tous la même importance; puis, j'avais prêté attention à celui-là, j'avais écouté, y trouvant un grand charme : la mélodie me venait en ondes plaintives, très sonores à la place où j'étais. J'en reçus bientôt une impression extraordinaire, tout à la fois ravie et mélancolique, qui me sortait de moi-même, qui me rendait comme folle... J'avais envie de rire et de pleurer : chaque note nouvelle me tombait sur le cœur, poignante autant que délicieuse, et, dans tout mon organisme à peine sorti des limbes, la magie énervante de la musique, agissant pour la première fois, fut si profonde que je m'évanouis. J'ai la conscience de n'avoir pu résister à ce que j'éprouvais en

ce moment et de m'être laissé terrasser par une force tellement supérieure que rien, rien n'aurait pu me soustraire à son action.

Combien de temps je restai là, derrière la table harmonique de ce piano, sans connaissance, je ne saurais le dire. Quand je revins à moi, j'étais sur les genoux de Me Veydt, près d'une fenêtre ouverte, et des bouffées d'air me caressaient le front, saturées d'une odeur de vinaigre et d'eau de Cologne : deux grands yeux bleus levés vers moi, anxieusement, sous des sourcils arqués et délicats; un visage ovale dont le teint mat paraissait encore plus blanc aux tempes qu'encadraient des bandeaux de cheveux châtains...; une robe rose, ample et molle, de cette mousseline qu'on appelait *zéphir* et qu'on eût dite tissée avec des fils de la Vierge..., la chaleur d'une main tendre qui serrait les miennes toutes froides..., une voix frémissante d'angoisse, murmurant, dans un baiser :

— Lina, ma petite, mon enfant..., tu me vois, n'est-ce pas, tu m'entends bien, tu n'as mal nulle part?

Et c'est ce que je me rappelle de plus net, de plus exact concernant ma mère à cette époque.

Pourtant, je crois bien que plus d'une année pleine passa sur cet accident avant qu'elle quittât la maison; il en est ainsi des souvenirs de la première enfance : ce sont les plus reculés qui se gravent le mieux dans notre esprit. A l'heure actuelle, quand je pense à la jeunesse de ma mère, c'est toujours comme cela qu'elle m'apparaît : très pâle, l'air inquiet, vêtue de rose. Certaines phrases de musique suffisent à évoquer pour moi son image et je ne peux sentir un parfum d'eau de Cologne légèrement acide sans que ces mots me reviennent à la mémoire, avec l'accent de Me Veydt :

— Lina, ma petite, mon enfant..., tu me vois, n'est-ce pas, tu m'entends bien, tu n'as mal nulle part?

Certes, j'ai d'autres souvenirs d'elle et ma notion de ce qu'elle fut en l'heureux temps où aucune maladie n'avait encore atteint son intelligence ne s'arrête pas à ce seul épisode : une fois, en rentrant de la pro-

menade, elle m'apporta des livres, de beaux livres à vignettes violemment enluminées, où l'on rencontrait des chiens verts jappant aux trousses de messieurs en culottes bouffantes ; une autre fois, comme elle cousait et que le petit bruit de son aiguille, frappant le dé sans cesse, m'intriguait fort, elle me mit son dé au doigt, puis, m'invita à le cogner moi-même contre l'aiguille qu'elle tenait..., et, d'ouïr le même petit bruit me fit sauter de joie frénétiquement. J'ai encore, dans le fond de mon passé d'enfance, cette vision de Me Veydt en grande toilette, décolletée, avec des perles au cou, me souriant, en entrant, pour me dire adieu, dans la salle où une bonne s'occupait à me distraire, à l'aide de vieilles cartes à jouer dont elle faisait des châteaux. Si je m'absorbe dans la contemplation rétrospective de cette heure à jamais enfuie, j'entends le roulement de la voiture qui, bientôt après, emporta ma mère à quelque fête, et je m'entends, moi, pleurant et me désespérant parce qu'elle ne m'avait pas emmenée.

J'en pourrais citer d'autres, beaucoup d'autres..., mais ces heures-là n'ont pas conservé dans le kaléidoscope de mon cerveau la sûreté parfaite, la décision et la rigueur de dessin que m'a imposées celle où, si petite et marchant à peine, je m'évanouis pour avoir écouté trop de musique et repris enfin mes sens dans les bras de ma mère.

La couleur qu'avait la lumière ce jour-là : un jour d'automne frais et déjà assombri par le crépuscule tombant..., les objets autour de nous, le coin de rue qu'on apercevait par la baie de la fenêtre, tout m'est présent comme à la minute même.

Dans un vase en barbotine — que j'ai encore, du reste — je revois un bouquet de chrysanthèmes dont quelques-uns, flétris, se sont effeuillés sur la table du salon où nous sommes. Un tapis rouge recouvre cette table, et je le revois, mis un peu de travers, bordé d'une frange à grelots ; je revois la cheminée surmontée de sa glace, la pendule qui est au milieu, les deux candélabres qui en complètent la garniture ; je vois le cahier de musique, tombé du chevalet sur le clavier du piano, tandis qu'à la place laissée vide

par le tabouret, reculé en hâte au moment où l'on s'apercevait de ma présence et de mon malaise, une étroite natte de Chine montre des traces d'usure là où le talon frotte quand la bottine de l'exécutant s'appuie sur la pédale.

Si j'étais peintre, je pourrais mettre sur la toile ma mère telle qu'elle était alors, avec ses traits, l'expression de sa physionomie, son mouvement de sollicitude apeurée et l'interrogation de ses beaux yeux. Ses mains étaient particulières, avec les longs doigts nerveux des pianistes, et elle avait les ongles carrés...; je pourrais dire quelles bagues elle portait, comment était sa coiffure, et que son col était un col droit, de crêpe blanc, uni.

Souvent, dans la suite, on s'est entretenu devant moi de cette étrange syncope, que Me Veydt, probablement, avait racontée et dont on prenait texte pour certifier que je n'étais pas une enfant comme les autres et que la pauvre femme, avec son éducation artiste,m'avait donné une impressionnabilité ridicule, un système nerveux vibrant comme la harpe éolienne. Peut-être est-ce à ces rappels nombreux que je dois d'avoir retenu si minutieusement un incident, à la vérité moins frappant que d'autres, qui se produisirent après, quand j'étais plus âgée et, partant, plus capable, semble-t-il, d'observer et de retenir.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ai aucun souvenir si clair, si positif, si vivant que celui-là, et que la forme physique de ma mère, avant la catastrophe, ne se présente jamais à moi autrement que telle que je la vis en ce jour d'automne assombri et frais, comme je revenais d'une faiblesse dans ses bras.

J'avais quatre ans lorqu'on nous sépara.

Mon père, lieutenant aux guides, était mort quelques mois auparavant, au Congo, où il était parti en exploration, à l'exemple de nombre de ses camarades, tout jeunes comme lui, et qui jugeaient les moyens de parvenir dans l'armée vraiment trop rares et trop difficiles en Belgique.

Qu'il y avait eu d'assez sérieux désaccords entre mes parents, peu après ma naissance, et que ces désaccords avaient influé sur la détermination de

Jules Veydt s'expatriant après trois ans de mariage et s'en allant si loin, dans ce pays perdu..., je l'ai su plus tard et cela m'a expliqué bien des choses.

Son mari mort — et, non d'une de ces maladies sournoises qui, là-bas, tuent les hommes traitreusement, au débarqué, sans leur laisser le temps de donner la mesure de leur courage, mais, en héros, dans une affaire avec les indigènes — son mari mort, ma mère qui, sans doute, l'aimait toujours, se prit à regretter les déplorables commencements de leur union. Elle eut des remords, s'accusa de mille fautes imaginaires et souffrit d'un chagrin si intense qu'elle s'en rendit malade.

C'était une nature fine et passionnée, un tempérament nerveux qui devait se désorganiser aussitôt que les nerfs ne le soutiendraient plus. Cela arriva : insensiblement, comme une plante privée d'air, elle se mit à décliner ; elle maigrit, pâlit, s'étiola, eut des palpitations de cœur et des insomnies, des accès d'humeur noire dont rien ne pouvait la tirer. Du jour où on lui avait appris son veuvage, elle n'avait plus voulu sortir du tout, ni recevoir personne, ni ouvrir son piano, elle qui jouait à miracle et pour qui la musique avait toujours été le meilleur plaisir, la plus douce consolation ! Moi-même, je lui fus à charge et elle me livra aux servantes, sans souci de mon existence.

J'entendis cette phrase prononcée par des commères, un matin, au marché où mon ancienne nourrice devenue ma bonne, m'avait conduite : « Mme Veydt est folle ».

Rentrée chez nous, je demandai à voir maman; on me répondit qu'elle ne voulait pas ; j'en conclus qu'être folle c'était ne plus aimer son enfant et refuser de le voir.

Peu après, comme elle prenait l'habitude de s'enfermer dans sa chambre, et d'y rester des journées entières repoussant toute nourriture, on vint la chercher pour la conduire à Uccle, chez le professeur Oppelt.

C'était vrai ; elle était folle.

II

Du jour de son départ de la maison, date mon entrée chez mes grands-parents.

Jusqu'alors, et, bien qu'elle connût vaguement, par les rapports des domestiques, l'état de santé de Me Veydt, la famille s'était assez peu préoccupée de moi.

Ma mère était orpheline et beaucoup plus riche que son mari : elle avait un caractère indépendant, des idées hautes et peu bourgeoises, aussi ne s'entendait-elle guère avec ses proches, tous bourgeois entichés de l'esprit, des mœurs, des préjugés de leur caste.

M. François Lorentz, son frère, qui, du reste, n'habitait pas Bruxelles, mais Anvers, où il était armateur, trouvait ma mère romanesque et c'est à peine s'ils échangeaient les lettres banales qui sont de politesse courante entre personnes du même sang, de bonne éducation, désireuses de ne se point brouiller tout à fait : il écrivait au jour de fête de Me Veydt, lui envoyait ses souhaits le premier janvier et, pour moi, de grands bonhommes en massepain. Quand on avait su officiellement la mort de mon père, il était venu, avec sa jeune femme, nous faire une visite de condoléances et le couple avait accepté de dîner chez nous, pour reprendre le train le soir même.

Les relations avec les Veydt — et bien que ceux-ci eussent leur demeure à deux pas de la nôtre — étaient moins cordiales encore; je crois qu'une sourde hostilité existait entre eux et maman. Peut-être même trouverait-on là l'origine des premières discordes surgies dans le ménage de mes parents, qui s'étaient épousés très jeunes et fort amoureux l'un de l'autre, pour en venir à une rupture après si peu de temps de vie commune: ma mère et ses beaux-parents n'avaient rien pour sympathiser et le voisinage des deux maisons amenait entre elle et ceux-ci des conflits où Jules Veydt, ayant à intervenir, devait, fatalement, de quelque côté qu'il se tournât, blesser quelqu'un de cher à son cœur.

Après le départ de mon père pour le Congo, toutes

relations avaient cessé entre nous et les vieux Veydt, et il fallut notre deuil, les formalités exigées par ma situation d'orpheline mineure, la réunion d'un conseil de famille, me donnant, à côté de ma tutrice naturelle, un tuteur et un subrogé-tuteur, qui furent mon grand-père, le docteur Veydt, et mon oncle François, il fallut cela pour amener un rapprochement, d'ailleurs temporaire. Maman était souffrante et révélait de graves troubles d'esprit depuis des semaines, quand la famille en fut informée par le médecin de la malade.

Alors, les formalités recommencèrent; le même conseil de famille fut assemblé qui décida de pourvoir la pauvre femme, devenue incapable de se conduire ni de conduire qui que ce fût, des mêmes tuteurs que j'avais, moi, tandis qu'on la déclarait, du fait de sa démence constatée, déchue de la tutelle de son enfant.

Toutes choses ainsi arrangées et la malade internée à Uccle, on ferma notre jolie maison de la place du Béguinage, après avoir congédié les bonnes, vendu le chien, — qui était de race, — donné le chat, — qui était merveilleux à la chasse aux souris, — et ma tante Josine m'emmena rue Marcq, chez mes grands-parents.

Mlle Josine Veydt, la sœur aînée de mon père, avait alors quarante-cinq ans et paraissait, à mes yeux, une très, très vieille personne. Courte sur jambes et un peu boiteuse, elle n'avait jamais été jolie, devenait tout à fait laide, le savait et en éprouvait beaucoup de chagrin. Elle était de ces filles sur le retour, de qui le célibat a aigri le cœur et quelque peu déformé le caractère. Je crois que ma mère, particulièrement, avait eu à en souffrir. Mais une chose exquise et profonde contrebalançait ce que ma tante Josine avait de trop acariâtre dans les manières : c'était son amour pour Jules Veydt, le culte dont elle entourait la mémoire de ce frère plus jeune qu'elle de quinze ans, qu'elle avait élevé, qui l'aimait, et qui était mort si lamentablement, si loin des siens!

Quand elle vint me chercher, place du Béguinage, pour me conduire rue Marcq, elle n'obéissait cer-

tainement qu'à un sentiment de devoir et aucune affection pour moi n'avait dicté cette démarche qu'elle accomplit elle-même alors qu'une mercenaire aurait pu l'y remplacer. Elle ne m'aimait pas, me connaissait à peine et, à cette époque, je représentais pour elle une étrangère, la fille d'Evangèline Lorentz, une enfant quelconque, plutôt antipathique, sans lien aucun avec les Veydt, mais coupable de ce grand crime de n'avoir pu retenir son père au foyer.

Je m'en souviens, je l'appelais « Madame » et elle me laissait dire sans rectifier. Elle ne me tutoyait point, trouvait moyen de ne pas prononcer mon nom de baptême qui était aussi celui de ma mère et, lorsque le voisin à qui l'on avait cédé notre chat, camarade chéri de mes jeux, dont je ne pouvais me séparer sans larmes, vint chercher cette bête, ma tante vit mon désespoir et ne s'attendrit point. Elle donnait un dernier regard aux pièces désertes de ma chère maison, avant de se retirer, puis, me mena dans la rue :

— Allons, allons, avancez, fit-elle, d'un ton sec, en m'entraînant.

Et ce furent les seules paroles qu'elle m'adressa durant le trajet de chez nous à la rue Marcq. Là, ayant ouvert avec son passe-partout une porte brunâtre à un seul vantail, au milieu duquel luisait la plaque de cuivre mentionnant le nom de mon aïeul : *Edouard Veydt*, et, annonçant sa qualité de *Docteur en médecine*, ma tante me fit passer devant elle, pour traverser un vestibule long, étroit, glacial et dont le dallage, alternativement blanc et bleu sombre, faisait penser à un damier funèbre dont chaque carré eût recouvert une sépulture.

Il pouvait être quatre heures du soir ; on était en hiver, la journée avait été pluvieuse et la lumière n'arrivait là que par les vitres matées d'un très petit œil-de-bœuf donnant sur la cour. C'est dire que ce vestibule était obscur. Je ne me rappelais pas y avoir jamais mis le pied et le premier sentiment qu'il m'inspira fut la peur, une peur nerveuse, indicible, qui, malgré moi, fit venir à mes lèvres le nom de ma nourrice, la seule personne qui eût pris soin de moi depuis

la maladie de Me Veydt. Et, retournant sur mes pas, bien décidée à gagner la rue, je prononçai ce nom, dans le cri furieux et navré que je retenais depuis notre départ de la maison :

— Dauka!... Où est Dauka? Je veux retourner près d'elle.

Ma tante ne me répondit point, ne fit rien pour m'apaiser, mais, comme ma colère, accrue à son indifférence, devenait de plus en plus tapageuse, elle me prit sur le bras, se dirigea tranquillement vers l'escalier qui était au fond du vestibule et, malgré sa claudication, malgré la défense que je lui opposais, tout mon corps agité de mouvements convulsifs, en gravit trois marches sans faiblir. Mes cris étaient devenus des hurlements ; je donnais des pieds et des mains, au hasard, dans les côtes, la poitrine, les reins de la vieille fille, poussée par une subite révolte de sauvage, et je continuais à répéter :

— Dauka, Dauka..., je veux Dauka!

Ma tante Josine qui, tout de même, n'avançait guère, finit par me dire, sans s'émouvoir toutefois :

— Si vous vous obstinez à crier comme cela, vous allez réveiller votre grand-papa qui fait sa sieste.

Elle avait imprimé à ce mot « votre grand-papa » le ton spécial, plein de componction, qu'adoptent les dévots en parlant du bon Dieu, et cet excessif respect m'impressionna, tout d'abord; mais mon chagrin renaissant de ma défaite, de la certitude où j'étais, à présent, de ne pouvoir plus m'échapper, je recommençai mes plaintes avec rage.

Nous étions parvenues à l'entresol, devant une porte où un rideau de percale verte se fronçait sur une vitre; et, soudain, cette porte, en s'ouvrant, livra passage à un vieillard magnifique, imposant, colossal, qui disait, les yeux gros de sommeil et la bouche tiraillée de bâillements :

— Josine, faites-la taire.

C'était le docteur Veydt; je le connaissais, pour l'avoir vu dans toutes les circonstances solennelles de ma jeune vie. Il était inoubliable.

Sa fille, confuse, répondit :

— C'est la petite de Jules. Elle demande sa bonne.

Mais l'autre, prodigieusement méprisant, répétait, les mains sur ses oreilles :

— Faites-la taire, faites-la taire.

Et la porte au rideau de percale se referma sur mes cris, avec indignation.

Alors, je cessai de me plaindre, je ne demandai plus Dauka : je me cramponnai à ma tante Josine, de toutes mes forces, saisie d'épouvante devant ce grand vieux si beau et si terrible sous la noblesse de ses cheveux blancs bouclés, avec l'accent autoritaire de sa voix. Et il me semblait avoir aperçu un être surnaturel, quelqu'un de tout-puissant qui tenait, à la fois, du Croquemitaine dont on m'avait menacée quand je n'étais pas sage, et d'un saint apôtre dont ma bonne avait une statuette sereine et bénisseuse sur sa cheminée.

Mlle Veydt, me portant toujours sur son bras, gagnait le second étage et m'introduisait dans sa chambre. Là, les verrous tirés, elle me déposa à terre et voulut m'enlever mon chapeau.

Mais j'avais vu tout de suite mon petit lit de chez nous, dressé là, à côté de celui de la vieille fille; cette découverte, en me convaincant de la justesse de mes craintes, en me prouvant que j'allais rester au milieu des Veydt, à demeure, exaspéra ma peine et je reculai avec horreur, tenant à deux mains ce pauvre chapeau pour qu'on ne pût me le prendre. D'un bond, je m'étais précipitée vers la porte close et j'y déchirais mes ongles, sans parvenir à l'ébranler. Ma tante Josine haussait les épaules; elle se défit de son manteau et de ses gants, puis, me demanda d'un ton sérieux, comme elle se fût adressée à une grande personne :

— Voulez-vous, oui ou non, me laisser vous ôter votre chapeau?

— Non, non! répliquais-je avec une énergie boudeuse, un profond désespoir.

Elle ôta le sien, changea de robe, noua un tablier de mérinos autour de sa taille et commença de vider une malle qui était là et que je reconnus pour avoir appartenu à maman : toutes mes petites affaires s'y trouvaient entassées. Mon émotion augmenta, et,

inconsciemment, car j'étais trop jeune pour avoir la foi, je joignis les mains et murmurai, ayant sans doute entendu prononcer ces mots par d'autres dans les moments d'affliction :

— Mon Dieu !

Je les répétai à plusieurs reprises, torturée d'un de ces chagrins d'enfant, immenses et si cruels que, des années après, leur pensée seule évoque une image plus noire que tout ce que la pratique de la vie a pu apporter de désolant Mais, soudain, comme je levais les yeux sur la muraille, un visage peint, un visage connu, aimé, un charmant et jeune visage d'homme m'apparut, souriant dans un cadre d'or qu'une grande couronne de pensées artificielles entourait :

— Mon papa ! fis-je, un peu consolée, ravie de la rencontre et les bras tendus vers ce portrait, tout pareil à un autre que nous avions à la maison et qu'on m'avait appris à révérer.

— Oui ; votre papa, redit Mlle Veydt.

Et ce que n'avaient pu faire mon désespoir et mon insurrection, la vue du portrait de son frère le fit : elle s'amadoua un peu, me regardant avec moins de froideur. Même, j'aperçus comme un éclair de pitié illuminant ses yeux ternes ; elle contemplait tour à tour la toile et mon visage, et elle alla jusqu'à ajouter, d'une voix radoucie :

— Vous lui ressemblez beaucoup, à votre papa.

Elle avait dit cela très bas, comme à regret, et je sentis bien qu'elle eût préféré ne pas convenir de cette ressemblance ; la phrase devait lui être échappée malgré elle, frappée qu'elle était, certainement, de l'étonnante similitude existant entre la physionomie de mon père et la mienne.

Elle s'était mise à ranger des bouquets qui levaient leurs roses blanches, sur le marbre de sa commode, en deux grands vases placés sous le portrait, de chaque côté ; et, intéressée par ce soin qu'elle prenait avec tant de dévotion et qui me la rendait sympathique, je me coulai près d'elle, moins farouche, je demandai :

— C'est pour papa, ces fleurs ?

Elle répliqua :

— Et pour qui serait-ce ?

Seulement, une larme avait roulé sur sa joue, et elle s'attendrit au point de s'écrier en me prenant la main :

— Ah ! ma pauvre, pauvre enfant !

Alors, à mon tour, je serrai sa main et, pour la première fois depuis mon départ de la place du Béguinage, je me laissai aller à pleurer. Je pleurai tant, et d'un tel cœur, et durant si longtemps que j'en étais comme suffoquée,

Heureusement, ma tante eut une inspiration divine ou, plutôt, simplement, maternelle : elle alla chercher au fond de la malle à moitié vidée, Mlle Zoone, ma poupée, et elle me la mit dans les bras. Cette chère présence d'une vieille chose qui, toujours, m'avait distraite, avec laquelle j'avais joué et que j'aimais passionnément, me calma un peu. Je consentis à me laisser enlever ma coiffure, baigner les yeux, laver les mains... et quand nous descendîmes pour le souper, j'étais, sinon résignée, au moins très convenable.

III

Chez les Veydt, les dames de la famille mangeaient dans la cuisine avec la domestique, selon l'ancienne coutume flamande. Mon grand-père prenait ses repas seul, dans une petite salle attenante à son cabinet de travail, à d'autres heures...; et les mets délicats qu'on lui servait n'avaient aucun rapport avec ceux dont les femmes devaient se contenter.

On accédait à cette cuisine souterraine par un escalier de pierre taillé dans la muraille et qui sentait le moisi. Dès le seuil, je distinguai, éclairés pauvrement par une lampe à godets : le dallage en carreaux rouges semé de sable blanc ; les dressoirs chargés de poteries à fleurages ; les casseroles en cuivre accrochées au long des murailles. Dans le tiroir de la cuisinière, de grosses cendres tombaient une à une, flamboyantes, et le balancier de l'horloge, allant d'un mouvement régulier, avait l'éclat de l'or neuf.

Ma grand'mère, une petite femme maigre, active, pétulante, vêtue d'un deuil rapé, avec, sur ses grêles épaules, la pèlerine à effilé de soie des bourgeoises de la Flandre et, à son côté, suspendu à une chaîne de métal, un trousseau de clefs clinquantes, nous attendait, debout devant la table où quatre couverts s'espaçaient sur une nappe en toile-cirée. Comme j'entrais, elle s'était écriée :

— Ah ! c'est la petite.

Sans me souhaiter autrement la bienvenue, mais, s'empressa autour de Wantje, la servante, qui venait de desservir le dîner du docteur, et qui en rapportait d'en haut les reliefs, sur un plateau paré d'une fine serviette : M. Veydt, très soigneux de sa santé, ne soupait point, mais prenait son dernier repas deux heures avant celui de ces dames.

— Comment Monsieur a-t-il trouvé son poulet de grain? — Le consommé lui a-t-il paru meilleur aujourd'hui?.,. — Et la compote, n'était-elle pas un peu amère?... — Il s'en est plaint? .. — Je m'en doutais ; vous auriez dû y ajouter du sucre, fit la vieille dame, tout d'une haleine, en s'assurant, avec une satisfaction visible, que « Monsieur » avait bu jusqu'à la dernière goutte sa bouteille de Chambertin, en ne laissant guère, dans les plats, que la carcasse décharnée de sa volaille.

Et, avant de se mettre elle-même à table, elle ouvrit, à l'aide d'une des clefs de son trousseau, une boîte en fer blanc cadenassée, prise dans une armoire, et d'où elle eut bientôt extrait une mesure de café en grains, moulus immédiatement par Wantje. J'assistai à la confection lente et minutieuse du « moka » du docteur, — lequel se faisait tellement fort que les femmes prenaient pour elles les brassins successifs de cette infusion-là et ne buvaient jamais d'autre café. De même, elles se nourrissaient toute la semaine du bœuf qui avait fourni le bouillon de M. Veydt.

Lorsque Wantje fut encore une fois redescendue, mais, sans son plateau, qu'elle laissait, avec la tasse de fine porcelaine, le sucrier, la cafetière et les flacons de liqueurs, à la disposition de son maître, la vieille dame l'interrogea de nouveau et sut d'elle que

le docteur, ayant séance à la Société de *Moralité publique*, sortirait vers huit heures.

Notre souper commençait. Il était frugal : une salade de concombres et des pommes de terre en robe de chambre en constituaient tout le menu.

On m'avait placée entre ma tante et ma grand'mère qui dit le *Bénédicité ;* la servante occupait seule le haut bout de la table. Nous avions des serviettes en canevas bleu, à carreaux : on se servait de couverts en étain, pour épargner l'argenterie dont, seul dans la maison, le docteur usait. Et je me rappelle que ce repas, pris dans une cuisine, ce linge grossier, ces fourchettes d'étain posées sur une nappe en toile cirée froissèrent singulièrement mes goûts d'enfant heureuse, élevée par une femme délicate et élégante, dans les plus subtils raffinements du luxe moderne.

Je n'avais jamais pu souffrir les concombres et je trouvais bien secs le pain rassis, les pommes de terre rôties au four et qu'on assaisonnait seulement d'un peu de sel. Les chaises de la cuisine étaient trop basses pour moi : assise sur l'une d'elles, ma tête seule dépassait la table, et toutes ces circonstances fâcheuses contribuèrent à rendre plus mauvaise encore l'impression que m'avait produite, de prime abord, la maison de mes grands-parents.

Quand elles eurent fini de manger, les trois femmes se signèrent ; Wantje enleva prestement les assiettes sales qu'elle porta dans le lavoir ; la toile cirée fut nettoyée à l'aide d'une éponge, les miettes de pain, soigneusement balayées du carreau ; puis, ces dames s'installèrent avec leur ouvrage devant la table, le plus près possible de la lampe alimentée d'huile à nouveau : ma tante Josine tricotait de fines chaussettes de laine pour le docteur ; ma grand'mère ourlait pour lui des essuie-mains et la vieille Wantje, qui avait conservé des yeux excellents, vint bientôt les rejoindre avec son tambour et ses bobines : elle faisait de la dentelle, ce à quoi je m'intéressai d'abord vivement, malgré l'air rébarbatif de la servante ; celle-ci était de ces personnes de haute stature, restées droites en dépit des années et dont les cheveux, très noirs, couronnant un front ridé, semblent teints

tellement la nuance solide, puissante, uniforme en est peu en rapport avec leur âge.

— Vous allez rester là, à ne rien faire? me demanda la terrible fille.

Elle m'avait posé cette demande en flamand : depuis quarante ans qu'elle était chez les Veydt, jamais Wantje n'avait consenti à dire un seul mot en français, bien qu'elle connût parfaitement cette langue.

Ma tante Josine se chargea de répondre pour moi, expliquant que j'étais bien jeune, que, probablement, *on* ne m'avait appris aucun ouvrage manuel.

Et ce *on* hostile, méprisant, inflexible me sonna aux oreilles comme un reproche à quelqu'un de bien malheureux, que j'aimais de toute mon âme et dont on m'avait séparée le matin même.

— Si, si, certainement, répondis-je aussitôt, coupant la parole à ma tante, je sais faire quelque chose, quelque chose qu'*on* m'a appris : je sais enfiler des perles!

Les trois femmes échangèrent un regard de pitié; toutes ensemble elles avaient haussé les épaules, et elles ne s'occupèrent plus de moi.

Longtemps, longtemps, j'entendis le bruit des aiguilles de ma tante Josine, se heurtant les unes aux autres, et celui des bobines de Wantje, constamment remuantes, tandis que la silhouette de Me Veydt se détachait fort précise sous la lumière pâle de la lampe dont elle se trouvait la plus rapprochée. Au dehors, la pluie tombait à torrents, dépavant la rue Marcq, jetée comme par une main furieuse du haut du ciel jusque contre les fenêtres basses de notre cuisine; et, par moments, un pas sonore, un lointain roulement de voiture coupaient la monotonie de ce bruit d'averse violent, interminable. On avait laissé le feu s'éteindre, par précaution économique, dès que le café du docteur avait été servi. Et le froid, un froid humide, un froid pénétrant envahissait cette cuisine souterraine et dallée, où j'avais conscience de tenir moins de place, d'être plus étrangère, plus indif-

férente à tous, plus oubliée que la pauvre petite mouche, survivant aux beaux jours, qui dansait toute seule au plafond, dans le cercle lumineux de la lampe.

Je crois bien que je dormais aux trois quarts lorsque ma tante Josine me prit par la main pour me mener coucher. Dans le vestibule nous croisâmes le docteur qui s'en allait à sa société de *Moralité publique*, solennel et patriarcal, ses longs cheveux blancs étalés sur le col d'une superbe et chaude pelisse. Sa fille, pleine de sollicitude, lui proposa de faire chercher un fiacre par Wantje et, sur la réponse négative du vieillard, elle ajouta qu'il avait tort, que la pluie ne paraissait pas devoir finir de sitôt, qu'il serait mouillé...

— Ma chère, j'ai un parapluie! fit-il.

Et il conclut, de l'air de quelqu'un qui ne songerait à rien moins qu'à sauver sa patrie par quelque action d'éclat :

— J'irai bien à pied, pour cette fois.

Elle l'enveloppa d'un regard d'admiration, émue de ce grand courage, et nous continuâmes de nous diriger vers la chambre à coucher de Mlle Veydt pendant que mon grand-père, en partant, tirait derrière lui la porte de la rue.

Aussitôt qu'on m'eût mise au lit, mon gros sommeil disparut pour faire place à une lucidité grâce à laquelle le souvenir de ma misère me revint, poignant et affreux : un à un, les événements de la journée reparurent aux yeux de ma mémoire et je sentis que j'avais souffert en ces quelques heures plus qu'en toute ma vie. Pourtant, je ne me laissai aller à pleurer que quand ma tante Josine, me croyant endormie, eut quitté la pièce. Alors, serrant ma poupée dans mes bras, je sanglotai, répétant :

— Oh! Zoone, si vous saviez, si vous pouviez savoir comme je suis malheureuse!

MARGUERITE VAN DE WIELE.

(*A suivre.*)

M. OCTAVE MIRBEAU, AUTOMOBILISTE FRANÇAIS, M. VITTORIO PICA, CRITIQUE ITALIEN, Mme VIÉSSIÉLOWSKA, PUBLICISTE RUSSE, ET LES BELGES.

Sous le titre : *Il Piccolo Belgio ed i suoi Artisti*, le grand critique italien Vittorio Pica, qui possède parmi nous de vives et sincères amitiés, vient de publier, dans le journal *Il Momento*, de Turin, un long article admiratif à l'adresse de nos peintres et de nos sculpteurs et, en général, de tout le mouvement artistique belge.

On sait que Vittorio Pica consacra déjà maintes études très compréhensives à de nombreux écrivains belges; ceux-ci lui doivent certes d'avoir pénétré dans un pays qui les ignora fort longtemps. V. Pica le constate une fois de plus, au début de son article : nos poètes, nos prosateurs sont peu familiers, si l'on en excepte Maeterlinck et Rodenbach, à la majorité des lecteurs italiens; il n'en faut témoigner que plus de reconnaissance à celui qui a entrepris de les révéler.

Il n'en va pas de même de nos peintres et de nos sculpteurs. Les salons de Venise, les expositions d'art décoratif de Turin et de Milan, l'exposition de blanc et noir à Rome, ont popularisé les œuvres et, partant, les noms des Belges qui y parurent avec le succès le plus complet.

Vittorio Pica profite de la coïncidence de la publi-

cation du livre ridicule et bêtement malveillant de M. Octave Mirbeau et du triomphe des artistes belges au Salon d'Automne à Paris pour esquisser à grands traits, mais en des termes éloquents et précis, les physionomies de nos meilleurs peintres, de nos sculpteurs, de nos dessinateurs aujourd'hui universellement célèbres.

Le critique rend, avant tout, hommage à M. Octave Maus, à qui est due cette manifestation retentissante du « Grand Palais ». Puis, avec autant d'érudition que de goût bien sûr, il caractérise d'un mot toujours juste, d'une expression colorée l'art des Ch. de Groux, des de Brackeleer, des Félicien Rops, des deux Stevens, celui de leurs disciples et continuateurs, les Verdyen, Verheyden, Baron, Boulenger, Rossels, Courtens, Heymans, puis Artan, Stobbaerts et Verwée, Eugène Smits et Alfred Verhaeren. Il passe de Henry de Groux et de Ensor à Baertsoen, à Evenepoel et à Delaunoy. Emile Claus reçoit son tribut d'admiration; Van Rysselberghe, Frédéric, Khnopff, Laermans, Jacobs Smits, Georges Buysse, Marcette, Ciamberlani, Rassenfosse, Wytsman, Gilsoul, Van Leemputten, Cassiers, Fabry, Berchmans, Opsomer, Vaes, Mertens, Van den Eekhoud, Wagemans, Pinot, Morren ont leur tour.

Et après Auguste Danse, Maréchal, Lynen, Donnay, Wytsman, Doudelet, Henri Meunier, et Mmes Destrée et Sand, la pléiade des sculpteurs, Meunier en tête, défile : le sage et divers Van der Stappen, le sensuel Lambeaux, l'austère Braecke, l'intense Lagaë, l'expressif et gaillard Van Biesbroeck, l'agile et multiforme Rousseau, les corrects et élégants Dillens et Dubois, le décoratif Rombaux, le suggestif Minne, les gracieux et plaisants Samuel et de Rudder, le nerveux Kemmerich.

L'art appliqué n'est point oublié non plus : Hankar, mort trop jeune, Horta, Hobé, De Coene, Van de Voorde, Sneyers, Wolfers...

Nous avons reproduit tous ces noms afin de montrer, en les copiant dans le bel article de Vittorio Pica, combien était complète la documentation de ce consciencieux critique, combien aussi est louable son

éclectisme et précieuse l'influence qu'une parole autorisée comme la sienne peut avoir à l'étranger sur le beau renom des artistes belges.

* * *

Dans son article, disions-nous, Vittorio Pica fait en passant justice des insanités que l'auteur du *Jardin des supplices* transformé en courtier de publicité d'une marque parisienne d'automobiles, a récemment imprimées dans le dessein de provoquer du tapage autour de son factum, autrement dit d'en assurer la vente.

Il sied de ne pas s'émouvoir de ces élucubrations intéressées de vieux finassier normand qui a baptisé significativement une de ses œuvres : *Les affaires sont les affaires*. M. Mirbeau ne s'est jamais attaché à trouver des sources de documentation très sûres ni très impartiales. Lorsqu'il a voulu peindre le monde et les bourgeois de son temps il a recueilli les confidences des larbins voleurs et des femmes de chambre vicieuses ; lorsqu'il a tenté de décrire, dans les *Vingt et un jours d'un neurasthénique*, la vie des villes d'eau et les habitudes des familiers d'hôtels, il a interrogé les grooms et les garçons d'offices. Traversant la Belgique dans l'auto dont un commerçant avisé lui avait fait cadeau en paiement anticipé de sa bruyante publicité, M. Mirbeau a cru sur parole les diseurs de bourdes, les inventeurs de calembredaines toujours prêts à mystifier le naïf. Et la « zwanze » a pris une fois de plus une joyeuse revanche sur le « très fin esprit parisien ».

Le scandale a fait le tour des journaux. Edmond Picard a relevé comme il fallait, dans *Gil Blas*, ce grossier défi au bon sens et à l'honnêteté. Lucien Solvay dans l'*Etoile belge;* Dumont-Wilden dans le *Petit Bleu;* M. Fuss dans la *Flandre libérale*, et d'autres et d'autres ont fait chorus. Nombre d'écrivains français, et pas des moindres, ont protesté de leur côté avec indignation parce qu'ils savent très bien que si les Belges, qu'ils soient artistes, ou

savants, ou millionnaires, ou bourgeois, ou ouvriers, trouvent souvent de la sympathie, de l'accueil, de l'amitié en France, les Français ont eu et ont encore chaque jour trop de raisons de compter avec nous et sur nous pour ne pas nous rendre toute la justice qui nous est due.

M. Mirbeau, en inscrivant un gros numéro sur la couverture de son déplorable boniment, qui est à la fois une mauvaise action et une lourde facétie ridicule, a signifié, involontairement peut-être, que tout cela ne faisait qu'un livre mal famé. Nous ne devrions pas plus l'ouvrir que nous ne pénétrons dans les maisons louches.

*
* *

Le cas de M. Mirbeau est heureusement isolé ou tout au moins très rare. Le témoignage de Vittorio Pica se renouvelle au contraire avec une précieuse constance

Ce n'est pas d'Italie seulement du reste que nous viennent ces démonstrations d'estime et d'admiration. Tous les pays lettrés d'Europe et d'Amérique nous ont souvent vengés par anticipation des grossièretés actuelles. C'est le moment de rappeler notamment la faveur avec laquelle Mme Viéssiélowska publiait, il y a quelques mois, avec le concours d'un groupe de confrères russes, un volume consacré à la louange des écrivains de la *Jeune Belgique* (Molodaya Belghia). Ce tome ne faisait, d'ailleurs, qu'inaugurer une série de monographies où seront étudiées, avec une équitable sincérité, les œuvres de nos plus célèbres écrivains.

Aujourd'hui la même Mme Viéssiélowska fait appel aux conteurs belges. Elle prépare un recueil de pages traduites en russe grâce auquel elle compte ajouter la leçon des exemples à celle des préceptes et assurer la communion de sûre sympathie entre nous et les lointains amis qu'elle nous a gagnés autour d'elle. En faisant aimer les œuvres qui exaltent, en les chantant, en les décrivant, nos mœurs, nos paysages, notre art, notre labeur, Mme Viéssiélowska propose à ses compatriotes la sympathie plus sûre envers une

race amie. Ces affections lointaines sont touchantes. Leur désintéressement, leur spontanéité prouvent autant en faveur de ceux dont elles émanent qu'elles profitent à ceux qui en sont l'objet privilégié. Le dénigrement systématique au contraire, la raillerie vulgaire et la charge méprisable avilissent leur auteur sans atteindre l'illusoire victime.

*
* *

J'ai dit que toute la presse belge et française s'était occupée du livre de M. Octave Mirbeau. Tel était au surplus le but visé par l'auteur. L'espoir d'un gros tirage était au bout de son laborieux effort. La publication préalable de quelques bonnes feuilles souleva déjà à Paris le scandale Hanska-Balzac. Mais M. Mirbeau trouva à qui parler. Il eut peur et retira avant le lancement du volume les pages injurieuses.

Au cours des polémiques sur ce qui restait du livre ainsi amendé, on n'a pas manqué de rapprocher les jugements imprimés aujourd'hui dans *La 628-E8* de ce qu'écrivait dans le *Figaro*, en août 1890, le panégyriste inattendu de Maurice Maeterlinck, soudain, grâce à cet article, entré tout vivant dans la gloire.

Il est piquant en effet de confronter, à dix-sept ans d'intervalle, les deux gestes contradictoires de M. Mirbeau. Il est non moins piquant de montrer un autre notoire écrivain français, changeant tout aussi radicalement d'avis aux mêmes époques, mais dans un sens diamétralement opposé.

Le 24 août 1890, M. Mirbeau annonce au monde qu'un nouveau Shakespeare est né, qu'il est Belge et que son œuvre immortelle s'appelle la *Princesse Maleine*. Dans un second article, le 26 septembre suivant, le même M. Mirbeau écrivait encore, à propos des *Aveugles* qui venaient de paraître : « Ces » merveilleux *Aveugles* ont encore fortifié mon » enthousiasme pour ce jeune poète, *qui est vérita-* » *blement le poète de ce temps,* qui m'a révélé le

» plus de choses de l'âme, et en qui s'incarnent le » plus puissamment le génie de sentir la douleur » humaine, et l'art de la rendre dans son infini de » beauté triste et de tendre pitié. »

En 1907, M. Mirbeau raille grossièrement les écrivains belges et tente de tourner lourdement en ridicule le peuple belge tout entier.

En 1890 par contre, M. Paul Adam publiait dans *Les Entretiens politiques et littéraires*, une diatribe extravagante dont la Belgique et les Belges faisaient les frais. Les préoccupations politiques et internationales du moment fournissaient le prétexte à nous traiter de « reptiles bismarckiens », de « buveurs de faro », de « poseurs de cataplasmes » de « têtards flamands », d' « affamés de réclame », de « singes » enfin. Sept ans plus tard, M. Paul Adam, assagi de ces intempérances trop juvéniles, déclarait déjà dans une préface qu'il voulait bien écrire en tête d'un de mes livres : « Autrefois, durant des polémiques de » jeunesse, j'écrivis des choses injustes sur la littéra- » ture belge. Je suis heureux de confesser ici franche- » ment mon tort. Maeterlinck, Camille Lemonnier, » Eugène Demolder, Georges Eekhoud, Verhaeren,... » ceux du *Réveil*, du *Coq Rouge*, de *La Wallonie*, de » l'*Art Moderne*, Rodenbach, évocateur célèbre de » *Bruges la Morte*..., les prophètes de la *Société* » *Nouvelle*, tous accolèrent les lèvres métaphysiques » du septentrion à la bouche pimentée de l'Intelli- » gence latine, pour faire des créations parfaites. »

Depuis lors on sait que nous n'avons pas eu d'ami ni d'admirateur plus sincère et plus constant que l'auteur de *La Force*. Hier encore, se trouvant en terre d'Afrique, en cette cité neuve d'Héliopolis où quelques écrivains et journalistes de Paris et de Bruxelles s'en étaient allés visiter la merveille sortie, par la volonté et l'effort des Belges entreprenants, des sables arides du désert, M. Paul Adam n'a-t-il pas éloquemment célébré les vertus essentielles d'intelligence, d'activité, de probe labeur du peuple belge ?

Il y a dix-sept ans, dans une jeune revue que je dirigeais — je dirigeais déjà des revues il y a dix-sept ans : comme le temps passe !... — je faisais un

parallèle caractéristique entre ces avis que portaient simultanément sur les nôtres M. Paul Adam dénigreur et M. Octave Mirbeau bénisseur.

Aujourd'hui je suis amené à renouveler le même jeu; mais les rôles sont intervertis et l'auteur des *Propos Belges* du *Figaro* de 1890 n'a plus la belle attitude.

*
* *

Il n'est pas sans intérêt de mettre, pour terminer, quelques documents curieux sous les yeux du lecteur. Je les transcris ici, sans commentaire. Ils parlent suffisamment par eux-mêmes.

Le 10 août 1890, avant que parût l'article de M. Mirbeau égalant la gloire aurorale de Maeterlinck à celle séculaire de Shakespeare, l'*Art moderne* publiait sur *Les Aveugles* un article où figurait ce passage :

A l'apparition de la *Princesse Maleine* quelques-uns ont soutenu qu'il imitait Shakespeare. C'étaient des gens à vue courte qui ne faisaient attention qu'à la coupe des scènes et au perpétuel changement de milieu. Cette admirable *Princesse Maleine* avait sa signification personnelle et aujourd'hui l'*Intruse* et les *Aveugles*, puisqu'ils n'en sont que l'accentuation de certaines qualités, en fournissent la preuve nette. Qui encore, en présence de ces deux actes, soutiendra qu'il y a pastiche shakespearien? C'est bien plus désolé, bien plus lamentable et en un sens bien plus irrémédiablement misérable. Cela sent la cave, le parloir morne, l'hôpital aux fenêtres à petits rideaux, le suaire humide; Shakespeare, quand il est triste, fait songer à des ruines de palais; il déclame de la douleur et l'étale. L'impression d'*ensemble* est tout autre, d'un autre ton, d'une autre mentalité. Et comme tout se tient, il se fait que la langue, qui elle aussi est d'*ensemble*, s'affirme totalement différente. La rhétorique Shakespearienne, ses gestes larges de phrase, sa sonorité grandiloquente, rien dans *la Princesse Maleine* ni dans l'*Intruse* ni dans les *Aveugles* ne la rappelle.

Le 31 août, tout en félicitant le *Figaro* d'avoir « arboré avec le nom d'un inconnu comme étiquette,

un premier-Paris enthousiaste sincère et hardi », l'*Art moderne* ajoutait :

Toutefois, M. Octave Mirbeau se trompe s'il croit — comme il l'affirme — qu'aucun critique ne s'est jusqu'ici occupé de M. Maurice Maeterlinck. Tous les journaux d'art, en Belgique, ont longuement analysé et loué *les Serres chaudes* et *la Princesse Maleine*. Ici même, il y a quinze jours à peine, on exprimait des idées assez semblables aux siennes, en mettant en parallèle avec les drames shakespeariens, le drame qu'il loue aujourd'hui.

En septembre suivant enfin, Edmond Picard recevait de Maurice Maeterlinck, la lettre que je suis autorisé à reproduire ici intégralement :

Mon cher Maître,

Je vous remercie profondément de l'admirable article de *L'Art Moderne*. Il m'est venu comme une pluie fraîche au milieu de la triste poussière de toutes ces admirations de la onzième heure, et j'en avais grand besoin, je vous assure. Si vous saviez comme je suis las, mortellement las de tout ceci, et comme tout cela m'inquiète. Y a-t-il un poète, un seul poète digne de ce nom à qui cela soit arrivé ? Tout cela me semble de bien mauvais aloi ; ce n'est peut-être pas un bon signe. J'en ai pris ma *Princesse* en profond dégoût, et quand je songe que des morts comme Villiers et Barbey n'ont jamais eu un moment de gloire, je ne me crois plus digne de mourir.

Cependant, si c'est cela qu'on appelle la gloire aujourd'hui, on fait bien d'attendre d'ordinaire qu'on soit mort !

Voilà des semaines qu'il m'a été impossible de travailler ; toute ma paix, tout mon silence troublés pour longtemps ; je ne sais quoi de dérangé, à jamais peut-être, dans ma conscience d'artiste ; on vient me tourmenter jusque dans ma chambre.

Il y a deux jours, deux reporters du *Gaulois* viennent m'interviewer; ils m'avaient pris à l'improviste, je croyais que c'étaient des marchands de vin, sans quoi je ne serais pas descendu. Tout ce qu'ils ont trouvé à me dire, ç'a été tout le temps : « Ah ! ah !

très curieux; très intéressant. » Aussi l'entrevue n'a-t-elle pas été bien longue.

On m'en annonce d'autres encore du *New York Herald*, de l'*Indépendance* même, qui, paraît-il, veut me faire amende honorable. Je soupçonne un repentir spécial et une amende honorable dans le genre de celle que fit Judas en jetant les trente deniers au milieu du sanhédrin.

Je me demande ce que le pauvre être d'un peu de chair et d'un peu d'os que nous sommes importe en tout cela, et pourquoi cette triste manie de nos jours, de venir voir toujours, uniquement et avant tout : *la bête*. Je pars demain pour échapper à toutes ces misères, je vais tâcher de me réfugier en un coin quelconque de l'Angleterre, jusqu'à ce que les mauvais jours ne soient plus.

Merci encore, mon cher et vénéré Maître, et mon soutien des premières heures et croyez-moi votre profondément reconnaissant.

M. Maeterlinck.

* * *

Tout cela m'a entraîné un peu loin de *La 628-E 8*, de Vittorio Pica et de tous ceux qui, sans arrière et basse pensée de lucre et de jalousie, rendent justice à la Belgique, à ses énergiques enfants, à ses artistes glorieux, à l'esprit entreprenant, à la mentalité réfléchie, au travail fécond, à l'âme ardente de sa race. Mais il était bon de profiter d'un incident, fût-il risible, pour fixer quelques points édifiants d'histoire littéraire.

Je dis : incident risible. M. Mirbeau n'a-t-il pas lui-même en effet indiqué quel sort devait être réservé à son livre? N'a-t-il pas été conscient de la valeur de ce qu'il y offre à l'ahurissement du lecteur lorsqu'il écrivait : « *A peine, au bout de huit jours, avions-nous achevé de circuler dans Bruxelles, qu'au moment de partir, en plein boulevard Anspach, nos quatre pneus éclatèrent à la fois. J'ai pensé que ça avait dû être de rire.* »

Tout le monde eût dû éclater de rire au nez de M. Mirbeau et en rester là.

Paul André.

VERS

PRINTEMPS DE WATTEAU

A Albert Giraud.

Au fond d'une aube rouge, où son corps opalin
Luit comme un clair joyau dans un bouquet de roses,
Vénus Victorieuse apparaît, et soudain
Court un frisson d'amour jusqu'à l'âme des choses.

Les fleurs s'ouvrent; les nids, d'un blond rayon baisés,
Gazouillent; tout s'émeut d'une ivresse de sève;
Et, là-bas, à pas lents, les couples enlacés
S'enfoncent sous la verte ogive de la drève.

Tout aime! c'est l'avril, et le vent embaumé
Halète avec langueur ainsi qu'un sein pâmé.
Le long appel d'un cerf ralle au loin dans les combes.

C'est Vénus qui descend dans le printemps vermeil,
Et, trônant sur son char attelé de colombes,
Elle épand dans les cieux l'urne d'or du soleil.

LE PÉTREL

Tu planes, ô Pétrel, sur les mers douloureuses,
Sans regarder là-bas rire l'été vermeil ;
Jamais tu ne t'en vas vers les terres heureuses
Suivre de ciel en ciel la fête du soleil.

Des rafales fouetté, tu pars à tire d'aile.
Sauvage amant des flots, que t'importe le sol?
Le rivage est stérile et l'infini t'appelle :
Va, plonges-y sans fin l'ivresse de ton vol !

Et tandis que sous toi le gouffre se lamente,
Tu sais trouver la paix par dessus la tourmente,
Tranquillement bercé par les vents furieux.

Plus haut, toujours plus haut, loin de la terre infime,
Par delà l'ouragan cherchant l'azur des cieux,
Monte, libre et vainqueur, et chante sur l'abîme !

LUMEN

L'Esprit du Mal planait aux voûtes éternelles.
Peu à peu vol noir, éclipsant le soleil,
Comme un crêpe de deuil voila le jour vermeil
L'affreuse nuit tomba de l'ombre de ses ailes.

Et tandis que croissait la morne obscurité,
Où la plainte sans fin montant des mers lointaines
Semblait le lourd sanglot des détresses humaines,
Le Maudit s'éployant emplit l'immensité.

Il criait : « Dieu splendide, en mes brumes funèbres
Je t'efface, et sur toi j'ai scellé les ténèbres !
Ton Astre à l'horizon pour jamais a décru ! »

Il criait, et soudain, comme la foudre éclate,
L'Aube aux cieux éblouis flamboyait, écarlate.
— Noyé dans la lumière, il avait disparu.

PAYSAGES BELGES

A Arthur Piérard.

Tandis que la foule éphémère
D'un vain bruit emplit ses cités
Et, dans la coupe des chimères,
Boit ses courtes félicités ;

Tandis que les fourmis humaines
Se ruent sans cesse à leurs batailles,
Qu'à l'envi ces petites haines
S'arrachent des fétus de paille,

Qu'ainsi, dans son œuvre inféconde,
Chacun s'acharne avec fureur
Aux faux biens qui sont le bonheur,
Le pauvre bonheur de ce monde,

Exile-toi des multitudes,
De leurs douleurs et de leurs joies,
Et qu'en ton âme se déploie
L'immense paix des solitudes !

Comme une mouette à la grève
Accourt reposer son essor,
Comme un naufragé cherche un port,
Fuis vers la Nature et le Rêve !

Par les campagnes, loin des villes,
Du mont au val, des flots aux bois,
Marche à travers leur vaste asile,
Et n'écoute plus que leur voix !

Laisse avec les errants nuages
Voler tes songes dans les cieux
Et des mobiles paysages
Emplis ton cœur, emplis tes yeux !

Là bas, jusqu'aux dunes lointaines,
Que la mer rumorante ronge,
Infiniment au loin s'allongent
Les plaines, les plaines, les plaines...

Sous leurs beffrois les vieilles Flandres
Étalent leurs champs belliqueux :
Leur sol, fait d'héroïques cendres,
Goûte encor le sang des aïeux !

Au-dessus des glèbes, qui mêlent
A l'or des blés l'azur des lins,
Roulant les nues, les vents harcèlent
Les croix tournantes des moulins.

Sur la bruyère verte et rose,
Où, çà et là, un marais clair
Allume un immobile éclair,
Le couchant fait saigner des roses !

A côté, le Brabant agreste
Rit au creux de ses frais vallons;
Plus loin, la houillère funeste
Endeuille le morne horizon.

Sur les hampes des cheminées
La fumée flotte en noirs drapeaux
Et les terrils, sur les nuées,
Profilent de géants tombeaux.

Plus loin montent les hautes fagnes,
Et, sur un lit de genêts d'or,
Dans le silence des montagnes,
En ses rocs gris l'Ardenne dort...

EMILE VAN ARENBERGH.

LA PETITE REINE BLANCHE

ROMAN D'UN JOUEUR DE BALLE

(*Suite*).

Un jour, Arthur trouva son oncle qui venait de cueillir son Chasselas de Fontainebleau, se reposant sous la tonnelle. Il avait fait apporter par Titine une bouteille de bière double de Châtelet et bourrait sa pipe.

Il était de bonne humeur.

— Arthur, viens ici, boire un coup avec moi. Blanche ne se trouve pas à la maison, elle est en ce moment chez la couturière pour essayer une robe; demande un verre et une autre bouteille à Titine.

Puis, il se mit à fredonner un viel air. Collignon installé, ils trinquèrent et burent la bière blonde qui moussait abondamment.

— Eh bien, Arthur, quelle nouvelle? Comment vont les affaires? Ah! tu es veinard, d'avoir eu des parents et un oncle qui sont venus au monde avant toi.

— Elles vont bien, mon oncle, elles vont bien; on ne peut mieux.

— A ta santé, Arthur.

— A votre santé, mon oncle.

— Tu as beaucoup voyagé, ces derniers jours?

— Oui.

— Où es-tu allé?

— Dans toutes les communes des environs : Marcinelle, Couillet, Châtelet, Châtelineau, Fleurus, Gilly, Lambusart.

— Et qu'est-ce qu'on raconte?

— Pas grand'chose de neuf?

— On ne dit rien de moi ?

— Que voulez-vous qu'on dise? On m'a demandé des nouvelles de votre santé. On est content de vous savoir rétabli.

— Ah!

— Certainement.

— Et ici, dans le village, qu'est-ce qu'on dit?

— Rien du tout. Voici d'ailleurs huit jours que je n'ai mis les pieds au cabaret.

— Tu es bien rangé pour un garçon de ton âge. Ah! tu ne sais pas ce qu'on dit de moi!

— Non, mon oncle. On ne dit rien de vous, que je sache. Je crois que vous vous faites des idées.

— Oh! que non.

— Si l'on parlait de vous, je crois que j'en aurais entendu quelqu'écho.

— Puisque tu ne le sais pas, ou que tu ne veux rien me raconter de peur de me faire de la peine, je vais t'apprendre, moi, ce que l'on dit. On dit que le grand Châles a trouvé son maître, qu'il a cédé la première place au Colau dont on célèbre la force! On dit que moi et tous les autres nous ne sommes rien à côté de lui. Voilà ce qu'on dit!

— Comment pouvez-vous croire cela, quand les gazettes ont imprimé le contraire ?

— Me prends-tu pour un enfant?

— Le Mayeur de Charleroi n'aurait pas à ce point parlé contre sa pensée.

— Peut-être bien que tout le monde ne le dit pas, mais il y en a qui le disent et encore beaucoup plus qui le pensent.

— Non, non.

— Tu ne veux pas me faire de la peine, c'est entendu. Mais tu as tort de croire, Arthur, qu'un homme comme moi serait touché pour si peu. Je

me moque de ce qu'on peut dire de moi, ici et ailleurs. Tu peux me parler avec franchise. Fais-le, je t'en prie, tu me rendras service et je t'en saurai gré.

— Je vous assure, mon oncle, que je n'ai rien entendu de ce que vous me racontez.

— Eh bien, tu peux aller leur dire qu'ils ont parlé trop vite! Charles Aubert n'a pas dit son dernier mot comme ils le prétendent. Charles Aubert est toujours de taille à leur montrer qu'il n'a rien d'une poule mouillée et que s'il a été battu, c'est par hasard.

— C'est certain. Mais ne vous faites pas de mauvais sang. Cette affaire est passée, n'en parlons plus!

— Tu as raison, elle est passée; ce qui est fait est fait. A répéter toujours la même chose, on passe pour un maniaque ou un raseur. Mais ce n'est pas moi qui en reparle, ce sont les autres. Soit, n'en parlons plus. Mais si on t'en parle, tu peux dire de ma part que je n'en resterai pas là.

Arthur regardait son oncle d'un air atterré.

— Oui, oui, c'est comme ça!

— Quoi, mon oncle, vous songeriez...

— Je songe que cela ne peut se passer de la sorte. Une partie perdue par hasard, qu'est-ce que cela prouve? Il faut recommencer, alors, on verra définitivement qui est le plus fort.

Collignon n'en revenait pas. Cela dérangeait tout à fait le cours des choses tel qu'il l'avait imaginé.

— Mon oncle, je croyais que vous vous étiez juré de ne plus jouer.

— Qui a dit cela?

— Mais n'avez-vous pas jeté votre plaque dans la Sambre?

— Oui, j'ai jeté ma plaque dans la Sambre, furieux d'avoir été battu par les Blancs-Becs. Mais j'ai cédé à un mouvement de colère, j'ai eu tort. J'ai eu tort, car lorsqu'on perd, il faut savoir faire bonne figure. J'ai eu tort et je ne crains pas de le reconnaître. Il ne faut pas qu'on me reproche de ne point supporter un revers, surtout que ce revers est tout accidentel.

La consternation se peignait sur le visage d'Arthur.

— Pourquoi me regardes-tu d'un air aussi malheureux. Ce que je dis n'a cependant rien d'extraordinaire.

— Et vous voudriez recommencer la lutte?

— Pouquoi pas?

— Mais, mon oncle, vous allez encore nuire à votre santé! le médecin vous a recommandé de vous ménager.

— Ta, ta, ta! les médecins! Si on les écoutait! Tel que tu me vois, je me suis passé de leurs conseils jusqu'à cette année. Blanche a fait appeler celui de Montigny pour ma petite indisposition, mais j'espère qu'il ne remettra plus les pieds ici de longtemps. Je me serais guéri sans lui.

Blanche venait de pénétrer dans le jardin. Arthur l'appela.

— Tu ne sais pas? lui dit-il. Mon oncle veut provoquer les Gilliciens à une nouvelle lutte, bien que le médecin lui ait recommandé la tranquillité.

— Je suis sûr que la fifille tiendra avec son père, s'écria le grand Charles. Ce n'est pas elle qui voudrait me voir rester avec un affront sur le cœur.

— Mais il n'y a pas d'affront, mon oncle!

— Eh, eh! tu es un drôle de corps; il y a quelques mois, tu m'excitais à reprendre la plaque. On m'assure même que tu te livrais, dans ce but, avec les camarades, à des manigances que je pourrais te reprocher...

Arthur se livrait déjà aux dénégations les plus vives.

— Soit, ne parlons plus de ce qui est passé, mais je ne comprends pas qu'après m'avoir poussé à jouer, tu veuilles m'empêcher de prendre ma revanche.

Collignon, penaud, ne savait plus que répondre.

— Sois logique avec toi-même et au lieu de me sermonner, va porter aux Blancs-Becs le cartel des Montagnards.

— Demandez-moi tout ce que vous voulez mon oncle, mais pas une chose que je crois contraire à votre santé!

— Bon, je l'enverrai moi-même. Mais le Quinquin, lui, ne refusera pas comme toi de le porter.

Arthur regardait Blanche, espérant qu'un secours lui viendrait d'elle.

— Je trouve que papa a raison, dit-elle hardiment.

— Tu comprends, fifile, que si ton père n'agissait

pas de la sorte, il continuerait à être sur la langue de toutes les mauvaises gens du canton. Cela ne se peut. Et puis, y a-t-il jamais de lutte sans revanche? Perdre une partie, qu'est-ce que ça prouve? il faut la seconde et ce n'est parfois qu'au troisième coup qu'on voit les maîtres.

— C'est juste, interrompit-elle.

— Ah! j'étais sûr que tu penserais comme moi. Tu es une vaillante.

— Tu as raison, papa. Un revers dû au hasard ne peut rien prouver, on l'a assez dit. Envoie-leur un défi, aux Blancs-Becs, nous verrons s'ils osent le relever. J'en doute, car ils doivent être trop heureux de ce succès inespéré. Ils auront peur de voir leur mérite réduit à de justes proportions.

— Alors tu crois qu'ils n'oseront pas venir?

— Peut-être.

S'ils ne viennent pas, tant pis pour eux. Tout le monde saura qu'ils ont reculé et que, par ce fait même, ils reconnaissent que leur victoire de Charleroi était imméritée.

— Et s'ils viennent, tu les battras, père! tu prendras ta revanche.

Arthur n'osa plus rien objecter, mais il hochait la tête.

— Tu as tort, Arthur, tu as tort, tu verras que les Montagnards gagneront.

— Tu affirmais déjà cela la première fois, hasarda-t-il timidement.

— Oui je me suis trompée, mais cette fois je suis certaine de ne plus me tromper, dit-elle, le visage illuminé, les yeux brillants, car, vois-tu, on n'a pas deux fois de suite une telle chance d'un côté, une pareille déveine de l'autre. Quelque chose me dit que Montigny rétablira sa vieille réputation.

— Bravo! fifile, bravo! voilà ce que j'appelle parler. Tu devrais prendre exemple sur elle, Arthur, au lieu de me donner des conseils de prudence comme si tu étais une vieille femme.

Il alla parler au jardinier qui l'appelait.

Arthur, resté seul avec sa cousine, essaya encore de la convaincre.

— Est-ce sérieux, Blanchette, ce que tu viens de dire.

— Es-tu habitué à m'entendre parler pour ne rien dire?

— J'espérais encore que tu feignais d'approuver ton père pour arriver à lui faire entendre raison tout doucement par la suite.

Ne réfléchis-tu donc pas? Le contre-coup d'une première désillusion a été grave pour lui. Une seconde fois, il n'en réchapperait peut-être pas. Tu sais cela mieux que moi, et, de cœur léger, tu le pousses à une pareille aventure.

— Montigny battra les Blancs-Becs.

— Pense donc que les Gilliciens ont continué à jouer et à gagner. Nous autres, nous ne nous sommes plus exercés depuis Charleroi. Ton père, après l'assaut qu'il a subi, n'est plus en état de jouer comme auparavant. Nous ne sommes plus entraînés, tandis que nos adversaires le sont admirablement. Nos chances, depuis le championnat, ont diminué, tandis que celles de nos adversaires se sont accrues. Je t'en prie, réfléchis bien à tout cela. Songe à ce que serait pour ton père un nouvel insuccès. Pour moi, je n'ose y songer sans frémir.

Blanche remuait avec le bout de son encas le gravier du sol. L'animation faisait refleurir sur ses joues les pivoines que le chagrin avait fait s'étioler.

— Moi, dit-elle tranquillement, d'un ton décidé, je suis Montagnarde et je tiens pour les Montagnards. Je ne voudrais pas qu'on dise que mon père s'est laissé abattre pour si peu, ni qu'il accepte une défaite aussi incertaine. Je ne l'ai pas excité, comme toi, au printemps dernier, à reprendre le jeu, mais maintenant je suis heureuse qu'il continue jusqu'au moment où il aura pris sa revanche.

Charles Aubert revenait. Arthur n'osa plus rien dire. Du reste, Blanche termina l'entretien en disant :

— Maintenant, je cours à ma sauce; il est temps que je prépare le souper. Tu mangeras avec nous, Arthur, je vais envoyer chercher les amis pour leur annoncer la bonne nouvelle.

***

Le Quinquin, le Duc et Ziré del Barrière, appelés par Titine, arrivèrent. Aux premiers mots qu'ils entendirent des projets du grand Charles, ils poussèrent des cris de joie.

— A la bonne heure, dit le Quinquin, je n'aurais pas reconnu le grand Châles s'il s'était considéré comme battu par les Blancs-Becs à la suite d'une épreuve aussi peu péremptoire.

Arthur voulut encore ergoter, mais on lui ferma le bec.

— Tout ça, ce sont des contes de femme, conclut Ziré. Vois-tu, Arthur, il n'y a qu'un moyen, pour un homme de cœur, de ne pas reconnaître qu'il est vaincu, c'est de continuer la lutte. Tu auras beau en dire tout le mal que tu veux, tu ne les empêcheras pas d'avoir emporté le premier prix. Le public n'entend pas toutes tes raisons et il trouve que ce n'est pas chic de médire des adversaires. Il vaut mieux demander la revanche. C'est la seule attitude digne des Montagnards.

— Merci, Ziré, dit Charles, vous êtes un homme, vous, vous me comprenez. Pensez qu'Arthur m'a contredit toute l'après-midi. Il me déconseillait de jouer encore à la balle, comme si je n'étais plus qu'un vieux bon à rien, comme si les Blancs-Becs ne devaient faire qu'une bouchée des Montagnards à une prochaine rencontre. Heureusement que Blanche est arrivée à point pour prendre mon parti. C'est une vaillante.

On fit une ovation à la jeune fille, tandis qu'on bourrait Arthur de coups de poing dans les flancs.

— Sacré Arthur ! le voilà devenu bien poltron !

Et Arthur de protester ! Il fut obligé de se rallier à l'avis des autres, mais il le fit à contre-cœur. Cela ne lui faisait rien présager de bon. Quant à Aubert et sa fille, ils étaient tellement satisfaits de l'approbation des copains, qu'on tira les verres de cristal de l'armoire pour boire du bourgogne. Pendant qu'on dégustait la première bouteille, Charles envoya prévenir le Mayeur et le Capitaine de jeunesse.

La ducasse approchait. On convint d'inscrire au programme des fêtes, pour le dimanche, une grande

partie de balle entre la phalange Montagnarde et les Blancs-Becs. Ce que cela ferait un effet ! Tout le pays accourrait au spectacle.

Pour donner plus de solennité à cette lutte, on décida que le Quinquin irait avec le drapeau de la Société et précédé de la fanfare du village, porter le défi au Colau à Gilly. Ainsi, toute la population connaîtrait que Charles Aubert et ses camarades réclamaient la revanche.

Excités par cette résolution, les compagnons, remplis d'enthousiasme, burent du bourgogne et chantèrent jusque bien avant dans la nuit.

Arthur, la mort dans l'âme, buvait pour noyer sa déception et chantait fort pour dissimuler sa tristesse.

Le lendemain, la nouvelle fut accueillie dans le village avec une satisfaction vive. Les cabaretiers surtout montraient une joie délirante. Le grand Charles Aubert, en prenant cette résolution, montrait combien il avait à cœur les intérêts de ses concitoyens. Pour assister à cette joûte, tout l'arrondissement affluerait à Montigny le jour de la ducasse et l'on ferait des affaires d'or. Aussi, quand le Quinquin traversa la place, au son des cuivres, portant le fanion de la phalange, fut-il salué par les acclamations de tous les villageois rassemblés. Tous ceux qui n'avaient rien à faire marchèrent à sa suite et la plupart des gamins firent l'école buissonnière pour l'accompagner.

Le hérault de Montigny fit appeler sur la place des Haies, Emile Doneau, dit le Colau, chef des Blancs-Becs de Gilly, et lut publiquement le défi porté par Charles Aubert, au nom de l'équipe Montagnarde réclamant sa revanche.

— Le grand Châles, de commun accord avec les Capitaines de jeunesse, vous propose de venir jouer avec lui le dimanche de la ducasse. Outre les prix donnés par la commune, il mettra comme enjeu vingt-cinq couverts en argent qui vous seront octroyés sur l'heure si vous gagnez. Puis, pour vous montrer les sentiments dont il est animé à votre égard, il vous invite à dîner ce jour-là, en sa demeure de la place des Tilleuls.

Une caille qui lui serait tombée toute rôtie du ciel eût moins étonné le Colau. Il n'en crut ses oreilles que quand la foule, rassemblée autour du Quinquin, eut applaudi le message. Il lui fallut du temps avant de reprendre ses esprits et de trouver les mots pour répondre convenablement à tant de politesse.

Tout ému, il s'avança d'abord vers le Quinquin et lui serra la main, tandis que la fanfare jouait l'air de Jean Godinette. Puis, le silence s'étant fait, il lui dit à voix haute :

— Au nom des Blancs-Becs de Gilly, je vous remercie. Nous vous donnerons la revanche que vous réclamez à juste titre. Notre commune s'en réjouira et avec elle tous les amateurs de jeu de balle. Nous serons heureux de nous mesurer encore une fois avec la phalange Montagnarde, la plus renommée du pays. Nous avons appris avec satisfaction que votre chef vénéré, le grand Charles Aubert, le joueur le plus glorieux qui ait jamais existé, soit entièrement rétabli et se trouve à cette heure plus jeune que jamais, prêt à affronter de nouvelles luttes, à emporter de nouvelles victoires. Dites-lui que nous sommes on ne peut plus sensibles à l'honneur qu'il nous fait en nous invitant à sa table. Pour des Blancs-Becs comme nous, rien ne peut être plus agréable que d'être admis chez le célèbre Maréchal. Nous serons chez lui, le dimanche de la ducasse, à midi, pour lui présenter nos hommages.

Là-dessus, la fanfare ferma le ban, puis Doneau entraîna le Quinquin et les musiciens pour les désaltérer au cabaret proche, où l'on fraternisa jusqu'au coucher du soleil.

Le Colau fit si bien la conquête des Montagnards que ceux-ci, rentrés dans leur bourgade, se répandirent en éloges sur sa personne et son affabilité

Après le souper, le Quinquin arriva chez Aubert pour rendre compte de sa mission. Le grand Charles ne put dissimuler complètement combien la réponse du Gillicien lui causait de plaisir et le flattait, il laissa le narrateur chanter les louanges du jeune homme sans faire entendre la moindre récrimination.

Blanche, appuyée au dossier du fauteuil dans

lequel son père était assis, écoutait, ravie, les yeux brillants, le récit du hérault.

— Alors interrogeait-elle, ce garçon-là n'est ni vantard, ni fanfaron comme on l'a si souvent prétendu ici.

— Si vous l'aviez vu comme je l'ai vu, Mam'zelle Blanche, vous diriez avec moi qu'il n'a pas son pareil.

Voyant que son cousin l'observait avec persistance, la jeune fille éteignit le feu de ses regards, fit une légère moue et dit :

— Et il a accepté le défi ?

— Comment, s'il a accepté, avec reconnaissance encore !

— Je croyais qu'il n'eût pas osé compromettre le résultat de la première lutte.

— Il est trop loyal pour cela, Mam'zelle Blanche, et il n'aurait point voulu agir de la sorte à l'égard du grand Châles. Il me disait : cet homme-là, je le respecte par-dessus tout, j'en ai toujours entendu parler par mon père comme d'un rempart d'honnêteté. Je suis bien content, car je me faisais du mauvais sang à penser qu'il était en colère contre moi.

— Tout de même, dit-elle encore en opérant sa retraite vers la cuisine, je ne m'attendais pas à cela ; j'aurais parié le contraire.

Mais Arthur ne fut pas dupe de ces propos. Il était trop visible qu'elle parlait contre son sentiment. Et il se disait :

— Les voilà tous férus de ce bellâtre, maintenant, le Quinquin et mon oncle lui-même qui, auparavant, ne voulait pas en entendre parler. La renommée est comme le miroir aux alouettes. Comment des hommes sérieux peuvent-ils s'y laisser prendre? La vanité s'empare même des meilleurs et les pousse à des actions ridicules. Va-t-on voir le grand Charles Aubert lui-même s'atteler au char de ce gamin? Dans tout cela, n'est-ce pas Blanche qui le mène pour arriver à ses fins?

Aubert, rempli de joie, racontait les prouesses de sa jeunesse. Il s'exaltait au récit des exploits extraordinaires qu'il avait accomplis. Il s'échauffait à ses

souvenirs qui le grandissaient encore dans sa propre imagination.

Les autres l'écoutaient parler avec admiration. C'était comme des hymnes épiques à la petite reine blanche qui sortaient de sa bouche éloquente. Qui n'a pas vu des foules se passionner jusqu'au délire pour cette minuscule boule de cuir qui décrit sa parabole dans le ciel, ne peut s'en faire une idée.

Contrairement à son habitude, Arthur goûtait peu ces histoires qui l'avaient pour ainsi dire bercé. En ce moment, il maudissait le jeu de balle, ses tumultes et ses pompes et ses retours triomphants, et méprisait la gloire.

*
* *

Dès le lendemain, on commença les préparatifs de la ducasse et la vieille Hyacinthe fit sa rentrée dans la maison d'Aubert. Pendant plusieurs jours, il y eut trois ou quatre femmes occupées à laver les parquets à grandes eaux, à essuyer les fenêtres, les tables, les chaises, à récurer les ustensiles de cuisine, à faire reluire les cuivres et les étains, à frotter les couteaux et l'argenterie avec du tripoli. Blanche déployait une activité fébrile. Elle bouleversait toute la maison; on la voyait aller et venir du matin au soir, infatigable, bousculant tout ce qui se trouvait sur sa voie. Et quand la nuit arrivait mettre un terme forcé à son zèle turbulant, on la voyait se plonger aussitôt dans le livre de cuisine pour y chercher des recettes.

Bien que la ducasse mette toujours une maison sens dessus dessous, Arthur trouvait qu'on se donnait plus de peine que de coutume.

— Que ferait-on de plus, disait-il, si l'on s'attendait à recevoir un prince.

Mais Blanche, qui était gaie comme une linotte et chantait toute la journée, l'appelait « vilain grognon » en souriant si gentiment qu'il n'avait pas la force de récriminer davantage. Il s'efforçait de paraître un peu moins bonnet de nuit; quand elle lui avait adressé quelques bonnes paroles, il riait avec des larmes dans les yeux.

Pendant qu'on nettoyait la maison et que les blanchisseurs passaient au lait de chaux les murs du jardin, Aubert et ses compagnons s'entraînaient sur la place. Ils couraient d'un camp à l'autre, livraient et chassaient la petite reine blanche à des distances considérables.

Arthur apportait peu d'entrain à ces exercices. Il se demandait s'il ne vaudrait pas mieux pour lui renoncer à Blanche, à ses rêves d'amour et partir, mais aussitôt il se disait :

— Me traiterait-elle aussi bien, si elle ne m'aimait pas un peu ?

Il recherchait toutes les raisons qu'il avait d'espérer, son cœur se gonflait d'émoi chaque fois qu'il en avait trouvé une. Mais sa joie était de courte durée, il se disait aussitôt que c'était pour l'autre qu'elle faisait tous ces préparatifs, qu'elle était si gaie et chantait toute la journée. Il doutait, pourtant. Pourquoi dissimulait-elle ainsi avec lui ? Il se mettait la tête à l'envers pour trouver l'explication de cette énigme. La confiance de Blanche ne le troublait pas moins que le reste.

— Elle ne peut cependant ignorer, pensait-il, que si les Blancs-Becs remportent encore une fois la victoire, ce sera la brouille, irréparable avec le grand Charles. Et elle ne semble pas en concevoir d'inquiétude. Si son père est battu, elle pourra faire à tout jamais son deuil du Colau, jamais plus mon oncle ne voudra entendre parler de lui et la vieille Hyacinthe sera de nouveau et définitivement chassée de la maison.

Alors il se prenait à souhaiter sa propre défaite et cette idée seule lui procurait quelque apaisement.

Comme il ne prêtait guère attention au jeu, il faisait des écoles que ses compagnons lui reprochaient vivement.

— Qu'est-ce que tu as donc à être si distrait, lui disait le grand Charles. Prends garde, si tu joues comme cela dimanche, tu risques fort de causer notre perte. Je ne te reconnais plus.

Ainsi stimulé, il jouait à peu près convenablement jusqu'à la fin.

Cependant, on montait les échoppes et les baraques sous les tilleuls, et, dans un angle de la place, les chevaux de bois s'exerçaient déjà à tourner en rond. Une fumée noire sortait par masses épaisses des fours où l'on cuisait les gâteaux. Mais Arthur n'eut pas tant de plaisir que les autres années à manger la tarte chaude que Blanche servit aux joueurs fatigués.

Il était même si maussade que Charles Aubert, qui pourtant ne pensait plus qu'à la lutte du lendemain, le remarqua.

— Diable! pourquoi fais-tu une pareille figure, Arthur? Est-ce que tu n'es pas content? Y a-t-il quelque chose qui te déplaise? On ne t'a pourtant pas froissé.

— Ce sacré Arthur, dit le Quinquin, il a toutes les chances, et avec cela on ne le voit jamais satisfait.

Arthur protestait et s'efforçait de sourire.

A ce moment-là, Blanche le regarda si gentiment avec de si jolis yeux et un sourire si aimable que, n'y tenant plus, il sortit pour aller sangloter dans le jardin.

— Quel drôle de garçon, dit Aubert, tandis que nous sommes tous à nous réjouir, il se fait une figure de vendredi-saint.

— Ce n'est rien, papa, répondit Blanche, qui tenait à détourner l'attention de son père; ce n'est rien, il est ennuyé plus que de raison parce qu'un client ne le paye pas. Il vaut mieux ne pas s'en apercevoir.

Aubert se contenta de cette explication, car il avait à penser à d'autres choses.

Comme Arthur rentrait, on vit briller les torches sur la place, tandis que l'Harmonie entonnait un pas-redoublé. C'était la retraite aux flambeaux.

Le grand Charles sortit avec ses amis pour y prendre part. Collignon ne les suivit point et ils n'y prirent pas garde. C'est Blanche qui l'avait retenu.

— Pourquoi es-tu si triste, dit-elle. Tu as toujours des idées.

Heureux de cette marque d'intérêt, il répondit :

— Oui, oui, j'ai toujours des idées, que veux-tu, c'est plus fort que moi.

— Tâche donc d'être plus raisonnable et de ne pas empoisonner ainsi tes moments les meilleurs.

— Oui, oui, j'ai tort, Blanchette, je le sais, pardonne-moi.

— Je te pardonne, mais à condition que tu ne recommences plus. Tiens, embrasse-moi vite, car j'ai encore à travailler et rentre te reposer si tu n'as pas le cœur à t'amuser avec les autres.

Elle lui tendit sa joue, il l'embrassa avec avidité.

Et tandis que les villageois suivaient en dansant les falots de résine enflammée, il rentra chez lui, apaisé, avec le goût des joues de Blanche sur les lèvres, heureux comme un pauvre qui aurait calmé sa faim avec de la galette longtemps convoitée.

*
* *

Dès la sortie de la messe basse, les chevaux de bois s'étaient mis à tourner aux sons d'un orchestrion criard, et les boutiques avaient relevé leurs bâches grises. Déjà l'on entendait les détonations des fusils qui éteignent les chandelles. Le bruit de la fête s'élevait peu à peu; les marchands criaient leurs boniments et les tourniquets grinçaient où l'on gagne des verres, des assiettes et de la poterie. Les forains annonçaient leurs phénomènes, tandis que les enfants soufflaient dans les flageolets et les trompettes. Un beau soleil d'automne illuminait la place, enflammant les tilleuls glorieux et roux comme de vieux drapeaux.

Levée de grand matin pour inspecter une dernière fois ses batteries, Blanche, un peu superstitieuse, comme toutes les jeunes filles qui aiment, n'a pas manqué d'aller faire ses dévotions. Elle dépose une pièce blanche dans la sébille de l'enfant de chœur, une autre dans le tronc de la Vierge. Puis, elle distribue des sols aux mendiants qui font la haie sous le porche et à ses petits amis qui gambadent autour des éventaires et des baraques. Comme elle réintègre sa demeure, elle entend son père qui se lève en chantant. Bientôt il l'appelle; quoique ses vête-

ments et son linge soient déposés avec soin sur des chaises, prêts à être endossés, il a besoin de Blanche tant il est affairé. Il ne parvient pas à boutonner son col, elle s'y emploie, puis fait le nœud de la cravate. Il embrasse la jeune fille qui sent bon la fraîcheur du matin et, tant il est dispos, il esquisse, l'ayant prise par la taille, un pas de danse.

— Eh bien! fifille! Qu'est-ce que tu penses de ton père. Crois-tu qu'il soit aussi vieux qu'on le dit? Eh, hé! les jambes sont encore bonnes!

— Tais-toi, papa, tu sais bien que personne ne dit cela; tu en remontrerais encore à bien des jeunes.

— Petite flatteuse.

Elle l'aide à passer les manches de son nouveau paletot et ils descendent dejeûner avec de la tarte aux prunes d'altesse.

Alors le grand Charles sort pour faire un tour de foire. Là, autant pour se dégourdir le bras que pour faire passer le temps, il s'amuse au jeu de massacre. Les amis l'y viennent retrouver et l'on fait le tour des cabarets da la place, selon la coutume, tandis que s'achève la grand'messe.

Sur le coup d'onze heures, l'Harmonie exécute quelques morceaux, pendant que les jeunes gens se promènent avec les jeunes filles.

Arthur, tout gaillard, a revêtu un costume neuf pour apporter à sa cousine une ceinture de soie bleue; il rejoint les copains en attendant l'heure de midi.

Alors, Aubert montre quelqu'impatience; les Blancs-Becs vont arriver et lui, d'ordinaire si calme et si froid avant la lutte, ne parvient pas à dissimuler complètement une émotion qu'on ne lui a jamais connue.

Des verres sont préparés sur une grande table, dans le jardin, pour les hôtes qui se présentent un à un, deux à deux; le Quinquin, le Duc, Ziré d'el Barrière, Mitchi, le notaire et sa femme, le secrétaire communal, le Gorli. Aubert leur donne une poignée de main distraite, puis les quitte un moment. Il monte au pigonnier pour voir si les Gilliciens sont sur la route.

Une rumeur s'élève sous les tilleuls de la place.

— Les voilà! s'écrie-t-on.

Et à midi sonnant les Gilliciens font leur entrée, solennels. Aubert se porte à leur rencontre pour leur souhaiter la bienvenue. Il serre longuement la destre du Colau.

— Ah! te voilà! dit-il. J'ai du plaisir à te voir; soyez les bienvenus, toi et tes copains, dans ma maison.

— Je vous remercie, Monsieur Aubert, de l'honneur que vous nous faites.

— L'honneur est pour moi, mes amis, et le plaisir aussi.

— Approchez-vous, je vous prie, nous allons boire un verre de madère en attendant qu'on serve la soupe.

Blanche vient de quitter la cuisine. Elle se tient au haut des degrés de pierre. Le Colau s'approche d'elle.

— Bonjour, Mademoiselle Blanche. Permettez-moi de vous dire que vous êtes bien changée depuis que je vous ai vue à la ducasse de Neuville; vous étiez encore presqu'une enfant, avec des jupes courtes et la tresse sur le dos. Maintenant, vous voilà devenue une belle jeune fille. Tous mes compliments, Monsieur Aubert, vous êtes le plus fort de tous ceux qui pratiquent la petite reine blanche, mais voici une autre reine Blanche dont vous avez le droit d'être fier!

— Tu parles bien, mon garçon.

— Je suis bien aise de vous revoir, Monsieur Doneau; vous êtes toujours aussi flatteur qu'au temps où vous me conduisiez à chevaux de bois et que vous m'offriez des caramels.

— Je ne vous flatte pas, Mademoiselle. Tout le monde pense comme moi, vous le savez mieux que personne.

— C'est un cajoleur, dit le Gorli tout bas à son voisin. Et puis, ils se parlent comme s'ils ne s'étaient plus vus depuis des années. Or, ils se rencontrent pour ainsi dire toutes les semaines à Neuville chez la vieille Hyacinthe.

Arthur entend ce propos et se sent pâlir.

— Je n'aurais jamais cru qu'elle fût aussi fausse, se dit-il, plein de rage.

Doneau serrait la main à tout le monde; il arrive près de Collignon.

— Bonjour, Arthur! dit-il, comment vas-tu?

Arthur croit voir dans ses yeux et sa voix une pointe de malice, mais il est bien forcé de prendre la main qu'il lui tend.

— Pas mal, et vous? dit-il, d'un ton sec, mais dans le fond de son âme il l'envoyait à tous les diables.

— Ça me fait plaisir, reprit le Gillicien, qui ne se trompait point sur le peu de sympathie qu'il inspirait au neveu d'Aubert, puis il lui tourna le dos.

— A table! cria le grand Charles. Il offrit le bras à la femme du notaire. Le Colau présenta le sien à Blanche et l'on gagna la salle à manger.

— Ici, devant moi, Doneau, dit le grand Charles, à côté de ma fille Blanche, et vous autres, mes amis, voyez, vos places sont marquées.

Arthur, relégué au bout de la table, avec Bebert et le Doré, tout en dévorant son chagrin, est forcé de faire bonne contenance et de répondre à ses voisins. Pour s'étourdir, il lampe le vin à grandes gorgées et sert aux convives d'amples rasades.

On sert les plats. Le Colau est joyeux et parle de tout avec agrément. Le régiment et le séjour dans une grande ville l'ont dégourdi plus que les autres jeunes gens.

On l'écoute avec plaisir, cela n'est pas agréable à Arthur.

— Je ne sais ce qu'il a pour les ensorceler de la sorte, pensait l'amoureux.

Et le Doré lui retourne, sans le savoir, le fer dans la plaie par cette réflexion :

— Quel beau couple ça ferait, la fille d'Aubert et notre Colau.

Collignon se trémousse de malaise comme s'il était assis sur des épines.

— Ils sont fous de lui, mais tout n'est pas fini, pensait-il. La partie n'est pas encore gagnée par Montigny. Si nous perdons, le Colau ne rentrera plus ici et la fête ne se terminera pas comme elle a commencé. Hé! Blanchette, vous avez été fausse avec moi, mais vous pourriez bien vous en repentir!

Depuis que Doneau est entré, Blanche n'a pas eu pour son cousin un seul regard. Il s'en trouve profondément humilié.

— Tu ne te doutes plus que j'existe! lui disait-il en pensée, mais tu seras bien forcée de te rappeler tout à l'heure qu'il eût été bon de me ménager; à me voir jouer à ma manière, je te promets que tu seras dans les transes. Et bien, oui! je me moque de Montigny, de notre équipe, de la vanité de mon oncle! Je me moque de tout ce que l'on pourra penser, je m'arrangerai pour que nous perdions !

Là-dessus, il vide son verre d'un seul coup et rit d'un rire mauvais. Il voudrait provoquer Doneau et les Gilliciens et tout le monde, mais comme chez lui la pensée est plus belliqueuse que l'humeur, il se tient bien coi.

On mange, on boit, on parle haut, tandis qu'au dehors hurle la foire.

Le Colau est trop à son aise, au gré d'Arthur. Aubert le fait boire en lui racontant ses histoires et tous deux rient à gorge déployée, sous l'œil animé et brillant de la jeune fille.

Les esprits s'échauffent, l'animation monte, les bouteilles se succèdent sur la table lorsque Titine vient dire que le Capitaine de jeunesse réclame les joueurs.

— Allons-y, dit Aubert, nous continuerons après le tournoi.

*
* *

Un banc a été réservé, près des experts, aux invités du grand Charles. Ils y prennent place avec Blanche. Au milieu des cordes, les joueurs se font des politesses. Gilly offre à Montigny le petit camp puisqu'il s'agit d'une revanche, mais Aubert veut donner le bon côté aux Blancs-Becs attendu qu'ils sont les invités. Ni les uns ni les autres n'acceptant, on recourt au sort. Une pièce de monnaie lancée en l'air désigne les Gilliciens pour le rectangle. On convient qu'on jouera la partie en dix jeux.

Excités par les vins de leur hôte, les partenaires

jouent d'une manière moins serrée que la première fois, mais plus pittoresque. Les Gilliciens prennent d'abord l'avance, grâce à quelques maladresses d'Arthur, qui livre hors du petit camp ou manque les balles qui passent à proximité de sa plaque. Mais on le hue et si l'amour-propre n'a pas entièrement raison de sa rancune, il n'ose continuer à jouer aussi mal. Du reste, le grand Charles prend ses mesures. Il relègue son neveu à gauche-passe, puis à mouche et surveille ce poste en même temps qu'il tient le sien. Alors, l'équilibre se rétablit, Montigny regagne le terrain qu'il a perdu et prend une avance légère disputée avec acharnement.

Et les quelques milliers de spectateurs poussent à chaque coup de longues et chaleureuses acclamations. Les deux phalanges sont de force égale. On ne se lasse pas d'admirer leur adresse, leur souplesse, leur élégance. Aubert renvoie les balles d'un seul coup de poignet, par-dessus le mur du cimetière.

Le Colau possède un coup d'œil d'une sûreté admirable. La balle a à peine quitté le tamis pour prendre son essort qu'il sait où elle tombera. Il l'indique à ses compagnons, à moins que, grâce à une agilité de chat, il ne bondisse aussitôt vers elle.

Trop fougueux, les Blancs-Becs perdent encore du terrain. Montigny emporte le neuvième jeu, tandis que Gilly est encore au sixième. On croit un instant la partie terminée, mais le Doré parvient à rattraper une balle qui cascade dans les branches d'un des tilleuls et la renvoie près du tamis. Cela fait tourner la chance; les Gilliciens ont sept, puis huit; une émotion étreint l'assistance; puis neuf; la foule palpite. On adresse aux joueurs des mots d'amitié, de tendresse et d'amour pour les encourager.

Arthur se sent pris du tremblement de l'attente trop vive. Il croit tenir sa vengeance. Si Montigny perd, on ne continuera point la fête chez Aubert, le regard du grand Charles le dit assez. Celui-ci exerce sa mauvaise humeur sur le tamis dont il sert les écrous et auquel il donne une forte inclinaison. Après avoir essayé la balle, il prend un élan considérable,

son effort porte si bien qu'il y a une chasse dans le rectangle. Puis, deux balles sont renvoyées mauvaises par Gilly et une autre vient expirer près des cordes. On change de camp. Le Duc gagne la première chasse, Gilly l'autre.

Le Colau s'apprête. Les spectateurs s'arrêtent de respirer. D'autres bousculent leurs voisins pour mieux voir. Blanche est haletante. Doneau jette la balle sur le tamis et la livre à Charles Aubert. La petite reine blanche, suivie par des milliers d'yeux brillants, rebondit et, décrivant une grande courbe sur le ciel bleu frissonnant, va s'abattre sur le toit de l'église, dont elle brise quelques ardoises.

Le grand Charles reste un instant ébloui, puis se sent embrassé, serré dans mille bras, soulevé de terre.

— Vivent les Montagnards !

— Vive le grand Charles !

— Vivent les Blancs-Becs !

— Le Colau a bien livré, mais le grand Charles a chassé mieux encore.

Quand le délire de la foule se fut un peu calmé, Aubert se dégagea. Doneau s'approchait la main tendue ; il la lui serra fortement.

— Sans rancune, n'est-ce pas, Colau ?

— Il ne pourrait pas y avoir de rancune entre nous, dit l'autre.

— A la bonne heure ! répartit le grand Charles, je n'ai jamais vu plus beau joueur que toi.

Et lui donne l'accolade.

— Sachez, dit-il, que je tiens les Gilliciens pour des joueurs extraordinaires.

Alors, il prend le bras de Doneau.

— Rentrons à la maison, dit-il maintenant, soyons tout au plaisir, à une autre fois les affaires sérieuses.

— Vous êtes toujours notre maître à tous, disait Doneau.

Et pendant que l'on continuait à les acclamer, ils rentraient pour se remettre à table avec tous les amis.

On fit sauter les bouchons. Le grand Charles raconta ses exploits. Il montra dans des armoires les

prix qu'il avait gagnés. Il y avait des couverts pour plusieurs ménages, des louches, des montres en argent et en or. Il en tira cinq et en fit présent aux Gilliciens ravis. Il leur aurait donné toute sa maison tant il était heureux de sa victoire, c'était peut-être celle qui lui faisait le plus de plaisir de toute sa vie.

On mangea les perdreaux, le lièvre, les gâteaux et les fruits.

Le Colau se leva et but à la santé de Charles Aubert. Il parla si bien que les femmes, émues, tirèrent leur mouchoir et que le maréchal lui-même se sentit les yeux mouillés. Le toast terminé, les deux champions se donnèrent l'accolade aux applaudissements unanimes.

La demeure du grand Charles ressemblait ce jour-là à une hôtellerie. On y entrait, on en sortait, on y rentrait et toujours Aubert offrait à boire et toujours les servantes allaient chercher des bouteilles à la cave.

Arthur avait disparu. On le fit chercher. Il répondit qu'il préférait rester chez lui.

Le soir le Colau offrit son bras à Blanche et fut son cavalier durant toute la soirée où l'on dansa sous les tilleuls. Les Montagnards n'avaient jamais vu Blanche aussi animée.

— Arthur est enfoncé, disait-on le lendemain par tout le village.

Collignon eut avec son oncle une explication. Il lui révéla que Blanche aimait Doneau et qu'il n'avait plus qu'à se retirer pour laisser la place au Gillicien.

Aubert ne protesta point. Il combla son neveu de condoléances, l'assura de son affection, lui dit qu'il l'aimerait toujours comme un fils, mais il ne pouvait complètement dissimuler sa satisfaction. L'idée d'avoir le Colau pour gendre le comblait d'aise.

Montigny-sur-Sambre partageait le sentiment de son maréchal. Heureux de posséder l'autre roi des joueurs et de garder pour longtemps encore l'égémonie de la petite reine blanche, le village fit une fête splendide aux fiancés.

MAURICE DES OMBIAUX.

LES LIVRES

Georges RENCY : PHYSIONOMIES LITTÉRAIRES

(Un vol. in-18, à fr. 3.50. — Édition de l'*Association des Écrivains belges*.)

Je suis souvent à m'étonner devant l'activité multiple et multiforme de M. Georges Rency, et je serais tenté de lui reprocher trop de hâte dans sa production littéraire, de blâmer cette succession en tumulte d'articles, de chroniques, de contes, qui tombent quotidiennement de sa plume, si je n'étais amené à m'en réjouir plutôt, pour ce que cet auteur fécond a presque toujours de personnel ou d'imprévu à nous dire.

Néanmoins, sans parler de tant d'agréables variations brodées avec verve sur le mince canevas que l'actualité lui fournit et qui ne dureront guère plus longtemps qu'elle, combien de pages resteront de toutes celles que M. Rency a écrites sur l'homme, le fait ou le livre du jour?

Aussi bien n'a-t-il pas rêvé l'immortalité, pour cette partie du moins de son œuvre, et s'est-il proposé tout simplement de faire une critique d'information, raisonnable et juste.

C'est en tout cas une chose qu'il estime de nécessité urgente pour la littérature belge, ainsi qu'il nous le dit pour terminer un chapitre de ses *Physionomies littéraires*, dans lequel il définit fort clairement quel est, à son avis, le rôle de la critique. Voici à peu près l'essentiel de sa pensée à ce sujet. La critique doit se garder d'être tout sucre ou tout vinaigre. Elle ne doit aimer ni haïr ; il lui faut rester également loin de la camaraderie et de la malveillance, de la complaisance et de la veulerie. Il lui incombe d'éclairer le public avec franchise. Elle dira : « Voilà, j'ai lu tel livre. L'auteur y traite tel sujet et y poursuit telle intention. A cette fin il s'est servi de telle affabulation, de tels

développements. Après avoir étudié son œuvre avec beaucoup d'attention, il m'a paru qu'elle possédait telles ou telles qualités. Je le prouve : car voici des citations qui vous permettront d'en juger. Il m'a paru aussi qu'elle avait tels défauts. Et en voici les preuves, dans tel passage que je crois devoir mettre sous vos yeux. » Telle est, textuellement citée, la formule proposée par M. Rency.

On conçoit aisément quel ensemble de rares qualités réclame une pareille tâche à accomplir. L'intelligence et le goût ne suffiront pas à celui qui l'assumera. « Il lui faut encore assez d'imagination, ajoute M. Rency, pour recréer en lui l'œuvre qu'il analyse et, en la recréant, pour pouvoir en découvrir les ressorts secrets, les origines, les finalités. » Il lui faut aussi une instruction étendue... Il doit être affranchi, autant que possible, des liens de toute confession religieuse déterminée... Il doit avoir une doctrine artistique ou littéraire... et être enfin impartial, pour autant qu'il soit possible à un homme, créature de passion, d'être tout à fait impartial.

Et voilà. Il y a une certaine crânerie à inviter le lecteur à confronter en quelque sorte un programme si beau, mais si complexe et si difficile, avec l'application qu'on en a faite. Il y a là aussi un danger que l'on court. M. Rency l'a-t-il toujours évité, dans cette série d'études qu'il réunit aujourd'hui sous ce titre : *Physionomies littéraires ?* Oui et non.

Sans conteste il est, de cœur, le critique sérieux, instruit, impartial, dont il trace le portrait. Et il est, de fait, intelligent à souhait, homme de goût et d'érudition notable, bon humaniste et esprit émancipé des philosophies et des religions. Mais aussi il lui arrive de paraître à tel point enthousiaste, passionné, ardent, prompt à l'attaque comme à la défense que ses jugements alors ont l'air de dépasser la juste mesure, et que la vivacité dont ils sont empreints, risque de les rendre suspects. Je pense, en écrivant ceci, à certain éreintement de Charles Baudelaire, dans lequel des boutades par où s'exprima trop souvent le dandysme maladif de l'auteur des *Fleurs du mal*, et même certaines médisances, fort négligeables, étayent une sévère condamnation de ce poète au nom de la raison et de la vérité humaine.

D'ailleurs, dire que la raison « n'a point eu de part » dans l'œuvre de Baudelaire et que celle-ci « se borne à traduire des mouvements de sensibilité », voilà qui est pour le moins contestable. Il en est qui estimeront que, au contraire, la sensibilité

est à peu près nulle chez l'artiste dont il s'agit. Et qui donc — n'est-ce pas Barbey d'Aurevilly? — a soutenu que la poésie de Baudelaire est moins l'épanchement d'un sentiment individuel qu'une ferme conception de son esprit?...

En revanche, M. Rency n'a-t-il pas poussé un peu loin son panégyrique de Jean-Jacques Rousseau? Toutefois j'admire ici sa pénétration d'esprit et sa dialectique subtile et serrée.

Je ne puis, pour le reste, qu'indiquer sommairement la matière de son livre très documenté, où l'on trouvera des opinions motivées sur Ibsen aussi bien que sur Maurice Barrès ou Guy de Maupassant, sur Verhaeren ou Gilkin aussi bien que sur Camille Lemonnier ou André Ruyters, sur le vers libre ou la poésie actuelle comme sur la littérature de terroir ou la littérature sociale.

M. Georges Rency me paraît avoir le plus souvent une intuition très nette du mouvement littéraire. Il croit à une renaissance classique qui s'élabore présentement, qui s'affirme déjà par le retour des plus grands de nos poètes vers la belle clarté de la langue et de la pensée française. C'est au nom de la pure langue et de la claire pensée de France aussi que lui-même prétend mener le bon combat de la critique. Par là se marquent bien sa personnalité et son critère, et son livre, dont la forme est précise, nerveuse et alerte, s'atteste, en fin de compte, un ensemble d'idées bien unies.

ARTHUR DAXHELET.

J. de Bosschere : QUENTIN METSYS.

Arnold Goffin : THIÉRY BOUTS.

(2 vol. illustrés à 3 fr. 50, chez Van Oest et Cie.)

Il y a vraiment une belle et utile ligne de conduite dans les entreprises de ces intelligents artistes qui ont résolu de doter la Belgique, qui en était à peu près dépourvue, d'une maison d'édition capable de rivaliser avec les organismes similaires de l'étranger.

MM. G. Van Oest et Cie ont à la fois le rare mérite de révéler ou de faire mieux connaître les Maîtres et les Œuvres de notre admirable passé d'Art et de donner un fécond champ d'activité à l'érudition de nos savants critiques. C'est ce qui manque à nos prosateurs, à nos poètes, toujours forcés de recourir aux

firmes étrangères s'ils veulent entrer efficacement en relations avec le lecteur.

S'inspirant de l'actualité, nous avons vu paraître coup sur coup des livres consacrés à célébrer tel grand artiste, à perpétuer par le commentaire et par l'image le souvenir de telle manifestation retentissante. Je signalerai dans ce dernier ordre d'idées le superbe ouvrage de M. le baron Kervyn de Lettenhove sur *La Toison d'or*. Le président de la récente Exposition brugeoise a retracé les origines et l'institution de l'Ordre fameux; il en a donné l'historique jusqu'en 1559 et démontré avec clarté son rôle dans l'histoire de la civilisation occidentale à la fin du moyen-âge.

Aujourd'hui voici que s'inaugure la « Collection des grands Artistes des Pays-Bas ». Elle comportera notamment une série de monographies illustrées de certains peintres, sculpteurs, architectes flamands, wallons et hollandais, « devant lesquels la renommée s'est arrêtée avec quelque distraction, ceux surtout au sujet desquels des questions se posent encore au lieu qu'elles soient vidées ».

Au moment où l'étude de l'art ancien passionne plus curieusement que jamais non seulement les artistes mais tout le public intellectuel, une pareille entreprise vient à son heure et constituera la plus utile contribution à l'enseignement esthétique dont la généralisation apparait de plus en plus heureuse. Tributaires jusqu'ici de l'étranger pour la documentation historique et critique relative à ces artistes, à ces œuvres, à ces écoles du passé, nous posséderons enfin une logique suite d'études qu'il revenait aux nôtres d'écrire : ces grands artistes des Pays-Bas, en somme, n'ont-ils pas échafaudé, réuni, accumulé le patrimoine immortel de notre trésor national? Ne trouvons-nous pas leurs productions, leurs théories ou leurs influences à l'origine de tout ce qui a été produit en Belgique depuis cinq siècles?

Voici donc, inaugurant cette précieuse collection aussi intéressante par les textes demandés aux spécialistes les plus autorisés que par les documents graphiques puisés aux sources les plus sûres et les plus complètes, les monographies du primitif anversois Quentin Metsys et du louvaniste Thiéry Bouts.

Voulant me borner à signaler ces ouvrages d'utile vulgarisation esthétique, je n'entrerai pas ici dans l'examen des travaux savants de MM. de Busschere et Goffin; j'y renvoie tous ceux que doivent tenir attentifs la culture de l'esprit et l'amour de l'art.

PAUL ANDRÉ.

Edmond PICARD : LE DROIT NOUVEAU

(Bruxelles. Veuve Ferdinand Larcier. — In-8°, III-81 p.).

Parler de Droit nouveau, c'est ouvrir la porte au rêve. Le Droit nouveau est le gardien d'une société meilleure, puisqu'il est entendu que l'âge d'or ne se trouve plus dans le passé, mais qu'il se prépare derrière l'horizon fuyant de demain. Mais il n'appartient qu'aux poètes, direz-vous, de parler avec charme du monde qui n'est pas encore né... et les poètes ignorent le Droit.

N'oublions pas toutefois, à côté de la poésie des sentiments, la poésie de la raison, dont l'éclair illumine les routes que les mathématiques tracent vers l'infini, ou les escalades que nous tentons vers l'avenir. Celui, peut-être, qui a le mieux fait comprendre chez nous la beauté de la science juridique, la plus ardue, la plus désolante de toutes, est Edmond Picard, et il a, des premiers, donné l'âme et la force du droit à des aspirations qui restaient simples formules d'équité.

Que de contradictions dans nos pensées ! A l'heure où Adam Smith fondait la morale sur la sympathie, il asseyait l'économie politique sur l'individualisme. Au moment où la Révolution française célébrait la fraternité des hommes, elle conservait, elle élaborait un droit civil établi sur l'autonomie de volontés guidées par des intérêts. Les grandes idées sont trop hautes : de génération en génération, nous ne les saisissons que par morceaux.

A peine aujourd'hui l'idée morale de la solidarité s'infiltre dans nos lois, et elle en fait jaillir la théorie du risque.

Quel rapport entre le risque et l'amour du prochain ? Eh oui, on ne le voit pas d'emblée, et c'est bien ce qui fait l'intérêt de nos recherches. Portés par le fleuve à de communes destinées, ne sommes-nous pas associés ? Associé, chacun ne souffre-t-il pas des malheurs advenus à l'un du groupe ? C'est le risque social... Le patron n'est-il pas lié à son ouvrier autrement que par un contrat : par un sort commun ? et ne doit-il pas subir une part du préjudice que les hasards de l'industrie causent nécessairement aux cornacs des machines ?

Et cette idée s'étend à l'infini, elle est vraie pour tous les phénomènes de la vie sociale, pour l'amant dont la maîtresse devient mère, pour toutes les extensions que lui donnera le Droit nouveau, pour tous les risques engendrés par cette vaste

compagnie d'assurances contre la faiblesse individuelle que devient la société moderne...

Elle transforme les théories les plus stables du Droit : celle de la preuve notamment; son activité est partout féconde. On dirait un de ces motifs condensés dont les maîtres de la fugue tiraient d'infinies richesses.

Le Code est le recueil des règles de guerre admises par la société entre ses membres, c'est le recueil des traités de paix imposés par le groupe humain à ceux qui sont en conflit. Il suppose la lutte, il implique l'hostilité des hommes entre eux : et c'est dans ces froissements et ces haines que nous prétendons introduire la solidarité, la fraternité, — le rêve et l'utopie ! Singulière audace !

Tel se présente pourtant le mouvement juridique auquel nous assistons. Vous luttez, dit le législateur, pour conquérir un bien : dès aujourd'hni, je le répartis entre vous, votre lutte n'aura plus de raison d'être...

Ce ne sont point les termes, ni l'éloquence d'Edmond Picard; mais en traduisant librement sa pensée, je ne la trahis point.

Et l'on verra beaucoup d'autres exemples et d'autres pensées dans sa brochure. On y trouvera un de ces discours verveux et pressants qu'il devrait bien réunir et publier un jour.

***

Maurice MAETERLINCK : PELLÉAS ET MÉLISANDE

Traduction russe de Valère Brussov.

(Moscou, 1907, édition du *Scorpion*.)

M. Brussov, qui publiait, voici quelques mois, des poèmes de Verhaeren, donne aujourd'hui une traduction nouvelle de ce drame, offert ainsi pour la quatrième fois au moins aux lecteurs russes, qui pourtant connaissent le français. Les traducteurs qui l'ont précédé n'ont pas eu un suffisant souci, dit M. Brussov, de conserver à l'original son rythme, et, la dépouillant de sa musique, ils ont enlevé à cette phrase, simple en apparence, le coup d'aile qui la fait planer. Je n'ai pas sous les yeux les traductions de Mme Vilkina et de Sabline, mais il est certain que l'œuvre de M. Brussov atteste un réel talent.

L'étude de M. A. Van Bever et quelques-unes des « Quinze Chansons » encadrent le drame traduit. Ajoutons un mot d'éloge pour l'éditeur, ce sera toute justice.

F. Mallieux.

LES THÉATRES

Monnaie : Reprises de *Carmen* (30 nov.) et de *Maître Pathelin* 20 déc.).

Parc : *Amphitryon*, comédie en 3 actes de Molière (5 déc.). — *Éducation de prince*, com. en 4 actes de M. Maurice Donnay (24 déc.).

Olympia : *L'Éventail*, com. en 4 actes de MM. de Flers et de Caillavet (13 déc.)

Alcazar : *Sa sœur*, com. en 3 actes, et *Daisy*, pièce en 1 acte de M. Tristan Bernard (29 nov.) — *Service secret*, pièce en 4 actes de MM. W. Gillette et P. Decourcelle (20 déc.).

Molière : *Rip*, opéra-com. en 4 actes de MM. Meilhac, Gille et Farnie, musique de Planquette (14 déc.). — *La Fille de Mme Angot* (28 déc.).

Matinées littéraires du Parc : Béranger : *Le paresseux*, com. en un acte (28 nov.). — Oscar Wilde : *Un mari idéal*, com. en 4 actes (19 déc.).

Matinées classiques des Galeries : *Horace* (10 déc.). — *Polyeucte* (24 déc.).

Matinées mondaines de l'Alcazar : *Le chant, la musique, le théâtre* (4 déc.). — *Vieux refrains et musiques fanées* (18 déc.).

Matinées d'art de la Comédie mondaine : Récitations d'auteurs belges. — *Baiser de reine*, un acte en vers de M. Marcel Angenot (19 déc.).

***

Carmen ; Maître Pathelin. — Notre grande scène lyrique met à profit le succès incontestable d'*Ariane* auprès du grand public pour préparer à l'aise ses prochaines nouveautés : *Fortunio* et le *Chemineau*, adaptations musicales par M. Messager du *Chandelier* de Musset et par M. X. Leroux du drame vibrant de M. Jean Richepin (1). Aussi, ce mois dernier ne fûmes-nous conviés qu'à entendre Mlle Charlotte Wyns reprenant un rôle joué naguère ici déjà par elle-même et à la reprise

(1) Nous n'avons pas encore entendu parler d'œuvres de compositeurs belges pour cet hiver, à la Monnaie ???...

d'un petit acte vieillot, et pimpant néanmoins, sorti pendant quinze ou vingt ans du répertoire.

La Carmen de Mlle Wyns tient un sage milieu — trop sage même — entre les audaces et les âpretés réalistes, d'une part, et, de l'autre, les sentimentalités avant tout passionnées et les coquetteries féminines qui sont à l'opposé des deux façons dont le personnage a été compris et composé. La fatale amoureuse des auberges louches de Séville trouve en son actuelle interprète une intelligence et une autorité, parfois même un pittoresque indéniables ; elle n'acquiert cependant aucune personnalité vraiment originale, aucun essentiel caractère.

Quoi qu'en doivent penser et déplorer les apôtres du tortueux modernisme, la joviale farce du rusé *Maître Pathelin*, du benoît et avare marchand Josseaume et de son berger facétieux Aignelet a ravi les auditeurs qui s'en étaient venus, prêts cependant à railler pour la plupart, ils doivent en convenir, assister à une exhumation présumée fort ridicule et ennuyeuse.

Tout est fané, nous sommes d'accord, dans ce livret de puérile mais malicieuse drôlerie, dans cette musique aux ritournelles, aux rondeaux, aux ariettes, aux refrains du siècle passé ; mais les fleurs dont le temps a pâli les riches nuances, atténué les vives colorations, n'a pu enlever tout leur charme aux pétales en demi-teintes ; et surtout le parfum doux demeuré enfermé dans ces corolles d'autrefois a gardé toute sa subtile saveur.

Maître Pathelin c'est un peu ce petit bouquet oublié longemps au fond d' un tiroir, retrouvé plus tard et qui n'est pas si indigne ni piteux à côté d'une riche gerbe, insolente de son éclat et de son odeur entêtante.

Mais je me hâte de dire que l'orchestre léger, pétillant comme il fallait, très délicat sous la baguette de M. Ernaldy, et que M. Decléry, en Pathelin, M. La Taste, en Josseaume, M. Dua, en berger simplet, Mmes Paulin, Eyreams, Symiane toute charmante dans sa timidité d'amoureuse ingénue, et d'autres encore enfin, tous spirituels diversement, et enjoués, et passant avec adresse du chant au parlé, pour revenir aux chansons ensuite, mirent un alerte talent à enlever avec brio ce petit acte. Tout le monde prit un plaisir sincère à applaudir et ce fut très amusant.

* * *

Amphitryon. — Molière, un jour, lui aussi, voulut s'inspirer des antiques et mettre les dieux et les héros à la scène. Il en

était bien digne autant que Racine et Corneille et refaire Plaute valait bien recommencer Sophocle ou Euripide.

Est-ce à ce sentiment un peu orgueilleux que nous devons la plaisante satire des amours de Jupiter et d'Alcmée ou bien est-ce moins noblement au dessein sournois — on l'a prétendu — de railler les amours de Louis XIV et de Mme de Montespan ? Peu nous importe en ce moment. Mais ce qui nous laissa moins indifférent, ce fut la rare bonne fortune de voir réunis sur la scène du Parc Mme Bartet, MM. de Féraudy, Leitner, Fenoux et Brunot auxquels Mme Archaimbaud et quelques uns de ses camarades de la troupe de M. Reding prêtaient leur bienveillant et précieux concours.

Amphitryon, dans le vaste répertoire moliéresque occupe une place unique et affecte un tour d'esprit tout particulier. C'est de la farce, de la parodie bouffonne avec toute l'énormité des conceptions burlesques que peut s'autoriser un homme de génie ; mais c'est néanmoins de la raillerie consciente, c'est-à-dire réfléchie, aspirant en somme à une conclusion morale ou psychologique. C'est la leçon d'éternelle humanité dans le large éclat de rire de la bonne humeur.

Cette soirée de gala fut, par la rareté de la pièce, et par la superbe perfection avec laquelle elle nous fut offerte, une des plus belles et intéressantes manifestations littéraires à laquelle il nous fut donné d'applaudir depuis longtemps.

Cher M. Reding, vous pouvez récidiver !

***

Éducation de Prince. — Le théâtre du Parc a repris l'un des plus fructueux de ses succès des dernières années. Il a annoncé que cette reprise se faisait en l'honneur de l'entrée de M. Maurice Donnay à l'Académie française. Il est piquant de constater que, de toutes les pièces de M. Donnay, *Éducation de Prince* est, avec *Lysistrata*, et pour cause, la seule dont M. Paul Bourget n'a pas parlé dans son discours congratulatoire. M. Paul Bourget a, en effet, eu quelques paroles d'analyse et d'éloges élégants et habiles pour *Amants*, *L'Affranchie*, *Oiseaux de passage*, *La Douloureuse*, *Le Torrent*, *Le Retour de Jérusalem*. Mais d'*Éducation de Prince*, point. Je crois que l'on n'a pas parlé non plus du *Vieux Marcheur*, ni du *Nouveau Jeu* sous la coupole, lorsqu'y fut accueilli M. H. Lavedan ?

Inutile de dire qu'*Éducation de Prince* fait salle comble

L'esprit pimenté de toutes les audaces de mots et de situations, le « parisianisme » prodigué dans toute sa vivacité sans vergogne, sont dépensés trop généreusement pour que le public manque cette occasion d'exciter pendant trois heures ses nervosités et ses hilarités peu édifiantes.

Pour interpréter cette pièce où trônent une reine, son fils, des rastas et des cocottes, l'on a pu réunir sur la scène du Parc des comtesses authentiques — autrichiennes, italiennes, grecques, que sais-je? — quelques femmes superbes à sonores particules, un nègre, des lautars roumains. Tout cela parmi un luxe vraiment « princier » de toilettes, de meubles, de vaisselle.

J'aimais mieux le soir d'*Amphitryon*...

*
* *

L'Éventail. — « Elle est délicieuse ! » C'est le mot que vont répétant sans cesse tous les personnages de la pièce nouvelle de MM. de Flers et de Caillavet, depuis le maître et la maîtresse de maison chez qui se passe le tout petit peu d'action qui anime ces quatre actes ténus comme un fragile mais ravissant point de dentelle, jusqu'au larbin observateur. Et on entend bien que tous veulent parler de la belle et bonne et captivante Gisèle Vaudreuil; mais on se demande aussi s'ils ne veulent pas qualifier du même coup la pièce elle-même : « Elle est délicieuse! » Et c'est bien cela. Nous disons la même chose de la praline parfumée qui fond sur la langue gourmande : « elle est délicieuse », — et l'instant d'après tout est oublié, hormis peut-être un peu de la saveur sucrée qui câline encore le palais où s'écrasa la friandise.

Les critiques ont volontiers comparé Gisèle Vaudreuil à Célimène et cherché à faire d'elle le type moderne de la coquette. Comme si le théâtre des auteurs de l'*Eventail* se pouvait comparer à nul autre! Gisèle n'est pas une coquette, parce qu'elle n'est pas méchante. Elle répand le bien, la joie autour d'elle et cela sciemment et même sans y trouver personnellemeut parfois grand plaisir. Dame! ne se laisse-t-elle pas embrasser sans qu'elle en ait la moindre envie par un mari volage, qu'elle veut réconcilier avec sa femme sans qu'il s'en doute, puis par un fiancé inconstant qui délaisse sa promise en larmes?

Mais, au fait, voici l'histoire, très simplement. Gisèle Vaudreuil a connu jadis François Trévoux et a dû se marier avec lui. Elle a changé d'avis à la dernière minute pour aller convoler

ailleurs. Elle a disparu : Angleterre, voyages, silence, veuvage. Entretemps Trévoux a porté intimement le deuil de son amour déçu : un deuil bourru, un deuil de misanthrope, de grand enfant gâté, très bon, mais horriblement acariâtre. Un hasard le remet en présence de Gisèle. Ah ! il va lui dire enfin son fait à cette inconstante, cette traîtresse ! Il essaie en effet et Gisèle tient tête à ses reproches. Mais d'une querelle naît souvent plus d'amour que d'une déclaration ou d'un baiser. Et Gisèle et François se marieront et vous verrez qu'ils seront heureux, en vertu de cet axiome que tout se termine en sourire et que tout s'achève en douce philosophie indulgente dans la vie conçue selon les quelques dramaturges accueillants de l'heure présente.

Certes une vie ainsi comprise et envisagée n'offrira ni grands éclats, ni traits vifs, ni aventures empoignantes capables de bander, sous l'effort adroit d'un homme de théâtre, le ressort puissant de l'émotion ou irrésistible du rire. L'esprit seul et jamais les sens ni peut-être même le cœur ne seront conviés à ces fêtes neuves et l'*Eventail*, comme *La Veine* ou comme d'autres de ces récents succès d'agrément, ne procureront que des jouissances comparables à celles, en somme futiles, mais délicieuses néanmoins, de la vue d'une parure élégante, d'un bijou étincelant, d'un feu d'artifice châtoyant, d'une danse légère et gracieuse.

L'*Eventail* fut joué, il n'y a pas trois mois, au Gymnase de Paris. Ce théâtre fut naguère le « Théâtre de Madame » : nulle part ailleurs la délicate fantaisie de ces quatre actes d'optimisme pimpant ne pouvait être mieux dans son cadre. A Bruxelles, à l'Olympia, elle a trouvé aussi l'asile intime et coquet qui lui convient. Mais elle y a trouvé de même pour en mettre en valeur les moindres finesses, pour en détailler à ravir les tonalités les plus menues, des interprètes du talent le plus approprié. M. Félix Huguenet apporte, avec un naturel admirable, un art extrême à sa façon de jouer avec une émotion contenue le rôle très sympathique de François Trévoux. Il fut le grand triomphateur de la soirée. Mais Mlle J. Rolly, toute grâce piquante, tout charme irrésistible, sut conquérir la salle comme elle conquérait tout le monde autour d'elle sur la scène; Mlle J. Delmar, qui possède excellemment le talent spirituel et le jeu leste et souple qu'exigent ces œuvres presque fragiles à « manier »; Mlle Raynalde, aimable et futée jeune fille amoureuse; Mlle Koslow à l'imposante beauté blonde; M. Gildès en vieux philosophe raisonneur, bien dépaysé dans ce milieu d'heureuse insouciance où tout le

monde entend se passer de raison; M. Monteaux, plaisant en mari presque volage; M. Joachim, drôle en jeune snob ridicule; M. Darcey complaisamment travesti en gendarme bon garçon; et quelques autres, apparus en des personnages épisodiques, assurèrent, dès le premier moment, à l'*Eventail* un considérable succès. Celui-ci, grâce à eux autant qu'à MM. de Flers et de Caillavet et grâce aussi à M. Fonson qui entoura la mise en scène de tous ses soins de luxe et d'élégance coutumiers, sera solide et durable.

***

Sa Sœur. — Nous connaissons les auteurs comiques qui veulent faire des pièces sérieuses. L'auteur de la *Dame de chez Maxim's* écrivant *Le Bourgeon* en est le plus curieux exemple. Mais il y a aussi les auteurs d'observation, les fervents même du réalisme parfois âpre, et toujours formel dans la peinture en tout cas, qui s'avisent de bâcler un vaudeville.

M. Tristan Bernard est de ceux-là. M. T. Bernard, c'est entendu, est un « auteur gai ». Alphonse Allais aussi fut un auteur gai et voilà que sous la solennelle coupole académique on vient de le sacrer « génie », alors que M. Maurice Donnay écrivait par ailleurs de lui que « sous de folles littératures il cachait une âme de spleen et de tendresse ».

M. T. Bernard, lui, cache une âme d'amertume et d'ironie presque cruelle. Allez avec cela bâtir un vaudeville désopilant!

Et voilà comment l'auteur de *Triplepatte* — une pièce indiscutablement très douloureuse au fond, sinon à la surface, n'est pas parvenu à faire de *Sa Sœur* une pièce drôle, malgré que tous les antiques et toujours identiques procédés de chassé-croisé vaudevillesque y soient mis en coupe réglée.

Rimbert, séduisant jeune mondain, est fiancé à Lucie. Aucun amour, ni de part ni d'autre. C'est Rimbert qui rompt, adroitement amené à cette heureuse solution par Lucie elle-même. Jeannine, la sœur de la fiancée désormais abandonnée, n'entend pas que pareil affront soit fait et elle se met, en compagnie du vieil ami de la famille, le dévoué Fister, à la recherche de Rimbert. Toutes les extravagances et les inconséquences sont bonnes pour arriver au but : ramener le volage et lui faire reprendre sa parole.

Passons sur cette course au fiancé parsemée de multiples incidents faciles à imaginer et concluons : Jeannine épousera

Rimbert et Lucie sera à celui qu'elle aimait en secret : le bon et timide docteur Barillier.

Pas de thèse, oh ! non, dans ces trois actes au demeurant fort amusants; pas de complications sentimentales non plus; rien que de l'habileté d'intrigue et des bons mots en abondance. M. T. Bernard devrait laisser ces reliefs du festin littéraire à ceux qui sont incapables d'écrire les *Mémoires d'un jeune homme rangé*.

Et puis il y a, dans cette pièce, un abus vraiment agaçant de l'automobile, de l'appel de la trompe et du bruit du moteur à la cantonnade. Je sais bien que l'auteur a déclaré qu'en permettant à ses personnages d'user de l'automobile pour se rendre d'un endroit à un autre, la pièce se passe en moins de neuf heures, tandis qu'en employant le chemin de fer « étant donnée l'insuffisance du réseau de la Seine Inférieure », les vingt-quatre heures seraient dépassées et l'unité de temps ne se trouverait plus respectée.

Si les humoristes se mettent à vouloir respecter la règle des Trois-Unités !...

Toujours est-il que *Sa Sœur* fut jouée avec entrain à l'Alcazar et que, notamment cette mignonne et futée comédienne qu'est Mlle Fabrèges, mise en vedette pendant les représentations du triomphal *Ruisseau*, se montra enjouée, rieuse, naturelle, vivante au possible.

Il y eut même peut-être trop d'entrain, ce qui accentua encore la regrettable note vaudevillesque. Voilà ce qui arrive quand les acteurs ne savent plus si leur auteur a voulu plaisanter ou parler sérieusement.

***

Daisy. — Quand je vous disais que M. T. Bernard est un réaliste, âpre bien plutôt que facétieux, amer bien plutôt que folâtre !

L'acte bref, pittoresque, empoignant, aussi vrai d'observation que de psychologie qu'il intitule *Daisy*, du titre de la chanson anglaise que tout le monde a fredonnée, en est la preuve indiscutable. Au pesage de Longchamps deux copains font le vol à la tire; l'amie de l'aîné, un grand diable mélancolique et sentimental qui ne veut être riche que pour satisfaire aux caprices de sa petite poupée coquette et jolie et rieuse, fait les doux yeux au plus jeune, novice encore dans le périlleux métier. L'amant

découvre la trahison et peut laisser tomber dans un piège de policier celui qui lui enlève sa seule raison de vivre et son seul espoir d'être heureux. Mais au moment où l'imprudent va se faire pincer, la solidarité dans le mal l'emporte sur la haine dans l'amour et le pauvre diable prévient et sauve celui qui lui vole sa maîtresse.

M. Laurel et Mme Bergé ont, notamment, joué cette scène vécue avec beaucoup de naturel et d'exacte vivacité.

*
* *

Service Secret. — On ne peut pas toujours rire ni faire sans cesse des dîners composés uniquement de desserts et de friandises. MM. Meer et Duplessy, avec l'intelligent souci de varier nos satisfactions, nous convient à déguster un plat de résistance. Il est très épicé, ce plat; j'entends que la sauce anglaise et les condiments compliqués le relèvent. Il n'en est pas moins agréable à déguster.

Dire que la pièce est d'un auteur américain, M. Gillette et a eu des centaines et des centaines de représentations dans le Nouveau Monde et que M. P. Decourcelle l'a adaptée à la scène française, c'est en indiquer déjà la tendance et l'allure.

L'action se passe en 1865, à Richmond assiégée par les Nordistes au cours de la guerre de sécession. C'est un drame fruste, invraisemblable, empoignant néanmoins, habilement charpenté, découpé en tableaux à effets très sûrs, mettant aux prises le devoir et l'amour — tout comme dans une tragédie cornélienne, — travestissant sous le rôle héroïque d'un « Service Secret » ce que nous tenons plus communément pour du périlleux espionnage, se compliquant de plus en plus pour se dénouer tout à coup à la satisfaction de l'auditeur, enfin soulagé de son cauchemar et de ses angoisses.

Mentirait celui qui déclarerait ne pas, en somme, prendre un plaisir, superficiel je le veux bien, mais attachant sans aucun doute, à ce spectacle bruyant, mouvementé, belliqueux, d'une passion un peu sauvage et d'une agitation fiévreuse. Toutefois cet agrément n'est possible que si la pièce se présente avec tout ce qu'elle exige d'exactitude pittoresque dans le décor et le costume et surtout d'entrain, de fougue dans l'interprétation. Rien de tout cela ne manqua à l'Alcazar qui prétend décidément être un théâtre très soucieux de précision, de soins, de réalisme aussi bien dans l'élégance que dans le pittoresque.

Je ne citerai aucun des excellents et nombreux artistes habituels de la maison qui enlèvent — c'est le mot — ces quatre actes trépidants dépourvus du reste de toute prétention littéraire. Un mot seulement d'une nouvelle venue : Mlle Eve Medjène ; cette jeune artiste a révélé un tempérament dramatique très intelligent déjà, servi par une fine distinction et une diction fort châtiée.

***

Rip ; La Fille de Mme Angot. — Comme l'opérette se meurt, — c'est une chose bien entendue, paraît-il, — lorsque les théâtres demeurés fidèles à ce genre aimable ne reprennent pas, pour la plus grande joie des générations actuelles, les chefs-d'œuvre consacrés de cette littérature musicale dont Offenbach, Hervé, Lecocq, Audran furent les « classiques » incontestés, ils offrent des remaniements, des rajeunissements de pièces autrefois accueillies avec une certaine faveur.

Ces secondes moutures sont rarement aussi agréables que les premières et l'on se demande pourquoi les auteurs se sont livrés à ce travail malencontreux ? C'est le cas, une fois de plus, pour *Rip-Rip*, amputé de la moitié de son titre, mais augmenté de tout un acte.

La pièce que les Folies Dramatiques représentèrent il y a une vingtaine d'années avec un étourdissant succès traduisait en quelque sorte en féerie la légende fantastique d'Irving, cette légende qui voulait qu'un paysan de Caatskill, pris d'un sommeil magique et resté endormi pendant vingt ans, se retrouvait citoyen de la libre Amérique après s'être connu sujet du roi d'Angleterre. Aujourd'hui ce sommeil se transforme en un songe et à l'acte nouveau, Rip revient parmi les siens et retrouve les gens et les choses, sa femme et son logis tels qu'il les avait laissés la veille, et non quatre lustres plus tôt.

Pourquoi déformer les légendes ? Rip était bien plus original dans la fiction qu'il ne l'est aujourd'hui dans la réalité.

Par bonheur la musique de Planquette n'a pas varié, elle, et garde toute sa délicate et pimpante inspiration, son charme mélodique distingué.

Avec les moyens dont il dispose, le théâtre Molière a fait de son mieux pour monter une œuvre qui tient plus, pour le décor et la mise en scène et même le mouvement des personnages et de la figuration, à la féerie qu'à l'opérette. Mais j'avoue que j'ai souvent vu les excellents artistes de M. Munié mieux à l'aise qu'ils ne le furent en cette occasion.

Dès le lendemain ne prenaient-ils pas en effet leur revanche en menant tambour-battant la reprise de cette *Fille Angot* toujours jeune, entraînante, poétique un peu, frondeuse à l'occasion, qui partait, voilà quelques trente-cinq ans déjà, de Bruxelles pour faire son glorieux tour du monde ? Chaque fois qu'elle reparaît au pays de sa naissance et de son premier triomphe, Clairette retrouve un accueil empressé. Ce n'est point, cette fois encore, Mlle Ramberty qui fera mentir cette traditionnelle sympathie, pas plus que M. Harlé qui barytonne aimablement le joli rôle d'Ange Pitou.

* * *

Matinées Littéraires du Parc. — M. Jean-Bernard fit, l'an dernier déjà, au théâtre du Parc, la conférence-prologue, lors de la séance consacrée à Aug. Vacquerie, si mes souvenirs sont fidèles. Ce jour-là, M. Octave Mirbeau, l'automobiliste distingué bien connu dans le monde spécial des chauffeurs, s'arrêtait précisément à Bruxelles au cours de la randonnée d'entraînement à laquelle il se livrait en vue de l'abatage du sensationnel record que l'on sait. Ayant vingt minutes de loisir pendant qu'on astiquait au garage sa merveilleuse machine X... (voir aux annonces), M. Octave Mirbeau entra au théâtre du Parc. Il entendit parler M Jean-Bernard, de Toulouse.

Le soir même, sur son carnet de route, M. Octave Mirbeau écrivait : « Les conférenciers belges ont un accent bien amusant. »

Un an plus tard, M. Mirbeau, dans un prospectus de publicité consacré à l'industrie automobile française, imprimait et publiait, parmi beaucoup d'autres aussi exactes et profondes, cette vérité définitive : « les conférenciers belges ont un accent bien amusant ». Voilà comment se documentait M. Mirbeau

Mais M. Jean Bernard, de Toulouse, nous a, une fois de plus, confirmé que l'accent de pas mal de conférenciers français ferait rougir un obscur naturel de Habay-la-Neuve ou de Houdeng-Gœgnies.

Et puis, sous le prétexte de nous parler de Béranger, — un joli, un fécond sujet de conférence cependant, — M. Jean Bernard, pendant deux heures (vous lisez bien : pendant deux heures interminables !) a offert un galimatias désordonné d'anecdotes, de bons mots d'almanachs, un fatras d'inventions et d'erreurs. M. Jean Bernard, par exemple, ignore même que

l'immortelle Elvire s'appelait Mme Charles, née Julie Bouchaud. Car à propos de Béranger, M. Jean Bernard a parlé de l'amie de Lamartine, et de beaucoup d'autres choses et d'autres gens encore. Mais M. Jean Bernard n'a que fort peu et très mal parlé de Béranger.

Le public a beaucoup ri et M. Jean Bernard a cru que c'était de plaisir. Oh ! ces Gascons ! M. Jean Bernard doit être la bonne fortune des tables d'hôte, sur les bords de la Garonne.

Les quelques instants pendant lesquels l'incontinent conférencier voulut bien se taire furent occupés par quelques artistes du Parc à chanter très finement une douzaine de chansons célèbres : le Grenier, les Escargots, le Vieux Sergent, et la Lisette bien entendu ; d'autres les « dirent », mais ceci fut un tort.

Enfin, à titre de curiosité littéraire, on nous offrit la primeur d'une comédie inédite : *Le Paresseux*, de celui-là dont on ignora bien longtemps cette unique incursion dans le domaine dramatique. L'œuvrette est plaisante, spirituelle même parfois et montre en vers aisés à quoi même le défaut nonchalant de Dorante qui néglige ses amis, ses affaires, ses amours même pour le seul plaisir de paresser sans souci de rien ni de personne.

Autrement intéressante fut la séance consacrée à Oscar Wilde.

Ce n'est pas sans étonnement ni curiosité que nous attendions cette présentation, au public féminin et juvénile des matinées littéraires, de l'auteur trop célèbre (je ne pense pas à son œuvre en écrivant ceci) de *Salomé* et de la *Ballade de la geôle de Reading*.

M. le comte Adrien van der Burch fut chargé de cette tâche délicate. Il s'en tira avec habileté, et c'est précisément au péril de trop pénétrer au cœur de l'œuvre et de l'art de Wilde, qu'il faut attribuer le superficiel de sa causerie. Se traitant, du reste, modestement lui-même de « conférencier de fortune », M. van der Burch a convenu de très bonne grâce qu'il y avait beaucoup d'autres choses à dire du *Portrait de Dorian Gray*, des *Intentions*, du *Crime de lord A. Savile*, du *Prêtre et de l'Acolyte* et de tant de troublants *Poèmes*, que ce qu'il a pu en offrir à un public au surplus attentif et bienveillant.

Mais ce qu'il eût été cependant curieux de dire en passant, aux jolies dames de ces après-midi élégantes, c'est que le

mystérieux, lyrique, troublant Wilde fut, vers 1888-1889, directeur d'une revue mondaine : *The Woman's World*, et qu'il y publia nombre de pages (récemment traduites par M. A. Savine), consacrées par exemple à apprécier les travaux à l'aiguille de Mrs May Morris, les leçons de dessin de Mrs Jopling, l'exposition de broderie, installée à Grosvenor Square, les livres de Mrs. Moulton ou de Mrs. Oliphant.

C'est, en effet, ce Wilde-là qui a certainement écrit *Un Mari idéal*, et ce sont les lectrices du *Woman's World* qui ont dû lui faire à Newmarket le succès dont le théâtre du Parc vient de renouveler l'unanime enthousiasme.

Cette représentation d'*Un Mari idéal*, est une de ces nouvelles audaces heureuses dont M. Reding est coutumier. La pièce n'a jamais été jouée sur une scène française; le fait est d'autant plus étonnant qu'elle a tout ce qu'il faut pour plaire au public mondain des théâtres du Boulevard. Augier et Sardou semblent s'y être associés pour donner à une intrigue, compliquée à plaisir, l'habile piment de l'inextricable, pour y prodiguer cette adresse des préparations, ces ressources des accessoires ingénieux : le bijou égaré, le fermoir à secret, la lettre révélatrice, etc. Mais sur tout cela un poète-philosophe et surtout un humoriste cinglant a jeté la fantaisie et l'observation, et un écrivain de maîtrise a prodigué l'art de son dialogue étincelant.

Avec ses naïvetés et ses beautés, ses invraisemblances et son émotion, *Un Mari idéal* est incontestablement une œuvre symptomatique, et l'on a pris le plus vif intérêt à en suivre les péripéties, — il s'agit d'une intrigante, une « aventurière », dirait Augier, venue jeter le trouble dans un ménage uni, riche, heureux, mais à l'origine de la fortune duquel se trouve une honte, que cette femme ambitieuse et d'âme vile est seule à connaître et qu'elle exploitera. Cela se passe dans le monde très fastueux de la haute société londonienne, en un salon diplomatique dont l'auteur fait un tableau plein de relief élégant, mais d'impitoyable fidélité.

Ces quatre actes, écrits dans une langue qui suit littéralement le texte original, sont très difficiles à jouer. Il faut d'autant plus admirer que l'interprétation en fut vraiment parfaite. MM. Richard et Barré, et surtout M. Jean Laurent, d'une froideur, d'uue morgue hautaine, d'une émotion qui ne se trahit jamais, même aux plus alarmantes minutes du drame, furent d'impeccables grands seigneurs anglais. Mme Manette Simonet, qui tenait le rôle de premier plan de cette Mrs Cheveley

au cynisme fatal, se révéla vraiment comédienne experte. Nous n'avions aperçu jusqu'ici cette artiste que dans des rôles épisodiques; tout le monde fut unanime à constater qu'elle est capable de soutenir sans défaillance le poids d'une création de vigoureux relief, telle que celle de l'héroïne du drame d'O. Wilde. Mme Léa Siria débutait au théâtre : pour leur coup d'essai tous les héros ne font pas des coups de maître. Nous retrouverons Mme Léa Siria dans d'autres circonstances et pourrons plus équitablement alors augurer de son avenir dramatique

Un mot de véritable admiration pour le luxe et l'élégance prodigués dans le décor, l'ameublement, les toilettes. Nous étions sans conteste chez de grands seigneurs authentiques.

*
* *

Matinées classiques des Galeries. — Tout fut pour Corneille ce mois-ci, aux après-midi classiques que nous devons à l'heureuse initiative de M. Fonson. *Horace*, *Polyeucte*. Le modèle de l'héroïsme civique, le spécimen de l'héroïsme religieux. Le nationalisme et le fanatisme. Rome et Dieu.

Corneille puisait à des sources bien diverses d'inspiration pour traduire en beauté les drames du cœur humain aux prises avec tous les sentiments qui le peuvent agiter. A Pierre l'Arétin, prince et bandit tout ensemble, poète et soudard, dépravé en tout cas et cynique, Corneille emprunte l'idée de mettre à la scène le récit de Tite-Live qui montre un des épisodes de la lutte fratricide d'Albe et de Rome. Trois ans plus tard, Corneille emprunte à Siméon le Métaphraste qui compila les vies des saints de l'Eglise grecque, l'idée de bâtir en cinq actes et de rimer en admirables vers l'histoire du néophyte ébloui par la Vérité toute-puissante de la Foi nouvelle.

Horace et *Polyeucte* sont incontestablement deux des plus belles œuvres de l'auteur du *Cid*. Toutefois ces tragédies ne sont pas exemptes de l'un ou l'autre péché contre les règles essentielles. Aucune des pièces de Corneille du reste n'échappe à un reproche capital dans le fond ou dans la forme. Ce génie était trop impétueux pour consentir à une totale contrainte et par l'une ou l'autre fissure du moule étroit de la convention classique il ne peut s'empêcher de s'échapper.

Il est piquant de noter que dans les deux tragédies représen-

tées successivement aux Matinées classiques des Galeries, c'est la règle de l'unité d'action qui n'est pas formellement respectée. Ici le meurtre de Camille, encore qu'il soit logique et presque indispensable, entraîne l'intérêt hors du droit chemin où devraient le maintenir le seul combat d'Horace et de Curiace et son épilogue; là-bas l'amour de Pauline pour Sévère et en retour la passion désespérée de l'illustre romain pour la fille du proconsul, divisent la sympathie que seul devrait requérir Polyeucte, amant et époux essentiel.

Mais en consentant à se rapprocher parfois mieux de la vie au risque de s'affranchir un instant de la règle, Corneille a-t-il cessé d'être le génie héroïque et frémissant que nous acclamons encore?

Et nous l'acclamons surtout lorsqu'il vient à nous par les voix et tout l'art noble du geste et de l'attitude de tragédiens tels que MM. Fenoux et Paul Mounet et surtout l'angoissée, impressionnante et belle Madeleine Roch?

Je ne dirai pas autant de bien de l'interprétation de *Polyeucte*. Si M. Albert Lambert fils, qui est bien le plus parfait tragédien de l'heure présente, le seul peut-être capable de renouveler sans rien en altérer la noblesse héroïque, l'enthousiasme inspiré des personnages traditionnels, qui est bien aussi celui qui seul peut leur prêter une élégance, séduisante dans la majesté, apparente même au milieu des plus fougueux emportements, — les artistes fort disparates qui l'entouraient furent assez quelconques. Mme Verteuil, même, présentant une Pauline sans autorité et surtout... sans mémoire, faillit plus d'une fois gâter les plus belles choses.

Mais, je le répète, Albert Lambert fils était là et on finit par ne plus voir, par ne plus entendre que lui. Je crois, Dieu me pardonne, qu'on en venait à oublier Corneille lui-même?

*
* *

Matinées mondaines de l'Alcazar. — Beaucoup de musique, ce mois-ci, à l'Alcazar, où, deux après-midi, vinrent se retrouver les fidèles belles dames très chapeautées qui prennent prétextes de ces aimables mais trop futiles réunions pour encadrer la dégustation du *tea* et le grignottement des *cakes* de cinq heures.

M. Isnardon raconta de sa belle voix chaude qui fit florès

autrefois à la Monnaie quelques anecdotes peut-être authentiques de la vie des chanteurs illustres ; il annonça que M. Albers qu'on allait entendre était un grand artiste ; — et Mme Isnardon aussi, cette Mme Isnardon que nous avions entrevue quelques soirs lorsqu'elle débutait sous le nom de Lucie Foreau. M. Isnardon n'ennuya du reste personne pendant la demi-heure qu'il prit pour raconter ses gentilles historiettes ; mais il ne nous fit pas oublier qu'il fut — et qu'il est encore, je présume, — un talentueux baryton.

M. Albers fut acclamé ; Mme Isnardon fut applaudie et quelques-uns des bons pensionnaires de la maison prirent leur part de ces succès. Il serait injuste de ne pas réserver une mention spéciale à M. Laurel qui dit avec un beau sentiment et d'une voix prenante un fragment de la *Nuit de mai*.

M. Serge Basset, lui, effleura un sujet apparenté à celui de la causerie précédente. Cela s'appelait *Vieux refrains et musique fanée* et cela prit le charme un peu effacé des vieilles choses, des souvenirs facilement mélancoliques ou la grâce un peu puérile et maniérée des anciennes tendresses. M. Serge Basset tressa de jolies guirlandes de fleurs qu'il offrit d'un geste élégamment suranné aux poètes et aux musiciens de jadis, aux artistes qui les allaient interprêter, aux directeurs qui l'avaient convié à cette petite fête pieuse et intime, à l'auditoire si sympathique, à tout le monde enfin. Puis M. Serge Basset disparut sur un dernier sourire et le régisseur vint annoncer... que le thé était servi

J'oubliais de signaler cette sensationnelle innovation : le conférencier lui-même but du thé entre ses phrases. Voilà que la tasse frêle au tiède breuvage odorant a remplacé la traditionnelle carafe d'eau claire !

M. Clément fit pâmer ses auditrices au son cajoleur de la plus souple et veloutée voix de ténor qui se puisse faire entendre. Mme J. de Bussy mit en valeur toute la finesse et la délicate sentimentalité de quelques romances vieillotes qui retrouvent tout leur succès d'esprit et de grâce dans l'art adroit d'une diction séduisante. M. Marcel Lefèvre, enfin, détailla la verve piquante de quelques refrains célèbres de notre enfance, ceux-là que G. Pierné, je crois, (le programme n'en disait rien,) a si délicieusement harmonisés et que notre compatriote, le fin dessinateur G. Delaw, a publiés en de ravissants albums.

***

Matinées de la Comédie Mondaine. — Ce qui devait arriver arrive. L'autre jeudi, sur le coup de deux heures, le critique infortuné se trouvait convoqué à la fois au théâtre Molière où l'on jouait l'opéra-comique, au théâtre du Parc où Wilde faisait salle comble et à la bonbonnière du Passage du Nord où de jeunes poètes officiaient à leur tour pour la première fois.

Il m'est revenu que ce début fut heureux. J'en suis fort aise, le but des organisateurs étant des plus louables : initier ce public de plus en plus nombreux et attentif des après-midi théâtrales aux pullulantes beautés de notre littérature poétique nationale. Quelques poêmes de Maeterlinck, de Verhaeren, de Rodenbach trouvèrent en Mme Marie Derboven et du Tilly de compréhensives interprêtes et l'acte en vers, déjà naguère applaudi, de M. M. Angenot : *Baiser de Reine !* reçut un accueil qu'on me dit très flatteur autant que légitime.

Cette séance aura des lendemains; je serai enchanté de trouver l'occasion de m'y intéresser plus effectivement que cette fois-ci.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

48me Salon des Aquarellistes.

Ce salon marquera dans les annales de la Société des Aquarellistes ; la valeur en est inattendue et dépasse la moyenne des expositions.

Le souci de l'œuvre étudiée, l'effort général pour rehausser le niveau d'art de l'aquarelle et du pastel, la recherche d'une grande poésie — meilleure qu'une pensée —, le soin et le respect d'eux-mêmes avec lesquels la plupart des exposants ont fait choix des œuvres offertes, tout cela nous sollicite vers l'émotion, parfois même vers l'admiration.

C'est peut-être bien à la profonde transformation de leur métier que les aquarellistes d'aujourd'hui doivent qu'ils nous intéressent spécialement. Ce métier, plus compliqué que l'antérieur procédé unique de l'aquarelle, plus complet aussi par l'emploi de la gouache, du crayon, du pastel, de la sanguine, de tous les moyens, en un mot, mis à leur disposition, donne la

sensation précieuse d'une chose inattendue. Or, en art, rien n'est plus attrayant, rien n'est plus séduisant ni plus pénétrant et n'entr'ouvre avec autant de promptitude, les portes de l'admiration.

Ne devons-nous pas convenir que l'éternel, l'identique aspect primaire de tant d'œuvres bonnes cependant, fut souvent une source de lassitude, lassitude qui nous empêcha d'aller plus au fond de leur analyse? Par contre, que l'on se souvienne des heures imprévues suscitées par l'apparition d'un métier nouveau, d'une nouvelle méthode ou plus simplement d'un procédé matériel inconnu, la décomposition des tons par exemple, le crayon Rafaelli, d'autres encore.

C'est une de ces heures que nous vivons aujourd'hui, en voyant le parti qu'ont su tirer d'un retour à des procédés abandonnés, quelques artistes qui se soustraient à des règles ridicules et étroites.

A ce propos, *Fernand Khnopff*, qui n'est pas le moindre d'entre eux, me faisait observer qu'autrefois le passe-partout blanc était de règle et la gouache rigoureusement proscrite. A présent l'ordre est renversé ; ce qui était la règle est proscrit et tous, ou presque tous, sont retournés à l'emploi de la gouache.

Cela semble peu de chose et c'est beaucoup, pourtant. L'aspect extérieur de l'œuvre, l'aspect primaire, dirais-je, est modifié et il en résulte cette sensation de l'inattendu, de l'imprévu dont je parlais plus haut. Tout le monde y a gagné : les artistes des moyens d'expression nouveaux; nous, des œuvres plus complètes.

Mais il y a mieux encore à dire de ce salon ; il y a cette tendance générale à baser la valeur des œuvres sur un fond de sentiment et de poésie. La *première vue* des choses ne suffit plus; l'arrière-pensée ou l'arrière-sensation qui naît de la rêverie ou de la réflexion, participe pour une grande part, à la beauté des œuvres d'art. Sans prétendre à la conception idéaliste du peintre symbolique, plusieurs des exposants s'abandonnent à ce sentiment de poésie qui est, malgré tout, le fond de toute âme qui sent.

Que l'on n'aille point en conclure que je préconise la peinture d'idées, ce prétendu grand art. Je ne me laisserai jamais aller à cette manie de la classification qui pousse quelques-uns des nôtres à subdiviser la peinture en grand art, art moyen et petit art. En réalité cela équivaut à classer les œuvres, selon leur valeur intrinsèque, en belles, moyennes et médiocres et

si l'on veut gratter ces herboristes de la classification jusqu'au sang, c'est-à-dire jusqu'à l'aveu, c'est à cette constatation que vous les réduirez, tout simplement.

Mais à conclure de là que je me satisfais amplement d'un plat de pommes excellemment peintes, il y a loin.

Ceci est de l'école, de l'apprentissage et peut satisfaire les yeux; l'œuvre d'art doit être plus complète, mais que ce soit par le symbole d'une idée ou par la seule communion d'une sensation élevée; si elle remue l'âme elle est complète et tel paysage, synthèse d'une heure de poésie, sera l'égal de telle composition idéaliste qui nous fera penser sans autant nous émouvoir.

Jacobs Smits, dans son art volontairement élémentaire et avec des personnages de la plus simple humanité, est-il moins *religieux* et moins intellectuel que tel autre qui nous symbolisera l'évangile même en une figure merveilleusement composée et vêtue de tous les attributs religieux?

Et les petits paysages de *Fernand Khnopff*, qui sont faits des choses de la nature les moins recherchées, une maison, de l'eau, des arbres, ne nous empoignent-ils pas le cœur et ne le pressent ils pas jusqu'à le faire saigner de toutes les tristesses, autant que ses figures aux yeux énigmatiques, et aux chairs ivoirines, nous pressent le front pour en faire jaillir la pensée?

J'avouerai même que le peintre qui ne veut peindre qu'une pensée, me fait le plus souvent l'effet d'avoir bien mal choisi son art. A moins de mettre dans la bouche de ses personnages quelque banderole explicative, à la façon des primitifs, sa pensée — si elle est quelque peu compliquée — risque beaucoup de n'être pas devinée et si, par contre, elle est trop simple, trop banale pour tout dire, comment le peintre a-t-il cru nous émouvoir?

Et puis, que de fois les symboles plastiques sont imprécis! Ceci me remet en mémoire deux œuvres de sculpture, si pas égales, toutes deux pourtant bien réussies. Toutes deux étaient constituées d'un groupe de figures qui, dans un geste d'âpre avidité, tendaient nerveusement les bras vers un but invisible. L'une, représentant une course olympique, s'intitulait : *Au but*, tout le monde la connaît; l'autre symbolisait la lutte pour la vie. L'on pouvait, sans la moindre anomalie, intervertir ces appellations ; les deux choses répondaient également aux deux significations. Il eût fallu des attributs conventionnels pour s'y retrouver et je soupçonne singulièrement les prétendues pein-

tures d'idées, de ne s'être jamais exprimées que par des signes conventionnels.

Tel n'est pas le cas des meilleurs exposants de ce salon. Ils se sont contentés d'appuyer leur métier sur des éléments de poésie et de douce rêverie et, se tenant aussi éloignés d'une exclusive matérialité que d'un art trop idéaliste, ils nous ont proposé des pages d'art tout à la fois très peintres et très artistes.

***

Salle Boute.

Le bruit que M. *Carl Werlemann* menait depuis quelque temps autour de son nom, faisait espérer des merveilles. Hélas ! il nous faut déchanter. Ou la Norwège est vraiment le pays hideux et noir que nous représente M. Werlemann et l'on se demande alors comment il a pu retenir aussi longuement son attention ; ou bien la Norwège ne mérite pas la mauvaise réputation que lui fait l'artiste et alors le tort de celui-ci n'en est que plus grave; il n'est pas permis de se tromper à ce point.

Vraiment est-il, peut-il être au monde, un pays aussi dépourvu de couleurs et de lumière ! *Willy Finch*, qui nous en a montré quelques sites, nous certifie que la Norwège est belle et ne manque pas de coloration.

Non, vraiment, la faute de M. Werlemann nous paraît impardonnable et son insistance à calomnier la nature d'un pays qui jouissait d'une universelle réputation de beauté, suscite la mauvaise humeur.

GRÉGOIRE LE ROY.

La Médaille à l'Exposition triennale des Beaux-Arts de 1907.

A cette heure où nos médailleurs sont nombreux et font preuve d'un réel talent, on se serait attendu à leur voir réserver à la Triennale, le Salon auquel leur mérite leur donne droit. A la grande stupéfaction des amateurs de médailles, celles-ci ont été dispersées çà et là dans des stands où s'étalaient inutilement, sur des centaines de mètres carrés, des meubles plus ou moins viennois, mais en tout cas aussi peu belges que possible.

A quoi faut-il attribuer cette manière de traiter nos médailleurs? Sans doute à la façon défectueuse dont on procède en haut

lieu aux nominations de la commission organisatrice et du jury : aucun médailleur, aucun numismate n'a jusqu'à présent fait partie de ces comités. C'est là une situation tout à fait injuste : il conviendrait qu'à l'avenir l'art de la médaille y eût ses représentants. C'est un art nettement distinct de la sculpture et qui, tout autant que cette dernière, doit être encouragé.

Sait-on, en effet, que la Belgique est peut-être le pays du monde qui produit le plus de médailles? La moindre réjouissance, le plus petit événement publics ou privés sont inscrits sur le bronze. C'est donc chez nous un art national. Par conséquent il est bon que, tous les trois ou quatre ans, nous puissions voir réuni dans un salon ce qui a été produit de plus remarquable.

Cette fois, l'installation défectueuse des pièces à exposer a amené l'abstention d'un grand nombre d'artistes : ni Louis Dupuis, ni Paul Dubois, ni J.-B. De Keyzer, ni H. Leroy, ni Lagae, ni Fernand Dubois, pour ne citer que quelques noms, n'ont exposé. Huit artistes seulement — et encore, parmi eux, faut-il compter un Hongrois — ont envoyé quelques-unes de leurs productions. Leurs cadres ont été accrochés çà et là, au petit bonheur, sans souci de l'éclairage, qui pourtant joue un rôle capital en matière de médaille. Celui de M. Samuel, entre autres, était si haut perché que, malgré mes lunettes, je n'ai pu déterminer une petite médaille placée dans la partie supérieure, et que je ne connais pas, m'a-t-il semblé!

Si, *a priori*, on était décidé à agir ainsi, mieux eût valu exclure totalement la médaille du Salon.

Pourtant, depuis quelques années, nos médailleurs ont de plus en plus affirmé leur volonté de produire des œuvres réellement artistiques. Deux d'entre eux se sont particulièrement mis en vue : MM. G. Devreese et Ch. Samuel. Tous deux sont des artistes consciencieux qui possèdent du métier ; le premier, plus Flamand, a la touche puissante, parfois un peu massive peut-être ; le second, plus élégant, se rapproche davantage des maîtres français. Tous deux sont originaux.

M. G. Devreese a beaucoup produit ces derniers temps : on ne compte plus ses plaquettes et ses médailles à l'effigie de nos contemporains. Généralement les portraits sont bons. Citons ceux de MM. A. de Witte, Em. De Mot, Fr. Leroi et Anna de Kempenaer, des enfants Ganshof, etc. La médaille de l'inauguration de Bruges-port de mer n'est pas un chef-d'œuvre : la nouvelle effigie du roi est moins bonne encore que celle de la

médaille du soixante-quinzième anniversaire de notre indépendance; les plans n'en sont pas bien étudiés, et la barbe est laineuse; la composition du revers est raide, et les personnages manquent de proportion et de naturel.

Par contre, je signalerai de manière toute spéciale la plaquette de M. Devreese à l'effigie de M. Em. Mestreit. L'artiste a réussi à donner à la physionomie quelque chose de vivant, d'animé, et il a traité la barbe et la moustache — ces... poils d'achoppement auxquels se butent tous ceux qui confient des portraits au métal — avec plus de légèreté que de coutume.

Je mentionnerai enfin un petit bijou : la breloque de la Fédération des Employés communaux, qui est presque un modèle de technique, de composition et de grâce.

M. Ch. Samuel a présenté une série d'œuvres moins homogènes que celle de M. G. Devreese. Le relief est sec et plat dans sa plaquette de l'inauguration de l'hôtel de ville de Saint-Gilles; il est exagéré à la tête, surtout par rapport au cou et aux épaules, dans la plaquette à l'effigie de M. Ch. Dietrich.

Par contre, j'aime beaucoup le portrait à mi-corps de M. Aug. Vergote : les traits du visage sont nettement accusés dans cette figure si caractéristique, encadrée de longs favoris descendant jusqu'au menton, et l'artiste a su donner de l'expression aux grosses lèvres gourmandes, d'allure un peu boudeuse, du gouverneur du Brabant.

La médaille de la classe des Beaux-Arts de l'Exposition de Liége respire une véritable distinction, et dans l'effigie royale, et dans la figure symbolique de la Science. Mais la médaille la plus délicate de M. Samuel est, sans contredit, celle de l'Exposition d'art culinaire. Elle est gentille à croquer, — ce qui est tout à fait de circonstance, — tant l'artiste a su mettre de légèreté et de grâce dans cette femme assise sur un globe qui, au droit, verse à profusion les fleurs et les fruits de sa corne d'abondance

M. Fr. Vermeylen, à côté de ses médailles aux effigies du Prof. Lefebvre et d'Orban de Xivry, dont la réduction a été bien mauvaise, expose un morceau qui dénote un remarquable progrès : c'est la médaille des noces d'or du comte et de la comtesse de Limburg-Stirum. Les effigies des jubilaires sont reproduites avec une exactitude et une précision suffisamment nerveuses; les cartouches à armoiries du revers sont, il est vrai, un peu lourds et un peu empâtés, mais, par-dessus, joue un petit amour si grassouillet et si souriant qu'il fait oublier les blasons.

J'aime moins la grande plaquette à l'effigie du Dr C. Van Rechoudt : la figure du docteur est comme aplatie et manque de modelé. Par contre, le galvano à l'effigie du roi n'est pas sans caractère. Ce portrait de notre souverain mériterait d'être frappé.

Pourquoi donc M. Is. De Rudder ne nous a-t-il donné que des modèles en plâtre? On désirerait voir ce qu'est devenu à la réduction le modèle de la plaquette offerte par la ville de Bruxelles à M. A. Mabille. Au droit, l'allégorie qui personnifie la ville doit être charmante, comme sont la plupart des œuvres de M. De Rudder, mais on se demande avec inquiétude ce que donne l'inscription du revers, déjà si pénible à lire sur le modèle, par suite de l'enchevêtrement des lettres.

On voudrait aussi constater ce que donne en petit la gracieuse jeune femme de la plaquette de l'entente hollando-belge. Nul doute qu'une autre fois M. De Rudder ne satisfasse cette légitime curiosité.

M. A. Mauquoy, lui aussi, s'est borné à exposer des modèles. Tous sont d'une exécution très grossière; le meilleur est un portrait de Peter Benoit. Cet artiste semble vouloir se tailler une originalité en se contentant d'ébaucher ses portraits, comptant sans doute sur le tour à réduire pour parfaire son œuvre. C'est là une erreur dont il importe que M. Mauquoy revienne : la médaille demande un fini soigné.

Ce fini, naturellement, doit être proportionné aux dimensions de la réduction : j'en trouve une preuve immédiate dans le jeton de présence de la Société hollandaise-belge des Amis de la médaille d'art, dû à un jeune médailleur plein de promesses, M. J. Jourdain. M. Jourdain y a représenté un ouvrier nu, en train de battre monnaie, mais il a poussé si loin l'exécution du modèle qu'à la réduction son monnayeur a pris un aspect de squelette.

M. Jourdain s'est d'ailleurs vite corrigé de ce défaut, et immédiatement s'est rangé en bonne place parmi ses confrères, par l'exécution d'une médaille en souvenir de la reine Marie-Henriette. Chose étonnante, le Gouvernement n'avait pas pris l'initiative de la frappe d'une médaille à la mort de notre souveraine. C'est la Société hollandaise-belge qui a posé cet acte de piété loyaliste. L'œuvre de M. Jourdain est réussie au delà de toute espérance : le portrait de la reine, légèrement idéalisé, exhale une majesté sereine; au revers, une jeune femme, appuyée contre un tombeau dans une attitude méditative, sym-

bolise le silence de la tombe. Encore un peu de travail et M. Jourdain se classera au premier rang.

Le médailleur-animalier, M. P. Schaar, nous donne six modèles de têtes de chiens : lévrier, schipper, chien de chasse, basset, berger, etc. Tous ces animaux sont fort bien traités. Mais, encore une fois, pourquoi ne pas y avoir joint les médailles elles-mêmes?

Je signalerai, pour terminer, l'envoi du médailleur hongrois Szintgyorgyi. Il se compose de cinq plaquettes d'exécution molle. On dirait que l'auteur s'est amusé à frotter ses modèles jusqu'à usure de toutes les parties saillantes. Ce n'est pas de la médaille.

Bref, malgré les nombreuses abstentions, la pauvreté des envois, et la défectuosité du placement, pour un observateur attentif, il est certain que l'art de la médaille est en progrès chez nous.

Espérons qu'à la prochaine exposition triennale un salon suffisamment vaste et bien éclairé sera mis à la disposition des médailleurs. On y installera des montres légèrement inclinées sous lesquelles *une commission, dont ne pourront faire partie les exposants*, rangera les divers envois. De la sorte le public pourra, en fin de compte, juger des progrès réalisés par nos médailleurs; ceux-ci seront mis bien en lumière, et tout le monde y trouvera des avantages.

Victor Tourneur.

LES CONCERTS

Groupe des compositeurs belges (25 novembre). — Récital de chant : *Henri Albers* (3 décembre). — *Thomas Canivez* (5 décembre). — Premier concert Durant (8 décembre). — Société de musique de chambre. : *Paul Goossens* (10 décembre). — Deuxième Concert Ysaye (14 décembre). — Scola Musicæ *Œuvres de Grieg, Quatuor Charlier* (16 décembre). — Concert Samuel (19 décembre). — Concert Deru (20 décembre). — Concert Heuschling (21 décembre). — Deuxième Concert Durant (29 décembre).

A la lueur de quelques bougies, l'électricité ayant oublié de fonctionner, la salle Ravenstein rappelait les auditions moyenâgeuses d'antan, et, ironie du sort, c'était le groupe des jeunes compositeurs belges (ne jouent-ils pas toujours de malchance), qui devait officier.

Qu'importe, et vaillamment faute de lumière dans le local, il fut fait grand jour dans notre âme, grâce surtout à l'admirable *Sonate* pour violon et piano de *Aug. De Boeck*. Nous connaissions de lui des pages toujours simples et sérieuses et même savantes, telles les curieuses et pittoresques *Humoresque*, *Toccate* et *Mazurka* entendues ce soir-là, mais cette sonate mérite une mention toute spéciale ; elle peut être classée parmi les meilleures du genre, et se réclame d'originalité, de solide structure, le tout d'une inspiration et d'un souffle aussi élevés que délicats. Son interprète, *Mlle Laenen*, y a mis d'ailleurs, ainsi que dans les deux pièces pour piano seul, un élan, une fougue auxquels peu ou pas de femmes pianistes nous ont habitués, et qui plus est, un sentiment d'art aiguisé, paraissait-il, par l'enthousiasme pour l'œuvre, enthousiasme que nous partageons d'ailleurs très volontiers.

Carl Smulders se faisait représenter par une prière hébraïque de belle allure, à la phrase ample et sincère, pour violoncelle et piano. Des mélodies connues de *Paul Gilson* et de *Martin Lunssens ;* enfin un *Sextuor* pour flûte, hautbois, clarinette, cor et basson, construit par ce musicien sérieux qu'est *Martin Lunssens*, le nouveau directeur de l'Ecole de musique de Courtrai.

***

Grand éclairage et nombreux public, le mardi 3 décembre, dans la salle de la Grande Harmonie. Il est vrai que l'occasion nous était donnée de revoir un ancien pensionnaire du théâtre de la Monnaie, que plus d'un regrettent à l'heure qu'il est. *M. Albers* possède une voix d'un beau volume, le son est plein et nourri. C'est avec style qu'il interprète les mélodies italiennes. On pourrait dire, vulgairement, que cela tombe dans ses cordes.

Nous ferons plus de réserve cependant pour les « Amours de poète », de *R Schumann*. Il semble qu'il faille pour bien rendre cela, une voix plus souple, plus d'élan, plus de fantaisie, moins de lourdeur, moins de gravité, dirais-je bien. Toutefois, nous souhaiterions entendre toujours des chanteurs comme *Henri Albers*. La critique est dure parfois, trop draconienne même, mais que voulez-vous ?...

***

La séance Thomas Canivez comptera parmi les meilleures des nombreux violoncellistes qui se produisent cette année et que nous signalons dès maintenant à l'attention, ceci pour prendre

date ; il joue en artiste dont le sentiment, la sûreté, la justesse, la délicatesse sans mièvrerie dans les demi-teintes, ont mis en parfaite valeur les œuvres inscrites au programme avec tact, intelligence et goût : *Lied* de V. D'INDY, *Waldesruhe* de DVORAK, *Papillon* de G. FAURÉ, *Sonate en sol mineur* de HAENDEL, *Suite en sol* de BACH, enfin une *Sonate* de A. DE MONTRICHARD, un jeune-france, qui promet : sonorités intéressantes, sage développement en phrases distinguées.

Le pianiste WILLIAM BASTARD qui prêtait son concours à la soirée, a le jeu un peu dur, mais, ce qui vaut mieux, le sens musical très juste.

* * *

Les efforts de M. DURANT se voient déjà en partie couronnés de succès. Repoussé partout il ne s'est pas découragé ; il a pensé, et avec raison, que la salle des fêtes du Musée communal d'Ixelles à laquelle on apporterait quelques améliorations, était suffisamment vaste pour qu'il pût y donner ses concerts. Espérons que plus tard, M. DURANT trouvera une salle encore mieux aménagée, espérons... espérons, nous ne pouvons qu'espérer.

Le premier concert historique était consacré aux œuvres de HÆNDEL et BACH. Le quatuor à cordes que dirige M. DURANT, mérite tous nos éloges, l'ensemble en est parfait, le style irréprochable, toutes les parties fort soignées, les basses surtout. On entend toujours avec plaisir la voix de M. Henri Seguin, au timbre mâle et sympathique. « L'air d'Ezio », pour baryton, nous a paru un peu suranné ; la musique de HÆNDEL, comme toute celle d'ailleurs de la première moitié du XVIIIe siècle, se manifeste avec beaucoup moins d'éclat et de valeur, dans la partie vocale, que dans la partie instrumentale, si l'on fait abstraction toutefois des cantates et des oratorios, et de la musique d'église, témoin l'air de la *Messe en si mineur* de J. S. BACH, qui est un vrai chef-d'œuvre.

Si les œuvres de Häendel et de Bach revécurent avec tant de magnificence au Concert Durant, c'est aussi grâce aux artistes de tout premier ordre qui interprétaient ces auteurs. Parmi eux il faut citer tout d'abord MM. Arthur De Greef, et Emile Bosquet, deux pianistes qu'on ne se lasse jamais d'entendre, et qui connaissent trop eux-mêmes leurs qualités, pour que je m'amuse ici à les énumérer. Nos louanges vont aussi à MM. Marcel Laoureux, Doehaerd, Strauwen et De Boeck.

* * *

On nous conviait mardi 10 décembre, à une séance, donnée par la « Société de musique de chambre de Bruxelles ». Cette société, toute nouvelle, pour se former, s'est assuré le concours d'artistes déjà connus, comme MM. Lauwerijns, Samuel, Strauwen, Sury, Mlle Jeanne Flament, etc... Nous ne pouvons que louer cette entreprise dont M. Paul Goossens est l'intelligent initiateur car, nous tenons à le dire, la musique de chambre est une des plus hautes et des plus savantes formes musicales. J'ai dit « savantes », je crois m'être bien exprimé, et en même temps des plus hautes, car les impressions artistiques ressenties sont multiples, variées et fortes. La musique de chambre, nous change un peu de ces espèces de phénomènes, d'acrobates, de jongleurs, du violon, ou du clavier, qui s'escriment, se tordent, surmontent mille difficultés techniques, sans aucun souci de la beauté artistique. Cela me fait penser à un bateleur qui s'épuise, en tours de passe-passe pour *épater* les badauds. Ah! oui nous ne l'ignorons pas, nous nous montrons impitoyables, pour ces ouvriers musiciens : on gagne aussi bien sa vie en vendant des pois et des haricots, en exploitant *la petite Tonkinoise* ou la *Chichirinette!* Mieux vaut laisser la place aux vrais artistes et ne pas leur dérober le succès qui, en définitive, ne revient qu'à eux seul.

Ceci soit dit en passant; que ceux à qui cela se rapporte, s'en pénètrent bien.. et nous pardonnent. Nous faisons notre devoir. En écoutant le concert que nous offrait M. Paul Goossens, nous songions involontairement à la « Société de Musique de chambre », qui jadis tenait ses séances dans la salle du Conservatoire, et dont nombre de professeurs faisaient partie. Cette société mourut d'inanition, par suite de l'indifférence et de la froideur du public apparemment, froideur qui ne manque jamais de se manifester à l'égard d'institutions intéressantes comme l'était celle-là. Ne craignez rien, l'ignorance crasse, la bêtise, poussée à tel point qu'elle devient méchanceté, ne perd jamais ses droits; tous les artistes devraient le retenir ; cela leur servirait dans la vie; du reste, c'est un axiome dans le monde artistique. En voyant renaître une nouvelle société de musique de chambre, nous poussons un cri de joie! Puisse cette jeune société connaître des jours florissants, des jours de bonheur et de gloire! Certes elle le mérite, nous le clamons bien haut. Si notre mince influence peut lui apporter quelque appui, quelque encouragement, nous le lui prodiguons de tout cœur, naïvement peut-être, mais sincèrement. Et maintenant, que nous lui avons souhaité la bienvenue, disons quelques mots de ses membres.

Commençons donc par M. Goossens. Nous lui savons gré du choix judicieux des exécutants et des œuvres qu'il soumet au public ; sa direction est savante et pleine de tact. M. Lauwerijns, comme toujours du reste, n'a pas trompé notre attente, nous retrouvons toujours en lui l'interprète consciencieux, profondément artiste, virtuose sans être acrobate. Son jeu n'étonne, ne surprend personne, il ne fait pousser ni des oh ! ni des ah ! d'ébahissement, mais il porte juste, sans forcer le talent, sans se couvrir de faux brillants. Il se contente, et à notre sens c'est tout ce que l'on peut demander, de nous émouvoir d'une émotion vraie, pure et simple. Mlle Jeanne Flament a fait valoir sa belle voix dans le *Giordani* et le Bhrahms, la mélodie : *Ich trage meine Minne* de Rich. Strauss. Quant à *La Vague et la Cloche* de Duparc, Mlle Flament n'a pas pu parvenir à faire passer cette œuvre; je ne me figurais pas qu'on pût, à tel point, abîmer et déformer musicalement, de beaux vers. Vraiment, lorsqu'on entend la musique qu'a brodée M. Duparc, on se demande, avec angoisse, si le musicien a bien compris l'intention du poète, le mouvement de la pièce de vers. Cependant le nom de Duparc a laissé de bons souvenirs. Mais cette mélodie est trop peu intéressante pour qu'on s'y attarde plus longtemps. Je préfère passer à Paul Gilson et à ses trois humoresques, sérieusement construites, ou l'on sent la facture, l'originalité, la personnalité. L'exécution, sous la direction de M. Goossens, était très soignée. En un mot, nous avons une parole de louange et d'encouragement à adresser aux artistes qui prêtaient leur concours à cette intéressante soirée. Que ceux que nous n'avons pas nommés nous pardonnent, mais les artistes étaient bons, et nombreux ! N'est-il pas vrai ?

* * *

Le deuxième concert Ysaye n'a pas déçu ceux qui ont fait un effort pour se rendre libres un vendredi ou un samedi après-midi : *dura necessitas sed necessitas !*

La soliste Mme Elsa Hensel-Schweitzer est un de ces types parfaits de chanteuse tel qu'on en rencontre à Bayreuth ou à Munich; loin de nous, actuellement, cette funeste méthode allemande qui florissait il y a vingt ans et qui consistait à prendre la note un coma en dessous; elles avaient le style et les qualités requises pour être classées parmi les plus grandes mais il leur manquait ce qu'aujourd'hui on ne peut plus leur reprocher; l'école allemande est maîtresse du monde en musique, il faut se soumettre; peu de chanteuses sont parve-

nues à émouvoir le public comme Mme Hensel-Schweitzer. Le timbre est humain et franc, le vibrato sans tremblement intempestif a le prenant de la corde de violon ou de violoncelle. Quant à l'expression elle est de toute artialité, l'organe d'une égalité étonnante, plein de douceur et de chaleur, sympathique et communicatif dans le medium. L'air de *Fidélio* de Beethoven, les *Poèmes* de Wagner et la finale de *Tristan* ont été pour elle un triomphe.

La huitième symphonie de Glazounow est une œuvre éclatante et somptueuse, trop tourmentée, où jamais de plaine, jamais d'oasis : de la fièvre agressive plutôt, des combinaisons orchestrales heureuses et une construction assise sur des fondations solides; du Glazounow de second ordre.

Le concert avait débuté par un épisode symphonique d'après le « Sanglier des Ardennes », drame de J. Sauvenière, intitulé *Marck et Béatrice*, d'Albert Dupuis, un jeune déjà coté dans notre musicalité belge. Toute cette pièce est empreinte de poésie et de mâles accents, rien de banal ne s'en dégage et ses mélodies, ses rythmes sont originaux et aristocratiques; quand M. Dupuis se sera entièrement dégagé de son acquis, d'où des réminiscences, nous pourrons considérer son œuvre comme absolument transcendante.

L'ouverture de *Les Barbares*, par C. Saint-Saëns, n'ajoutera rien à la renommée du grand compositeur.

Comme toujours l'orchestre et son chef se sont distingués par la couleur et le style jamais tronqués sous l'impulsion d'Eugéne Ysaye.

* * *

Avant le commencement du concert, je jetais, sans le vouloir, les yeux sur les tableaux qui garnissent les murs de la *Scola Musicæ*... Je n'ai pas osé regarder la signature... de certains. Mais ce n'est point là mon affaire, me direz-vous, vous n'avez pas d'yeux, ou plutôt, vous ne devriez pas en avoir, vous n'avez que des oreilles ! Ah ! oui, parlons-en, de mes pauvres oreilles, ce qu'elles eurent à souffrir pendant cette soirée, elles en étaient devenues toutes rouges, autant par suite de la chaleur, que de honte, pour le regretté Grieg, à qui la séance était consacrée.

Pour commencer, un violoncelliste, dont la quantité de son n'a pas suffi à nous charmer, et dont le trop d'à peu près n'est guère très recommandable. Ajoutons qu'il était accompagné par un jeune homme, qui plairait en Amérique, où, peut-être, on *tape* Grieg; ici l'on préfère l'entendre jouer... Le clou

de la soirée est sans contredit le nº 2. La chanteuse apparaît. Elle roule les *r* d'une façon grotesque, et chante de la gorge, au point de se faire à peine comprendre.

Avant donc que d'*écrire* apprenez à *penser*
Avant que de *chanter* apprenez à *parler*.

Allez donc demander à Mme Philippens-Joliet comment l'on prononce le mot *moëlleux;* vous serez édifié. Et l'accent! l'accent! Elle chanta sept *lieder* qui sont de vrais chefs d'œuvre en leur enlevant la simplicité qu'ils réclamaient. Ces bijoux deviennent grotesques, lorsqu'ils sont interprétés de la sorte.

Pour finir, le Quatuor Charlier a racheté un peu ce malencontreux et long nº 2. La quantité de son manquait pourtant, mais l'ensemble était bon, l'interprétation était respectueuse. Il nous semble que cette salle est privée d'accoustique; est-ce un effet de notre imagination? L'infallibilité n'est pas le propre de l'homme.

***

Durant les deux concerts donnés à la salle Leroy, celui de M. Samuel et de M. Heuschling, les musiciens n'ont cessé d'être importunés par les lampes à arc, vraiment trop bruyantes. N'y aurait-il pas moyen de remédier à cet inconvénient? Cela n'est pas sans énerver quelque peu exécutants et auditeurs. Je viens de citer *M. Samuel*. Il donnait récemment une soirée musicale avec *Mlles Jeanne* et *Marjorie Samuel*. Ce sont là trois tempéraments de musicien, qui chassent de race. *M. Léopold Samuel* semble ne pas attacher une grande importance à la qualité et au volume de son, c'est cependant là, à notre sens, une chose très importante. Le jeu de M. Samuel est parfois faible, les arpèges et les accords sont mous, en général, les *forte* n'ont pas assez d'ampleur; disons à M. Samuel, que nous préférons de beaucoup en lui le compositeur au violoncelliste. Autant de restrictions nous avions à faire en ce qui concerne l'exécutant, autant nous avons de louanges à adresser à l'auteur. Son *Morceau de Concert pour violoncelle* (avec accompagnement d'orchestre, réduit pour piano) est bien développé, bien construit, les thèmes originaux, c'est une très bonne composition. Les *Humoresques* de M. Edouard Samuel ont le mérite d'être personnelles, pimpantes, légères sans prétention. Mlle Marjorie Samuel les a bien comprises et bien rendues avec un son clair, si pas très puissant.

Il nous reste à dire un mot de *Mlle Jeanne Samuel*. Le son qu'elle tire de son violon n'est pas très étendu, pas très plein, pas bien nourri, mais sympathique cependant. La fougue et

l'élan font défaut, mais le style est bien observé, le jeu a de l'aisance, de l'élégance.

Nous attirons encore une fois l'attention sur ces ennuyeuses lampes à arc qui lancent continuellement des fuuit... fuuit... qui n'ont rien de bien harmonieux.

* * *

Chaque année, M. Edouard Deru attire la foule à son concert. Cette fois il avait consacré cette soirée uniquement à Beethoven. Peut-être le programme était-il un peu surchargé, mais il n'y a que les critiques pour s'en plaindre. *Romance en sol*, *en fa*, *Sonate en la* furent tour à tour exécutées avec l'ampleur de son, le large coup d'archet,la virtuosité et le sentiment ému auxquels M. Deru nous a habitués ; il a aussi apporté le style voulu aux œuvres du maître de Bonn et le public ne lui a pas ménagé ses chaleureux applaudissements d'ailleurs bien mérités. La musique de chambre lui est familière et c'est avec maîtrise qu'il a conduit le *Septuor en mi bémol* pour lequel il s'était adjoint des artistes tels que *MM. Bageard*, *Mahy*, *Boogaerts*, *Van Hout*, *Godenne* et *Danneels*. Jamais peut-être M. Deru n'a été aussi en forme que ce soir-là.

Une pianiste de Cologne, *Mlle Juliette Wihl.* a donné avec tact la réplique à M. Deru. Nous eussions souhaité chez la cantatrice, *Mme Berthe Oriany*, un sentiment plus adéquat au Beethoven.

* * *

Après bientôt dix années de silence, c'est avec plaisir que nous avons entendu à nouveau M. Henri Heuschling, le baryton bien connu, qui, avec sa méthode sûre et sa diction toujours juste, nous a tenu sous le charme dans un récital où toutes les écoles ont été représentées, et notamment les productions les plus modernes : *Brahms*, *Wagner* et *Strauss*. M. Heuschling excelle aussi dans le *Schumann* et le *Schubert*. Nous associons à son succès Mlle Marie Schöller, une accompagnatrice idéale, mieux même, une collaboratrice précieuse, une pianiste de grand talent, trop modeste comparativement à ses capacités et à sa compréhension.

* * *

Les concerts Durant sont incontestablement un cycle succinct et complet de l'histoire de la musique symphonique. Celui qui suivra religieusement cette très intéressante série peut, en une douzaine de séances, s'initier à tous les genres, depuis Bach

jusqu'à nos auteurs du dernier bateau. Ces séances seront donc un cours en exemple parfait d'initiation musicale.

Cette fois la parole était accordée à Haydn et Mozart représentés chacun par un concerto et une symphonie.

La caractéristique de ces deux auteurs peut se résumer en grâce charmante, douceur et élégance tout intime pour Haydn calme et patriarcal dirai-je bien par excellence, tandis que la fraîcheur et la vivacité des idées chez Mozart sont traversées parfois par la douleur qui donne à sa musique mi-italienne, mi-germanique une expression plus intense sans atteindre cependant le lyrisme que nous rencontrerons chez Beethoven en la prochaine audition.

L'orchestre a montré un grand souci des nuances et la compréhension du style était parfaite ; les éléments de cet orchestre étaient probablement cause de quelque défaillance de rythme ; d'ici peu, l'habitude de jouer en commun leur communiquera ce coude à coude qui remédiera à cette lacune, car la tenue générale est de premier ordre et nous félicitons M. Durant d'avoir pu constituer en dehors des orchestres existants une nouvelle société musicale volant de ses propres ailes.

Deux solistes prêtaient leur concours à cette séance : Mme Henriette Schmidt, une violoniste de bonne école, au son pur et distingué, déployant une belle énergie rythmique pour une femme virtuose. Le *Concerto en mi bémol majeur* de Mozart a reçu une interprétation sincère et sûre, d'un classicisme du meilleur goût.

Le très difficile *Concerto* pour violoncelle de Haydn, en ré majeur, a valu à M. Jacques Kühner le succès qu'il a hautement mérité ; ce jeune artiste a pour lui un nombre de qualités rarement réunies : technique au-dessus de la moyenne, sonorité ample et moelleuse, jeu sympathique, sentiment ému, style adéquat à l'œuvre, enfin de quoi satisfaire les plus difficiles ; ajoutez à cela que la cadence, un vrai casse-cou, a été enlevée sans le moindre accroc et vous estimerez avec moi que les applaudissements n'ont pas encore été suffisants.

Le programme se composait, en outre, de la *Symphonie en ut majeur n° 27* de *Haydn* et de celle en *sol mineur n° 40* de *Mozart*, ainsi que d'un *Adagio funèbre* pour orchestre de Mozart d'une émotion poignante et grandiose.

Les notices jointes au programme des concerts Durant et dues aux plumes autorisées de MM. Ernest Closson et Ch. Van den Borren concourent à l'idée émise plus haut de cours d'initiation; l'appréciation qu'elles donnent des maîtres de la musique constitue un document aussi précieux que concis et total.

Eugène Georges.

MEMENTO

Monument Charles Van Lerberghe. — Un groupe d'amis de Charles Van Lerberghe a décidé d'ouvrir une souscription publique pour élever un monument à la mémoire du poète de la « Chanson d'Eve ». Un exemplaire de luxe, hors commerce, de l'Anthologie Van Lerberghe, que l'Association des écrivains belges publiera prochainement, sera offert à tous les souscripteurs d'une somme de 25 francs minimum.

Les souscriptions peuvent dès à présent être adressées à M. Fritz Van der Linden, rue de l'Enseignement, 82, à Bruxelles.

*
* *

Une fête Constantin Meunier. — Un journal quotidien de Mons, *La Province*, a projeté d'organiser dans le Borinage une fête en l'honneur de C. Meunier « belge, wallon, artiste et ouvrier, qui a introduit dans l'art le peuple du travail ».

Camille Lemonnier et Emile Verhaeren patronnent cette entreprise. Auguste Rodin a accepté la présidence du comité international qui travaillera parallèlement au comité belge.

M. Léon Souguenet, directeur de *La Province*, a élaboré un programme provisoire de fête qui est soumis en ce moment aux réflexions de ces comités.

*
* *

Concerts populaires. — Le deuxième concert d'abonnement aura lieu au théâtre de la Monnaie les samedi 25 et dimanche 26 janvier. Il sera consacré à l'exécution intégrale de l'oratorio de Schumann, *le Paradis et la Péri* (poème de Th. Moore d'après Lalla Rookh, traduction française de Victor Wilder). Principaux interprètes : Mme Symiane et Croiza, MM. Laffite et Blancard, du théâtre royal de la Monnaie. Chœurs du théâtre.

Pour les places, s'adresser chez Schott, 20, rue Coudenberg.

*
* *

Concerts Durant. — Le troisième concert historique donné en la salle du Musée communal d'Ixelles sera consacré à *Beethoven* et aura lieu le dimanche 12 janvier a 2 h. 1/2. Répétition générale la veille à 8 h. 1/2. Avec le concours de M. A. de Greef, pianiste, et du Choral Mixte, seront exécutés : La Première symphonie; le Concerto en mi-bémol pour piano ; la Symphonie héroïque nº 3 ; la Fantaisie pour piano, chœurs et orchestre.

Pour les places, s'adresser chez Katto, rue de l'Ecuyer.

BIBLIOGRAPHIE

Le Soir-Noël : Un album de luxe illustré à un franc. — Nous avons signalé la louable initiative, que nous voudrions voir se répéter souvent en Belgique, du journal *Le Soir* qui vient d'éditer un superbe numéro de Noël entièrement dû à la collaboration de conteurs, de poètes, de peintres et de musiciens belges. Nous tenons à attirer l'attention de nos lecteurs sur cette publication vraiment nationale dont voici le sommaire complet : Couverture en couleurs de F. M. Melchers. — *Les Parfums de Campine* d'Emile Verhaeren, encadrement de Ch. Michel. *Le Paradis des Jouets* de Camille Lemonnier, ill. d'Amédée Lynen. — *L'Ile des Fleurs d'or*, de Marguerite Van de Wiele, ill. de F. Hendrick. — *Crépuscule*, de S. Henry. — *Evocation*, de S. Bonmariage. — *Les Iles en fleur* et l'*Hôte divin*, de Fernand Sèverin. — *Noël du bon Gendarme*, de H. Carton de Wiart, ill. d'Am. Lynen. — *La troisième larronnesse*, de Paul André, ill. de Ch. Michel. — *Le Réveil de la Forêt*, de Valère Gille. — *Vers les Glaciers vierges*, d'Eug. Demolder, ill. de Hendrick.— *Leurs Cierges*, de G. Rodenbach. — *Le premier matin du Monde*, de Ch. Van Lerberghe. — *L'enfant de Ramsgate*, de Léop. Courouble. — *La Noel du Braconnier*, de Georges Eekhoud, ill. de Jacob Smits. Reproduction d'œuvres de F. M. Melchers, Léon Billiet, Léon Frédéric, J. Gouweloos, A. J Heymans, Ch. Michel, Anna de Weert, Eug. Laermans. Hors texte en couleur de Mlle Louise de Hem. Une page de musique de Ch. Radoux : *Apaisement*.

——

Les Annales politiques et littéraires. — Parmi les périodiques français, les *Annales* occupent depuis longtemps une place privilégiée. Nous profitons pour les signaler du moment où elles publient, en un remarquable album de Noël, une série d'études, de souvenirs, de documents graphiques consacrés à la *Mère dans la Littérature, l'Art et la Vie*.

En terminant leur 25e annee d'existence, les *Annales* commencent un roman inédit de M. Paul Bourget. Cette œuvre, de forme très originale, contiendra les plus curieuses révélations sur le monde littéraire actuel : le *Dîner Balzac*. Mme Bartet, de la Comédie-Française, y donne de précieux conseils aux jeunes filles sur la lecture à haute voix. Et l'on y trouve quantité d'intéressants articles : des contes de Noël d'Emile Gebhart, Paul Margueritte, Henri Lavedan, Jean Aicard ; la Vie Féminine d'Yvonne Sarcey ; la Revue des Livres de Jules Bois ; enfin, le texte des deux discours de Maurice Donnay et Paul Bourget, lus récemment à l'Académie...

Chaque numéro des *Annales*, à l'affût de toutes les actualités littéraires, est à lire et à conserver.

—

L'Almanach des Étudiants de l'Université de Gand pour 1908 (24e année), paraitra ce mois-ci. Il sera dédié à M. le professeur A. Bley et à M. le député Paul Janson. M. Georges Lorand écrira la biographie.

La partie académique sera aussi complète que celle des volumes antérieurs et formera un ensemble attrayant non seulement par la valeur de ses renseignements, mais par sa forme sobre et élégante.

La partie philosophique, historique et politique se composera d'articles de MM. G. Dwelshauvers, E. Discailles, Eugène Baie et de l'opinion de M. le commandant Lemaire sur *La Question du Congo*.

La partie littéraire, très importante cette année, est dédiée avec l'appui de leur collaboration à MM. Rodenbach, Verhaeren, Maeterlinck, Van Lerberghe et G. Le Roy. Elle contiendra la réponse des principaux écrivains français à une enquête sur notre littérature d'expression française. MM. J. Lemaitre, Faguet, G. Lanson, J. H. Rosny, V. Margueritte, L. Halévy, R. de Gourmont, Rachilde, A. Gide, H. de Régnier, etc., et des pages de prose et de vers de MM. Maubel, F. de Miomandre, Jaloux, P. Léautaud, H. Krains, M. Deauville, R. Toscan, J. Berner, etc.

La partie estudiantine et la galerie des célébrités seront aussi intéressantes et désopilantes que celles des almanachs précédents :

Prix de souscription, fr. 2.50. — *Secrétariat* : rue du Vieil Escaut, 19, à Gand.

—

Almanach de la Société Générale Gantoise des Etudiants catholiques. — Dédié à *M. Jules Van den Heuvel*, ministre d'Etat, professeur à l'Université de Louvain, et à *M. Georges Vanden Bossche*, professeur à l'Université de Gand.

Volume in-8o carré de 350 pages, orné de nombreux portraits et de dessins inédits.

Principaux collaboraterus : MM. Charles Woeste, Henry Carton de Wiart, Eugène

Gilbert, Iwan Gilkin, Georges Rency, Henri Davignon, A. Th. Rouvez, Edouard Ned, divers professeurs des Universités de Gand, Louvain, Liége, etc., etc.

Pour la partie flamande : MM. Hugo Verriest, Stijn Streuvels, Jan Bouchery, etc. — Prix : 3 francs. — On se procure l'almanach : chez l'éditeur, I. Vanderpoorten, rue de la Cuiller, Gand ; chez le Secrétaire du Comité de rédaction, Etienne Vrebos, chaussée de Bruges, 21, Gand.

—

Chez Ollendorff :

Jean Rameau : *L'Ami des Montagnes.* (Un vol. in-18 à fr. 3.50.) — Le docteur Laurent Lucq, déjà quinquagénaire, vit seul, indépendant et riche, dans un château pittoresque du pays Pyrénéen. Il n'a d'autre culte que celui de la Nature et spécialement des montagnes familières qu'il aime contempler de la terrasse de sa fastueuse demeure. Mais il rencontre une jeune fille, éprise comme lui du charme sauvage de la contrée merveilleuse et changeante. Ils se marient, mais Passerine n'a que vingt ans et la tendresse de son mari lui apparaît uniquement paternelle le jour où se présente à elle un beau gaillard énergique et tentateur. L'histoire, commencée en poétique idylle, menace de se terminer en tragédie angoissante ; mais trop de tendresse sincère est enclose, malgré le péril des heures de tentation, dans le cœur vertueux de la jolie Passerine et le roman s'achève sur d'accueillantes certitudes de bonheur pour l'*Ami des Montagnes* et sa jeune épouse enfin sûre de soi.

M. Jean Rameau excelle à mettre en valeur ces délicates nuances de sentimentalité qui donnent à ses œuvres un charme et une émotion irrésistibles. A l'agrément d'une intrigue attachante, il a ajouté, dans ce nouveau livre, la beauté très prenante d'un véritable lyrisme communicatif. A chaque page de l'*Ami des Montagnes* retentit un hymne de fervente piété et d'admiration à l'adresse de la Nature, des grandioses merveilles de toute cette région béarnaise si riche en paysages inoubliables.

*
* *

Toucas-Massillon : *La double Aventure* (Un vol. in-18 à fr. 3.50.) — Henri Fontanes, peintre mondain, voudrait bien profiter de ce qu'a de fragile la vertu de Mme Welkins, mais c'est la jeune transatlantique Sara, qui lui fait le sacrifice savoureux de sa virginité fragile. Entretemps, Mme Welkins s'englue dans une aventure funeste avec un cynique bellâtre et, perdant définitivement dans cette déchéance où elle tombe, la femme qu'il eût aimé aimer, Fontanes perd aussi la jolie miss de qui il aima être aimé : la famille Simons reprend, en effet, le paquebot et retourne au Nouveau-Monde.

Tout cela fait une histoire sans grande complication ni même unité d'action, mais permet à l'auteur de nous présenter une galerie très vivante, très pittoresque, si pas toujours très édifiante, du monde de la politique et un peu aussi des salons littéraires parisiens et des milieux cosmopolites. C'est, en somme, un roman d'esprit et de ton très modernes, plutôt peinture, — j'allais dire caricature — très artistique, qu'œuvre à visées profondément psychologiques.

——

Chez Fasquelle :

Louis Bertrand : *L'Invasion* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). Dans un autre ordre d'idées, et dans une forme littéraire toute personnelle au brillant écrivain du *Sang des Races* et de *La Cina*, c'est à nouveau le roman des *Métèques*. Mais ici il ne s'agit plus de la société mondaine, financière, artistique de la grande ville envahie par un néfaste cosmopolitisme, mais bien de la population ouvrière grouillante de Marseille, infestée de toute une tourbe italienne. Il y a dans ce livre très puissant, très original et par instants plein d'émotion, un curieux mélange de réalisme et de lyrisme.

C'est l'aventure d'un ménage d'ouvriers italiens installés en France, et qui connaît toutes les misères, toutes les déchéances du milieu à la fois laborieux et méprisable, louche et douloureux de la plèbe marseillaise. Néanmoins, la femme, même trahie et misérable, même aux prises avec les tentations d'un violent amour, résiste à celles-ci et demeure belle, chaste, courageuse parmi les vices, les turbulences et les laideurs qui l'entourent.

Les personnages en intense relief qu'a créés M. L. Bertrand, prennent la valeur de types sociaux d'une formelle authenticité et son œuvre est, à ce titre, un document précieux de l'histoire de l'humanité contemporaine.

—

Au Mercure de France :

Remy de Gourmont : *Dialogues des Amateurs* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — On sait quelle subtile philosophie nuancée d'un specticisme volontiers railleur M. Remy de Gourmont dépense dans toute son œuvre, mais spécialement depuis de nombreuses années dans les chroniques d'actualité qu'il publie au *Mercure de France*.

Sous le titre d'*Epilogues*, puis sous celui de *Dialogues des Amateurs* nous avons lu ainsi des pages d'une ironie affinée ou d'une profonde sagesse, voire d'une authentique vérité morale ou d'une amusante crânerie paradoxale, dont nulle en tous cas ne fut jamais banale. L'auteur les réunit périodiquement en volume. La IVe série (1905-1907) vient de paraître et aura le succès des précédentes.

*
* *

Léonard de Vinci : *Textes choisis* (Un vol in-18 à fr. 3.50). — Michel-Ange, épris de Vittoria Colonna, se mit à rimer en son honneur et mérita, de son vivant, la gloire du poète comme il mérita celle du sculpteur et du peintre. Léonard de Vinci a attendu cinq siècles pour voir ajouter un nouveau lustre à son immortel génie. Celui-là, qui poussa la peinture à sa perfection, commença aussi l'évolution de la science moderne.

C'est à M. J. Péladan que nous sommes redevables de la réunion des textes essentiels de ces travaux d'érudit auxquels se livra le peintre de la *Joconde*. Les manuscrits de Vinci sont innombrables; pour la première fois M. Péladan les traduit dans leur ensemble et nous offre, précédés d'une introduction et accompagnés de nombreux fac-similés ces Pensées, Théories, Préceptes, Fables et Facéties.

*
* *

D. Merejkowsky; Z. Hippius; Dm. Philosophoff : *Le Tsar et la Révolution* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Selon les auteurs, la Russie est l'envers de l'Europe; elle est la main gauche, nous sommes la droite : similitude mais opposition néanmoins. Conscients de tout ce qui fermente et brûle chez eux, les auteurs se demandent ce qui va jaillir de l'inévitable choc entre la Russie et l'Europe ? Dans leur livre ils ramènent la compréhension de la crise à une analyse religieuse. Et ils prennent une voix inspirée de prophètes pour nous annoncer que, faute de pénétrer ces causes et ces raisons profondes, ce n'est pas nous qui éteindrons l'incendie slave, c'est lui qui nous enflammera...

— —

Au Monde Illustré :

Jacques des Gachons : *Le Roman de la vingtième année* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Nous sommes à la cour, auprès de Louis XV, dans le monde élégant et fastueux des grands seigneurs et des belles dames, courtisans et galantins. M de Castréau a conquis le cœur de Louise de Monincourt et de Thérèse de Bonségur. Au travers de ces amours rivales se jettent les trahisons ourdies par les jeunes nobles contre le tout-puissant cardinal Fleury.

Bref, une peinture mouvementée, pittoresque, traversée d'épisodes agréablement sentimentaux, de la France en perruques poudrées, et en jabots de dentelle et en robes à paniers.

M. J. des Gachons prouve qu'il a raison en déclarant qu'il y a de bien jolies histoires dans le passé et que les hommes d'autrefois avaient plus d'allure que ceux d'aujourd'hui.

— —

Chez Garnier, frères :

Alfred de Musset : *Œuvres complètes* (9 vol. in-18, ill. à fr 3.50). — Le cinquième et le sixième volume de cette belle édition illustrée en format commode des œuvres du grand poète romantique viennent de paraître. Ils contiennent les nouvelles et les contes en prose. Les trois derniers seront consacrés à la *Confession*, aux mélanges de littérature et d'art et aux œuvres posthumes

— —

Chez Fischbacher :

Wilfred Monod : *Echos et reflets* (Un vol. in 18 à 3 fr.). — C'est une suite de tableaux, de croquis et d'impressions écrits au jour le jour par un prêtre au cours de quinze années de séjour en Normandie. L'intérêt, et au surplus la rareté, de ce livre, c'est qu'il ne prêche ni ne plaide. L'auteur raconte; il raconte avec simplicité et exactitude, persuadé que les conclusions, selon lui inévitables, se dégageront, spontanément, des récits.

*
* *

Henri Margall : *Tous les amours* (Un vol. in-18 à fr. 1.50). — La matière émouvante de tout un roman condensée très adroitement dans les cent pages d'une impressionnante nouvelle.

Deux jeunes gens de Paris s'installent en un village méditerranéen et l'un d'eux, peintre insouciant et galant, porte le trouble, sans du reste penser à mal, dans le paisible ménage d'un brave homme de la côte et de sa fidèle compagne, de qui la beauté a séduit l'égoïste caprice et le désir passager du citadin.

Ecrit en un style élégant, parsemé de hautes pensées, imprégné d'édifiante vertu, ce récit ne manque ni de qualités littéraires, ni de mérite dans sa morale fort louable.

*
* *

Ernest Gaubert : *La sottise espérantiste* (Un vol. in-18 à 1 fr) — Un vigoureux et nécessaire appel au bon sens. L'auteur, s'appuyant sur ce qu'a écrit M. R de Gourmont, le savant écrivain de l'*Esthétique de la langue française*, et qu'il reproduit en préface, fait le procès, aisément gagné du reste, de cette plaisanterie que beaucoup se mettent à prôner « pour se venger de ne pas savoir écrire leur langue natale »

L'étude de M. Gaubert est fortement documentée, logiquement irréfutable et courageusement confiante. Elle ne pouvait mieux conclure qu'en criant au monde lettré et sensé ce que dit naguère le savant docteur Max Nordau, point suspect cependant de gallomanie excessive : « Il existe une langue universelle, c est la langue française... »

—

Chez Daragon :

Péou del Valle : *Terre nihiliste* (Un vol. in-18 à fr. 2.50.) — Ce journal de voyage, écrit avec sincérité et émotion, est un tableau précis fait par un Brésilien de naissance, qui a parcouru le monde entier. Ses observations, en ce qui touche la Russie, ont donc un attrait nouveau pour le lecteur, habitué à connaitre les comparaisons ethnographiques du peuple slave et des pays européens. Une chose qui éclate dès la première page, c'est la sincérité ; c'est au cours de la lecture une tristesse et une révolte en ce qui touche les coutumes bizarres et cruelles, souvent même barbares auxquelles sont soumises aveuglément les classes pauvres. L'auteur nous dépeint aussi avec force détails les beautés enfermées dans les cathédrales et les palais impériaux. Enfin, se trouvant à Saint-Pétersbourg au moment de l'attentat anarchiste dirigé contre l'hôtel de Stolypine, il a eu l'excellente idée de parer son livre de deux vues prises au moment de l'attentat. C'est un ouvrage que liront avec fruit les historiens, les artistes, les voyageurs et les sociologues.

* * *

F. Bournon : *Les arènes de Lutèce.* (Un vol. in-8°, ill., à fr. 2.50.) — La « Bibliothèque du Vieux-Paris » publie un ouvrage des plus curieux L'histoire rétrospective des Arènes n'avait jamais été faite et pourtant son étude est des plus intéressantes ; depuis quelques années surtout l'attention de tous s est portée vers ce coin de la rue Monge et, tout récemment encore, l'idée d'en faire un Théâtre de la Nature a été acceptée par le Conseil municipal. L'archiviste paléographe, M. Bournon, en a recherché les origines ; il nous décrit leur exhumation en 1869 et leur état actuel.

—

Bibliothèque des auteurs modernes :

Baronne d'Orchamps : *Tous les secrets de la femme.* (Un vol. in-18 à fr. 3.50) — Ces secrets ne sont pas compliqués ; ils demandent de l'adresse, du temps et des soins avant tout. Ils ont pour seul dessein d'entretenir, d'exalter, de conserver, et même presque de provoquer la Beauté, cette éternelle toute-puissance de la Femme. Révélations, exposé des ressources secrètes, des tactiques insoupçonnées et des coquetteries intimes, soins du corps et du cœur, hygiène, parure, recettes pour la table, la toilette aussi bien que pour l'esprit et pour le cœur, il y a de tout dans ce complet bréviaire où la science, l'expérience et un peu la psychologie aussi ont leur part.

—

Chez Armand Colin :

Ernest Zyromski : *Sully Prudhomme* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). - Dans ce livre, l'auteur s'attache à pénétrer l'âme du grand poète qui vient de mourir. Il détermine d'abord l'influence de la sensibilité romantique et de l'art parnassien, et il signale l'action, plus décisive, de la pensée de Vigny.

Il définit ensuite le caractère de l'œuvre de Sully Prudhomme en expliquant la noblesse de ses aspirations, tour à tour mélancoliques et enivrantes, et l'ardeur de sa méditation devant le destin des hommes.

Le livre s'achève par le récit d'une visite à Sully Prudhomme, pendant laquelle le poète exprima sa pensée profonde sur son œuvre.

—

Chez Stock :

Charlette Adrianne : *L'Inviolable* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — M. Michel Corday, dans *Les Embrasés*, avait fait déjà le tableau de la vie pathétique des sanatoriums où s'achèvent des agonies et se leurrent des espérances de guérison. Mlle Adrianne a choisi le même cadre douloureux d'un de ces abris de malades dans les montagnes où l'air est tonique et le repos apaisant. Son héroïne tombe, toute belle et troublante de son jeune charme, parmi ces hommes vite affolés d'amour ou de désir. On devine l'intérêt dramatique que doit présenter ce sujet habilement exploité par l'auteur.

Fernand Larcier.

LES BELGES EN ÉGYPTE

Avignon tout rose aux premières lueurs du jour, les plaines inondées d'où jaillissent des buissons roux, les nobles ondulations des montagnes provençales et la Camargue pierreuse où, dans ton enfance, tu courais les jeunes taureaux, ô Paul Arène, Marseille enfin, l'antique Massilia, porte de l'Orient!...

Mais il pleut sur la porte de l'Orient et nous ne pouvons admirer comme il convient la crasse auguste, héroïque, la crasse épique de cette vieille cité grecque. La porte de l'Orient est mélancolique sous ce temps maussade tout pareil à celui qui tissait les brumes grises sur nos campagnes quand nous les quittâmes.

Heureusement que l'accent, lui, ne se fait jamais prier; il y est, il remplace le soleil, il donne chaud!

Au bout de la Joliette, à l'extrémité du port, un grand navire blanc est amarré. C'est lui qui nous emportera vers la Terre Promise, c'est l'*Héliopolis*. Nous l'allons inaugurer.

On nous conduit, à travers un dédale de couloirs, vers nos cabines, puis nous reconnaissons cette maison flottante qui va nous abriter pendant quelques jours. C'est un magnifique bâtiment appartenant à l'*Egyptian Mail Steamship Co Ld*. Avec le *Cairo*, il assurera un service rapide entre l'Europe occidentale et l'Egypte, entre Marseille et Alexandrie. Accomplissant en trois jours le trajet de l'un à l'autre port, il enlève à la viâ Brindisi le record de la rapidité. Marseille reste donc toujours, malgré la pluie qui tombe de gros nuages gris, la porte de l'Orient, ainsi

que le constatent les discours d'après déjeuner. S. E. Boghos pacha Nubar, M. André Berthelot, le préfet de Marseille, le consul d'Angleterre, en ondoyant le vaisseau de leur éloquence, parlèrent de ses illustres marraines, la France et l'Angleterre. Il nous fut doux d'entendre Paul Adam leur rappeler qu'il en avait une troisième qu'on avait oubliée et qui pourtant ne fut pas la moins généreuse, la Belgique, où il y a des hommes hardis et entreprenants. Cela nous fut particulièrement agréable en ce moment où l'on parlait, et beaucoup trop, de l'accès de mauvaise humeur qu'eut récemment contre les Belges un homme de talent.

On trouve, à bord de l'*Héliopolis*, tout le confort que l'on peut souhaiter. Les moindres détails y ont été extrêmement soignés pour la commodité des passagers. Un appareil de télégraphie sans fil permet au navire de communiquer avec la terre. Le fait est que, tous les jours, au lunch, un minuscule journal nous apprendra les événements qui se seront accomplis de par le monde, tandis que nous nous laisserons doucement bercer par les flots capricieux.

Pour saluer notre départ, un beau soleil a remplacé le temps maussade, et le superbe bâtiment, tout blanc dans la lumière et la mer bleue, quitte Marseille aux acclamations du port, cinglant vers l'Orient.

Voici l'île d'If, rêve vermeil sur la mer azurée. Marseille se déploie en éventail, Notre-Dame de la Garde pique l'azur enflammé sur lequel les collines blondes de la Provence se dentellent, gracieuses, Sicié érige sa masse couleur de bronze.

Nous voilà partis! La mer s'ourle d'écume; les cavales de Neptune arrivent vers nous toutes frémissantes, du bout de l'horizon. Le mistral nous joue un petit air. Nous dansons un peu, mais les turbines font voguer le bâtiment avec une telle douceur que l'on finit par s'accommoder du roulis. L'émotion nous étreint : les côtes, illuminées par le soleil couchant, se découpent en or sur le ciel pur, la Méditerranée déploie toutes les splendeurs de ses satins et de ses soies, de ses velours, de ses brocards, de ses nacres, de ses coraux et de ses pierreries. La lumière

descend du ciel et monte de l'eau, elle ruisselle de partout; le vol blanc des mouettes qui suivent le sillage du navire la fait voluptueusement frissonner.

Une sorte d'ivresse sacrée nous envahit! La voilà la mer bleue, la voilà la mer sonnante, la voilà la mer divine, la voilà aussi la mer vineuse, dont parle Homère, peut-être à cause de sa couleur à l'heure qui précède le crépuscule, peut-être aussi parce que son charme produit en nous une ivresse analogue à celle du jus divin de la vigne. La voilà la mer sans cesse gémissante, dont parle encore le vieil Homère, qui eut pour elle des expressions, des images et des tendresses auxquelles il nous faut toujours revenir. La Méditerranée est comme un jardin empli de fleurs, de clarté et de poésie, à travers lequel nous tracerions nous-mêmes, au gré de notre caprice, une route enchantée.

Le soleil s'enfonce vite dans l'eau entre des nuages vermillonnés, la mer s'irise et les flocons d'écume que soulève le sillage ont les couleurs juxtaposées de l'arc-en-ciel; la nuit tombe; la vie du bord se fait plus intime, des groupes se créent selon les sympathies du premier aspect et l'on goûte, sans trop de peine, la mélodie un peu obsédante de la *Petite Tonkinoise*, de la *Mattchiche* et de quelques airs populaires chantés par un bellâtre italien habillé en encaisseur de banque; un tel bonheur circule autour de nous, l'atmosphère est si douce que nous nous laissons bercer par cette musique comme si elle était en correspondance avec nos intimes émotions.

Nous passons, pendant la nuit, les bouches de Bonifacio.

L'aube se lève toute fleurie, la mer est couverte de pervenches et de violettes, les bluets apparaissent ça et là, puis se font plus denses. Une joie indicible flotte sur l'eau et plane dans les cieux. C'est dimanche! Dimanche? oui, voici les matelots et quelques passagers qui reviennent de l'office divin dit par le capitaine dans la grande salle à manger tranformée en oratoire. Est-ce dimanche? Peu nous importe. Déjà nous avons perdu la notion des jours et presque des heures. Nous vivons dans un rêve. Etendus sur les

chaises longues du pont, chauffés par le soleil, caressés par le vent marin, nous laissons notre esprit partir sur l'aile de la chimère. Elle est légère et joyeuse. Après mille détours elle nous emporte dans les jardins fleuris de l'Odyssée et de l'Enéïde. Le ciel et la mer commentent ces chefs-d'œuvre et tout à coup les font vivre intensément dans notre esprit.

A l'horizon, il semble qu'un nuage se précise et prenne corps. Il se fonce. C'est la première des îles Lipari. Une autre apparaît, puis une troisième, enfin le Stromboli qu'aucune flamme n'empanache. En le regardant obstinément, il nous semble voir dans le crépuscule une légère fumée s'échapper de son sommet.

Les Belges, un peu farouches, ne se mêlent guère aux autres passagers. Ils restent entre eux. Ils se parlent avec une cordialité un peu rude ou se chinent avec verve, mais un sentiment commun, qu'ils le veuillent ou non, les réunit. Ceux qui se plaisent à jouer aux ambassadeurs, d'autres qui aiment à se donner des airs de supériorité, finissent néanmoins par se rabattre vers les compagnons.

Des feux brillent sur la mer : Messine. La perle de la Sicile est là, dans la nuit. Elle nous envoie des sillons lumineux qui viennent mourir dans la vague qui mugit au flanc du navire. A notre gauche, *Reggio-del-Mare, Santa-Catarina*, *Reggio* de Calabre, groupes étincelants.

Les souvenirs nous arrivent tumultueusement. « On dit qu'autrefois la terre éprouva dans ces lieux un bouleversement épouvantable, dont la secousse terrible sépara l'une de l'autre la Sicile et l'Italie. Ces deux contrées ne formaient alors qu'un même continent : la mer en furie se portant avec violence sur l'espace qui les unissait, s'ouvrit un libre cours entre les deux rivages, et laissa les campagnes et les villes se regarder par-dessus le canal étroit. La droite en est gardée par Scylla, et la gauche par Charybde, autre monstre dont la fureur ne connait point de calme. Trois fois le jour elle engloutit les flots dans ses gouffres profonds; trois ois elle les revomit et les lance jusqu'au ciel. Scylla

se tient cachée dans le creux obscur d'un rocher, d'où sans cesse elle avance la tête pour attirer les vaisseaux contre ses écueils : fille d'une éclatante beauté du visage à la ceinture; effroyable poisson par le reste du corps, et joignant au ventre d'une louve plusieurs gueules et deux énormes queues de dauphins. »

Il y a des lumières dans le ciel et sur la terre pour nous éblouir. L'Arcture, les Hyades heureuses, les deux Ourses, la brillante armure d'Orion, les reflets bleus d'Aldebaran qui font pâlir Vénus elle-même, nous assurent d'une sérénité parfaite, pour le lendemain. Le navire, pour éviter les écueils, a ralenti sa course, nous glissons dans le silence, apercevant quelques voiles latines qui croisent, toutes petites, à côté de nous; la nuit claire est d'une profondeur infinie!

Au loin, très loin, à droite, une cime grise sous la lune nous révèle l'Etna. « On dit qu'Encelade, foudroyé jadis par Jupiter, est enseveli sous cette énorme masse : que son corps à demi brûlé fut chargé de tout le poids du Mont Etna, en punition de son audace; que c'est son haleine brûlante qui sort, en forme de flammes, de ces fourneaux entr'ouverts ; et que les efforts qu'il fait pour se soulager et changer de posture sont la cause des tremblements qu'éprouve toute la Sicile, et les noires vapeurs dont le jour est souvent obscurci. » C'est ici que Polyphème se jeta dans la mer pour se venger sur les Troyens d'Enée de l'injure qu'avait faite à son œil unique l'Itakhéen Achéménide.

Et nous n'entendîmes point la voix des Syrènes. Seul, dans la nuit, sous le regard amical de la lune, le vent chantait dans les cordages.

Quand Eôs aux doigts rosés, née au matin nous apparut pour la seconde fois, nous avions quitté la mer Thyrrhénienne. A notre gauche, hors de toute vue, sont les îles de l'archipel, mais notre imagination les fait surgir des flots comme des coupes d'argent emplies d'opales. De nouveau les souvenances homériques nous hantent et, grisés par l'air, la lumière, la mer et sa rumeur continue, nous nous

penchons vers cette eau lumineuse où des yeux ardents nous regardent, pour voir si le flot nous rapportera d'une rive lointaine le baiser que la bouche fleurie de Nausicaa donna quelque soir au voyageur égaré.

L'aspect du bord est fort animé. De jeunes anglaises jouent au diabolo sur le pont d'arrière, des babys prennent leurs ébats dans un rayon de soleil sous la surveillance d'une bonne enrubannée.

Des miss pâles et nostalgiques s'alanguissent dans des châles, tandis que Mmes Paul Adam, Pierre Lafitte, Jules Huret et Pierre Baudin jettent la note de grâce et de gaieté françaises dans cette réunion cosmopolite. Maurice Barrès se promène sur le pont, souriant, aimable pour tous, ayant pour chacun de ceux qui l'approchent une phrase de bon accueil. L'air impérieux de son nez est atténué par un œil à la fois malicieux et chargé de rêves, et sa voix où nous aimons à retrouver quelques inflexions lorraines, sœurs des wallonnes, est d'un charme très prenant. Rapportera-t-il d'Egypte des sensations analogues à celles qu'il éprouva lors de son voyage à Sparte? Lui-même n'en sait rien, n'ayant aucune idée préconçue à ce sujet. Cela n'aurait rien d'impossible car, à certains mots qu'il laisse échapper, il est aisé de comprendre que toutes ces beautés qui l'émeuvent, il les retrouvera, suivant son expression si pieuse « sur le visage sans éclat de sa terre maternelle ». Si certaines idées peuvent nous séparer, nous aimons à communier avec lui dans un même amour de la douce et vaillante terre natale. Il exprime sa sympathie pour les Belges. Elle nous est d'autant plus précieuse qu'elle est clairvoyante et n'ignore rien de nos défauts. Parlant de notre mouvement littéraire il disait :

« Je l'ai longtemps suivi avec le plus grand intérêt. Vous avez en Belgique, des hommes de premier ordre, dans tous les domaines de l'activité intellectuelle. Vous avez des écrivains de talent qui m'étaient fort sympathiques. Mais, tout à coup, ils se mirent à s'entre-déchirer avec férocité. J'avais beau lire leurs revues, je ne parvenais pas à saisir le

motif de leurs disputes. Ils me donnèrent alors l'impression d'une singulière incohérence. Ne comprenant rien à leurs querelles, je cessai de m'en occuper. Croyez-moi, il n'y a qu'un moyen pour vous de pénétrer à l'étranger, c'est de faire bloc au lieu d'user vos forces les unes contre les autres. »

C'est le sens, sinon la lettre. Combien l'auteur de la prière sur la montagne de Sainte-Odile a raison. L'individualisme belge ne cède devant aucune considération, fût-ce celle d'un intérêt supérieur et national. Nous avons pu nous en rendre compte une fois de plus au cours de ce voyage.

Les yeux de Paul Adam, que font briller une volonté toujours tendue, s'adoucissent Sa belle barbe sourit. Sa pensée qui cherche à embrasser le monde moderne se laisse aller maintenant, dans cette vie contemplative, à un songe méditerranéen. Il est amène et cordial. Ce n'est pas une grande indiscrétion de dire qu'il va en Egypte pour contrôler les derniers détails d'une œuvre commencée il y a quelques années en Amérique : un roman sur les trusts. Voilà un beau sujet, digne de l'auteur de *la Force* et qui sera attendu avec une impatience vive.

Barrès et Adam, deux faces de la mentalité française, de la nôtre.

Voilà Jules Huret qui a parcouru le monde, Pierre Baudin, Parsoons, Gustave Tery le tombeur de Chaumié, Galtié, Casella qui fait le projet d'escalader la pyramide de Khéfren, ce qu'une douzaine d'hommes seulement ont tenté, et Thomeguex, le célèbre duelliste.

A l'avant du navire, Franz Ansel perdu dans un rêve, rythme sans doute sur un mode antique quelque poème sentimental. Son nez à la Cyrano hume avec délices l'air léger qui lui caresse le visage. Kaiser à l'œil malin, est coiffé d'un petit chapeau mou qui accentue encore le pittoresque de son allure. Il est partout, son appareil photographique à la main, cherchant un groupe, un aspect intéressant à saisir sur la pellicule. Jean d'Ardenne, grand voyageur, fait un clin d'œil à la Méditerranée comme à une vieille connaissance. C'est le plus agréable des *cice-*

rone. Les feux d'artifice de la verve de Rotiers n'éclatent pas aussi vivement que d'habitude. Est-ce parce qu'il est un peu souffrant ou bien qu'il songe à Damas, à la Terre Sainte, à Jérusalem jusqu'où il se propose de prolonger son voyage? Neuray, vif comme tout Ardennais, marche allègrement d'un pont à l'autre taquinant ou taquiné par Julius Hoste dont l'air de chef boer, le sans-façon, la perpétuelle bonne humeur nous rappellent le Bruxelles lointain. Il n'y a que M. Rossel qui paraisse un peu mélancolique.

Tout un jour sans voir le moindre coin de terre, car l'île de Crête, l'antique séjour des Corybantes, ne nous montra pas ses rivages enchantés. La mer est de plus en plus couleur de violettes, le ciel de plus en plus bleu.

La trompette nickelée du stewart fait entendre sa fanfare joyeuse. Tout à l'heure, après le lunch qu'elle annonce, il y aura trois jours que l'*Héliopolis* vogue sur la mer des Phocéens.

Après le café, tout le monde est sur le pont; les jumelles marines scrutent l'horizon à l'Orient. On aperçoit comme un nuage cendré : c'est la côte d'Afrique qui dessine sur un ciel argenté l'arabesque de ses monticules. Elle se précise : c'est d'abord l'aridité des sables du désert; puis quelques tamaris, un bouquet de palmiers-dattiers, une ligne de sycomores composent un paysage oriental tel qu'il es représenté dans les images.

Mais voilà que, des eaux intensément bleues, une blancheur surgit qui se dore peu à peu; des formes s'accentuent, mille couleurs papillotent dans l'azur émerveillé : c'est Alexandrie, l'ancienne capitale du monde civilisé. A droite, la colonne de Pompée, les collines du Mex ; à gauche, la pointe de Ras-el-Tin, avec son phare et le palais du Khédive, les vieilles fortifications de l'ancienne ville arabe et le fort Cafarelli, les minarets, les murs, les murs sans fin que l'heure vespérale nimbe d'une gloire vermeille! Du jaune, de l'or, de l'orange à travers un fouillis de mâts et d'agrès, sur la mer couleur de vin!

Une barque à voiles s'approche, montée par des

hommes de couleur, vêtus de tuniques et coiffés de turbans. Une tête blanche sous un turban rouge vocifère. Oh ! les anciennes images représentant les barbaresques, les pirates ! Mais ceux-ci ne sont point des écumeurs de mer, ils nous amènent le pilote qui doit nous diriger dans le port d'Alexandrie. Après avoir écrasé le sommet de son mât contre le bastingage, la barque s'accroche au flanc de l'*Héliopolis*.

Nous manquons la passe. L'accès du port d'Alexandrie est difficile pour un navire qui ne jauge pas moins de douze mille tonnes. Nous recommençons la manœuvre. Les matelots tirent les cordages en cadence, rythmant leurs efforts aux sons d'une mélopée. Nous passons près des canonnières blanches qui dorment à l'ancre, auprès des vieilles caravelles au dessin élégant, auprès de voiliers aux poupes arrondies, auprès de bateaux de toutes sortes, aux multiples pavillons. Enfin, nous approchons du quai. nous abordons. Il faut du temps pour amarrer cette énorme masse aux quatre étages de cabines, aux trois ponts superposés. L'échelle de descente n'est placée qu'après de longs efforts. Sur le quai grouille une foule bariolée d'Européens, de Levantins, de Coptes, d'Arabes, de Juifs et de nègres qui crient, chantent, hurlent, impatients de monter à l'assaut du blanc paquebot. De grands escogriffes, en tuniques rouges, borgnes pour la plupart, grimpent à l'abordage. D'autres les suivent, tenant entre les dents le bout de leur robe bleue, pour aller plus vite. Toutes ces faces noiraudes se tendent vers vous ; des bouches aux grosses lèvres, aux dents très blanches vous parlent à la fois. Ces gestes, ces grimaces, ces cris, ces loques éclatantes, ces hommes noirs, tandis que les mouettes et les corneilles marines, volant à travers une forêt de mâts, enveloppent le navire de leur ramage uniforme et du jeu gracieux de leurs ailes !

Le soir tombe brusquement.

Nous passons la nuit à Alexandrie pour traverser le Delta en plein jour et voir ainsi le pays que fertilise le Nil « aux sept bouches ». Nous traversons

des lagunes brunes et désolées, à peine voyons-nous quelque végétation auprès du lac d'Aboukir, puis de nouveau se succèdent les marais monotones. Sommes-nous en Orient, ou dans quelque lande du nord aux eaux mélancoliques? Mais voici qu'après le lac Maréotis, une riche végétation s'épanouit sous un ciel d'une extraordinaire limpidité. La plaine s'anime. Le long des canaux, à l'eau grasse et limoneuse, des femmes, accroupies, travaillent, des fellahs aux tuniques bleues, par une vis sans fin, font monter l'eau dans leurs champs, d'autres récoltent les cannes à sucre, d'autres labourent, tirant eux-mêmes la charrue primitive, ou excitent les bœufs gris à bosses. De jeunes garçons jouent, ou se baignent dans l'eau noire. Les masures en terre des villages arabes, arrondissent çà et là leurs coupoles, la marmaille grouille avec le bétail, les chameaux, portant quelque charge, s'avancent, de leur pas tranquille, le long des berges. Ça et là de très vieux platanes étendent leur ample frondaison sur une famille qui se repose. Nous nous croyons transportés aux temps où les hommes étaient pasteurs de troupeaux. Plus loin, dans un chemin de campagne, on aperçoit, Jésus, Marie, l'âne et saint Joseph, tels que les représentent les fuites en Egypte des vieilles estampes. On voit aussi les patriarches et les rois mages, vêtus de tuniques aux nobles plis, et maint chapitre de l'Ancien Testament. Voici les troupeaux de chèvres et de moutons, aux longues oreilles noires, cherchant l'herbe à brouter le long d'un canal où se reflète un ciel d'une infinie profondeur. Ils sont pareils à ceux de Booz. Dans ce paysage, les êtres et les choses revêtent une majesté biblique.

Bientôt, la plaine se raie de longues bandes jaunâtres et rosées. Des deux côtés de la voie, on découvre les solitudes nues par delà la riche végétation des jardins. De longues files de chameaux se silhouettent sur l'horizon. Le désert est là; la pyramide de Cheops, celle de Khéfren et, toute petite à côté des deux autres, la divine, celle de Mykérinos, nous annoncent l'approche du Caire.

Le Caire! Ville étonnante, ville extraordinaire, réunissant plusieurs cités qui ne se mêlent point, mais conservent jalousement leur caractère propre, où la crasse la plus intégrale, une crasse qui date certainement des Pharaons, où la pauvreté la plus sordide voisine, sans en rien voir, avec tout ce que l'élégance et le confort modernes ont inventé de plus raffiné.

Un quartier nouveau, très luxueux avec ses villas entourées de palmiers, de platanes, de sycomores et de tamaris, ses avenues bien plantées, ses jardins, ses hôtels, ses théâtres, s'est formé depuis une vingtaine d'années à côté de la vieille ville sur laquelle il empiète chaque jour. Vous y entendez les exclamations des joueurs de lawn-tennis, vous y voyez les officiers anglais, tirés à quatre épingles, s'y promener la cravache à la main avec des airs de dompteurs. Mais, comme dans toute ville de luxe et de plaisir, c'est la langue, c'est l'influence françaises, qui sont prépondérantes. Bien que les capitaux anglais soient supérieurs à ceux que la France y a engagés, ce sont les idées de celle-ci qui prévalent aux bords du Nil. Il n'est guère d'Anglais installés là-bas qui ne sentent le besoin d'apprendre notre langue, en laquelle s'expriment une douzaine de journaux importants.

Le Caire est une des grandes stations du rastaquouérisme. Tout négrier d'Amérique ou d'ailleurs, qui a fait fortune, vient d'abord là pour se décrasser. Après, il ira en Italie, puis à Nice ou à Monte-Carlo, avant de venir faire figure sur la rive droite de la Seine. A ce point de vue, le roman du Caire est à faire.

Je n'ai pas le dessein de transposer, pour les lecteurs de cette Revue, une page de Larousse, ou de Baedecker, ou de Maspero, de décrire le pittoresque du *Mousky*, immense bazar comprenant à peu près un quart de la ville où grouillent turbans, tarbouchs, voiles, casquettes et autres couvre-chefs, de dépeindre les étalages de cuivres, de casserolles, de cafetières, de narghilés, de tapis rayés de Tunis, de tapis pelucheux de Perse, de carpettes de Caramanie, de babouches, de pierreries, de gilets ou de mouchoirs

brodés, d'essences de rose, d'huiles embaumées, de feuilles d'or parfumées, de cimeterres, de poignards damasquinés, de fusils ivoirés, à la crosse incrustée de cornaline ou de malachite. Les expositions universelles l'ont popularisée en Europe, cette étonnante rue du Caire, où l'animation la plus intense ne dégénère jamais en bousculade comme sur nos boulevards. On s'écarte pour vous faire place, vous glissez entre des hommes sans jamais sentir un coude vous frôler. Le soir, ce Mousky si animé rentrera dans le silence, les boutiques se clôront, les marchands s'en iront dans leurs demeures.

Nous n'avons pas non plus l'intention de peindre le fouillis du *fischmarket* dont les houris, derrière les grilles de leurs croisées, aguichent les passants, et où j'entendis une négresse chanter une chanson que mon compagnon me traduisit de la sorte : « Prends une blanche pour tes yeux, mais pour le plaisir prends une Egyptienne; son oreille est un frais coquillage... »

Je ne décrirai pas non plus cette merveilleuse nuit d'Orient où la lumière qui n'a pas pu abandonner tout à fait la terre a laissé dans l'air une fluidité phosphorescente, cette nuit dont on n'oublie pas le frisson voluptueux; ni l'étrange impression que l'on ressent aux tombeaux des Khalifes et des Mamelucks que revient visiter chaque jeudi l'ombre de Mahomet et où l'on montre sur une plaque de granit la trace de son pied; ni la grandeur des hypogées, ni les cérémonies du mariage et de la mort, ni la grande mosquée d'El-Azhar, vieille université musulmane qui rappelle une de nos abbayes du moyen-âge. Il serait un peu naïf de découvrir l'Egypte à l'heure actuelle. Ce que l'on ne rendra jamais assez, c'est le charme divers des heures, les magies de la lumière, la troublante beauté du crépuscule lorsque la ville s'endort, violette au fond des brumes d'or comme la Bénarès d'Akédysseril ! C'est alors que surgissent du mystère les princesses endormies : la dame parente du roi Néfer, la reine Nitocris, la belle aux joues de rose, qui, au dire de Manéthon, invita les meurtriers de son frère à venir souper avec elle dans une salle

souterraine de son palais d'Aznae, puis disparaissant de la salle, y fit entrer soudainement les eaux du Nil ; et que l'on éprouve le vertige de ces dynasties accumulées dans cette poussière de milliers d'années.

Les Pyramides, bien qu'on y ait trop pensé, ne causent aucune désillusion, mais on ne ressent point, en les voyant, l'impression à laquelle on s'attendait. Chacun ne sait comment faire pour admirer. La banalité des adjectifs qu'on emploie est désolante. Il serait si facile de se taire! Est-ce grand? Non. Du moins pas tout de suite. L'espèce d'hallucination que nous donnait ce seul mot « Pyramides » a disparu tout à coup. Des sensations nouvelles s'élaborent en nous.

Les voilà toutes les trois, derrière le sphinx, au seuil de l'immense désert fauve, là où ne pousse plus la moindre feuille de dourah. Ce sont des montagnes d'énormes pierres. Devant elles, le Nil, dont la crue s'est effectuée, se retire lentement; déjà les ibis s'envolent et le fellah jette la semence dans le champ encore submergé. Le fleuve sacré indique son lit ordinaire par une double ligne de végétation touffue, et au delà, le Caire élance ses sveltes minarets blancs dans un ciel indigo. Peu à peu nous avons conscience que nous nous trouvons dans un des lieux les plus pathétiques de l'univers sensible, le frisson de l'histoire nous envahit! Ces pierres-là sur lesquelles s'use la lime du temps ont été contemplées avant nous, depuis soixante siècles, par les Ethiopiens, les Perses, les Lagides, les Romains, les Chrétiens, les Arabes, les Mamelucks, les Turcs et les soldats de Bonaparte! Et depuis plus longtemps encore, peut-être, les caravanes ont interrogé ce sphinx que mutilèrent les soldats de Cambise et dont le regard, comme dit Flaubert, demeure fixé sur des horizons inaccessibles! Avant de découvrir que les Pyramides étaient des tombeaux de rois, on leur attribua mainte autre destination !

Comme on dissertait sur ce sujet, un compagnon me dit à l'oreille :

— Ne croyez-vous pas qu'avant d'être des sépultures, elles servaient de caves à bourgogne aux Pharaons ?

Le long de la route qui nous ramène à la ville, nous croisons des chameaux, des troupeaux et des jolis petits ânes gris dont les sabots font sur le sol un bruit de castagnettes.

*
* *

Nous quittons le Shepheard en auto pour gagner, par le quartier de l'Abassieh, une campagne plantée d'oliviers et d'amandiers. Nous allons vers Héliopolis dont le seul nom faisait naître en Platon l'espoir d'une science nouvelle !

Mais ce n'est pas la cité où les Pharaons de la première dynastie avaient élevé un temple au soleil, vers lequel les Egyptiens, ceux des autres âges, allaient par une allée bordée de sphinx et d'obélisques de granit rose; ce n'est plus la cité du soleil où les hommes devaient être les plus heureux sous la triple domination de la Puissance, de la Sagesse et de l'Amour, c'est une cité moderne, conçue par un esprit audacieux concevant la poésie nouvelle de la puissance de l'argent, où les habitants du Caire et du reste du Monde iront se reposer des fatigues du travail ou du plaisir, en respirant l'air salubre du désert.

C'est un Belge, le baron Empain, qui eut l'idée de construire une ville nouvelle sur l'emplacement de l'ancienne dont, seul, un obélisque a subsisté qui porte cette inscription :

OUSORTÈSEN
LE ROI QUI AIME LE SOLEIL,
L'EPERVIER D'OR,
L'AIMABLE DIEU A ÉRIGÉ CET OBÉLISQUE
POUR QU'IL LUI SOIT ACCORDÉ
DE VIVRE TOUJOURS.

De là vient le vieux dicton égyptien : On ne meurt pas à Héliopolis.

C'est là que le Soleil avait un temple fameux fondé par Aetis, le quatrième des Héliaques dans lequel un miroir réfléchissant tout le jour les rayons solaires, en illuminait les fidèles.

C'est là aussi que Kléber, à la tête de dix mille soldats français, mit en pièces et dispersa, malgré une résistance héroïque, l'armée turque composée de soixante-dix à quatre-ving mille mamelucks.

La cité nouvelle s'élève dans le désert égyptien. Il n'y a guère plus d'un an que les travaux ont été commencés, et déjà d'immenses bâtiments sont arrivés à hauteur des toits.

De là, on voit les dômes de la nécropole des Mamelucks et des Khalifes, les minarets ciselés et ajourés du Caire sur un horizon d'une merveilleuse limpidité, les Pyramides dans l'incendie des sables et du jour, et de blanches villas dans la flore luxuriante des jardins.

L'œuvre est gigantesque. Elle fait honneur à ceux qui l'ont conçue et à ceux qui travaillent à sa réalisation.

C'est aussi un Belge, l'architecte Ernest Jaspar, qui a dressé les plans du Palace-Hôtel, des bureaux de la Société d'Héliopolis, des bureaux de la Société des Travaux publics du Caire. Ces édifices sont conçus dans un style arabe modernisé fort agréable à voir. Pour donner une idée de leur importance, disons que le seul Palace est bâti sur un espace de 50,000 mètres carrés. Il a une façade de 187 mètres. Il comprendra, dans son corps principal et ses immenses ailes, sans compter de nombreux appartements, 450 chambres avec cabinet de toilette, salles de lecture, bar, grill-room, salles de billards, restaurant, galeries et terrasses.

Outre le Palace et le Family-Hôtel, 184 villas sont, ou achevées, ou en cours de construction, sans parler des cités ouvrières, des ateliers, des usines, stations électriques et dépôts. De larges avenues sont déjà tracées et vont être pourvues d'arbres.

Les hommes contemporains ont frappé le sol et les arbres ont poussé dans l'aridité du désert, des bâtiments colossaux sont sortis du sable, le miracle de la baguette de Moïse a été égalé! De même qu'à Zeebrugge, nous avons vaincu la mer, les nôtres, là-bas, au pays des Pharaons, vont vaincre le désert au moyen du formidable machinisme moderne et de la

puissance du capital, le plus grand levier du monde actuel. Ce rêve n'est pas indigne des rêves grandioses qui, aux temps des premières dynasties, firent ériger les hypogées qui ont rempli d'admiration et d'étonnement, tant de générations. Mais ceux-ci n'envisageaient que la mort, tandis que celui-là embrasse la vie, la vie ardente.

Je m'entends interpeller. C'est un Belge de là-bas qui se présente à moi. Il est du pays de Meuse, comme moi, il est d'Evrehailles; un autre est de Beauraing, mon village natal. Tout de suite on fraternise. Ils vont chercher des camarades. Les présentations se font. On ne se quitte plus.

Il y a au Caire à peu près cinq cents Belges, dans la magistrature, le barreau, les compagnies immobilières, les tramways, le commerce, l'industrie. Il vient même de se créer une chambre de commerce sous l'impulsion de M. Arthur Squilbin qui en est le secrétaire. La présidence en a été confiée à M. Florent Lambert, un Carolorégien. Beaucoup de ces Belges prennent part à l'excursion.

— Si nous avions été prévenus de votre arrivée, nous disent-ils, nous vous aurions organisé une réception digne de notre pays hospitalier.

Ils regrettent de ne pouvoir nous fêter comme ils auraient voulu, notre séjour étant strictement limité dans la capitale égyptienne.

Nous visitâmes ensemble la ville en construction.

Dans une réunion où à peu près toutes les nations étaient représentées, chacun sentait grandir en soi la conscience de la petite patrie. Cette loi que j'entendis souvent énoncer se vérifiait pour moi : c'est que plus on s'éloigne de sa patrie, plus on s'aperçoit qu'on l'aime, plus on sent les liens qui nous y rattachent.

Nous fûmes nombreux à éprouver ce sentiment. Aussi, rentrés au Caire, éprouvâmes-nous le besoin de nous retrouver entre nous, rien qu'entre Belges, comme on aime à se retrouver en famille les jours de fête ou les jours d'affliction.

Au contact un peu prolongé des étrangers, tous les réactifs occidentaux agissaient sur nous puissamment et plus particulièrement les réactifs belges, puis les réactifs wallons.

Vous ne me croiriez pas si je vous disais le contraire : ce fut au cabaret que nous allâmes pour deviser de notre terre lointaine, un cabaret où l'on boit de la bière! Ne vous étonnez pas, on boit de la bière au Caire, puisqu'il s'y trouve des Belges; il y a même une brasserie qui s'appelle : *Brasserie des Pyramides*, et, si je ne me trompe, c'est un Belge qui l'a établie. Je ne serais pas surpris d'y trouver, à un prochain voyage, de la *saison* ou de la *gueuze lambic*.

Là, notre ami d'Evrehailles, M. Finoulst, nous souhaita la bienvenue dans le savoureux dialecte meusien, tel qu'on le parle à Dinant. M. Georges Eeman nous témoigna aussi ses sentiments fraternels. Et ce fut cordial, charmant, délicieux autant qu'inattendu. Plusieurs d'entre nous se surprirent à fredonner l'air de notre Grétry : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille? » Et ceux qui, au cours du voyage, n'avaient cherché qu'à diminuer leurs confrères, croyant se grandir, oublièrent un instant leur malveillance habituelle et nationale.

Nous célébrâmes donc la petite patrie, après avoir constaté tout ce que les Belges ont réalisé en Egypte.

A ceux-là, qui ont mené à bien de vastes entreprises, il est permis d'avoir, en présence des compatriotes, l'esprit de clocher. Cet esprit, lorsqu'il ne paralyse aucune initiative, est des plus respectables. S'il faut être à la hauteur de toutes les tentatives des hommes contemporains, il faut savoir aussi conserver les traditions pour la part de vérité qu'elles représentent à travers les temps.

Nous fûmes donc, pendant deux heures, fortement nationalistes, et ces deux heures comptent parmi les plus douces et les plus réconfortantes que j'aie vécues.

Ce ne fut ni un leurre, ni un mirage : ces inconnus de la veille nous accueillaient comme des frères, parce que nous leur apportions l'air de la patrie lointaine, ses accents, ses manières, ses souvenirs; combien, devant cette chaude cordialité, les disputes auxquelles nous avons coutume de nous livrer nous semblaient mesquines, puériles, profondément stériles! Combien nous paraissaient ridicules et mauvaises, ces agitations, ces petites polémiques qui ne

tendent qu'à paralyser les élans des meilleurs d'entre nous, qu'à nier toutes les valeurs nationales !

Et je songeais à la profonde vérité des réflexions dont Maurice Barrès m'avait fait part, à bord du bateau, sur les flots céruléens de la mer Ionienne, en me disant : Si nous voulions cependant !

Si nous voulions !

Partout on rend hommage à l'activité des Belges et à leur esprit d'initiative. Il n'y a qu'eux qui ne se rendent pas encore vraiment compte de toutes leurs possibilités. La conception d'une Belgique plus grande, non par le territoire, mais par son action dans le monde, ne leur est pas encore venue. Une initiative, une énergie méconnaît l'autre quand elle ne la combat pas. Certains de nos représentants à l'étranger ignorent à peu près tout de nos arts et de notre littérature et prennent des correspondants de journaux financiers pour des sommités littéraires !

Bref, comme le dit encore Edmond Picard dans son *Essai de psychologie de la Nation belge*, nous avons des qualités, mais nous usons nos forces aux dépens les uns des autres. Ce qui nous fait le plus de tort, c'est notre manque de cohésion.

Nous voici revenus au Caire dont la vie du soir est très animée. Garnir et moi, nous nous perdons en nous promenant dans le quartier arabe et nous errons pendant deux heures dans un dédale de petites rues, de ruelles, d'impasses, sans apercevoir le moindre malandrin, ce qui fait supposer que la police du Khédive n'a rien à envier à la nôtre. Nous entrevoyons au clair de lune des merveilles d'architectures arabes, des moucharabis ciselés comme des joyaux, d'imposantes mosquées. Sur la toile qui clôt un petit théâtre se dessinent les ombres d'arabes écoutant un des leurs qui lit ou qui conte quelque passage des *Mille et une Nuits*.

Les membres de la presse égyptienne nous ont fait la gracieuseté de nous inviter à un banquet confraternel. Leur accueil fut des plus sympathiques, aussi, fut-ce de tout cœur que Maurice Barrès les remercia au nom des Belges aussi bien que pour les Français.

Le moment de partir est venu. A la gare, quelques-

uns de nos nouveaux amis de là-bas viennent nous dire adieu. Le train s'ébroue, nous retraversons le Delta beau comme une légende. A Alexandrie, la foule bariolée des porteurs nous guettent. L'*Heliopolis* nous attend. Bientôt les remorqueurs s'y attellent. Les mouettes nous environnent. La manœuvre commence, pendant que des musiciens de tous instruments nous jouent sur le quai des airs variés qui, se mêlant aux cris des portefaix, font une extraordinaire et amusante cacophonie.

La vie du bord recommence, moins animée, moins joyeuse qu'au départ; j'éprouve la nostalgie de tout ce que je viens de quitter et cependant mon cœur bondit vers l'Europe, vers la terre occidentale, vers les miens, vers tous ceux qui ornent ma vie des grâces de leur amitié, de leur tendresse, de leur intelligence ou de leur talent. Ainsi s'atténue en moi le regret de tout ce que je n'ai pu voir.

J'entends la voix de Kalypso, puis le chant des syrènes. Tout le charme de la Méditerranée me reprend, son romancero me hante. Je pense à Enée et à ses compagnons. Je pense à Odysseus qui rentre dans Ithakè et voit mourir son vieux chien, au divin Laertès qu'il retrouve soignant son jardin, à ces paroles fatidiques qu'il dit à la prudente Pénélopéia : « Et une douce mort me viendra de la mer et me tuera dans une heureuse vieillesse, tandis qu'autour de moi les peuples seront heureux ». Je pense aussi à cet Orient immobile pendant que nous marchons, à cet Orient qui regarde la mort, à cette stance d'un poète arabe : « Les yeux sont de petites fenêtres qui doivent rarement prendre vue sur le monde afin de pouvoir considérer sans trouble la tombe de leurs ennemis, celle de leurs amis, et tous les paysages où est présent ce bienfait qui se nomme la Mort. » Le vent mugit, les flots se frangent d'écume, le beau navire blanc élève sa proue pour les mieux franchir, le rêve est fini, nous retournons vers la vie.

MAURICE DES OMBIAUX.

LE TRIOMPHE DE GOMABURGE (1)

à Henry Gauthier-Villars.

Comment Gomaburge comprit la Musique.

Il est bon qu'une fois l'an, au moins, le peuple soit transporté d'aise par les soins de l'Autorité. En Hyontargie, cette opération salutaire intervient à la fin du temps hiémal, durant les réjouissances organisées par le Roi pour commémorer son avènement au trône. Ces fêtes dynastiques, anniversaires de la Joyeuse Entrée, ressemblent d'ailleurs beaucoup à la fête nationale du pays, et, comme aux jours de Grasse-Truie, on y mange extraordinairement. C'est bien là le principal. Mais au lieu de dresser de petits arbres dans les maisons on fait circuler de grands chars dans les rues, et toutes les ressources de l'Etat y sont également exaltées.

Cette année-là, en dépit de la crise toujours persistante, les choses devaient être ordonnées avec un éclat tout spécial. On savait qu'il y aurait du nouveau : une étonnante invention qui vous divertit par

(1) Ces pages, extraites des *Contes pour les enfants d'hier* qui vont paraître au *Mercure de France*, font suite au récit publié par la *Belgique artistique et littéraire* d'avril 1907. Le roi Praxiplute s'appelle désormais « Gomaburge-le-Ploutonome ».

le mélange de bruits de toutes les sortes. Chacun voulait connaître cela, pour en pouvoir parler.

Il était accouru maintes gens des villes voisines et du plat pays alentour. La capitale s'en trouva si remplie que force fut aux derniers survenants de coucher dans les carrefours, n'y ayant plus de place dans les hôtelleries et marchés couverts. Plusieurs familles notables en gagnèrent des douleurs de reins, des flux de nez et d'entrailles, et le mal de torticolis. Mais cela n'empêchait point le temps de passer, et si bien qu'enfin le grand jour arriva.

Dès la fine pointe de l'aube, tandis que les Bourgeois, Riches-Hommes, Dignitaires et même les Hommes-Subalternes sommeillaient encore, un terrible tapage secoua les maisons. On tirait mille coups de buses-à-feu, couleuvrines et bombardes, sans compter les pétards; et de lourds chariots chargés de plaques de fer furent avec fracas promenés par la ville.

Cela parut très beau.

Alors les habitants se répandirent dans les rues, vêtus de leurs plus riches habits. Dans le bruit continuel des chariots et des bombardes, les gens sentaient un air de fête; et ils s'exclamaient joyeusement, se félicitaient de leur bonne mine et des coliques oubliées, poussaient des rires, échangeaient vingt propos sans but, jusqu'à l'heure venue où ils s'assemblèrent devant le grand pont, et tous en foule, courant au palais, jetèrent une clameur d'allégresse pour le Roi.

Gomaburge-le-Ploutonome parut sur la terrasse avancée d'où il avait coutume de montrer son éloquence à la canaille, et qu'on appelle pour cela la Chaire des Proclamations. Derrière lui s'agitait la cohue chamarrée des Grands et demi-Grands, avec les chambellans aux fastueux costumes et le grand Porte-Cruche opulent et fleuri. Même il y avait cette fois plusieurs princes étrangers, car le Roi les avait conviés à connaître le luxe de la Hyontargie, et surtout ces richesses nouvelles d'art et de musiques qu'elle n'était point réputée posséder.

Il y eut des remous dans le peuple. Chacun citait

des noms, désignait des visages : le jeune roi de Valandeuse, le roi Ellérion d'Argilée. Mais on cherchait en vain le vieux Rustald-au-Pelé-Cuir dont le rire considérable est l'orgueil du peuple d'Aktschwz-Kwkwkw. Il allait entrer en campagne contre le belliqueux petit roi de Féragator et s'était excusé sur les soins qu'il devait à ses femmes ; on ne pouvait, en conscience, lui imposer à un pareil moment le surcroît de fatigue d'un voyage. Quant à l'aimable Goulebafre, cet allié fidèle de Gomaburge ne s'était pas senti le courage de se mettre en route à cause d'une série de malheurs : il n'avait pu (même à prix d'or), se procurer ce fameux caviar d'œufs d'anguilles que lui vantait son bouffon ; son premier cuisinier, qui lui était très cher, venait de le trahir pour une fille du pays de Pallor et, pour comble de disgrâce, la pêche des harengs avait donné des résultats déplorables.

La foule regretta d'autant plus Rustald et Goulebafre, que les souverains étrangers lui parurent manquer d'éclat. Comment ne pas dédaigner le roi de Valandeuse, par exemple, qui, sur son haubert d'argent, ne portait rien qu'un simple manteau de soie irisée orné de longues fleurs vertes ? Quant au roi Ellérion d'Argilée, personne, à le voir, n'eût deviné sa puissance formidable. Les Hyontargiens blâmèrent unanimement la chétive prestance d'un souverain qui devait peser à peine ses cent cinquante livres. Rien en lui n'annonçait la splendeur d'un des maîtres du monde. Le roi d'Argilée avait revêtu une tunique flottante, d'une nuance de myrte assez rare sans doute, où serpentait comme unique ornement une souple guirlande feuillagée d'hyacinthe ; son léger manteau était de couleur prasine, mais si peu chargé de pierreries que le vent en soulevait les plis.

Avouons-le, les monarques invités semblaient mesquins auprès des Grands et demi-Grands du pays ; ils pâlissaient dans le rayonnement du Porte-Cruche ; et si l'on tentait de les comparer au Roi lui-même, ils s'effaçaient aussitôt comme le clair de lune devant la lumière du soleil. Car le Ploutonome s'était commandé les habits les plus magnifiques. On n'eût pu

rêver mieux. Sa robe royale tissée d'épais fils d'or laissait entrevoir de grandes bottes mi-parties d'or et d'azur bordées d'une large hermine; des plaques d'or et d'émeraude scintillaient sur ses bras, un grand cœur de saphirs au milieu de sa poitrine; et, portant sur la tête un majestueux panache de plumes vertes, Gomaburge resplendissait sous un manteau de pourpre rendu massif par nonante-trois mille sept cents rubis...

La foule frémit d'orgueil lorsqu'elle vit son Roi si beau, et une nouvelle clameur d'ivresse monta vers le ciel. Gomaburge remercia du geste. Puis il fit un très beau discours sur la prospérité publique dont il était l'image, et les acclamations redoublèrent. Cependant comme les Hyontargiens, à force de crier, ne pouvaient plus pousser que de rauques hurlements sans vigueur, le Roi comprit que son peuple avait mal à la gorge, et aussitôt il ordonna que les réjouissances fussent commencées.

Alors s'avança le cortège qui, depuis des semaines et des semaines, était préparé à grands frais. On vit paraître d'abord le char de l'Agriculture, qui eut beaucoup de succès. Il ne portait point des épis véritables, car l'hiver régnait. mais il secouait des gerbes fort bien imitées, enduites d'un vernis d'or. On y admirait aussi des censiers plantureux et des bergers revêtus de peaux de mouton devenues toutes raides à force d'or; et les censiers et les bergers proclamèrent que l'Agriculture est une bonne chose.

Vint ensuite le char des Hauts-Négoces, rempli de trafiquants parmi les premiers de la ville. Ils n'étaient pas très séduisants quant au visage, mais ils tenaient dans les mains toutes sortes de marchandises figurées en or, et ils proclamèrent que le gain est une bonne chose. Or, déjà s'annonçait dans un fracas terrible le char de l'Industrie, chargé de machines dorées; et il en sortait des Riches resplendissants de chamarrures et d'embonpoint, lesquels proclamèrent que l'Industrie est une bonne chose.

Puis arrivèrent les chars des boulangers, ceux des bouchers, des épiciers, des charcutiers; on proclamait que manger est une bonne chose. Et il y eut le

char de la Navigation avec un petit vaisseau qui tanguait comme sur la mer, suivi du char des Colonies traîné par des éléphants et des zèbres ; et les Indiens enchaînés sur le char proclamèrent avec zèle que les colonies sont une bonne chose.

Gomaburge approuvait de grand cœur, avec plus d'enthousiasme que les Indiens eux-mêmes. Ivre d'aise parmi toutes ces marques de la fortune publique, il indiquait du doigt aux princes étrangers les chevaux énormes des chars, l'or authentique prodigué pour les ornements, l'aimable corpulence des dames de la ville et jusqu'aux pompeux costumes des bourgeois. Certes, la Hyontargie était heureuse, et lui-même bénissait le destin !.. Car il y a de tout dans le pays : des terres fertiles, des mines qu'on dit inépuisables, des ports en eau profonde, une race bovine remarquable, des moutons renommés, des cochons comme nulle part. Oui, oui, sans compter d'autres choses très bonnes que l'on ne peut se procurer qu'en y mettant le prix...

Et Gomaburge, fier de la grande surprise qu'il avait préparée, commanda de faire approcher les gens du musicien Lillée.

On rangea les joueurs de violes, les hommes chanteurs, les femmes et les enfants selon leurs voix, et ceux qui soufflent dans les flûtes, les serpents et les cornes. Lillée leur parlait en montrant certains signes sur des feuilles blanches qu'ils avaient devant eux, et, bien qu'il fût très vieux et parfois tout près de chanceler, son front était demeuré pur comme le front d'un enfant. Il fit un geste ; et, tout à coup, du sommet du Palais royal, jaillit un cri de cuivre impérieux et clair qui bientôt s'élargit, s'enfla, et, se multipliant par de nouvelles trompettes, propagea dans l'espace une immense vibration de lumière...

Puis il y eut un silence. Mais des sons étaient nés aux profondeurs de l'orchestre, et ils mouvaient de sombres ondes comme si, après les clartés annoncées, les ténèbres fussent revenues. Alors les chants des femmes s'élevèrent avec une grâce fragile, et ils semblaient retomber lentement, comme des oiseaux lassés, monter encore d'un tendre essor, pour se briser enfin

en une longue plainte... Mais les sons de l'orchestre, sous ces voix défaillantes, grandirent tout à coup comme une mâle volonté ; et tandis que les hommes appelaient avec une force grave la lutte et l'effort et les songes de victoire, voici qu'une aérienne mélodie s'était révélée, issue des lèvres des enfants. Transparente et légère, elle plana comme un ange dans la clarté matinale ; et sa douceur était si pure qu'elle semblait peu à peu s'évanouir aux nues.

... Soudain un fracas formidable ébranla les maisons Toutes les bombardes de la ville tonnaient à la fois, sur la place.

Le peuple s'affola, croyant à une émeute. Quelques enfants furent écrasés, des jeunes filles prirent mal de terreur, et l'on a mille raisons de penser que la bousculade durerait encore, si la foule n'avait vu le Roi rire à gorge déployée. Gomaburge riait vraiment de toutes ses forces, riait en se tenant les côtes, riait en hoquetant, et se frottait les mains quand il s'était tordu de rire. C'est que ce tintamarre était de son invention ; et il avait imaginé cela pour faire un grand effet, et que la cérémonie parût plus éclatante.

Quant à Lillée, à peine le vit-on tressaillir. Avait-il entendu? On en pouvait douter. Impassible ou dédaigneux, il acheva de conduire son poème sans détourner la tête : peut-être n'en écoutait-il plus les sons matériels, mais seulement l'idéale harmonie. Aveugle et sourd à tout le reste, il regardait s'entrelacer les rythmes aux belles lignes, il voyait s'établir et se superposer les plans d'un grand palais sonore où sa pensée marchait en reine. Son âme avait pénétré si avant dans son œuvre qu'à présent elle y demeurait captive, et les hauts murs de la Musique le séparaient du monde comme des parois vibrantes de cristal...

Lorsque le dernier accord se fut dissous dans l'air, un chambellan conduisit Lillée auprès du Souverain. Gomaburge était très content. En vérité, cette chose nouvelle et retentissante avait complété la fête à merveille; il regretta beaucoup de n'avoir pas connu cela plus tôt.

— C'est fort agréable, déclara-t-il. Justement la

conversation languissait un peu... Mais vraiment la musique favorise l'éloquence. Lillée, nous t'accordons les titres et privilèges d'Homme-Subalterne-très-précieux.

Cependant le roi de Valandeuse pressait avec émotion les mains du vieillard; et tandis qu'il entretenait Lillée de la beauté des songes et de tout ce que révèlent les Fées, le roi Ellérion s'était approché de Gomaburge.

— Mon bon sire et frère, dit-il, permettez-moi d'emmener en Argilée l'auteur de ces nobles chants. Je voudrais avoir à ma cour cet homme-ci, afin de l'honorer selon mon pouvoir et selon ses mérites.

Tout ébahi de cette proposition, le Ploutonome en ressentit d'abord un grand orgueil. Mais l'instant d'après, il fit une horrible grimace : hélas! il n'y avait pas d'autre clerc en musique, au pays de Hyontargie, et si le roi d'Argilée demandait celui-ci, comment le refuser à un si puissant voisin? Sa Majesté était donc fort perplexe, lorsqu'on entendit gronder une violente rumeur dans le groupe des Gentilshommes. On voyait les courtisans discuter entre eux, se prendre à témoin les uns les autres; et à la fin il y eut une immense clameur avec des risées parce que les Dignitaires poussaient en avant le grand Porte-Cruche qui était le plus considérable de tous et qui, d'ailleurs, criait à lui seul comme quatre.

Le grand Porte-Cruche paraissait soulevé tout à la fois d'indignation et d'allégresse Il l'était au point de gesticuler malgré lui tandis qu'il exécutait sa révérence devant le Roi.

— J'ai de gra... de graves nouvelles! fit-il en haletant. Cet arrangeur de bruits se donne trop d'importance. Il existe des livres où l'on peut apprendre tout ce qu'il sait!! Si Votre Majesté l'ordonne, il n'est pas un fonctionnaire qui ne mette aussitôt tout son zèle...

— Silence! commanda vivement Gomaburge.

Puis se penchant vers le roi d'Argilée :

— Ah vraiment, mon bon sire et frère, dit-il avec bonhomie, je suis heureux qu'une pareille bagatelle puisse vous faire plaisir. Prenez donc avec vous cet

Homme-Subalterne, s'il vous agrée. La Hyontargie est riche en toutes choses, même en ces luxes nouveaux que vous ne soupçonniez point.

Et il ajouta, d'un ton très digne :

— Nous organiserons la beauté, administrativement.

Comment Gomaburge protégea les Arts et les Lettres.

Ainsi Lillée partit, et lorsqu'il disparut au loin avec l'escorte du roi d'Argilée, la foule, indifférente, déjà l'avait oublié. On vit pourtant avec surprise quelques jeunes hommes et des femmes qui pleuraient, et n'en pouvaient rien dire sinon qu'ils avaient cru mourir et vivre avec les âmes de la musique.

Gomaburge était d'esprit trop ferme pour s'attendrir ainsi. A peine les fêtes passées, ce prince fit venir de tous les pays du monde les traités où sont inscrites les règles pour ajuster les mots, les idées, les images et les sons. Il s'y trouvait quelque désordre et un certain nombre de contradictions. Gomaburge comprit aussitôt qu'il serait périlleux d'accepter de tout cela la partie *positive*; autant eût valu déchaîner l'anarchie! Mais on ne courait nul risque à accueillir, l'une dans l'autre, toutes les choses purement négatives, telles que :

Les restrictions, les monitions, les mises en garde;

Les réprobations, exprobrations, blâmes et censures;

Les atténuations et redressements, les corrections et objections, les limites et réserves ;

Les désaveux et réprimandes;

Les défenses, interdictions et prohibitions relatives ou totales;

Les condamnations, exclusions, proscriptions de toutes sortes ;

Sans oublier les anathèmes, incrépations, fulminations et flétrissures.

Restaient de vagues principes qui souvent paraissaient, en quelque manière, opposés. Le Roi sut

établir entre eux une sage moyenne, ce qui ne manqua point de donner beaucoup de force pratique aux lois ainsi unifiées. On connaît d'ailleurs le résultat d'un si minutieux travail : ce fut le célèbre *Code-Gomaburge* qui fait encore autorité.

Le roi avait créé une école de musique, une de peinture et sculpture, et une de poésie; comme le Souverain était devenu le protecteur des arts, Gentils-hommes, Riches-Hommes et Subalternes y furent assidus. L'Académie, trop négligée depuis les déboires du feu Roi, fut reconstituée selon les préceptes du Code-Gomaburge; elle eut mission de décider, sous des peines vénielles ou majeures d'excommunication, disgrâce ou déportation à vie, ce qu'il fallait écrire, chanter, peindre et penser sous l'heureux ciel de Hyontargie.

Or, les Ecoles étaient déjà florissantes lorsque le Roi conçut un grand dessein. Ayant fait un beau jour assembler la populace sous la Chaire des Proclamations, il expliqua lui-même son projet en un discours dont les historiens nous ont conservé le préambule.

« *Sans cesse préoccupé de ce qui peut assurer la prospérité de mon pays*, disait le Roi; *à l'affût de tous les progrès; l'esprit ouvert aux choses nouvelles, et sachant que les traditions sont le palladium de la cité; ayant constaté d'ailleurs que la* division du travail *apporte à la production, dans l'ordre économique, un accroissement considérable, nous avons décidé de transporter ses fruits en dehors de cette enceinte sur le terrain d'autres domaines...* »

Quel était ce terrain? Quels étaient ces domaines?

La foule pantelait de curiosité. Vingt questions se croisèrent au bas de la Chaire des Proclamations, dans la plèbe.

— Sais-tu ce que c'est?

— Non, pardi!

— Faudrait voir; y a du bon.

— Holà, toi, le boiteux qu'as l'air renseigné?

— Paraît qu'on va distribuer les domaines de la Couronne.

— Pas vrai?

— Quand je te dis qu'il a dit! On divise premièrement le terrain des domaines, et puis alors, à chacun selon le travail qu'il fera. Moi, je trouve ça juste.

Cependant Gomaburge poursuivait son discours. Oui! la Hyontargie avait souffert. Mais pour conjurer définitivement la crise, le fécond principe de la division du travail allait être appliqué à tous les luxes de l'esprit. Tel était le bienfait octroyé par Sa Majesté.

Le populaire attendait autre chose; il faut même reconnaître qu'il se serait montré un peu déçu s'il n'avait, par bonheur, trouvé à se divertir en assommant le boiteux qui avait trop espéré. Quant aux Grands, ils admirèrent d'une seule voix. La division du travail, évidemment tout était là! Il suffisait d'organiser pratiquement le projet, et l'on pouvait compter pour cela sur le bon sens du Roi.

En effet, Gomaburge avait tout prévu.

Les employés de l'Administration reçurent, dans les Beaux-Arts, des fonctions assorties à leur rang. Le Roi ayant désigné, pour la musique, le Surintendant de la Mesure, cet homme considérable eut sous ses ordres les régisseurs des rythmes binaires, ternaires et complexes, avec les préposés aux basses fondamentales. Un directeur général gouverna les modulations; des chefs de division surveillèrent avec austérité les tonalités flottantes; les sous-chefs s'activèrent aux silences et soupirs. Il y eut enfin, dans chaque bureau, deux commis pour les modes (un géant au majeur, et au mineur un nain), quelques surnuméraires chargés des appogiatures, et puis des expéditionnaires pour les notes de passage avec un inspecteur hors cadre pour les notes d'agrément.

On établit pareillement les classes de peinture, ainsi que leurs annexes de sculpture et d'architecture. Mais il parut nécessaire de militariser la section de poésie, celle-ci étant le repaire naturel des fauteurs de troubles Le connétable, chef suprême des Lettres, commanderait les sujets avec leurs épisodes et leurs décors, — afin de rester toujours maître de la situation, — tandis qu'un maréchal de camp ferait manœuvrer sous ses ordres les personnages masculins, les féminins et les neutres.

Furent nommés en outre dans chaque corps :

Les officiers d'ordonnance délégués aux plans et proportions ;

Le lieutenant général des transitions et les brigadiers des péripéties ;

Les colonels des images vives et gracieuses, et ceux des images lugubres ;

Les lieutenants-colonels de l'éthos et les commandants du pathos ;

Les chefs d'escadron des épithètes ;

Les capitaines des arbalétriers, qui s'occuperaient des traits ;

Les lieutenants des rimes, assistés de sous-lieutenants pour les consonnes d'appui.

En plus, dans chaque compagnie : l'adjudant de l'orthographe et le sergent-major des majuscules, avec des caporaux ponctuels pour les alinéas ;

Et, afin de contenir l'inspiration par une sage discipline, une solide escouade de gardes du génie.

Toute œuvre fut désormais conçue et développée selon la règle ; on y veillait avec d'autant plus de sollicitude, que les infractions au Code-Gomaburge comportaient une critique indirecte à l'adresse de Sa Majesté.

Jusque là, on s'était parfois demandé, chez les peuples barbares, si les « genres » sont des êtres vivants et qu'on ne peut mêler sans impudeur, — ou bien s'il y faut voir de simples créations du hasard fixées par la coutume. On ne se le demanda jamais dans le royaume de Gomaburge, parce qu'ils furent classés une fois pour toutes par les soins de l'autorité. On ne vit donc point de ces poèmes, pareils à de mouvants mirages, où la lumière semble se pénétrer de secrètes harmonies ; il n'arriva point aux symphonies de suggérer les enchantements d'un coloris nuancé, au risque des plus graves désordres, — et les sculpteurs se gardèrent bien de disposer mélodieusement leurs lignes, ainsi qu'on le cherche dit-on aux pays d'Avigorre, d'Argilée, de Valandeuse et d'Urmonde. Tout poème fut didactique et démonstratif ; le moindre tableau eut un but défini ; et les statues, les bas-reliefs, voire les clepsydres d'art, contribuèrent unanimement à la solidité de la

monarchie, en exaltant avec persévérance l'idéal désigné par le Gouvernement.

Peut-être, malgré tout, était-il dangereux de remettre en honneur ces choses-là, dont on s'était si bien passé depuis le feu Roi. Quelques hommes de poids en jugeaient ainsi, augurant fort mal d'un prince devenu soudain téméraire. Leur zèle, louable en soi, exagérait pourtant le péril. Car l'Académie demeurait là pour décider si le tableau ou le poème avait une portée vraiment pratique, et pour anéantir les combinaisons de couleurs, d'accords, de rimes ou de ronde-bosse qui auraient compromis l'existence de la patrie.

Durant tout le règne de Gomaburge les arts continuèrent de prospérer dans l'opulente Hyontargie. Le Roi ne s'était réservé que la surveillance suprême des travaux, avec le privilège de réciter éloquemment, du haut de la Chaire des Proclamations, tous les poèmes produits dans les ateliers de l'Etat.

Il eut la joie de voir les monarques voisins lui jalouser une industrie qu'il avait poussée au dernier degré du progrès. Les spiritufactures de la Hyontargie furent bientôt célèbres à l'égal de ses manufactures elles-mêmes. On admira combien, selon la forte expression du Souverain, la beauté y était la sœur de l'administration. Et c'est depuis lors que, sauf en Argilée, en Valandeuse et en Urmonde, les principes du Code-Gomaburge ont invariablement régi les œuvres commandées par les gouvernements.

Ces œuvres conquièrent d'ailleurs l'estime de tous les hommes sensés, et l'on ne sait vraiment pourquoi les artistes ne peuvent les regarder sans rire.

Comment Lillée s'en fut chez le roi Ellérion.

Or donc, Lillée était parti pour le royaume d'Argilée.

Ce fut un voyage aux étapes merveilleuses, en grand cortège de cavaliers, de belles dames, et de pages vêtus de toutes les couleurs. Lillée, à cause de son grand âge, montait une haquenée paisible et

sans malice. Mais le roi Ellérion, son nouvel ami, renonçait aux impétueuses chevauchées pour maintenir auprès de lui le pas nerveux de son palefroi. Ils eurent ainsi de longues et nobles causeries, bientôt familières. Lillée disait sa vie, l'espoir tenace de ses vieux ans, et la jeune joie dont l'âme est soudain toute vibrante aux heures où elle aspire. Ellérion contait les émois de son adolescence, les retours singuliers du sort, et comment il avait voulu fuir la destinée qui l'attendait en souriant.

Lillée se rappelait alors ce que les Mages ont affirmé jadis de la princesse Alise, aujourd'hui reine d'Argilée :

« Elle est trop noble pour la terre. Sa beauté, infiniment simple, est mystérieuse et inconcevable ; on ne la devine point si l'on n'est digne d'elle ». Et Lillée se rappelait encore. C'est pour elle que le prince Jerzual s'en fut vers le ciel d'occident. si loin que Dieu seul sait ce qu'il est devenu... — et n'est-ce pas en songeant à Elle que jadis Ellérion tremblait, redoutant de connaître celle qui fut son amante à jamais !

— Oui, dit le Roi, on va par le monde les yeux clos. On poursuit au hasard un destin qu'on portait depuis toujours en soi... Quelle folie ! J'ai erré sur les mers, cherchant un monde nouveau ; à peine l'avais-je touché qu'une influence secrète me ramena triomphant et vaincu, aux pieds de la Fiancée.

— Mais... remarqua Lillée, mais c'est par votre gloire que vous l'aviez conquise...

Et il regardait, autour d'eux, en leurs groupes chatoyants, les dames, dont les yeux clairs suivaient avec une admiration éperdue tous les mouvements du Roi. Ellérion sourit doucement.

— La gloire fortifie. Elle donne l'audace d'espérer et d'agir ; on l'adore parce qu'elle aide à créer la beauté... Mais pourquoi lui demander davantage ? En amour, il n'est d'autre exploit que d'aimer. Lorsque l'amour commande de vaincre, n'est-ce pas toujours lui-même qui reste victorieux ? C'est en régnant sur moi qu'il m'a enseigné à régner sur les hommes.

Lillée écoutait en silence. Le fringant palefroi

s'ébroua dans l'air sonore et tendit brusquement l'encolure. Retenu par une main souple et ferme, il caracolait avec grâce tandis qu'Ellérion célébrait cet art admirable : être Roi.

— Etre Roi, Lillée, pouvez-vous deviner ce que dérobe ce mot ? C'est l'ivresse impérieuse de la force, lorsqu'elle se répand et s'exalte, ou se contient et se dirige. Pouvoir ce que l'on veut, et ne vouloir que ce que l'on peut ! L'enthousiasme de vivre plus ardemment que ne vivent les hommes, et celui de multiplier et de grandir la vie !

« Si tous les êtres sont des parcelles de Dieu, seuls les amants, les artistes et les rois dignes de ce nom propagent le frémissement de Dieu sur la terre. Les amants font du songe une flamme; vous, Lillée, vous créez dans les âmes des harmonies plus graves, de plus profondes solitudes. Moi, comme vous, je contemple et j'ordonne. La Joie et la Beauté pareillement nous appartiennent; mon œuvre, comme la vôtre, est l'Ordre qui enfante.

Lillée approuvait de la tête. Ellérion poursuivait :

— Pénétrez donc l'amour dévorant d'un roi, lorsqu'il s'attache à ce sol qui le porte, aux êtres qui l'entourent et l'appellent. Ma plus secrète voix, comme celle des grands poètes, est prodigieuse et retentissante : c'est pourquoi j'en mesure les mots. Mon geste, aussitôt centuplé, va se répercutant sur des milliers de vies, et c'est pourquoi je ne le hasarde jamais. Je sais que mon sceptre est l'emblème de la Force glorieuse; il faut donc que de lui rayonne la beauté, car telle est ma justification d'être roi. Le Roi, Lillée, doit être pour la foule le plus haut signe de l'Homme lui-même. Ce que le peuple ne possède point, — tout ce qu'il peut concevoir d'énergie, d'héroïsme, de pitié et de faste, — le Roi le lui donne en fiction. Le rêve qui dort au cœur des misérables, le Roi le réalise par une image vivante. Lorsque, d'une poignée d'or, je jette à l'océan la richesse stérile et que j'en figure ainsi le dédain, chacun des hommes de la foule a touché la fortune par mon geste. »

Parfois le coursier d'Ellérion, impatient du mors, tout à coup bondissait cabré. Le frontal d'émeraude

sommé de deux antennes donnait à la fine et fougueuse bête une allure formidable en son élégance. La verte pierrerie, unique et souveraine, régnait d'un éclat princier sur les améthystes du caparaçon dont les minces bandelettes, alternées de vert prasin et d'hyacinthe, se soulevaient mollement à la brise.

On était au mois de février. Un soleil encore pâle visitait l'escorte magnifique. Quand la vesprée était venue, la lune déroulait de limpides voiles bleus sur la plaine où fondait un reste de neige.

Et peu à peu, les jours passant, la dernière neige disparut. Le vent chuchottait déjà des choses tièdes et douces. Ainsi, tandis que le Roi et le Musicien s'avançaient vers le beau pays d'Argilée, ils semblaient aller à la rencontre du printemps.

Mille acclamations, de toutes parts venues, accueillirent leur passage dès qu'ils eurent franchi la frontière. Il y avait des guirlandes sur les chemins, et de rue en rue aux villages. On jetait par brassées sur le sol les anémones et les violettes dans les villes. Toutes les mains agitaient des fleurs ou les lançaient au plus haut des airs, d'où elles retombaient éparpillées. Et des trompettes aiguës, et d'autres dont le son est grave, disaient la gloire pacifique du Roi, son cœur magnanime, la joie qui resplendit comme une auréole à son front.

Enfin la capitale fut révélée au loin avec ses larges tours, ses murs, les dômes dont les hautes lignes touchent la nue. Chez les Argiléens, les murailles guerrières ont perdu leurs créneaux. Ce peuple est puissant entre tous, et telle est son immémoriale renommée de vaillance que les armées ennemies n'osent plus l'assaillir. Mais les remparts et les tours, demeurés là malgré les siècles, subsistent pour attester la paix de la contrée. Comblés à demi par le gazon, les fossés sont tout sonores de rires depuis qu'ils servent aux enfants pour leurs culbutes et leurs rondes. Aux pierres déchaussées de la courtine grimpent à l'envi l'ierre avec la vigne folle; et chaque tour porte le nom d'une fleur, car il y a sur chacune un manteau frémissant de parfums.

La Tour du Jasmin s'appelait jadis la Tour de la

Dévastation; la Tour-Sans-Merci d'autrefois est vouée à la clématite, et celle qui fut la Tour de la Mort est devenue la Tour des Roses. Ainsi les vieux remparts, à la fois héroïques et riants, ajoutent leurs vallonnements fleuris et leurs formes gigantesques à la clarté du fleuve qui meut un cercle immense autour de la ville.

Lillée ouvrait des yeux charmés. Il admira la triomphale clameur qui saluait Ellérion : les hommes nobles, et leur cri d'accueil franc et fier, tout le menu peuple en liesse pour l'arrivée du Roi, et les jeunes filles, les femmes, les enfants en fête qui chantaient en agitant des voiles couleur d'azur. Il y avait de somptueuses tentures déferlées sur les façades, mille et mille bannières au vent, et partout des iris, des jonquilles, des anémones et des roses en jonchées, aussi loin que l'on pouvait voir.

Dans le son grave et joyeux des cloches, parmi les drapeaux déployés et les chants de bienvenue, Lillée marchait comme en songe. Le roi Ellérion le tenait par la main, l'offrant aux acclamations du peuple; et lorsqu'ils eurent traversé dix carrefours et passé lentement sous la magnificence des colonnades, — lorsqu'ils gravirent ensemble les degrés du Palais et qu'au milieu de la salle du trône la reine Alise apparut en sa souriante majesté, Lillée sentit pleurer ses yeux, et son visage pâlir sous la suprême joie. La Reine, d'un geste charmant, lui avait pris les mains; il inclina le front et tomba prosterné.

Car la reine Alise est la plus belle des princesses. Depuis longtemps déjà qu'elle vint du pays d'Avigorre on ne l'a pas vue vieillir, et l'on pense qu'en elle la divine jeunesse ne mourra jamais. Elle est belle, elle est belle! Plus belle qu'une aurore d'été, plus belle que la neige sous le soleil couchant, plus belle qu'un lever de lune sur les îles de la mer... Chacun de ses mouvements dénoue des harmonies; la lumière, en ses yeux, chante une mélodie sans fin; et à ses pieds, comme sous les ailes de la fée Novéliane, Lillée avait connu un si noble ravissement, qu'il crut ouïr aux cieux le concert des étoiles.

ALBERT MOCKEL.

DIALÉGOMÈNES PHILOSOPHIQUES[1]

PHILOSOPHIE DE L'ANTAGONISME

Je conviens que les philosophies fractionnaires qu'en ces esquisses j'expose pour tenter d'en faire une philosophie pratique et humaine totale, dont sans doute on verra l'ensemble organique quand je serai au bout de ces successifs chapitres, n'ont pas un aspect réjouissant ni surtout une allure d'idéal; elles ne volent guère, elles piétinent sur la terre; elles paraîtront plutôt pessimistes.

Elles sont en discord avec nos rêves, mais en accord si parfait avec la réalité! Et dès lors le point à considérer est si, cherchant des aperçus, des préceptes, des règles pour notre passagère existence, nous devons viser *ce qui est,* de préférence à ce qui, d'après nous, *devrait être.*

Je confesse que ma personnelle tendance est vers les vues positives. Le réel m'attire : j'y vais comme l'oiseau au serpent. Je puis pourtant avoir aussi des vues idéalistes et m'y complaire, mais c'est pour les dimanches. Inutile d'agiter là dessus des contro-

(1) Suite de la Philosophie de l'A-peu-près et de la Philosophie de l'Extravagance. — Voir nos livraisons du 1er décembre 1907 et du 1er janvier 1908.

verses. Apparemment on naît idéaliste ou positiviste comme on naît poète ou bouvier, et au surplus, on ne persuade, en général, que ceux qui, confusément, pensent déjà comme vous. Les convaincre, c'est faire surgir ce qui germe et fermente en eux. On ne les féconde pas, on les accouche.

S'il faut s'accoutumer à l'A-peu-près vital et à l'Extravagance dans l'agitation humaine, il en est de même de l'Antagonisme qui partout autour de nous se révèle et sévit, au point qu'il y a dans l'humanité des espèces entre lesquelles l'inconscient met une hostilité que la plus haute culture ne saurait résoudre. Ici également apparaît une loi naturelle, désagréable, hélas ! dont le seul correctif est l'espoir, probablement vain, qu'avec la longueur du temps et ce que notre illusionnante confiance nomme « le Progrès », nous parviendrons à l'atténuer, voire à la supprimer, pauvres nains en conflit avec plus fort que nous.

J'ai un vague souvenir de tableaux, ou de gravures, représentant des scènes idylliques où les loups et les moutons, les jaguars et les antilopes, les vautours et les colombes fraternisent, sans qu'on se soit jamais donné le souci d'expliquer comment les carnassiers assagis se nourrissent dans ces calmes jardins zoologiques. A la rigueur on pourrait, la chimère aidant, imaginer l'eau et le feu fonctionnant en communion parfaite. Une des plus significatives expressions de l'infini est la fantaisie. Malheureusement, la réalité y met bon ordre et il semble que pour elle l'antagonisme et ses hostilités soient de première nécessité.

« Il semble » ! Cette prudente manière de parler s'impose. Irrésistiblement je reviens à la considération de la fragilité de notre intellect si peu flatteuse pour les prétentions de ceux qui croient que nous avons en nous un outil merveilleux, la Raison, qui nous permettrait, quand il est bien manié, de découvrir « la Vérité », la plus fuyante, la plus ductile des entités ; le naïf et railleur symbolisme païen la logeait aux ténèbres des puits.

Rien ne garantit que cette Raison soit infaillible. Les myriades d'erreurs qu'elle a servi à commettre

démontrent son inconsistance. Dans l'état actuel de notre cérébralité elle n'est que rudimentaire et nous confondons apparemment ce dont elle serait capable si elle atteignait la perfection, avec ce qu'elle peut dans son imperfection présente. Nous prenons pour acquis ce qui n'est encore qu'en formation et en espérance.

Dès lors, qu'est-ce qui nous permet d'affirmer avec certitude qu'il en serait mieux de l'universelle cosmogonie si l'A-peu-près, l'Extravagance, l'Antagonisme et pas mal d'autres phénomènes qui y fonctionnent et qui nous choquent, disparaissaient?

Il y a là vraisemblablement un mécanisme supérieur dont, dans la situation de nos connaissances, nous ne pouvons pas plus nous rendre compte et apprécier l'utilité ou la légitimité, qu'une dent des engrenages d'une montre qui souffrirait de la résistance qu'elle subit, ne pourrait juger de l'opportunité de ce malaise pour la marche régulière des aiguilles et la précision des heures.

Un de nos travers est de nous croire des buts et des buts considérables, alors que nous ne sommes que d'infimes moyens dans le grandiose travail, toujours en mouvement, toujours en ronflement

L'antagonisme est partout dans les activités du monde et spécialement dans les affaires humaines. Elles ne sont que difficultés, suivant une expression qu'on attribue à Burke mais que des milliers d'autres ont pu dire ou penser avant lui. L'architecture universelle est semblable à celle des cathédrales gothiques où les deux arceaux de l'ogive soutiennent l'édifice en se contrariant.

Darwin (le déjà si vieux Darwin) a magnifiquement et impitoyablement manifesté cette nécessité très dure en inaugurant son système de la « lutte pour la vie ». Il a montré comment ce déroulement des jours et des événements n'est qu'une suite d'escarmouches, de duels, de combats, de batailles. Il a tenté d'y introduire, en tempérament, que de ces mêlées belliqueuses sortirait un progrès. Il n'a pas reculé, quoique très savant, devant cette contradiction : que la direction générale et la tendance du

bizarre Univers, ce Léviathan énigmatique, serait le Bien final mais en passant par une série indéfinie d'actions intercalaires, inconscientes ou conscientes, dans lesquelles le Mal, le déplorable mal, aurait la grosse part.

N'est-il pas plus conforme aux réalités qu'a vues l'Histoire et que nous voyons encore continuellement nous-mêmes, de laisser de côté ce douteux consolateur avenir et de prendre le Monde tel qu'il est, c'est-à-dire avec l'inévitabilité de sa dose d'hostilité? A quoi sert, surtout pour ceux qui vécurent, vivent et vivront dans les périodes transitoires, de penser que peut-être plus tard, on ne sait quand ni pour quelle durée, il règnera une conciliation charmante, un Eden de fraternité et d'harmonie auquel, si vraiment c'est la fin à atteindre, il eût été si facile à la Toute-Puissance cosmique ou, si l'on veut, divine, d'arriver sans tous ces « lentiponages » cruels de mauvais ouvrier?

« Le premier, le plus doux des biens, c'est la Paix, si aimable, si nécessaire au bonheur, que le meilleur, le plus grand des maîtres bornait toutes ses instructions, toutes ses récompenses terrestres à ces consolantes paroles : *Que la Paix soit avec vous.* »

Cervantès écrivit cela, mais il le mit ironiquement dans la bouche de Don Quichotte, ce fou qui était si sage. Dante parcourait les campagnes florentines en criant, lui aussi : « La paix! la paix! » et ne l'obtint jamais.

Voyez quels spectacles nous donnent les sociétés humaines, non seulement celles de notre temps mais celles de tous les temps Le Passé fut-il autre chose qu'un « débobinage » des antagonismes, et nos préoccupations actuelles les plus puissantes n'ont-elles pas pour cause la crainte de nouveaux antagonismes vraisemblables?

Dans la vie privée, dès qu'on fait attention, n'aperçoit-on pas le même phénomène en des proportions moins tragiques, mais tout de même évidentes? Qui échappe à cette loi, étrange comme tant d'autres, sauf en de rares accalmies et pour d'infimes groupes ne sortant qu'à de courts moments de la terrible nécessité commune?

Y eut-il jamais nation avec un seul parti politique? Cet exemple est, pour nos contemporains, de la plus pressante actualité. Oui, vit-on jamais tous les citoyens d'un pays agir pour la chose publique avec une unanimité durable?

Dans les circonstances les plus particulièrement favorables, l'entraînement ne perdit-t-il pas rapidement son intensité et n'en est-on pas revenu automatiquement aux dissentiments et aux querelles?

N'est-ce point la systole et la diastole du vaste cœur qu'est toute nationalité?

Assurément nous rêvons d'unité, nous nous irritons contre nos adversaires, nous voudrions les réduire à penser, à agir comme nous et ils voudraient nous réduire à agir et à penser comme eux, alors qu'il serait sage, d'admettre ces groupements contradictoires commandés par la fatalité!

Le véritable accord devrait consister, non pas à vouloir anéantir cette variété irréductible, mais à subir tous son existence insurmontable et à agir en conséquence.

Quel bien il en résulterait sinon dans l'action, qui sans doute restera toujours tumultueuse, au moins dans la conscience mieux éclairée sur les nécessités impérieuses de la grande machine dont nous sommes de si minuscules rouages, ne nous distinguant de tant d'autres, prodigieusement plus puissants, que par la conscience que nous avons de notre existence; spécialité dont nous nous enorgueillissons, mais à qui est dû le sentiment de nos misères peu mitigé par le sentiment de nos joies, rares pour la plupart d'entre nous.

Afin de mieux saisir l'évidence, concentrons-nous sur cette question des partis politiques.

Quelle indiscutable réalité que la permanence de leur antagonisme et que l'impossibilité de les supprimer!

Vainement on met dans un lointain « idéal » une fraternité abolissant tous les discords! Qu'importe, alors même qu'elle serait possible, cette nuageuse illusion : nous avons à parler, à agir pour les jours présents et les jours les plus proches. C'est pour

ceux-ci qu'il faut philosopher et essayer de tirer de la philosophie quelque remède à des pensers trop tristes et à des luttes trop chagrinantes.

Quelque remède! C'est qu'en effet je n'écris ici que pour adoucir et consoler dans les limites où la vie est susceptible d'adoucissement et de consolation. N'en est-ce pas que de comprendre la nécessité de choses que d'ordinaire nous nous efforçons de détruire, ou dont nous souhaitons la destruction, avec des colères et des haines déprimantes? N'est-on pas plus disposé alors au pardon mutuel et à l'apaisement? Le besoin d'établir des responsabilités, des répressions, de se laisser aller aux rancunes ne diminue-t-il pas jusqu'à être remplacé par une ample et franche pitié et une indulgence généreuse? S'il est vrai que la Nature imposa constamment aux hommes la diversité des opinions et aux nations la pluralité des partis et leur douloureux antagonisme, quelle folie d'en vouloir l'anéantissement et de l'essayer quand on détient provisoirement la Force! C'est ce que l'humanité ou les individus en révolte ont invariablement nommé la Tyrannie.

Le passé montre ce qui est advenu chaque fois qu'on a méconnu cette naturalité nécessaire : la fureur des luttes, l'impossibilité de parfaire le but, la fatalité des réactions. La sagesse commande la modération et la tolérance. Elle a horreur du Sectarisme. Elles sont aisées à qui voit de haut les exigences immémoriales que je viens de brièvement décrire.

EDMOND PICARD.

Au prochain numéro : *La Philosophie de la Conscience.*

UNE MIETTE DE L'HISTOIRE DE LA « MARSEILLAISE »

« *A Fernand Khnopff.* »

Les choses que je vais dire ne se rattachent pas à la plus immédiate actualité. Leur intérêt est plutôt le parfum de leur âge.

L'histoire de la « Marseillaise », à laquelle ont contribué chez nous Gretry et Fétis, est déjà touffue. Mais elle appelle, au moins, une rectification. Après le *Dictionnaire Larousse*, qui l'a faussée sur un point, maint publiciste français a conté, en ces dernières années, que Napoléon III ayant déclaré la guerre à la Prusse, avait aussitôt autorisé la France à scander des strophes de la « Marseillaise » sa course à la frontière. C'est une erreur qui est en marche et qu'il faut arrêter. Car sa diffusion pourrait encore être involontairement accélérée par des « souvenirs » de Ludovic Halevy, parus tout récemment dans les *Annales politiques et littéraires*, et où, après une brillante évocation de Rachel interprétant la « Marseillaise » au Théâtre français pendant la Révolution de 1848, on rencontre ces lignes :

« Puis de nouveau, brusquement, sous l'Empire, le 19 juillet 1870, M. Maurice Richard, fit savoir au directeur de l'Opéra, M. Emile Perrin, qu'il convenait de chanter le lendemain, la « Marseillaise », entre deux actes de la « Muette ». Le conseil des Ministres en avait délibéré. L'Empereur autorisait. »

Ce que je veux démontrer, c'est que la France

n'attendit, pour ressusciter l'hymne de Rouget de Lisle, ni délibération ministérielle ni permission impériale. Le plus dramatique de tous les souvenirs d'adolescence a ineffaçablement gravé la vérité en moi.

***

En 1870, j'étais dans ma treizième année. Jamais encore je n'avais quitté Paris et jamais je n'y avais encore entendu résonner le cantique de la Révolution. On se risquait tout au plus à le chuchotter à huis clos. Encore avait-on soin de regarder, d'abord, autour de soi. La police corse de Pietri, gardienne farouche du trône, avait ou passait pour avoir des oreilles collées jusqu'aux portes des domiciles. Et malheur à qui se fut dénoncé comme un ennemi du régime, en clamant :

Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé !...

Aux jours de fête, comme l'a rappelé justement Ludovic Halevy, les musiques officielles escortaient la Cour des flons-flons puérils de l'*Air de la Reine Hortense*. Et vraiment, ces pauvres couplets de troubadour célébrant le départ pour la Syrie d'un beau jeune homme qui finira par épouser Isabelle, pour rimer avec « la plus belle », s'assortissaient mieux à l'éclat en papier doré du second empire que l'héroïque tonnerre de Rouget de Lisle, où gronde l'émoi des peuples et des temps (1)...

Quand, par un jour ensoleillé d'août, descendait, entre les gerbes diamantées des jets d'eau de la place de la Concorde, la procession impériale : la blonde, l'élégante Eugénie, en landau conduit à la daumont

(1) Il paraît que pendant l'exposition de 1867, une musique autrichienne, qui ignorait sans doute le chant du « vaillant Dunois », stupéfia et enthousiasma le public du cirque de l'Imperatrice en exécutant innocemment la « Marseillaise » : redoutable scandale auquel l'autorité mit immédiatement fin.

par ses postillons à livrée vert et or ; Napoléon III, caracolant à la portière de droite, tête haute, œil vague, pointes des moustaches cirées comme pour une vitrine de coiffeur; le « petit prince » de l'autre côté, sur un poney qui portait fièrement la gracieuse et touchante fragilité d'un enfant destiné au sombre rôle de monarque, si des bombes Orsini, des canons Krupp ou des assegais de Zoulous n'en ordonnaient autrement; quand, par un jour ensoleillé d'août, les hôtes des Tuileries passaient ainsi, encadrés des chamarrures d'un état major de parade dans le brouhaha d'une foule badaude, grisée par le charme du décor et l'odeur de fête que le règne exhalait, comme eût détonné l'âpre ouragan de la « Marseillaise »!... Et que sonnait juste la ritournelle mièvre et sucrée du jeune et beau Dunois allant prier Marie

De bénir ses exploits

Les yeux des spectateurs, fascinés par le miroitement du clinquant officiel, n'apercevaient même plus, en recul, au bout des Champs-Elysées, l'ombre énorme et carrée de l'Arc-de-Triomphe accablant, avec un prophétique mépris, de ses écrasants souvenirs d'épopée, toute cette frêle descendance de César qui se baignait et se chauffait dans les reflets de sa gloire, comme les moucherons dansent et se dorent dans les rais du soleil.

Et, pourtant, l'heure était imminente où les voix qui, depuis dix-huit ans, ne fredonnaient plus la « Marseillaise » qu'en sourdine et en secret allaient la rugir.

Ce fut précisément — admirez la merveille de cette accidentelle coïncidence ! — le soir du 14 juillet 1870, anniversaire même de cette journée de la Bastille qui avait marqué le début d'un si long ébranlement de la croûte terrestre. Le 14 juillet : donc 5 jours avant l'autorisation donnée par l'Empereur et ses ministres, à Mme Marie Sasse et au baryton Faure de chanter la « Marseillaise » à l'Opéra. J'habitais avec mes parents à deux pas de la rue de la Paix... Satisfait et las de mes devoirs de lycéen —

sans doute quelque traduction du *De Viris illustritus* préparée pour le lendemain — je m'étais docilement mis au lit, au premier signe. Il pouvait être dix heures.

Une violente rumeur, venant du boulevard, me réveilla en sursaut... J'eus peur... Il faisait profondément noir dans ma petite chambre. Je me redressai, le cou tendu, le cœur battant. Le bruit m'arriva de milliers de pas pressés s'abattant à la fois sur le macadam, au milieu d'une clameur sortant d'autant de milliers de gosiers. Deux mots devinrent distincts d'abord, assourdissants bientôt : A Berlin! à Berlin!... Puis, tout à coup, cette musique inouïe, ces paroles proscrites, jaillissant des poitrines d'une foule, comme des flots qui culbutent et emportent leur digue :

Allons, enfants de la patrie
Le jour de gloire est arrivé !

Jamais force longtemps contenue n'avait vengé des années de compression avec une aussi stentorienne violence. La soudaine éruption d'un volcan que les habitants du voisinage croyaient à jamais éteint doit être pareille. Un peuple, depuis près de vingt ans muet, recouvrait la voix et d'emblée en dépensait le maximum, dans le ravissement de s'écouter, dans le désir de se convaincre lui-même de la chute du bâillon...

Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé,
L'étendard sanglant est levé.

D'abord je me crus le jouet d'un rêve... Je me tâtai, portai les mains à mes oreilles bourdonnantes. Le chœur continua, de plus en plus rapproché, fit trembler les vitres, sembla faire irruption, avec la multitude des choristes, dans la petite chambre toute noire...

Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats !...
Ils viennent jusque dans vos bras...

D'un bond hors de mon lit, je roulai sur le parquet, les pieds embarrassés dans l'extrémité de ma robe de nuit; puis, redressé, j'entre en coup de vent dans un salon contigü, où mon père et ma mère, encore debout, causent à mi-voix, d'un ton grave.

— Père! Père! la « Marseillaise »!... On chante la « Marseillaise »!

— Oh! que tu m'as fait peur, mon petit fantôme blanc! dit ma mère.

— La *Marseillaise*, père! Quoi? Quoi donc? Qu'est-ce qui se passe?...

Froidement, mon père répondit.

— *C'est la guerre!*

Et pour satisfaire à la nouvelle interrogation de mes yeux écarquillés, il ajouta, tandis que ma mère m'entraînait tendrement, pour me reconduire aux ténèbres et au sommeil :

— La France contre la Prusse... C'est la guerre!...

*
* *

Ils viennent jusque dans vos bras
Egorger vos fils et vos compagnes!
Aux armes citoyens

C'est la guerre !...

Je ne dormis plus... Enfants, qui avez aujourd'hui l'âge que j'avais ce soir-là, comment vous transmettre le frisson dont me secoua cette tragique parole des lèvres paternelles? Etrange frisson où se traduisaient pêle-mêle, la surprise, l'épouvante, la brûlante curiosité et, aussi, je ne sais quelle arrière et mauvaise joie, quel confus orgueil de sentir que j'allais être témoin d'événements gigantesques, vivre dans l'écho des batailles, voir et entendre l'Histoire se défaire et se refaire, à coups de foudre, assister à la mêlée de deux peuples dont le sort se déciderait dans l'étincellement des baïonnettes, dans la flamme et la fumée des fusillades, dans le tableau souverain des escadrons qui galopent au carnage, penchés sur les folles crinières des chevaux hennissants, au bruit des tambours qui roulent et des cuivres qui sonnent, tan-

dis qu'au-dessus de tout cet enchevêtrement d'éclatantes couleurs et de clameurs exaspérées, tremblent, comme l'âme inquiète de la patrie, les drapeaux qui la symbolisent et qui font signe aux régiments d'accourir et se faire hacher pour qu'elle triomphe, de mourir pour qu'elle demeure immortelle...

Aux armes, citoyens !
Formez vos bataillons
Marchons ! marchons ! qu'un sang impur
Abreuve nos sillons.

Si je m'analyse, à cette distance, avec une scrupuleuse sévérité, j'aperçois, dominant toutes mes sensations, un avide appétit d'émotions qui trancheraient sur la monotonie de trop placides années. En ce temps-là, où « pacifisme » et « antimilitarisme » étaient encore vocables et concepts inconnus, la guerre apparaissait, sauf au regard de quelques idéologues, précurseurs inécoutés, comme la grandiose montagne à l'horizon d'un pays plat. On l'aimait toujours pour sa splendeur spectaculaire, pour la poésie des sacrifices qu'elle suscitait, pour l'intensité d'exaltation qu'on éprouve à l'heure où les hommes, aux cîmes de la passion, jouent leur va-tout et celui de leur race sur les hasards d'un jour de combat, avec la prodigalité des pontes hasardant leur fortune sur les caprices d'un coup de dé ou la gyration d'une bille.

Quelle part de ma mentalité m'était spéciale et quelle part en était commune à tous les enfants de ma génération ? Ce que je sais, c'est que mes lectures de collège ou mes lectures spontanées m'avaient toujours laissé absolument sceptique ou profondément attristé. Les faits historiques qu'on nous enseignait n'avaient, presque tous, à mes yeux, que la valeur de pauvres et vieilles fables dont on se leurrait, par habitude, d'âge en âge. Ils se silhouettaient à peine devant mon imagination comme des lignes vagues dans un brouillard. La sécheresse des livres pédagogiques pouvait être pour quelque chose dans ces méfiances irraisonnées. Il eût fallu une extraordinaire éloquence professorale pour me faire admettre comme réalités les guerres des Mèdes et des Perses, les aven-

tures du grand Alexandre ou même celles de la Pucelle d'Orléans. Quand un récit du passé m'imposait son évidence, c'est qu'il s'agissait d'un passé tout proche ou que la magie d'une parole évocatrice, d'un style génialement imagé, vivifiait au point de le rendre tangible. L'immense tourmente de la Révolution française ne s'était enfoncée dans mon esprit comme une certitude que grâce à la persuasive « Histoire des Girondins » et à la mélodramatique toile de David-Louis Muller qui flamboyait, alors, au mur de droite de la salle principale du musée du Luxembourg, où j'en avais repu cent fois mes regards et mes jeunes songes. Ce tableau des déchirants adieux de « ci-devants » appelés à l'échafaud par le geste impérieux d'un blême commissaire de la République, avec, à l'avant plan, le grand front, pâle et penché, d'André Chenier, distrait de la guillotine et consolé d'elle, jusqu'à la fatale minute, par une suprême création de poète qu'elle va interrompre, mais qui plane, imposante, avec toute la supériorité de la pensée, au-dessus de la mort même, — oh! oui, tout cela était manifeste et indéniable, tout cela avait vécu, lutté, palpité, ébloui et épouvanté l'univers. Mais la prodigieuse vision excitait en moi d'amers regrets. Je pleurais intérieurement de n'avoir pas été de ce stade, horrible et sublime, où l'humanité fut surhumaine, où crimes, vertus, gloire, malheur, bourreaux, martyrs, vainqueurs, vaincus, s'étaient haussés, dans la bataille pour et contre la refonte des sociétés, jusqu'aux suprêmes limites qui séparent l'homme des dieux. Comme le présent tranquille et terne, semblait, à côté, vulgaire et infime! Pour sûr, le globe et ses êtres étaient rapetisssé, et qu'après de si énormes choses, il ne se passerait plus rien, plus jamais rien qui pût faire follement battre le cœur et donner à l'âme le vertige!...

Or, voici que tout à coup, jaillissait de l'ombre, l'hymne révolutionnaire, le refrain même dont l'âge épique avait accompagné chacun de ses délires...

Marchons! marchons!
Qu'un sang impur
Abreuve nos sillons!

Et je pense qu'il en fut de tous les enfants comme de moi. En un instant, nous voilà mués en hommes, conscients des beautés et des terreurs de la vie; brusquement illuminés par le livide éclair, tout d'une fois instruits de l'existence des forces mystérieuses qui relient Autrefois et Maintenant et relieront Demain à Hier, par l'identité des passions éternelles qui font de tous les hommes les continuateurs de leurs ancêtres et de chaque époque le prolongement d'une époque défunte, la saison préparatrice d'une saison encore à venir. Plus de doute! Mèdes, Perses, Alexandre, Vercingétorix, César, Jeanne d'Arc, Louis XIV s'étaient bien véridiquement succédé sur la scène du monde, se tenant par la main, à travers l'histoire, chaînons de l'infinie chaîne de solidarité qui les rattachait à Mirabeau, à Robespierre, à Napoléon, à la palpitante heure actuelle. Toutes les voix des siècles vibraient dans cette « Marseillaise », où s'exhalaient leurs propres fureurs retournées contre eux. Voilà ce que révêla à d'ingénus adolescents, ignorants jusque là de l'étendue de l'espace et du temps, et de la parenté étroite des âmes les plus antiques avec les plus neuves âmes, le magnétique chant de révolte et de guerre ressucité dans cette nuit... Et voilà, aussi, pourquoi nul ne peut s'y tromper qui fut contemporain et témoin oculaire de cette commotion historique. Napoléon III ne décréta le 19 juillet 1870 que ce qu'il n'avait pu empêcher depuis le 14. Comme les fusils, à certaines heures psychologiques, la « Marseillaise » était partie toute seule, sans préméditation du peuple et sans le moindre assentiment de son maître. Pâle d'émotion subite, frémissante de la tragique grandeur de l'imminent corps à corps de la France avec la Prusse, la foule avait instantanément trouvé, sans la chercher, l'expression la plus intense par où exprimer son moral bouleversement, et, d'instinct, était remonté des gosiers des morts aux gosiers des vivants, des lèvres des pères aux lèvres des fils, le Verbe lyrique des grands jours de péril ou de défi :

Aux armes, citoyens,
Formez vos bataillons !

Le chétif et frivole « Partant pour la Syrie » s'était évanoui, à jamais des souvenirs, comme un misérable oiselet fuyant, impuissant et honteux, devant l'oiseau de proie ou le cyclone. Aucun avis gouvermental n'avait eu à l'exclure de la pensée ou de la bouche de Paris. Le seul souffle de la guerre avait brutalement et comme prophétiquement, emporté sans que personne s'en aperçut, cet écho d'un décadent Empire qui allait suivre son symbole, dans le néant, sept semaines plus tard....

L'espace s'était brusquement empli des résonnances formidables de la « Marseillaise ». Que Napoléon voulût ou ne voulût pas, il n'y avait plus, pour autre chose, de place dans les airs...

***

J'aurais pu, en beaucoup moins de mots, fixer ce petit détail d'histoire, si étrangement altéré en ces dernières années, au point qu'on finissait couramment par attribuer à une initiative de l'Empereur un geste d'inévitable et tardive soumission à un fait accompli et irrésistiblement sorti des entrailles des choses. Mais, comment s'en tenir à quelques phrases et se garder de l'abondance, quand se redresse tout debout, dans la mémoire, le fantôme d'une heure morte qui fut sans pareille?...

On se sent plutôt incité à en deviser sans fin. Surtout, quand on rapproche de ce passé, affreux et superbe, maudit et pourtant vénéré, les révoltes d'à présent contre la simple notion de patrie.

N'allez pas vous préparer à rencontrer ici une apologie de la guerre. D'accord: elle est monstrueuse, même dans la victoire. Mais, tout de même, qu'elle est belle, même dans la défaite!... Je ne parle plus de sa magnificence plastique; je parle de la merveilleuse harmonie qu'elle crée, par enchantement, entre une multitude d'êtres de la même origine, du même sol, qui fourmillaient, étrangers les uns aux autres, la veille?... Existe-t-il un ciment aussi magique que

le sang de la guerre pour réunir tout à coup en un si solide et si géant bloc d'amour tant de cœurs, dispersés dans le tranquille égoïsme de la paix?...

Ah si Gustave Hervé — âme invertie — était né dix ou quinze ans plus tôt!... Tous ceux de 1870 se rappellent... On ne parlait pas d'autre chose que de la bataille d'hier ou de demain, que du drapeau, que de la France. On n'en dormait plus; on n'avait plus ni chaud ni froid; on en oubliait ses affaires, ses intérêts, ses plus lourds soucis personnels: celui qui eut montré une préoccupation de soi eût été honni; grands et petits, riches ou pauvres, hommes ou femmes, on espérait tous ensemble la même chose, on tremblait tous ensemble d'une unique crainte; on était à 40 millions se serrant, pour ainsi dire, les uns contre les autres, les mains dans les mains, amalgamés par une seule obsession; et l'individu ne devenait pas seulement indifférent à son prochain : il se dédaignait lui-même, perdu, fondu, soudé dans la masse anonyme qui, anxieusement penchée sur les événements, n'avait d'yeux, d'oreilles, de religion, de faim, de soif, que pour cette entité si abstraite, si mal définissable, si absente des consciences aux jours ordinaires : la Patrie, le cher berceau d'hier, la chère maison d'aujourd'hui, la chère sépulture de demain... C'était la réalisation à rebours du rêve atroce de Caligula : de chaque côté du Rhin, — car au delà, c'était comme en deçà — un peuple entier n'ayant qu'un seul cerveau martelé par la même pensée; une seule poitrine haletante du même émoi; une seule fièvre née de la même adoration pour l'emblème national qui flotte, sous un fer de lance, au bout d'une hampe de bois!

Et quand on se reporte à ce miracle d'abnégation, où chacun immolait son moi moral à l'idéal collectif, comme le démontreraient cent exemples que j'en pourrais donner, on en vient à se demander si la guerre, avec toutes ses barbaries, n'est pas la route cruelle mais nécessaire par où devait passer l'humanité, pour apprendre finalement à s'entr'aider plutôt qu'à s'entr'égorger, à s'entr'aimer plutôt qu'à s'entrehaïr; si, en d'autres mots, l'esprit d'universelle solida-

rité qui s'éveille en ce siècle, ne vient pas justement de ces élans splendides de solidarité nationale qui ont groupé, pour commencer, tous les gens de même race, autour de la patrie en guerre contre une autre, afin d'enseigner, ensuite et par là, à toutes les patries à se grouper pour la guerre sans fin contre la nature, éternellement hostile !...

Dans tous les cas, — il faut obstinément y revenir — c'est de ce rassemblement soudain de millions de cœurs que monta d'un jet, sans l'ombre d'un mot d'ordre, le premier cri de la « Marseillaise » étouffé depuis dix-huit ans. Et qui sait si Napoléon III lui-même, debout, aux écoutes, derrière quelque volet clos des Tuileries, n'oublia pas un instant d'où il venait, où il allait, et ne joignit pas involontairement sa voix troublée — il était Français aussi — à celles qui passaient en vociférant :

Aux armes citoyens
Formez vos bataillons !...

*
* *

Un autre phénomène frappe quiconque a arrêté assez longtemps sa méditation sur l'histoire de la « Marseillaise ».

Comme la destinée de l'œuvre de Rouget de Lisle a dépassé sa destination !... C'est une onde qui a submergé le monde, un incendie de sons qui a tout embrasé.

Lamartine raconte, d'après des documents sûrs, comment celui qui la conçut pour entraîner uniquement des patriotes à la frontière, fut effrayé de l'entendre retentir bientôt autour de la guillotine, au service des Procuste de la naissante démocratie. Il mourut, sans soupçonner quel chemin elle ferait encore. Michelet avait vu plus clair, qui avait dit : « Le monde la chantera à jamais ». Elle est connue autant que l'Evangile, de tous les peuples, sous quelque ciel qu'ils habitent, quelque langue qu'ils parlent. Les dépêches qui relatent au jour le jour les

événements courants signalent invariablement la « Marseillaise » comme le chant de ralliement des tumultueux manifestants de Trafalgar square revendiquant quelque droit méconnu; des socialistes de Vienne, Buda-Pesth ou Berlin réclamant le suffrage universel; des foules portugaises, espagnoles ou italiennes soulageant un accès de désespoir ou formulant une aspiration à la liberté. Une révolte de moujicks russes contre le despotisme des Tzars cherche-t-elle sa répercussion? C'est la « Marseillaise » qu'instinctivement entonnent, à la face des saintes icônes, les pitoyables habitants de la steppe, hirsutes et habillés de peaux de bêtes!

Nous autres Belges, nous la savons mieux que nos propres couplets nationaux si regrettable que soit ce fait, à notre point de vue, il faut bien le constater. Aux quatre coins du globe, les « internationalistes » ne trouvant pas de plus admirable cri du cœur l'ont adoptée, quitte à en adapter à leur rêve les paroles. Des Allemands, éblouis par elle et parce qu'on n'osait plus la murmurer en France, parlèrent un jour de se l'approprier, après en avoir un instant revendiqué la paternité; — d'où la diatribe rimée de Théodore de Banville:

Allons donc! L'hymne au vol de feu
L'hymne de gloire et de souffrance
Volant sur nous dans le ciel bleu
N a pas un cri qui ne soit : France!
. . . . . .
Ame, elle emporte sur ses pas
Hoche et Marceau comme gavroche.
Teutons, on ne démarque pas
Cela, comme un mouchoir de poche!...

Quelle incantation eut jamais fortune pareille à la « Marseillaise »? Est-ce le « God Save the King » cette servile prière de courtisans pour un Roi, pauvre de mélodie comme un psaume protestant? Est-ce le « Wacht am Rhein », à l'allure noble et grave, où les notes stridentes du clairon sont ralenties et comme alourdies, pour mieux se marier aux pas puissants mais pesants d'une Germanie qui marche avec une fatidique lenteur à la victoire, mais qui n'y vole point et pas même n'y court?... Qui de vous,

ayant entendu l'hymne national de la Russie, de l'Autriche, de l'Espagne ou des Etats-Unis, l'a retenue, ou la sent surgir en lui, s'emparer de toute sa sensibilité, dans les grands jours?... Pas un chant national, en dehors de celui de Rouget et Lisle, qui ne soit l'exclusif reflet du tempérament local, l'indéracinable produit indigène, aussi réfractaire à l'acclimatation sous des cieux etrangers que les palmiers d'Afrique dans les plaines de Sibérie, ou les végétaux polaires au soleil des tropiques. Seule, rafale enchantée, lyrique furie aux imbrisables ailes, la « Marseillaise » a franchi triomphalement toutes les frontières, parcouru et électrisé les humanités les plus diverses, fait vibrer tous les nerfs. conquis toutes les oreilles et tous les cœurs. Seule, elle a été reconnue instantanément comme leur langue de tous ceux qui avaient quelque enthousiasme exceptionnel à répandre, quelque appel éploré à articuler, quelque ivresse à s'inspirer, pour un suprême effort. Partout où elle a passé — et elle a passé partout où passe l'éclair — elle a été, avec son rythme essorien, sa mélodie brûlante, et sa richesse épique de mots. comme le fluide qui coule, en lave, dans les veines; elle a battu sa mesure à celle des seins les plus ardents, soulevé et précipité la marche des volontés les plus impatientes vers la glorieuse conquête ou la mort héroïque. En d'autres mots, c'est la France qui, à la flamme de son propre cœur, a forgé la formule, claire, sonore et frénétique, où toutes les nations du monde, en tendant l'oreille, ont trouvé celle qu'il leur fallait pour épancher leurs plus intenses exaltations, pour crier les émotions surhumaines que leurs propres langages ne savaient pas comment traduire. C'est de la France qu'est partie la synthèse lyrique de tous les paroxysmes. Ses doigts ont découvert et touché la corde superlative des âmes et toutes ont frémi, résonné, répondu à cette main divinatrice comme l'explosion à l'étincelle sacrée.

Et admirez ceci que, de toutes les grandes puissances conquérantes, la France est celle qui exporte proportionnellement le moins des produits de l'atelier

et de l'usine. Ses enfants, amoureux de leur sol, voyagent à peine, si on compare leurs émigrations à celle des autres peuples. Sa chair, sa matière, s'immobilisent. C'est son esprit qui défie les limites de l'espace, qui vole par delà monts et mers, semant sur toute la terre, la graine de l'idée, chaque fois que ses ailes éployées emportent son communicatif génie à travers le globe. Son expansion spirituelle embrasse et embrase la sphère entière. Dans la suite du temps on apercevra, si on n'aperçoit dores et déja, que la Révolution anglaise du XVIIe siècle, fatalement insulaire, égoïste, au seul usage de ses auteurs, mit dix fois plus de temps que la fiévreuse et débordante Révolution française du XVIIIe à produire la moitié moins d'impression sur l'ensemble du progrès humain. L'influence de 1789 et de 1793 se déversa en torrent bouillonnant de par l'Europe et l'Amérique, aux sons de la « Marseillaise » et au rayonnement de ses fulgurantes syllabes :

Amour sacré de la patrie
Conduis, soutiens nos pas vengeurs
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs !...

Et voilà pourquoi la moindre bribe de fait qui touche à l'histoire de ce « Cantique des Cantiques » de la société moderne a son prix ; pourquoi j'ai toujours eu à cœur de redire, quand les circonstances me prêteraient leur aide, comment dans la nuit du 14 juillet 1870, la « Marseillaise » brisant d'elle-même « ses ignobles entraves », accourut frissonnante, du fond de sa prison, au secours de son pays, lui rendit la voix et, à travers les désespoirs de la défaite, sur les ruines fumantes du Bas Empire, la reconduisit, en chantant, à la lumière de la liberté.

Allons, enfants de la patrie !
Le jour de gloire ....

GÉRARD HARRY.

MADAME REÇOIT

Comédie de paravent en un acte et en prose

Représentée pour la première fois
sur la scène du Théâtre royal du Parc à Bruxelles
le vendredi 22 novembre 1907.

PERSONNAGES

Henri Evigny	MM.	Félix Barré.
Jacques de Vinalmont		Richard.
Un Domestique		Dalbray.
Mme Georgette Harvey	MMmes	Manette Simonet.
Mme Ormont		Georgina May.
Mme d'Azinval		Eve de Launay.
Une femme de chambre		

La scène se passe chez Mme Georgette Harvey. Jour de réception. Bibelots, fleurs, table à thé, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme HARVEY, HENRI

HENRI, *regardant autour de lui.*

Je vois qu'on vous a gâtée.

Mme HARVEY, *indifférente.*

Mais, oui.

HENRI, *après un silence.*

Cette lampe est exquise.

Mme HARVEY

Ah?

HENRI

Un clair de lune.

Mme HARVEY

Vous trouvez?

HENRI

C'est nouveau?

Mme HARVEY

Oui.

HENRI

Un Copenhague royal?

Mme HARVEY

Royal.

HENRI

On en fait actuellement des imitations assez réussies... Mais ce n'est pas ça.

Mme HARVEY

En effet.

HENRI, *examinant un autre bibelot.*

C'est nouveau aussi?

Mme HARVEY

Oui.

HENRI, *après un nouveau silence.*

Avez-vous été beaucoup au théâtre ces derniers temps?

Mme HARVEY

Oui... je ne sais plus... Tous les soirs, je crois.

HENRI

C'est en somme assez peu. (*Apercevant un vase et l'examinant.*) Tiens.

Mme HARVEY

C'est pour faire l'inventaire de mon mobilier que vous êtes venu?

HENRI

Oh! non.

Mme HARVEY

Ce n'est que par politesse.

HENRI

Mais, je vous assure.

Mme HARVEY

Par habitude?

HENRI

Voyons.

Mme HARVEY

Par curiosité, par ennui, par jalousie, par pitié? Quoi? Vous vouliez voir si je n'étais pas noyée dans les larmes?

HENRI

Il me semble tout naturel dans notre situation... Seulement...

Mme HARVEY

Seulement?

HENRI

Mais, oui ; je ne m'attendais pas, comme ça, à être reçu officiellement.

Mme HARVEY

Ah! Vous aviez oublié que c'était mon jour de réception?

HENRI

Je n'y avais pas pensé.

Mme HARVEY

Vraiment. N'est-ce pas plutôt que vous espériez trouver mon salon plein de monde, et éviter ainsi toute explication?

HENRI

Pourquoi?

Mme HARVEY

Et vous êtes déçu! Il va falloir inventer quelque petit mensonge. Je vous écoute.

UN DOMESTIQUE, *apportant le thé.*

Faut-il dire aux visiteurs que Madame est souffrante?

Mme HARVEY

Vous introduirez comme d'habitude, n'est-ce pas? (*Le domestique sort.*)

HENRI

Ces domestiques sont vraiment d'une effronterie!

Mme HARVEY

Oui... Et maintenant expliquez-vous.

HENRI

M'expliquer?

Mme HARVEY

Sur votre absence durant ces quinze jours.

HENRI

J'ai dû partir à l'improviste.

Mme HARVEY

Sans avoir eu le temps de m'avertir?

HENRI

Je croyais rentrer le soir même.

Mme HARVEY

Et vous êtes rentré quinze jours plus tard.

HENRI

Oui. Ce matin. Et vous voyez, je viens vous faire visite aussitôt.

Mme HARVEY

Il vous a été même impossible de m'adresser un petit mot?

HENRI

Les affaires, c'est terrible. Un tourbillon. Puis les lettres s'égarent toujours. Alors, par prudence.

Mme HARVEY

Enfin!... J'aime mieux vous croire. Mais vous n'aviez pas cette prudence jadis.

HENRI

Sans doute. Mais aux débuts, on ne raisonne pas; on est fou; l'amour est comme un torrent.

Mme HARVEY

Et maintenant c'est un lac.

HENRI

C'est moins violent, mais c'est plus doux. Mais là, si j'avais su que vous vous seriez aperçue de mon départ...

Mme HARVEY

Au moins vous n'êtes pas fat.

HENRI

C'est vrai, j'aurais dû vous adresser quelques cartes illustrées.

Mme HARVEY

C'est du délire, ça !

HENRI

Vous exagérez toujours.

Mme HARVEY

Vous, vous ! Vous ne comprenez donc pas que vous m'agacez depuis une heure avec vos « vous ! »

HENRI

Eh bien ! « tu... » Mais vraiment, tu prends tout au tragique avec une facilité déconcertante. Je suis forcé de m'absenter quelques jours, et aussitôt tu te mets dans ta jolie petite tête mille chimères, Là,.. (*Il l'embrasse*) Georgette !... C'est fini, n'est-ce pas ? Dissipé le nuage ?

Mme HARVEY, *tristement.*

Mon pauvre ami, vous me connaissez encore bien mal.

SCÈNE II

Mme D'AZINVAL, HENRI, Mme HARVEY

Mme D'AZINVAL

Bonjour, bonjour.

Mme HARVEY

Cette chère Marthe ! Vive comme pinson et toujours heureuse.

Mme D'AZINVAL

Vous croyez ?

Mme HARVEY

Cela se sent.

Mme D'AZINVAL

Après tout, c'est bien possible; mais soi-même on ne le sait jamais. (*S'asseyant*) Ouf!

C'est ma dixième.

HENRI

Votre dixième?

Mme D'AZINVAL

Ma dixième visite.

HENRI

C'est du surmenage.

Mme D'AZINVAL

J'en ai encore douze, sans compter les imprévus.

Mme HARVEY

La couturière, la modiste, la fleuriste, le gantier, le bijoutier, sans compter le rendez-vous pour le thé.

HENRI

Prenez garde : on vous mettra au régime.

Mme D'AZINVAL

Mais j'y suis, comme tout le monde.

Mme HARVEY

Et vous le suivez?

Mme D'AZINVAL

Comment donc! Je cours après lui toute la journée.

HENRI

C'est un régime d'entraînement, ça!

Mme D'AZINVAL

Tout à fait. Je donne deux minutes ici, deux minutes là, deux minutes un peu plus loin. Je ne sais pas, je vais, je vais : je crois que c'est par habitude

Mme HARVEY

Mais vous devez vous bourrer de nouvelles à ce jeu-là! Allons, racontez-les-nous.

Mme D'AZINVAL

Des nouvelles nouvelles! Quelle exigence! Mais il n'y a plus de nouvelles de nos jours! On arrive toujours trop tard.

Mme HARVEY

Il faut en inventer.

HENRI

Ce sont les seules vraies.

Mme D'AZINVAL, *riant follement.*

Ah! si, si! Très drôle! Ah! oui, très drôle!

Mme HARVEY

Vous voyez.

Mme D'AZINVAL

J'allais l'oublier. Tiens, mais c'est même pour cela que je suis venue.

HENRI

Alors?

Mme D'AZINVAL *à Henri.*

Ah! mais vous, Monsieur Evigny, vous savez que vous êtes d'une imprudence!

HENRI

Vous m'effrayez!

Mme D'AZINVAL

Tenez, avant-hier...

Mme HARVEY

Non, non! vous lui ferez une scène plus tard. La nouvelle! la nouvelle!

Mme D'AZINVAL

Non, elle est trop drôle!

HENRI

Ah ça! qu'est-ce que cela peut bien être?

Mme D'AZINVAL

C'est d'un grave, d'un grave! Mais, vous la devinez?

Mme HARVEY

Je vous assure.

Mme D'AZINVAL

Eh bien!... je me marie.

Mme HARVEY

Vous vous remariez!!

Mme D'AZINVAL

Parfaitement ; je convole.

Mme HARVEY

Toutes mes félicitations.

HENRI

Et les miennes.

Mme HARVEY

Non, que c'est drôle. Certes, je ne m'attendais pas à celle-là ! Tiens, mais avec qui ?

Mme D'AZINVAL

Ça n'a aucune importance. Avec le petit Préchain. Si on m'avait dit ça il y a huit jours ! Nous nous connaissions depuis si longtemps ! Un beau jour, j'étais triste, je ne savais que faire.

HENRI

Vous n'aviez pas de visite ?

Mme D'AZINVAL

Un jour à faire des bêtises, quoi ! Préchain est venu. Il était très gentil ; il m'a dit comme ça : « Un jeune homme qui désire se marier, ne doit pas épouser une jeune fille, parce qu'au bout de six mois elle vous compare à vos amis ; il ne doit pas non plus épouser une veuve, parce qu'au bout de six mois, elle vous compare à feu son mari. Pour être heureux, il doit épouser une femme qui a eu des malheurs. Celle-là n'a plus envie de vous comparer ; et ne pas être comparé, c'est le bonheur conjugal. » J'ai trouvé ça amusant, et j'ai dit oui. Et voilà ! Préchain a bien quelques années de moins que moi, mais je m'arrangerai pour qu'il me rattrape.

HENRI

Attention qu'il ne vous dépasse.

Mme D'AZINVAL

Et maintenant que je n'ai plus rien à vous cacher, je me sauve. Encore douze ! Adieu.

Mme HARVEY

Adieu, ma chérie, et ne vous fatiguez pas trop.

HENRI

Et n'oublier pas d'annoncer la nouvelle.

Mme D'AZINVAL *prête à sortir.*

J'y pense. Tiens... mais qu'allais-je dire? Ah! oui. (*A Henri*) Tachez donc d'être un peu moins distrait quand vous me rencontrez. L'autre jour, vous m'avez bousculée comme un colis. Il est vrai que vous n'aviez d'yeux que pour la belle Mme Ormont à laquelle vous en contiez, je crois, de raides.

HENRI

Moi?

Mme D'AZINVAL

Oui, vous. Je précise; il y a trois jours, chez Petit. Ce que vous roucouliez! Vous vous étaliez comme un paon. Soyez prudent, vous allez vous compromettre. Et saluez-moi une autre fois; j'aurais pu croire que vous étiez avec une cocotte. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

Mme HARVEY, HENRI

Mme HARVEY

Et voilà!... Je m'en doutais! Oh, je m'en doutais!... Mais je ne voulais pas y croire... et puis crac!... là!... d'un coup... brutalement!... Et maintenant c'est fini. (*A Henri.*) Donc, votre absence, les affaires, le tourbillon, c'était Mme Ormont! Tous mes compliments, mon cher!

HENRI

Mais...

Mme HARVEY

Ne cherchez pas une excuse. Pensez-vous que je n'avais pas remarqué, depuis des mois, votre changement! Vous étiez ridicule. Vous m'aimiez? Ah! oui! par habitude, avec ennui, sans oser l'avouer franchement... Je savais ce que l'avenir me réservait. Mais brusquement j'apprends la chose! Vous mentiez stupidement. Oui, j'avais pitié de votre veulerie, mais je

me révolte contre vos mensonges!... (*Après un silence.*)

Alors..., tout est fini entre nous?

HENRI

Mais non, mais non!... Est-ce qu'on sait jamais?... Les mots comme ceux-là font mal.

Mme HARVEY

Vous aurez donc toujours peur de regarder la vérité en face? D'ailleurs ce qui arrive devait arriver. Seulement j'avais droit à quelque ménagement. Vous vous seriez retiré peu à peu; je me serais habituée à ne plus vous voir. Un beau jour, nous nous serions retrouvés, séparés, sans savoir, sans souffrir, tout naturellement.,. Et puis, et puis! je ne veux pas d'une situation ambiguë!

HENRI *cherchant à la calmer.*

Voyons, voyons; tu vas encore...

Mme HARVEY

C'est vrai... Soit!... Parlons d'autres choses... Avez-vous été à l'ouverture du Salon?

HENRI

Oui..., comme tout le monde.

Mme HARVEY

Et la belle Madame Ormont y était?

HENRI

Mais oui..., comme tout le monde.

Mme HARVEY

Ne faites donc pas encore le dédaigneux. C'est une charmante femme... et prévenante surtout; j'en conviens. De Vinalmont en convenait aussi.

HENRI

De l'histoire ancienne. Il y a un mois de ça.

Mme HARVEY

Charmant cavalier d'ailleurs, de Vinalmont.

HENRI

Oui... Il est fort bien à cheval.

Mme HARVEY

Et à pieds aussi. Je reçois parfois sa visite. Il me plaît beaucoup. Il a de l'entrain, de la gaîté, de l'esprit. Votre Mme Ormont doit trouver une différence.

HENRI

Mais je ne suis pas son amant!

Mme HARVEY

Quel imbécile vous faites!

HENRI

Ah ça! la croyez-vous capable de se donner ainsi, du premier coup, au premier passant?

Mme HARVEY

Qui sait? Une créature pareille! Peut-être à la suite d'un vœu.

(Le domestique annonçant : Mme Ormont)

SCÈNE IV.

Mme ORMONT, Mme HARVEY, HENRI,

Mme HARVEY

Bonjour, ma toute belle! Vous aviez donc deviné que nous faisions précisément votre éloge.

Mme ORMONT

Ça non! Je n'aurais jamais pensé que vous et Monsieur Evigny (*elle le salue*), eussiez une occupation dont tout l'avantage me restât.

Mme HARVEY

Voilà qui doit vous prouver notre sincérité.

Mme ORMONT

Vous le confessiez?

Mme HARVEY

Oui; mais c'est un pénitent si timide!

Mme ORMONT

Vous ne l'encouragiez peut-être pas assez.

Mme HARVEY

Si, si; mais il me désole. Il est d'une discrétion!

Mme ORMONT

Prenez garde! vous allez trahir les secrets du boudoir.

Mme HARVEY

Oh! il ne s'y opposera pas.

HENRI

Mais certainement.

Mme HARVEY

Il me disait donc qu'il vous avait rencontrée l'autre jour chez Petit et que vous lui aviez fait une impression!

Mme ORMONT *à Henri.*

Voilà qui est charmant de vous souvenir de moi chez une aussi spirituelle amie.

HENRI

Croyez bien que je me souviens toujours et partout de vous.

Mme ORMONT

Quelle galanterie! Vous vous êtes entraîné?

Mme HARVEY *à Mme Ormont.*

Une tasse de thé, n'est-ce pas? (*Elle remonte.*)

Mme ORMONT *bas et vite à Henri.*

N'oubliez pas. Ce soir, 9 heures.

Mme HARVEY *présentant à Mme Ormont une tasse de thé.*

Savez-vous qui j'attends aujourd'hui? M. de Vinalmont. Il m'a promis sa visite lors de votre dernier dîner.

Mme ORMONT *refusant.*

Merci, merci. Je dois malheureusement vous quitter. Je n'avais qu'une minute et je vous l'ai donnée.

Mme HARVEY

Non, non. Encore quelques instants. Vous nous feriez croire que vous nous fuyez.

Mme ORMONT

Je sais bien que vous n'avez pas de ces mauvaises pensées.

Mme HARVEY

Tenez! voici précisément M. de Vinalmont.

SCÈNE V.

VINALMONT, Mme ORMONT, Mme HARVEY, HENRI.

VINALMONT

Bonjour chère Madame (*à Mme Ormont*), Madame. (*A Henri*). Tiens! ce doux mélancolique. Tes rêves t'empêchent-ils toujours de vivre?

HENRI

Au contraire; ils me font vivre deux fois.

VINALMONT

Oui, mais la seconde contrarie la première.

Mme ORMONT *à Vinalmont.*

Voilà un mal que vous ne connaissez pas.

VINALMONT

Oh! non, par exemple! Les rêves, à quoi ça sert-il?

Mme HARVEY

C'est une soupape de sûreté, quand on est prête à faire des bêtises.

VINALMONT

J'aime mieux les faire.

Mme ORMONT

En avez-vous fait beaucoup ces jours-ci?

VINALMONT

Comment donc! j'ai été à Londres.

HENRI

Tu nous rassures.

VINALMONT

C'est pas délirant ce voyage! Ce que les naturels de là-bas sont maussades! Ils ne causent pas, ils parlent.

Mme HARVEY

C'est par économie.

VINALMONT

C'est vrai; les mots ont une valeur commerciale pour eux.

Mme ORMONT

Et les Anglaises?

VINALMONT

D'une platitude!

Mme ORMONT

Vous avez dû être bien mal!

VINALMONT

Je me consolais en songeant à vous.

HENRI

Tu vois bien que les rêves ont du bon.

VINALMONT

Et ici? quelles nouvelles? La dernière?

Mme HARVEY

La dernière!... Mais oui. Vous connaissez la jolie Mme d'Azinval? Marthe?

VINALMONT

Eh bien? quoi? Elle s'est fait enlever par un tzigane?

Mme HARVEY

Pire.

VINALMONT

Elle a enlevé un tzigane?

Mme HARVEY

Elle se marie!

Mme ORMONT

Hein? Et pourquoi!

Mme HARVEY

Que voulez-vous! C'est l'argent qui fait marcher le monde...

VINALMONT, *à Henri.*

... Et les femmes.

Mme HARVEY

Impertinent! Elle sort d'ici. C'est elle-même qui me l'a annoncé.

VINALMONT

Et quel est son complice?

Mme HARVEY

Le petit Préchain.

Mme ORMONT

Comment! il l'épouse?

Mme HARVEY

Des deux mains.

Mme ORMONT

L'une après l'autre.

HENRI

Que la main droite ignore...

Mme HARVEY

Moi. je trouve ça très bien; c'est une réparation.

VINALMONT

Une restauration, plutôt.

Mme HARVEY

Quel âge lui donnez-vous donc?

Mme ORMONT

Non! épouser Préchain, c'est du vice!

VINALMONT

Je m'étais toujours dit qu'elle les avait tous.

Mme HARVEY

C'est beaucoup pour une personne seule.

HENRI

Ah! mais; ils sont deux maintenant.

VINALMONT

Est-ce que ce sera assez?

Mme HARVEY

Nous saurons ça dans quinze jours.

Mme ORMONT, *se levant.*

Toutes vos charmantes méchancetés me ravissent, mais je dois absolument passer chez mon antiquaire. Il m'a fait savoir qu'il tenait à ma disposition un éventail Louis XV, une pièce signée. (*A Henri.*) Et, à ce propos, je vous rappelle que vous m'avez promis le concours de vos lumières.

HENRI

Je suis à votre entière disposition.

Mme ORMONT

Mais, voilà! on me demande une réponse immédiate.

Mme HARVEY

Alors, il est du devoir de M. Evigny de vous accompagner sur-le-champ.

HENRI

Puisque vous le permettez.

Mme ORMONT

Je vous prends donc M. Evigny et je me sauve. Chère amie, à bientôt.

Mme HARVEY

Au revoir, ma très chère. Et, surtout, bonne chance! Je suis certaine que vous ferez une excellente occasion.

Mme ORMONT

Votre assurance m'est précieuse. Adieu!

Mme HARVEY

Adieu! (*Après un silence, à elle-même.*) C'est un enlèvement.

SCÈNE VI

Mme HARVEY, VINALMONT

VINALMONT

Eh bien? Vous semblez tout à coup morose?

Mme HARVEY

Moi?... Pas du tout... Je suis ravie de voir au contraire. C'est gentil d'avoir pensé à moi en débarquant.

VINALMONT

Pardon, ce n'est pas qu'en débarquant.

Mme HARVEY

Ah! non, n'est-ce pas? pas de galanterie. Je ne suis pas d'humeur à les entendre.

VINALMONT

Contentez-vous de les écouter.

Mme HARVEY

A quoi bon, alors?

VINALMONT

Vous voyez bien que vous êtes d'humeur grise.

Mme HARVEY

Pourquoi pas noire?

VINALMONT

Hé! qui sait? Grand deuil. Avec une âme sentimentale comme la vôtre, un malheur est si vite arrivé.

Mme HARVEY

Mon Dieu, oui! On a parfois des désillusions dans la vie. On peut se tromper.

VINALMONT

Non, on est trompé; c'est pas la même chose.

Mme HARVEY

Ce sont les hommes qui sont trompés; les femmes se trompent.

VINALMONT

Soit! Voilà ce que c'est d'échafauder des rêves! Ils vous tombent un beau jour sur la tête.

Mme HARVEY

Ah! Vous n'êtes bas bâtisseur?

VINALMONT

Non, je préfère louer.

Mme HARVEY

Au mois?

VINALMONT

Ou à la semaine. Ça dépend du confort que je trouve.

Mme HARVEY

Et c'est cela que vous appelez de l'amour!

VINALMONT

Des gros mots maintenant!

Mme HARVEY

Vous êtes monstrueux de cynisme.

VINALMONT

Vous êtes charmante de préjugés.

Mme HARVEY

J'aime mieux charmante.

VINALMONT

Charmante, oui, mais bourrée de préjugés. Soyez franche. Avouez que l'amour comme vous l'entendez est fait de plus de souffrances que de joies.

Mme HARVEY

Mais qu'importe !

VINALMONT

Vous aimez : vous vous exaltez; votre imaginatiou s'affole; votre sensibilité est à vif. Un mot maladroit vous blesse, un billet en retard vous désespère, une absence vous bouleverse. Vous exagérez tout; vous déformez la réalité; vous vivez dans un monde de rêves. Et la preuve, c'est qu'en amour, ce qu'il y a de plus beau, ce sont les souvenirs.

Mme HARVEY, *un peu triste.*

Peut-être.

VINALMONT

Moi, du moins, je vis. J'ai besoin d'agir; je ne rêve pas. L'amour... comment dirais-je?... l'amour impalpable n'est pas mon fait. Je suis plus précis.

Mme HARVEY

C'est-à-dire que vous n'avez pas d'idéal.

VINALMONT

Que voulez-vous ! je n'ai pas le temps. Mais aussi ça me permet d'ignorer les doutes, la jalousie, les remords, que sais-je? toutes les fioritures de la passion.

Mme HARVEY

La passion ! A votre tour d'employer les gros mots.

VINALMONT

La liaison alors ? C'est ça qui est navrant ! Au bout d'un mois on est écœuré l'un de l'autre. Et l'on n'a pas le courage de rompre. Ah ! non. J'aime mieux l'aventure sans lendemain.

Mme HARVEY

Et vous êtes heureux ainsi ?

VINALMONT

Parfaitement.

Mme HARVEY

Je vous envie.

VINALMONT

Seulement chaque fois que je vous presse de vous rendre à mes raisons, vous pouffez de rire.

Mme HARVEY

Comment voulez-vous que je vous prenne au sérieux?

VINALMONT

Mais je ne veux pas que vous me preniez au sérieux. Croyez seulement à l'impression délicieuse que vous faites sur moi.

Mme HARVEY

Allons, allons; ne me dites pas ce que vous dites à toutes les femmes.

VINALMONT

A toutes les femmes! Ne me flattez pas.

Mme HARVEY

Je ne vous flatte pas. Je dis que vous avez la plus exécrable réputation.

VINALMONT

Je ne me croyais pas tant de succès.

Mme HARVEY

Oui, oui! On dit que vous n'êtes pas difficile sur le choix de vos conquêtes; que vous prenez vos plaisirs au hasard; que vous menez une vie de polichinelle; enfin que vous êtes un noceur fini.

VINALMONT

Fini, fini...! pas si fini que ça.

Mme HARVEY

Vous tenez à persévérer.

VINALMONT

Cela dépendra de vous... Eh bien?... me rebuterez-vous encore?

Mme HARVEY

Votre plaisir est donc de semer le déshonneur et les larmes?

VINALMONT

Oh! non. Je suis galant homme. Je préviens toujours. Convenez que cette façon de comprendre l'amour n'est pas désagréable

Mme HARVEY

Tout cela vous est facile à vous autres hommes.

VINALMONT

Mais à vous aussi.

Mme HARVEY

A nous la moindre imprudence est une faute. Nous sommes à la merci d'un potin de salon.

VINALMONT

Cela dépend du partenaire. S'il est discret?

Mme HARVEY

Je crois peu à la discrétion des hommes.

VINALMONT

Vous avez tort. C'est d'un charme exquis un secret qu'on garde à deux.

Mme HARVEY

Et à trois?

VINALMONT

Vous avez bien mauvaise opinion des femmes.

Mme HARVEY

Des hommes, des hommes. Ils ont toujours un confident.

VINALMONT

Les débutants.

Mme HARVEY

Et comment faites-vous pour garder si bien un secret?

VINALMONT

C'est bien simple. (*Il se rapproche.*) Tenez. Jamais en public on ne se montre empressé vis-à-vis l'un de l'autre. C'est à peine si l'on à l'air de se connaître.

Un jour, comme par hasard, on se rencontre. Un souper délicat est servi. Ce sont des fleurs, des fruits, du champagne, des propos mousseux. Les lèvres se rencontrent dans un rire heureux. C est une folie d'une heure, sans suite, et sans regrets.

Mme HARVEY

Et après ?

VINALMONT

Après, nous nous revoyons comme si rien ne s'était passé. Nous nous sourions des yeux et c'est tout. Et tout au fond de nous-mêmes nous gardons un souvenir secret et délicieux. N'est-ce pas que c'est charmant? Oui, je le vois à votre regard. Dites... Voulez-vous ce soir chez moi à 9 heures ?

Mme HARVEY

Mais voyons, vous ne m'aimez pas.

VINALMONT

Mais ni vous non plus.

Mme HARVEY

Evidemment.

VINALMONT

C'est même pour cela que nous pouvons si bien nous entendre.

Mme HARVEY

Pour qui me prenez-vous donc ?

VINALMONT

Pour une femme de beaucoup d'esprit, de beaucoup de cœur et de beaucoup de...

Mme HARVEY

Achevez.

VINALMONT

de sens.

Mme HARVEY

Merci.

VINALMONT

Il y a de quoi.

Mme HARVEY

Et ce que vous préférez ce sont les...

VINALMONT

Parfaitement.

Mme HARVEY

Eh bien ! Vous n'êtes pas difficile !

VINALMONT

Très difficile au contraire.

Mme HARVEY

Vous m'effrayez.

VINALMONT

Je vous ravis.

Mme HARVEY

Ah ça !

VINALMONT, *plus pressant.*

Mais oui, je l'ai deviné à votre démarche voluptueuse, à la souplesse de votre corps, au frissonnement imperceptible de tout votre être, à vos mains, à vos yeux, à vos lèvres. (*Il veut l'embrasser.*)

Mme HARVEY

Non, non ! on pourrait entrer.

VINALMONT

Oh ! n'ayez pas peur ; je ne me croirai aucun drcit sur votre vie, je n'entraverai votre liberté... Ne dites pas non !

Mme HARVEY, *s'abandonnant.*

Promettez-moi de ne pas me faire repentir de mon imprudence.

VINALMONT

Folle que vous êtes ! (*Il l'embrasse.*) C'est dit.

Mme HARVEY

Partez vite. Partez.

VINALMONT, *du fond.*

Ce soir...! 9 heures.

Mme HARVEY, *seule, après un moment.*

Bah !... Un peu plus tôt, un peu plus tard !

SCÈNE VII

Mme HARVEY, HENRI

Mme HARVEY

Tiens, vous voilà, de retour?

HENRI, *un livre sous le bras.*

Oui, je me sentais poussé à revenir... je ne sais... c'était plus fort que moi.

Mme HARVEY

Auriez-vous des remords?

HENRI

La vie est faite de regrets.

Mme HARVEY

Et vous en avez?

HENRI

Un peu.

Mme HARVEY

C'est trop. Il faut à peine avoir des souvenirs.

HENRI

Selon son tempérament, chacun donne au passé un nom différent.

Mme HARVEY

C'est pour me dire cette maxime que vous êtes revenu?

HENRI

Oh! non. Je vous apportais le livre que je vous avais promis l'autre jour.

Mme HARVEY, *prenant le livre et le déposant sur un meuble sans le regarder.*

Faut-il le lire?

HENRI

Non; mais il faut l'avoir lu.

Mme HARVEY

Alors, donnez-m'en un résumé. Je vous écoute.

HENRI

Avez-vous reçu beaucoup de visites?

Mme HARVEY

J'ai reçu, comme vous savez, celle de Vinalmont. Il sort à l'instant.

HENRI

Ah !

Mme HARVEY

Ça vous étonne qu'il soit resté si longtemps ?

HENRI

Non ; après l'éloge que vous m'en avez fait.

Mme HARVEY

Je vous ai fait son éloge ? Je ne m'en souviens plus. Et vous? Etes-vous resté longtemps avec Mme Ormont?

HENRI

Le temps de choisir un éventail.

Mme HARVEY

Vous aviez peur de la compromettre ?

HENRI

Franchement je n'en n'aurais pas eu l'occasion.

Mme HARVEY

Eh quoi ! Elle n'a pas répondu à vos avances ?

HENRI

Et vous? Avez-vous répondu à celles de Vinalmont ?

Mme HARVEY

Qui sait !

HENRI

Georgette !

Mme HARVEY

Eh bien ?

HENRI

Voyons ! Nous sommes des enfants... Nous prenons plaisir à nous faire souffrir.

Mme HARVEY

Non, c'est fini. Je ne souffre plus.

HENRI

Ce n'est pas ; cela ne peut être !... Vous le savez,

trop de liens nous unissent; nous avons trop vécu l'un par l'autre. C'est impossible de nous quitter ainsi.

Mme HARVEY

Mais c'est vous qui m'avez abandonnée!

HENRI

Oui... C'est vrai... Il est ainsi des jours où je ne me comprends pas moi-même. Mais tout à l'heure, après vous avoir quittée, j'ai senti tout à coup ce que vous étiez pour moi. Mes pensées, toujours affolées, me cachaient la vérité pourtant si simple. C'est vous, vous seule qui existez! Oh! non! ne m'abandonnez pas ainsi!

Mme HARVEY, *émue.*

Je vous aimais librement, de toute ma vie, et vous m'avez torturée sans répit.

HENRI

Pardonne-moi! J'étais souffrant. Un mauvais esprit me possédait; je recherchais l'âpre volupté de la souffrance. La souffrance, vois-tu, a toujours été ma fidèle compagne. Je mettais une complaisance amère à la désirer. Et lorsque rien des choses extérieures ne me blessait, je me faisais mon propre bourreau.

Mme HARVEY, *tristement.*

Vous m'avez fait bien souffrir!

HENRI

Pardonne-moi, pardonne-moi, mon aimée! ma Georgette! Mais maintenant c'est fini. J'ai vu clair en moi. Non, non ne pleure pas. Vois! Je suis à tes pieds. Je ne te quitterai pas que tu ne m'aies pardonné.

Mme HARVEY, *tendrement.*

Méchant.

HENRI

Un baiser! Ce sera mon pardon. (*Mme Harvey l'embrasse, il se relève et amoureusement :*)

A quand?

Mme HARVEY

Je m'étais engagée pour ce soir; mais je n'irai pas. Je reviendrai te retrouver à 9 heures.

HENRI

Ce soir... à 9 heures... C'est que... Tu comprends... J'ignorais... Voilà, j'ai pris un rendez-vous d'affaire... Oui... Une affaire urgente... très importante.

Mme HARVEY, *amère.*

Quel homme occupé vous faites !

HENRI

Si j'avais su... Mais demain? Veux-tu demain? (*Tirant sa montre.*) Déjà 7 heures. Excuse-moi. Le temps de dîner...

Mme HARVEY

Et d'aller à votre rendez-vous. C'est vrai. Vous permettez; je sonne ma femme de chambre.

HENRI

C'est ça. Adieu, ma petite chérie. A demain, n'est-ce pas?

Mme HARVEY

A demain, oui. (*A la femme de chambre qui paraît.*) Veuillez préparer ma robe noire et ma voilette blanche. Je sors ce soir (*La femme de chambre sort.*)

HENRI

Ce sera si bon de reprendre notre bonne petite vie d'amoureux. A demain.

RIDEAU.

POÊMES DE LA FORÊT

LA PRIÈRE A LA FORÊT

Rompant avec mon ancienne habitude
De la ville bruyante, et veule, et sans fierté,
Je viens à toi, Forêt, et vers ta solitude
Où fleurit aujourd'hui la gloire de l'été;
Je m'avance vers toi fuyant ces foules viles
Où j'ai cherché longtemps un rayon de beauté,
Je m'avance vers toi, moi le vaincu des villes,
Espérant un refuge à mon cœur dévasté.

Ouvre tes bras! Sois propice, sois tendre,
Accueille largement le pauvre pèlerin
Qui chemine vers toi, qui ne peut plus attendre,
Qui fléchit sous le poids de son obscur chagrin,
Le pauvre pèlerin qu'un long remords assiège,
Qui traîne devant toi ses pas désabusés.
Laissant derrière lui le douloureux cortège
De ses amours défunts, de ses rêves brisés.

Que le parfum de tes arbres m'enivre,
Que la douceur des nids et leurs concerts joyeux
Me fassent oublier et m'apprennent à vivre,
Qu'un peu de leur bonheur illumine mes yeux;
Que le frisson des eaux et leur large cadence
Rafraîchissent mon front, endorment ma douleur
Et réveillent en moi la voix de l'espérance,
Le frisson de tes eaux et leur charme enjôleur.

Je viens à toi plein d'un nouveau courage,
Déjà mon sein frémit d'un sang régénéré ;
O vibrante Forêt, achève ton ouvrage,
Guéris mon cœur plaintif, mon cœur désespéré.
Et moi je te louerai dans mes chants de poète
Au rythme varié des saisons et des mois :
Déjà ma lyre en feu, déjà ma lyre est prête
Et retentit au bruit des sources dans les bois.

LA MARE

C'est en plein bois, loin des routes, loin des villages,
Loin des sentiers battus où passent les troupeaux ;
Nul bûcheron jamais ne hante ses rivages,
Nul merle n'a jamais sifflé dans ses roseaux.

Dans cette solitude morne et ce silence,
Quand vient le soir, souvent un grand cerf effaré,
Faisant craquer le bois, émerge du fourré,
Et, le mufle tendu, vers la mare s'avance.

Puis ayant longuement humé le flot vermeil,
Fier de sa taille énorme et de ses bois superbes,
Devant la majesté suprême du soleil
Il se dresse un instant parmi les hautes herbes.

Alors, se détournant du sentier inconnu,
Courbant son cou soyeux, arquant son dos qui bombe,
Dans le taillis ombreux où déjà la nuit tombe,
Il rentre lentement comme il était venu...

NOCTURNE

Puisque voici l'heure où jetant leur cri sauvage
Les farouches bouviers ramènent leurs troupeaux,
Où l'angelus qui tinte aux pentes du village
Annonce à ceux des champs le moment du repos
Pour goûter la douceur que le soir nous apporte,
O mes amis, ouvrons, ouvrons large la porte.

Toute la nuit s'étale à nos yeux éblouis,
Les constellations s'allument une à une
Déroulant dans l'azur leur cortège précis,
Déjà l'horizon baigne aux clartés de la lune;
— Autour de nous le village remue encor,
Un charriot gémit, une porte se ferme,
Dans le rosier un papillon prend son essor,
Et le silence naît aux abords de la ferme.

Et voici que dans l'air léger,
Sur sa flûte mélancolique,
Chante le vieux berger
Sa bucolique,
Et soudain que s'allume au long
De la musicale rivière
La flamme coutumière
Du vagabond.

LE MYSTÈRE DE LA FORÊT

O Mystère des bois aux jours brûlants d'Été,
Voix qui passez dans les hautes ramures,
Bruissements, échos, frissons, murmures,

Vous parlez clairement à mon cœur exalté;
Car de rêver par vos méandres solitaires
Où l'ombre du feuillage étendait ses filets,
O grands bois, j'ai saisi chacun de vos secrets
Et deviné le sens caché de vos mystères.

Je connais les rochers, les arbres, les oiseaux,
Les trembles vermoulus où nichent les abeilles,
L'étang silencieux que hantent les corneilles,
Où gazouille, le soir, le bruant des roseaux;
Je connais le ravin où courent des eaux vives,
Le buisson épineux au creux froid du rocher
Où les renards furtifs viennent se rembûcher,
Les taillis écartés où s'appellent les grives...

Quand l'oisillon se tait, que le soir est sans voix,
Je sais, je sais surtout, la rêveuse clairière
Où bourdonne le chœur des nymphes des grands bois;
J'ai vu, j'ai vu souvent au long de la rivière,
A l'heure où le brouillard s'élève sur les eaux,
Tourbillonner la ronde folle des naïades,
Je sais leur voix qui chante au milieu des roseaux
Mêlée à la chanson fuyante des cascades...

ERNEST DE LAMINNE

PREMIER CHAGRIN

Novembre était revenu, triste, toujours le même, ramenant ses longs jours de pluie, ses tombées de feuilles. La nature avait un air désolé, un air de douleur qui s'abandonne, et qui, lasse de voir tout espoir disparaître, ne songe plus qu'à s'endormir d'un sommeil très doux et très calme, sommeil dont nul printemps ne viendrait réveiller.

Le jour se levait tardif et lent, refoulant à grand'-peine un voile de brumes endormi sur le sol.

Le ciel était blafard. Les contours des bâtiments se dessinaient à peine dans la demi-obscurité. Rangées en longues lignes autour de la place, les petites maisons aux toits pointus s'appuyaient les unes contre les autres, comme pour soutenir leur mutuelle décrépitude. De tous les côtés les rues se perdaient dans un brouillard gris et uniforme; et la multitude des gens qui en sortaient puis rentraient dans son voile épais, semblait formée d'ombres mystérieuses.

C'était grand jour de marché. Au milieu de la foule l'animation régnait. Des tréteaux s'élevaient à la hâte; puis les verts sombres et clairs, les rouges et les blancs crémeux, frondaisons fraîches et pulpes savoureuses, commençaient à y apparaître.

Les figues plates s'empilaient dans des paniers, tandis qu'en tas oranges d'or et pommes luisantes croulaient et roulaient les unes sur les autres en un joyeux fouillis.

Les bâches des étals, mal serrées, ondulaient au moindre souffle, secouant quelques larmes brillantes;

et les petites vieilles assises dessous, ridées et cassées, regardaient tomber les gouttes d'un air absent et mystérieux.

L'humide caresse de l'eau faisait courir des frissons d'étincelles sur les faces polies des rainettes, les têtes chevelues des gros céléris étaient poudrées de perles de rosée. La foule allait, affairée, dans le dédale des petites échoppes, et comme les voix semblaient étouffées par l'épaisseur cotonneuse du fog, il ne s'en élevait qu'un bruit indistinct et confus, tel celui des vagues lointaines.

***

Or, ce jour-là, deux chiens se trouvaient sur la place. L'un, noir, avec des oreilles droites et un nez pointu orné de nombreux poils blancs,était un vieux cabot presque aveugle; ses pattes raides ne s'harmonisaient plus avec la position assise, et lui donnaient un air grotesquement déjeté. Sur le pas d'une porte, protégé du vent et de la pluie par un grand sac de pommes de terre et par une saillie d'un mur qui surplombait, il regardait d'un œil distrait les allées et venues des gens; il bâillait, se grattait un peu, se livrait en somme à tous les plaisirs que peuvent trouver ses semblables quand il pleut.

L'autre était un griffon brunâtre; ses longs poils rares pendaient tristement en longues mèches devant ses yeux. Lui aussi était assis, mais, peu soucieux du bien-être, il se trouvait en plein dans l'eau, regardant obstinément un pavé, tandis qu'une gouttière située précisément au-dessus de lui, déversait de larges gouttes sur son dos.

Probablement ils parlaient depuis longtemps déjà, mais nul ne sait les images qu'ils avaient évoquées. Pour le moment ils étaient silencieux; même entre gens intelligents, les sujets de conversation s'épuisent.

Les passants allaient et venaient, gens de la ville et gens des banlieues, acheteurs et vendeurs, s'évitant, se cognant, se dépassant, revenant en arrière, pour se perdre enfin dans la brume épaisse. Dans les

interstices de la muraille que formaient ces silhouettes grisâtres et ces parapluies noirs, se voyaient parfois en brefs éclairs, les belles choses des campagnes, leurs mille teintes fraîches et joyeuses ; puis le jeu infini des formes toujours pareilles recommençait sans but ni motif apparent. Par au-dessus le ciel formait une voûte qui allait rejoindre le brouillard aux confins de l'horizon restreint.

Le vieux chien regardait de ses yeux bleuis. De temps en temps il passait sur son museau une longue langue rouge, d'un geste lent et mesuré, comme s'il eût été perdu dans une profonde méditation. Lorsqu'il se grattait, ce n'était pas de cet air superbement dégagé, le nez en l'air, et à grands coups de patte, comme le font certains de ses congénères. N'agissent ainsi que ceux qui sont uniquement occupés de la chose en elle-même ; leurs mouvements désordonnés démontrent leur peu de réflexion et leur bonne humeur inconsciente. Celui-ci était sérieux et méthodique; tout en lui respirait la philosophie profonde et salutaire de l'expérience.

Le mutisme de son ami semblait pourtant l'ennuyer. Le silence n'ennuie-t-il pas toujours les personnes qui ont de sages et profitables avis à donner et à qui l'on n'en demande pas?

Aussi, au bout d'un certain temps, pour entrer en matière, il dit :

— « Ne remarquez-vous pas combien cette agitation, vue ainsi d'un peu loin, semble vaine? Et pourtant quand la cause nous en revient à l'esprit, ne nous paraît-elle pas naturelle? Car, malgré l'avis de cet étourdi, qui, pour les avoir goûtées et trouvées insipides, prétendait que mon opinion était tout au plus digne de plaisanteries malveillantes à l'égard de l'état de ma cervelle, je continue à croire que toute cette foule mange ces choses vertes. »

L'autre ne répondit rien. Pourtant c'était bien là une avance qui eût paru charmante à un esprit érudit, et eût été le point de départ d'une dissertation touffue et spirituelle. Il n'en advint rien. Aussi le vieux chien ne fut-il pas content; il ne put s'empêcher de relever un peu les babines, et de montrer ses dents

jaunes en grognant, sous le mauvais prétexte qu'un passant l'avait frôlé.

— « Mais, enfin, reprit-il encore au bout de cinq minutes passées à se gratter le cou et à se lécher le museau avec les mêmes gestes lents et pondérés, que peut bien avoir ce pavé de si intéressant pour que vous ne puissiez en détacher votre vue? Je ne comprends pas non plus que, par ce temps de pluie, vous vous acharniez à vous laisser pleuvoir sur le dos, tandis qu'il y a encore, grâce au ciel, assez de place à l'abri... Cela vous est égal?... Tout vous est donc indifférent? » — Le pauvre griffon fit de la tête un signe navré, puis reprit son immobilité.

Il y eut un nouveau silence. Le vieux chien regardait attentivement la pauvre échine pelée de son ami. Il sembla réfléchir profondément et hocha la tête. Dieu seul sait quels souvenirs revinrent dans sa vieille pensée.

Au bout de quelques instants il reprit d'une voix plus douce :

— « Ainsi, plus rien ne peut vous toucher, ni l'aspect varié des choses qui passent, ni les mille scènes de la vie qui se déroulent devant vos yeux; même les souffrances que le froid et la pluie vous causent vous laissent dans la plus mortelle indifférence. Vous avez donc du chagrin, mon pauvre ami? Beaucoup de chagrin? » — L'autre tourna la tête, et fit signe que oui par deux fois, lentement, douloureusement. Il avait un petit crâne rond, et ses deux yeux en boule, très doux et très grands, brillaient entre les mèches de ses poils.

— « Pauvre garçon, reprit l'autre! Je l'augure, quelque dame au cœur volage est la cause de tout cela. On dit que les hommes aussi ressentent les atteintes de cette maladie que nous connaissons si bien. Je ne puis me le figurer, car leurs femmes se ressemblent tellement, qu'à part quelques différences dans la forme de leurs pieds, je ne vois pas ce qui peut décider à choisir l'une plutôt que l'autre. Tandis que chez nous, il faudrait être aveugle pour ne point deviner qu'une chienne basset n'est pas une levrette ou une setter gordon.

» Mais toutes ces subtilités n'ont pas l'air de vous intéresser beaucoup. Revenons-en à vous, le seul sujet que vous jugez important sans aucun doute. Donc, vous êtes malheureux. Je ne pousserai pas l'indiscrétion jusqu'à vous demander quelle est cette belle; si c'est l'aristocratique levrette qui se trousse pour marcher dans la boue, si c'est la petite barbet à l'air bon enfant, ou même la caniche noire aux multiples enfants, et aux grâces puissantes quoique épaisses. Tout se voit, et les aberrations de ce genre de sentiments ne sont dépassées que par ses propres folies, Peut-être seule votre imagination a-t-elle formé une image entière; cela s'est vu, si drôle que cela puisse paraître; et ce sont bien les cas les plus graves, car sur ceux-là on ne connaît jamais la vérité, et le temps ne les atteint pas, deux choses qui guérissent si bien des autres.

» J'ai acquis à ce sujet une très grande expérience. Je regrette même de ne pouvoir léguer à ceux qui vivront après moi toutes ces données en une forme impérissable. On pourrait ainsi conserver éternellement les bonnes paroles que je vous dis en ce moment, et que vous écoutez d'ailleurs fort peu.

» Les hommes, paraît-il, ont quelque chose de semblable. Mais ils ont l'odorat et le sens poétique trop peu développés pour avoir pu former un recueil de maximes et de lois vraiment bien adéquates et réfléchies... »

Cette partie du discours avait fait relever la tête à l'inconsolable amoureux. Interrompant son maître au milieu de cet admirable soliloque, il entreprit ce thème et le développa à sa manière, au grand étonnement du premier.

— « En effet, s'écria-t-il, quelle admirable chose ce serait; je pourrais alors déverser en intarissables poêmes toute la tristesse qui chante en mon cœur. Je décrirais l'infidèle et les maux qu'elle m'a causés. Je la dépeindrais telle qu'elle est; je dirais sa beauté et la noirceur de son âme. Ce seraient de longs sanglots, plus tristes encore que nos lamentations à la lune, capables pourtant d'attendrir des cœurs de pierre. Ce seraient des appels, des imprécations, tout ce que

je sens en ce moment bouillonner dans ma poitrine, et qu'hélas ! je ne puis ni dire ni exprimer. »

— Pendant ce temps le vieux chien s'enfonçait dans la stupéfaction la plus profonde ; ses yeux semblaient vouloir sortir de leurs orbites. « — Mon pauvre ami, s'écria-t-il, vous êtes fou ! Mais qui donc s'intéresserait à ces choses ? »

— « Tous ceux qui souffrent du même mal que moi, dit âprement le griffon. » — Froissé de voir son bel élan jugé de la sorte, il reprit son immobilité, l'air plus furieux et plus ennuyé que jamais.

Il se fit un nouveau silence, le vieux chien le rompit encore la première fois.

— « De deux choses l'une, dit-il, à la manière de quelqu'un qui va discuter d'une façon didactique, ou bien ceux qui vous liraient n'auraient pas ressenti ce que vous dépeindriez, et ils vous croiraient hors de votre bon sens. Par un juste retour, les autres vous traiteraient de pédant, de vouloir ainsi poser au plus malheureux d'entre les chiens ; ils seraient tous prêts à vous affirmer qu'ils sont certainement deux fois plus misérables que vous, et ne vous regarderaient qu'avec mépris.

» Et quand bien même tous les chiens du monde sauraient que vous êtes malheureux ! Quand bien même ils admettraient que vous êtes le plus misérable griffon que la terre ait porté ! Quel plaisir ou quel ennui voulez-vous que cela leur cause ? Et si eux aussi sont dans la peine ou dans le malheur, quel conseil en tireront-ils qui puisse les aider, quel adoucissement pour tarir leurs larmes, quel philtre qui les fasse oublier ?

» Ecoutez, jeune homme, moi aussi j'ai connu les sentiments qui maintenant se déroulent en vous ; j'ai aussi cru que plus rien n'existait de beau ou de bon sur la terre. En ces temps-là nulle chose au monde ne m'eût détourné de songer à mon chagrin. Cela est bien loin à présent ! Si loin, que je me souviens encore de mes pensées, mais que je ne puis plus les comprendre.

» Comme vous j'étais fort amoureux. Elle ? C'était une petite chienne de ma race, aux yeux effrontés et à

l'air moqueur. Elle allait vaillamment par les routes, sans souci de porter collier ou muselière, et ne chargeait aucune garde de la conduire en laisse pour préserver sa vertu ou sa réputation. Hélas! m'a-t-elle fait courir! J'étais naïf alors, timide... Enfin, n'en parlons plus. Ces choses sont bien vieilles à présent! Jamais, pensais-je à cette époque, je ne me consolerai, ma pauvre vie de chien est brisée. Tout ce qui intéresse les autres me laisse froid et désespéré. Les longues flâneries le long des murs, les yeux brillants et la queue frétillante des amis que l'on rencontre, les aubaines, les courses folles, les furieuses batailles, plus rien n'a le don de m'émouvoir. La faim qui me talonne et le froid qui me mord sont mes seuls plaisirs, car les souffrances qu'ils me causent me distraient seules de mon chagrin. Ah! pourquoi ne puis-je m'endormir là dans un fossé, comme un vagabond fourbu, me coucher pour ne plus me relever.

» Voilà ce que je me disais. J'avais la pensée continuellement fixée sur le prétendu bonheur que j'avais perdu.

» Vos souffrances sont les mêmes, quelles que soient leurs causes. Aussi il est inutile que vous me contiez vos chagrins; si différents puissent-ils être des miens, le résultat en est identique. — Hélas! mon pauvre ami, tout s'use, et le temps qui s'écoule efface tant de choses. Vous le voyez, j'ai passé par où vous passez, et je vis. Comment me suis-je réveillé de ce cauchemar? Je n'en sais rien. Tout doucement je crois. Pourtant, quand je le sentis m'échapper, je voulus m'y raccrocher. Je me le représentais à tous moments pour en faire revivre en moi les cruautés dans toute leur horreur Peine perdue! Je finis par si bien connaître ses bornes et ses limites, qu'il me devint familier, puis doux, ensuite ne fut plus qu'un souvenir.

» Ma douleur avait été comme l'inondation qui recouvre tout de ses eaux. Lentement l'eau s'est écoulée, les cimes des arbres ont reparu fraîches et vertes, puis d'autres arbres, puis la forêt et la campagne, la nature entière.

» Les autres faits de la vie reprirent petit à petit le dessus ; ils reconquérirent leur importance, illusoire peut-être, mais si consolante. — Voyez. La pluie a cessé. Le brouillard s'éloigne. Pourtant le souvenir nous en reste ; tantôt vous en souviendrez-vous encore? Les maisons, la place, la grande tour, tout renaît, reprécise ses contours comme si rien ne s'était passé. La foule continue son va-et-vient, immense et impersonnelle. Et nous, à qui personne ne fait attention, avons-nous changé, sommes-nous différents de ce que nous étions tantôt ! Nous ne serons jamais ni plus ni moins, étant toujours peu de chose...

» Voici le soleil qui reparaît, doux et chaud, rieur comme un amant joyeux qui passe et fait l'aumône. Acceptons son aumône, sans fierté comme sans honte, heureux du jour qui vient, de celui qui passe, et même des vieux souvenirs. Les plus cruels maux sont souvent ceux que l'on se rappelle dans la suite avec le plus de charme. »

. . . . . .

En effet, le soleil s'était levé. Tout riait dans la clarté. Le brouillard se dissipait, et au travers de sa buée de plus en plus diaphane, le ciel se révélait, bleu, d'un bleu de ciel d'hiver. Les tuiles rouges des maisons brillaient de rosée miroitante. Partout une chaleur douce se glissait, chassée parfois encore par un souffle de vent. La foule ondulait, toujours identique, toujours vaine, et les deux chiens, à la file indienne, s'en allèrent le long des murailles, discrètement, poliment, se détournant de leur chemin pour ne déranger personne. Puis, au coin d'une rue, ils tournèrent, et, l'un suivant l'autre, ils disparurent.

MAX DEAUVILLE.

GAND
ET SES PEINTRES D'AUJOURD'HUI

Quel que soit l'aspect spécial qui frappe le visiteur de cette ancienne cité, riche d'histoire et lourde encore de tout un fastueux passé, si l'on se tourne vers ceux dont l'âme a le plus fortement souffert et joui, entre ses murs tenaces, les artistes, les peintres, un fait aussitôt s'impose : c'est l'unanimité d'un sentiment de mélancolie et de tristesse farouche et sans résignation. Pas un d'entre eux n'est exempt de cette marque, et si plusieurs se sont affranchis et dégagés de la brume, c'est que leur intelligence fut assez robuste pour terrasser le spectral instinct du passé ; mais chacun eut à subir la tristesse commune.

Il est vrai, de solides murailles ont remplacé les anciens murs écroulés ; les hommes, pareils à ceux d'Artevelde, massés sur le Marché du Vendredi, ont fait monter leur clameur puissante devant cette cathédrale du peuple, le *Vooruit*, qui regarde, avec une conscience de force inéluctable, la statue de bronze du tribun gantois. Les carrefours hissent de nouvelles promesses, parmi des bouquets de floraisons aux parfums plus gais que les relents des joubarbes et des parasites qui hantaient les anciennes pierres ; il y a des fleurs, derrière toutes les vitres, et les squares luxueux, le parc luxuriant, les avenues plantées d'accacias florissants font aisément voyager la pensée vers les confins de la ville où s'étendent les vastes plantations de fleurs multicolores, les champs de bégonias et de tulipes, de chrysantèmes, de géraniums, innombrables, et dont les serres, entretenues

avec art et jalousie, contiennent les espèces les plus rares et les plus étonnantes d'orchydées. On a pu appeler Gand la reine fleurie, ville élue entre toutes pour porter au plus haut point la beauté des décors naturels et vivants.

C'est une chose curieuse et véridique, néanmoins, à savoir que, parmi cette vie manifestée de toutes parts, le véritable sentiment qui inspire les œuvres des artistes d'aujourd'hui, à Gand, est la mélancolie et la hantise du déclin. Les hommes de négoce, clairvoyants amis du présent, ont mis à profit et hâté la création des nouveaux aspects et, pour eux, les fleurs se sont rendues complices d'iniquités commerciales; mais ceux en qui la ville a mis ses délices et relégué ses plus intimes souffrances, les artistes, n'ont pas pris part aux récentes poussées du modernisme; ils ont même, avec indignation, stigmatisé le vandalisme des abatteurs de murailles sacrées. Avec le mordant et frondeur esprit, qui caractérise la race, sans légèreté, mais poussés par un enthousiaste instinct du passé, ils se sont gaussés des faiseurs de plans et des isoleurs systématiques de monuments, vrais conservateurs remplis d'ignorance et de routine, malgré leurs airs de nouveauté et leurs faux semblants de radicalisme esthétique. Les expositions d'art ont trahi nettement cette haine de l'artiste sentimental contre le démolisseur éhonté de reliques. Je ne sais s'il convient d'exagérer le geste cynique de celui qui détruit. J'aime à croire que beaucoup ont l'orgueil d'édifier des œuvres d'une nouvelle beauté, et qu'ils possèdent le génie des architectes d'autrefois. Au surplus, le souci de l'hygiène est d'une modernité assez excusable pour justifier bien des destructions.

Mais la ville qui revit, qui respire, après une période grise, n'est plus en harmonie avec le passé. L'âme agonise entre les dernières venelles restées debout, si le corps resplendit dans les bâtisses nouvelles. Pour l'artiste qui a vécu dans l'atmosphère véritable de la ville décrépite, de celle qui s'est formée et transformée peu à peu, sans violence hâtive, de celle qui a su décliner et vieillir, simplement, comme tout être, il n'y a jamais eu qu'une ville qui se

nommât Gand, et cela tenait tout entier dans une superficie étroite comprise entre les quais de la Biloque et du *Groote Meere :* les vieux quais farouches ou dignement fiers de leurs gloires passées, le quai des Tuileries et le quai aux Herbes, avec leurs théories de ruelles adjacentes et les pignons déjetés qui se serrent, par rangées cahotantes, et qui regardent l'eau, ce dernier refuge du passé, où demeure le reflet de tout ce qui a vécu. Un îlot respecté, au milieu du bruit, l'ancien béguinage, aujourd'hui peuplé d'artistes, comme un phalanstère, s'ajoute aux restes de l'ancienne ville. Mais les monuments, les églises, le beffroi, l'hôtel de ville, effroyablement seuls, mis à nu, dépouillés, par une inconcevable étourderie, de leurs vêtements naturels, l'entourage des murs gothiques, demeurent froids et dépaysés. Ce qui était, aux heures de vie intense, les points de pulsation de la ville, ce beffroi fier et droit, cette cathédrale solennelle, maintenant se dresse inerte et sans signification. Si le peuple clame ses droits autour d'Artevelde, la cloche du beffroi se tait, Klokke Roeland n'a plus de voix, son tocsin ne répond plus aux véritables appels du peuple, et, s'il allie encore parfois son timbre au bourdon sourd de Saint-Bavon, il ressemble plutôt à la voix d'un vieillard qui déraisonne. Cette tour superbe, pointant sans dévier sa flèche vers le ciel, a l'air d'une horloge reléguée dans un musée, qui sonnerait encore l'heure par caprice radoteur. Elle est morte à la splendeur du passé et l'avenir ne la fera pas revivre.

II

C'est un site non seulement curieux, mais rare, absolument caractéristique, que ce quai des Tuileries, autour duquel s'est concentrée toute l'atmosphère spéciale de la ville. Il n'a pas son pareil, sa physionomie est unique. Il est sombre. Même visitée par un éclatant soleil, cette sorte de lagune, aux eaux d'un glauque sale, reste enveloppée dans une poussière de tristesse terne et haineuse. Le soleil semble un luxe

récrié, une offensante visite de grand seigneur s'introduisant dans la misère, par caprice charitable, et semant sur les pierres, d'un geste qui octroie, une aumône sans chaleur. Les pignons cachent. dans les patines superposées, une honte mal étouffée et les fenêtres rétrécies pleurent véritablement des larmes d'une farouche horreur.

Qui n'a vu, en cet espace borné, sur deux cents mètres de quai à peine conservés, qu'un site pittoresque offert aux aquarellistes amateurs de curieux coins? Il faut être demeuré là, aux crépuscules d'hiver, sous les platanes déchiquetés, pour sentir tout ce qu'il y a de profondément navrant dans l'agonie d'un quartier déchu d'une authentique splendeur. Tous les pignons du quai, les moindres pierres, ont connu la gloire et souffrent, maintenant qu'ils sont raboteux et caducs, d'une misère hargneuse et repoussante. Si l'ensemble est incontestablement d'un pittoresque effet, le détail fait peur à l'œil plutôt qu'il ne flatte; je ne sais rien de plus effrayant que ces ruines habitées, ces décombres replâtrés, ces murs obscurément menaçants, étançonnés comme au moyen de bras humains. Il règne là une constante hostilité. Les hommes entrevus dans les cours, derrière les vitres boueuses, paraissent des vieillards luttant contre des murs séniles; les métiers exercés entre ces ruines semblent cabalistiques et mêlés de conjuratoires fantasmagories. Véritablement, une horreur se dégage de derrière toutes les pierres. Dans l'eau immobilisée, poissée de charognes gonflées comme des vessies, encombrée de débris comme des projectiles lancés de toutes parts contre de mauvais destins, les murs de bâtisses hautes se reflètent à demi-rongés, liquéfiés semble-t-il, et pour ainsi dire réduits en bouillie. Des toitures défoncées, où les cheminées démesurées rivalisent d'équilibres bizarres et infernaux, des fenêtres semblables à des balafres, tant elles sont douloureuses et suintantes de sanies, de toutes les parties honteuses de ces bâtiments rongés de chancres, tombe une constante suie mortelle qui couvre peu à peu les murs et l'eau, enduit les visages et endeuille les troncs torturés des pla-

tanes. Pas une fenêtre qui ne trahisse la mort, pas une pourtant qui ne soit hantée par des êtres à peine bougeants. Un peuple de parias remplit ces habitations d'une activité pour ainsi dire pénitentière, tant les attitudes devinées derrière les vitres semblent forcées, cruelles et fatalement répétées. Y eut-il, parmi ces êtres, une réalité de bonheur quelconque ou de joie passagère, l'œil le plus jovial, le tempérament le plus clairvoyant, ne pourraient néanmoins y deviner que misère et contrainte de bagne!

Là meurt le dernier vestige d'une ville qui fut florissante et heureuse. Si, au delà, de nouvelles promesses surgissent, il n'en est pas moins vrai que la mort est manifestement maîtresse ici, non pas une mort reposante de musée, mais une mort partagée par tout un peuple. Nulle part on ne trouvera pareille chose. Nulle comparaison avec les quais de Bruges, où le sommeil est introublé, où la mort se repose, loin de fracasser et d'annihiler la vie de ceux qui subsistent. A Bruges, des cygnes fleurissent les eaux; à Gand ce sont des vols de mouettes voraces, vrais oiseaux de proie à la curée des charognes. On peut, sans désespoir, habiter le quai du Rosaire; mais, dans les ruines du quai des Tuileries, la pensée fatalement se dresse des gibets. Ici, pas de résignation; de la révolte jusque dans l'agonie, des blasphèmes et des imprécations de misère, des cris de haine et d'envie; une sorte de robustesse d'idée quand même, en tous cas de l'âpreté jusque dans les gestes de lassitude et de mort.

Pour le regard pénétrant et intense, nulle couleur n'est trop sombre, lorsqu'il s'agit de dépeindre ce dernier vestige caractéristique de l'ancienne ville. Je le sais, ce site est isolé; de toute part, les quartiers de la ville se dégagent et, bientôt peut-être, la vie aura totalement triomphé de cette unique menace, de cette dernière décrépitude.

Mais, aucun de ceux que l'art pousse vers le rêve n'a échappé à la mystérieuse emprise de ce quai des Tuileries; tous les peintres y ont souffert la même nostalgie sombre, inexpliquée. C'est pourquoi on saisirait avec peine l'atmosphère spéciale de leurs

œuvres, si l'on ne connaissait la grande et fatale école de mélancolie par où tous, les plus positifs comme les plus mystiques, ont passé.

Il faut oublier la ville nouvelle, s'abstraire de toute vision suburbaine; à cette condition, le génie spécial des peintres gantois n'échappera à personne.

Robustement charpenté, muni d'une énergie tenace et têtue, le flamand de Gand est néanmoins essentiellement rêveur. C'est un utopiste, qui ne dédaigne point de s'abaisser aux contingences, aux réalités, amateur à la fois de bières blondes et de romantiques songeries. Nul ne passe plus facilement de la colère lourde et massive aux naïfs attendrissements, des imprécations au chant. Il y a comme un rythme d'orgue dans leur parler traînant ; du reste, tout homme de Gand, fût-il rustre, fût-il raffiné, porte dans un recoin de son tempérament, un certain mysticisme. Le plus jovial a des heures fréquentes d'humeur fumeuse. Mais il est farouche, avant tout, d'une approche difficile, si l'on n'est pas de mêmes mœurs, si le langage diffère, et rien ne peut le disposer en faveur d'un étranger qui n'a pas su mériter son accueil heureux. Il a la franchise muette et obstinée et les goûts bien marqués. Il ne plie pas, mais il fait preuve, lorsqu'on l'a charmé, d'une largesse aveugle. Si rien n'est moins égoïste que le Gantois, il a néanmoins, au plus haut point, l'esprit de clocher, avec tout ce que l'expression peut contenir à la fois d'étroitesse et de grandeur. Race de travailleurs têtus, d'esprit lent mais robuste, mal dégourdis mais obstinément chercheurs. Novateurs, ils ont le culte du passé, par amour du décor et des souvenirs dont ils aiment s'enorgueillir de vive voix. C'est un peuple hermétique, attaché au sol, aux mœurs, routinier volontaire, pittoresque jusque dans sa bourgeoisie. J'ai rencontré le souvenir d'Uilenspiegel dans la jovialité de leur regard et l'égrillarde, parfois mordante humeur qui règne en leurs paroles.

Tous les peintres que j'ai connus à Gand, maintes fois m'exprimèrent leur désir de s'exiler, d'aller autre part, de s'affranchir enfin de quelque chose de tyran-

nique, dont ils sentaient l'attache dans leur ville natale. Or, leur fidélité était telle, d'une filialité si aveugle, que cette pensée du départ leur paraissait aussitôt monstrueuse. Ceux qui furent assez forts pour se déraciner, par espoir de fortune, pour l'acquisition d'un nom qu'ils ne pouvaient se faire, pensaient-ils, chez eux, revinrent fréquemment, et leurs œuvres même sont de fervents retours vers le clocher. Ce qu'ils voulaient fuir, c'était l'obsession de la ville disparaissante, ce spectre à la fois séduisant et hideux, c'était le marasme engendré par l'inutilité misérable des murs vénérés; c'était, surtout, la vision de leur propre vie emprisonnée par le cadre étroit et mort, terrifiée par le spectacle d'une misère sans autre remède que l'anéantissement. J'ai senti comme une honte de moi-même, lorsque, des heures durant, sans poursuivre un but, je faisais et refaisais la ligne des quais, avec la seule volupté d'une émotion paresseuse et morbide. L'énergie annulée, je laissais s'accroître au fond de mon être toute la tristesse des murs mutilés, j'accumulais volontairement l'effet débilitant de frayeurs vagues, de cauchemars et de mysticités stériles. Et, lorsque le soir venu, j'essayais parfois de me ressaisir, de faire la somme de mes impressions et de les reprendre, afin de leur donner une forme qui justifiât les souffrances morales ressenties ; je ne pouvais rien saisir dans ma propre tristesse ; j'étais véritablement le jouet d'un songe, je ne me souvenais que d'une chose qui m'avait délicieusement, voluptueusement torturé. J'ai compris de la sorte pourquoi au besoin de fuir s'ajoutait, chez les peintres de Gand, ce regret maladif, cette nostalgie indéracinable qui fait le fond de toutes leurs œuvres et nourrit toutes leurs pensées. La tristesse contemporaine, battue en brèche par d'heureuses tentatives partout ailleurs, s'est maintenue là, au milieu d'un peuple robuste, par l'effet d'un site isolé, implacablement séducteur.

Tous n'ont pas eu la fortune, comme Baertsoen par exemple, de s'affranchir de l'atmosphère endémique de la ville ancienne, tout en restant fidèle à ses sites. Il peut peindre en sécurité et contempler,

du haut d'un observatoire sûr, avec le recul suffisant, les quais et les pignons dont l'approche est douloureuse. Ce mélancolique raffiné et parfait, n'a pas connu les heures dures et glaciales où la sensibilité étouffe, comme le corps lui-même, entre des cloisons imposées. Sa tristesse ne provient ni de la misère, ni de l'excès d'un effort mal payé. Il est né, comme Maurice Maeterlinck, parmi le bruit des métiers, il a vécu en compagnie des industriels actifs, hommes de chiffres et d'audaces, se permettant des heures de gaieté bruyantes après le travail soutenu et absorbant. Dans cette vocation d'artistes, s'arrachant à l'activité lucrative pour s'adonner à l'art problématiquement rémunérateur, il y a quelque chose d'inexplicable, et de si sincère que, même après le succès et la gloire, il mérite une admiration émue.

L'art de Baertsoen n'a rien qui surprend ou qui transporte. Vainement on cherche un élan révolté, une témérité ou simplement une audace. Ici rien qui trahisse une âme équivoque, rendue misantrhope et maussade par les vicissitudes d'une existence dure. Au contraire, le sentiment se maintient, dans ses œuvres, à un niveau presque constant, également intense et pourtant spontané. Le progrès, chez lui, s'affirme par le soin de plus en plus marqué de la nuance. Ses dernières œuvres dénotent une acuité de sensibilité étonnante et une profondeur qui s'accroît à mesure qu'on les considère avec une âme ouverte et simple.

A considérer l'ensemble de sa production, on y trouve de l'ennui et de la délectation ; l'un et l'autre à foison. D'une aristocratique inspiration, la peinture de ce Flamand patricien, un peu désabusé des luxes trop à portée de main, est pleine de calme et reposante simplicité. Il est le plus résigné des peintres gantois, s'il en est de pleinement résigné, car même dans l'acceptation de leur ennui, l'on sent passer comme une fierté et un défi. Par cela, il paraît avoir subi, à un degré moins intense, l'atmosphère morne de la ville aux noires murailles. Mais son ennui n'est pas terne; l'artiste s'y complait, en virtuose capable d'enchanter les ciels gris, de mettre

une harmonie diverse et chatoyante dans les patines et les poussières. Aristocratique rêveur, il est demeuré attaché aux sites les plus humbles, aux plus misérables même, et, véritablement, il a semé du luxe dans la pauvreté, par la richesse extraordinaire, par le rythme et par la musicalité essentielle de sa palette.

Ce n'est pas une des moindres originalités, chez les peintres gantois, que cette note musicale qui chante chez la plupart d'entre eux. Amour du décor, de l'harmonie, besoin du rêve, imagination facilement émue, telles sont les qualités actives d'une génération, aujourd'hui nombreuse, d'artistes inspirés par le déclin d'une ville. Chez Baertsoen spécialement, l'inspiration musicale trouve sa plus frappante réalisation. Il est une sorte d'harmoniste voilé, à la fois très grave, très délicat et très subtil, donnant l'impression d'un Ernest Chausson, car son art est jeune et d'un modernisme clairvoyant. Il peint comme on orchestre une partition, avec le souci des sonorités, l'attention d'envelopper son œuvre d'une atmosphère rythmée et chantante.

Ceux qui ont passé par le quai de la Biloque, si curieux avec ses amoncellements de murs échelonnés, dont les masses plongent dans l'eau glauque et paresseuse des reflets équivoques de grande ville, ont remarqué sans doute une sorte de chaland amarré à l'un des platanes du quai. C'est dans ce bateau, vrai atelier flottant, que le peintre des *Chalands sous la neige* satisfit, autrefois, par un caprice intelligent, son amour des canaux paisibles et des quais envahis de sommeil. Il s'improvisa bohème et vagabond, à qui le confort est octroyé et qui ne se refuse rien de ce qui peut apaiser son besoin de rêver et de se délecter dans la contemplation des atmosphères mélancoliques. Ainsi, il put se séparer des quais trop débilitants de Gand, se retremper dans la lumière; mais il ne peut, même lorsqu'il peint la campagne riante baignée dans une lumière non mélangée, s'empêcher de se souvenir de ses rêves tristes; son âme est façonnée par la ville et sa nostalgie l'accompagne partout.

Cependant, ce n'est pas, à mon avis, le maître coloriste des *Chalands sous la neige*, ou de *Neige en*

Flandre, du Musée de Gand, qui a le plus exactement traduit la physionomie particulière de Gand. Il est trop raffiné, trop maître de lui, trop délicatement sensuel pour ne pas avoir mis ses délices dans la couleur, pour le plaisir qu'elle donne à l'œil ; s'il s'est plu à mettre de l'enchantement et du luxe partout où son œil percevait une couleur chatoyante, même dans les grisailles des quais au crépuscule, au contraire, lorsqu'il manie l'eau-forte, sa pensée se ressaisit, il laisse de côté toute faiblesse sensuelle, et alors ses œuvres prennent un relief tragique et saisissant qu'on ne retrouve dans aucune de ses peintures. Spontanément, avec son âme uniquement et toute sa mélancolie concentrée vers une image pour ainsi dire invisible, en tous cas incomplète, Baertsoen fait preuve d'un tempérament extraordinairement doué. Le procédé sert son inspiration et en démontre la farouche sincérité, car ici nul travail reposé, nulle lente élaboration, mais une traduction rapide, notée, pour ainsi dire incalculée et aveugle de l'impression ressentie. L'aquafortiste, même lorsqu'il a atteint à l'extrême maîtrise, comme Baertsoen, est un hasardeux travailleur à qui les moyens ne servent jamais de guides sûrs. J'ai rarement admiré plus âpre grandeur, plus intense expression, plus mâle beauté en un mot, que dans les eaux-fortes de ce maître flamand, dans ces ciels pleins de fougue, ces pierres animées, dans cette atmosphère silencieuse et tragique qui enveloppe ses œuvres.

Chez De Bruycker, aquafortiste étonnant, pour ainsi dire inconnu, dont le tempérament audacieux a bravé et conquis toutes les âpretés du métier, par sa seule force, sans le seeours du temps, la ville, sans changer dans ses grands aspects de mort, prend néanmoins une physionomie plus curieuse. C'est un artiste agité, dont l'âme véhémente, l'esprit éveillé et d'une extrême vélocité de pénétration, ressent un besoin d'énergie et d'activité auquel ne répond, dans la vieille cité, qu'un mouvement caduc, hébêté et comme illusoire d'ancienne horloge aux rouages usés. De là cette misanthropie sarcastique qui traverse toute son œuvre.

Logée sous les combles, dans la vétusté des bâtiments les plus menaçants, privés de jour et garnis de poussière, toute une génération d'artistes nouveaux-venus a senti l'empreinte crispante des lieux affaissés de vieillesse. Nul mieux que De Bruycker, parmi les aînés, ne s'est entièrement pénétré de cette atmosphère uniformément grise et déprimante. Cet homme fantasque et équivoque, dont l'extérieure tenue ne trahit aucune tristesse morbide, est bien l'enfant de cette ville ; seul il l'a exprimée tout entière, dans son intégrale synthèse, avec une force convaincue, une habileté surprenante à donner un relief serré et ramassé aux moindres choses.

Je l'ai connu lorsqu'il habitait au plus élevé d'une sorte de tour obscure, le *Patershol*, un couvent qui eut son heure de gloire. Aujourd'hui, autour d'un massif escalier, s'échelonnent quelques portes branlantes, derrière lesquelles nichent des artistes besogneux et haves. Lui, s'y trouvait moins souffrant que les autres. Du moins, sa santé robuste était de force à résister aux miasmes et à l'odeur moisie des murs privés de lumière et d'air. De là, on domine un horizon de toitures en déroute, de cheminées sans équilibre, d'où s'élèvent les trois tours pesantes et sveltes à la fois du Beffroi, de Saint-Bavon et de Saint-Nicolas. Tout autour, ce sont les relents d'industries obscures, des bruits mystérieux, coups de marteau des tailleurs de pierre, des tonneliers, cahots des sabots sur le pavé des venelles ; et, lorsqu'on se penche à la fenêtre étroite et meurtrière, dans la mi-obscurité permanente des toits et des pignons coupés de cours carrées, de ruelles et d'impasses, à peine assez larges pour faire place à deux hommes, c'est toute une bizarre activité qui se révèle.

A travers les lucarnes boueuses, derrière les rideaux noircis de suie, des êtres s'agitent lentement dans des greniers, au fond des cours, occupés à d'occultes besognes. Il semble que tout cela travaille pour autre chose que du pain, pour des plaisirs vicieux, de noires satisfactions et des vengeances sénilement perpétrées. Le soir, à lueur des fenêtres traîtreuses, cela devient absolument lugubre et les ombres qui se

déplacent paraissent enfouies dans une infernale géhenne. Il y a là de quoi affoler des êtres cependant résistants, et plus d'un y perdit la raison. De Bruycker y trouva sa voie. De là il apprit à observer, d'un regard absorbant et synoptique, la ville que son instinct de chercheur curieux avait déjà fouillée et analysée dans ses recoins les plus secrets. Mais, si le corps demeura robuste, l'esprit, tout en conservant une lucidité extrêmement tendue, tomba dans une misanthropie, qui s'exerça par de rapides notations de physionomies poussées jusqu'à la charge. Il décrivit les pignons troués de fenêtres strabiques, comme les faces ravagées et vieillies des êtres rencontrés au hasard du pavé, avec la même vérité cruellement impitoyable, la même incisive férocité, avec une sorte de cynisme obligeant aux plus saisissantes divulgations.

L'œuvre de cet artiste est nombreux et extrêmement disséminé. Après avoir débuté par des scènes de mœurs traitées en de larges aquarelles, d'un coloris à la fois savoureux et suranné, telle sa *Friperie* du Musée de Bruxelles, de nombreuses scènes de marchés, de ruelles, animées d'une vie malpropre et effrayante en leurs aspects curieux, il aborda l'eau-forte et, du coup, il s'y avéra un maître. Entretemps il avait produit une série innombrable de croquis nerveusement enlevés, d'une véracité mordante; on le retrouve partout où la vie lassée révèle un côté sinistre, misérable, de préférence avec les déchus et les relégués : dans les salles d'attente de troisième, aux abords des gares, autour des cabarets, parmi les vieillards des hospices, au paradis des théâtres; on le retrouve vociférant aux meetings, rôdant aux marchés, trinquant en compagnie des porte-faix alcooliques, tel un Gorky largement sympathique envers ses frères souffrants. De là, des dessins d'une ironie sombre, d'une exactitude sans défaillance; on y sent le regard net et incisif de l'analyste, psychologue étonnant et capable d'extérioriser l'âme, en toute sa nudité, avec un art personnel et inouï. Il est sarcastique et impitoyable presque dans la jovialité.

De Bruycker a trouvé, dans l'eau-forte, le procédé

le plus apte à servir sa verve précise et son instinct des couleurs sombres. Mieux que le crayon, trop mou pour sa main nerveuse et la rapidité de son coup d'œil, le burin est son outil le plus sûr. Il l'emploie, avec une dextérité de chirurgien, maniant le bistouri, et chaque trait porte juste, exprime un fragment de vie qui apporte un concours indispensable à la physionomie serrée de l'œuvre. Homme du Nord, porté au mouvement et à l'activité, il cherche les endroits animés, les grouillements pittoresques de toitures ou de gens, et il souffre de ne trouver, dans la ville aux quatre-vingt-six ponts, sorte de Venise dérisoire, aujourd'hui, et caricaturale, qu'une vie posthume, équivoque et claudiquante. Il faut avoir analysé, avec patience et perspicacité ses reconstitutions de marchés, sur la place Sainte-Pharaïde, au pied du Château des Comtes, pour se faire une idée exacte de ce talent extraordinairement doué. Jamais l'intelligence, chez cet artiste, ne demeure inactive; elle est inséparable du rêve et donne à celui-ci un relief et une saveur curieusement âpres. Nul mieux que lui ne me paraît avoir repris, avec un sens de modernité plus puissante, la véritable tradition de Breughel l'ancien ; non seulement en ses lignes extérieures et en ses formes spéciales, mais en son esprit, sa géniale ordonnation, et la foncière compréhension de l'âme humaine qu'on retrouve dans chacune des œuvres du plus grands des peintres flamands. Comme Breughel, la charge est chez lui modérée, nullement caricaturale, mais adaptée à l'intelligence de l'expression, nécessaire et comme toute naturelle. Pas la moindre tendance à la virtuosité; absence systématique de tout écart fantaisiste et imprévu.

Par ce dernier côté, De Bruycker se différencie d'Ensor, s'il est vrai que ces deux artistes sagaces se ressemblent, d'autre part, en maints endroits, par la nature éveillée de leur dessin notamment. Mais il y a, chez De Bruycker, quelque chose d'indisputable, qui est bien à lui, c'est l'intense et forte unité en laquelle sont ramassées ses œuvres, malgré l'abondance calculée du détail; c'est là que se manifeste

incontestablement sa surprenante et indéfectible personnalité.

Il est quelques peintres, moins violamment impressionnés par l'entourage de la mort, qui se sont enfermés dans un silence étroit. Ils semblent avoir voulu réfugier leur mélancolie contre toute cause de désespérance sombre. Mais, pas plus que les autres, ils n'ont échappé à l'atmosphère spéciale de la ville mal consolée de son déclin. Il est évident, par exemple, que Horenbandt tend à établir, dans ses intérieurs d'une caducité raboteuse, une lumière qu'il voudrait subtile et nullement repoussante.

Toutes ses préoccupations picturales sont orientées vers ce but; et pourtant, en dépit de lui-même, il peint sans finesse et ses atmosphères sont ternes, floconneuses sans doute, mais dénuées de cette transparence colorée et de cette fraîcheur que son désir appelle, par besoin de réaction contre la prenante tristesse du milieu. Trémerie lui-même, avec son apparente tranquillité et l'humeur à première vue monacale et sereine qu'il met à peindre ses coins de béguinages, ne peut s'abstraire d'une certaine pénombre morale qui l'empêche de réaliser ses aspirations vers ia vie claire. Il a beau mettre du soleil sur les parties chatoyantes de ses longs murs de couvent et faire jouer la lumiêre dans les coiffes blanches de ses béguines. Rien n'y fait; la tristesse prend le dessus, et ses béguinages même semblent souffrir du mal commun sans remède, sans calme résigné. Si l'on ajoute à ces artistes concentrés, personnels, enfants indéracinables du terroir et exactement en communion avec celui-ci, les frères Willaert, peintres farouches, Ferdinand, trop surfait et fantaisiste dans ses colorations bleuâtres, Raphaël, morosé et condescendant ami des chiens calamiteux, pauvres hères traînant des poubelles vides aux abattoirs cauteleux, l'on retrouvera chez ceux-ci, à des degrés différents, la même couche de tristesse inexorable, si le fond n'est pas absolument envahi par le brouillard sincère et permanent que suscite la ville.

Ainsi, parmi ces hommes fortement bâtis pour la plupart, authentiques Flamands musclés et ventrus,

il n'en est pas un qui ait voué à la matière unique le culte de l'art. En vain, l'on chercherait les toiles truculentes, les colorations aux reliefs savoureux et crus que l'on est en droit d'attendre chez des Flamands de race, amateurs éprouvés de bonne chère et francs buveurs sans égaux. Chez ces descendants des communiers orgueilleux qui ont conservé une fierté farouche et retranchée de Ménapiens, nulle tradition d'abondance coloriste, comme à Anvers, mais une continuité de sentiment sans excès, des œuvres robustement senties, exécutées avec une verve rarement débordante, bien qu'avec une superbe affirmation de liberté et de franchise. Amis du passé et des gloires retenties au delà des frontières, ils auront un Vanaise, peintre rétrospectif, coloriste remarquable. Théophile Lybaert représentera, par ses œuvres tâtillonnes et pourlèchées, leur mysticisme parfois roublard, en tout cas leur patiente et volontaire endurance au labeur. Ville tourmentée de monuments gothiques d'une sobre ordonnance, d'une monotonie presque sombre, tel Saint-Nicolas où semble gémir, parmi les mutilations successives, toute l'âme fière et déchue de la cité, Gand produira des artistes inquiets et convulsifs, comme Charles Doudelet, ou le douloureux sculpteur Georges Minne, incomparable et réaliste modeleur de l'âme crispée d'angoisse, partagée entre le passé mystique et l'incertitude brumeuse de l'avenir. Celui-ci encore appartient bien à Gand ; son œuvre, d'une extraordinaire intensité d'expression, aura symbolisé, sans formule arrêtée, par sa seule force de sincérité, l'anxieuse et poignante tristesse d'une génération saisie tout à coup, après un sommeil annihilant, du torturant problème de la vie.

Alors que rayonne, à quelques lieues de là, à Termonde, le plantureux Courtens, Gand s'endeuille encore du souvenir d'un artiste mélancolique entre tous, du regretté den Duyts, mort jeune de misère et de consomption. Celui-ci demeure parmi les grands propagateurs de beauté intime et grave. Ses œuvres lui ont fait comme un suaire de tristesse voilée et, véritablement, autour de son nom plane une atmosphère angoissante ; il évoque, par sa sono-

rité étouffée le souvenir de ses ciels à la fois âprement souffrants et noyés de monotonie. Un crépuscule d'octobre largement ouvert au rêve, d'atmosphère infinie, où les silhouettes noires et aiguës des arbres s'imposent, avec une expression hiératique et saisissante, sur le déclin du ciel uniformément violet, à peine barré de quelques balafres cuivrées, telle est, ramassée, l'impression que laissent la vie et l'œuvre de ce peintre admirablement grave.

Den Duyts avait le tempérament profondément pénétrant d'un Corot, renforcé par une vigueur bien caractéristique de sa race. Chez lui, le côté mélancolique et rêveur manque de charme; il exclut toute mollesse voluptueuse et toute fantaisie. Il est dur et pourtant infiniment recueilli et triste. Avant tout, sa mélancolie provient d'une souffrance, elle surgit spontanément de l'âme, non du rêve et de la réflexion uniquement. Comme chez les autres, on devine chez lui une sorte d'anxiété d'étouffer dans des bornes trop étroites; la ville, avec ses casemates, et ses ruelles torturantes, avec son impérieuse tyrannie de malade acariâtre, a opéré sur l'homme une fascination définitive. Mais, si elle lui a imposé son atmosphère sans transparence lumineuse et sa corrosive mélancolie, par ce fait elle a aussi poussé l'artiste orgueilleux vers la recherche des horizons élargis; si Den Duyts a aimé sa ville, d'une affection farouche, au point de faire passer le souvenir de son âme inquiète dans les œuvres qu'il voulait, sans doute, les plus larges et les plus libres, il ne s'est pourtant pas imposé l'unique vision de ses quais et de ses pignons. Même lorsqu'il peint la nature saine et aérée des Flandres, là où Claus et Georges Buysse trouvent des notes pétillantes de soleil ou finement gazées de brume, Den Duyts ne voit que déclins sombrement monotones. Tous ces paysages ont un aspect d'irréfutable personnalité ; ils portent comme une marque vivante, comme si l'artiste avait élargi son âme sur cette terre qu'il peint et l'avait obstinément imprégnée de la couleur unique et grave de sa sensibilité. En somme, qu'il peigne la banlieue ou la campagne, les pavés ou la terre, il règne en toutes ses

œuvres une étrange atmosphère, un contre-jour qui les grandit, leur donne un relief de vie intense et pourtant cachée dans la nuit tombante. Tout cela semble tellement surhaussé, tellement personnalisé, si l'on peut dire, que l'on croirait l'artiste hanté par une fascination de grandeur maladive. Mais, à la vérité, comme la nuit qui donne aux choses leur réelle expression, l'âme de l'artiste s'est exprimée là, dans les formes spectrales des horizons, dans les silhouettes simplifiées et aiguës des arbres, avec toute sa douleur sans faiblesse, avec sa tristesse immensément profonde et dépourvue de puériles plaintes. Campinaire et automnale est sa peinture, comme son âme ; noble et rudement souffrante. Par horreur du détail et de toutes les mièvreries qui attardent l'inspiration et ammollissent, Den Duyts a voulu vivre dans un perpétuel crépuscule. Il s'est imposé dans l'ombre. Cet homme qui désirait l'essor ne put jamais que le faire concevoir. Si son tempérament hautain et modeste tout ensemble le porta vers les sites où l'on respire, son âme demeura inéluctablement fixée par la vision cruelle et triste de la ville qu'il voulait fuir.

Nulle part ailleurs, chez nous, ne se manifeste plus foncière volonté de franchise, de liberté, que parmi les peintres de Gand. S'ils ont respiré l'air de la ville ancienne, si leur âme s'en est nourrie, comme d'un lait, si pauvre soit-il de substances vitales, aucune influence du dehors ne pourra les pénétrer ; leur instinct, malgré tout, domine, il se cramponne aux pierres autrefois orgueilleuses de leur gloire sans égale. Si le Gantois sait admirer d'une âme large et désintéressée les œuvres venues de l'étranger, du dehors, par contre il ne sait imiter; ici il devient gauche, maladroit, son travail, d'ordinaire facile, s'allourdit et ses forces le trahissent. Docile et attentif à l'initiation académique, par atavisme sérieux, comme gens de métiers, patient jusqu'au bout, le jeune peintre se libère dès qu'il a conscience d'avoir acquis le fond nécessaire. Eduqués à l'Académie, rien de moins académique que les peintres gantois; rien de plus solidement formé, aussi, d'une sûreté plus éprouvée.

L'enseignement du dessin, nullement routinier, mais confié à des maîtres clairvoyants, occupe la grande place dans l'école. La couleur s'acquiert par instinct; c'est le tempérament qui la dicte.

Parmi les artistes formés à cette école sérieuse, Frans De Boever me paraît personnifier, avec le plus de précision, la mâle force et la farouche indépendance qui distingue les jeunes artistes demeurés fidèles à leur ville à peu près nivelée. Avec De Bruycker, dont il fut longtemps le commensal d'atelier, il est de ceux dont l'art est en connexion la plus étroite avec la ville. Son œuvre, trop obscure, trop jalousement disputée au regard, est d'une suggestive et troublante beauté. J'ai rarement rencontré artiste plus noblement laborieux. C'est l'ouvrier, trop fier pour se mêler au courant normal, s'obstinant, dans sa casemate, à un travail dur, inquiet, fiévreux, toujours à l'affût d'un idéal téméraire et fuyant. Trop fatalement impressionné par les aspects débilitants de sa ville, enclin aux excès d'imagination, la douleur morale de ses pensées a atteint, chez ce Flamand nébuleux, un degré d'irritation qui ébranle sa nature physique sans la priver, cependant, de ses moyens les plus précieux. Lutte entre l'abondante impétuosité de ses pensées et l'étroitesse du milieu, entre un tempérament fait pour construire dans l'utopie et une ville croulante, sans bases sûres, tel est l'élément caractéristique de son travail. Il semble qu'une âme de cette trempe eût du s'orienter vers le domaine littéraire. Par la plume, il eût fait un peintre extraordinairement saisissant de la vie spéciale et occulte du peuple de Gand; par le pinceau, il apparaît comme un cerveau bourré de pensées extravagantes en leur expression, robustes et saines par la conception de cette intelligence habituée à la logique des lignes. La couleur est équivoque, fumeuse, si les formes sont solides et correctement établies. Absente des taudis et et des impasses, la lumière pure du jour l'est aussi des toiles de De Boever. Tous les êtres qu'il peint semblent situés dans une atmosphère de taverne louche, à la lueur cauteleuse des lampes qui charbonnent; déchus de toutes les sociétés, mégères, viragos,

mendiants, rats d'églises, gourgandines déhanchées ou demi-mondaines à fanfreluches, prennent dans la pénombre de ses toiles une expression de sphynx, une immobile et muette attitude du visage où l'âme du peintre semble avoir enfermé son angoisse et son doute pour dérouter le regard qui cherche à pénétrer. L'énigmatique beauté de ces œuvres condencées est incontestable et, si l'on n'est pas ébloui devant cette vie repliée, l'on en ressent néanmoins une impression de trouble qui en trahit l'inspiration profonde.

A la génération de cet artiste écarté des grand'routes, appartiennent encore deux peintres dignes d'attention, Edgard Bytebier, sorte de normand mélancolique et doux, qui se souvient de Den Duyts et annonce une œuvre finement conçue dans le rêve; Emile Thysebaert, tempérament plus vigoureux, plus véhément, enfant du peuple dont il a exprimé avec une rare virulence les tares et les misères.

J'aime penser aux toiles frustes de ce peintre qui ne ménage, pour crier ses haines et ses condoléances, ni les couleurs les plus crues ni les formes les plus hideuses (1).

Avec l'arrivée, à l'Académie, depuis peu d'années, du peintre Delvin, l'histoire de la peinture gantoise se modifie; il s'est opéré là une révolution, une sorte d'invasion soudaine et peu préparée de l'influence étrangère qui s'est emparée de la récente génération. La ville, il est vrai, donnait accès désormais au vent du dehors. En même temps que s'écroulaient, dans une nuée de plâtras malsains, les murs étouffants des anciens quartiers, de toutes parts pénétrait l'activité effervescente des commerçants modernistes, et bientôt, Gand, ville fermée et hargneuse, devint, avec ses places aérées et ses monuments isolés, une cité accueillante aux nouvelles idées et aux tentatives audacieuses.

Grâce à Delvin, peintre accessible aux progrès, l'im-

(1) Bastien, né à Gand, parait seul s'être affranchi, d'une façon absolue, de l'influence mélancolique de sa ville natale. Encore ses premières œuvres sont-elles imprégnées de la tristesse commune.

pressionisme, comme partout ailleurs, a opéré à Gand son œuvre d'assainissement. Si les peintres formés à cette école y ont perdu l'âpreté vigoureuse et la farouche personnalité qui rehaussent les œuvres de leurs aînés, ils y ont acquis, par contre, une vision saine de la vie, un besoin de la lumière pure et de soleil qui les a guéris de l'inquiétude mortelle respirée entre les anciennes cloisons. Sans doute, ils n'ont pas renié des souvenirs d'une certaine mélancolie de race : ils peignent encore les béguinages et les quais survivants. Mais leurs prédilections s'exercent vers la nature. Après longtemps, les jeunes tendent la main au luministe déjà glorieux, à Claus qui n'a cessé de chanter la lumière et la joie, à quelques lieues de la ville, dans son ermitage baigné par la Lys. Chose curieuse : en se mêlant au courant contemporain du pointillisme et de l'esthétique libre, ces peintres réveillés, bouillants de vie, n'ont pas perdu absolument leur note un peu dolente : l'atavisme mélancolique les tient encore. Un peu impersonnels par les moyens employés, ils demeurent reconnaissables par leur vision spéciale de l'atmosphère et leurs préférences qui vont volontiers aux sujets noyés de lumineuses vapeurs. Montobio, Dessenis, les frères Desmet, sont des noms dignes d'être retenus pour les promesses qu'ils donnent.

Dans quel sens s'orientera définitivement la peinture gantoise? L'école actuelle de Delvin ne sera-t-elle qu'une transition entre le passé trop maladif et un avenir puissant régénéré par le travail enfin honoré et triomphal? Lorsque, il y a quelques années, la lutte pour le suffrage universel agitait sa formidable effervescence par les rues auparavant plongées dans la torpeur, j'eus la pensée d'un réveil inattendu. Les masses serrées des travailleurs s'ébranlaient sur le pavé des rues qui résonnaient de clameurs et de chants, depuis la place d'Arme jusqu'au marché du Vendredi où la statue autoritaire de Van Artevelde semblait, d'un geste soudainement ressuscité, commander à toute cette force en ébullition. Aucune haine destructive, brutalement exercée; mais une conscience de justice, clamée avec un accord admi-

rable, une fermeté irrésistible, une lenteur presque calme. Le beffroi demeurait muet, en sa rigidité de monument désormais inutile; mais, sur le marché du Vendredi, le monument du Travail se dressait, avec son altière façade construite de matériaux solides. *Ons Huis* promettait aux descendants des communiers têtus sa protection sûre et son inexpugnable fermeté. Et je pensais à l'artiste qui planterait son chevalet parmi l'activité grouillante du travail, à la suite de Van Biesbroeck, ce laborieux et sain annonciateur de beauté et de force.

FRANZ HELLENS.

AME BLANCHE

Histoire d'une Petite Fille

(*Suite*)

A Alfred Van de Wiele
A l'ami des bons et des mauvais jours.

IV

Après cela, les jours durent se suivre, tout pareils, dans la maison de mes grands-parents, si j'en juge par ce qu'il en était des années plus tard, alors que, parvenue à l'âge de raison, je me rendais mieux compte de ce qui se passait autour de moi.

Quant aux premiers temps de mon arrivée rue Marcq, je me rappelle seulement d'une manière très positive le soir de mon installation : pour celui-là, les péripéties en sont gravées à jamais dans ma mémoire et je suis bien sûre de ne pas m'être trompée sur le plus petit détail en les racontant.

Ce qui arriva dans la suite, immédiatement après, je ne saurais le dire; même, le lendemain demeure pour moi obscur, muet, inconnu. Il y a ainsi des solutions de continuité dans les souvenirs de la première enfance. C'est comme pour ces très anciennes tapisseries, religieusement conservées par les amateurs et où des parties entières sont demeurées intactes, de coloris aussi frais, de travail aussi serré qu'il y a cinq siècles, tandis que la tête, ou les bras,

ou quelque autre morceau essentiel des figures manquent.

De même que j'ai une idée nette de certaines personnes, de certaines choses datant d'une très lointaine époque de ma vie, sans pouvoir en retrouver d'autres, plus proches de moi, de même, je n'ai rien oublié de ma première journée chez mes grands-parents, tandis que bien des jours qui suivirent se sont envolés, ne laissant aucune trace dans le miroir de mes impressions d'alors.

Mon acclimatation parmi ces vieilles gens fut, sans doute, difficile; j'eus, certainement, beaucoup de peine à me faire à une existence si différente de ce qu'avait été la mienne dans notre joyeux logis de la place du Béguinage..., mais j'étais bien jeune. . ; les habitudes ne sont pas tellement enracinées chez une fillette de quatre ans, qu'on ne puisse en avoir raison avec de la persévérance. Il en est autrement des dispositions morales, et j'étais affectueuse, de sensibilité excessive, d'âme tendre. Aussi, ce dont je me souviens bien, c'est, d'avoir souffert cruellement d'une grande détresse, d'une douleur infinie et vague qui me faisait éclater en sanglots quand personne ne pouvait me voir et, porter instinctivement la main à mon cœur, comme pour prévenir le mal qu'on allait me faire, quand quelqu'un des Veydt prononçait le nom de ma mère.

La souffrance se précisait alors et je comprenais que ce qui me faisait pleurer, c'était d'être séparée d'elle. Je lui gardais un souvenir ému et exalté, une passion rendue plus vive, plus profonde, plus ardente encore par l'hostilité sourde qu'on avait contre elle autour de moi.

Avec le temps, Mlle Veydt finit par me marquer une espèce d'attachement et de la bonté; même, je ne serais pas éloignée de croire qu'il entrât un peu de jalousie du grand amour que je montrais pour ma mère dans l'obstination que mettait la vieille fille à ne jamais m'en parler. On m'élevait dans l'idolâtrie de mon aïeul, dans le respect et l'admiration de mon père mort... ; de ma mère, il était bien rarement question ou si l'on s'en occupait, par exception, c'était avec acrimonie, pour lui infliger quelque blâme

au sujet de telle ou telle très ancienne infraction aux goûts de ma famille paternelle. On supprima de mon éducation toute la poésie et toute la grâce qu'elle y avait mises; les choses qu'on m'enseigna furent du domaine des choses utiles et non agréables : à huit ans, je savais parfaitement tricoter un bas; mais on m'avait laissé oublier les éléments de musique que Mme Veydt jeune — cette musicienne exquise — s'était plu à m'inculquer quand j'étais toute petite. Même, les jolies toilettes, les ajustements coquets dont elle avait naguère composé ma garde-robe, avaient été bientôt mis au rancart pour faire place à des costumes austères, roides, laids comme ces vêtements confectionnés à la grosse, dans les prisons, à l'usage des jeunes détenus. Et le premier mouvement d'autorité qu'on eût voulu exercer sur moi, dans la maison, avait été de me couper les cheveux. Mais je fis une héroïque résistance et comme ma grand'mère, que ces longs cheveux frisés ennuyaient beaucoup le matin, à l'heure du démêlage, levait déjà ses ciseaux pour les supprimer :

— N'y touchez pas! m'écriais-je avec une véhémence qui arrêta net son geste.

J'eus le malheur d'ajouter :

— Maman les aime.

— Je le sais bien; c'est encore une idée à elle, ça..., ces longs cheveux flottants qui vous donnent l'air d'une pas grand'chose.

— Papa les aimait! dis-je encore, si émue que ma voix en était toute tremblante.

— C'est vrai, Jules les aimait, appuya Mlle Josine, présente à la scène.

Et l'effet fut magique; on respecta ma chevelure. Mais une science précoce venait d'assombrir à jamais ma jeune intelligence : j'avais mesuré toute l'antipathie éprouvée contre ma mère par ceux qui m'élevaient.

Chaque trimestre, quand il s'agissait de payer sa pension, il y avait rue Marcq — et bien que l'argent de cette dépense fût bien à elle, la pauvre femme! — il y avait contre l'absente comme un courant de haine plus implacable. Le docteur était spécialement chargé

de ce soin, mais diverses entreprises, philanthropiques et autres, vidaient toujours sa bourse au moment de l'échéance à laquelle sa femme se voyait, alors, contrainte de faire face à l'aide des ressources du ménage. Elle éprouvait de cela une violente contrariété et au lieu de s'en prendre au vrai coupable, rendait sa bru responsable de son ennui :

— C'est encore une fois le terme pour Evangèline! grondait la vieille dame.

Et je frissonnais, sentant passer, dans cette phrase, comme une accusation à la chère innocente de vivre trop longtemps, de les obliger trop souvent à « payer le terme ».

— Eh! ce n'est pas sa faute, rectifiait aussitôt ma tante Josine qui, bien qu'elle détestât sa belle-sœur plus que personne dans la maison, avait cependant un fonds de justice, une loyauté native qui l'empêchaient de laisser dire ces énormités devant elle, sans révolte.

Pourtant, lorsque les jouets que je devais à la tendresse de maman furent brisés ou, devenus trop enfantins pour mon âge et qu'on ne les remplaça point, elle n'eut pas une parole de protestation : son système éducateur ne comportait aucune futilité et quand elle me faisait, par hasard, un cadeau, c'était un cadeau d'argent, placé aussitôt, par elle-même, dans ma tirelire, avec d'autres dons semblables : récompenses pour de petits services que je commençais à rendre dans la maison, étrennes en numéraire du docteur ou de mon oncle Lorentz, que j'avais une sorte de fausse honte à accepter et que je ne reçus jamais sans rougir, car je trouvais ce genre de cadeaux humiliant; ma tante les trouvait pratiques, et mon grand-père s'occupait à faire fructifier mon petit avoir : le jour de l'an et les jours de fête passés, il vidait ma tirelire, en empochait le contenu et sortait, en disant :

— Je vais travailler au bien de cette petite.

. . . . . .

La rue où nous habitions était écartée, peu passante; elle est restée la même, avec ses maisons décrépites mais, toujours, fraîchement repeintes et si

bien serrées l'une contre l'autre, dans leur pose lasse et branlante, qu'on dirait un bataillon d'invalides en pimpant uniforme, se soutenant mutuellement pour ne pas tomber. Les toits rouges rient à l'éblouissement des rayons; la chaleur fait épanouir une flore bizarre sur la crête des murs et dans le plâtras des auvents. L'hiver y met des luisants de métal, des paquets de neige... Combien de fois, je me suis amusée à regarder les façades qui nous faisaient vis-à-vis! Partout, même ordre figé, insupportable, même propreté glaciale, même silence écrasant. A travers les vitrages limpides des rez-de-chaussée, j'aperçois des contours de meubles anciens, d'une conservation merveilleuse; toutes les poignées de sonnettes scintillent comme des bijoux d'or, tous les décrottoirs ont l'air de lames d'acier tranchantes mises de distance en distance, à seule fin d'amputer dextrement les pieds boueux assez téméraires pour oser s'y frotter. Une âcre senteur de naphte, de poissons secs et de goudron, vient de l'Entrepôt qui est tout proche, mêlée au balsamique parfum des bois du Nord, remisés dans les magasins des quais. Le grand brouhaha du centre commerçant n'arrive ici que très atténué, fondu dans le recueillement de l'environ. Les étroits pavés de la rue courent, à la file, réguliers, tout blancs, polis et comme usés par les siècles; la mousse fend les dalles plates des trottoirs, au long desquels des moineaux se promènent gravement, sans ombre de méfiance, tandis que des fillettes jouent aux osselets sur les seuils et que de très vieilles dames, ayant apporté des chaises devant les maisons, tricotent en jacassant éperdûment.

C'est la monotonie et la paix d'un chef-lieu de province où l'on voisine.

Et, particulièrement, dans cette rue provinciale, la demeure de mes grands-parents était une demeure de province. M. Veydt, partisan des doctrines de Kock, y faisait répandre de l'acide phénique à profusion, par craintes des microbes; ce désinfectant a une odeur inhospitalière, rébarbative, qui se communiquait à notre intérieur en s'y exagérant. Tout y était réglé avec la dernière minutie, depuis la somme des

dépenses quotidiennes jusqu'aux menus des repas, jusqu'à la date invariable de la lessive annuelle, de la cueillette des fruits du jardin et de leur rangement au fruitier. Et, dans cette belle ordonnance, jamais rien d'imprévu, jamais ni expansion ni effusion. Les trois femmes actives, renfrognées, muettes, constamment occupées du bien-être du docteur, me font l'effet, aujourd'hui que j'en juge à distance, de ces abeilles-ouvrières, vivant seulement pour faire vivre leur reine. La maison, propre et rangée, divisée en chambres régulières comme des cellules, administrée avec méthode, ressemblait à une vaste ruche que n'eût égayée aucun bourdonnement. On y travaillait en silence, on y faisait provision de butin pour assurer à M. Veydt la vie douillette qu'il menait au dedans; la vie peut-être fastueuse qu'il menait au dehors. En vérité, nous ne savions pas bien à quoi il employait son temps quand il nous quittait, et il était trop avéré que ses dépenses personnelles étaient très fortes. Les journaux, parfois, nous renseignaient : on l'y citait comme président de tel Cercle de Tempérance, en guerre ouverte contre l'alcoolisme ; comme membre honoraire de telle association pour secourir les Pauvres Honteux, dont on s'émerveillait qu'il soignât les affiliés gratis. Pendant une période, il fut énormément question d'un hospice pour les enfants rachitiques, qu'il s'occupait à installer à Buyde, une petite localité du littoral flamand renommée pour sa jolie situation dans les dunes, et où le roi s'était récemment fait construire un chalet de plaisance : une vieille veuve, des clientes de mon grand-père, la baronne van Dael, qui avait perdu son unique enfant d'une maladie de la moëlle épinière, avait légué à M. Veydt une somme importante pour cette œuvre philanthropique et il accomplissait souvent le voyage de Buyde, afin de surveiller la bonne administration de l'hospice. Cette affaire, à ce qu'il prétendait, lui avait coûté gros, malgré le legs de la baronne!

C'était un bourreau d'argent, et il avait épousé ma grand'mère sans autre amour que celui de la fortune qu'elle possédait : au moment de leur mariage, elle

était considérée dans le pays de Moorzeele, sur la Lys, comme la plus riche héritière du Courtraisis. Vite, il l'avait décidé eà un établissement dans la capitale, où il avait, naguère, fait ses études et où il eut tous les succès que, sans doute, il avait attendus de sa jolie figure et de sa belle prestance. Le choix du logis et son aménagement avaient été laissés à Me Veydt qui les voulut très provinciaux et il y souscrivit. De se faire une clientèle, il n'en avait cure, mais épuisa la dot de sa femme en peu de temps. Elle l'adorait et ne se plaignit pas.

Même, pour le garder, pour le retenir et lui plaire en quelque point, elle flatta son vice de gourmandise et de paresse. C'est ainsi que mon père et ses sœurs avaient été élevés dans le respect, dans la vénération d'un chef de famille qu'ils ne voyaient guère, qui se levait à midi, dînait seul, passait ses soirées dehors et, souvent, ne rentrait qu'à l'aube.

Eux avaient eu la rude existence des petits vivant dans un ménage besoigneux : l'entretien matériel et les charités du docteur coûtaient tellement cher que c'est à peine si, en se privant et privant ses enfants de tout, en les habillant comme des pauvres et les nourrissant chichement, elle parvenait à nouer les deux bouts. Sa fortune, puis les héritages qu'elle fit par la suite, fondaient aux mains de ce gros mangeur d'argent, comme la neige au soleil, et elle pardonnait cette gloutonnerie; elle restait avec son mari d'une générosité que je nommerai héroïque, car son instinct était tout le contraire.

Mes plus anciens souvenirs me la montrent froide, têtue, avare et sévère, d'aplomb dans sa respectabilité de sage personne attachée à son devoir. Aucune créature ne poussa plus loin qu'elle la passion de la propreté, la haine de la poussière : elle fourbissait elle-même les boutons de cuivre des portes et des fenêtres et tenait closes, tout l'été, les persiennes de son salon, par effroi du soleil qui aurait pu dégrader la couleur des papiers de tentures. Aux repas, elle avait toujours les yeux fixés sur ma main, sur mon verre, sur mon assiette; on aurait dit qu'elle souffrait de me voir boire ou manger. J'éprouvais de cette

continuelle surveillance une grande gêne qui m'ôtait l'appétit. Mme Veydt n'admettait point que je fisse des taches à ma serviette et m'en réprimandait vertement quand ce malheur arrivait..., mais une tache sur la nappe, les dimanches, quand la toile cirée de la cuisine se trouvait remplacée par du beau linge damassé, provoquait son courroux.

Les jours de *vrugge marckt* (1) la voyaient levée avant l'aurore, dans la préoccupation d'acheter quelques centimes moins cher les légumes de la semaine; et elle était sans confiance dans les préceptes nouveaux ou les recettes hasardeuses : c'est ce qui lui fit s'obstiner à l'usage de l'huile de colza, pour l'éclairage, longtemps après le règne du pétrole et l'avènement du gaz ; de même, on cousait et on tricotait à la main, chez nous, malgré le triomphe des machines à coudre et à tricoter, mais elle eut fait une lieue à pied sous la pluie, le vent, la neige ou le plus accablant soleil, pour procurer au docteur tel aliment compliqué qu'il désirait et qui allait coûter un prix fou, tel appareil perfectionné pour la confection de son café ou l'ébullition de ses asperges en branches.

Mon grand-père, en son intérieur, avait l'importance d'une idole hindoue dans son temple, puissante, superbe, redoutée, que les plus précieux encens doivent trouver sans surprise. Sa famille, et jusqu'à la servante, Wantje, parlaient de ses mérites avec ferveur :

— Votre père travaille..., avait coutume de dire Me Veydt à ses enfants quand ils étaient tout jeunes, — et que celui-ci fût, d'ailleurs, au lit, au cercle ou à la promenade.

C'était sa manière de le défendre contre toute mauvaise imputation; il écrivait, selon elle, un ouvrage très érudit sur les maladies nerveuses, qui nécessitait des recherches considérables, un labeur de bénédictin, qui obligeait M. Veydt, chaque soir, l'heure de la consultation et des visites passée, à s'exténuer à la Bibliothèque royale sur de vieux textes mystérieux.

(1) Marché matinal.

Et mon père et mes tantes s'étaient habitués à admirer profondément ce grand homme si occupé, dont l'œuvre géniale couvrirait de gloire leur nom. La plus jeune des demoiselles Veydt, lasse, sans doute, d'attendre ce beau résultat, était entrée en religion ; elle s'était faite sœur hospitalière, ce dont son père ne s'était pas ému outre mesure, bien qu'il avouât en avoir été extrêmement surpris.

La morale de ce médecin était basée sur la théorie du droit naturel, qui n'admet de règles sociales que celles imposées aux hommes par leur nature même ; et il fut vite persuadé que devenir Augustine hospitalière était un besoin aussi naturel qu'irrésistible chez cette jeune personne ; dès lors, il trouva juste qu'elle y eut obéi.

J'ai dit qu'il vivait en dehors des siens, fort loin, semblait-il, dans quelque milieu de sélection où, seuls, pénètrent les individus supérieurs à l'Humanité.

Les dimanches, après le dîner du vieillard et notre souper, nous étions toutes quatre admises dans son cabinet, et il daignait jouer aux cartes avec sa femme, tandis que ma tante Josine, Wantje et moi nous nous absorbions en une innocente partie de loto.

Mon grand-père tenait beaucoup à ce piquet hebdomadaire, sans lequel l'unique soirée passée chez lui chaque semaine lui aurait paru bien morne, j'imagine. Et lorsque, deux ou trois ans après mon entrée dans la maison, Me Veydt eut une attaque d'apoplexie, qui lui paralysa le bras gauche, de la naissance de l'épaule aux extrémités des doigts, il lui fit faire une main mécanique dont elle se servait exclusivement le dimanche, pour jouer aux cartes avec lui Mais cette idée ingénieuse n'était pas venue sur-le-champ à Edouard Veydt. Aussi avait-il bien souffert au commencement de la maladie, qui survenait si brusquement sous son toit : l'agréable équilibre de sa facile existence se trouvait compromis et comment vivre sa soirée du dimanche sans cette partie de piquet pour laquelle il avait pris, peu à peu, tant d'attachement ! — Sa fille Josine refusait d'être sa partenaire : elle haïssait les cartes et quant à Wantje, elle était à ce point bornée qu'il renonça vite à la tentation de lui rien apprendre.

Cependant, l'immobilité forcée de Me Veydt exaspérait son mari ; il lui en gardait comme une sourde rancune. Et c'était pitié de le voir soucieux, chagrin, de l'entendre répéter :

— Elle en reviendra, certes, puisqu'elle n'est pas morte sur le coup; mais si la paralysie persiste, comment faire? A quoi passer nos soirées du dimanche?

Alors, avec son sourire d'égoïsme féroce, mué en bienveillance universelle au dehors, mais qu'il ne se donnait pas toujours la peine de dissimuler pour nous, il s'approchait du fauteuil de la vieille dame, il lui disait :

— Hein, Sophie, c'était bien la peine de vous priver de tout, votre vie durant!

Il la plaisantait durement sur son avarice, la trouvait vraiment sotte là, toute percluse, la tête enfoncée dans les coussins, les pieds dans des sinapismes, à geindre en avalant des drogues chères, elle, qui, bien portante, se refusait jusqu'à du beurre sur son pain.

Au milieu de l'exacte régularité de sa vie intime, la terreur d'une habitude rompue plongeait le docteur dans un réel désespoir. Et il s'efforça de combattre la paralysie envahissante de Me Veydt, de préserver au moins le poignet.

Le jour où, parvenu à ses fins, il avait eu cette imagination d'une main articulée permettant certains mouvements par la seule impulsion des nerfs du poignet, avait été radieux pour lui : il tenait le rétablissement assuré du jeu de cartes!

Hélas! la paralysie du bras de Me Veydt n'avait pas pu être vaincue; toute la semaine, la main malade demeurait inerte, mais, le dimanche soir, on la voyait, soudain, prendre une vie artificielle grâce au gant de frêne léger et machiné dont on la revêtait.

Aussitôt après son dîner, le docteur, impérieusement, nous sonnait. Et quand nous étions entrées dans son cabinet :

— Wantje, les cartes... faisait-il.

La bonne apportait les cartes et la main de Me Veydt. La partie des deux époux commençait. Et c'était chose bizarre que les gestes saccadés de

cette main remuant au bout d'un bras constamment immobile.

Le docteur aimait le jeu pour le jeu, sans plus ; ma grand'mère, elle, aimait le jeu pour le gain et, le gain, furieusement; aussi, il fallait voir la main mécanique aller, aller dans les tas de cartes, prestement, avec une activité fébrile ! La petite figure chafouine de Me Veydt s'animait, ses yeux déteints lançaient des éclairs; c'était comme une subite résurrection, un coup d'électricité qui galvanisait tout l'être. Ils jouaient au piquet, en cinq points, à deux sous la partie : le duel était acharné, opiniâtre, sans merci. La vieille dame gagnait toujours; plus d'une fois, au beau milieu d'une partie, j'avais entendu M. Veydt, interrompant le jeu, s'écrier, avec sa dignité imperturbable, mais d'un ton fort sévère :

— Ma chère, je crois que vous trichez, je ne jouerai plus avec vous.

Les vieillards se quittaient là-dessus, sans ajouter une parole. Ils restaient toute la semaine boudeur l'un vis-à-vis de l'autre; ils se voyaient tellement peu, du reste ! Puis, le dimanche, à l'heure accoutumée, Edouard Veydt sonnait la bonne :

—Wantje, les cartes ! comme si rien ne se fût passé.

A son amour tenace de toutes ses habitudes, s'ajoutait, désormais, cette satisfaction profonde de voir agir la main articulée de la paralytique. C'était son œuvre, cela ! Et une gloire sans bornes l'envahissait devant les petits mouvements automatiques de l'appareil.

— Une fameuse invention, Sophie, une fameuse invention ! répétait-il, tout à fait content.

En ces soirées du dimanche, qui nous réunissaient tous les cinq dans son cabinet, il nous offrait, au dernier moment, un verre d'un exquis kumel enfermé là, dans son armoire particulière. Nous buvions cette liqueur debout, avec déjà notre bougeoir en main, pour aller nous coucher et c'est tout ce que nous absorbions en sa compagnie. Aussi, puis-je dire, en vérité, qu'un seul jour par an nous voyait à la même table que mon aïeul.

C'était le 31 décembre, quand tous les Veydt de Bruxelles et de la province se groupaient autour de leur doyen d'âge, dans le but de réveillionner avec lui et, à l'heure de minuit sonnant, de lui présenter leurs congratulations pour l'an neuf.

Ils arrivaient rue Marcq après avoir soupé chez l'un d'entre eux, car il était bien entendu qu'on servirait seulement chez le docteur un lunch léger avec un doigt de vin au moment des souhaits ; les divers mouvements de cette réception, — la seule qui eût lieu chez mes grands-parents au cours de toute une année, — étaient réglés avec la dernière précision. Sa rareté lui donnait de la valeur et une espèce de solennité. On en parlait chez nous dès les bises d'automne :

— Voici venir les froids, observaient ces dames, c'est bientôt « la soirée ».

Me Veydt faisait embellir son bonnet de gala, en vue de cette cérémonie et, pour n'être point prise de court, l'envoyait chez sa modiste dès la mi-octobre ; ma tante Josine retirait de l'armoire sa robe puce, d'une soie si vénérable, si mince, si volatile qu'on l'eût dite en papier brûlé..., enfin, dans le sous-sol, une délirante agitation régnait : Wantje s'y livrait à un examen attentif des moindres objets destinés à contenir les babioles que les convives devaient absorber, sous forme de rafraîchissements et d'honnêtes pâtisseries, en cet exceptionnel jour du 31 décembre.

Un événement aussi considérable ne pouvait avoir lieu sans qu'on eût, d'abord, procédé à un nettoyage rigoureux de toute la maison : les tapis étaient soulevés, retournés, battus ; les rideaux de vitrage étaient lavés à neuf, les meubles, débarrassés de leur housse de percale. On aérait généreusement le grand salon du rez-de-chaussée qui, sauf en ce moment-là, était accoutumé de dormir dans l'ombre triste des persiennes baissées, des volets clos, et où l'on n'entrait jamais ; la salle-à-manger d'apparat, qui lui faisait suite, dont on ne se servait pas davantage en temps ordinaire, subissait la même opération. Puis, Me Veydt faisait dépouiller des mousselines gom-

mées qui lui donnaient l'air d'un ballon captif privé de nacelle, le lustre à pendeloques du salon; elle vérifiait le mécanisme des deux lampes-carcel ornant la cheminée de la salle à manger. Dès la Noël, la table à coulisses placée au milieu de cette chambre se trouvait pourvue de deux allonges et ma tante se chargeait d'étaler sur cette table agrandie la plus merveilleuse nappe en toile damassée qui se pût voir; d'avance on y dressait le couvert, à l'aide d'un service de Delft, hérité d'une lointaine ascendance et comptant plusieurs siècles d'âge : il était complet, intact, sans qu'un râvier y manquât, sans une ébréchure à aucune de ses pièces, sans une fêlure, sans un éclat; la verrerie employée ce jour-là était de Venise, ancienne, et l'argenterie, de style Henri II, provenait de cet argentier de Harlem, à qui Jacqueline de Bavière commandait, jadis, son orfèvrerie la plus artiste.

Ces choses antiques semblaient neuves tellement elles avaient peu servi, tellement elles avaient été soigneusement conservées par des générations successives de sages bourgeoises flamandes, vivant comme Me Veydt elle-même vivait. Et c'était très somptueux, ce linge, fin comme un linge d'église, ces vaisselles peintes au camaïeu, ces verres irisés, en forme de calices, — d'une somptuosité démodée et un peu mélancolique.

Les lampes-carcel préparées et le couvert mis, on fermait la porte de la salle à manger pour jusqu'à l'heure où il s'agirait d'y faire de la lumière, de placer sur cette table, déjà chargée de plats et de vases, les substances destinées à la partie alimentaire de « la soirée ». Le détail n'en variait jamais : deux langues de bœuf à l'écarlate, comme pièces de résistance; deux assiettes de biscuits anglais, deux de mendiants, des gaufres, chef-d'œuvre de Wantje, et une pile de tartines, minces comme des feuilles de papier, pour accompagner la charcuterie. Les convives se rattrapaient sur les vins, qui étaient incomparables et distribués généreusement par l'amphitryon, malgré le crève-cœur qu'en éprouvait sa femme.

La parenté réunie se présentait rue Marcq à

neuf heures précises ; elle y restait jusqu'à minuit, afin de pouvoir souhaiter la bonne année à Monsieur, Madame et Mademoiselle Veydt. Or, malgré la préméditation de tous ces lents et minutieux arrangements, ces dames semblaient, chaque fois, prises à l'improviste par cette visite annuelle et nombreuse ; elles jouaient l'étonnement, allaient jusqu'à s'écrier :

— Comment, c'est ce soir la veille de l'an ! Et vous venez nous faire vos souhaits ? C'est bien aimable. Mais entrez donc ; donnez-vous la peine de vous asseoir !

Les autres répondaient :

— En effet, voici déjà le 31 décembre. C'est à n'y pas croire ; ça passe tellement vite, une année !

Et ils pénétraient tous ensemble dans le salon où le lustre, glorieux de toutes ses bougies flambantes, eût suffi à dénoncer la naïve supercherie des dames Veydt. Les arrivants, au surplus, savaient bien à quoi s'en tenir. Ils n'en faisaient rien paraître, laissant la comédie habituelle de la surprise s'accomplir et se dérouler jusqu'au bout. C'étaient les neveux et nièces du docteur, accompagnés respectivement de leur mari ou de leur femme et des grandes filles de deux de ces ménages. Les neveux : Paul, Louis et Jacques Veydt étaient les fils d'un frère cadet de mon aïeul ; Staaf Dillie avait épousé une de ses nièces ; Louis Veydt était huissier, une carrière où le hasard l'avait jeté, mais qui lui convenait peu ; en effet, il avait l'âme à ce point compatissante qu'il lui était arrivé de payer, de ses deniers, les créances des malheureux chez qui il se rendait pour saisir judiciairement. Paul était dans le commerce, Jacques était avoué. Staaf Holstein qui, au temps dont je parle, habitait le Furnes-Ambacht, était en train d'y gagner une grande fortune dans l'agriculture. Les femmes étaient de bonnes bourgeoises, excellentes mères de famille, ménagères accomplies. Maria, la fille de Louis Veydt, avait vingt ans ; Julie, la fille de Paul, à peine dix-huit. Le couple Holstein possédait bien un fils, mais trop jeune pour qu'on le reçût rue Marcq aux cérémonies du Réveillon. Déjà, il avait été bien difficile d'y faire admettre Maria, puis, Julie et, moi-même, je n'y

parus qu'une fois, grâce au hasard qui rendait nécessaire la présence d'un quatorzième à table ; ces dames ayant toutes la superstition du nombre treize.

La grand-mère s'épouvantait à la perspective de ce que deviendraient ces soirées de la Saint-Sylvestre si l'on en venait à y introduire les générations successives, et elle accueillait les jeunes filles sans beaucoup d'aménité. Mais ces braves gens adoraient, vénéraient le docteur, croyaient de leur devoir de venir lui apporter leurs hommages ce jour-là, et ils eussent subi n'importe quelles avanies de la part de Me Veydt, plutôt que de manquer au rendez-vous du 31 décembre !

C'était à celui d'entre eux qui flatterait l'oncle à l'endroit le plus sensible : ses nièces et petites-nièces lui brodaient des pantoufles et des bonnets grecs ; il devait à une attention de Paul — qui était en relations d'affaires avec la Russie — le délicieux kummel gardé dans l'armoire de son cabinet et dont il nous régalait parfois le dimanche... ; enfin, Louis, Jacques et Staaf lui offraient, pour sa bibliothèque, des volumes scientifiques d'éditions rares reliés en veau, marqués à son monogramme. L'accolade de mon aïeul rendait ces gens rouges de bonheur ; on mangeait avec componction les frugales petites choses servies avec tant de raffinement dans la salle à manger d'apparat. Et aux premières paroles du speach, toujours le même : banal merveilleusement et creux avec beaucoup d'éclat, que ce patriarche ne manquait jamais d'improviser en réponse aux congratulations que lui présentait sa famille au coup de minuit, tous pleuraient. Pour la péroraison, il étendait la main d'un geste auguste, il disait, fort grave, d'une voix pénétrée :

— Mes enfants, je vous bénis.

Et jeunes et vieux se prosternaient ravis, aux anges, balbutiant avec idolâtrie :

— Oncle Edouard..., cher, cher oncle Edouard. Ni plus ni moins que s'il eût, à la minute, fait jaillir à leur profit la source de toutes les félicités.

Puis on se retirait, en répétant à l'envi :

« Quel brave homme ! Quel homme admirable ! »

Sans trop connaître en quoi M. Veydt méritait ces qualificatifs. Mais ne suffisait-il pas qu'il eût l'air de les mériter? Au fond, je crois qu'on lui était reconnaissant de posséder, justement, l'apparence qui permît d'en faire l'objet d'une telle unanime dévotion.

La foi est une vertu si délicieuse à exercer que ce n'est pas trop d'en savoir gré à qui nous l'inspire.

(A suivre.)

MARGUERITE VAN DE WIELE.

LA 628-E8 (1)

RÉPONSE A OCTAVE MIRBEAU.

> ... Où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille; où il est bon, il va jusques à l'exquis et l'excellent, il peut être le mets des plus délicats...
>
> La Bruyère, sur Rabelais.

C'est du fond de sa solitude volontaire, Mirbeau, qu'un écrivain, belge, vous adresse cette lettre ouverte sur votre dernier livre, cette *628-E8*, si âprement et surtout si justement discutée. Je sais que cela vous est bien égal, que vous ne me lirez point, car tout ce qui émane d'un auteur de « là-bas », connu ou inconnu, vous est parfaitement indifférent. Vous ne la lirez donc point, cette lettre, d'abord parce qu'elle sort d'ici, de cette terre que vous haïssez mortellement, à présent, pour

(1) Nous ne comptions plus revenir sur cette ridicule affaire qui a déjà fait couler trop d'encre. M. Paul André en avait dit nettement ici la conclusion le mois dernier. Mais la « lettre ouverte » que nous envoie M. Pierre Broodcoorens nous a semblé devoir être cependant insérée. C'est le cri de révolte parti du cœur d'un jeune homme et il est bon qu'on sache ce que certains jeunes hommes de Belgique pensent de leur pays. Cette lettre est comme écrite à travers un coup de sang, mais n'a pas du sang qui veut et tout le morceau est trempé d'encre rouge.

Au lendemain du jour où un journal belge, lequel publia cependant le mois dernier un article éloquemment vengeur de M. Fuss-Amoré, efface l'impression de ce beau geste en insérant les atermoiements d'un collaborateur qui estime qu' « en somme nous aurions tort d'en vouloir à M. Mirbeau » et qui tente de démontrer qu'entre les lignes « ON PEUT LIRE QU'IL AIME LES BELGES » (!!!), il nous a paru nécessaire de donner une nouvelle ampleur à l'édifiant incident.

N. D. L. R.

l'avoir entrevue, pendant de trop courtes heures, à travers les carreaux embués d'une superbe Charron, dernier modèle. Vous ne la lirez point, enfin, parce que votre esprit absolu et tout d'une pièce est ainsi fait, que cette aversion qu'il a pour une contrée, il la reporte du même coup, par un mouvement réflexe, sur ceux qu'elle engendre. Mais, hélas ! le pis n'est pas d'être dégoûté d'une suite de paysages, comme aussi des êtres humains qui s'y meuvent ; ce n'est pas de confondre, dans une répulsion instinctive, une région quelconque et ceux qu'elle nourrit ; c'est d'insulter à ses enfants, je n'ose pas dire les plus illustres, mais du moins les plus dignes du respect de cette humanité, qu'ils honorent toute, par delà le pauvre petit coin de sable et de verdure, où ils sont nés, où ils ont grandi, où le Destin, qui jamais ne leur apprêtera de confortables châssis Charron, les relègue pour toujours, non pas uniquement pour y vivre, pour y gagner leur pain à la sueur de leur front, mais aussi, Mirbeau, pour y lutter, pour y souffrir, pour y mourir après avoir teint de leur sang chaque pierre de la route aride, et dépensé jusqu'à la dernière calorie de l'énergie puissante que la race a déposée en eux, comme elle la déposa dans Artevelde, dans Vésale, dans De Braeckeleer.

Mirbeau, vous qui, tant de fois, vous êtes apitoyé sur les abominables spectacles de la souffrance humaine, où qu'elle se manifestât ; vous, l'écrivain passionné, épris de belle Justice et de claire Vérité, c'est un bien mauvais Destin, certes, qui vous emporta, je présume, au printemps de l'an de grâce 1904, vers ce petit pays où je suis, où je travaille, humble fourmi dans la vaste fourmilière. Et c'est notre grand malheur que notre étoile contraire vous ait poussé à travers notre territoire, à la vitesse de quarante-cinq kilomètres à l'heure, sur cette merveilleuse *628-E8*, dont seize pages d'introduction nous donnent les moindres détails de construction, accompagnés des plus exprès éloges à l'adresse de M. Charron, l'heureux et digne homme qui la fabriqua. Mais pourquoi donc un écrivain, régi comme vous l'êtes par un tempérament ardent, tout en sautes brusques et contradictoires, mais pourquoi donc un écrivain comme vous, dont le talent est le résultat d'un échauffement constant de la bile, n'a-t-il pas visité la Belgique à pied, en touriste simple et cordial ? C'est de cette façon-là seulement que vous eussiez pu juger notre patrie dans une parfaite santé de corps et d'esprit, sans rien laisser à l'influence néfaste et trépidante de la plus belle auto du monde. J'oublie que vous ne me lirez

point. Eh ! qu'importe ! Après tout, ce n'est pas pour vous, ce n'est pas pour la France, ce n'est pas davantage pour la Belgique et les Belges que j'écris cette lettre : c'est pour moi-même, oui, pour mon contentement intérieur, dans ma hâte bonne et fièvreuse de dire ce que j'ai à dire, en dépit de tout, comme on fait son devoir, simplement.

L'apparition de votre œuvre a suscité de nombreuses controverses, en France comme en Belgique. Tant mieux. Cela ne peut que contribuer à l'écoulement des éditions. Et vous devez être heureux, très heureux, malgré votre beau dédain pour les Detaille, les Puech, les Bourget, les Saint-Saëns, les Massenet, tous ces officiels gorgés de gloire... et de bêtise, jusqu'à l'apoplexie, puisque, comme eux, en somme, quoique travaillant au rebours des formules consacrées, vous vivez du bruit malsain que l'on fait autour de tous vos faux bruits. Tout de même, ç'a été une rude satisfaction pour nous, de savoir que la plupart des gens de lettres et des artistes notoires de France ne partagent pas votre mépris radical pour la Belgique et les Belges. Pour ma part, je n'ai rien à ajouter à ce que Maeterlinck écrivit dans *Le Figaro*, au lendemain du premier tapage saluant la *628-E8*. Ce qu'il a pensé, je le pense. Ma mission est d'une autre nature. J'ai à défendre de grands noms, injustement salis, de braves gens trop légèrement exécutés et, aussi, à dissiper quelques erreurs générales, trop naïvement étalées.

Cela suffit, je crois.

* * *

J'en conviens. La Belgique n'eut jamais le don d'inspirer les étrangers illustres qu'elle eut l'insigne honneur d'héberger pendant quelque temps, à certaines heures troubles de l'histoire, et que les hasards de l'exil rapprochèrent, si singulièrement parfois, sur ce sol que l'on a justement appelé « le carrefour de l'Europe ».Si Dumas, Deschanel, Bancel, Byron lui-même n'eurent pas trop à se plaindre de « la maudite atmosphère belge », Baudelaire, pas plus que Hugo, n'eut à s'en louer. Est-ce notre faute, à nous, les héritiers de cette Belgique de 1885, si « nos pères », comme on dit, eurent le tort de ne pas apprécier à sa valeur le génie, en exil chez eux; si la faction grotesque d'un « individu de Ribaucourt », lui fit connaître les rigueurs d'un second bannissement, plus pénible encore, s'il se peut, que le premier. Mais est-ce votre faute,

celle de Zola ou celle d'Anatole France, si Paris, l'incomparable, l'unique Paris a pu laisser mourir de faim, ou presque, un Henri Becque, en plein cœur de ce vivant XIXe siècle, dont si souvent, Mirbeau, vous avez pris le soin d'exalter les progrès et de dénoncer les tares? Est-ce votre faute à vous tous, artistes et écrivains français, en commençant par Bourget et en finissant par vous, si un Villiers de l'Isle-Adam a pu vivre dans une misère scandaleuse et crever d'inanition, lui aussi, au milieu de l'oubli universel, quand on a vu, en 1870, deux cent mille badauds accompagner à Neuilly la dépouille d'un Victor Noir, peu brillant journaliste dont le seul mérite, avec le recul des années, ne sera jamais que d'avoir été la victime de l'inconscience d'une brute, votre prince Pierre Napoléon?

Et dire que nous ne sommes pas loin, pourtant, de ces jours de honte et qui font rougir d'être homme, où une foule imbécile acclamait un Mercier après avoir voulu jeter à la Seine, à cette Seine qui avait vu arquebuser sur ses bords Coligny et Ramus, Zola, l'immortel Zola qu'il faut désormais associer à Voltaire parce que Dreyfus s'associe à Jean Calas!

Ah! quand donc cessera-t-on de faire retomber les vilenies d'un parti, d'une secte, d'une nation même, sur l'artiste qui exalte et qui fixe éternellement l'effort humain, qui donne à celui-ci sa signification profonde et lui garantit la durée quand le temps, qui emporte tout, allait le rouler pour toujours à l'oubli? Est-ce qu'elle n'ira donc pas bientôt rejoindre les vieilles lunes, les choses mortes qui s'empoussièrent à jamais dans les greniers du Passé, la légende idiote, gâteuse, bête à faire hurler jusqu'aux Esquimaux, la fable risible et invraisemblable d'une Belgique bourgeoise où le classique «savez-vous», du temps de Nestor Roqueplan et d'Aurélien Scholl, fleurit sur toutes les lèvres, les plus hideuses comme les plus délicieuses, de la première étoile de l'Olympia au dernier arniqueux d'automédon? Et quand donc les étrangers de marque, si intelligents, si débrouillards chez eux, cesseront-ils de se laisser prendre, comme des collégiens, à la blague inepte que, sous le nom, bien belge celui-là, de «zwanze» des Bruxellois distingués, saoûls de bière et de tabac, cultivent encore malgré l'assainissement de la Senne et la disparition des cloaques fangeux du Bas-Fonds. Hélas! C'est la turpitude de quelques journalistes d'ici, égarés sur le tard dans la littérature, d'entretenir le culte glorificateur de cette pure essence de terroir faubourien, ixellois, si vous le

voulez. Mais c'est notre désespoir aussi, Mirbeau, que de voir une intelligence aussi haute, aussi clairvoyante, aussi compréhensive que la vôtre, tellement subjuguée par ces relents d'arrière-boutique nationale, qu'en des pages, désormais aussi historiques que le Siège de l'Abbé Vertot, elle en est venue à dessiner d'une nation voisine, j'ose même dire fraternelle, la charge la plus absurdement fausse qui soit, depuis les descriptions géographiques du cacochyme Hésiode et les articles du voyageur en pantoufles Malte-Brun.

Vous dirai-je la stupéfaction, la douleur sincère de quelques-uns, l'indignation profonde de plusieurs autres? Vous dirai-je à nouveau, depuis Jules Bois, depuis Maeterlinck, l'étonnement attristé que provoqua — plus encore à l'étranger qu'ici même (chose consolante!) — l'apparition sensationnelle de votre *628-E8?* Et ceux qui ne peuvent pas, et ceux qui ne doivent pas se défendre contre l'injure, contre l'attaque directe, inqualifiable?... Ah! Mirbeau, c'est pour tout cela, c'est plus encore au nom de ceux qui sont forcés de se taire, parce que leur dignité d'artiste est en jeu, que moi, le moins illustre d'eux tous, je saisis la plume... Qu'ai-je à perdre, qu'ai-je à gagner dans cette aventure?... Rien... Je suis si inconnu!... Mais pourtant, moi aussi j'ai été indigné, moi aussi j'ai été révolté, entendez-vous!... Et peut-être plus que tous les autres ensemble, parce que votre livre m'a frappé droit au cœur, à travers le cœur, si simple et si bon, d'un maître que j'adore... Et parce que j'ai pleuré, Mirbeau, — vous devez bien connaître le prix de ces larmes qu'on doit à la pure gloire éclaboussée — oui, parce que j'ai pleuré de douleur et de honte sur ces lignes iniques où vous bafouez, inconsciemment, je veux bien le croire, sans motifs sérieux, sans justice, sans vérité, et ce qui est pis encore, sans sincérité, toute une vie de labeur obstiné, grave et utile : celle de mon vieil et admirable ami Lemonnier.

***

Oh! vous avez ce beau courage d'en convenir vous-même... Vous étiez terriblement de mauvaise humeur, en débarquant ici... Vous étiez de mauvaise humeur, comme un enfant, à cause de quelques routes mal pavées, qui eurent ce tort impardonnable de crever plusieurs fois, jusqu'en plein boulevard Anspach, vos excellents pneus (de quelle marque?...); oui, à cause du

Borinage, noir et lugubre, que vous avez traversé, en coup de vent, sur d'énormes vagues de pierre; à cause d'un couloir encombré d'hôtel en reconstruction... que sais-je encore!... « Ah! le sale pays! » s'exclamait votre bon chauffeur Brossette, à la biographie de qui vous consacrez, mais en plus dithyrambique, juste le même nombre de lignes que vous en donnez à marchander, sous l'influence visible de Rodin, sa pure gloire mondiale à l'authentique et merveilleux génie qu'il y a sous ce nom : Constantin Meunier. Et comme Brossette, vous vous êtes écrié : « le sale pays! » devant les mobiliers de M. Vandevelde, aussi beaux pourtant, ne vous déplaise, en dépit de leur recherche, de leur originalité voulues, que ces affreuses bonbonnières, produits de Versailles, du Parc-aux-Cerfs, de Trianon et de la Malmaison, que ces meubles de Boule, si « rococo » dont sont encombrés les grands hôtels du boulevard Saint-Germain et de la rue de l'Université et aussi, hélas! les petits hôtels de la rue de la Loi et de l'avenue des Arts... Vous avez éructé : « le sale pays » devant les adorables objets d'art sortis de la féconde imagination, de l'humeur artiste de M. Théo Van Rysselberghe... Cela surtout vous a rapproché, mentalement parlant, de l'exquis Tourangeau Brossette...

Oh! Tout dans votre *628-E8*, dénote l'irritante, l'affolante, l'obsédante présence de cette neurasthénie dont vous êtes affligé, au même titre que le Kaiser... Le pire, c'est qu'elle soit endémique, localisée...

Mirbeau, vous souvenez-vous encore du temps, trop lointain malheureusement, car la gloire de Hugo n'est pas suffisamment remplacée par celle d'Octave Mirbeau, où l'inoubliable lyrique de la *Légende des Siècles*, en des phrases merveilleuses, tissées de rêve fluide, tremblant, aérien, grondante de passion accumulée célébrait les charmes certains de notre sol?... Non sans aucun doute... vous ne pouvez pas vous souvenir... vous ne pouvez pas avoir lu ce qui a trait à la Belgique dans l'œuvre colossale, *Kolossale* du Père... Vous ne connaissez ni le Carillon de Saint-Rombaut, ni la flèche de Notre-Dame d'Anvers, ni Liége au couchant, ni la féerie divine et quasi immatérielle de la Grand'Place de Bruxelles, sous les rayons d'argent frémissant de la lune qui monte... Vous trouverez tout cela dans *le Rhin*, dans la *Correspondance*, etc... Quand on songe, pourtant, que Hugo a été ignominieusement chassé de cette Grand'-Place superbe qu'il adorait, dans tout l'intime frisson de son prodigieux lyrisme, le grand amant des beautés gothiques?... Et

qu'on l'en a chassé à coups de pierres, comme un voleur, comme un satyre, comme un vulgaire perturbateur de l'ordre et des mœurs, sous la hantise folle, sous la terreur bouffonne de son verbe immense qui roulait plus de vagues bondissantes que n'en roulent un Rhône ou un Danube... C'est que, voyez-vous, Mirbeau, l'indisposition passagère qui provient d'une mauvaise digestion, de la rencontre d'une silhouette déplaisante ou de la réflexion bestiale d'une matrone mamelue devant l'*Homère* de Rembrandt, ne suffit pas pour altérer la sérénité majestueuse du génie... Au contraire... elle l'exalte, elle le grandit... Je sais bien que vous n'avez aucune prétention à la majesté... Mais il n'en est pas moins désolant de constater que la vue de six pauvres bougres, affublés d'un quelconque uniforme de guide, ait pu vous inspirer d'aussi outrageantes remarques sur les mœurs belges, en général... Comme si l'aspect d'une défroque d'ordonnance, imposée par des règlements antédiluviens, pouvait ridiculiser l'être humain qu'elle recouvre... Les savoureux paysans de la Zélande ne doivent-ils pas, eux aussi, pour faire « leur temps », comme on dit, revêtir le costume sous quoi on les verra parader dans les rues de La Haye ou sur les quais d'Amsterdam ?

Est-ce qu'il n'y a donc plus de pauvres pioupious travestis, en France ?... Et qui font leur terme, leurs deux ans de service forcé, avec une résignation admirable ? Et qui ne demanderaient pas mieux cependant, au lieu de caracoler en pantalon garance et en dolman bleu de ciel sur la plaine de Châlons, que d'aller travailler, que d'aller trimer dur « là-bas », dans les solitudes fécondes de la Beauce et du Berry, dans les landes du Poitou, les accidents rocailleux et rugueux du Rouergue, au bon soleil de vie qui fait lever notre pain, notre cerveau, et notre sang dans les sillons humides de l'éternelle Démeter ? Allons donc !... Est-ce leur faute aux humbles lignards, moustachus ou non, qu'ils soient Belges, Français, Allemands, Espagnols ou Autrichiens, si l'esthétique administrative, si les conventions officielles, qui ne diffèrent sous aucune latitude, les obligent à parader sous quelque hideux cylindre, sous quelque puéril et grotesque déguisement, empruntés, dirait-on, aux vestiaires de la Porte Saint-Martin, de l'Opéra Comique ou de l'Ambigu ?... Le bersaglieri est aussi comique que le dragon, le carabinier est aussi macabre que le hussard, le garde civique aussi tordant que le kaiserlick, soit... Mais ce sont des hommes... Nul homme n'est méprisable pour le costume qu'il porte... Et, puisque

nous y voilà à parler d'Offenbach et de l'opérette, puisque vous me conviez à en toucher un mot, par vos sarcasmes si généreux à l'adresse des généraux et des officiers belges, vous rappelez-vous encore combien autrement sinistres et funèbres furent ces tristes fantoches de comédie-bouffe, tous ces brillants Maréchaux de France, ou plutôt du Bas-Empire, en qui revivait si pleinement, si magnifiquement, la pure essence byzantine, ces absintheurs, comme, dans sa lettre adressée à son frère Elysée, au lendemain d'une sentence de conseil de guerre que j'évoquerai à nouveau tout à l'heure, les appelait si énergiquement Elie Reclus... Oui, ces traîneurs de sabre qui, sous le règne du dernier Vitellius, menèrent en 1870 cette France qui n'en pouvait plus, à la plus honteuse raclée qu'eût jamais infligée à un pays libre, travailleur, prospère, l'abominable courtisanerie d'une séquelle dorée de chambellans de Cour. Prenez-y garde, Mirbeau, quand, « de cœur léger » on parle de Pantalons d'opérette, il faut craindre le spectre sanglant des héros de tragédie... Et, justement, voici que celle qui se déroula en 1870, me remet en mémoire certains souvenirs qu'il importe de ressusciter, afin de vous faire réfléchir sur l'opportunité de certains détails de couleur locale signalés par la *628-E 8*... Vous rappelez-vous ? Après Sedan, à l'heure de vos pires défaites, alors que le canon prussien hachait la jeune chair vivante que les Bazaine poussaient sur lui, l'épée dans les reins, en fumant des cigarettes, nos frontières à peine protégées par une pauvre petite bande de paysans flamands et wallons, s'encombrèrent un jour du flot toujours montant de vos morts, de vos blessés, de vos déserteurs aussi... Et voici ce que l'on vit... Dans toutes nos villes, dans tous nos villages, dans tous nos hameaux, s'organisèrent, comme par enchantement, des ambulances, des lazarets, des hôpitaux, où ces humbles bourgeois belges que vous raillez si spirituellement, où ces terriens flamands, à face dure et fermée, qui pleuraient, oui, qui pleuraient au récit de vos malheurs, se dévouèrent jour et nuit à la tâche ingrate de soigner les éclopés, d'assister les moribonds, d'ensevelir les morts, d'héberger et de nourrir les fugitifs... Les salles d'attente des gares se transformaient en cliniques. Par exemple, autour de la gare du Nord, à Bruxelles, planèrent longtemps les pénétrantes odeurs de l'iodoforme et de l'acide phénique... Et tous les jours, Mirbeau, distributions de vin, d'aliments, de cigares !... Que de jeunes filles, que de jeunes femmes prodiguèrent alors, saintement, dans l'exercice de leur sacerdoce domestique, les

trésors inépuisables de leur dévouement, de leur charité, de leur patience, de leur grâce et de leur jeunesse aussi...

Et l'on ne savait pas ce qui était le plus émouvant, ou bien le pitoyable torrent de cette chair à canon déchiquetée, éventrée, broyée qui d'heure en heure arrivait de là-bas, des cercles abominables de l'Enfer, ou bien l'abnégation silencieuse et sublime des bonnes gens qui, le cœur déchiré, les yeux remplis de larmes, pansaient les plaies, allégeaient les maux, consolant la double douleur effroyable de ces malheureux, échappés à l'ouragan de plomb et de feu, d'un mot, Mirbeau, d'un sourire, d'un geste,... avec l'accent, peut-être, mais avec le cœur aussi, et sans demander plus que l'intime satisfaction de la conscience tranquillisée...

* * *

Mais je m'attarde peut-être à exhumer le geste de ces braves gens, geste qui sauve pourtant de bien des ridicules et qui, je vous le jure bien, laisse loin derrière lui le grotesque des musiques sur le passage de la Boulange et de Boulanger... Convenez-en... L'attitude bruxelloise à l'égard de l'homme au cheval noir est tout de même moins farce, quand on songe que c'est pendant son exil que furent prodiguées à l'amant malheureux de Mme de Bonnemain, toutes ces manifestations à panache, à fleurs, à flons-flons dont vous exagérez tant l'importance...

La France, elle, après s'être aplatie pendant des mois et des mois sous les bottes à l'écuyère de ce capitaine de Frascati, de ce dompteur de cirque, ciré, pommadé, sanglé, beau à inspirer le crayon d'un Meissonnier, après avoir baisé dévotement le pommeau et la dragonne de son sabre de fer blanc — foudre de zinc qu'eussent envié les Variétés pour un des héros de la *Belle-Hélène* — l'exilait, vidé, vilipendé, marri... et se mettait à balayer le sable devant un Constans, devant un Flocquet, les deux Brutus de foire qu'il fallait bien à ce César d'Hippodrome!...

Ah! Boulanger n'était pas le héros qu'il fallait à la Belgique, c'était le dieu qu'il fallait à Paris... et à Paulus...

La France en a eu dix échantillons de ce Boulanger-là, depuis Barras jusqu'à Mercier, en passant par Pichegru, par Moreau, par Siéyès, par Foy, par Cavaignac, par Napoléon-le-Petit, par Mac-Mahon, par de Gallifet, par Gallieni... et par le capitaine Marchand, le héros de Fachoda. Un seul a réussi pleinement,

et encore : c'était l'ogre de Corse... Vous savez ce qu'il en reste... un peu d'eau de boudin délayée dans la prose empâtée d'un Masson-Forestier... C'est maigre !

*
* *

Tout, je le répète, vous a horripilé à Bruxelles, les XX, M. Octave Maus, M. Van Rysselberghe, M. Edmond Picard. Mais vous ne vous êtes pas aperçu — oh ! ironie — que vous avez erré, journellement, dans un Bruxelles faux, notre petit Bruxelles, le seul coin de la ville qui soit tout à fait dans le goût français... Je crois bien que les Bruxellois, en goguette chez vous, se promènent de la même façon dans un Paris, qui n'est pas Paris, et qui tient dans le secteur éblouissant de vos boulevards... Vous nous parlez dans *la 628-E8* d'un quartier de la capitale qui serait Bruxelles, comme l'obélisque de Loûqsor serait Paris... Et, il se fait qu'inconsidérément vous portez, à ce propos, le plus sévère jugement qui soit sur cette cocasse architecture française dont on a des morceaux édifiants dans l'Opéra — ce ventre de femme hydropique, a dit quelqu'un (1) — et dans la Tour Eiffel, ce monstrueux et obscène phallus qui se dresse au milieu du Champ-de-Mars comme le symbole de toute la pourriture actuelle de Paris... Et quelle rue plus française, dites-moi, que notre rue Royale, avec ses rangées sévères, graves, renfrognées d'hôtels dessinés par Zinner... que cette place Royale, froide, rectiligne, pompeuse, vide, avec ses feuilles d'acanthe, ses écussons, ses festons, ses mascarons de staff. ou de carton-pierre, je ne sais... son église indécente, aussi poétiquement hybride que votre Sacré-Cœur de Montmartre est élégamment original?... Vous avez logé dans un hôtel bien français : l'Hôtel de Belle-Vue... de quoi vous plaignez-vous ?... Et à côté d'un palais royal en reconstruction, dont l'architecte, M. Maquet, a sué toute une longue carrière sur l'étude approfondie de vos pièces montées, si divinement comparables à de monumentaux gâteaux de Savoie... Nous savons donc, à présent, ce qu'elles valent les rues françaises à la Dufayel et à la Haussmann. Tout cela peut-être, parce qu'à Bruxelles nous n'avons ni la rue du Helder, ni la rue Bréda ? Quand on pense, pourtant, que nos théâtres servent de

(1) Je crois bien que c'est Joris-Karl Huysmans.

pierre de touche aux productions théâtrales de tous vos auteurs dramatiques, bons ou mauvais... Oh ! je ne tiens pas à disputer des qualités intellectuelles des Belges en général et de celles des Bruxellois, en particulier... Mais tout de même, hein ?... Faut-il qu'ils en aient une, de confiance en nous, ces sacrés fabricants d'articles de Paris, et en notre goût, donc, pour vouloir essayer leurs oripeaux de mastuvus sur nos planches, — sans crainte de l'accent de nos acteurs, alors ? — pour vouloir les soumettre au crible de notre jugement, avant de leur faire essuyer les feux de la rampe, sur la rive gauche, devant le public gouailleur des titis, des apaches, et de la haute pègre boulevardière...

Et d'ailleurs, je trouve dégoûtant d'oser dire de nos musées que ce sont d'honnêtes, de très moyens musées de province... Je crois bien, sacrebleu !... Comment pourrait-il en être autrement ?...

Ce sont nos meilleures toiles qui garnissent actuellement votre Louvre... Et comment ?... Parce qu'en 1793, Mirbeau, qui n'êtes pas Mirabeau, les bons sans-culottes de Dumouriez n'ont pas jugé à propos d'appliquer les stipulations de la *Déclaration des Droits de l'Homme* à nos fabriques d'église et qu'ils ont jugé, peut-être un peu partialement, que les bonnes femmes de Rubens seraient beaucoup plus heureuses à Paris, en compagnie des pierrots et des... pierreuses de Watteau, de Boucher, de Fragonard, de Prudhon et de Pater, qu'en présence des bons dieux d'ivoire jaune qui s'étalent sur les murs nus de tous les hospices, de toutes les chapelles, de tous les béguinages flamands !...

Ah ! Diable !

*
* *

C'est bien sûr qu'il y a des pages admirables dans votre livre, des pages qui sont vraiment du meilleur Mirbeau, et avec sa couleur, son lyrisme violent, batailleur, saisissant le trait grotesque de chaque paysage, de chaque être entrevu, au cours du voyage, pour le mettre aussitôt en relief, avec sa valeur satirique, en des pages immortelles où afflue un sang riche, où éclate, en fleurs truculentes et splendides, la magnificence d'un art de pamphlétaire de tout premier ordre. Vous avez des accents inoubliables, une façon de décrire passionnée, furieuse, travaillée continuellement par de grands courants de Justice, de Vérité, et parfois aussi des visions prophétiques où l'avenir se dévoile à travers la fièvre perpétuelle de votre génie subjectif qui ne s'exprime jamais mieux que dans l'improvisation verbale,

forcenée, haute en verve et en couleur, sans aucune recherche du mièvre, du joli, du délicat, du *vergiss mein nicht*... Je vous tiens pour le plus grand successeur de ces formidables abstracteurs de quintessence, si terriblement triviaux et goguenards que furent Rabelais, Swift, Johnson et aussi... me permettez-vous de l'écrire : Balzac... votre maître Balzac... Je cueille surtout dans la *628-E8*, les notes sur la Hollande et sur la Prusse rhénane, sortes de fresques empourprées, peintes avec du sang et de la lie de vin, par une sorte de géant halluciné, digne fils de celui qui, tant de fois, restitua la chair splendide, abondante et nacrée d'Hélène Fourment — le boucher ivre si sottement méprisé par Ingres, ce collectionneur de zincs découpés. Quel dommage que tant de beautés rares ne puissent racheter ces quatre ou cinq lignes odieuses où vous exécutez, méchamment, faussement, à plaisir dirait-on, notre noble Camille Lemonnier et son œuvre, par endroits si belle, si originale, si significative, et où il y a des pages égales et peut-être même, quelquefois supérieures a tout ce que l'école naturaliste a produit de plus typique... N'avez-vous donc pas lu *Un Mâle*, *Le Mort*, l'*Hôte des Quadvliet*, *Comme va le ruisseau*, et surtout, Mirbeau, ces contes divins, les plus purs que je connaisse, où, parlant à des enfants, le peintre remarquable de la *Belgique* a trouvé les accents du génie. Je ne cesse de le répéter, je l'écrivais dernièrement encore à *Cœnobium*, Lemonnier, conteur, dépasse de cent coudées tous ces falots dévideurs de niaiseries, depuis la bonne Mme Ségur jusqu'à ce vieux ramolli d'Andersen, en passant par le fade P.-J. Stahl, et dont les bibliothèques roses, bêtes à faire vomir, encombrent les rayons poussiéreux de nos économiques cabinets de lecture... Dites, Mirbeau, a-t-on rien écrit en France, depuis l'époque des cyclopes, s'entend, depuis les Saint-Simon, les de Retz, les la Bruyère, les Rousseau, en exceptant dans notre temps Elémir Bourges, qui vaille l'aurore empoignante, d'une beauté à faire crier, à faire pleurer de plaisir et d'admiration, qui ouvre *Un Mâle*, la première, j'imagine, des belles œuvres de Lemonnier... Ah ! ils avaient une autre conscience de la valeur d'un pareil styliste, ces bonshommes de génie, que la tombe a pris comme tant d'autres et qui s'appelaient Guy de Montpassant, Zola, Daudet. Croyez-vous que ceux-là ne connaissaient ni Châteaubriand, ni Byron, ni Hugo, ni Gœthe, dites ? Croyez-vous que ce fût par ignorance ou par intérêt qu'ils en étaient venus à traiter Lemonnier comme un frère, comme un ami, comme un

égal... que dis-je?... comme un rival... Chaque année, depuis Belfort, Guy de Maupassant s'imposa comme le devoir de rappeler, dans chacune de ses chroniques d'anniversaire, le beau livre que, sous le titre des *Charniers*, Lemonnier a consacré au souvenir de la boucherie de Sedan...

Zola, en gestation de la *Débâcle*, avoua un jour qu'il n'osait pas relire ces pages brûlantes où Lemonnier fait revivre toute la tragique horreur du carnage criminel et bête... Et le vieux Goncourt donc... Lui qui ménageait si bien les épithètes!... pour appeler Lemonnier *un artiste*, le gentilhomme lorrain, ne fallait-il pas qu'il l'eût choisi entre cent, pour sa vérité, pour sa couleur, pour sa fougue généreuse et forte ?... Mirbeau, les types de cette génération-là valaient bien les types de celle-ci, et je suis autrement ravi de l'appellation élogieuse décernée par un Zola que du sarcasme facile d'un Mirbeau... L'âme de Shopenhauer revivrait-elle en vous, par hasard?... Mordemonbleu, ce serait drôle... Drôle surtout dans le créateur avisé du *Journal d'une femme de chambre*... Mais il était écrit que vous seriez injuste jusqu'au bout... Que vous consommeriez jusqu'à la dernière parcelle de cette haine mauvaise, qui dort dans les entrailles de tout être et particulièrement dans celles de tout écrivain... Pauvre grand Lemonnier?... Quel coup ce dût être pour lui... et venant de vous encore, à l'heure où la turpitude éhontée d'une bande d'aboyeurs le couvrait de sa boue et de son fiel, au moment même où il allait recevoir la plus éclatante consécration de la gratitude nationale... Il ne l'a pas eue, cette consécration... Il ne l'aura jamais, jamais... Malgré la poussée de l'opinion publique, enfin ébranlée par quarante-cinq années d'un labeur effroyable... Et Lemonnier, seul au milieu de sa gloire marchandée, ne connaîtra pas même la satisfaction dernière d'une retraite heureuse — avant le repos final — à l'ombre des arbres centenaires du Musée Wiertz, au milieu de ce coin de silve agreste et bucolique, perdu en plein cœur de Bruxelles et cher, je veux le croire, à sa tendresse toujours jeune — cela n'est pas honteux — de vieil amant de la Terre féconde, qui porte, qui nourrit et qui ensevelit...

Il ne lui manquait plus que cela !... Ou plutôt, il ne lui manquait plus que vous!...

***

Je suis peut-être patriote. Je ne suis pas, je ne serai jamais patriotard. Pour moi, la Patrie s'efface devant l'humanité... et c'est pourquoi j'ai l'orgueil de pouvoir dire qu'en formulant une appréciation sur qui que ce soit, je n'ai jamais tenu compte de la couleur de la peau, de la teinte des cheveux, de l'accoutrement et, surtout, Mirbeau, de l'accent...

Notre pauvre accent ! L'avez-vous assez sottement raillé et traîné dans la fange !... Voyons, est-ce donc réellement une infirmité morale bien grave que cette infirmité physique bien bénigne... Est-ce que, pour avoir du génie, il faut nécessairement parler comme Gyp ou Mme la Comtesse Mathieu de Noailles?... Je crois bien, pour ma part, que le brillant causeur Alphonse Daudet ne renversera jamais de son trône d'ivoire, dans la galerie des dieux littéraires, ce misérable bafouilleur qu'était le divin Jean de la Fontaine... Et même je suis convaincu que tous les théâtreux, que tous les petits crevés et que toutes les grues qui croupissent à la lumière blanche et crue de vos lampes-à-arc, entre la Madeleine et l'Opéra, n'eussent pas seulement été dignes de lêcher la poussière sur les godillots rugueux de ce Belge sublime, qui parlait mal, tel Rodin, d'ailleurs, et qui fut Constantin Meunier .. Car les boulevards de Paris, car toutes les voies splendides du Quartier de l'Etoile, car vos quais, votre place de la Concorde, vos Champs-Elysées ne sont pas plus l'Univers, Mirbeau, que vos pages sur la Belgique et les Belges ne sont la Beauté... Où que vive l'homme il est respectable. On ne sert jamais mieux la cause de l'humanité qu'en respectant les peuples. Chaque nation, si infime qu'elle soit, a sa voix dans l'immense concert qui porte aux cieux impassibles, le magnifique, l'émouvant et peut-être, hélas ! inutile effort de la Terre... Chaque être vivant recèle en ses flancs une parcelle d'énergie, de bonté, d'amour, de pitié, de justice, de renoncement, qu'il importe de faire respecter partout et par tous... Et c'est le rôle, et c'est le devoir des penseurs, les premiers, de ne pas défaillir dans l'accomplissement de cette tâche sacrée.

Voilà ce que disait en substance Elysée Reclus.

C'est mon avis.

Et d'ailleurs, est-ce Bruxelles, dites-moi, qui a fourni le type d'Homais à Flaubert, le type de Prud'homme à Monnier ?. . Et puis, non, non et non !...

Il n'y a pas que cette Belgique-là, que cette Belgique de la *628-E8*... Il y en a une autre, Mirbeau... Celle qui par la voix

des Picard, des Destrée, des Maubel, des Maus, lutta opiniâtrement pour le Beau, pour imposer Rodin, Rivière, Renoir, Pissaro, Gauguin, Cézanne, Monet, Manet, Courbet, Maurice Denis à des foules immenses, accourues pour écouter le Verbe... Il y a, par exemple dans le Borinage, non loin de la France, à Frameries, une jeune et déjà vivace U. P. où, il y a trois mois, l'on joua un soir, devinez quoi?... Du Ibsen, Mirbeau... Oui, du Ibsen... *L'Ennemi du Peuple*... J'ai vu la salle... Une pauvre salle de Maison du Peuple, de vraie Maison du Peuple... une salle fraîchement rechampie, crayeuse, blafarde... et petite avec ça... Or, c'étaient des Borains qui tenaient tous les rôles... et, parmi eux, d'authentiques houilleurs, stylés par de braves gens, petits commerçants de l'endroit, pas poseurs pour un sou, mais intelligents, mais compréhensifs, mais très au courant de tout... de tout et même des travaux d'Octave Mirbeau... Vous dirai-je qu'en ces salles nues, mais belles à force de simplicité, quelques Belges se sont donné la mission de répandre votre nom, votre œuvre, depuis le *Portefeuille*, si lointain déjà, à *Les affaires sont les affaires*, si récent, en passant par le *Calvaire*, les *Mauvais Bergers ?*...

Ah ! Tonnerre de Dieu, que ne s'est un peu plus attardée rue Joseph Stevens et un peu moins boulevard Anspach, votre merveilleuse Charron en mal d'embardées!... C'est à Bruxelles où l'on monta, le mieux peut-être après Bayreuth, la colossale *Tétralogie*, que se sont concentrées, autour du jeune organisme, hier encore obscur, mais puissant, mais européen, je dirai même mondial, aujourd'hui, constitué par l'Université Nouvelle, les forces vives de l'Internationalisme intellectuel, qui compte tant, et tant de beaux noms... Un jour, dans ce Bruxelles-là, Mirbeau, dans ce Bruxelles-là, devenu un autre Genève, on vit ce fait extraordinaire... Un auditoire nombreux, bienveillant, acclamant l'entrée d'Elysée Reclus, qui allait donner la leçon d'ouverture de son célèbre cours de géographie terrestre... Acclamer Reclus!... l'anarchiste Reclus!... Ces bourgeois?... Mais d'où venait-il donc, ce Reclus-là? Il venait de France, le génial et pacifique enfant de Sainte-Foy-la-Grande, le grand Continuateur des Encyclopédistes... de cette France bénie d'où, un jour, l'avait chassé la sentence du Conseil de Guerre de la 7e division versaillaise, lequel, n'osant pas, devant l'universelle clameur indignée de l'Europe savante, appliquer une première condamnation à la déportation perpétuelle, se contenta de la commuer en un ostracisme de dix ans!...

* * *

Mais il est temps de conclure... Cette réponse n'est déjà que trop longue. J'ai presque honte à la fin de rappeler à votre générosité française le mérite d'un peuple de paysans qui, après avoir, il y a bien longtemps déjà, rossé les chevaliers dorés du comte français Robert d'Artois, dans les plaines de Groeningen, se paie la glorieuse mission de recueillir le génie humain, rejeté par sa propre patrie comme un vomissement.

En 30 ans, nous vous avons donné trois Stevens, un Rodenbach, les deux Rosny, Rops, Maeterlinck, Verhaeren... Cela ne vous suffit pas?... La France accouche-t-elle donc si promptement, si prolifiquement de talents inédits qui ne songent point à se réclamer d'Alcofribas, eux?... Nous ne réchignons pas pourtant... Nous sommes de bons garçons. Nous ne tentons pas de nous faire un palladium chauvin de chacune de nos illustrations. Nous sommes si belges!...

Mais, puisque l'étranger ne la trouve pas assez grande, la petite patrie flamande et wallonne, c'est à nous, travailleurs intellectuels, de reculer plus encore les bornes de son universalité. Car, mon Dieu, ce sera peut-être notre gloire un jour, Mirbeau, d'avoir compris qu'en travaillant simplement, bonnement, patiemment au sein d'un petit peuple obstiné et chercheur, qu'en luttant avec lui et parfois contre lui pour la Beauté, pour le Bien, pour le Vrai, opiniâtrement, résolument, on fait une œuvre aussi utile qu'en décrivant les fureurs d'un hôtelier, écœuré de voir si mal employer les appareils sanitaires perfectionnés qu'il met à la disposition des voyageurs... Et qu'on travaillait un peu pour le monde tout entier, en s'acharnant humblement à la seule œuvre Ruskinienne, Tolstoïenne ou Maeterlinckienne, comme vous voudrez, du relèvement intellectuel d'un peuple... Car la goutte d'eau n'est rien qu'une ombre mais c'est l'Océan; car tout labeur est sacré, si infime qu'il soit; car il n'y a pas de frontières; car il n'y pas de peuples, pas de nations... Car il n'y a que des hommes dont il importe d'alléger les souffrances... Car on peut vivre heureux, fier et libre partout, en Belgique comme en France, du moins quand on a, Mirbeau, l'âme haute, droite, juste, inaccessible à la vénalité, à la méchanceté.

Pierre Broodcoorens.

LES LIVRES

Eugène Herdies. — LE ROMAN DE LA DIGUE.

(1 vol. à fr. 3.50 aux éditions de *La Belgique artist. et litt.*)

C'est en Hollande, le doux pays, dont M. Sander Pierron, dans ses *Images du chemin*, a si bien rendu l'humide clarté et la profonde nostalgie. C'est en Hollande, au pays des villes délaissées, des eaux dormantes, des canaux gris, des immenses prairies vertes sous le baiser blanc du matin et des bonnes gens tranquilles et graves. C'est en Hollande, au pays des digues.

On sait qu'une grande partie de la Hollande est située fort au-dessous du niveau de la mer et des fleuves. Pour la rendre habitable, il a fallu tout un système de digues et d'écluses, que l'on a édifiées contre les eaux extérieures. La mer cependant, furieuse d'être enchaînée, livre un combat perpétuel et patient contre les ouvrages des hommes. Mais le peuple, dont la devise est « Je maintiendrai », le peuple héroïque dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin ». Mieux encore, il lui dit : « Recule ». Lutte gigantesque et qui devait tenter la plume d'un écrivain.

Ce n'est pas que le *Roman de la digue*, de M. Herdies, ait l'ampleur épique que comporterait l'histoire d'un tel combat. L'écrivain manque encore, me paraît-il, de cette puissance de vision qui éclaire un ensemble, qui en surprend les lignes dominantes, qui élargit la vie. Ce lui est uniquement matière à quelques pages bien senties où vraiment vibre l'âme songeuse de Zélande et à une affabulation sentimentale dont l'originalité ne m'a pas jusqu'ici aveuglé.

Deux jeunes ingénieurs, préposés à l'entretien de la digue, Steven Ruskaert et Joris Brandt, aiment tous deux la fraîche Everdina, fille d'un autre ingénieur de la digue, Jan Ruskaert, Steven est resté le vrai fils de la Néerlande, un peu gauche.

mais d'une gaucherie si naïve et si fraîche, rêveur, qui aime le silence propice au rêve, et d'une simplicité avenante et franche. Everdina la blonde est sa cousine. Elle symbolise, elle aussi, l'âme claire et tendre de la vieille Néerlande. Joris Brandt vient de La Haye, la ville des élégances, du bon ton, de l'esprit et des lettres. C'est un jeune fat qui dénigre les gracieuses traditions d'autrefois, fait le beau dans des vêtements corrects et fume de minces cigarettes sur le Prensengracht.

Ils promènent leurs rivalités amoureuses dans une kermesse de village, où les élégances de La Haye paraissent impressionner beaucoup la jeune fille.

Mais voici qu'on annonce une invasion des eaux dans les polders. Jan Ruskaert et son neveu inspectent la digue, envoient un rapport au ministre du Waterstad. Un ingénieur de La Haye est envoyé pour contrôler leurs dires et statuer sur les mesures à prendre. Cet ingénieur est Joris Brandt.

Celui-ci, dédaigné par Everdina, envoie des conclusions opposées à celles de son rival en amour. Cependant, la mer opiniâtre continue à saper par la base la digue qui s'écroule enfin, et les vagues se précipitent en torrents et inondent la plaine. C'est la grande catastrophe. C'est la mort de milliers d'êtres humains sacrifiés à la haine amoureuse. C'est la mort d'Everdina.

Seuls échappent à la mort Steven, réfugié dans le clocher de l'église et Joris, perché sur la tour de l'hôtel de ville. Quand les eaux se retirent, ils descendent tous deux de leur observatoire, se réconcilient et chantent un hymne à la vie.

On aperçoit tout de suite ce que ce dénouement a de déconcertant. Pour n'être pas banal, il nous semble bien que M. Herdies est tombé dans le bizarre. Sa psychologie s'est effondrée, comme la digue, et s'est abîmée, mettons dans l'extra-humain.

C'est un défaut de jeune, dont M. Herdies se corrigera, comme il s'amendera aussi de l'emploi trop fréquent d'épithètes vagues qui disent tout ce qu'on veut et qui ne disent rien. Tel cet adjectif « stupéfiant » appliqué au soir, au matin et à mille autres choses.

Cependant, il y a dans le *Roman de la digue* de belles et nombreuses qualités. M. Herdies détaille avec beaucoup d'art la physionomie psychologique des paysages néerlandais. Une âme les anime, une sensibilité y vibre adéquate au cœur même de la Hollande, songeuse et claire.

* * *

Ferdinand Bouché. — LES MOURLON.

(1 vol. à fr. 3.50 à l'*Edition artistique de Verviers.*)

J'ai déjà dit, à propos de l'*Originalité wallonne* de M. Jules Sottiaux, combien l'*Edition artistique* abuse de notre candeur en se dénommant artistique. Ce pauvre adjectif hurle étrangement de devoir patronner des livres si mal venus au point de vue de la forme, du papier et de la typographie. Le livre de M. Bouché pèche comme les autres sous ce rapport et, en plus, les pages 305 à 320 manquent dans l'exemplaire que nous avons reçu.

Mais, passons. Cela est le fait de l'éditeur. Espérons que le livre lui-même, en tant que roman, nous donnera une meilleure et plus artistique impression.

C'est l'histoire de deux vieux garçons, Sam et Bert Mourlon, les fermiers de la Hûlotte, et de leur jeune servante Christine. Les Mourlon, âpres au travail des champs, et dont l'unique souci a toujours été de faire de la Hûlotte la plus belle et la plus grande ferme du pays, n'ont jamais pensé à créer une famille. Un peu par insouciance, beaucoup pour que le bien ne fût pas partagé, ils ont vécu seuls avec leur sœur. Celle-ci morte, Christine, la servante accorte et vive, la remplace. Et voici qu'un regret s'affirme dans le cœur des Mourlon, de n'avoir personne à qui léguer la Hûlotte, que des parents éloignés qu'ils détestent pour leur cupidité. Et devant la belle santé fraîche de la jeune servante, un désir d'amour enflamme leurs vieux cœurs. Avec l'amour, la jalousie est entrée dans la ferme. Sam et Bert s'épient mutuellement, jusqu'à ce qu'enfin Sam assassine son frère.

Christine aime de son côté un jeune meunier, Pierre Huguet. Sam n'aura donc pas même le fruit qu'il espérait de son crime. La folie fouaille son cerveau. Et comme ses lointains héritiers arrivent pour se partager le bien du fermier, Sam brûle la Hûlotte et jette aux miséreux son or, à pleines mains.

La trame du roman est bonne. Quelques longueurs alourdissent le récit. Mais, en général, M. Bouché narre avec beaucoup d'entrain, et, pas un instant, l'intérêt ne faibli.

La physionomie des Mourlon, celle de Christine, sont dessinées à larges traits; une observation attentive de la réalité les rend vivantes. M. Bouché connaît les champs. Il a scruté la vie de la terre. Il a noté les caractères de la race âpre et forte des paysans. Certains tableaux, celui, par exemple, du dîner des

héritiers venus à la messe commémorative de la mort de la sœur, sont des peintures achevées. Que M. F. Bouché s'inquiète un peu plus du style, qu'il en fasse disparaître les négligences et les scories, et je pense qu'il nous donnera de forts bons livres.

***

Lieutenant J.-H. Bradfer. — AU PAYS DU SOMMEIL ET DE LA MORT.

(1 brochure. Bruxelles, Lebègue.)

Notes sommaires, dit l'auteur en avant-dire, hâtif croquis africain, dont le seul but est d'inspirer aux hommes de bonne volonté le désir d'étudier sans passion l'extraordinaire épopée congolaise.

Le lieutenant Bradfer a parcouru les régions du Kasaï. Il l'a fait en observateur averti et sagace. Funérailles d'un chef, conduites par la danse extraordinaire de deux sorciers et rehaussées par les hurlements et les lamentations de la foule; agonies de lamentables victimes de la maladie du sommeil; études de la mentalité et de l'amoralité nègres; progrès accomplis par la civilisation; miracles des missionnaires et, principalement, de cet admirable Père Cambier, un Wallon du Hainaut, qui travaille là-bas, depuis de nombreuses années, avec un succès étonnant; le lieutenant Bradfer a vu tout cela et il le décrit avec une émotion prenante.

On peut être adversaire ou partisan de la reprise par la Belgique de cette merveilleuse colonie africaine. Mais on ne peut pas ne pas admirer la superbe lutte qui se livre là-bas, de la civilisation contre la barbarie.

***

Félix Bodson. — CONTES.

(1 vol. des éditions de Mathieu Thone, Liége.)

Est-il rien de plus charmant que les contes? Donner à de chères idées une forme vivante, les produire au cours d'une légère intrigue et les mener ainsi par une route mystérieuse à l'intelligence insouciante et rebelle; ou bien confier, sans en avoir l'air, le plus cher de ses souvenirs à un personnage de rêve et, discrètement, faire aimer aux autres ce que soi-même

on aime par-dessus tout ; amuser, distraire, consoler les grands enfants que nous sommes par une transposition des tristesses et des joies de la vie, c'est le privilège des conteurs.

Je suis de ceux qui ne croient pas, qui ne veulent pas croire que les fées soient mortes. J'ai toujours pris, et je prends toujours un plaisir extrême à la lecture des contes de Perrault. J'ai savouré maintes fois et je savoure encore ceux de notre délicieux Delattre.

Et voici qu'un nouveau conteur nous est né en la personne du bon poète Félix Bodson. Vive Dieu ! Je me range aussitôt parmi ses admirateurs.

Aussi bien sont-elles délicieuses ces petites histoires merveilleuses. Leurs titres seuls incitent à la rêverie. Ce sont : « Histoire du petit prince Aventureux, de la chèvre Fantaisie et du chien Raison », « Voyage du docteur Humérus à travers les airs », « Le Marteau enchanté », etc., etc.

Le chien Raison a beau me faire des remontrances et me convaincre de folie, Martine, la servante du bon docteur, a beau me crier que le dîner refroidit, je me laisse emporter avec la chèvre Fantaisie vers les horizons bleus, et je me promène avec Humérus sur les nuages. C'est bien plus imprévu et bien plus amusant.

Et je suis sûr que ce sera l'avis des nombreux lecteurs de Félix Bodson.

* * *

Guillelmine d'Herbemont. — ÉLÉGIES EN PROSE ET NOUVELLES.

(1 brochure. Dewit, éditeur, Bruxelles.)

Une plaquette signée par une jeune fille du monde et datée du beau domaine de Charmois en Lorraine. On ouvre la brochure avec une petite méfiance instinctive, on craint d'y rencontrer les rhétoriques sentimentales d'une jeune pensionnaire en mal d'écrire ; et puis, pas du tout. Ce n'est pas cela. Dès la première page, une belle émotion vous poigne, parce que vraiment il y a là une âme qui vibre, une âme qui sent finement et profondément.

Sans doute, on rencontre des inégalités, des inexpériences un peu naïves, mais d'une si touchante naïveté.

Et on lit, et on se laisse doucement bercer au rythme lent et grave de ces élégies qui pleurent. Il en est, la première du

recueil, entre autres, intitulée « Ame d'artiste », qui font penser à de plaintives mélodies, que l'on entendrait dans un crépuscule violet, et dont le leit-motif, à intervalles égaux, tomberait comme des larmes. D'autres, comme « Sur la falaise », joignent une grandeur tragique à la plainte de l'abandon. Et, sans qu'il y paraisse, il se dégage de ces feuilles éparses une belle morale de tendresse et de bonté : « Quand vous riez, riez tout bas, ... de peur de blesser un cœur en larmes ! Quand vous pleurez, pleurez en silence, de peur de troubler la joie de vos amis !... » « Ne me demandez plus, lorsque j'entends une valse, pourquoi je n'ai pas envie de danser. Je songe au vieillard qui tournait sa musique pour avoir du pain, et les valses maintenant pour moi sont toujours tristes... et me feraient pleurer !... »

De telles pensées, de tels sentiments sont d'une âme délicate et qui a compris la douleur. Guillelmine d'Herbemont est une de ces âmes. Ses petites proses sont des chants de poète.

EDOUARD NED.

C. Liégeois et L. Mallinger : LE THÉATRE ET L'ÉLOQUENCE EN FRANCE ET EN BELGIQUE

(Un vol. in-8°, chez Wesmael-Charlier, Namur.)

La mode est aux Anthologies et le temps n'est pas lointain où nos fils ne connaîtront plus rien des Crestomathies de Charles André et de Van Hollebeke sur lesquelles s'attardèrent les veilles studieuses de leurs pères. En ces derniers temps nous avons eu à signaler les deux recueils de MM. Fonsny et Van Dooren : celui des Poètes et celui des Prosateurs. Puis ce sont les volumes « spécialisés » : les *Conteurs de chez nous* de l'Association des Écrivains belges ; les Prosateurs belges que prépare M. J. Van Dooren et l'Anthologie des Écrivains belges à l'usage des classes d'Ecole moyenne, que nous a annoncée M. A. Sluys. M. Joseph Boubée, ce grand ami, très averti, des lettres belges, a entrepris enfin de recueillir ce qu'il appellera les *Pages choisies des Auteurs belges*.

MM. Liégeois et Mallinger, tous deux, comme MM. Fonsny et Van Dooren, professeurs d'Athénée, viennent à leur tour de publier en un fort volume de plus de 800 pages, un choix de morceaux pris parmi les œuvres dramatiques et les discours célèbres écrits ou prononcés en langue française depuis le

drame liturgique médiéval jusqu'à Brieux et Verhaeren et depuis Saint-Bernard et Thomas d'Aquin jusqu'à MM. Jaurès et Ch. Woeste.

Voilà du sage éclectisme. Il faut louer les compilateurs patients d'en avoir eu le vaste désir ; mais il est nécessaire aussi de montrer qu'ils n'ont pu éviter de tomber dans le péril d'un dessein trop complet. Citer tout le monde leur eût été évidemment impossible et choisir ne semble pas leur avoir été complètement heureux. Certes pour ce qui regarde les âges passés, la gloire ou tout au moins la notoriété se sont chargées d'opérer le tri non-seulement des auteurs dignes de l'admiration de la postérité, mais aussi, dans leurs œuvres, celui des « morceaux » tenus traditionnellement pour classiques. Mais lorsque MM. Liégeois et Mallinger ont dû, devançant la postérité, élire parmi leurs contemporains, les Maîtres à qui allaient spécialement leur admiration, il faut convenir que le choix (ou le palmarès) fut assez imprévu. Que *Rabagas* soit la comédie de Sardou et *La Question d'argent* celle de Dumas offerte à l'édification des « élèves de première », voilà une sélection contestable. Borner les exemples pris dans le « théâtre d'aujourd'hui » à des extraits de Becque, Mirbeau, Lemaître, de Curel, J. Jullien, Hervieu et Brieux, c'est à la fois trop et pas assez. Quant au théâtre belge, il peut être regretté que Gust. Van Zype, H. Kistemaekers et même F. Lutens n'y aient pas l'honneur d'une seule mention.

Quant à Edmond Picard qui figure dans l'anthologie dramatique, ne devait-il pas trouver place tout aussi légitimement parmi les orateurs, à côté de MM. Woeste, Le Jeune, Janson, Vandervelde, Hymans, Beernaert, Verspeyen et Kurth ?...

Le recueil néanmoins sera précieux à consulter ; il rapproche typiquement deux grands genres littéraires qui ne sont pas sans posséder de nombreux liens de parenté, malgré que l'un semble atteindre l'apogée de sa faveur et de son succès, tandis que l'autre ne brille plus que d'un rare et passager éclat.

Paul André.

LES THÉATRES

Monnaie : *Fortunio*, op.-com. en 4 actes, paroles de MM. de Flers et de Caillavet, musique de M. André Messager. (4 janv.)

Au Pays des Cigales, ballet en un acte de M. Ambrosiny, musique de M. Léo Pouget. (6 janv.)

Parc : *Kaatje*, pièce en 4 actes en vers de M. Paul Spaak. (8 janv.)

Les Passagères, com. en 4 actes de M. Alfred Capus. (9 janv.)

Iphigénie, tragédie en 5 actes en vers de M. Jean Moréas. (22 janv.)

Olympia : *Samson*, pièce en 4 actes de M. Bernstein. (24 janv.)

Alcazar : *La Robe Rouge*, pièce en 4 actes de M. E. Brieux. (10 janv.)

La compagnie sicilienne de M. Giovanni Grasso. (23-26 janv.)

Galeries Saint-Hubert : *Raffles*, pièce en 4 actes de MM. Hornung et Presbey. (25 janv.)

Blondine et Guillot, féerie en 3 actes de M. F. Wicheler. (2 janv.)

Matinées classiques : *Les Femmes savantes*. (7 janv.)

Britannicus. (21 janv.)

Matinées mondaines : *La Mer*, conférence de M. Jean Richepin. (8 janv.)

Les Poètes de la Femme, conférence de M. Du Chastain. (22 janv.)

Cercle Euterpe : *Le Cloître*, pièce en 4 actes de M. Émile Verhaeren. (11 janv.)

Fortunio. — Je ne crois pas qu'il faille accuser les auteurs de *Fortunio* d'avoir fait à leurs auditeurs l'injure de supposer qu'ils ne comprendraient pas la jolie aventure sentimentale du clerc ingénu de maître André si celle-ci était mise à la scène sans

développement complémentaire. Ce serait prêter en outre à MM. de Flers et de Caillavet une façon de critique outrecuidante, qui fut certes fort loin de leur pensée, du charmant conte dialogué de Musset. Imaginons bien plutôt que le nouvel acte formant prologue a été tout simplement ajouté aux trois actes du *Chandelier* dans le seul dessein de donner à l'opéra une étendue, une importance scénique que ne comportait pas la comédie, de fournir aussi prétexte à une kermesse, à des chœurs, à quelques-uns de ces ensembles animés sur lesquels il est bon de lever le rideau au théâtre.

N'en constatons pas moins que, même bien venu musicalement, ce prologue est superflu et que les personnages qui nous y sont successivement présentés se fussent parfaitement présentés tout seuls au deuxième acte demeuré le premier.

A partir de ce moment : la dérobade du beau capitaine Clavaroche chassé de l'alcove de dame Jacqueline par l'intrusion du mari jaloux et ensuite l'entrevue de Fortunio et de la jeune femme et tout le reste enfin de la piquante aventure suivent assez fidèlement la coupe scénique imaginée par Musset.

MM. de Flers et de Caillavet ont prêté à cette transposition prosodique de la prose du *Chandelier* leur finesse habile et ont su conserver à chaque personnage son exact et typique caractère. M. Messager leur fut musicalement tout aussi fidèle. Toutefois l'on est en droit de se demander si l'aimable délicatesse du sujet et l'art tout en nuances subtiles, en joliesse élégante, en sentimentalité superficielle du compositeur peuvent supporter tant d'ampleur, celle-ci s'intensifiant encore par la largeur du cadre de la Monnaie, le talent des interprètes habitués à des créations plus solides, l'atmosphère même d'un théâtre où Fortunio apparaissant au lendemain d'*Ariane* et à la veille de la *Walkyrie* doit passer pour grêle et chétif là où il n'est en réalité que gracieux et mignard.

Rarement la mélodie vraiment prenante se détache et parvient à accrocher l'intérêt. Cette musique tout d'une haleine n'est supportable que dans le cas d'un souffle puissant, lorsqu'elle se peut maintenir dans les régions élevées où le récitatif acquiert la valeur totale qui le rend susceptible d'émouvoir autant que l'*air*, dans l'occurrence où il est utilisé, peut charmer. *Fortunio* est baigné du commencement à la fin dans une demi-teinte mélodique qui n'offre que de bien rares lueurs capables de réveiller l'attention.

On attendait évidemment la fameuse « chanson ». Celle d'Offenbach n'est décidément pas en péril d'oubli et, à ce propos, il y a lieu de se demander comment M. Messager n'a pas eu l'idée spirituelle d'utiliser tout simplement le thème devenu si joliment populaire? Il l'a bien fait pour ce simple bout de phrase que chante le clerc Landry : *Au clair de la lune...* et c'est ravissant, ce rien.

Il fallait un tact et une adresse parfaits pour interpréter sans lourdeur cette œuvre toute en sourires, toute en menue sensibilité, en raillerie très discrète. Du côté masculin ce fut excellent sans restrictions. Tout au plus pourrait-on demander à M. Morati, un Fortunio vraiment juvénile et à la voix très fraîche, plus d'enjouement, plus d'audace même après l'ingénue timidité du début. Il fut par moments gauche alors qu'il ne devait être que naïf. Mais avec quelle attendrissante douceur il détaille cette page délicieuse qui évoque « la pauvre vieille maison grise » vers quoi vont ses pensées? M. Decléry sauva d'un ridicule facile la bouffonne figure de maître André et débita gaillardement de son organe sonore les couplets du Loup. Le beau capitaine casse-cœurs trouva en M. Bourbon l'interprète idéal. Quant à l'infidèle, presque sournoise, mais si candidement amoureuse Jacqueline, nulle mieux que Mlle Grenville ne pouvait lui prêter tant de charme coquet, de séduction rieuse, peu enveloppante peut-être, mais d'une vivacité cependant irrésistible. Pourquoi son rôle ne se bornait-il pas à paraître, à sourire ? Car la voix, si elle est caressante, manque totalement d'ampleur et la diction fait injure aux choses jolies que doit prononcer l'infidèle à ses amants épris, ou qu'elle se raconte avec ravissement lorsqu'elle déclare par exemple au 4e acte :

Je sens en moi-même
L'amour s'épanouir comme un matin d'été,

deux vers que l'auteur a sertis dans une phrase musicale délicieuse.

Un reproche encore : *Fortunio* s'oublie parfois dans les sentiers de drôlerie trop facile de l'opérette. Lorsque Me André appelle sa femme « bichonne, mignonne, pouponne », ou lorsque le trio fait un sort burlesque sur des rimes redondantes au nom sonore de Clavaroche, la charge n'est pas loin, ni la blâmable bouffonnerie.

* * *

Au pays des cigales.— Tartarin s'en est venu faire un tour en Brabant. Il y a apporté sa joviale belle humeur, la lumière et les chansons de son pays de soleil; il s'est fait accompagner des plus belles filles de Beaucaire; et puis enfin parut la Tarasque aussi. Un cirque et ses pitres, et des fifres et des tambourinaires sont de l'aventure. Il y a beaucoup de gaîté, du joyeux tumulte, et des danses, et de l'amour bien entendu, et des drôleries, — bref une animation pleine de pittoresque et de caractère.

M. Léo Pouget a brodé sur le thême que lui fournissait M. Ambrosiny des airs pimpants, des rondes endiablées, des rythmes colorés. C'était la musique originale et vive qu'il fallait à ce ballet sans prétentions.

*
* *

La Walkyrie; Les Maîtres Chanteurs. — La reprise simultanée des deux œuvres wagnériennes a ravi d'aise les fanatiques ou même seulement les amateurs du génie émouvant et grandiose de la *Tétralogie*. Tous attendaient impatiemment cette revanche, après tant d'œuvres du répertoire pour eux si méprisables. Je crois avoir compris que les plus exigeants furent satisfaits. Les représentations de la *Walkyrie* et celle des *Maîtres Chanteurs* montrèrent qu'une égale et fervente piété très artiste continue à entourer les œuvres wagnériennes. Orchestre et chanteurs s'unirent pour réaliser admirablement la perfection indispensable. Le seul discord porta sur la compréhension des rôles de Wotan et de Hans Sachs par M. Delmas et de celui de Sieglinde par Mlle Mérentié. La voix, la diction surtout de ces deux parfaits chanteurs ne rencontrèrent que des louanges, mais leur conception trop humaine des personnages gigantesques tout imprégnés du merveilleux, de la divinité fruste des héros de l'épopée germanique s'apparia mal, conforme à la tradition de l'Opéra de Paris, à l'expression plus sauvage, presque barbare, plus traditionnelle en tout cas à laquelle nous demeurons fidèles selon, d'ailleurs, la vérité wagnérienne.

Et c'est sans doute pour cette fidélité, la plus voisine certes de l'intention du maître, que l'orchestre de la Monnaie est, avec les quelques célèbres groupes symphoniques allemands, le seul capable de rendre cette musique titanesque dans tout son infini de beauté profonde et tumultueuse. Sous l'autorité énergique et souple à la fois de M. Sylvain Dupuis, il vient de nous le prouver une fois de plus.

Il serait injuste, bien que l'excellence de l'ensemble et les mérites de chacun m'empêchent de détailler l'interprétation, de ne pas signaler le début de M. Delrue dans le rôle de Siegmund. M. Delrue est Bruxellois et il aborde pour la première fois la scène. Il serait téméraire de décider de son avenir sur cette unique audition. Mais il est incontestable que l'artiste possède une voix chaude, pure, claire, sonore et puissante. C'est beaucoup, c'est énorme, pour un ténor surtout. Le physique n'est pas déplaisant; la mimique n'est pas maladroite. Le travail aidant, M. Delrue pourrait se frayer un beau chemin.

* * *

Kaatje. — Jean et Kaatje sont frère et sœur de lait. Ils ont été élevés ensemble, parmi la bonne tendresse attentive de deux vieilles gens sympathiques. Et c'est là toute une petite famille paisiblement heureuse, dans une pittoresque maison bourgeoise de Hollande, il y a trois cents ans. Jean veut devenir peintre; mais c'est en Italie, au milieu des chefs-d'œuvre immortels, sous le grand ciel de lumière qu'un artiste doit aller chercher la révélation de son art et apprendre l'adresse de son métier. Jean a obtenu de partir; le lointain voyage durera deux années et Kaatje, qui aime en secret le jeune homme aux côtés de qui elle a grandi, considère avec mélancolie, avec inquiétude ce départ.

Sa crainte ne fut d'ailleurs que trop justifiée; car le jour où Jean revient il n'est pas seul. Une femme l'accompagne; une Italienne aux cheveux de jais, au teint mat et bis des filles brûlées sous le soleil, une Italienne anxieuse et transie dans les brumes et devant la neige des pays du Nord. Jean n'avait jamais parlé aux siens de cette compagne qu'il veut installer dans la maison paternelle et cependant, à l'insu de tous, il s'est marié là-bas avec elle. Il le dit du moins et c'est pour cela qu'on se décide à accueillir malgré tout l'étrangère, à se soumettre à l'irréparable.

Kaatje souffre. Cependant Pomona non plus n'est pas heureuse. Fleur ardente de plein air, elle s'étiole, transplantée dans la serre de cette Hollande où la vie est intime, comme ouatée de silence et de quiétude, où le froid fait grelotter et où l'étendue morne est lugubre aux yeux encore éblouis des merveilles de la terre natale. Et comme Pomona n'aime pas assez Jean pour endurer ses regrets et son mal par unique amour pour lui,

pour les oublier dans la félicité de cet amour, elle parle de s'en aller, de retourner là-bas...

Elle le peut puisqu'aucun lien ne l'unit à Jean. Car ce fut un mensonge l'affirmation du mariage avec l'étrangère.

Pomona s'évade en effet; elle suit une troupe d'Italiens errants et laisse Jean tout à son amour déçu, son espérance vaine, son idéal brisé, son courage aboli. Mais Kaatje, la douce et attendrie, est là qui veille et elle offre au désespéré le réconfort de sa bonté, la générosité de sa consolation; elle le sauve du désespoir et du doute. Et au lieu de se fourvoyer dans un art faux, inspiré des modèles et du génie d'une autre race, d'une autre terre que les siennes, Jean regardera autour de soi, peindra désormais ce qu'il voit, exprimera ce qu'il sent.

Cette œuvre est évidemment symbolique. Et l'intention de l'auteur apparaît clairement : Kaatje et Pomona incarnent les tendances contraires auxquelles peut obéir un artiste. L'une est la fidélité au sol natal, l'exacte, et louable, et nécessaire dévotion à l'âme patriale; l'autre est le péril de l'aventure, l'impossibilité de l'assimilation loin des sources vives de la mentalité racique. Et cette idée est noble autant qu'elle est juste. Il est admirable qu'elle se dégage lumineusement des quatre actes de M. Paul Spaak par le seul effet du développement scénique et la logique expressive des caractères des personnages. Ceux-ci, en effet, tout symboliques qu'ils soient, ne sortent pas un instant de la réalité la plus fidèle et leurs paroles sont simplement celles que le jeu des événements les contraint à dire.

Mais il y a autre chose que la vérité de ce symbolisme dans *Kaatje*. Ce qui a assuré le véritable triomphe de l'œuvre le premier soir où on la joua, — succès renouvelé sans cesse depuis lors, m'a-t-on affirmé, — c'est le charme d'une sentimentalité dépourvue de sensiblerie, la grâce de la délicatesse jamais mièvre des vers, la trouvaille exquise de quelques « couplets », tel celui de la Dentelle si joliment dit par Mlle Derives, laquelle d'ailleurs dessina une silhouette ravissante de cette Kaatje mignonne, souriante et grave tout ensemble.

Le vers de Paul Spaak possède, à défaut de l'impeccabilité prosodique, la souplesse et l'harmonie qui les rendent tout musicaux à l'oreille; son don d'évocation verbale est plein de richesse et d'une image heureuse, d'un mot il dessine un trait net et sûr.

Ses interprètes le servirent à souhait. M. Bender eut de l'aisance, de la jeunesse, de la fougue. M. Ray Marot et Mme Angèle Renard composèrent un couple de vieux parents sympathiques

et Mlle Léa Siria trouva dans Pomona un rôle tout indiqué pour son impressionnante physionomie hautaine et grave. Enfin M. Reding, avec la collaboration de l'auteur et du peintre Melchers, réalisa une merveille de mise en scène. Sous ses aspects successifs de clarté diurne, nocturne, estivale ou hivernale, l'intérieur hollandais apparut dans le pittoresque vétuste et charmant d'un parfait tableau de Gérard Dow ou de Pieter De Hoogh.

Avec l'appoint de tous ces éléments de succès, *Kaatje* connut une victoire éclatante. Elle venge superbement les auteurs belges, en la personne d'un des leurs, de tant de dédains dont on les a trop souvent accablés. Et j'aime surtout, dans cette victoire, celle d'une œuvre saine, noble, purement émue, bien lointaine des rudesses malpropres dont trop de scènes nous donnent précisément en ce moment le repoussant spectacle.

* * *

Les Passagères. — Sans être grossière, en voici déjà une en effet qui ne met en jeu que les ressorts les moins édifiants de l'immoralité boulevardière.

M. Alfred Capus règne en maître à Paris : alors que chez Molière les chefs de file de la troupe jouent *Les deux Hommes*, le Vaudeville reprend les *Deux Ecoles*, les Variétés la *Veine*. Le Parc de Bruxelles monte les *Passagères* ; c'est logique.

Ces Passagères, ce sont les maîtresses de hasard et très furtives d'un mari qui ne demanderait pas mieux que d'être le plus fidèle des époux, mais par une étrange fatalité voit toutes les femmes se jeter à son cou. Comme il est très bon, il leur accorde ce qu'elles demandent ; comme ces maîtresses sont très bonnes aussi elles ne récriminent pas quand elles sont abandonnées : à peine s'en trouve-t il une parfois qui souffre un peu, mais sans le dire ; et comme Mme Vandel est encore meilleure que son mari et que les maîtresses de celui-ci, elle pardonne au fur et à mesure qu'elle apprend une trahison nouvelle...

Voilà un joyeux sujet de vaudeville. M. Capus a plus d'ambition et entend écrire la comédie, la comédie de mœurs, ou plutôt la comédie des mœurs, — des mœurs de son temps et de son monde, lesquels n'en auraient guère s'il fallait l'en croire? Mais comme aussi M. Capus a du talent — et voilà ce qui est pire : c'est que tous ces déplorables auteurs qui calomnient leurs contemporains et pervertissent l'âme et faussent le jugement de ceux

qui les viennent applaudir, ont du talent ! — comme M. Capus donc a du talent, sa comédie légère, pimpante, spirituelle, vive, amusante aussi, exerce une irrésistible séduction.

Ah ! si seulement toutes ces pièces de moralité déplorable étaient mal faites et mal écrites !

Et puis surtout si elles étaient mal jouées ! Mais on va demander à M. Noblet de camper cette figure déconcertante de « Cœur de moineau » irresponsable qu'est Robert Vandel, et M. Noblet est peut-être l'acteur le plus naturel, le plus souple, le plus adroit de l'heure présente dans la composition de ces rôles d'un comique discret, d'une imperturbable raillerie concentrée !

Et c'est Mme Archaimbaud qui fait Amélie Vandel ! Et la belle et irrésistible Mme Suzanne de Behr qui prête toute sa séduction au personnage d'Hortense Villemard ! Et c'est M. Gorby qui se démène et s'insurge et fait rire en vieux rentier paisible de province transplanté dans la fièvre de Paris !

Comment les *Passagères* n'auraient-elles pas eu, malgré leur déplorable philosophie, un gros succès ?

***

Samson. — Comment *Samson* n'en aurait-il pas un tout aussi complet à l'Olympia, malgré sa brutalité révoltante, lorsque des acteurs comme M. Calmettes et Melle Mad. Lély tiennent le public sous l'émotion ou sous le charme de talents de tout premier ordre ?

Ah ! que voici bien la plus vilaine chose que j'aie vu depuis longtemps au théâtre et fallut-il que nous soit réservée cette nauséabonde aventure de devoir entendre et regarder des gens dits « du monde » s'invectiver comme des charretiers, se colleter comme des portefaix et lancer à pleine voix les mots les plus orduriers du répertoire des maisons louches.

Et c'est cela le théâtre du XXe siècle ? Et c'est là l'école des grandes vertus, des beaux sentiments, des nobles exemples que nous attendons d'un art efficacement démonstratif et persuasif entre tous ? Ah ! pouah... Non ; il y a erreur. Emportez l'ordure. Ouvrez les fenêtres au large. De l'air ! De l'air !

M. et Mme d'Andeline, — un vieux marquisat au blason tout dédoré — ont vendu, à peu près de force, leur fille au millionnaire Jacques Brachard. Celui-ci est un homme fruste, de qui l'enfance vagabonda en compagnie des jeunes vauriens de Marseille, de qui l'adolescence peina sur les quais, passant du

métier de débardeur à celui de portefaix, de qui l'âge mûr enfin conquit Paris grâce à la toute-puissance de l'or accumulé à la suite d'immenses et audacieuses entreprises financières. Ce Brachard est haï bien entendu de sa femme. Lui, aime avec cette timidité touchante des géants. Anne-Marie s'est d'autre part laissée prendre, sans amour, par un bellâtre, pas très propre au moral, un certain Jérôme Le Govain qui échafaude une fortune sur les bases des fructueux renseignements de bourse que lui donne Brachard.

Instruit par ses pressentiments, mis au fait par la dénonciation d'une maîtresse jalouse abandonnée, Brachard surprend sa femme, et ce mari sorti de la plèbe va se venger en brute, mais en brute intelligente, donc cruelle. Or ici la cruauté, toute bestiale qu'elle soit, ne manquera pas de grandeur parce que l'individu a des moyens gigantesques à sa merci.

Ne pouvant atteindre Le Govain ni dans son honneur, ni dans son amour, ni dans son orgueil puisqu'il ne possède rien de tout cela, l'ancien portefaix l'atteindra aux seules sources de sa sensibilité. Il le ruinera. Brachard, froidement, provoque en deux heures de temps, une formidable panique de bourse. Le Govain y perd jusqu'à son dernier centime et au-delà. Mais Brachard en même temps, et sciemment, y laisse tous ses millions. Et un tas d'autres victimes innocentes périssent avec eux. C'est Samson faisant s'écrouler sur ses ennemis et sur lui-même le temple dont il ébranle les piliers de ses deux mains toutes puissantes...

Anne-Marie, que ni l'amour, ni la pitié, ni les supplications, ni l'humilité n'avaient pu toucher, se laisse émouvoir par tant d'énergique sacrifice. Peut-être Brachard peut-il espérer de la femelle ce que la femme lui a toujours refusé. Il n'en demande pour l'instant pas plus.

Voilà, dépouillée de tous ses à-côtés, souvent intéressants et pittoresques comme la cruelle caricature de cette famille d'Andeline, déchue, rapace et cependant toujours orgueilleuse; mais souvent d'une rudimentaire facilité d'effets comme l'entrée, au premier acte, de Brachard en veston démocratique dans un salon où se pavanent les habits noirs et les luxueuses toilettes endentellés, — voilà l'histoire tragique mise à la scène par M. Bernstein.

De son habileté, de sa vraisemblance d'intrigue même il n'y a rien à dire. Sur la psychologie probable des personnages il n'y a guère de réserves non plus à faire. Mais de l'authenticité

du langage mis dans la bouche de ces hommes et de ces femmes, de la réalité des âmes qui seraient aussi viles, aussi cyniques, aussi impitoyables que celles de cette demi-douzaine d'exemplaires de véritables déments d'un soi-disant « grand monde », qu'il me soit permis de nier jusqu'à la possibilité.

Et si même M. Bernstein a pu surprendre un jour entre deux hommes, le mari trompé et l'amant démasqué, enfermés dans une chambre d'hôtel parisien où le premier à attiré l'autre dans un véritable guet-apens, si M. Bernstein a pu surprendre une scène de pugilat agrémentée d'un hurlement de tout le vocabulaire le plus ordurier que tous les souvenirs de la crapule marseillaise ont remémoré au sieur Jacques Brachard et que la rage, destructive de tout vernis et de toute éducation, a suggéré au triste sire Jérôme Le Govain, que M. Bernstein garde ces saletés pour lui et ne les offre pas en malsain appât à la curiosité des foules. Les bouges ne manquent pas à Paris où l'on peut entendre ce langage et voir ces beaux gestes; il en existe de même à Bruxelles. Nous nous y rendrons plutôt que d'aller au théâtre si nous éprouvons le besoin de respirer de mauvaises odeurs.

Mais je le répète : tant que ces œuvres méprisables et funestes seront mises en scène avec le soin luxueux que leur réserva l'Olympia, et interprétées avec l'admirable talent de comédiens tels que MMmes Lély, Nelly Cormon, J. Leriche, MM. A. Calmettes, Monteaux, Darcey, Henri Roy et d'autres, le public se laissera séduire, secouer, emporter et, faisant fête aux acteurs, il aura l'air — CE QUI N'EST PAS, HEUREUSEMENT — d'applaudir et de louer l'auteur.

* * *

La Robe Rouge. — Dans tout le théâtre de M. Brieux, la *Robe rouge* est, avec *Blanchette*, la seule pièce à peu près bien faite. Elle obéit évidemment à la constante préoccupation démonstrative de l'auteur; mais ici le prêche est remplacé par une action suffisamment intéressante et naturelle. De plus, les caractères ne manquent pas plus d'authenticité possible que les personnages ne sont dépourvus de vie.

On a donc pris une fois de plus plaisir à la représentation de ce bon drame, bien charpenté, généreux d'intention, piquant de satires, spirituel par moment, et, à d'autres, empoignant. La magistrature et les erreurs d'orgueil entêté dont sont victimes

accusés ou plaideurs ont le don d'exciter l'antipathie. On le put voir encore lorsque l'Alcazar reprit cette *Robe rouge* avec les bons éléments de sa troupe habituelle : MM. Laurel, farouche et touchant en Etcheparre, Paulet, Bajart, en juges diversement ambitieux, Cueille en député exubérant. Mme Sylviac, qui fut de la création à Paris, réapparut sous les traits angoissés et énergiques de la malheureuse femme Etcheparre.

***

La Compagnie Sicilienne. — Il faut savoir gré à MM. Meer et Du Plessy de nous avoir donné l'occasion de connaître, après Paris qui vient de leur faire un enthousiaste succès, habilement préparé d'ailleurs, les artistes étonnamment personnels de cette troupe venue de Catane où elle joue les œuvres les plus célèbres des écrivains italiens, et spécialement des siciliens.

La nature exubérante du talent de ces acteurs, leur jeu d'un réalisme poussé à l'extrême, leur souci du naturel constant, la violence de leur mimique, de leurs mouvements favoris les désignent évidemment pour l'interprétation des drames frustes où les péripéties ne s'enchaînent que dans le but d'aboutir à un éclat saisissant, à une scène de meurtre, ou de mort, ou de bataille, ou d'horreur au cours de laquelle l'un des protagonistes trouve l'occasion de se dépenser dans un jeu d'une tragique recherche d'expressions et de gestes.

Les deux pièces principales qu'ils nous ont données : *Malia* et *La Morte civile* ont ainsi permis à Mme Mimi Aguglia de représenter, dans la première, les contorsions, les affres, les spasmes, les râles de quelques attaques d'épilepsie hystérique, à M. Giovanni Grasso de se tordre, dans la seconde, en des convulsions d'agonie, de grincer des dents, de raidir et de recroqueviller ses membres, de hurler de douleur parmi l'épouvante de l'agonie qu'un poison vient de lui couler dans le corps.

Tout cela est admirable d'imitation, saisissant d'horrible vérité.

Mais est-ce bien là de l'art ? Est-ce surtout cela que nous demandons au théâtre ?

Non. Pas plus que les grossièretés de langage des personnages de M. Bernstein, les violences des cas pathologiques simulés des acteurs siciliens ne doivent être encouragées. Tout cela est fait avec talent, objecte-t-on ? Oui. Mais lorsque la foule

sifflait récemment tel célèbre chirurgien qui lui exhibait les reproductions cinématographiques de ses opérations sensationnelles, tenait-elle compte de la perfection de l'appareil qui projetait les vues sur l'écran et même de l'indiscutable science du praticien qui avait ouvert les ventres, scié les membres avec la dextérité que reproduisaient fidèlement les images rapides?

Et puis ces épilepsies, ces agonies, même ces mouvements de foules, ces mimiques expressives et fébriles ne sont pas si spontanés, si naturels qu'on a bien voulu le dire. Il y a beaucoup plus de « métier », et d'habileté, de truc en un mot, dans le jeu de ces bons siciliens exubérants qu'ils n'en voudraient laisser croire. J'en crois trouver la preuve dans la répétition constante des mêmes gestes, des jeux identiques de physionomie, dans l'emploi très prémédité et très adroit des « effets ».

N'importe, même acquis à force d'adresse et de travail, ce talent est incontestable et surtout il est tout neuf pour nous et il nous révèle un aspect original de la conception dramatique chez cette race méridionale étonnamment éprise de tout ce qui touche au théâtre.

***

Raffles. — Voici enfin du théâtre reposant. Non que la pièce anglaise de MM. Hornung et Presbey ne nous procure aucune émotion forte; non qu'elle soit absolument irréprochable quant à la leçon que les moralistes à tout prix pourraient vouloir en tirer. Mais cette aventure est passionnante sans réalisme écœurant, mouvementée sans effervescence désordonnée et elle repose l'esprit parce qu'elle ne vise à agiter aucun problème abstrus, à défendre aucune thèse exceptionnelle.

Nous avions besoin de ce délassement pour clôturer un mois théâtral qui mit nos nerfs et notre pensée à de rudes épreuves.

Pendant quatre actes donc les auteurs de la pièce, amusante au possible, que voici, nous promenèrent dans le grand monde anglais où s'est faufilé, très sympathique d'ailleurs et très fêté, un de ces gentlemen-cambrioleurs dont la littérature nous a, en ces derniers temps. présenté quelques spécimens pris sur le vif à ce qu'il paraît.

Ce *Raffles* a toute l'audace élégante, le flegme imperturbable, l'adresse sympathique, et par instants même la jolie sentimentalité séduisante, mais aussi le cynisme déconcertant capables d'en faire un héros picaresque moderne digne des faveurs que la foule tous les soirs lui prodigue.

Il vole un collier de diamants, ce Raffles, et déjoue les ruses du détective mis à la recherche du coupable. Mais aussi, Raffles éprouve un attendrissement bien proche de l'amour pour la jeune fille de ses hôtes et cette tendresse partagée est peut-être la faiblesse qui le perdra.

Car Raffles est poussé jusque dans ses derniers retranchements par le policier et, pris enfin après une chasse passionsante, il se suicide à la cantonnade.

On le croît du moins. Mais il était dit que les auteurs voudraient satisfaire jusqu'au bout la sympathie des auditeurs haletants pour le séduisant héros, — et celui-ci sort tranquillement d'une horloge pendant que tout le monde cherche son cadavre dans la chambre voisine d'où est parti le coup de feu...

C'est endiablé, truqué comme une féerie, dramatique, amusant, adroit, inattendu et cela fait passer trois heures de véritable joie.

Mais aussi avec quelle perfection cette pièce n'est-elle pas jouée! M. André Brûlé, toujours applaudi à Bruxelles, a croqué avec tout ce qu'on peut attendre de brio, d'esprit, d'aisance, de chic, le rôle tout en nuances délicates de cet André Raffles créé du reste par lui au théâtre Réjane aux côtés de Mme Suzanne Avril qui a repris aux Galeries avec son autorité, élégante et ferme à la fois, celui de Mme Vidal. Mlle J. Delmar incarne une gracieuse et touchante Gwendoline, la miss aimable qui trouble un instant le cœur du gentleman de contrebande. M. Gildès est un imperturbable et rusé détective Bedford, M. Darnaud un digne et jovial lord Amersteth, M. Franck un sinistre chenapan bien campé. Bref tout le monde est excellemment à sa place et dans la peau de son personnage et la mise en scène est d'un luxe opulent et pittoresque qui fait du salon du château où opère l'habile Raffles une fête des yeux, un modèle de richesse et de confort.

* * *

Iphigénie. — Un soir, au théâtre du Parc, des artistes de la Comédie-Française vinrent, en une superbe représentation de gala, nous donner la primeur de la tragédie dans laquelle le poète Jean Moréas est revenu au mythe antique exploité naguère par Euripide, repris plus tard par Racine, utilisé souvent par d'autres de moindre importance.

M. Jean Moréas a écrit son *Iphigénie* pour le vaste théâtre de plein air des arènes d'Orange. Il est certain que l'œuvre devait

prendre sous le grand ciel et dans la lumière ardente une autre ampleur qu'entre les toiles peintes d'un décor étriqué. Néanmoins, ce fut une belle joie d'art que d'entendre des vers sonores admirablement dits évoquer la lamentable histoire de la fille infortunée de l'empereur ambitieux et serf de la volonté des oracles et de son peuple.

M. Moréas a traité le poème plutôt à la manière antique, plus grandiloquente et imprégnée de fanatisme religieux, qu'à la façon volontiers humaine, restreinte au souci sentimental et même verbal parfois qui est le fait d'un Racine. Il a du reste reconstitué le chœur, et les vers qu'il lui réserve sont précisément — surtout dans la bouche de Mlle Roch — parmi les plus beaux de la tragédie.

Citer M. et Mme Silvain dans les rôles d'Agamemnon et d'Iphigénie, M. Alb. Lambert dans celui d'Achille, et même Mme Aline Dudlay, malgré ses outrances de cris sans émotion, dans celui de Clytemnester, c'est dire l'excellence de l'interprétation de cette œuvre vraiment noble et belle.

***

Blondine et Guillot. — Le théâtre doit être ouvert à tout le monde, en ce moment surtout où Bruxelles, semblant craindre une disette prochaine, fait des provisions de théâtre, tout comme s'il n'en devait pouvoir jamais consommer assez. M. Fonson a pensé aux bambins. Et il entend les sauver du cinématographe ou des vulgaires pitreries. Et il a bien raison. Il a demandé à M. F. Wicheler d'écrire une pièce pour sa jeune clientèle. Et voilà comment est née, a été versifiée, a été mise en allègre musique et a été très joliment jouée cette féerique et merveilleuse aventure du petit paysan Guillot que la belle princesse Blondine rencontre dans la forêt. Le roi son père, le méchant, sépare les deux enfants ; mais une bonne action de Guillot lui vaut d'être doté par une fée d'une flûte enchantée grâce à laquelle il triomphera de tous les obstacles et conquerra la main de sa princesse.

C'est naïf, ingénu, très tendre mais tout joyeux aussi. C'est frais avec grâce et, enlevé avec entrain, cela constitue le plus joli, et aussi le plus amusant spectacle auquel, je l'avoue sans honte, je sais au moins une « grande personne » qui y a pris autant d'agrément que la foule des « gosses » accourus tous les jeudis dans la belle salle en or et velours du « Passage ».

***

Matinées classiques. — Molière avec les *Femmes savantes*, Racine avec *Britannicus* furent, ce mois-ci, offerts à l'admiration, toujours enthousiaste, du public de plus en plus fidèle des mardis littéraires du théâtre des Galeries. Que dire encore, qui n'a pas été dit, que j'ai publié moi-même, à cette place, de cette école d'éducation dramatique, non seulement toujours utile, mais dans l'occurrence éminemment nécessaire que M. Fonson a installée chez lui?

Les Femmes savantes, on a pu s'en rendre compte une fois encore, ont conservé ce mérite de toutes les œuvres de Molière : l'éternelle jeunesse, la vérité perpétuelle. Nos Armande, nos Bélise ne sont ni plus sympathiques, ni moins ridicules que celles qui se pâmaient aux paroles d'un Trissotin. Nos Vadius n'ont dépouillé que le costume et peut-être le bonhomme Chrysale compte-t-il plus de sages descendants que nous ne le voudrions croire.

Mlles Mitzi Dalti et Yvonne Boucher, M. Carnaylia et surtout M. Brunot se mirent en évidence dans une interprétation très homogène. Les deux premières furent les deux sœurs ennemies, d'un naturel parfait. M. Cornaylia, un acteur de qui le passé compta des triomphes aujourd'hui peut-être oubliés, mais mémorables en leur temps, conçoit Chrysale avec une rondeur simple et franche très sympathique. M. Brunot fit notamment de la lecture du sonnet une scène du comique le plus piquant.

Britannicus, ce fut le triomphe de Mlle Mad. Roch. Cette jeune artiste, de plus en plus admirée à Bruxelles où nous avons la bonne fortune de souvent l'entendre, est, je le crois, appelée au glorieux destin des plus grandes tragédiennes. Tout l'y prédestine : sa voix qui est bien la plus chaude, la plus sonore, la plus musicalement étendue qu'une femme puisse posséder, son masque émouvant, sa science de l'attitude, son don du geste à la fois éloquent et toujours gracieux. Elle fut une Agrippine de noble allure. M. Alb. Lambert fils prêta au personnage de Néron la majesté encore juvénile et l'élégance déjà hautaine, l'impérieux orgueil aussi, déjà cruel, que commande ce fils monstrueux des Césars.

Il faut signaler le superbe décor ingénieusement planté, digne palais fastueux d'un tout-puissant empereur.

***

Matinées Mondaines. — Enfin, les *Matinées Mondaines* allaient nous offrir un conférencier!

Et un conférencier qui s'appelait Jean Richepin. Le souvenir ému des belles heures passées à lire les strophes éblouissantes ou rudes de ce sonore marteleur de rythmes nous rendait sympathique à l'avance l'orateur promis.

Il vint. Mais il ne fit pas de conférence...

Ce ne sera donc pas encore pour cette fois-ci.

Ni pour la fois suivante. Car la fois suivante, ce fut M. Chastain qui parla, — pendant cinquante minutes — de Mme de Noailles et ne nous apprit guère sur son compte.

Donc M. Jean Richepin ne fit pas de conférence, mais il lut, avec quel voix prenante, chaleureuse, quel accent de communicatif enthousiasme ou d'irrésistible émotion, des poèmes de son livre déjà ancien de *La Mer*.

M. Marcel Angenot, au nom des Poètes belges, a-t-on écrit, ce qui est peut-être hasardé, et au nom des

Poètes chevelus, dispersés au parterre,

comme il le dit lui-même avec plus d'exactitude, lut au « Maître » une adresse rimée qui parut réjouir son destinataire. L'accolade confraternelle en fut l'exubérant merci, manifestation à laquelle s'associa la salle amusée.

Puis on chanta des mélodies et l'on récita des poèmes à la louange de la Mer, — et l'on but aussi entretemps de l'eau, de l'eau tiède, amère et colorée dénommée « thé » parce qu'elle se paye un shilling la tasse.

Au cours de la séance consacrée aux *Poètes de la femme*, Mlle Moréno (qui se mariait à Paris le lendemain) et M. Laurel récitèrent le poème dialogué que publia, il y a cinq ou six ans, M. Valère Gille, sous le titre de *La Corbeille d'Octobre*. C'est, en des vers frémissants de passion tour à tour attendrie, douloureuse, espérante ou consolée, l'éternelle redite des Amants qui se sont séparés, se retrouvent, hésitent à recommencer la belle aventure et repartent enfin ensemble au pays des songes bleus et des rêves adorables.

Bien que l'œuvre eût gagné à être quelque peu « jouée » et non pas simplement lue, on a goûté le charme romantique, la sérénité mélodieuse des alexandrins du poète.

Puis l'on a réentendu avec une joie enthousiaste la grande artiste qu'est Mlle Claire Friché. Sa voix a fait merveille, comme

on s'y attendait, dans des airs de *Werther*, de *Grisélidis*, de *Louise*.

*
* *

Le Cloître au Cercle Euterpe. — Continuant la série de représentations qu'il a organisées à l'occasion de son XXVe anniversaire, le Cercle Euterpe a eu la vaillance d'entreprendre la mise en scène du *Cloître*. L'audace ne fut point téméraire, puisque le résultat s'offrit digne des plus sincères louanges. On sait quelles difficultés s'attachent à l'interprétation de cette œuvre d'un tragique empoignant, mais très renfermé. Sous la direction de M. Jahan, qui connaît d'ailleurs le *Cloître* en ses moindres détails pour y avoir si souvent magistralement joué le rôle du prieur, les artistes de l'Euterpe sont arrivés à un ensemble en même temps qu'à une compréhension personnelle remarquables.

Il faut les en féliciter grandement; mais aussi il faut signaler le souci intelligent de ces Cercles qui aident à la révélation d'œuvres de nos écrivains, d'œuvres de totale beauté et de signification profonde, surtout comme le *Cloître*. L'accueil du public leur prouve du reste combien celui-ci est capable de goûter la splendeur de ce verbe frémissant et la portée de cet art somptueux.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

L'Estampe.

Au musée moderne. — Du 4 au 19 janvier.

Le public a tort de ne pas suivre plus assidûment les expositions de l'*Estampe*.

Il est manifeste que, dans ces essais d'eau-forte ou de pointe-sèche, l'artiste se laisse aller plus librement au caprice de sa fantaisie. On l'y trouve plus naturel, plus intime, moins préoccupé de tenue et d'effet à produire, sans doute parce qu'il attache moins d'importance à ces jeux de l'art qu'aux toiles qu'il

veut ou espère toujours définitives et sans reproche. C'est en de telles expositions que nous pouvons le plus aisément nous faire une éducation. Abandonné, livré sans arrière-pensée à toutes ses inspirations, l'artiste nous y dévoile les phases par où passe l'élaboration d'une œuvre; il n'est pas un coup de burin, pas un trait de pointe qui, par son indécision même, ne dévoile l'enseignement de l'essai tâtonnant. Par là l'artiste apparaît avec plus de franchise, manifeste plus clairement et sa faiblesse et les moyens qui lui permirent de transcrire son émotion et sa volonté,

L'eau-forte, au surplus, me semble un moyen d'expression, absolument complet. Elle a, sur la pointe-sèche, l'avantage de la puissance des valeurs qui parviennent à donner l'équivalence du coloris ; sur la lithographie elle l'emporte par la précision du trait qui laisse à la personnalité le don d'accuser sa forme.

Nous ne dirons rien, aujourd'hui, des œuvres de reproduction, quoiqu'il doive paraître injuste de passer sous silence des planches aussi fidèles, aussi respectueuses des originaux, aussi équivalentes de sentiment que celles d'*Auguste Danse*, de de *Mme Louise Danse*, de *Bracquemond*, de *Zilcken* et de *Mme Wesmaël*. Voyez « les Cygognes » d'après *Louis Dubois* ; toute la pénétrante poésie de solitude y est rendue ; le métier sévère et âpre de la toile est rigoureusement transcrit et c'est à peine si l'on regrette la couleur du créateur.

Mais quel coloris, quel modelé, quelle sonorité peut-on opposer aux eaux-fortes de *Braugwyn* ? Ici, la maîtrise atteint son apogée et l'on se demande quel mystère et quelles profondeurs ne pourraient rendre les traits larges et libres, les oppositions de clair obscur, les fouillis d'ombre et de lumière de ce puissant aquafortiste ! Et quel sens de la composition, quel art de la mise en page dans les « Hommes portant des fruits ». Il n'est pas de bas-relief où la plastique et le plan soient mieux accentués.

Henri Meunier, en un art moins sonore, plus mystique et plus paisible et soucieux avant tout du caractère impressionnant des paysages, réussit amplement dans sa volonté de voir les choses grandes et dramatiques. « Le Chaume », « Les Ornières » et « La Rafale » sont toutes trois à citer pour ce qu'elles nous communiquent avec la même intensité leur sentiment dominant; le premier, par son caractère de solitude triste, « Les Ornières » par la douleur de leur abandon et le poignant d'une nature brutale et rude ; « La Rafale » par un sentiment de crainte devant la catastrophe d'une nuée dramatique.

Dans un art plus simple, moins intellectuel, en un mot plus flamand et plus objectif, se classe, parmi les meilleurs, *Albert Geudens*, avec « La Madone » surtout.

Mais c'est incontestablement *Goya* qui triomphe, le sombre et cruel Goya, le Goya de l'ironie douloureuse. Toute l'Espagne, l'Espagne de l'inquisition et des passions, l'Espagne cruelle et sadique, sont rendues en souffrance et en amour, dans ces eaux-fortes où quelque chose de lubrique se mêle aux supplices et à la torture. Il n'est pas de livre où l'on puisse lire, plus exactement décrit que dans ces dessins, le caractère espagnol, lutte de chair et de mystère, de religion et de cruauté. Qu'une suppliciée relève seulement le manteau qui la couvre et la chair de sa jambe ou de son sein dénudés apparaîtra si voluptueuse, si potelée et si féminine, que l'on se sentira bien près du sadisme de ses bourreaux.

Je ne sais quel sentiment de révolte en même temps que d'attirance émane de ces dessins tumultueux et énigmatiques.

*
* *

Au Cercle Artistique.

Nous eûmes successivement les expositions très inégales de *Médard Tytgat* et *Hermann Courtens*, de *Mme Waxweiler*, *Mahaux*, *Félix Constant* et *De Biermal*, de *Mme Clara Voortman*, *H. Binard* et *Paul Leduc*.

Il y aurait bien des reproches à faire à leur sujet, quelques éloges aussi, mais à quoi bon ce geste de trop minutieuse justice.

Ne retenons que les plus méritants et parmi eux, *Herman Courtens* et *Paul Leduc*.

Le meilleur éloge à faire du premier, c'est que sa peinture ne rappelle pas trop directement l'art de son glorieux père. Ils ont bien tous deux, l'amour de la peinture grasse et savoureuse, mais leur vision diffère assez sensiblement. S'ils recherchent également la poésie du sujet, le père la perçoit surtout dans le paysage, le fils la devine principalement dans les intérieurs. Son métier ne le prépare guère à l'expression symbolique et pourtant il se soucie profondément du mystère des choses. Ce qui mieux est, il le rend souvent avec bonheur et exactitude.

Les années passent, par exemple, restituent fidèlement l'humble et mélancolique poésie de nos vieilles demeures fla-

mandes; la vieille qui passe de l'une à l'autre chambre, semble laisser, dans la première, la clarté du passé et pénétrer dans la seconde, d'un pas incertain, comme si elle avait conscience qu'elle tâtonne vers l'inconnu.

Il y a certes, là, un très bel effort d'intellectualité et une ample réussite de poésie plastique.

Mais pourquoi, oui pourquoi un aussi jeune artiste, si richement doué, nous trouble-t il dans notre admiration, par l'apparence d'une trop grande maturité? Il nous laisse quelque inquiétude, alors que des œuvres telles que *La Veuve*, l'*Enfant de Chœur* et *Les Années passent* doivent nous pousser vers les plus grands espoirs.

Je crois qu'il est peu de jeunes qu'il sera aussi intéressant de suivre dans leur évolution.

Quant à *Paul Leduc*, tout jeune également, que ne recherche-t-il, lui aussi, un peu de cette poésie qui fait le rayonnement d'une œuvre d'art. *Retraite heureuse*, moins heureuse peut-être au point de vue du coloris que pour son délicieux aspect de sérénité, faisait augurer de qualités qu'il semble avoir perdues dans la suite. Si le *Canal en hiver*, par sa rudesse voulue, échappe au reproche de matérialité, les autres toiles pêchent par la lourdeur. Elles n'ont ni air, ni vraie lumière; la facture et le métier pesants en font des choses massives, brutales et peu sympathiques.

Il faut la vérité, quelque dure qu'elle soit, à ceux qui sont aussi riches de moyens.

*
* *

Galerie Boute.

M. *Langaskens* est, nous dit-on, élève de Constant Montald. Il y a, en effet, une certaine affinité entre eux, mais — il faut le dire tout de suite — il n'y a point de similitude regrettable.

L'art décoratif les sollicite également et, l'un et l'autre, ils demandent à l'harmonie et à la beauté du coloris, plutôt qu'à la définition de quelque chimère, la valeur intrinsèque de leurs œuvres.

Mais même, en ce souci fraternel, ils diffèrent dans les moyens par lesquels ils cherchent à charmer l'œil. Montald s'attache principalement à la richesse et à l'harmonie des tons; Langaskens se complaît davantage dans le chatoiement et la recherche des couleurs heureuses, apparentées mais variées quand même.

GRÉGOIRE LE ROY.

Une Exposition d'Art belge en Pologne.

Pour avoir été révélé plus récemment à l'Europe occidentale que ne le fut celui des Danois, des Suédois, des Norwégiens, des Russes, des Roumains, l'art polonais n'en a pas moins soulevé une attention très vive. Ses origines remontent à bien des centaines d'années déjà, mais il prit un essor vraiment remarquable dans ce dernier siècle. Privés dès la fin du XVIIIe siècle de la liberté politique, les Polonais ont trouvé dans le développement de leurs facultés artistiques le seul moyen d'affirmer leur nationalité, de démontrer par des créations personnelles que « la Pologne existe toujours ».

La préoccupation constante de ce patriotisme a provoqué l'originalité des œuvres des grands poètes qui se sont succédé, depuis Mickiewicz jusqu'à Wyspianski. On la retrouve dans les romans historiques de Sienkiewicz, dans les mélodies émouvantes de Chopin, dans les créations des peintres, que ceux-ci évoquent le passé glorieux de la patrie, se complaisent dans le symbole, ou célèbrent dans leurs paysages le sentiment cruel, la beauté triste des champs tourmentés.

Tâchant avant tout de conserver le caractère national de leur art, les Polonais n'ont jamais, malgré les contraintes politiques, oublié les origines latines de leur culture. Ils n'ont jamais rompu les liens millénaires qui les unissent à l'Europe occidentale dont ils ont constitué jusqu'au XVIIIe siècle le rempart la séparant de l'Orient.

***

Aussi, au milieu de leurs propres soucis d'art, les Polonais n'ont cessé de s'intéresser à l'évolution de nos mouvements esthétiques.

Des revues littéraires transposent en polonais les œuvres marquantes des littératures étrangères. Le livre de langue française surtout trouve un grand nombre de lecteurs, de même que les périodiques littéraires.

Nombreux sont les jeunes peintres et écrivains venus étudier à Paris, parfois à Bruxelles.

Les livres d'auteurs belges notamment sont très appréciés en un pays où se sont trouvés d'habiles et fervents traducteurs de Maeterlinck, de Verhaeren, de Rodenbach, etc. Un des poètes les plus éminents de la Pologne, Z. de Przesmycki (Miriam), a

publié, il y a quelques années, une étude savante et très approfondie, de la poésie belge moderne de langue française.

***

Nos musiciens, les virtuoses comme les compositeurs, ont depuis longtemps récolté des lauriers dans les grandes auditions musicales de Varsovie. Mais les arts plastiques jusqu'ici n'avaient point encore pénétré dans ce pays hospitalier.

Or, cette lacune vient d'être comblée, grâce à l'initiative de M. L. Wellisch.

M. Wellisch a fait un long séjour à Bruxelles et a visité la Belgique entière. Il y a acquis une connaissance approfondie de l'art de nos peintres; il a noué parmi ceux-ci quelques solides amitiés.

M. Wellisch en est naturellement venu à partager cette idée tant de fois défendue par *La Belgique Artistique et Littéraire :* à savoir que l'art belge, tout en possédant un caractère national très prononcé, et parce qu'il possède ce caractère, a en même temps une importance pleine de signification pour les autres peuples. Et voilà comment beaucoup de nos artistes viennent d'avoir l'occasion de se faire connaître dans un pays où les ont accueillis des succès enthousiastes et d'appréciables bénéfices matériels.

Les difficultés ne manquèrent pas à M. Wellisch; mais il parvint néanmoins à réaliser son entreprise désintéressée et à organiser deux expositions d'art belge, l'une en Pologne russe, l'autre en Galicie d'Autriche. Il en prépare actuellement une série d'autres. Ses démarches et son influence ont acquis à cette cause si avantageuse pour nos peintres la Société des Beaux-Arts du Royaume de Pologne, à Varsovie, et celle des Amis des Beaux-Arts à Cracovie. L'une et l'autre disposent de vastes et luxueux palais excellemment situés dans ces deux villes qui sont l'une la capitale du Royaume, sous le gouvernement russe, l'autre le centre du mouvement artistique polonais.

M. L. Wellisch s'est mis en rapport avec le distingué peintre-graveur M. Henri Meunier et leurs efforts combinés ont abouti à rassembler une collection remarquable d'un groupe d'artistes représentant les différentes tendances de l'École belge contemporaine.

On put admirer là-bas des toiles de De Haspe, le chantre des forêts ardennaises et de Marcette, notre grand mariniste. V. Gil-

soul révéla la souplesse et la force, émouvante ou vigoureuse, de la terre flamande, de ses villes, de ses eaux mornes. Mme Gilsoul-Hoppe envoya quelques aquarelles choisies parmi celles qui consacrèrent ici son beau talent. De R. Wytsman, des évocations de la clarté limpide, de la lumière changeante dans lesquels se baignent nos paysages; de Mme J. Wytsman des coins de campagne dans le printemps en fleurs; de Delaunois des transpositions du mystérieux pays monastique; de Cassiers des vues chatoyantes de Venise voisinèrent avec les impressionnantes eaux-fortes de H. Meunier, avec un grand tryptique de Laermans synthétisant l'épique et simple beauté fruste de la vie paysanne, avec les natures mortes de Georgette Meunier, avec les visions orientales du coloriste Bastien.

F. Khnopff était connu de quelques collectionneurs polonais qui possédaient des reproductions de ses œuvres; il envoya cette fois d'originales pointes-sèches qui soulevèrent l'admiration : *La Crise*, les *Lèvres rouges* et ce troublant poème de l'*Indolence au pays du Rêve*.

* * *

Il est évident que nombre d'autres peintres eussent dû participer à ces salons. Mais M. Wellisch n'eut certes pas le dessein d'épuiser en une première expérience toutes les richesses de l'École belge moderne.

De plus il ne se cachait pas que beaucoup de nos artistes seraient hésitants devant le risque d'envoyer leurs toiles de prix dans un lointain pays tout secoué par l'orage révolutionnaire.

La preuve a été heureusement faite, et dissipera toutes craintes futures, que les tableaux ne courent pas plus de risques en Pologne qu'ailleurs. Au surplus les sociétés qui les accueillent les gardent avec soin et en garantissent aux exposants toute absolue sécurité.

Fort de ces premiers succès, M. L. Wellisch a fait inviter par le salon d'art le plus distingué de Cracovie la société des peintres-graveurs l'*Estampe* dont la récente exposition à Bruxelles fut un considérable succès.

Cette exhibition de l'art graphique belge aura lieu à Cracovie en mars prochain.

* * *

Il serait injuste de ne pas associer à la réussite des entreprises dont nous signalons ici le puissant intérêt, M. Krywult, directeur de la Société des Beaux-Arts du Royaume de Pologne. Il a présidé à l'excellent placement en belle lumière des œuvres envoyées. Des affiches spéciales, un catalogue très soigné ont assuré une fructueuse publicité à l'entreprise ; nombre de toiles ont trouvé acquéreurs.

Un grand journal hebdomadaire, *Le Suriet*, a consacré un numéro illustré extraordinaire à nos compatriotes. Tous les grands quotidiens polonais se sont occupés d'eux.

Certains critiques très autorisés, tels MM. Broniewski, Gawinski, Jaroszynski, ne se sont pas bornés à caractériser avec éloges la manière de chacun des exposants, mais ils ont émis de judicieuses idées générales sur le caractère essentiellement national de l'art belge. Et ils ont fait d'intéressants parallèles entre cet art et celui des peintres polonais.

Ce qui a surtout frappé ces critiques, c'est la grande science du métier dont les Belges font preuve ; c'est, en outre, la profonde culture intellectuelle dont les œuvres donnent l'impression; c'est la sérénité d'âme dont elles témoignent chez leurs auteurs, à l'encontre de la nervosité, de l'inspiration tourmentée des Polonais. Ceux-ci se montrent toujours avec angoisse à la recherche d'un idéal qu'ils ne semblent même pas définir, mais qui ne serait probablement rien d'autre que la possession d'une quiétude de vivre, de travailler, de penser dans le calme prospère d'une situation politique enfin apaisée.

La différence entre l'art des peintres belges et celui des peintres polonais se réduit peut-être à l'expression de la différence entre la liberté heureuse d'une nation et l'oppression de l'autre sous les fatalités politiques.

Les artistes n'expriment-ils pas l'âme de leur pays, l'esprit de leur temps? Et pour cela ne serait-il pas édifiant pour nous de pouvoir apprécier à notre tour l'art des peintres polonais, ces douloureux citoyens d'un royaume dont les destinées ne sont pas sans analogies avec les nôtres, mais qui n'eurent pas la chance de conquérir l'affranchissement qui nous a libérés?

MOTYL.

LES CONCERTS

Troisième concert Durant : Beethoven (12 janvier). — Concert Thieffry (15 janvier). — Michel de Sicard (17 janvier). — Troisième concert Ysaye : *Pablo Casals*, *Guilhermina Casals-Suggia* (19 janvier). — Lieder-Abend : Miss Brema (22 janvier). — *Récital Marcel Laoureux et Marie Teirlinck* (23 janvier). — *Première séance de musique de chambre* : Cercle Piano et Archets : Emile Bosquet, Emile Chaumont, Léon Van Hout, Joseph Jacob (24 janvier). — *Deuxième concert populaire* : Le Paradis et la Péri, de Schumann (26 janvier.)

La fête de Noël et la tuile du premier de l'an ont quelque peu entravé la coulée musicale, et nous n'avons ce mois que quelques concerts dont nous devons compte à nos lecteurs. Patience ! on se presse déjà pour le mois prochain ; une avalanche se prépare et heureux qui se pourra garer des quantités sonores amassées chez nos petits professeurs désireux de se produire devant leurs élèves. Quant à nous, nous n'échapperons pas, c'est la loi, c'est le devoir.

En tous cas nous avons eu quelques compensations que nous soulignerons sérieusement.

La question de « La Salle » est-elle résolue ? Pour notre part, nous ne le pensons pas.

L'inauguration de la salle du cercle « Patria », rue de la Chancellerie, n'est qu'une solution de pis aller ; l'acoustique y est parfaite, mais le manque de profondeur de la scène, afin d'y placer orchestre et chœurs, l'absence d'un orgue, l'absence presque totale de gradins et en plus l'exiguïté du local pour nos grandes auditions sont autant de lacunes à combler. L'officiel *doit* s'en mêler et ce, à bref délai, et nous avons foi si pas en la ville de Bruxelles, en la largeur d'idées de notre Ministre actuel des Beaux-Arts qui, jusqu'ici, a fait beaucoup dans la voie, étant donné les ressources mises à sa disposition.

Le premier concert public donné à « Patria » nous ramenait le violoniste *Michel de Sicard*, qui nous fut présenté cette fois dans des conditions absolument favorables et sous les auspices

du très grand artiste Eugène Ysaye dont l'orchestre, sous une direction surprenante de caractère et de vivante interprétation, a accompagné les trois concertos de *Bach* (*mi* majeur) ; *Mendelssohn* (*mi* mineur) et *Saint-Saëns* (*si* mineur) comme peut-être jamais à Bruxelles on n'a accompagné. Ysaye connaissant à fond les œuvres, a suivi l'interprète sans une défaillance, faisant obéir les musiciens sous la magie de sa volonté et de sa science.

Michel de Sicard est un second Sarasate avec des qualités en plus, au point de vue art, ce qui est, nous semble-t-il, assez appréciable ; son joli coup d'archet, sa pureté de son, sa virtuosité se joignent à une sonorité distinguée, du mordant, de la nervosité et du style.

Le lendemain nous réservait une de ces joies artistiques, une de ces fêtes inoubliables et ce, par suite de cette chère destinée, qui avait peut-être volontairement semé un épais brouillard sur la Manche et retardé l'arrivée de Pablo Casals. Eugène Ysaye l'a remplacé dans la première partie de la répétition et le lendemain le plus grand d'entre les grands violoncellistes, M. *Pablo-Casals*, complétait le programme. Mais procédons par ordre et commençons par la « Symphonie inachevée » (*si* mineur) de *Schubert*, débordante de grâce et de douleur, qui a été une révélation pour bien des auditeurs ; cette création était due aux soins et au charme fluidique dépensés par notre premier capellmeister. Quand descendant d'un sommet pour en gravir un autre *E. Ysaye,* au pied levé a entamé le « Concerto en *si* mineur » de *Saint-Saëns*, il fut maître et roi tout à la fois, dominant de son art transcendental, de ses capacités (auprès desquelles un défaut, tel le genou de Michel-Ange au Vatican, n'est qu'un point glorieux de comparaison) toute une race, tout un monde lui rendant une faible part de son âme dépensée largement pour des ingrats, qui sait ! mais aussi pour une élite qui le comprend.

Un autre interprète-titan *Pablo Casals*, avec le concours de Mme *Guilhermina Casals-Suggia*, ont, à eux deux, fixé à jamais la tradition d'une œuvre nouvelle, un concerto pour deux violoncelles, op. 69 de *Em. Moor*, où des difficultés quasi-insurmontables ont été vaincues dans cette première audition ; on se demande si d'autres artistes nous la feront jamais entendre, surtout après cette perfection et cette envergure de style ; cette œuvre, d'ailleurs d'un haut mérite, a été accueillie avec enthousiasme et se recommande par sa belle ligne, son originalité et ses rythmes curieux.

Pablo Casals a tout le tempérament de sa belle Espagne colorée passée au crible de la rêveuse Allemagne, avec Goethe, Schiller, Heine; Klengel, le vieux maître de Leipzig, n'y est-il pas aussi pour quelque chose ?... D'ailleurs cette sonorité exceptionnellement douce, pure et égale, semble tenir à la fois d'un instrument à archet et d'un instrument à anche ; jamais on ne se rapprocha autant de la voix humaine et quelle éloquence, quelle émission, quelle diction; en parlant de Casals on se croirait pour la forme sous le charme d'un Anatole France, pour le fond, d'un Ibsen.

Sa jeune femme n'est pas moins délicieusement prenante par le charme qui l'enveloppe; une atmosphère de profonde artiaité, d'enthousiasme, semblait flotter dans la salle où ces deux âmes vibraient à l'unisson pour la plus grande gloire du beau.

Le « Waldesruhe » de *Dvorak* fut, sous l'archet de M. Casals, une oasis bienfaisante après un poème symphonique inaudit intitulé « Souvenir », de *Vincent d'Indy*, où l'auteur se promène dans des ondulations philosophiques compliquées, encadrées de murmures d'ondes sonores parallèles, un peu au hasard des tonalités ; le tout relevé d'une orchestration savante et construit sur des phrases inspirées. « Quatre Ouvertures », péchés de jeunesse, de *R. Wagner*, n'ajouteront rien à la renommée de l'auteur de la tétralogie ; elles ont fait sourire certains, ont mis d'autres dans une joie folle de triomphe ironique ; ces deux excès sont inutiles. Il y avait d'abord « König Enzio », un bon devoir d'écolier se rappelant ses classiques; « Polonia » annonce le « Vaisseau Fantôme » en miniature, avec des naïvetés italiennes à forte dose; « Christoph Columbus », de loin la meilleure des quatre ouvertures, nous fait pressentir, en deux thèmes, l'entrée au Walhall et le glaive de Siegmund; le finale tombe dans la banalité; enfin, « Rule Britania », dans une note patriotique, est un travail de plus d'effet que de grandeur.

***

Nombreux public, peu soucieux de musique de chambre, même de musique; le tout-Ixelles, ravi d'applaudir ses enfants... d'art, s'était donné rendez-vous à la Grande-Harmonie. Nombre et qualité sont deux choses difficiles à réunir; la nouveauté ne brillait pas au programme de ce concert, donné par *Mlle Alice Thieffry*, une cantatrice faisant montre d'une bonne intention de dire, mais dont l'interprétation fantaisiste convien-

drait mieux à l'opérette qu'aux oratorios et aux œuvres de Gluck; le trac lui enlevait-il ses moyens? Mais le médium et la demi-teinte n'existaient pas; pour l'avenir, des « Variations de Proch », *libera nos Domine!*

Le pianiste *Janssens* a mis en parfaite valeur le très heureux arrangement, par Brassin, de « l'Incantation du feu », de *Wagner;* « Jour de Noce », de *Grieg*, et la « Polonaise », en *do* dièze mineur, de *Chopin*, lui ont valu un succès de pianiste de bonne école et d'interprétation juste.

MM. Cocozza, violoniste, et Cholet, violoncelliste, prêtaient leur concours à cette soirée, ainsi que M. Wellens, accompagnateur.

***

Le très long programme du 3me concert *Durant* se composant de la « 1re Symphonie » et de « l'Héroïque », du « Concerto en *mi* bémol » pour piano, et de la « Fantaisie pour piano, chœurs et orchestre », de *Beethoven*, a, malgré cela, obtenu son succès habituel. Est-ce le local, sont-ce les instrumentistes, mais il nous a semblé que la puissance de sonorité eût dû être plus volumineuse : cela porte peu; certains exécutants devraient aussi être remplacés pour atteindre la perfection. A part cela, la ligne et les nuances étaient sagacement observées, et le soliste *Arth. Degreef* n'a pas failli un instant à sa réputation, malgré l'instrument trop métallique mis à sa disposition ; son jeu, tour à tour perlé et puissant joint au souci du rendu de l'œuvre nous ont fait goûter une fois de plus l'admirable « concerto » en *mi* bémol de Beethoven.

La valeur intrinsèque de la « Fantaisie pour piano, chœurs et orchestre » n'était pas de grande portée; au point de vue de la curiosité, l'intérêt a suppléé à la qualité.

Nos sympathies vont à M. Durant pour la belle œuvre à laquelle il s'est voué, propagande intelligente qui ne manquera pas de porter ses fruits.

***

Savez-vous ce que c'est qu'un *Lieder-Abend*? Oui, c'est un récital de chant. Soit, c'est un récital de chant, et pourtant, le mot Lieder-Abend dit plus Les Allemands veulent désigner par là, une soirée où l'on chante des *lieders*, autrement dit, des mélodies.

Mon idée peut vous paraître ridicule, mais j'écrirai pourtant

ce que je pense, car quoiqu'en puissent dire les fervents échafaudeurs de systèmes, et leurs doux et confiants adeptes, écrire ce que l'on croit être vrai, est encore le plus sûr moyen de commettre le moins de sottises.

Tout cela pour vous demander si vous ne trouvez pas que le terme Lieder-Abend, a quelque chose de familier, d'intime, un je ne sais quoi qui invite, et qui promet un accueil amical. Il est vrai que j'ai parfois de si singulières et fantasques pensées! Le « Lieber-Abend », que donnait *Miss Bréma*, m'accueillit très cordialement, ce qui prouverait peut-être que j'ai raison de ne pas abhorrer les « Lieder-Abend ». Il est vrai que Bréma n'était pas seule et qu'elle était secondée par *Miss Spencer* et *MM. Elwess Braun*, *Janssens* et *Lauweryns*. Mais le succès n'est pas dû à eux seuls, quoiqu'il n'y ait rien eu à leur reprocher. Ce succès est en partie dû à ceux qui n'étaient pas dans la salle, mais à qui vont beaucoup de nos applaudissements. Ces fameux absents se trouvent cependant au programme, ce sont les auteurs. Ah! Brahms, c'est à toi surtout que va mon admiration, et cette admiration qui s'échappe de toutes les âmes, t'enveloppe, t'inonde comme une pluie d'or; cette pluie ne cessera qu'après l'achèvement de son œuvre merveilleuse : lorsque tes traits se découperont désormais en l'or le plus pur, dans toutes les imaginations, comme jadis se détachaient sur le ciel bleu de la Grèce, les marbres blancs de Praxitèle.

Ses deux cahiers de « Liebeslieder » sont deux superbes œuvres. La version française des vers allemands est extrêmement bien faite Le traducteur est un artiste. La translation de pensée en une autre langue, est une chose passionnante, intéressante au plus haut degré. Mais la traduction parfaite des idées est-elle réalisable ou non? Grave question que je suis tenté d'effleurer ici ; toutefois la place me manque.

Je ne puis cependant pas passer sous silence une jolie strophe comme celle-ci :

Le houblon vert serpente sur le sol.
La belle jeune fille est triste,
Eh! verte tige, pourquoi ne t'élèves-tu pas vers le ciel?
Eh! jolie fille, pourquoi as-tu le cœur si lourd?
— Comment se dresserait la tige à laquelle nul tuteur ne prête [son appui?
Comment se réjouirait la jeune fille loin de son bien aimé?

A part quelques lourdeurs faciles à corriger, n'est-ce pas charmant? Miss Bréma, et les artistes qui l'accompagnaient ont rendu à merveille cette poésie, profonde sans en avoir l'air, toujours mystique et rêveuse. Très beau aussi « Todesschnsucht » de *J. S. Bach.* et le « Tom der Reimer » de *C. Loewe.* On sent la différence qui existe entre ces mélodies et celles des provinces de France, que M. Julien Tiersot, le savant amateur de folklore, a fixées par écrit et réunies dans un intéressant volume très estimé par tous les bons Français. Cela me rappelle l'ouvrage de M. E. Closson qui en fit de même pour les chansons de notre pays, et qui sont, elles aussi, bien naïves, bien simples et très touchantes. Les chants populaires anglais furent également évoqués au cours de cette soirée, qui, nous devons le dire, nous laissa une très bonne impression. Nous félicitons encore une fois tous les exécutants : Miss Bréma charme par sa voix puissante, chaude, expressive, sa mimique et son geste d'allure simple et grande, tout à la fois : et ses partenaires ont contribué à rendre l'ensemble parfait.

* * *

L'occasion d'entendre la sonorité d'un piano à la salle Patria nous a été fournie par un jeune, *M. Marcel Laoureux;* est-ce le jeu de l'artiste, est-ce la salle qui est cause de notre appréciation, mais l'idéal nous semble loin d'être atteint. C'est cru et froid, d'une sonorité plutôt brouillée, mais attendons encore et espérons. La « Fantaise chromatique et Fugue » de *Bach* et le « Prélude choral et Fugue » de *César Franck* nous révèlent chez M. Laoureux de bons doigts, du mécanisme, mais un phrasé écourté, peut-être par l'émotion, et peu d'expression : défauts de jeunesse qui pourront disparaître avec la compréhension virile, si la culture intellectuelle marche de pair avec le savoir, ou si le génie s'éveille en ce terrain matériel bien préparé.

Mlle Marie Teirlinck possède une voix qui ne manque pas de dons naturels et nous ne voulons voir quelques écarts de justesse qu'en la mauvaise idée de s'éloigner trop du piano accompagnateur; la chaleur, la passion ne feraient pas mal chez cette débutante.

* * *

Le lendemain, fête d'art qui nous rappelait par deux des exécutants les inoubliables succès de feu le quatuor Ysaye, tué par le public vraiment impardonnable dans son indifférence

inexplicable. Le cercle « Piano et Archets de Bruxelles », composé de MM. *E. Bosquet*, pianiste, *E. Chaumont*, violoniste, *L. Van Hout*, altiste et *J. Jacob*, violoncelliste serait arrivé au sommet de la perfection si l'éclat et la résonnance de la salle d'armes de M. Desmet, rue la Loi, n'avaient un peu compromis certains passages. « Quatuor en *ut* mineur » de *Brahms*, « Trio » pour violon, alto et violoncelle, op. 9. n° 2 de *Beethoven*, et « Quatuor en *mi* bémol » de *Schumann* ouvraient cette série de séances du plus haut intérêt que nous ménagent ces quatre vrais artistes chez qui le rythme, l'unité, l'ensemble et l'extrême souci de beauté, la perfection technique et l'inspiration communiquent aux auditeurs le frisson d'art si rare et si nécessaire cependant à une époque où tant de musiciens bousculent si peu d'artistes.

* * *

Le deuxième Populaire a mis tous ses soins au « Paradis et la Péri », l'oratorio pour chœur, soli et orchestre de *Schumann* et la baguette calme et sage de *M. Sylvain Dupuis* convenait à ce genre de musique toute ailée de douces mélodies, tantôt humaine dans la sérénité de la nature, tantôt idéale et éthérée dans les aspirations d'au-delà de la pauvre demi-divinité cherchant de quoi racheter sa faute pour entrer en possession du bien suprême et infini.

Toujours est-il que cette très belle partition pas plus que celle des « Béatitudes » de *C. Franck* n'atteint le but proposé; *Gluck* et *Bach* se sont élevés plus haut. *Schumann* n'a pu s'abstraire de son romantisme très appréciable d'ailleurs.

Mme Croiza, une incomparable artiste, a chanté le rôle de l'ange avec le style et l'allure que cette excellente pensionnaire de la Monnaie apporte dans toutes les créations qui lui sont confiées. *M. Lafitte*, excellent comédien et chanteur impeccable, scandait peut-être trop les pages écrites pour le récitant; la Peri c'était *Mlle Symiane*, dont la voix claire et pure n'a pas ému. Les autres solistes, le chœur et l'orchestre ont apporté un ensemble peu commun et le chef, M. S. Dupuis, mérite de grands éloges pour la sobriété, le tact et le goût correspondant à l'œuvre de Schumann un peu surfaite, mais qui était une initiation pour la génération actuelle.

Chose curieuse, Schumann a conçu en musicien purement germanique cette œuvre dont le titre semblait évoquer des mélodies orientales.

EUGÈNE GEORGES.

MEMENTO

Correspondance. — Nous avons reçu ce billet de M. Albert Mockel :

Cher Confrère,

« Le mot *spiritufacture*, employé dans mon conte de ce mois, ne m'appartient pas. Charles Van Lerberghe l'avait inventé, et nous en usions parfois lorsqu'il me communiquait un manuscrit.

» Merci et cordialement à vous.

» ALBERT MOCKEL. »

***

Errata. — La 36e ligne de la page 219 de la présente livraison doit être lue comme suit : « l'expression la plus intense par où manifester... »; à la 1re ligne de la page 215 lire : *De viris illustribus.*

***

Mlle Maria Biermé vient de bénéficier à son tour de la sympathie de M. le ministre des sciences et des arts pour les écrivains belges. Notre collaboratrice recueille la succession de feu M. Grafé, qui faisait le cours de littérature française à l'école normale de Fragnée (Liége).

***

Concerts Ysaye. — Le 4e concert d'abonnement aura lieu dans la salle Patria, le dimanche 9 février, sous la direction de M. Fritz Steinbach, directeur du Conservatoire et des concerts du Gurzenich de Cologne, et avec le concours de M. Alfred Cortot, pianiste, professeur au Conservatoire de Paris. M. Cortot jouera le concerto en *ut* mineur, de Beethoven, et les variations symphoniques, de Franck; le programme symphonique comprend la 5e de Beethoven, l'ouverture de *Coriolan* et celle du *Vaisseau Fantôme.*

Pour satisfaire à de nombreuses demandes, la répétition

générale aura lieu le samedi 8 février, à 4 heures, et le concert le dimanche à 2 1/2 heures.

Places chez Breitkopff, Montagne de la Cour.

* * *

Concerts Durant. — Le 4e concert historique sera donné au Musée Communal d'Ixelles, avec le concours de M. Mathieu Crickboom, violoniste, le dimanche 2 février, à 2 1/2 heures.

Répétition générale le samedi 1er février, à 8 1/2 heures. Au programme : L'ouverture de Freyschütz et celle d'Euryanthe de Weber ; le Concerto de violon ; la Réformation, symphonie et le Scherzo du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn.

Location : Maison Katto, 46-48, rue de l'Ecuyer ; Maison Desuyck, 127, chaussée d'Ixelles.

* * *

Concerts Populaires. — Le troisième concert d'abonnement, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. Misha Elman, violoniste, est fixé au dimanche 16 février. Le programme sera publié ultérieurement.

* * *

Nos Gloires et nos Ecoles. — Le développement d'une phrase cueillie dans l'œuvre de Maurice Maeterlinck a été proposé comme sujet de composition française à des élèves d'un de nos établissements d'instruction supérieure. Il s'agit de jeunes gens de 18 à 20 ans, sortant des athénées, collèges, instituts. Or, un tiers de ces élèves orthographièrent défectueusement le nom de leur compatriote universellement célèbre, faisant varier ce nom de *Materlink* jusqu'à *Maerteling*. La preuve était manifeste que beaucoup d'entre eux n'avaient jamais entendu, même vaguement, parler de l'auteur de la *Vie des Abeilles*. Il s'en trouva un pour le désigner par cette édifiante périphrase : « l'auteur du livret de l'opéra célèbre *Pelléas et Mélisande* »; c'est tout ce qu'il savait de lui...

Mais en « Poésie », en « Rhétorique », ces pauvres jeunes gens ont été naguère condamnés à apprendre et réciter par cœur leur Boileau tout entier, le récit de Théramène, et des fables de Lafontaine au sens profond desquelles ils ne comprenaient d'ailleurs rien...

* * *

M. Paul Spaak, l'auteur applaudi de *Kaatje*, est le lauréat pour 1908 de l'Académie Libre (fondation Edmond Picard).

***

Aimable attention... — Mme Séverine est venue conférencier au Cercle Artistique et Littéraire. Mme Séverine a parlé des « Poétesses françaises contemporaines » et deux récitantes ont « illustré » cette série de brèves et banales biographies parlées.

Mme Séverine a offert à l'admiration d'un public clairsemé Mmes Nicolette Hennique, de Régnier, Edm. Rostand, de Noailles, Delarue-Mardrus, Hélène Picard, Cécile Périn, Ch. Normand, Andrée Cortis, Catulle Mendès. Soit. Mais puisque Mme Séverine ne bornait pas son palmarès aux « poétesses françaises », mais par l'intervention de Mmes Marylie Markowitch, Jeanne Siekenwicz, etc., l'étendait aux poétesses « de langue française », la politesse envers ses hôtes, à défaut d'autre sentiment, eût pu suggérer à Mme Séverine la pensée de se rappeler qu'en Belgique quelques femmes ont écrit des poèmes non dédaignables ?...

***

Aux artistes. — Dans quelques mois, il y aura 25 ans que fonctionne à Ixelles une œuvre des plus intéressantes : « Le Denier de l'Instruction, » sous la Présidence d'honneur de M. Fernand Cocq, Echevin de l'instruction publique.

Cet organisme a pour objet la protection des enfants nécessiteux fréquentant les écoles communales. Pendant toute l'année, le Denier de l'Instruction leur fournit un repas complet et substantiel. Lorsque la bonne saison arrive, il envoie ses petits protégés au grand air. Les services rendus par cette œuvre sont très importants et ceux qu'elle sera appelée à rendre dans l'avenir seront plus considérables encore à raison de l'accroissement de la population scolaire. Il faut donc créer de nouvelles ressources. C'est dans ce but que « Le Denier de l'Instruction » saisit l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire pour organiser une grande tombola.

Selon la tradition, le concours des artistes est demandé. Leur générosité habituelle assure d'avance leur précieuse collaboration. D'ailleurs une heureuse innovation a été apportée à la tradition qui se montrait peut-être exigeante à l'égard des artistes.

En vue d'honorer ces derniers, le Comité de l'œuvre a décidé

qu'un tirage au sort aurait lieu parmi les artistes (professionnels) et qu'une somme importante serait consacrée à l'achat d'une œuvre de celui dont le nom sortirait de l'urne.

Afin d'éviter aux donateurs le désagrément très compréhensible de voir leurs œuvres échoir à des profanes, chacune de celles-ci sera évaluée et le gagnant aura le droit de choisir entre l'œuvre et sa contre valeur en argent ; celle-ci sera fournie par des acquéreurs recrutés par le Comité.

Une exposition des Œuvres d'Art aura lieu dans un local spécial, chaussée d'Ixelles. Toutes ces mesures nous paraissent excellentes et de nature à engager vivement tous les artistes à participer à cette entreprise éminemment sociale et humanitaire. Les adhésions devront être envoyées avant le 15 février prochain à M. Flagey, Conseiller communal, Président du Comité organisateur de la tombola, 191, Chaussée d'Ixelles.

Jusqu'à présent des œuvres de Julien Dillens, Henry Meunier, Jean Mayné, Emile Vauthier, Hœterickx, Jean Herain, Uyttersschaut, Albert Dillens, Georgette Meunier, Laermans, Middeleer, Elias, Witerwulghe, etc, sont promises.

***

Les artistes belges à l'étranger. — A rapprocher de ce que nous publions sur l'Exposition des peintres belges en Pologne :

Le prochain Salon annuel de Hanovre, qui s'ouvrira le 24 février pour fermer le 1er mai, réunira, cette année, un nombre assez considérable d'œuvres belges.

On y verra, en effet, plus de soixante-dix tableaux et une douzaine de bronzes, œuvres de nos artistes les plus réputés, qui formeront une section générale belge. Cette distinction, non prévue par le règlement de ce Salon dont l'importance s'accentue d'année en année, fut accordée à nos artistes grâce à l'heureuse activité de notre confrère Alfred Ruhemann, qui, depuis une dizaine d'années, s'est fait, par ses écrits et ses expositions, le héraut de notre gloire artistique.

BIBLIOGRAPHIE

Journal de l'Université des Annales (hebdomadaire, 51, rue St-Georges, Paris). — L'idée de cette Université où des maîtres éminents font à un auditoire en majeure partie composé de jeunes filles, des conférences d'Art de Sciences, de Littérature, etc., était excellente. En peu de temps Mlle Yvonne Sarcey, qui est devenue du reste la femme de M. Brisson, le distingué critique et directeur des *Annales politiques et littéraires*, l'a menée à un tel succès qu'il a fallu cet hiver installer l'organisme dans un vaste et superbe bôtel.

Les conférences presque quotidiennes y attirent une foule attentive. Mais Mme A. Brisson a voulu mieux encore et a fondé une publication où sont insérées les sténographies de toutes les leçons données à l'Université. Des illustrations et des notes biographiques précieuses en accroissent encore l'intérêt.

C'est ainsi que nous pouvons lire les belles études de M. Funck-Brentano sur la Famille [illegible]ie, de M. Aug. Dorchain sur Musset, de M. Paul Doumer sur l'Amérique, de M. Louis de Fourcaud sur Schumann, de M. Frédéric Masson sur Napoléon, de M. Maurice Maindron sur l'Allemagne, de M. Adolphe Brisson sur Musset, de M. Georges Claretie sur Rabelais et Montaigne, etc.

Bref ce *Journal* de l'Université des Annales constitue une précieuse encyclopédie de véritable et sûre érudition.

* * *

Chez Ollendorff :

Claude Farrère : *Mademoiselle Dax, jeune fille* (Un vol. in-18 à fr. 3 50). — A la première page du livre, bien pieuse, bien douce, bien calme, Mlle Dax se confesse au vieil abbé, ami de sa famille. A la dernière, désemparée, abimée dans son désespoir et son angoisse, une nuit, sur un banc du quai désert, elle écoute les paroles d'un passant miséricordieux à sa détresse en larmes en même temps que tenté par sa beauté mélancolique. Et Mlle Dax suit l'inconnu qui lui promet de l'aimer...

Il ne s'est écoulé cependant que deux mois entre cette première heure paisible et la minute de fatal abandon au sort détestable. Mais en ces deux mois, la vie a fait de la fillette une femme et lui a révélé avec l'amour déçu, avec la tendresse vaine, avec la bonté inutile, avec la confiance trahie, avec l'espérance impossible, toute la cruauté injuste du destin. Mlle Dax est élevée sans affection par des parents préoccupés uniquement de la prospérité de leur opulent négoce Sans amie, sans relations, Mlle Dax s'éprend du premier jeune homme que le hasard met sur son chemin au lendemain de la peur affreuse qu'elle eut de devoir se laisser par force épouser par le prétendant sans amour qu'on lui destinait.

Mlle Dax donne naïvement son cœur et croit un instant en recevoir un autre tout aussi fidèle et fervent, en échange. Elle est vite désabusée et son rêve à l'aile brisée dégringole de trop haut pour ne pas se détruire irrémédiablement au bas de la chute.

M. Cl. Farrère est resté le troublant conteur de l'*Homme qui assassina*, le merveilleux styliste des *Civilisés*. Le charme et la vigueur sont à la fois les qualités essentielles de celui-là des romanciers de l'heure présente sur qui doivent se fonder les plus belles espérances. Et surtout il donne à ses livres un piment d'originalité un peu mystérieuse qui est bien sa note vraiment personnelle et rare.

* * *

Au Mercure de France :

M. G. Wells : *Une Utopie moderne* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Le titre suffit à indiquer que l'auteur n'ajoute qu'une foi médiocre au succès des idées qu'il expose ou qu'il propose. C'est l'aboutissement logique des doctri-

nes d'un esprit étonnamment ouvert, personnel, inquiet de nouveauté autant que de perfection et qui s'arrête à considérer les moindres questions sociales et politiques, capables d'intéresser son époque et ses contemporains. Les écrits de ce genre, qui débutèrent par les retentissantes *Anticipations*, ont fait le plus sûr de la renommée de Wells, que ses romans fantastiques popularisèrent par ailleurs.

En traçant cette fois le gigantesque tableau d'un monde nouveau tel qu'il lui apparait entre tous souhaitable, l'auteur a visiblement cherché à s'éloigner le moins possible du domaine des choses réalisables.

Mais parmi les spéculations les plus graves, au milieu des jeux rares et compliqués de la philosophie et de l'imagination, le conteur visionnaire ne disparait pas tout à fait : d'où le côté narratif, toujours amusant, de ce livre.

***

Marcel Réja : *L'Art chez les Fous* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — En reproduisant les multiples dessins, les écrits en prose, les poèmes même, les lettres qu'il a découverts chez des aliénés, l'auteur n'a pas eu seulement pour but la publication de documents d'une curiosité souvent douloureuse; mais il a entendu contribuer, documents probants à l'appui, à l'étude souvent faite des rapports plus ou moins intimes entre le génie et la folie.

Son livre est, à ce titre, d'un rare intérêt psychologique et physiologique à la fois.

***

Léo Larguier : *Jacques* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Voici une forme littéraire fort négligée par les poètes de ce temps. Elle n'est pas sans mérite; mais le souvenir de quelques chefs-d'œuvre illustres en rend la perfection difficile. Il s'agit du long poème formant le récit de toute une aventure vécue, de toute une vie même.

Jacques, que son auteur avait eu l'intention de dénommer une « églogue épique » est le récit en quelques 3 ou 4,000 vers du roman sentimental d'un jeune paysan cévenol venant vivre à la ville; pages rustiques d'une part, inspiration toute moderniste d'autre part; romantisme ici, réalisme là-bas. Mais en tout cas, personnalité incontestable et, baignant toute l'œuvre, une sereine philosophie, et l'amour, transcrit avec séduction, des beaux paysages alpestres, des lacs lombards, des sites campagnards des Cévennes.

***

Victor-Emile Michelet : *L'Espoir merveilleux* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — L'auteur n'avait plus rien donné depuis qu'il publia la *Porte d'or* qui lui valut le prix Sully-Prudhomme l'année de sa fondation.

Voici aujourd'hui le recueil des *Poèmes* qu'une inspiration d'un grave mais apaisé classicisme lui a suggérés. M. V. E. Michelet n'entend rien innover ni révolutionner dans les pures traditions du Parnasse et, en sacrifiant à une Muse sereine et sage, il écrit une œuvre d'une beauté peut-être froide mais majestueuse.

Au Monde Illustré :

Headon-Hill : *Sous peine de mort!* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — C'est fou, c'est invraisemblable, cela ne tient pas debout et malgré cela on dévore le livre tout d'une haleine. C'est une de ces histoire de brigands à la moderne si fort à la mode en pays anglo-saxons. Supprimez ou contestez le point de départ; ou simplement faites au bon moment initial l'objection de logique et plus rien ne tient debout et le livre est impossible.

Un pauvre diable s'est vendu à une bande de voleurs internationaux et va les aider à faire un grand coup sensationnel. Il a juré sous peine de mort de poursuivre l'entreprise jusqu'au bout.

A peine le serment est-il donné qu'un héritage inattendu fait du miséreux un richissime duc et pair d'Angleterre... Il arrive à Londres et pendant deux cents pages c'est la course dramatique à la mort et au crime, le nouveau duc étant tenu ou d'être une fripouille ou de laisser sa peau aux mains des brigands qui le talonnent.

Inutile de dire que tout s'arrange après qu'on a vu vingt fois le pauvre duc pris et près d'être occis.

Chez Daragon :

A. Slovak : *La bataille d'Austerlitz* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Œuvre de stratège autant

que d'historien. Non seulement l'auteur expose en détails fort précis, documents graphiques à l'appui, les manœuvres des troupes belligérantes; mais, et ceci fait le puissant intérêt de son livre, il utilise des archives seigneuriales, des registres scolaires et paroissiaux, etc., qu'il a retrouvés dans la région d'Austerlitz même et que personne n'avait encore jamais consultés, pour nous faire en quelque sorte raconter par les populations envahies leurs émotions, leurs misères pendant la campagne et aussi leurs impressions sur les armées en présence.

Bien entendu la gigantesque figure de Napoléon prend dans tout cela un nouveau relief saisissant.

Chez Plon-Nourrit :

Emile Moselly : *Le Rouet d'Ivoire* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). – L'auteur de *Jean des Brebis*, le lauréat du pr x Goncourt, a voulu, au lendemain de cette consécration de sa piété filiale à la terre natale, offrir à celle-ci un nouveau tribut de son souvenir fidèle. Sur ce qu'il appelle joliment le rouet du passé, il dévide le fil brillant de sa jeunesse.

Voici donc en une langue imagée et musicienne, simple, pittoresque parfois, le rappel des émotions, des joies, des premiers chagrins de l'enfance parmi les paysages, séduisants avec un peu de rustique mélancolie, d'un village lorrain.

M. Moselly possède la rare et touchante vertu du culte patrial. Il parvient à nous en proposer l'exemple par la seule conviction de ses récits où l'on sent vibrer une âme vraiment sincère.

Chez Sansot et Cie :

Gaston Hérisson : *Un jeune bourgeois* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Un groupe d'étudiants aux esprits pétris de littérature, d'utopies ou, selon eux, de convictions sociales, politiques, philosophiques. Ils ont lu Lemaître, France, Ibsen, Tolstoï et médité Barrès, pris parti dans l'« Affaire » et méprisent la religion.

Toutefois être ambitieux et libre-penseur n'empêche point à l'occasion, même en s'en défendant et en s'y refusant, de tomber amoureux et d'éveiller de la tendresse dans un confiant cœur de fillette. S'il se fait que celle-ci est d'une famille pieuse et de principes ultramontains, le conflit sentimental et philosophique éclate. Or à pratiquer beaucoup les livres sceptiques et à se griser de discours et à s'abuser d'ambitions égoïstes, on perd l'exacte notion des rêveries passionnées et même celle de l'authentique mais paisible bonheur.

Le jeune bourgeois de M. Hérisson est un décevant spécimen de l'humanité sans idéal mais trop pratique que nous préparent pour demain les livres trop goûtés des modernes professeurs de désenchantement prématuré.

***

Louis Thomas : *Yette* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ce livre tient à la fois du roman, de la nouvelle, de l'auto-biographie, des mémoires, de l'essai philosophique, de l'histoire ironique, et c'est, en somme, sur un mode piquant, dans une belle tenue littéraire, le récit par incidents, réflexions, contes quotidiens d'un peu de la jeunesse pensive, aventureuse, studieuse, amoureuse d'un jeune homme de notre temps.

L'auteur y prodigue la fantaisie et la raillerie, s'abandonne parfois à la sentimentalité, ne dédaigne pas de moraliser, mais a surtout horreur de cesser, fût-ce un instant, d'être « lui », très nettement, très modernement.

***

Marguerite Burnat-Provins : *Petits tableaux valaisans ; Heures d'automne ; Chansons rustiques ; Le Livre pour toi.* — Ce sont, non pas des livres, mais de véritables albums d'un luxe pittoresque et coquet vraiment délicieux. L'auteur a serti dans la joliesse de ces écrins des notes alertes, des croquis séduisants, de vives impressions, des chants rustiques retrouvés ou composés, ou éprouvés dans les sites agrestes du Valais. Il y a un art tout spécial, très rare, et d'un charme original irrésistible qui marie ces brèves pages d'une écriture alerte rappelant souvent par sa précision du trait le Jules Renard des *Histoires naturelles*, — et les dessins qui les commentent et les ornent, et aussi la préoccupation du détail matériel typique : la teinte des papiers, le coloris des planches, les trouvailles d'images.

Le superbe album des tableaux valaisans, dont les 50 brefs chapitres s'illustrent de 113 aquarelles gravées et imprimées sur bois

en 252 tons, est notamment une merveille d'art et un chef-d'œuvre d'édition.

*
* *

Jules Bertaut : *Balzac anecdotique.* — Albert Canac : *La Philosophie théorique de Montaigne.* — Théodore Goutchkoff : *Les vues esthétiques de Montaigne.* — Arthur Lévy : *La Culpabilité de Louis XVI et de Marie-Antoinette.* — Nous ne pouvons entrer dans le détail de chacune de ces intéressantes investigations littéraires ou historiques que les éditeurs lettrés de la maison Sansot viennent de publier dans leur si précieuse collection in-12 couronne à 1 franc. Le titre de chacun de ces petits livres en indique la tendance et la portée. Ils viennent enrichir une bibliothèque d'un curieux intérêt.

A côté de ces études personnelles dues à des plumes de critiques ou d'analystes souvent appréciés, voici de même des recueils du passé : une série de pensées et d'observations choisies par M. Jules Bertaut, à propos de *La Femme et l'Amour* dans l'œuvre de Balzac et des *Lettres à Barbey d'Aurevilly* retrouvées dans les papiers de Maurice de Guérin.

*
* *

Georges Casella : *J.-H. Rosny* (Une plaq. in-18 à 1 franc). — Dans la collection à succès des « célébrités d'aujourd'hui », M. G. Casella fait prendre place à la biographie critique des deux romanciers célèbres à la personnalité de qui la Belgique doit être moins indifférente que tout autre pays. Le commentateur présente avec une fidèle conscience ces intéressantes physionomies littéraires et caractérise excellemment le talent auquel nous devons tant d'œuvres fortes, belles et neuves.

— —

Chez Armand Colin :

Hudry-Menos : *Un petit monde alsacien.* (Un vol. in-18 à fr. 3.50.) — Le titre de ce roman dispense de longs commentaires. On devine qu'il s'agit de la peinture de scènes bourgeoises prises sur le vif. L'histoire tourne même au drame ; car il s'agit du monde ennemi des patrons et des ouvriers : grèves, bagarres, morts, rien ne manque à l'émotion. Ce tableau est d'ailleurs saisissant et donne excellemment la leçon morale que l'auteur a eu en vue de dégager des événements dramatiques et de l'observation pittoresque.

—

Chez P. Douville :

A. de Pène : *Pantins modernes.* (Un vol. in-18 à fr. 3.50.) - Des dialogues à la façon « rosse », mais sans aucune vulgarité, fort prisée en ce moment. L'auteur vise à railler sans trop d'amertume ; ses piquantes satires des milieux littéraires — journalisme, salons, etc.— sont amusantes. La caricature ne dégénère pas en charge.

Beaucoup d'esprit, du style aussi et une verve de bon aloi.

Une mention aux croquis plaisants qui émaillent le texte.

—

Chez A. Hatier :

Mathilde Alanic : *Monette.* (Un vol. in-18 à fr. 3.50.) — Mme Alanic est une des romancières les plus fécondes de l'heure présente. Ses livres n'y perdent rien de leur charme, de leur variété d'intrigue, de leur vérité d'observation. Elle nous transporte cette fois dans un milieu bourgeois. dans le ménage d'un professeur sans fortune, marié à une coquette indigne de sa robuste et courageuse droiture. C'est la mort qui brise cette union mal assortie, l'épouse inconstante et futile disparaissant pour laisser sa place à une amie sage et dévouée qui n'avait pas un instant cessé d'apporter du réconfort, de l'espoir et de la bonté au brave homme enfin promis à la paix consolante.

—

Chez Ambert :

Gabriel Gerin : *Le Lion triomphant* (Un vol. in-18 à 3 fr. 50). — Roman de cape et d'épée, mais aussi de sac et de corde. Amours, héroïsmes, batailles, ruses, assauts, — gens d'armes, de robe ou sacripants, — la lance, le glaive, la croix ou même la fourche et le gourdin des manants ; tous les ressorts à tintamarre, à clinquant, à émotion des aventures d'autrefois donnent au *Lion triomphant* le sûr appoint de la curiosité ardente. L'auteur a exploité avec adresse de vieilles chroniques du XIIIe siècle pour faire mouvoir en une agitation très pittoresque et vive tout un monde et bâtir un drame tumultueux et passionnant encore qu'à peu près historique.

Fernand Larcier.

LA CIVILISATION EN DANGER

L'humanité civilisée subit actuellement de profondes transformations.

Il y a cent cinquante ans à peine, elle se composait d'un certain nombre de groupements très apparents et de caractère fortement marqué : groupements nationaux d'abord, groupements régionaux ensuite. Chaque population, attachée à son sol, avait ses particularités physiques et intellectuelles bien tranchées. De plus, au-dedans même de chaque population, les différentes classes sociales, fortement différenciées et nettement hiérarchisées, se mélangeaient peu et se distinguaient par le genre de vie, l'éducation et même le costume.

Tout cela tend aujourd'hui à disparaître.

La poussée démocratique d'une part, le progrès matériel de l'autre, réduisent peu à peu les distances. Les peuples et les classes se mélangent de plus en plus.

De ce chaos que sortira-t-il, et que sera l'humanité civilisée de demain ?

Il est trop tôt pour vouloir prédire, mais on peut indiquer dès à présent certaines transformations commencées.

C'est le nivellement social et ses conséquences que l'on se propose d'esquisser ici. On entend par nivellement la disparition graduelle des inégalités humaines. On pense que ce nivellement se manifeste aujourd'hui à la fois au point de vue matériel et au point de vue intellectuel et moral.

Les avantages à attendre d'une pareille transformation sont assez apparents pour qu'il soit superflu de les indiquer.

Mais elle comporte d'autre part des dangers qui, pour être plus lointains peut-être, et s'apercevoir moins nettement, n'en sont pas moins fort graves.

Il est à craindre en effet que le nivellement social n'ait pour conséquence la médiocrité universelle. Et ceci serait la ruine de notre civilisation.

Ces lignes ont spécialement pour but de signaler ce péril, mais aussi les raisons d'espérer qu'il pourra être évité.

I. — Le nivellement social

A. — *Nivellement matériel.*

Un étranger, débarquant en Europe pour la première fois, serait certainement incapable de distinguer, dans les foules qui encombrent nos rues le dimanche, les maîtres des serviteurs, les puissants des humbles; la diversité de costume, par où se marquait autrefois la diversité de l'état, et qui permettait de reconnaître à première vue, par exemple, l'homme d'épée et l'homme de robe, le paysan et le bourgeois, s'est presque complètement effacée. Toutes les classes de la société portent indistinctement des vêtements d'un modèle identique, et même dans les campagnes lointaines, où subsistaient récemment encore les costumes traditionnels d'autrefois, la tenue uniforme de l'homme moderne est venue reléguer l'originalité et la diversité au rang d'un souvenir.

D'autre part, le bas prix des objets manufacturés permet d'introduire, même dans les intérieurs modestes, presque tous les objets mobiliers autrefois réservés à des privilégiés. Il n'y a plus de différence essentielle de composition entre le mobilier d'une salle à manger d'employé et celle d'un financier. De nombreux ouvriers anglais et américains ont chez eux un salon, exactement calqué, piano compris, sur les salons bourgeois.

La même uniformisation se constate jusque dans

les plaisirs. Jadis, exception faite pour les spectacles de plein air, cortèges, parades ou autres, chaque classe de la société avait ses amusements séparés ; les plaisirs de la Cour n'étaient pas ceux de la ville; les représentations théâtrales, les auditions musicales s'adressaient au XVIIe et au XVIIIe siècle encore à un public très restreint, qui suffisait à remplir l'exiguité des salles de spectacle.

Aujourd'hui, il n'est plus d'entreprise qui ne s'adresse au grand public : qu'il s'agisse de théâtre, de concerts, de sport, la foule est conviée, et sa présence est indispensable au succès financier et moral.

Il est donc vrai de dire qu'au point de vue matériel, l'uniformité a succédé à la variété d'autrefois. Extérieurement tout au moins, l'homme est devenu impersonnel. L'homme que nous rencontrerons au prochain détour du chemin n'est plus le soldat, le magistrat, l'artisan, mais tout simplement, un homme d'aujourd'hui.

B. — *Nivellement intellectuel.*

Dans le domaine intellectuel, le même phénomène de nivellement se constate.

Il y a un siècle et demi encore, l'instruction, même élémentaire, était réservée à une élite. Celui qui savait lire et écrire, le clerc, pouvait gagner sa vie comme écrivain public, en faisant, moyennant salaire, la correspondance des illettrés. Aujourd'hui, au contraire, l'instruction est obligatoire dans plusieurs pays d'Europe et ne tardera sans doute guère à l'être partout.

De plus, tous les jeunes gens pour qui un gain immédiat n'est pas indispensable, passent par les collèges, gymnases et autres établissements d'instruction moyenne. Les universités même, grâce entre autres au système des gratuités et demi-gratuités en usage partout, s'ouvrent largement à tous, et ont cessé d'être réservées à une aristocratie.

Il résulte de ceci que le fait d'avoir de l'instruction n'est plus une supériorité. C'est désormais le fait, sinon de tous, du moins de beaucoup.

L'instruction n'étant plus une supériorité, n'est plus une arme dans la lutte quotidienne. Pour gagner sa subsistance, n'être pas un ignorant, avoir même une dose assez grande de connaissances générales, est d'un médiocre secours. Il ne suffit plus de connaître beaucoup de choses, il vaut mieux n'en connaître qu'une seule, mais la connaître à fond et s'y cantonner.

En d'autres termes, il faut se spécialiser.

La spécialisation est née d'une part de l'étendue nouvelle de la connaissance humaine, d'autre part des nécessités de la lutte économique. Non seulement nos cerveaux sont irrémédiablement incapables d'absorber l'ensemble des acquisitions de la science, mais l'obligation du travail rémunérateur empêche même les hommes de bonne volonté de donner de l'attention à ce qui dépasse la spécialité dont ils vivent.

La spécialisation est donc nécessaire. Et au fur et à mesure que le savoir humain s'accroîtra encore, elle augmentera parallèlement.

Il est aisé de prévoir que ce qui subsiste d'enseignement général, non directement utilitaire dans les programmes de nos établissements d'enseignement secondaire et même supérieur, est destiné à disparaître. Le programme des « humanités » n'est plus qu'une transaction bâtarde entre l'idéal ancien du savoir encyclopédique, s'étendant à tout ce qui est humain, et les nécessités pratiques.

Que signifient ces termes de « poésie » et de « rhétorique » appliqués aux classes supérieures, à la sortie desquelles les jeunes gens doivent se trouver équipés pour la bataille dans une société qui se soucie fort peu de poésie et de beau langage? L'étude du latin et du grec, telle qu'elle est aujourd'hui entendue — il est permis de le déplorer mais non de s'illusionner — aurait déjà été supprimée si, en ces matières comme dans tant d'autres, les pouvoirs publics n'étaient à la remorque du mouvement au lieu de le conduire.

La conséquence de ces faits, la voici :

A mesure que l'instruction s'étend, la culture diminue.

L'homme cultivé, c'est celui qui, ayant fait ou non une étude spéciale d'une des branches du savoir, n'est entièrement étranger à aucune. C'est celui à qui aucune manifestation de l'intelligence et de la sensibilité humaines n'est indifférente, parce que son esprit est assez largement ouvert pour en comprendre la portée et en apprécier l'effort. C'est celui à qui, selon le mot de l'écrivain latin, rien d'humain n'est étranger.

Produire de tels hommes était l'objectif de l'éducation ancienne.

Aujourd'hui encore, l'éducation anglaise, qui est restée dans ses grandes lignes une éducation de luxe, plutôt destinée à former une élite brillante et des hommes d'état que des praticiens, est restée proche de cet idéal ancien. L'idéal anglais ne s'incarne pas dans l'ingénieur, le savant, le spécialiste en un mot, mais bien dans l'homme apte à tout (1), remarquable autant par son développement physique que par l'entraînement de son intelligence. Aussi est-ce le grade de *magister artium*, maître des arts, qui consacre le succès des études. C'était autrefois le grade unique, qui conférait à son porteur l'investiture du savoir encyclopédique; c'est encore le grade principal, qui donne accès aux charges de l'Eglise et de l'enseignement.

En Belgique et en France, il ne reste de cette éducation d'autrefois, on l'a vu, que des programmes mal bâtis et des mots devenus vides de sens : humanités, rhétorique, baccalauréat.

En Allemagne, il en subsiste moins encore : les programmes ont évolué déjà vers les besoins de la lutte économique, et le terme de « Realschùlen » appliqué à une importante catégorie d'établissements d'instruction, indique suffisamment que ce n'est pas de rêves ou de notions somptuaires que l'on y garnit les jeunes cerveaux.

D'une manière générale, on peut donc dire que l'homme cultivé, tel qu'il a été décrit, disparaît : à mesure que chacun se développe davantage dans la

(1) « Good all round ».

voie qu'il a choisie et qui est son outil, le niveau des connaissances générales descend, faute d'entretien. La culture est désormais un luxe. Même les travailleurs intellectuels n'ont plus le loisir qu'elle exige, et parfois la dédaignent. En dehors de leur partie, même les diplômés des universités sont souvent pauvres de curiosité intellectuelle et de compréhension.

Et c'est pourquoi ils sont, à l'égal de leur employé ou du boutiquier voisin, esclaves de leur journal.

Pour la grande majorité des hommes d'aujourd'hui, le journal est, abstraction faite des occupations professionnelles, l'unique lecture et le guide des opinions.

Or. c'est pour l'esprit une nourriture facile, mais de qualité inférieure que le journal : les journaux sont, en effet, avant tout des entreprises commerciales. La condition de leur succès est de plaire à la foule, et pour lui plaire il faut se mettre à son niveau, niveau nécessairement médiocre (1).

Il s'ensuit que le journal est trop souvent, en dehors des nouvelles générales qu'il est destiné à répandre, un déplorable bazar de banalités sinon de sottises. L'éditeur tient boutique ouverte d'opinions conventionnelles et impersonnelles, de celles qui peuvent convenir à tous et seront acceptées sans heurt ni effort par des esprits aussi différents en apparence que ceux d'un ouvrier, ceux d'un universitaire et ceux d'un propriétaire campagnard.

Le journal joue dans le monde des idées un rôle analogue à celui des grands magasins de confection dans le monde matériel. De même que les vêtements, les chaussures et les chapeaux se font à la grosse, par milliers d'exemplaires uniformes pour la foule anonyme, de même, la presse fabrique industriellement des opinions toutes faites, à la mesure moyenne des cerveaux pour lesquels elle travaille.

A côté du nivellement matériel, il est donc exact de dire qu'il se produit à notre époque un nivellement

(1) Beaucoup de journaux belges publient d'excellents articles, signés souvent par des hommes de valeur Malheureusement les « articles » sont peu lus par le grand public, qui les trouve trop longs et répugne à l'effort de se les assimiler.

intellectuel, par suite de la substitution de l'instruction, librement distribuée à tous, à la culture réservée à une minorité.

C. — *Nivellement moral.*

L'homme d'aujourd'hui vit résolument dans le présent. L'influence des religions, qui jadis détachait tant d'esprits des soucis immédiats, diminue graduellement. Ceux même dont la sensibilité réclame les consolations qu'elles offrent ne permettent guère à leurs convictions d'entraver leur vie pratique. Eux aussi sentent obscurément sans doute qu'avant d'espérer une existence meilleure, il faut s'adapter à la présente. Vivre la vie présente, considérer qu'elle n'a d'autre but qu'elle-même, qu'elle est un but et non un moyen, telle est, sinon en théorie, du moins en pratique, l'attitude d'aujourd'hui.

Il est bien d'aimer la vie, toute la vie. Il faudrait même réaliser une vie assez intense pour ne pas la quitter sans en avoir épuisé l'émotion. La volonté d'être heureux est le plus vigoureux stimulant de notre activité. Et une morale purement humaine, en l'exaltant, est fertile.

Malheureusement aujourd'hui où, comme on l'a vu, tout le monde a de l'instruction, tout le monde prétend aussi avoir des opinions, et sur toute matière. Il s'ensuit que les opinions courent les rues, et s'y salissent singulièrement

C'est ce qui est arrivé à la notion d'un idéal simplement humain.

Pour les foules, l'idée du bonheur ne dépasse guère un cercle étroit de satisfactions immédiates et tangibles. qui s'acquièrent à prix d'argent. De ce que le combat pour le bonheur est nécessaire et légitime, elles ont nécessairement conclu que pour réussir tous les moyens se valent, et que le succès est la seule mesure de la valeur des actes. Le succès, sous sa forme la plus brutale, qui est le succès d'argent, est donc devenu le but quasi unique de l'effort universel.

L'idéal, de simplement humain, s'est fait utilitaire.

Cette manière de sentir n'est pas nouvelle : la médiocrité est éternelle. Mais elle n'a peut-être jamais été aussi universelle, et c'est la première fois sans doute que l'utilitarisme se transforme en dogme et commande partout.

Aujourd'hui, en effet, les préoccupations utilitaires ne sont pas seulement à la base des actes des individus ; elles régissent même la politique des peuples. Ceux-ci ne luttent plus pour des territoires, mais pour des marchés. Ils se soucient moins de soumettre à leur force des pays nouveaux que d'y vendre leurs produits. Les souverains les plus modernes cherchent leurs inspirations dans les banques plutôt que dans les armées. Les guerres naissent des conflits économiques des peuples et non plus des conflits d'ambition des rois.

L'idéal collectif est donc le même que l'idéal individuel : s'enrichir le plus vite possible, et par tous les moyens.

Un exemple montrera combien cette conception nouvelle est généralisée :

De même que dans la vie privée, l'admiration et le respect vont à ceux qui ont financièrement réussi, une sorte d'accord unanime a proclamé premières nations du monde les Etats-Unis et l'Allemagne. Dans ce palmarès, l'Angleterre et la Belgique occupent encore une place honorable. La France, au contraire, est considérée comme irrémédiablement déchue, et certains de ses écrivains sont les premiers à annoncer sa décadence.

Ceci est caractéristique : car, les Etats-Unis et l'Allemagne sont, entre toutes, les nations qui s'enrichissent. Ce sont, dans la société des nations, les nations parvenues. Et c'est cela qui leur vaut l'admiration universelle.

Il n'est donc pas exagéré de dire que les préoccupations utilitaires sont sur le point de faire oublier tout ce qui les dépasse. Dans la vie collective, les principaux éléments qui font la grandeur d'un peuple, l'état de sa civilisation, la valeur de sa pro-

duction intellectuelle et artistique, sont négligés. Dans la vie individuelle, on ne s'inquiète pas de savoir si dans une civilisation uniquement tendue vers la richesse, il reste encore une place pour l'art et la beauté, et même pour le bonheur. On oublie volontiers que la satisfaction des besoins matériels ne suffit pas au bonheur d'un être réellement civilisé, et que les Grecs, qui furent le premier des peuples par l'intelligence et par l'art, furent probablement aussi le peuple le plus heureux.

C'est ici précisément que se manifeste l'influence de ce nivellement intellectuel et moral que l'on a voulu indiquer. Résister à l'entraînement général serait, en effet, la tâche d'une aristocratie, puisque lapensée désintéressée est un luxe, et que, pour pouvoir la cultiver, le loisir et la liberté d'esprit que donne l'indépendance matérielle sont presqu'indispensables.

Sous l'influence de ce nivellement, les classes soi-disant dirigeantes ont cessé d'être des classes supérieures. Elles semblent avoir renoncé à parler le langage qui convient à une élite pour se mettre à la remorque des foules.

Depuis que la foule est devenue la grande puissance sociale, l'attitude de ces classes envers elle se résume en deux mots : abdication et flagornerie. Leur politique, en face des revendications de jour en jour plus formelles des masses populaires, ressemble étrangement à celle de ces conventionnels qui, en votant malgré eux, sous l'empire de la peur, la condamnation de Louis XVI, signaient à leur insu leur propre arrêt de mort. Si le nivellement social vers lequel nous marchons de plus en plus vite, se fait un jour complet, c'est au suicide des anciennes aristocraties qu'il devra sa réalisation.

Ce qui reste de ces anciennes aristocraties se soucie peu, en effet, de conquérir la supériorité intellectuelle, de constituer une force et de donner d'utiles exemples. La seule aristocratie effective qui subsiste est l'aristocratie d'argent, et elle ne pense guère qu'à augmenter sa richesse ou à la dépenser sans intelligence. La

classe supérieure d'aujourd'hui n'est plus qu'une ploutocratie.

En résumé, si, au point de vue matériel, le nivellement social se manifeste surtout par la lente ascension des masses à une condition meilleure, au point de vue intellectuel et moral, au contraire, c'est l'abaissement de l'élite au niveau égalitaire qui tend à le réaliser.

II. — Les conséquences.

La conséquence de tout ce qui précède, c'est la disparition possible, dans des délais relativement courts, de toutes les supériorités sociales. Une classe dirigeante, en effet, ne s'avilit jamais impunément, et une aristocratie qui ne conserve plus sur les masses qu'elle prétend conduire que la seule supériorité de l'argent est une aristocratie condamnée.

On pourrait ne pas regretter cette faillite s'il n'était à craindre que la marée égalitaire, en jetant bas les inégalités de fortune, ne submerge en même temps l'art et la culture, qui sont la civilisation même.

Cette crainte n'est pas illusoire, et on peut même affirmer que le mouvement est commencé. La diminution de culture générale causée par la spécialisation grandissante l'a fait naître. La poussée démocratique l'accentue. Il est logique, en effet, que la passion niveleuse ne s'attaque pas seulement à la supériorité de fortune et de position, mais à toute supérorité quelle qu'elle soit. C'est ce qui se produit : on prétend démocratiser la pensée, la littérature et l'art. On vient à considérer l'élégance et le raffinement comme signes de dégénérescence, le luxe, même intelligent, comme un crime contre les masses. Non seulement le terme d'aristocrate est devenu injurieux, mais celui d'intellectuel est également discrédité. La beauté même, pour avoir une excuse, doit être collective, et il est devenu de mode, à travers la beauté d'une femme, de chercher celle de la race.

Et pourtant, tout ce qui s'est fait de grand dans la civilisation est l'œuvre des individus supérieurs

plutôt que celle des masses, et le génie est de toutes choses le plus antidémocratique.

Pour peu que la tendance actuelle s'accentue, l'humanité traversera probablement une phase de laideur et de mesquinerie. Il est logique, en effet, qu'une époque d'uniformité soit aussi une époque de vulgarité, et le corollaire inévitable du nivellement social est la médiocrité universelle.

Pour avoir un avant-goût de cette ère de médiocrité universelle vers laquelle glisse notre civilisation, il suffit de se promener quelque dimanche après-midi dans certaines régions de la banlieue de Londres. On y voit d'interminables avenues bordées de petites maisons bâties sur le même modèle, avec l'identique bow-window et le même jardin minuscule répété à l'infini. On n'y rencontre pas d'ouvriers, mais bien des groupes uniformes de bourgeois modestes et décents, tous pareillement vêtus. Rien ne rompt l'ennui de ces avenues, pas un magasin, pas un débit de boissons; car ces quartiers-là sont absolument paisibles. Et l'on pense que rien non plus ne vient couper sans doute la monotonie grise des existences qui s'écoulent dans un pareil cadre. On a la vision de vies très réglées et sans imprévu, bien à l'abri des catastrophes, mais irrémédiablement fermées aussi aux grandes émotions. On devine de petites intelligences honnêtes et droites, et armées de bon sens pratique, mais absolument réfractaires à toute idée large et à la culture supérieure.

Cette impression est superficielle sans doute, mais elle suggère assez nettement ce que pourrait être une civilisation qui aurait aboli toutes les inégalités sociales, et réalisé ce nivellement matériel, intellectuel et moral, dont les premiers signes viennent d'être esquissés.

III. — Les moyens de défense

Ce nivellement, pense-t-on, serait funeste au bonheur humain. Et pour cette raison, il faut chercher à réagir.

Peut-être le nivellement matériel est-il inévitable; peut-être même est-il désirable, à condition qu'il se réalise par le relèvement des masses et non par l'abaissement de ceux qui les dominent. On peut envisager sans regret une époque où la richesse serait inconnue, mais aussi la misère.

Seulement, il est essentiel de conserver une aristocratie. Une civilisation sans aristocratie est une civilisation inférieure, une civilisation d'abeilles ou de fourmis, mais non d'êtres humains. Car plus l'homme se perfectionne, plus aussi il devient complexe, plus il s'individualise et se différencie. Supprimer les inégalités, c'est donc reculer. C'est, dans l'innombrable floraison humaine, remplacer la complexité et la variété de la rose, œuvre patiente des générations, par la simplicité uniforme de l'églantine primitive.

Seulement, pour subsister, l'aristocratie de l'avenir devrait davantage chercher à s'appuyer sur la supériorité du talent et du caractère que sur le privilège de la naissance ou sur l'argent. Elle devrait s'efforcer d'être avant tout une aristocratie intellectuelle.

L'aristocratie intellectuelle existe dès à présent. Mais elle est sans cohésion et n'a pas conscience de la nécessité de lutter pour éviter d'être submergée par la vague démocratique. Elle se rend mal compte qu'à force de ne pas être défendues, les prérogatives du talent et du mérite achèvent peu à peu de mourir. Elle est muette presque toujours, alors qu'il lui siérait de se faire écouter.

Il n'est pas trop tôt pour constituer une ligue compacte contre la médiocrité universelle. Pour cet effort, l'aide des écrivains et des artistes serait essentielle, mais à une condition : qu'ils soient des hommes cultivés plutôt que des spécialistes.

De même qu'il existe dans le monde des affaires des machines à gagner de l'argent — Mirbeau a immortalisé ce type dans Isidore Lechat (1) — il existe aussi des machines à faire des livres et des machines à peindre. Ceux-là ne sont d'aucun secours.

(1) « Les affaires sont les affaires. »

C'est aux artistes véritables, qui vivent leur œuvre en même temps qu'ils la créent, qu'un rôle peut être réservé. Car il faut être capable de comprendre et d'apprécier l'activité si diverse des hommes avant de vouloir la guider. A ce point de vue, il est plus important de juger sainement que d'avoir beaucoup appris. Et c'est pourquoi la culture vaut davantage que l'instruction, surtout l'instruction spécialisée d'aujourd'hui. L'aristocratie de l'avenir, si elle veut vivre, doit être l'aristocratie du sentiment et des mœurs autant et plus encore que l'aristocratie intellectuelle.

A ce point de vue, la femme pourrait utilement concourir à défendre dans notre civilisation utilitaire les droits de la culture. Nettement inférieure à l'homme pour l'intelligence, elle lui est probablement supérieure par le sentiment et la finesse des impressions. L'ignorance lui est naturelle, mais aussi le don d'assimilation rapide Elle acquiert aisément ce que Molière a très justement appelé des clartés de tout, qui lui permettent de parler avec agrément même de ce qu'elle ignore.

La culture un peu superficielle à quoi elle peut prétendre répond chez elle à des besoins profonds. Elle se résigne mal, en effet, à une condition mesquine et sans horizon. Alors même que les circonstances l'y confinent, elle cherche à s'en évader par l'imagination. Son rêve est souvent médiocre et parfois dangereux, comme celui de Mme Bovary; mais il ne l'élève pas moins au-dessus d'elle-même, au-dessus également de son compagnon masculin; par son immense besoin d'idéal la femme le dépasse.

Ceci explique comment toute activité qui répond à ce besoin d'idéal et qui en dérive trouve chez la femme alliance et sympathie. C'est pourquoi spécialement l'art et la littérature ont en elles leur public le plus attentif et leur plus ferme soutien.

Pourtant, la femme n'a produit elle-même aucune œuvre de tout premier rang. Mais elle est l'inspiratrice et, au fond, c'est pour elle que l'homme travaille. Elle comprend, ou plutôt elle sent que tout effort pour affiner et perfectionner notre sensibilité

nous rapproche d'elle et augmente son empire, et c'est pourquoi son suffrage appartient d'instinct à qui y réussit.

Plus l'état social se perfectionne, et plus la sensibilité humaine s'enrichit, plus cette influence de la femme s'accroît. Alors qu'aux degrés inférieurs de la civilisation, la femme est esclave, elle s'est élevée petit à petit au rang prépondérant dans la société contemporaine (1).

La femme a donc un intérêt direct à ne pas laisser dépérir l'art et la culture, dont elle est la bénéficiaire principale. Car dans une civilisation purement utilitaire, positive et égalitaire, d'où le luxe et le loisir auraient été bannis, elle serait irrémédiablement condamnée par son infériorité économique à une condition subalterne.

L'aristocratie intellectuelle, les artistes, la femme; telles sont les forces sociales qui peuvent s'unir pour défendre la culture en danger. Il n'y a donc pas lieu de désespérer encore de l'avenir de la civilisation. L'art et la beauté, qui en constituent l'essence, ont trop d'amants encore pour être précisément menacées. Mais il faut néanmoins veiller, car les périls indiqués ici sont très réels, et ils grandissent tous les jours.

Les civilisations meurent plus aisément par lente dégénérescence que par de brusques catastrophes : les civilisations arabe et chinoise en témoignent. Un dépérissement analogue est peut-être réservé à la nôtre. Elle est soutenue encore par le rapide avancement des sciences, qui ouvrent constamment à nos espoirs des espaces nouveaux. Mais le jour où les inégalités sociales auraient disparu, l'initiative individuelle serait perdue aussi. Et les sciences elles-

(1) Il est singulier de constater que c'est au moment où la femme a atteint une situation sociale dont elle n'avait jamais approché qu'elle commence à se plaindre de son sort. Les réformes qu'elle réclame, en lui donnant théoriquement l'égalité avec l'homme, en feraient la victime, puisqu'elle est la plus faible. Mais la femme se refuse à reconnaitre que les barrières qui l'entourent la protègent davantage qu'elles ne l'entravent. Combien, lachées dans la vie, se briseraient les ailes ?

mêmes s'arrêteraient. Ce serait alors la lente stagnation, jusqu'au jour où une nouvelle onde de vie transmise du dehors viendrait ressusciter nos énergies éteintes en leur apportant un rêve nouveau.

Trouver un rêve nouveau! Le monde a tant vieilli et s'est tant rétréci que la tâche est difficile.

Ne vaut-il pas mieux empêcher de mourir la flamme qui nous a jusqu'ici éclairés, et qui peut encore, si des mains pieuses l'entretiennent, donner une belle lumière?

RENÉ-L. GÉRARD.

BAUDELAIRE

AU CERCLE DES ARTS DE BRUXELLES

Hôtel du Grand Miroir, 28, rue de la Montagne. C'était l'adresse de Baudelaire à Bruxelles. La première fois que je lus ces indications, mon imagination romanesque me transporta à l'instant à l'hôtel du poète.

Je ne sais quoi de simple, de campagnard, de provincial, renfermait cette adresse; quel parfum de villégiature et de doux repos vibrait dans ces mots. Je me plaisais à voir dans la banlieue bruxelloise, dans une rue tranquille, une grande maison bourgeoise, entourée d'un jardin fleuri de roses trémières.

Et j'évoquais Baudelaire, la figure épanouie comme un fruit mûr, les lèvres plissées avec un sourire sarcastique, se promenant dans son grand habit noir, la canne à pommeau d'or à la main, d'un pas égal, lent et rythmique.

Je n'avais point alors sondé toute son âme et je n'avais pas encore accompli cette nouvelle forme de piété littéraire qui consiste à faire un pèlerinage aux maisons, aux lieux où ont vécu les hommes que nous admirons et aimons.

J'y fus un morne jour de décembre, sous un ciel terne, le vent soufflait assez vif; et j'y revins dans l'air clair et ensoleillé d'une matinée d'avril.

Mais aucune de ces visites n'a fait communier mon âme avec les heures passées, et je n'ai point revu dans cette chambre d'hôtel l'homme avec son cœur.

Dans cette enceinte tumultueuse que forment la Banque nationale, la Monnaie, l'Université, la Bourse et l'Hôtel de Ville dévale, vers la Grand'Place, la rue de la Montagne. Vers le milieu, resserrée entre les maisons, la façade haute et blanche de l'hôtel s'élève sans faste, sans apparence. Un balcon longe tout le premier étage, sur lequel on peut lire en lettres d'or : HÔTEL DU GRAND MIROIR. Sur le linteau de la porte, le numéro 28. C'est encore celui que l'on inscrivait sur les lettres du poète. Une porte cochère ouvre ses deux vantaux sous un porche conduisant à l'intérieur d'une cour d'où l'on voit les cuisines avec leur batterie en cuivre rouge et les dépendances de l'hôtel où se trouvent les chambres des voyageurs.

Tout y est calme, et seul, assis dans la cour, je regarde cette habitation, tâchant de voir si rien n'y révèlera le passage du poète.

Et mes yeux instinctivement rencontrèrent une feuillaison de lierre grimpant le long de la muraille, et je me demandai si là seulement n'était pas toute la poésie d'un temps passé.

Que pouvait me dire cette chambre glacée et toute blanche qu'occupa Baudelaire ? Depuis lors, combien de voyageurs y sont venus, que de vies elle a entendues !

Ici, rien n'est à sa place comme au bon vieux temps, rien n'est respecté. Les nécessités modernes modifient sans cesse le culte des choses.

Ce n'est point comme la maison des Charmettes où se retrouve encore J.-J. Rousseau. Là, le clavecin est toujours présent, le lit n'a pas bougé, le paysage ni la maison. C'est toujours cette même chambre avec ses meubles usés, ses papiers peints ternis, ces anciennes gravures dans leurs cadres dédorés ; ces choses sur lesquelles flotte un peu de l'âme d'antan et qui parlent tant des êtres disparus. Douce remembrance qui caresse notre âme émue et recueillie. On pense : il a vécu entre ces murs, son âme souffrante a regardé ces choses, ses yeux ont connu ces meubles, ses pieds ont franchi ce porche. On voudrait faire comme Lamartine visitant le cachot du Tasse et

arrachant un morceau de brique en souvenir de lui.

Mais ici, les murs ont revêtu de nouvelles robes à fleurs, les meubles anciens et caducs ont été remplacés, et plus rien ne vous parle au cœur; l'âme des choses est absente. L'on était venu pour revivre tant d'heures inconnues, pour parler à tous ces souvenirs et l'on se trouve seul, inquiet, l'âme peinée.

En 1864, Bruxelles possédait quelques grands cercles : La Grande Harmonie, l'organisatrice des concerts; le Cercle des Nobles; le Cercle du Commerce; la Philharmonie et le Cercle des Arts.

Ce dernier, quoique ne jouissant guère d'une réputation aussi étendue que la Grande Harmonie, donnait aux raffinés de musique et de lettres, des soirées plus recherchées, d'un idéal plus élevé.

A ce moment, les lettres croupissaient dans un sommeil léthargique. A part Charles De Coster qui écrivait son chef-d'œuvre, « *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Uylenspiegel et de Lamme Goedzak en pays de Flandre et ailleurs* » et André Van Hasselt, le seul poète d'alors, rien ne faisait encore prévoir la gerbe luxuriante de nos écrivains de langue française.

La littérature, luxe aristocratique, se cantonnait chez quelques gens « cultivés » : des professeurs, des magistrats, des fonctionnaires, les Stassart, les Lesbroussard, les Potvin, les Van Bemmel. Art de chansons et de cantates nationales! Il fallait que notre esprit endormi fût secoué par l'exode des proscrits français et tenaillé par le mouvement révolutionnaire de 1880.

A cette époque, qui suivait le coup d'Etat de 1851, tout le monde, en Belgique, tenait contre l'Empire avec les réfugiés, et les conférences qui se donnaient étaient surtout politiques.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas si les séances littéraires d'alors ne réunissaient qu'un auditoire restreint, parfois même dérisoire.

A l'arrivée de Baudelaire, la Belgique, qui avait été la terre d'exil des Français, n'appartenait plus aux réfugiés. Certes, leur séjour dans notre pays

avait eu une influence immense sur le point de vue économique et sur la culture des esprits ; cette influence pouvait encore perdurer en 1864, mais légèrement à la façon d'un air parfumé après le passage d'un vent d'été. L'enthousiasme de 1851 s'était éteint et avec lui cette poussée juvénile et rénovatrice.

Tous les proscrits : Deschanel, Hetzel, Thoré, Charras, Ranc, Raspail, Laussedat et d'autres profitèrent de l'amnistie de 1859 et regagnèrent comme une volée d'oiseaux leur terre natale.

Deschanel, qui fonda les conférences au Cercle des Arts, rentra en France où il devint rédacteur au *Journal des Débats* et au *National*. Jules Simon a terminé ses conférences à Gand. Quinet en 1858 s'installe en Suisse, et Félix Pyat retourne en Angleterre. Thoré va écrire ses chroniques d'art à la *Revue de Paris* et au *Constitutionnel*, et Hetzel, en 1862, fonde sa librairie.

Proudhon est chassé à la suite de ses écrits sur la Belgique. Le cabinet belge, après que Hugo eût publié son pamphlet *Napoléon le Petit*, redoutant des représentations du gouvernement français, fit voter par le Parlement la loi Faider et expulsa le poète qui dut chercher un refuge à l'île de Jersey, le 14 juillet 1852.

Nous pouvons donc affirmer qu'en 1864 la Belgique avait perdu presque tous ses proscrits.

Baudelaire, à son arrivée, ne put trouver que bien peu de ses compatriotes : Bérardi, le directeur de l'*Indépendance belge*, et son secrétaire Camille Berru; Duprat et Madier-Montjeau, qui conférenciaient, à Liége, sur *Beccaria* et l'*Iphigénie* de Racine; Bancel, qui resta en Belgique, et fut professeur à l'Université de Bruxelles ; Abraham, dit Alexandre Weill, qui conférenciait sur la philosophie judaïque; Gustave Fourens qui représentait le matérialisme, et ces autres proscrits volontaires : Alexandre Dumas, son collaborateur Noël Parfait et l'éditeur Poulet-Malassis.

De plus, les cercles littéraires à cette époque n'avaient presque plus recours aux conférenciers étrangers. Il y a quelques années, disait alors le Bul-

letin de la Société d'Emulation, des orateurs étrangers passant par notre pays, prenaient quelquefois la parole; aujourd'hui, les conférences sont presque toutes données par des orateurs belges, les Van Hollebecke, les Potvin, les Van Bemmel, et sont extrêmement répandues.

Il paraît donc risqué de dire que la Belgique était encore aux mains des réfugiés et que le Cercle des Arts n'en avait que pour eux.

Le Cercle Littéraire et Artistique occupait encore, dit Camille Lemonnier dans sa *Vie belge*, le palais gothique qui fait face à l'Hôtel de Ville.

« Cette fruste et historique architecture, rajeunie depuis comme un joyau de prix, redevenue le dessin d'une châsse exquisément orfèvrie, abritait alors des commerces de grainetiers et d'oiseleurs. Tout le rez-de-chaussée et les caves leur avaient été départis : c'était une des activités de la Grand'Place. Mais l'étage restait réservé au Cercle; on montait un perron, on gravissait un raide escalier, une porte s'ouvrait, qui était celle de la salle des conférences. ».

C'est là que Baudelaire vint conférencier.

Les journaux annoncèrent sans commentaires la conférence du poète. Les *Fleurs du Mal* n'étaient guère lues; à ces seuls mots les mamans faisaient des signes de croix et leurs filles rougissaient de honte. Cette œuvre n'était pas entrée, comme de nos jours, dans le domaine courant de la littérature, et ceux qui avaient lu *Une Martyre* et *Une Charogne* se rattachaient aux groupes clairsemés des avant-gardes.

L'*Etoile belge* dans son numéro du vendredi 29 avril annonçait pour le samedi 30 avril, à 8 heures du soir, la conférence de M. Ch. Baudelaire sur *Eugène Delacroix, comme peintre et comme homme.*

Cette première conférence, qui devait avoir lieu le samedi 30 avril, fut postposée, au lundi 2 mai.

L'*Indépendance* du 1er mai 1864 annonçait ainsi la conférence :

Cercle Artistique et Littéraire, 8 heures.

La conférence de M. Ch. Baudelaire sur Eugène Delacroix, qui devait avoir lieu samedi, est remise au lundi 2 mai, à 8 heures du soir.

L'*Indépendance belge* était avec *Le Sancho* un des rares journaux de l'époque qui eussent un peu de littérature et d'esprit. Victor Joly, un fin talent, collaborait au *Sancho;* Gustave Frédérix, dans l'autre feuille, faisait la critique artistique.

Il est probable que Baudelaire invita personnellement le monde de la presse, comme en témoigne ce billet à M. Frédérix.

Bruxelles, le 30 avril 1864.

Monsieur,

Je vous serais infiniment obligé de vouloir bien assister à ma lecture le lundi, 2 mai, sur Eugène Delacroix.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien distingués.

Le début du conférencier réussit à merveille.

M. Frédérix, dans l'*Indépendance belge* du mercredi suivant, parla de la façon la plus élogieuse de la conférence de Baudelaire.

4 mai 1864.

Sciences, arts et littérature. — Cercle artistique et littéraire. Conférence de M. Ch. Baudelaire.

Tous ceux qui ont souci des délicatesses et des curiosités de l'Art connaissent M. Baudelaire, le poète savant et raffiné des *Fleurs du mal,* l'auteur des travaux si fermes et si originaux sur des sujets de physiologie ou d'esthétique M. Baudelaire, par l'excellente conférence qu'il a donnée hier sur Eugène Delacroix, vient d'agrandir sans doute son public.

Bien des gens et des artistes même, qui ne savaient que son nom, ont pu reconnaitre les qualités aristocratiques de cet esprit vigoureux et fin. Il a fait hier brillamment ses preuves devant ceux mêmes dont son talent dédaigneux des banalités et des conventions semblait devoir l'éloigner.

A propos d'Eugène Delacroix, M. Baudelaire a touché nombre de points du plus vif intérêt, les conditions auxquelles on reconnaît l'homme du génie, la valeur des procédés pour l'artiste, chacune des facultés principales des grands créateurs de la peinture, etc., etc. Mais il n'a pas pour cela esquivé ou diminué son sujet C'est bien une étude sur l'œuvre et la vie d'Eugène Delacroix qu'il nous a donnée : une étude abondante,

curieuse, pleine de vues pénétrantes et de détails charmants, une étude qui a mis devant nos yeux en pleine lumière, la figure orageuse d'Eugène Delacroix. On ne pouvait mieux définir cet artiste si passionnément épris de la passion et si froidement et si âprement appliqué à la traduire que ne l'a fait M. Baudelaire.

Espérons que le très vif et très légitime succès qu'il a obtenu va l'engager à nous parler encore une fois d'un de ces sujets où il imprime d'une façon si personnelle la marque de son esprit énergique et subtil.

G. F.

Baudelaire a dû bien augurer d'un si brillant succès et d'une presse aussi louangeuse. Il dut, en parcourant les colonnes de l'*Indépendance*, éprouver une satisfaction mêlée de surprise et de fierté. Aussi lorsqu'il connut le rédacteur de cet article laudatif, s'empressa-t-il de lui témoigner toute sa reconnaissance.

A Monsieur Frédéric.

« Vendredi (1), 4 mai 1864.

» J'ai trouvé, hier soir, dans l'*Indépendance belge* une note charmante et plus que bienveillante sur ma première conférence. Je me suis informé et j'ai su que la signature G. F. était la vôtre. Veuillez agréer, Monsieur, mes remerciements bien sincères, aussi vifs que le plaisir que ces lignes m'ont causé. »

Cette réussite versa un peu d'optimisme au cœur du poète et ses lèvres hermétiquement pincées d'ironie durent un instant sourire à la pensée de faire une suite de conférences dans les principales villes belges. Ces lectures pourraient faire tomber un peu d'or dans sa caisse très vide. Mais réussira-t-il? Il y est si peu accoutumé. Le Cercle Artistique de Bruxelles écrivit aux cercles d'Anvers, de Bruges, de Liége,

(1) Il y a une erreur dans la date. Le 4 mai 1864 était un mercredi et non un vendredi Le compte rendu a été inséré le mercredi 4 mai, donc s'il l'a trouvé HIER SOIR, il écrivait au plus tôt le jeudi 5 mai ou le vendredi 6 mai, ce qui est encore plus probable.

de Gand, vers le mois de mai 1864, pour les informer que « M. Charles Baudelaire, de Paris, l'auteur des *Fleurs du Mal*, se trouvant en ce moment dans la capitale et comptant rester une dizaine de jours en Belgique, serait disposé à donner une séance à leur cercle. »

Malheureusement, la société d'Emulation de Liége avait dressé la liste des orateurs devant passer à sa tribune, et le cercle de Gand se trouvait dans l'impossibilité absolue de recevoir le conférencier. On venait de démolir ses locaux et on procédait alors à leur entière reconstruction (1).

Baudelaire avait quitté furtivement Paris pour Bruxelles. Mais ce voyage incognito est connu et les créanciers le suivent déjà dans son escapade.

M. Jousset, maître de l'hôtel de Dieppe, 22, rue d'Amsterdam, où Baudelaire habita en dernier lieu, lui réclame un arriéré de 500 francs.

Le brocanteur qui, dans sa jeunesse, abusa de son inexpérience pour lui faire acheter des soi-disant tableaux de Bassan pour une somme de 15,000 francs, l'assassine depuis vingt ans. C'est un fléau de sa vie, il le suit partout.

Baudelaire passe des journées entières à écrire des lettres, et dieu sait combien il est difficile de régler ses comptes par simple correspondance !

Tous ces contretemps exigent de la vigilance ; les préparations des lectures, les visites qu'il faut faire dans le monde, c'est-à-dire au petit groupe qui s'intéresse à l'orateur, accaparent celui-ci, et, dès le début de son séjour, occupent tous ses instants.

La seconde conférence du 11 mai 1864 fut annoncée de cette sorte :

CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

Mercredi, 11 mai, à 8 h. du soir, M. Ch. Baudelaire donnera une deuxième conférence au Cercle. Il parlera de Théophile Gautier.

(1) Détail communiqué par M. Cabarteux, Directeur-gérant du *Cercle royal artistique, littéraire et scientifique d'Anvers.*

Est-ce à cette séance qu'il compromit son succès littéraire par une de ces facéties qu'il ne savait pas retenir. Ne lui fut-elle pas inspirée par la tenue sévère et guindée de son auditoire, comme semble l'affirmer Asselineau dans sa biographie? Nous le croyons, et il est possible que cette mystification ait consisté dans cette attitude voulue de Baudelaire, continuant à discourir pompeusement devant les banquettes vides.

Camille Lemonnier, qui assista à cette lecture, relate dans un de ses livres cette conférence avec l'enthousiasme et la richesse picturale qui le caractérisent.

Je ne pus, dit-il, me hâter assez pour ouïr les prolégomènes. L'escalier était vide quand j'en escaladai les marches; un silence régnait sous les voûtes; je ressentis une petite honte à la pensée qu'une foule avait déjà passé et que j'arrivais le dernier. Je me persuadais une affluence solennelle et empressée, accourue comme à un gala.

Un huissier attira le haut battant : j'entendis une voix grêle et mordante, d'un registre élevé : elle s'enflait sur un mode de prédication; elle syllabisait avec emphase ce los à un autre royal poète : « Gautier, le maître et mon maître »...

Je me glissai dans la salle. C'est encore, après tant d'années, un sujet de stupeur pour moi, la solitude de ce grand vaisseau où je craignais ne pouvoir trouver place et qui, jusqu'aux dernières pénombres, alignait ses banquettes inoccupées. Baudelaire parla, ce soir-là, pour une vingtaine d'auditeurs; il leur parla comme il eût parlé à une cour de princes et leur révéla un Gautier altissime, l'égal des grands papes de l'art. A mesure, un étonnement s'exprimait sur les visages, une déception, peut-être aussi l'inquiétude d'une secrète intention cachée sous une louange en apparence immodérée; Nul, parmi les auditeurs clairsemés, ne se représentait en ces proportions olympiennes, sous une telle pourpre, le poète magnifique, mais encore mal connu, que son émule, le maître étincelant et quintessencié, exaltait comme un éponyme.

Il me parut que l'assistance, sans doute échaudée, redoutait un tour nouveau de cet ironiste acéré et déconcertant. Je me sentis, inondé, quant à moi, des torrentielles beautés d'un discours qui n'était que la plus adroite et la mieux déguisée des lectures. Je communiai avec le poète dans l'enthousiasme. Je lui dus dans l'avenir de ne jamais démériter de l'exemple qu'il m'avait donné en honorant les Maîtres et les aînés.

Une petite table occupait le milieu de l'estrade; il s'y tenait debout, en cravate blanche, dans le cercle lumineux épanché d'un carcel. La clarté tournoyait autour de ses mains fines et mobiles; il mettait une coquetterie à les étaler; elles avaient

une grâce presque féminine en chiffonnant les feuilletes épars, négligemment, comme pour suggérer l'illusion de la parole improvisée.

Ces mains patriciennes, habituées à manier le plus léger des outils, parfois traçaient dans l'air de lents orbes évocatoires ; ou bien elles accompagnaient la chute toujours musicale des phrases de planements suspendus comme des rites mystiques.

Baudelaire évoquait, en effet, l'idée d'un homme d'Eglise et des beaux gestes de la chaire. Ses manchettes de toile molle s'agitaient comme les pathétiques manches des frocs. Il déroulait ses propos avec une onction quasi évangélique; il promulguait ses dilections pour un maître vénéré de la voix liturgique d'un évêque énonçant un mandement. Indubitablement, il se célébrait à lui-même une messe de glorieuses images ; il avait la beauté grave d'un cardinal des lettres officiant devant l'Idéal. Son visage glabre et pâle se pénombrait dans la demi-teinte de l'abat-jour ; j'apercevais se mouvoir ses yeux comme des soleils noirs ; sa bouche avait une vie distincte dans la vie et l'expression du visage ; elle était mince et frissonnante, d'une vibratilité fine sous l'archet des mots. Et toute la tête dominait de la hauteur d'une tour l'attention effarée des assistants.

Au bout d'une heure, l'indigence du public se raréfia encore, le vide autour du magicien du Verbe, jugea possible de se vider davantage ; il ne resta plus que deux banquettes. Elles s'éclaircirent à leur tour : quelques dos s'éboulaient de somnolence et d'incompréhension. Peut-être ceux qui restaient s'étaient-ils émus d'un penser secourable : peut-être ils demeuraient comme un passant accompagne dans le champ funèbre un solitaire corbillard. Peut-être aussi c'étaient les huissiers et les messieurs de la commission retenus à leur poste par un devoir cérémonieux.

Le poète n'eut pas l'air de remarquer cette désertion qui le laissait parler seul entre les hauts murs parcimonieusement éclairés. Une dernière parole s'enfla comme une clameur : « Je salue en Théophile Gautier, mon maître, le grand poète du siècle. » Et la taille rigide s'inclina, il eut trois saluts corrects comme devant un assemblée véritable. Rapidement une porte battit. Puis un huissier emporta la lampe ; je demeurai le dernier dans la nuit retombée, dans la nuit où sans écho était montée, s'était éteinte la voix de ce Père de l'Eglise littéraire. »

C'est en vain que nous avons cherché dans l'*Indépendance belge*, le compte-rendu de cette séance, quoique Baudelaire dans une lettre à M. Ancelle dise : « Il a paru un autre article dans l'*Indépendances*. » Je crains fort qu'il ne se soit abusé, et que M. Frédérix se soit cette fois abstenu de publier un article où forcément il eût dû constater l'effet malheureux d'une conférence qui fut un véritable « four ».

Dix jours après, la troisième conférence de Baudelaire devait avoir lieu :

Lundi, 21 mai, écrivait-on dans l'*Indépendance belge*, à 8 h. 1/2 du soir, aura lieu la troisième conférence de M. Ch. Baudelaire sur *Les excitants (opium et haschich)*. Elle fut remise au mercredi, 23 mai. C'est à cette conférence que le Cercle eut la primeur de l'étude sur Thomas de Quincey et « Les Paradis artificiels ».

M. Ch. Tardieu se souvient fort bien d'avoir assisté à cette causerie, il nous en a parlé et dernièrement encore, il la rappelait dans l'une de ses chroniques :

« On essayerait vainement, disait-il, de dissimuler que cette conférence, cette lecture plutôt, n'obtint aucun succès ; mais cet insuccès donna naissance à une légende absurde dont l'incurable stupidité du Cercle fit tous les frais. Faut-il que ces cercleux soient idiots! Ils n'ont pas applaudi Baudelaire; ils l'ont méconnu, ils n'ont rien compris à ses « Paradis artificiels ». Quel tas de crétins ! Hélas ! comment s'y seraient-ils pris pour comprendre ! Il eût fallu d'abord entendre, et le malheur voulut que Baudelaire, pris d'un horrible trac, lisait et bafouillait, frissonnant et claquant des dents, le nez sur son manuscrit. Ce fut un désastre.

» Baudelaire, du reste, n'était pas tendre aux conférenciers, et je me rappelle parfaitement un trait de lui, décoché à Alexandre. Weill qui donnait au Cercle, vers la même époque, une série de conférences plus ou moins théosophiques et métaphysiques. Certes, on l'entendait celui-là. mais ce n'était pas assez pour qu'il intéressât Baudelaire, qui disait froidement : « Vous aimez çà ! moi, j'appelle çà l'idée d'une idée. »

L'opinion de M. Tardieu confirme en partie celle de Camille Lemonnier.

L'un et l'autre sont d'accord sur l'insuccès de ces deux dernières causeries, auxquelles la presse d'ailleurs n'accorda pas un mot.

Le Cercle des Arts, voyant que ces lectures allaient de mal en pis, arrêta net la série des conférences que Baudelaire croyait y faire.

On sait que son plan était de donner cinq conférences. La quatrième et la cinquième portaient probablement sur les œuvres d'Edgar Poë et du peintre de la vie moderne : Constantin Guys.

Ce qui nous le fait supposer, c'est une lettre

adressée le 2 décembre 1863 à M. Dulacq, directeur du journal *Le Pays* à qui il redemandait certains manuscrits; il rassemblait, disait-il, le plus de matériaux possible en vue de lectures qu'il devait faire à Bruxelles. Ces deux conférences n'eurent donc pas lieu. Il eût fallu qu'elles se donnassent du 23 mai, date de la troisième conférence, au 27 mai, jour où Baudelaire écrit à M. Ancelle qu'il a terminé ses cinq conférences.

Et si Baudelaire dit avoir fait cinq conférences (grand succès) au lieu de trois, dont deux sans succès et sans le paiement espéré, c'est probablement pour faire ressortir sa malchance auprès de son conseiller et justifier les avances d'argent qu'il demande. Baudelaire, qui ne voulait point partir sans avoir un traité avec le Cercle des Arts lui assurant deux cents francs par conférence, s'était contenté d'un arrangement verbal de cent francs par séance.

Ces causeries clôturées, on lui apporta, dit-il, cent francs avec une lettre d'excuses alléguant que les fonds étaient épuisés; on avait compté deux séances seulement à cinquante francs.

Les registres du Cercle des Arts n'ayant pas été conservés par l'administration du Cercle Artistique et Littéraire, nous ne pouvons pas savoir si réellement Baudelaire, avant son arrivé, avait communiqué à M. Vervoort, alors président du Cercle, la liste des conférences qu'il voulait faire moyennant deux cents francs par lecture ni si le Cercle des Arts lui écrivit une lettre où il s'excusait de ne pouvoir lui donner que cent francs pour ses trois conférences.

Mais, il nous paraît peu probable que l'on ait agi de la sorte, chez nous surtout en 1864, à l'égard d'un étranger. S'il faut en croire M. G. Rency, une foule de conférenciers français défilaient à cette époque à la tribune du cercle et nul d'entre eux n'eut jamais à se plaindre, que l'on sache, de la correction des gens avec lesquels il fut en rapport. Il est donc vraisemblable que Baudelaire fait erreur une seconde fois, en accusant le Cercle des Arts de l'avoir trompé.

Ses mécomptes avec le Cercle des Arts, l'anéantissement de ses beaux projets, la perte de ses illusions

font qu'après un mois de séjour à Bruxelles, Baudelaire avait pris les Belges en horreur.

Il croit avoir été victime de la plus effrontée supercherie. « Les Belges sont bêtes, écrit-il à son ami Manet, menteurs et voleurs. Ici la tromperie est une règle et ne déshonore pas. Ne croyez jamais ce que l'on vous dira sur la bonhomie belge. Ruse, défiance, fausse affabilité, grossièreté, fourberie, oui... »

Baudelaire raffiné, incompris même de ses compatriotes, était venu tomber au milieu d'un peuple aimant la grosse farce, la bonne chère et la franche gaîté.

Il n'est donc pas étonnant qu'il se croie chez les Papous, ou les Topinambous, et qu'il écrive à son ami Malassis.

VERS LAISSÉS CHEZ UN AMI ABSENT

Mon cher, je suis venu chez vous
Pour entendre une langue humaine,
Comme un, qui parmi les Papous,
Chercherait son ancienne Athène,

Puisque chez les Tapinambous
Dieu me fait faire quarantaine,
Aux sots je préfère les fous
Dont je suis, chose, hélas! certaine.

MAURICE KUNEL.

HÉLÈNE (1)

(ÉPISODE DU PREMIER ACTE)

A Albert Giraud.

Laisse comme une offense à ma beauté blessée,
Planer sur mon exil, l'ardeur de ta pensée
Et si le songe obscur où je cherche aujourd'hui
L'oubli des jours heureux qui pour jamais m'ont fui
Voulait troubler ta vie exempte de tristesse,
Oppose à ma douleur ta pensive jeunesse
Sans pitié pour mes pleurs qui pourraient susciter
Dans ton cœur innocent une injuste bonté.
Ah, ne t'alarme pas si mon destin s'achève!
Comme toi j'ai connu l'enchantement du rêve,
L'extase de l'amour, l'ivresse de l'espoir,
Les caresses de l'aube et les fièvres du soir,
La langueur des baisers et les tièdes délices
Des abandons choyés par les brises complices
Et maintenant, hélas, il ne m'en reste plus
Que l'amer souvenir de songes révolus,

(1) *Hélène*, action dramatique en trois actes.

Cendre éparse au jardin dévasté de ma gloire.
En vain, j'implorerais de ma flûte d'ivoire
L'appel sonore et doux familier aux bergers :
Depuis qu'elle a vibré sous des doigts étrangers
Elle reste muette à ma fébrile haleine
Et je ne trouve plus qu'une flûte d'ébène,
Confidente de l'ombre où languit mon orgueil,
Pour apaiser l'effroi de ma pensée en deuil.
O la fatale horreur de ces métamorphoses!
L'impérieux désir de saccager des roses,
Les roses! Vision de ma chair d'autrefois,
Flatte la cruauté secrète de mes doigts
Et fait s'épanouir dans mon âme outragée,
L'atroce volupté de me sentir vengée!...
Pourquoi ne suis-je plus que détresse et désir?
Ombre présomptueuse, en vain je veux saisir,
Malgré le soir qui tombe et l'ennui qui m'accable,
La couronne qui brille à ton front redoutable,
Amour, pour la poser, lourde de sang et d'or
Sur mes cheveux baignés des sueurs de la mort...
A quel martyre affreux suis-je, hélas, condamnée,
Et comment t'échapper, ô morne Destinée?
Beauté, m'as-tu donc fuie et toi, cruel amour,
Mon esclave et mon dieu, qui m'offris tour à tour
Les torches des baisers et les palmes des songes,
Vas-tu m'abandonner au gouffre où tu me plonges
Et dédaignant l'émoi qui m'envahit encor
Lorsque tu m'apparais dans un mirage d'or,
Oseras-tu fouler de ta sandale ailée
Mes grands lys imprégnés de rosée étoilée?

Ne te souviens-tu pas, Amour, de ma beauté?
Tu te penchais sur mon épaule, à la clarté
De mes yeux inondés de ta pure lumière...
J'étais comme une enfant mélancolique et fière,
Inquiète du rêve attardé dans sa chair...
En moi grondaient les voix tragiques de la mer
Auxquelles se mêlaient bientôt, plus attendries,
D'autres voix qui montaient en claires théories
Des bois mélodieux, des vallons ombragés,
Des plaines où passaient au gré des vents légers
Qui les éparpillaient sur mes lèvres avides,
Les hymnes parfumés des blondes Hespérides.
J'ai connu ton ivresse et tes rouges fureurs :
Râlante, l'âme offerte à toutes les douleurs,
Je fus dans l'ouragan la farouche bacchante
Guettant pour les briser sous mon étreinte ardente
Tour à tour le vieillard, le jeune homme et le dieu,
Ou, tremblante, étouffant dans un suprême adieu
Les sanglots arrachés à ma jeunesse en fièvre,
Par quelque adolescent dédaigneux de ma lèvre,
Je fus la triste amante aux yeux mouillés de pleurs
Qui, lasse des joyaux, des oiseaux et des fleurs
Dont elle émerveillait sa solitude heureuse,
Troublait la paix des nuits de sa plainte amoureuse...
Amour, prends en pitié mon cœur désemparé,
Prends en pitié mon âme en deuil où s'est miré
Jadis, — jadis, hélas, c'était hier encore, —
Le visage hautain d'un destin qui s'ignore,
Prends en pitié mes yeux ouverts sur le passé
Qui divinise en vain leur azur offensé,

Prends en pitié mes mains suppliantes et lasses,
Dont le geste attristé s'émeut lorsque tu passes,
Amour, au souvenir de ton premier baiser...
Ma couronne est noyée et mon sceptre brisé...
Je ne suis plus que l'ombre auguste d'un beau rêve.
Ma gloire est comme un soir d'automne qui s'achève
Dans un jardin désert, troublé de bruits confus,
Et je vis!... Ah, songer à celle que je fus,
Voir se réverbérer, magnifique et funèbre,
Aux miroirs délaissés que mon masque enténèbre,
Le spectre éblouissant de mon bonheur perdu,
M'endormir en mêlant à l'essor éperdu
Des songes que le soir ramène en mon cœur ivre,
L'allégresse des jours que je voudrais revivre
Et m'éveiller plus seule et plus sinistre encor
Frappant sans m'en douter aux portes de la mort...
J'erre comme une aïeule oubliée et démente.
O rage! Et je ne suis qu'une éternelle amante...

SAPHO (1)

(ÉPISODE FINAL DU TROISIÈME ACTE)

A Miss Frances Alice Gordon.

O prestige sacré des flots! Devant la mer
Qui charme mon exil de son sourire amer,

(1) *Sapho*, action dramatique en trois actes.

Je me surprends moins seule et plus fière peut-être
Qu'au jour déjà lointain où je vis apparaître
Pour la première fois dans la paix de mon cœur
Le magique visage et le geste vainqueur
De celui qui devait dénouer ma ceinture
Et dont je pleure encor la cruelle imposture.
La mer!... Elle est en moi l'horreur de mes sanglots,
Elle est mon rêve en fièvre et chacun de ses flots
Qui frappent les rochers où se brise leur rage,
Trouve un sinistre écho de tempête et d'orage
Dans ma pensée en proie aux douleurs de l'amour.
Elle est en moi comme une autre âme, tour à tour
Abandonnée aux jeux divers des vents contraires,
Offensant l'impassible azur de ses colères
Ou belle d'impudeur, offrant dans un baiser
La secrète splendeur de son rêve apaisé
A la caresse agile et lascive des voiles
Qui dévastent l'image auguste des étoiles,
Qu'elle frôle ma lèvre ou lisse mes cheveux,
Elle est soudain la grâce en fleur de mes aveux
Et bientôt je retrouve étonnée et ravie
Au fond de moi tous les mirages de ma vie :
Des lys, des lys au loin! O printemps sur la mer,
O printemps de mon âme, o printemps de ma chair,
Les vagues comme moi tendent vers la lumière
L'insigne floraison de l'extase première...
Je m'éveille, je chante et je suis une enfant,
Une petite enfant joyeuse qui défend
Des rêves anxieux dont elle est effleurée,
La céleste douceur de sa grâce ignorée.

Que je suis belle! A peine ai-je souri qu'en moi
Surgit, trouble ineffable et radieux émoi,
L'orgueil de me sentir à moi-même inconnue
Et bien que l'onde amère ait de ma beauté nue
Mêlé le pur reflet aux charmes de ses flots,
Je garde dans mon cœur inutilement clos
Sur les désirs naissants dont je suis consumée,
L'angoissante fierté d'aimer sans être aimée.
Seule je me contemple, ô joie, et je pressens
Entre les lys éclos sous mes pas innocents,
La présence insolite et chère d'une rose :
D'où vient-elle et pourquoi lui sourire? Je n'ose
Flatter de son éclat ma lèvre qui s'émeut
Aux baisers devinés sous sa corolle en feu...
Mais vous savez, ô lys, combien je suis heureuse
De trouver parmi vous cette fleur amoureuse!...
Comme le jour est pur et comme sur ma chair
Est douce la caresse immense de la mer!
Mes cheveux dénoués que la brise parfume
Couronnent de rayons et de flocons d'écume
Ce front trop ingénu pour s'affliger un jour
De ta morsure, ô Rêve et de ta griffe, Amour...
Rêves... Amour...! Pourtant j'ai connu vos alarmes...
Que n'ai-je dédaigné la volupté des larmes
Et la divine horreur de vos enchantements,
O sphynx cruels, désirs ambigus et charmants,
Cachés parmi les fleurs dont s'embaumait mon âme!
Hélas, cette humble enfant n'était donc qu'une femme
Vouant aveuglément à d'occultes desseins
L'infini de ses yeux, la fraîcheur de ses seins,

L'étreinte de ses doigts, l'or de sa chevelure
Et qui ne défend pas ses lèvres de l'injure
Des baisers qu'elle implore et méprise à la fois!
Mes cris désespérés étouffés par ta voix
O mer, ont dès ce jour retenti sur la grève...
Victime de l'amour, prisonnière du rêve
Je n'étais qu'une épave échouée à ton bord
Que, suprême ironie ou caprice du sort,
La vague embellissait de ses gemmes amères.
J'errais, suivant au ciel l'essor de mes chimères,
L'âme inquiète et lasse, une conque à la main
Sur la rive où mes pas se frayaient un chemin
Aussitôt envahi par le sable inflexible.
Il me semblait entendre une forme invisible,
Fantôme décevant de ma crédulité,
Qui dans la paix des nuits m'invitait à chanter.
Ah, comme elle pleurait alors, sous les étoiles
Ma voix qui devançait la fuite de tes voiles
Aux pays bienheureux d'où l'on ne revient pas,
Pour étouffer la voix qui l'implorait tout bas,
De revivre avec elle un passé d'allégresse!
Mais comme elle resta sublime en sa détresse
Puisque même aujourd'hui, l'écho de ses regrets
M'enchante et fait surgir des mirages secrets
De l'ombre où se débat mon âme douloureuse,
Qui me rappelle alors qu'un jour je fus heureuse...
Mais qu'importaient ma vie obscure et ses tourments
A la sourde fureur de tes mugissements :
Tu t'élançais vers moi, magicienne sombre,
Prête à me dévorer dans tes cavernes d'ombre,

M'arrachant aux rochers qui m'offraient leur abri,
Heureuse si parfois mon triste corps meurtri
Exhalait dans un cri d'angoisse et de souffrance
Son désir de survivre à ma désespérance...
Ainsi ne suis-je plus devant tes flots houleux,
Malgré le souvenir du jour miraculeux
Où ma lèvre entr'ouvrit ses fleurs sous ta caresse,
Qu'une ombre dérisoire en proie à la tristesse,
Belle encor, mais portant dans son cœur dévasté
L'éternel châtiment de sa divinité.
Quel que soit mon destin, j'ai honte de moi-même,
O mer, et ce n'est plus que ton néant que j'aime...
Je ne m'attendris plus sur mon orgueil blessé
Que pour en regretter le prestige offensé
Par l'aventure ardente et folle de la vie...
Pourquoi ranimerais-je en mon âme asservie
L'illusion d'un songe à jamais envolé?

. . . . . .

Mais écoute pourtant, ô mon cœur exilé,
Écoute, ô pauvre cœur désabusé du rêve,
La voix, la chère voix de l'amour qui s'élève
Douce comme autrefois, mais plus terrible encor
Du fond de ta détresse où brûle un soleil mort!
O mer, délivre-moi de cette voix rebelle!
J'expie honteusement le crime d'être belle
En offrant, sans pitié pour mon être opprimé,
Mon âme à l'éternelle épouvante d'aimer.
Puisque ma chair frémit toujours, je me résigne
A ne plus redouter la mort qui me fait signe
Entre ces mêmes flots où je mirais jadis

Mes songes ingénus à l'amour interdits
Dont, malgré ma candeur et mon ivresse éteintes
J'ai fièrement gardé les suprêmes empreintes
Sur mon front que je vais briser à ces rochers.
Ah, que les purs joyaux de ces trésors cachés
S'éparpillent au sein du gouffre où je me noie
Jusqu'à ce qu'un matin, avec des cris de joie,
Ma sœur d'élection, peut-être mon enfant,
Les découvre et les mêle à l'éclat triomphant
De ses rêves baignés de lumière éternelle,
Sans se douter qu'ainsi je ressuscite en elle!

GEORGES MARLOW.

DIALÉGOMÈNES PHILOSOPHIQUES (1)

PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENCE.

Pour bien comprendre l'Inconscience, il convient de comprendre d'abord la Conscience.

La Conscience, dont je veux parler ici, n'est pas cette faculté interne à laquelle, témérairement peut-être, on attribue une vertu de discernement entre le bien et le mal, entre « le vice et la vertu », comme on disait solennellement jadis, avec le classique apologue d'Hercule hésitant au carrefour des deux chemins auquel on n'échappait pas plus qu'au filet de bœuf à la Godart dans les banquets.

Ce n'est pas l'instrument de Morale qui, non sans vacillations, nous conseille et nous juge, avec accompagnement habituel de contentement de soi ou de remords.

Il s'agit simplement du sentiment qu'ont de leur existence et de quelques-unes de leurs sensations, un certain nombre d'êtres, spécialement l'*homo sapiens*,

(1) Voir nos livraisons précédentes : PHILOSOPHIE DE L'A-PEU-PRÈS (novembre 1907), — PHILOSOPHIE DE L'EXTRAVAGANCE (décembre 1907), — PHILOSOPHIE DE L'ANTAGONISME (janvier 1908).

cet occupant de l'échelon le plus élevé de la série actuelle des mammifères.

Car c'est un point à noter tout d'abord que la rareté, dans la *mécanique supérieure* du monde (l'expression, je le rappelle, fut estampée par Bossuet), de la conscience ainsi entendue. En immense majorité, ce qui compose la Nature est, ou semble, inconscient. Les astres, les terres, les rochers, les eaux, les atmosphères, et, au-delà des atmosphères, l'Ether, cet impondérable qui, depuis les émouvants travaux contemporains sur la Radioactivité, apparaît en réservoir infini de l'Energie dont la condensation formerait la Matière.

Dans cette masse énorme et sans vide apparaissent, avec un très petit chiffre, les individualités conscientes. Autant que nous en pouvons juger par nos sens si limités en nombre et en acuité, ne nous donnant jamais qu'une traduction affaiblie de la réalité, ce ne sont que « les animaux », dont nous sommes, il n'y a plus à marchander là dessus. Ils sont sur le monde moins que les pucerons sur les feuillages.

Quand on considère les transformations de la substance qui forme l'Univers telle qu'on la conçoit présentement (en attendant sinon mieux, au moins autre chose) — état *successivement* éthéré, gazeux, incandescent, fluidique, solide, cristallin. vivant, conscient on voit que c'est au bout de cette évolution, comme une fleur à l'extrémité d'une tige, qu'apparaît *le don* spécial que j'examine avec prudence et qui n'est peut-être qu'un égarement de la Nature si prodigieusement variée et fantaisiste en ses caprices morphologiques.

On le trouve, ce prétendu don, non pas dans toute vie organique, puisqu'il manque aux végétaux, mais seulement dans les êtres où s'est formé, ah ! par quel compliqué et jusqu'ici impénétrable phénomène ! un système nerveux, c'est-à-dire un appareil merveilleux de transmission et de sensibilité entre une partie du total qu'est le corps et le centre cervical où gît et fonctionne cette étrange conscience.

Quelle variété au surplus dans l'intensité de cette perception !

Combien elle est rudimentaire dans les organismes inférieurs, vraisemblablement les premiers où elle apparut par un passage de la matière dite « inerte ou insensible » (pourtant partout animée et accessible à toutes les influences : ne confondons pas ce que nous ne percevons pas avec ce qui n'existe pas), passage dont nous ignorons le mécanisme !

Et chez nous-mêmes, les hommes, à quel point elle est encore bornée ! Quantité d'opérations chimiques ou physiques s'effectuent en nous à notre insu. Celles de la nutrition ne se font sentir qu'en cas de trouble maladif ; telle la dérisoire colique, qui nous révèle qu'en nos intestins la digestion va mal. Durant des milliers d'années, nul humain ne s'est douté de la circulation du sang, qui, pourtant, fonctionnait incessamment en condition essentielle de la vie. Sa découverte, par William Harvey (il eut contre lui toute la faculté de médecine de Paris), remonte à peine à deux siècles et demi. Shakespeare, devin comme tous les génies, l'avait pressentie dans son monologue fameux du *Roi Jean*.

Quantités de fils manquent donc entre notre Moi, notre « Ame », et notre corporalité, ou n'entrent en activité que par intermittence sous l'action d'influences accidentelles.

Pour l'accomplissement de quelle finalité, de quelle utilité, cette catégorie mesquine des êtres conscients existe-t-elle dans l'horlogerie totale de la Nature ?

Invinciblement nous nous posons ces questions énigmatiques, quoiqu'elles empiètent sur l'Impénétrable.

Et il ne manque pas d'ingénus qui proposent ou affirment des solutions. C'est une spécialité des religions et de leurs dogmes, si aisément acceptés dans la période où elles sont jeunes et s'adressent à une portion de l'Humanité encore confiante.

En réalité de tout cela nous ne savons rien. Il est même douteux pour nous que la Nature ait une autre finalité que celle d'une transformation ininterrompue, soumise à la loi du changement mais

sans fixité dans les formes concrètes en lesquelles se réalise cette évolution, sans préoccupation d'amélioration indéfinie. Peut-être n'est-elle qu'un déroulement analogue à celui du kaléidoscope, offrant sans cesse de nouvelles images, revenant parfois à des images déjà réalisées; un système de combinaisons où les seules constantes sont les éléments à combiner et la force qui combine, sans plan, sans catalogue préalablement arrêté des formations qui se réalisent.

Faut-il se croire privilégié parce qu'on est doué de conscience? Voilà le point capital auquel je voulais arriver.

L'homme, toujours facilement orgueilleux, — roi de la création! but du cosmos! hélas! hélas! — aime à le croire, aime à le dire. Quel philosophe candide s'écria : « Si un rocher m'écrasait, j'aurais, sur le brutal, cette supériorité et cette consolation que je saurais qu'il m'écrase et que lui n'en saurait rien! »

Question à solution douteuse parmi toutes celles dont il convient de douter quand on se mêle de ces problèmes qui sont aux extrémités du connaissable, *terræ ignotæ* inscrites sur les cartes de la géographie rudimentaire d'autrefois.

La conscience nous fait, il est vrai, sentir les joies, mais elle nous fait aussi sentir les souffrances, et, dans la mer des vicissitudes de nos existences, qui dira si, pour la généralité des humains lamentables, le total de celles-là dépasse le total de celles-ci, et ainsi dicte une préférence. Que de cruautés et d'horreurs aux cours des temps, que de fois l'inconscience eût été un bienfait! Quelle inondation, quelle submersion de misères parmi lesquelles il eût mieux valu être comme les débris insensibles que roule un torrent. Un arbre souffre-t-il quand on l'écorce? Mais un homme quand on l'écorche? Et que d'écorchés dans l'horrible histoire des guerres et des tyrannies!

Certes, quand nous nous interrogeons, il semble que nous ne pourrions nous résoudre à une vie où tout ce que nous faisons se déroulerait comme la végétation pour les arbres, comme les révolutions

firmamentaires pour les astres, « qui ne savent pas ce qui leur arrive », et accomplissent leur devoir cosmique comme des somnambules

Mais n'assimilons pas à un formel désir la force latente qui nous pousse à *vouloir être,* même au prix de la douleur, conformes à notre destinée. Dans sa fable *La Mort et le Bûcheron*, le sarcastique et impitoyable Jean de La Fontaine, qualifié « le bon » par antiphrase, a mis en plein relief cette lugubre devise : « Plutôt souffrir que mourir » ! Or, mourir n'apparaît-il pas l'abolition suprême de la conscience?

Nous tenons à celle-ci autant qu'à la vie.

On peut romantiquement imaginer une humanité où tous seraient privés de la conscience, une humanité inconsciente et qui, pourtant. serait vivante et agissante.

Peut-être même agirait-elle absolument comme elle le fait maintenant qu'elle a l'illusion de diriger ses actes par une volonté douée de liberté.

Les nuages sont sans conscience. Les vents sont sans conscience. Les planètes, leurs satellites, aussi. Telle encore la bonne lune qui accomplit si bien, avec tant de calme harmonieux et de parfaite discipline, sans écarts, sans fredaines, ses révolutions mensuelles, dont Beethoven, dans une sonate émouvante, a fait saillir le prodigieux pathétisme. Ils bougent, ils s'acquittent de leur mission et ne le savent pas ! Faut-il dire : oh ! les pauvres ! ou mieux, oh ! les heureux?

Villiers de l'Isle Adam a imaginé une *Eve future*, une femme mécaniquement fabriquée et mécaniquement agissante. Supposons un roman, dans lequel les hommes vivraient inconscients, indifférents comme les chênes à ce qui leur arriverait, *des insensibilisés.* Charles XII, dit-on, était déjà à peu près dans cette condition, ne connaissant ni le chaud, ni le froid, ni le plaisir de manger ou de boire, pas même l'amour. Ce serait une humanité automate où tout arriverait comme maintenant où nous croyons au Libre Arbitre et à la volonté individuelle responsable.

Et l'Univers lui-même, ce tout infini, le grand Pan?

A-t-il, lui, conscience de ce qu'il est et de ce qu'il fait? Si c'est là Dieu, faut-il nécessairement le supposer, en grand, tel qu'un de nous, avec un organe, cerveau ou tout ce qu'il vous plaira, pensant, comparant, jugeant, décidant?

De grands esprits se sont posé cette question énervante

Hélas! nous n'en savons rien! Nos cérébralités, instruments imparfaits, en vain prolongés par nos sens matériels, prolongés eux-mêmes insuffisamment par des appareils scientifiques, ne peuvent pénétrer jusqu'à cet inconnu. Nous sommes de très misérables chercheurs, avides de dégager les mystères, et arrêtés dès que nous tentons d'en perforer la surface sur laquelle nous errons comme des mouches sur les murs rigides.

Brrrr! Elles font frissonner, ces plongées dans l'Insondable.

A tous nos tourments s'ajoute celui de si peu connaître doublé de l'inquiétude de vouloir connaître davantage. Ferrero, érudit historien, range parmi les conditions de la paix et du bonheur : ne savoir que peu de chose. Oui, la diminution de la conscience est une douceur et son abolition dans l'Inconscience est, peut-être, la douceur suprême. C'est ce que disent, paraît-il, en grand nombre, ceux qui vont mourir. Des millions d'Hindous placent le bonheur final dans le vague infini du Nirvana, du retour à l'Inconscient.

EDMOND PICARD.

Au prochain numéro : *La Philosophie du Remplissage.*

LA BARQUE AMARRÉE

I

Les gens du bateau de pêche *Bru* 180 retirèrent leurs dragues les premiers. La marée allait monter et semblait s'annoncer en un grand bruit qu'on entendait du large, tandis qu'un vent du nord-nord-ouest se levait en sifflant dans les mâts. Le ciel se couvrait et, entre de gros nuages sombres, les dernières éclaircies coulaient des clartés blêmes dans l'eau déjà tumultueuse. Les vagues moutonnaient, s'allongeant, ourlées d'écume.

Les pêcheurs du 180 hissèrent leur voile et leur foc, criant à leurs compagnons du *Bru* 12 leurs appréhensions au sujet du temps. Cela allait, à chaque fois, en quelques mots, dont ils chantaient le dernier pour surmonter le double bruit de la bise et du flux. Enfin, ayant achevé son appareillage, le 180 cingla vers Bruinisse.

Le *Bru* 12 demeura seul, sous la menace du grain. Les deux frères Kees et Hendrik Saudemont se hâtaient de terminer leur besogne. Ils vidaient très vite leurs râteaux remplis de moules, pressés de rentrer au port, silencieux et presque acharnés à ce travail qu'ils dépêchaient toujours plus.

Le 180 tanguait, courant à bonne allure, chassé par le vent qui commençait à souffler en tempête. C'était une de ces barques, du type boier, que les Zélandais appellent *botaak*, et dont le pont se trouvait couvert par les embruns. Elle sautait sur la

vague, légèrement inclinée par tribord, au moment où Hendrik Saudemont hissait, à son tour, toute la toile du 12. Celui-ci était plus petit, effilé de la pointe, coupant mieux le flot, mais moins rapide dans la marche. C'était un *hoogaarst* sorti des chantiers depuis une bonne année, et dont les Saudemont avaient pu apprécier les qualités.

Avant que de prendre sa place à la barre, Kees, sans prononcer un mot, avait fait un geste vers le ciel qui achevait de s'obscurcir.

— Oui, dit Hendrik, absorbé dans la même contemplation, et répondant ainsi à l'inquiétude de son frère.

A cet instant passa une rafale qui fit craquer le mât, crier les cordages et qui culbuta Hendrik dans le foc, pendant qu'une lame passait sur le bateau, de la proue à la poupe.

Ce fut comme un signal. Une fureur parut s'abattre sur le pays. Le 12 se prit à tanguer et à rouler. Précipitamment, Hendrik retira de la cabine les « cirages », qu'ils passèrent sur leurs vêtements. Kees, à l'arrière, fut tout de suite ruisselant, recevant les paquets d'eau dans l'enfoncement où l'on dirige la barque. Par le fait, elle n'obéissait plus, volant, pareille à un grand oiseau aux ailes palpitantes, vers l'île d'Overflakkee.

— Cargue le foc, Hendrik ! cria Kees.

Sans avoir compris, tant hurlait le vent et rugissait la houle, Hendrik exécuta la manœuvre, accroché ici, rejeté là, debout à nouveau, repoussé encore; mais triomphant, au bout du compte, de l'acharnement de la tempête. Il fallut, ensuite, prendre un ris et recourir aux pompes. Le mât n'en continuait pas moins de gémir, craquant sous la tension extrême de la voile. Les rages du nord-nord-ouest se déchaînaient autour et sur le 12, avec des élans dont le bateau criait comme une bête fouaillée.

Tout considéré, il ne restait aux Saudemont qu'à regagner Bruinisse, coûte que coûte.

Mais la brume, déjà, tendait ses embûches. Puis, ce furent les ténèbres. Les vagues battaient les flancs de la barque, s'y écrasaient dans un fracas, sautant

en formidables rejaillissements d'écume. Et le mât ne s'interrompait plus de se lamenter sous la poussée de la bise. Les cordages, roulés en paquets sur le pont, avaient volé par-dessus bord avec les planches jetées, pour le passage, sur l'amas des moules.

Cet équinoxe d'automne se montrait particulièrement prodigue en fortes marées. Après un été pluvieux, septembre avait débuté par quelques jours de beau temps. Puis le froid, sans transition, était venu. Les brouillards avaient plané sur les grands fleuves, en cet endroit où ils confinent à la mer. Une huitaine auparavant encore, au Zijpe, une barque de Bruinisse avait sombré. Grâce à des prodiges, on avait sauvé l'équipage.

Ces choses venaient à l'esprit de Kees et de Hendrik. Non qu'ils songeassent, à cette minute, au danger qu'ils couraient, à la mort possible, ou qu'ils eussent peur; mais la tourmente leur crachait à la face et sur le corps les coups de fouet des lames froides et cette frénésie les troublait confusément On eût dit, vraiment, qu'en tombant sur eux ces vagues les couvraient d'injures et de blasphèmes, qu'elles les enveloppaient de cris féroces et de ricanements sauvages. L'étendue était remplie de la folie des éléments. De l'obscurité sortaient des voix, des hurlements atroces et des sifflements si aigus que les oreilles s'en trouvaient déchirées. Et toujours les immenses chocs de la houle, les trombes, les masses de bave augmentaient les horreurs de ce nord-nord-ouest où passaient, avec toutesl es colères de l'infini, toutes les plaintes aussi.

Trempés comme étaient les deux pêcheurs, de la tête aux pieds, chaque rafale paraissait les enrouler de glace. Kees s'obstinait dans sa lutte contre la « gueuse » démente; il ne quittait point la barre et résistait à la double action de l'eau et de la bise. Il n'en était pas de même pour Hendrik qui, petit à petit, sentait un engourdissement prendre ses membres douloureux, et succéder à la brûlure dont son corps avait été couvert. Il se raidissait contre son mal sans cesser de travailler aux pompes. Mais un nouveau craquement s'étant produit à la pointe cette

fois, Kees cria que l'avant venait d'être défoncé. Bien qu'il fût abattu et grelottant, Hendrik s'y traîna. Le flot ronflait en s'écrasant sur la proue et s'y abîmait dans un prodigieux éclaboussement. Le pont, incessamment balayé par les vagues, débordait d'écume. Le bateau sautait, s'inclinait, remontait pour retomber en un tourbillon d'embruns, pendant que des colonnes d'eau tapaient l'arrière et entraient par les côtés.

Se maintenant le long du bordage, cinglé par les furieuses attaques de la houle, Hendrik s'assurait que rien n'avait cédé, et, bientôt, tranquillisa son frère à ce sujet. La coque était solide; elle défiait les rudes assauts de la mer démontée qui pouvait s'acharner contre elle.

Comme Hendrik se redressait, une lame soulevant la barque, rugit et tonna avec un fracas lugubre. Puis, immédiatement, une seconde submergeait la pointe, et une troisième, aussitôt prête, bondissait à sa suite, s'éparpillait en s'élevant tout le long du mât. Cette dernière frappa Hendrik, et, l'enlevant, le jeta contre la petite cabine, sur les moules, où il resta étendu.

— Hendrik! cria Kees, aveuglé par l'eau. Il entendit la voix de son frère et fut rassuré.

Cependant, l'ouragan se déchaînait avec des convulsions et des râles. Il ne s'interrompait plus de heurter de terribles coups contre le bateau, de beugler sa folie, d'entre-choquer les lames, de jeter le vent sur cette Zélande où il règne en maître implacable.

Le *Bru* 12 continuait de filer dans la nuit subitement tombée. Il roulait éperdument en ces ténèbres absolues, où clamait et haletait la tempête. Comme dans le chant quatrième de l'*Enfer, l'abîme était nébuleux, obscur et immense*. Quand les fureurs avaient passé, il restait encore les gémissements et les imprécations de l'inconnu.

Tout secoué qu'il était, Kees ne lâchait pas la barre. Il se trouvait, sans répit, suffoqué par les masses d'eau, par les soufflets de la houle; pourtant, il ne faiblissait pas à son poste, attaché par

la ceinture, bien planté sur ses jambes arquées, stoïque et confiant en son bateau et en lui-même.

Hendrik demeurait effondré, à la place où la grande vague l'avait jeté. Il lui semblait que sa poitrine venait d'être défoncée. Transi de froid, la respiration coupée, la tête en feu, les membres meurtris, il s'abandonnait.

Et cet abominable temps ne paraissait pas prêt de se calmer. D'instant à instant le vent augmentait ses rages, poursuivant les barques égarées au dehors, pleurant contre les digues ou autour de ces petites maisons propres et claires, qui font de jolies taches parmi les plaines vertes des îles zélandaises.

Poussé par les rafales, le 12 ne cessait pas de courir à une allure effrayante, penché, embarquant l'eau qui grondait contre lui. Les deux Saudemont ne se parlaient plus. Au reste, le bruit de la tempête était tel qu'il eût couvert leurs voix. Puis, que se seraient-ils dit, sinon partager leurs craintes. Ils les gardaient en eux, se laissant secouer comme de pauvres et faibles choses livrées à la brutalité des forces écrasantes de la nature.

Rien encore ne leur signalait Bruinisse, vers où Kees croyait fermement se diriger. Les bouées lumineuses avaient bien marqué la route; mais le vent devait avoir fait dévier le 12, quelque peu tout au moins. Le Grevelingen était si soulevé que « l'on ne savait pas »... Tout à coup, ce fut un tourbillon qui s'écrasa à la proue, au même moment qu'une forme noire, miraculeusement, rasait le 12.

— Van Gouder! appela Kees.

Ces Van Gouder étaient les pêcheurs du 180.

Le vent seul répondit, en sifflant, tandis que le bateau, avec sa voile qui battait dans la nuit, se perdait parmi l'ombre et la tourmente.

Dès lors, Kees lui-même se prit d'une grosse inquiétude... Cette barque qui venait de les effleurer d'une si étrange manière, et qui, on le devait supposer, fuyait vers la mer, sans répondre aux appels, qu'était-ce? Elle avait une voile bien bruyante? Elle était trop noire, au surplus, cette barque. En était-ce une, au fait?

Ce n'est pas que Kees fût superstitieux; mais, enfin, la rencontre ne lui semblait pas naturelle... Pourquoi ne lui avait-on pas répondu? A cet instant, il y eut une saute de vent accompagnée d'une pluie battante. Cela se rua sur la voile, la gonfla, la secoua, tendit les cordages. Il y eut trois poussées de ces fureurs. A la première, le mât se prit à gémir; la troisième produisit un long et sinistre craquement qui fit crier Kees et dressa Hendrik.

La voile tomba, se déchirant, avec sa vergue brisée, pendant que le 12 embarquait de l'eau encore et ruisselait comme une cascade. Alors, les Saudemont se cramponnèrent aux flancs de leur bateau, uniquement soucieux de se garder contre les attaques du flot, ayant abandonné toute intention de lutte, résignés à subir les effets de la victoire des éléments. Il ne leur restait qu'à s'en remettre aux décisions de la Providence. Suivant son caprice, elle les anéantirait quelque part, en un grand remous, dans la mer ou contre la côte. Peut-être aussi, malgré tout, savait-on, les ramènerait-elle, une fois de plus, vers leur foyer, où, déjà, devait régner l'angoisse. Leur mère priait probablement, assise au coin du feu, entendant la bise pleurer à la porte.

Ils n'avaient, ni l'un ni l'autre, une notion de l'heure qu'il pouvait être. On ne devait pas songer à soulever l'écoutille. Au reste, le réveille-matin, dans la cabine basse, s'était arrêté.

Il n'y eut plus que la voix immense et la vie tumultueuse de la tempête dans la nuit.

II

L'ouragan se calma aux premières lueurs de l'aube livide. Alors, le *Bru* 12, pareil à un blessé qui se traîne, chercha à gagner Bruinisse. Il y parut, au prix de durs efforts, vers les dix heures du matin. Tout le village sortit pour le recevoir. Dès qu'il fut signalé, on se porta vers le port et le long du rivage, en dépit du vent, de la pluie et du froid. Les femmes vinrent aussi, et les ailes de leurs coiffes

blanches, leurs tabliers, leurs jupes s'agitaient, battant dans la bise.

Kees avait aperçu ce monde-là de loin; mais c'est à peine s'il lui put accorder un regard, car il était seul pour exécuter la manœuvre devenue très pénible sans voile et par suite de l'encombrement du pont. Des embarcations s'étaient portées immédiatement à son secours. La première qui aborda le 12 cria des paroles de joie, puis les pêcheurs s'enquirent de Hendrik, que l'on ne voyait point.

Il était dans la cabine. Kees, à qui une vague avait jeté dans les bras son frère inanimé, l'avait descendu pendant que la tempête s'acharnait sur la barque. Il contait cela, d'un ton très simple, aussi brièvement que possible, car il avait hâte de savoir si sa mère se trouvait parmi cette foule accourue.

Lorsqu'on lui eut appris qu'elle y était, en effet, arrivée dès le petit jour, et pleurant de joie après avoir souffert sans une larme, Kees s'inquiéta. Elle n'eût pas dû s'exposer aux atteintes de ce vent du large chargé d'humidité. Puis il demanda si tous les bateaux étaient rentrés.

Il en manquait un encore.

— Le 180, dit Kees.

On le pressa de questions. Il avait, certainement, navigué dans la compagnie des Van Gouder. Leurs parcs à moules se touchaient.

Kees évoqua la rencontre de cette barque courant vers la mer, et de laquelle nul n'avait répondu à son appel. Il parla de la voile dont le bruit l'avait frappé. Il rapporta, ensuite, comment il s'était attaqué, seul, aux pompes, trompant son angoisse en ce travail désespéré. A la première accalmie, il s'était interrompu pour hisser, à grand'peine, son foc. Du reste de sa voilure il ne demeurait que des pièces.

De fait, Kees avait une mine extraordinaire. Vêtu de son « cirage », qui avait été déchiré, sa figure semblait avoir reçu des coups de cravache. Ses paupières et ses yeux étaient enflés, comme brûlés par le sel, et ses lèvres saignaient. Quant à ses doigts, ils avaient fini par devenir si gourds qu'il lui eût été impossible de les plier. Il se tenait bien cependant,

ne se montrant pas autrement abattu par cette nuit qu'il venait de passer dans l'eau et dans le vent. La fatigue écrasante de dix heures d'ouragan, durant lesquelles il n'avait pas eu de répit, ne l'empêchait pas de se tenir droit et ferme.

Quand les bateaux penétrèrent dans le petit port de Bruinisse, où le 12 apparut comme un éclopé, une foule se pressait sur la digue. Sans doute, elle était venue là avec l'intention de marquer sa sympathie. Elle avait pensé « apprendre quelques détails », pourquoi pas? Tout du « dehors » intéresse ces gens. La mer est leur préoccupation, leur vie, — leur mort aussi — et leur fortune. Sûrement, ces hommes oisifs pour un jour, ces femmes inactives pour un moment, avaient senti le besoin d'exprimer leurs sentiments, leurs sensations. Pourtant, ils ne dirent rien. Un grand et solennel silence s'étendit sur eux, car, soutenu par deux pêcheurs, Hendrik venait de paraître sur le pont, où il se traîna. On le vit, cassé en deux, les bras ballants, les yeux mi-fermés, toute la face contractée et creusée de rides. Une souffrance était gravée dans chaque pli de son visage.

Alors, les expansions, en quelque sorte, eurent honte d'elles-mêmes. Les paroles sont timides devant la fatalité, et, à son contact, se changent en chuchotements.

Puis, le silence fut absolu parce que la mère des Saudemont venait recevoir ses enfants, là, au bout de la planche étroite qui mène des barques amarrées à la berge. De crainte qu'il ne tombât, Kees et l'un des pêcheurs avaient pris Hendrik; le premier par la tête, le second par les pieds. Il n'eût pu, par lui-même, traverser la passerelle. On eut très difficile, ensuite, à le redresser. Une fois debout, appuyé à l'épaule des deux hommes, il s'avança lentement, voûté, avec une plainte inconsciente et basse, qui lui sortait comme un râle.

Ce groupe lamentable et tragique longea la digue, passant dans la foule qui s'écartait sans un mot.

A la suite de ses fils, vêtue de noir, n'ayant pas quitté encore le deuil de son mari, Marie Saude-

mont venait de sécher ses larmes. C'est que la peine refrappait à l'huis, et que de telles femmes, quand l'heure sombre a sonné, trouvent ce prodigieux courage et cette force surhumaine qui sont le dévouement et l'amour des âmes simples.

Comme tous quatre allaient passer sur le quai, un chat maigre, qui rôdait toujours dans le port, vint se frotter, en faisant le gros dos, contre les jambes de Hendrik, et le suivit jusqu'à la Deestraat, où était la demeure des Saudemont.

Il miaula, pendant quelques minutes, devant la porte, lorsque celle-ci se fut refermée. Après quoi, d'un petit trop de félin, la queue en l'air, il regagna la digue, où il avait coutume de courir entre les piquets, à la recherche de l'on ne savait quoi.

Le vent était complètement tombé. Une bruine froide voilait le large et couvrait les îles les plus rapprochés.

Une tristesse infinie semblait pleuvoir du ciel gris sur cette *Zeeland*, « pays de la mer ».

III

Hendrik Saudemont se réveilla un matin et se vit, avec surprise, couché dans l'un des deux lits en armoires du rez-de-chaussée. Sa chambre se trouvant à l'étage, il ne comprit pas ce qu'il faisait dans cette belle pièce, où brûlait le grand poêle autour duquel on se chauffait aux soirs d'hiver. Il écouta, d'abord, le tic tac régulier de la vieille pendule accrochée à côté de la porte, puis voulut se soulever, afin de regarder l'heure à son cadran aux chiffres blancs et or, lesquels se détachaient sur un paysage d'un travail naïf. Mais l'effort que fit Hendrik pour se dresser resta sans résultat. Sa tête ne quitta pas même l'oreiller.

Il prit, ainsi, connaissance d'une étrange et profonde sensation de faiblesse.

Ses yeux, alors, s'attachèrent à tous les objets familiers.

En face de lui, par un écartement des volets intérieurs, entrait un peu de jour.

Oui, tout était bien à sa place. Là, entre les deux fenêtres, au-dessous d'une glace, il y avait la table. Quelques bouteilles à étiquettes, des fioles, de petits pots s'y trouvaient épars. Ceci le surprit. Toutefois, il ne s'arrêta pas à ce détail, car tout était confus en sa tête. Ses pensées demeuraient vagabondes.

Il continua de s'orienter.

A sa droite, il devina la vieille armoire dont le temps avait noirci le bois. Au-dessus de la cheminée, contre le mur, deux chromos encadrés montraient la puissance et la résurrection de l'amour. Dans l'un, deux êtres à la fleur de l'âge proclamaient, en un site agreste, la beauté et la douceur d'aimer ; dans l'autre, ce même couple, devenu vieux, voyait renaître les anciens bonheurs et les illusions de sa jeunesse dans ceux de ses enfants. C'était une histoire simple, habillée à la mode de 1860.

Entre ces cadres, sur la tapisserie, il y avait, en couleurs vives, une composition représentant une scène de la vie du Christ.

Tout cela avait, si l'on peut dire, sa physionomie habituelle.

Les chaises étaient disposées selon un ordre que l'on devinait immuable. Le plancher disparaissait sous les nattes et les petits tapis à rayures. Les armoires pratiquées dans les murs avaient leurs portes fermées. Le plafond, dont on remarquait les poutres, était peint en un jaune très pâle ; le vernis y luisait sous les traînées de la lumière. La pipe allemande, au fourneau de porcelaine, dans laquelle fumait Frans Saudemont, l'aîné, pendait à un clou, entre deux candélabres. Les meubles, les moindres menuailles étaient rangés avec soin. Ils contribuaient, chacun pour leur part, à former l'aspect particulier de la pièce. Par là, Hendrik « se reconnaissait » ; il se retouvait chez lui. Et, pourtant, quelque chose d'indéfinissable lui demeurait, en ce lieu, étranger, inconnu et « lointain ».

Comme une chaleur agréable flottait dans la chambre, Hendrik retira sa main de dessous les

couvertures. Il fut un peu effrayé par la maigreur de ses doigts et de son poignet. Il se sentait les paupières lourdes, le corps las et endolori. L'effort qu'il tenta pour chercher à comprendre ses sensations, pour les définir, lui fit mal dans la tête. Il poussa un soupir et dit :

« Tiens. »

Il se prit de nouveau à écouter le mouvement régulier de la pendule. Le tictac prenait, petit à petit, une voix amie dont il lui sut presque gré.

Au dehors, le vent passait, parfois, par grandes poussées qui faisaient grincer les portes et les fenêtres. D'autres fois, il criait et pleurait par-dessus les toits, et le feu, alors, tourbillonnait en chantant dans la cheminée.

En vérité, tout gardait pour Hendrik, ce matin-là, un caractère d'indécision.

Au fait, était-il bien éveillé?. . Sans doute, et s'il avait pu se lever, il n'aurait pas manqué de le faire déjà... Pourquoi ne pouvait-il point?

Il se rappela qu'un autre lit en armoire, dans lequel dormait sa mère, se trouvait à la suite de celui qu'il occupait. Un grand placard séparait ces deux couches.

« C'est drôle, » pensa Hendrik.

Il écouta, quelque temps encore, le bruit rythmique du balancier de cuivre et les plaintes de la bise. Comme il se sentait excessivement faible, et que, décidément, il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait, il se résolut à appeler, dans l'espoir d'obtenir quelque explication. Ce fut très court. Il dit à mi-voix :

— Mère.

Et cela suffit.

— Hendrik ! — répondit Marie Saudemont, en accourant. Elle se pencha sur son fils et comprit, à l'expression de son regard, qu'il la reconnaissait.

Quelqu'un, à l'étage, marchait sur des bas pour ne point faire de bruit. Cependant, on entendait ce pas aller de droite et de gauche.

— Qui est là-haut? demanda Hendrik.

— L'un de tes frères, dit Marie Saudemont, con-

templant avec une émotion profonde ce « petit » pour qui elle venait de tant trembler.

Hendrik regardait sa mère, et vit des larmes déborder de ses yeux. Inquiet soudain, il voulut savoir.

Qu'était-il arrivé?... Ah! il avait été fort malade, c'était ça!... La tempête? Il répéta plusieurs fois ce mot, et demanda à sa mère de parler plus lentement, car il ne pouvait la suivre. Les idées lui venaient avec difficulté; les paroles ne trouvaient pas, immédiatement, le chemin de son esprit.

Il avait été très mal, certainement. Aujourd'hui encore, il avait moins de force qu'un enfant.

Puis, il voulut en savoir plus long.

Il ne gardait aucune notion du jour auquel il reprenait ses sens...

Quoi, c'était un dimanche? Kees, en ce cas, était à la maison. Et, pour prononcer ce nom, d'avoir su que son frère devait être là, et non point à courir vers le large, bien des choses se précisèrent pour lui.

Comment, on était vers la fin d'octobre? Souvent encore il redit cela, pareil à quelqu'un qui demeure incrédule, interdit ou inquiet. Tout l'intéressait et le fatiguait à la fois. Il connaissait la lassitude de penser, et éprouvait il ne savait quel subit enthousiasme suivi, aussitôt, d'un découragement qui provenait de son manque de force.

Le bruit d'autres pas courait, à présent, à l'étage. C'étaient les trois frères de Hendrik. Ils venaient de se lever et ne tardèrent pas à descendre. Sous leur poids. les marches du le petit escalier raide criaient. La porte, ensuite, fut ouverte. Très doucement, Willem Saudemont, qui avait dix-sept ans, entra dans la chambre. C'était un grand garçon à la figure rouge et aux cheveux d'un blond cendré. Une mèche, lui barrant le front, retombait entre ses yeux bleus. Il vint regarder silencieusement son frère, et lui prit une de ses mains décharnées qu'il garda entre les siennes.

Frans Saudemont et Kees, peu après, poussèrent la porte, à leur tour.

Le premier était de taille moyenne, bien découplé, avec un visage aux lignes régulières. Les intempéries

des arrière-saisons et le grand soleil des étés avaient hâlé sa peau, sans lui donner l'aspect rugueux ni la couvrir des marbrures habituelles. Il avait vingt-six ans et ne dédaignait pas les belles filles. Celles-ci lui étaient accueillantes, car il avait de « l'allure ». Pour le surplus, s'il ne disait pas des galanteries, il avait un organe dont les notes graves troublaient les cœurs sensibles. Aussi lui pardonnait-on son mutisme en considération de cette voix et de certain sourire, dont il ne se montrait pas prodigue du reste.

Kees — ce qui est la forme familière du prénom Cornélis — lui, était un rien plus grand que Frans, mais beaucoup plus large d'épaules. Comme son frère, il avait le visage complètement rasé; toutefois, la nature avait eu un médiocre souci de la régularité de ses traits. Ceci ne l'empêchait point de courir après le « cotillon », dont il était friand au delà de la mesure. Pour être moins beau que son aîné, il se montrait infiniment plus entreprenant, et savait user de son air de bonhomie. Il avait le rire facile, autant que la plaisanterie abondante. La repartie lui venait à tout coup, et le mot drôle lui coulait des lèvres avec un pétillement de ses petits yeux gris.

C'était une chose bonne à voir que ce Kees contant fleurette. Il le faisait avec un empressement actif qui ne traînait pas aux bagatelles. Il estimait que les hommes se doivent de désirer le contact avec la créature et d'admirer, en s'y abandonnant, l'attrait qu'exerce sur eux la création. Ceci l'amenait à tenir des propos souvent osés; mais, il ne s'y risquait pas à Bruinisse, où il tenait à garder le sentiment de la « respectabilité », ce que l'on nomme là-bas *Deftigheid*. Il réservait son « naturel » à la Belgique, où il allait, depuis deux ans, vendre sa pêche.

Pour tout dire, la beauté plantureuse des Flamandes convenait à son goût; leurs appas répondaient aux exigences de « son » esthétique. Aussi leur portait-il, avec les moules de la Zélande, qu'elles apprécient, les hommages de son admiration, dont elles ne laissaient pas de rire, car le tour en était plaisant. Il est probable qu'elles ne s'arrêtaient point là, ni lui non plus. Leurs complaisances pouvaient

bien être à la portée de son désir. Ces hommages de son admiration n'allaient pas sans figures expressives; c'est-à-dire qu'il parlait aux filles, ou aux femmes, le langage le plus clair et le plus définitif, en y ajoutant l'indiscutable éloquence du geste. Il appelait cela se soulager le cœur sans ambages, ou montrer sa sincérité pleine et entière. Ceci eût pu donner à croire qu'il y avait de singulières choses, parfois, dans ce cœur-là.

Pourtant, à cette gauloiserie près, Kees ne manquait pas de délicatesse, ni, surtout, de générosité. Il ne se faisait pas faute de déclarer que s'il aimait le rire, cela ne l'empêchait pas de comprendre aussi l'amertume et le prix des larmes.

Bien qu'il n'eût que vingt-quatre ans, il avait perdu, sur le devant, trois dents déjà. Cela le vieillissait avant l'âge et lui faisait les lèvres minces.

Sa démarche était curieuse. On eût été embarrassé de trouver la cause de cette anomalie, car il n'avait pas, à proprement parler, les jambes tortues; elles étaient tout au plus arquées. Toujours est-il qu'on le distinguait de loin. Il semblait rouler plutôt que marcher, et cette allure particulière convenait à ce caractère original.

Hendrik regardant Frans et Kees, les écoutait depuis quelques minutes. Le second, surtout, était loquace, et le malade avait un pâle sourire pour retrouver les facéties de ce frère qui avait supporté, il commençait à se le rappeler maintenant, le plus terrible de la tempête dont les phases se précisaient, au fur et à mesure, dans sa mémoire. C'était cette tourmente qui l'avait cloué sur ce lit, pendant des semaines d'inconscience. C'était de ses colères, de ses coups qu'il restait faible et brisé. Dieu savait pour combien de temps encore il serait retenu dans cette chambre close où ronflait le grand poêle.

Il aurait eu, en vérité, bien plus envie de pleurer, à cet instant, sur sa débilité, que de paraître souriant aux bons mots de Kees. Puis, une autre douleur, déjà, se levait en lui. Du fond de ce brouillard où il se réveillait, une figure se détachait, menue, mignonne, précieuse. Le reste demeurait dans une indé-

cision. Les êtres et les choses se présentaient à lui comme voilés ; c'étaient des ombres. Seule, la grâce de certain visage rayonnait parmi toutes les imprécisions.

Combien elle était loin de lui, cette beauté par laquelle renaissait sa pensée. Vraiment, il ne savait pas trop bien comment il la pourrait faire venir là, à son chevet.

D'abord, cette jolie personne, aux grands yeux bruns, ne consentirait jamais à ce désagréable voyage de Bruxelles à Bruinisse. Il avait tous les motifs du monde de douter de la possibilité d'un tel dérangement. Y pouvait-il songer ! Il eût fallu que quelqu'un allât la prier, elle. Qui Hendrik chargerait-il de ce soin ? Frans ne parlait pas assez, et Kees bavardait trop.

D'ailleurs, il avait gardé si jalousement cet amour en lui-même, qu'il se sentait une pudeur et une inquiétude à le dévoiler maintenant.

Alors, pour se recueillir mieux, et afin de réfléchir à toutes les questions dont il se trouvait obsédé, il abaissa les paupières, comme si la fatigue l'eût accablé. Il entendit ses frères baisser la voix et quitter la chambre sur la pointe des pieds. Ce furent, ensuite, dans la cuisine, le bruit des tasses que l'on disposait pour le déjeuner, et le vague murmure des conversations.

Enfin, Hendrik put se livrer à ses préoccupations et évoquer cette Lisa Martens qui, à la même minute, pouvait penser à son pêcheur de la Zélande, dont elle regrettait peut-être l'absence. Mais, sans doute, dans son ignorance des faits, l'appelait-elle, depuis longtemps, ingrat ou oublieux.

Ne pleurait-elle pas plutôt sur le mensonge et la perfidie des hommes ; ne déplorait-elle pas l'éternelle faiblesse des femmes crédules et amoureuses ?

(*A suivre.*) VICTOR CLAIRVAUX.

MAX ELSKAMP

Et c'est la mer et les églises
Chantant haut, mais la mer surtout.

MAX ELSKAMP. (*Salutations.*)

Et voici l'imagier de Flandre.

Un peu à la façon dont Eugène Demolder transposa, selon le faire anachronique des peintres de sa race, des scènes des Evangiles en plein décor flamand, Max Elskamp accomplira son apostolat en symboles pour la tradition populaire.

Envers la vie intime, les mœurs, les dévotions, les icônes, les métiers, les costumes et les moindres bibeloteries de sa Flandre natale, cet érudit sentimental s'est épris d'un culte inlassé.

Pour peu qu'on ait lu de ses vers, de suite on se le représente collectionnant, caressant et rangeant, avec une tendre minutie, toutes ces humbles choses naïves, qui fleurent si bon l'autrefois, là-bas, dans Anvers, la ville des madones, des tourelles et des bateaux.

C'est là que, folkloriste expert, Max Elskamp transforme en musée sa chambre de travail,

Dans la bonne maison qui l'attend sous les arbres
En la blanche façon d'un très gauche évêché.

C'est là, dans la ville de Plantin, qu'il passe ses

·ournées : tantôt à nous tailler sur petits bois,

dans la chambre haute
D'où l'on voit la mer ineffable,

les vignettes et les culs-de-lampe de *Six Chansons* et d'*Enluminures* et cet *Alphabet Notre-Dame :* l'incunable du XXe siècle, tantôt à nous rimer — o ! si naïvement — de très savants poèmes.

Le poète consacre ainsi sa vie aimante et solitaire à patiemment ressusciter — fruit de ses journées fureteuses et de ses veilles contemplatives — l'âme de son peuple anversois.

Cher peuple où rien n'est éteint des aspirations ancestrales, où, pour l'œil attentif, religieusement, innombrable encore et vivace se révèlera dans les mets, les jeux et les chansons des liesses, aussi dans les candeurs des fêtes liturgiques, la filiation atavique et ces mille liens inconnus par qui, délicieusement, le présent oublieux inconsciemment se rattache à l'âme maternelle et immortelle du Passé.

Et c'est toute la vie populaire des riverains de l'Escaut, depuis la ville jusqu'à la mer, que célèbrera Max Elskamp sur un ton de prière : joies et tristesses dominicales, labeurs quotidiens, voyages lointains, humbles pêcheries. Tout de suite son œuvre apparaît pieusement humaine et fraternelle à ceux qui vivent humblement.

Quand il débuta en 1892 par *Dominical*, Elskamp n'avait pour se guider que l'audace — ainsi qu'il convient outrancière — d'un novateur.

Inavertis et s'attardant à quelques syntaxes trop bizarres, maints esprits, amoureux pourtant de tout probe effort artistique, se rebutèrent.

Ceux-là eurent tort et grandement de ne pas au moins songer qu'à ce très original et raffiné poète il eût été aisé vraiment — au lieu d'explorer les dédales d'une ingénuité complexe — de banalement rimer de très parnassiens vers.

Et qu'ici quelques expressions tarabiscotées et baroques sont à l'œuvre tant savoureuse comme

l'âcre odeur des primes fumées au cœur parfumé d'un clair encensoir.

Ils eussent dû songer encore qu'à la fin du siècle dix-neuvième, s'essayer à rénover la vision des hommes et des choses qui égayaient les yeux du moyen-âge, c'est innover.

A ce rénovateur du passé, il fallait une langue archaïquement nouvelle.

Ce qu'au point de vue linguistique avait osé Charles De Coster, en reforgeant à sa façon du vieux français de fantaisie pour immortaliser dans les cerveaux nouveaux l'épopée flamande d'*Uylenspiegel*, Elskamp l'osera mêmement dans ses poèmes minuscules et qui se font humblement à l'image des choses et des gens qu'ils aiment, balbutiants, puériles et tendres et si pieusement amoureux de la vie !

Or aujourd'hui dans les choses
De décor enfantinement
Dans les arbres couleurs de choses,
Et de jouets très tendrement
J'ai vu comme une apothéose.
(*Salutations.*)

Et donc, comme Charles De Coster, mais mieux encore à sa manière, Max Elskamp traduira — voire témérairement — en un français très modernement archaïque : d'abord son intimité propre : ses joies dominicales et ses tristes amours, puis les joies, les émois, les labeurs, les amours de son bon peuple. Peuple de pauvres, de pêcheurs, de pieux jardiniers, de doux marchands de cierges et de très rêveuses servantes, si laborieusement appliquées la semaine gagner ce pain quotidien que sanctifia le *Pater*.

« *Et c'était comme si le monde, secouant l'ancien cilice, se vêtait de la blanche robe des églises* »

(RAOUL GLABER, moine.)

Ainsi l'auteur épigrapha son premier livre.

Et *Dominical* en effet s'ouvre par des chansons

« de joie », où s'épanouit dès l'abord tout l'optimisme poétique de ce cœur dévot aux jadis.

Dès le titre remémorant le jour paisible du Seigneur et dès les premiers vers, où tinte l'appel des cloches aux messes tardives, ce premier livre nous donne un avant-goût du ton dévotieux et par de sûrs rappels du décor anversois aussi le ton savoureux de terroir qui, dans la suite et de si frappante manière, caractériseront l'art d'Elskamp. La langue surtout y révèle le constant vouloir du poète d'apparenter selon son cœur les accents de ses vers au langage innocent, aux chansons enfantines de la tradition populaire (1)

Telle cette heureuse et curieuse réminiscence du « Frère Jacques dormez-vous » dès les premiers poèmes du livre :

Ils sont venus, ils sont venus
Naïvement nus et goulus
De raisins de verre et de cierges.
Sur les bras longs des saintes vierges,
Les dimanches ; sonnez matînes
Frère Jacques en mes doctrines...

... Et la ville de mes mille âmes,
Dormez-vous, dormez-vous ;
Il fait dimanche, mes femmes,
Et ma ville dormez-vous.

Dans *Salutations* le folkloriste-poète ne craindra pas de remémorer de la sorte le vers fameux de la *chanson de « Mal'brough »* où il est dit que Madame monte à sa *Tour « si haut qu'elle peut monter »*. Cela dans un poème à la Vierge Marie, saluée par lui *Tour* d'ivoire. Et si sûr est l'art de ce ménestrier que semblable rapprochement ne glisse point au ridicule, mais emprunte au contraire à ce rappel des chansons de l'enfance, je ne sais quel charme profond par où son âme s'avoue vraiment la sœur des candides servantes, si ignorantes et connaissant si peu de mots, que même jusque dans leurs prières elles se servent

(1) Dans *Enluminures* il y a tout un poème exquis qui sert à nous les rappeler.

ça et là de bribes de chansons rapportées du village, qu'ainsi leur innocence en cet emploi nouveau tout à coup sanctifie.

Quant à l'amour d'Elskamp pour son terroir, de suite un détail typique nous révèlera l'anversois :

Bonne gens il fait grand dimanche
Et de gel et de vers glas
A la ville qu'endimanchent
Les drapeaux des consulats

« Les drapeaux des consulats » !

« La ville », ici c'est bien Anvers, la métropole flamande où sont représentés par des consuls tous les pays civilisés du monde.

Anvers la ville « très port-de-mer » avec ses gares et ses quais où tumultueusement s'agitent et joyeusement se bousculent dans le soleil dominical :

Les gens du dimanche qui vont
En voyage avec tant de gestes.

Anvers avec ses plaies aussi. Toute l'engeance interlope des ruelles du port : traficants, levantins et sémites tenanciers de bouges, marchands d'antiquités et de dentelles.

Marchands d'huile de sésame
Et juifs de honte à poils gris.

Déjà devant l'ignominie de ce spectacle :

Un dimanche ivre d'eau-de-vie
Dans ses rues pleines de soldats

l'indignation du poète amoureux de sa ville s'est écrié sur un ton d'Evangile :

Je n'ai plus de ville, elle est soûle
Et pleine de cœurs renégats
Aux tavernes du Golgotha.
J'en suis triste jusqu'à la mort.
Je n'ai plus de ville, elle est soûle.

Puis aussitôt il rapporte à lui-même l'aspect de ces ghettos du vice.

Car *Dominical* est avant tout une autobiographie en vers et comme le journal intime des joies et surtout du drame affectif qui se joue au long des heures dominicales dans un cœur amoureux, solitaire et tenté. Et toujours l'âme de sa ville — o! subtile naïveté — correspondra en ses états changeants avec le frêle baromètre qui marque « nuageux » ou « bleu » au ciel de l'âme du poète. Or, voici qu'un dimanche « maritime et d'hiver », avec « les mains bleues de leurs jours de navires » les parents de retour des brumes d'Australie, sont venus visiter le poète et les siens.

Les grands parents sous la lampe jaune en allés
De mains m'ont fait signe d'être à l'enfant très femme
Et parlant de profil, comme à des yeux fermés,
Ils ont dit très doux :
Nous sommes ceux venus vers vous
Et d'annonciation vers la bien-aimée.

L'aveu d'aimer aussitôt, s'essore de ses lèvres émues, l'aveu obéissant, confiant et très doux :

Or, puisqu'ils l'ont dit les grands-parents
Que mon bonheur est avec vous ;
Puisqu'ils l'ont voulu les grands-parents ;

Puisqu'ils vous ont désignée du geste,
Soyez ma belle chanson de geste
Et, trop, n'ayez crainte en moi vers Vous.

Car sachez que je suis un enfant
Et que Vous êtes un peu moi-même,
Comme l'avaient dit les grands parents.

Et vous serez ma belle actrice,
Mon bourreau d'or et mon supplice,

Et mes pinceaux et mes couleurs
A tous les panneaux de mon cœur.

Et vous serez mon eau-de-vie,
Qui fait rire, au verre, la vie.

Mais las! déjà le poète évoque d'une façon enfan-

tine et poignante la scène anversoise des quais où quotidiennement d'innombrables cœurs se déchirent — devant les navires en partance — dans l'adieu...

Mais joie morte (dit-il) *et bien plus mort dimanche,*
C'est la fin d'aimer car vous partez.
Et jeux. c'est la mer devenue blanche
Des mouchoirs d'adieux, car vous partez.

Car, loin du toujours, loin du jamais,
C'est au pays du bleu paradis
Que vous allez planter un beau mai (1)
Et loin du toujours, loin du jamais.

Et loin de moi qui vais bien pleurer
Après vous d'adieux au grand vaisseau lent,
D'où si loin sont, et tant adorées
Vos mains en petits pavillons blancs.

Or les pensées du cœur amoureux du poète, ses pensées d'amour sont des anges :

Et les anges des toits des maisons de l'aimée
Les anges en allés tout un grand jour loin d'elle
Reviennent par le ciel aux maisons de l'aimée
Les anges voyageurs savent le colombier
Et se pressent au soir vers le cœur de l'Aimée
Et ces anges ont froid parmi les hirondelles.

Mais bientôt dans l'esseulement où il vit maintenant, avec la descente du soir, descend dans le cœur du poète la sombre tentation des bouges en des musicos anversois où l'attirent les « corps-de-merci » des prostituées exotiques.

Anges, la chair du soir m'envoûte
Et j'ai plus mal à ma migraine
Où la femme en feu de mes veines
Siffle dans les eaux de mes doutes.

. .Et frais, le boire-aux yeux me glace
Comme d'un bain à des fontaines..

(1) Allusion à la coutume flamande de planter aux carrefour des quartiers populaires le 1er jour du mois de N. D. « l'arbre de mai ». Le *Meiboom* de Bruxelles est resté célèbre.

... Ange du ciel qui n'est plus mien
La reine de Saba me baise
Sur les yeux, anges très chrétiens,
Dans le noir des maisons mauvaises.

Mais les « anges » de ses pensées vers celle qui a disparu, mais « les anges sont morts de peine ». Et la chair aussi s'est éteinte :

Allez les doigts aux vieux ouvrages
Qui n'avançaient depuis longtemps,
Allez pour le tuer le temps,
Allez les doigts aux vieux ouvrages.
Dans le rituel doux des lampes,
Où les grands-parents protestants,
Aux dimanches longs se mourant
Ont mal de sang trop lourd aux tempes.

... Mais voici venir une maladie
Le dimanche a pris un mal de langueur
Les yeux aux cadrans attendent les heures.

Mais prenez pitié du soir de soi-même
Au dimanche qui ne sait pas mourir
Après le départ de celle qu'on aime !

Et de nouveau l'absence navrante obsède le poète :

Et tout au fond du domaine loin
La bien-aimée de mon cœur s'attriste.

Le pauvre amoureux quelque peu se console en songeant au souvenir que l'absente a dû conserver de lui-même :

La bien-aimée m'a vu comme un saint
Promettre un éternel dimanche
Aux âmes enfantines et blanches.

Mais les Juifs aussi sont venus
Mauvaisement nus et goulus
Et la fièvre blanche aux gencives
Et la sueur du cœur et juive..,
Voir mourir de consomption.

Mes enfants qui vont vers les anges
Et la vie félice des langes,
Au minuit d'une lune blanche,
Mes très-chrétiens et bons dimanches.

Déjà les quais d'Anvers s'entumultent du mouvement des débardeurs et des bateaux :

Et s'en vont du port blanches les carènes
Des beaux vaisseaux de dimanche attardés
Car, c'est fini de très loin regarder
Eh ! des nonchaloirs heureux de rien faire,
Et déjà les Juifs reparlent d'affzires.

Car, en à présent « la Semaine est reine », la semaine que chantera pour la célébrer telle qu'en Flandre, un pauvre Homme, dans *Six Chansons*.

Nous ayant fait ainsi pénétrer dans l'intimité de son cœur, le poète nous montrera dans *Salutations*, comment son cœur guéri d'un solitaire amour va rayonner joyeux vers la terre natale, et « descendre jusqu'à la Bonté le fleuve de sa naïveté », depuis ses dimanches morts en Flandre.

Et d'abord son amour monte vers Notre-Dame. N'est-elle pas, en effet, la patronne excellente de sa Flandre marine et de son cher Anvers, Celle dont l'image enluminée le soir par les papillons de feu des lanternes votives, s'aperçoit au clair de la nuit, à d'innombrables carrefours de la métropole flamande ?

Et le poète ici saluera « Madame la Vierge » des vocables qui lui sont à lui-même les plus chers, ceux donc qui le mieux évoqueront les hyperdulies populaires.

Celui de *Tour*, d'abord.

Pour Elskamp, en effet, en ce mot se confondent la Tour de la Cathédrale d'Anvers — volière des âmes de son peuple — et Celle à qui l'art de sa race la dédia.

Toutes deux : la flèche et la Vierge, toutes deux ne s'appellent-elles pas à la fois « tour » et « Notre-Dame », au point que l'amour les identifie ?

Et c'est pourquoi l'élan pieux de la flèche gothique

au-dessus de « sa » ville fait aussitôt songer le poète à l'assomption de « sa » Dame.

Le second vocable est non moins subtil : « Horloge admirable ». « Horloge », c'est-à-dire ici : « Vierge protectrice du temps où s'élabore l'humble travail pour le pain de chaque jour; d'où le nom de « Marie-aux-Heures » et celui de « Marie du peuple. »

Et de même que ce vocable « tour » lui fit confondre tantôt la mystique « tour d'ivoire » et la tour de pierres fleuries de la Cathédrale d'Anvers, le vocable « horloge » déjà — mais moins adéquatement sans doute — fait confondre au poète l'Horloge mystiquement admirable avec cette tout autre horloge:

Des belles heures à sujet,
Qui sonnent l'instant pris aux rêts
Des musiques mues par des sables.

Et comme en l'horloge de la Cathédrale de Strasbourg on aperçoit ici aussi selon les heures : « Moïse recevant les tables », « puis les bergers et les agnelles » :

Or, midi c'est une fontaine
Et le jet d'eau vivant toujours,
Et les cygnes tout à l'entour,
Et la fenêtre aux châtelaines.

L'œuvre de Max Elskamp ressemble à cette horloge admirable et visible où paraissent, tour à tour, grâce à un fort savant mécanisme ancien — des personnages sacrés et des visages profanes mais qui tous parlent d'autrefois.

Le troisième vocable est celui particulièrement cher aux marins de l'Escaut, donc au cœur de leur poète. Et ce vocable le voici : « Marie! Etoile de la mer » :

Ou, c'est la mer, soyez louée,
Marie du ciel qui s'est faite chair
Ineffablement sur la mer.

Quelque inattendus souvent qu'y soient les rites et

les chants de son culte hyperdulique, le livre des *Salutations* se résume bien comme l'auteur le dit en son début : « Une nouvelle légende dorée. ».

Sans doute le Bienheureux Jacques de Voragines, à l'instar duquel Max Elskamp œuvra, ne se fût jamais permis tant de souci de la vie d'ici-bas dans ses hagiographies.

Notre légendaire moderne ne se crut point tenu à si stricte observance. Son but d'ailleurs est différent.

Car, pour dévotieusement qu'il la louange en ses poèmes, « la vie » que chérit le poète, la vie que Max Elskamp nous prêche en ses apostolats, sous les symboles ecclésiaux des dévotions populaires, c'est la vie terrestre des chrétiens flamands.

Sous les pinceaux aux gaucheries savantes de ce moderne enlumineur, les sujets évangéliques prennent un peu l'aspect de ces tableaux d'églises où les peintres flamands de la décadence gothique accusent si grand souci du rendu pittoresque,qu'ils semblent y louer ainsi mystiquement la vie terrestre bien plus que la vie éternelle.

Certes s'il sut par-dessus tout s'enamourer pour les gestes pieux du peuple bien aimé,c'est que Elskamp, en vrai fils de sa race, garde vivaces en lui les attaches chrétiennes.

— « Ce que je crois être ? Un chrétien selon une foi un peu mienne, mais un athée, non, et je crois ne l'avoir jamais été. » (MAX ELSKAMP, *Lettre à Paul Mussche*.) Et comment ne pas devenir une sorte d'apôtre quand on passe sa vie admirativement parmi les madones sculptées, aux innombrables vocables, les martyrs polychrômes, les ex-voto de cire et de métal, les icones multicolores («vierges aux ors mats de Bas-Empire »), les longs cierges historiés, les rosaires grossiers mais rares et les missels enluminés?

Comment, quand on vit, comme Elskamp, des vieux noëls plein la cervelle et les cloches des angelus toujours tintantes dans le cœur, tandis que le palais savoure en sa mémoire les fruits et les bonbons de la Saint-Nicolas, et que les regards s'extasient devant les vieux « almanachs de Calvaire » et les drapeaux de papier peint rapportés des pèlerinages, comment,

dis-je, ne pas transposer, comment ne pas étendre aussi jusqu'à l'expression de ses ferveurs ethniques, le ton religieux qu'inévitablement l'on prend à vivre ainsi si volontiers dans une constante ambiance de décor cultuel archaïque et naïf?

Et tout naturellement ce culte en lui de la tradition populaire devait induire Elskamp à très particulièrement chérir le folklore religieux de Flandre. D'abord, parce que, de tous les folklores, il est le plus prenant, le plus profond par la portée de ce qu'il remémore; le plus charmeur aussi par la naïveté des représentations, le plus imposant et le plus nombreux ensuite, partant le plus passionnément aimé par un collectionneur pieux comme le plus propice à multiplier sa joie des trouvailles et des surprises attendries devant tant de simples et saintes vieilles choses : reliques intimes, dévotions des foules, souvenirs de pèlerin, qui, sous les regards de son cœur, prolongent dans les jours présents tout le Passé de Foi enfantine et suave.

L'importance que prit en son culte de traditionnaliste l'apport religieux des siècles chrétiens est telle qu'elle imprime à son œuvre entière, voire à chaque feuillet de ses imageries le sceau bien en relief des religiosités.

D'où cette tendance à tout bénir, à tout aimer d'un très pieux amour enfantinement mystique, à prolonger aux plus humbles objets la pitoyable charité pour les souffrances du prochain :

Mais c'est trop redit, Madame la Vierge,
Mon mal, car d'autres ont beaucoup souffert,
Témoins les pauvres petits arbres verts,
De dédicace à vos autels de cierges.

Pour sa symbolique, qui ne dédaigna point de rechercher dans les plus simples choses les plus hauts rapports entre l'absolu et les contingences, Max Elskamp devait chérir le catholicisme : « Quant au *décor* le culte catholique est le plus merveilleux qui soit au monde; il a la splendeur comme il sait aussi avoir l'humilité et puis sa symbolique faite toute d'amour et

de pitié ne craint pas d'emprunter ses images aux choses les plus proches de nous et les plus simples : voyez le bon « Pasteur » l'Ἰχθυς et cette si naïve figuration : « *Picis assus*, *Christus est passus.* » (MAX ELSKAMP, *Lettre à Mussche.*)

Où se manifeste le plus typiquement (car ici plus inattendue) cette tendance religieuse de tout voir et de tout traduire selon les mots et les décors d'un culte, c'est dans les poèmes que dans *En Symbole*, Elskamp dédia aux cinq sens.

Les petits maîtres hollandais et flamands qui vers le XVIIe siècle attardèrent leurs pinceaux frivoles à des représentations réalistes du « toucher », du « goût », de « l'ouïe », de « l'odorat » et de « la vue », seraient bien surpris d'apprendre qu'à la veille du XXe siècle vivait dans Anvers un poète qui rimait sur pareils sujets des vers pleins de dévotion et tout fleuris de noms de saints, encore qu'il invoquât ceux-ci selon ces métiers qu'ils patronnaient à la façon dont ils s'invoquent dans les dictons des almanachs :

Les belles flammes sont descendues
Et voici mon Nouveau Testament,
De vies dans les choses ingénues.

...Car, c'est fin de rêver à Thélème,
A présent, et qu'une heure a sonné
D'être aux autres avant qu'à soi-même.

« Être aux autres ! » c'est pour obéir à ces mots, qui synthétisent toute la Doctrine chrétienne, que Max Elskamp célébrera désormais en des vers toutes les joies, qui guérissent les peines de son peuple de Flandre.

Aux yeux d'abord il offre à admirer le pays de ses rêves :

Un beau pays qui chante en l'air,
...Où c'est tout plein de monastères,
Autour des bêtes étonnées.

Et puis il vante aux yeux la joie : cette « joie de tous d'être au monde » :

Car c'est, les yeux, pour voir le monde
Que je vous apporte bonté
Et joie ! mon cœur a pris la robe.

S'écrie-t-il aussitôt comme un novice heureux :

Moi ! j'ai le monde et ma paroisse,
Où tous les yeux voient par les miens...
...Et jusqu'à la mer mon pays
Bleu comme une terre promise.

Dois-je faire remarquer ici que « les yeux » qui voient de la sorte sont des yeux qui se souviennent des paysages smaragdins des miniaturistes gothiques?

Or, voici, Sainte-Catherine,
Que les églises s'illuminent,
Puis sous les clochers en extase
Les rues pleines de gens qui passent
Et levant l'ancre les vaisseaux
Tout au loin du côté de l'eau.

Les vaisseaux et les clochers ! les clochers du sol patrial et ces vaisseaux à qui sa ville, à qui sa Flandre doivent leur peuple de marins, et leur splendeur, c'est en eux que Max Elskamp se résume parce qu'en eux — vaisseaux, clochers — se résument pour nous ses amours.

Les vaisseaux c'est tout le labeur quotidien de sa race. Et les clochers toute sa Foi.

Et chacun des cinq sens ainsi est convié par le poète à chercher au pays natal les trésors des joies bienfaisantes. Ainsi chantera-t-il, par exemple, pour la joie des oreilles, les noms des barques préférées :

Puis toujours et plus près encor
De la mer qui s'est faite en or,
Après les maisons les prairies.
Et les derniers arbres en vie.
Voici, par leurs noms de baptême
Du bout des fleuves qui les aiment,

Les plus douces nefs de mon port,
Toutes en chœur et bord à bord.
Or, en leur fête, et pour l'ouïe,
Je vous salue, Anne-Marie,
Qui semblez porter des enfants
Dans vos voiles toujours en blanc,
Et ce m'est joie comme un cantique
D'enfin vous revoir l'Angélique,
A mâts nus de pomme à la bande
Et pourtant revenue d'Islande.
Mais lors, ainsi que Gabrielle,
Chantez haut vos voiles nouvelles.
Et ne pleurez plus Madeleine,
Vos filets perdus à la traîne,
Puisqu'à tous il est pardonné,
Même au vent, les baisers donnés,
Pour qu'en joie autant qu'en caresses,
A présent tous les flots en liesse
Dans ce concert où se complaît
Haute la mer à chanter Mai.

Je ne sais rien de plus ingénuement ému que ce poème.

« Or, pour débuter tout en foi » dans *Enluminures* comme dans *Six Chansons*, le poète a fait son signe de croix :

En l'amour des sots et des sages,
Car, aujourd'hui c'est la chanson
Des fenêtres de ma maison,
D'où les villes et les villages
Et le plus beau des paysages,
Bêtes, gens, arbres et nuages,
Passent, rient, vivent et s'en vont
Avec leur geste et leur langage
Pour l'ornement des horizons.

Selon des rythmes plus chanteurs, plus enchanteurs et plus aisés c'est tout le cher décor antérieurement chanté qui repasse et revit en ses *Enluminures*.

Dans les *Six Chansons* déjà Elskamp célébra des métiers autres que ceux des marins de l'Escaut.

Ici ce sont les laboureurs :

Mais lors chantez gais laboureurs
De mon pays, où le meilleur
Est Flandre douce aux allouettes.

Et le cœur même du poète pareil à ces :

« Maçons marchant en compagnies »,
Avec les rouliers disant litanies.

Et ce sont aussi tailleurs et vanniers, encensant leur saint : « Cordier et meuniers chantant aux moulins » :

Puis vous les soldats en si beaux habits
Eprises d'amour toutes les servantes.

Quant à l'auteur il s'y dépeint excellemment lui-même :

Moi je ne suis (dit-il), *qu'un pauvre sacristain*
Qui trouve déjà trop grand son village,

Mais aux derniers vers du livre il se reconnaît : « un saint sans couronne ».

Pour nous il est surtout un poète nouveau archaïquement admirable, et l'émule dévotieux du jardinier que sa chanson évoque :

En son royaume des jardins
Des parterres et des chemins
Où tout concerte,
Tonnelles, quinconces, berceaux,
Et par ses soins branches, rameaux,
Pour faire à tous musique verte.

Or, c'est ici des harmonies
Et voyez lors, et tout en vie,
Chanter les fleurs,
Et puis les yeux comme un dimanche
Voici fête d'arbres et branches
De toute part
Et la terre comme embellie
De tant de choses accomplies
Par ses mains et selon son art.

GEORGES RAMAEKERS.

YMNIS ET NUMAINE

Pièce en 4 actes et 5 tableaux

PERSONNAGES :

LE ROI ;
LE PRINCE FRÉDÉRIC, SON FILS ;
LE PAGE YMNIS ;
ERNOF, BOUFFON ;
MUCCIO, CONFIDENT DE FRÉDÉRIC ;
LE MÉDECIN ;
LE CHIROMANCIEN ;
LE MÉNESTREL ;
NUMAINE, PRINCESSE ;
LUDWIGE, SA SUIVANTE.

ACTE PREMIER

En Germanie. Un palais. Au fond, grande baie recouverte d'une draperie sombre. Celle-ci imparfaitement close laisse apercevoir au dehors une large esplanade bordée d'arbres gigantesques. Au lever du rideau, le Roi termine la lecture d'un écrit puis, du geste, congédie un courrier. Attitude absorbée que secoue l'entrée bruyante du bouffon.

ERNOF, *riant.*

Ha ! ha ! ha !

(*Le Roi le regarde en silence.*)

ERNOF

Ha ! ha ! ha !

(*Interrogation muette du Roi.*)

ERNOF

Le monde est à l'envers.

(*Il circule à travers la pièce.*)

ERNOF

La femme bat son mari... il neige au mois d'avril. (*S'accoudant au fauteuil du Roi.*) Et les petites filles sauvent les grands garçons.

LE ROI

Que signifie enfin?

ERNOF

Majesté, j'ai raison... Ha! ha! ha! (*mi-sérieux.*) La princesse montait dans la barque. (*Mouvement du Roi.*) Oui, oui, là-bas, sur les étangs profonds.

LE ROI

Quoi, malgré ma défense!

ERNOF

On se moque des accidents... à dix-huit ans.

LE ROI, *pâle.*

Un accident?... Numaine!... Achève, misérable...

ERNOF

Vous avez, Seigneur, une face lamentable. (*Une pause.*) Aimeriez-vous Numaine?

(*Mouvement d'impatience du Roi.*)

LE ROI

Parle... ou je te mets aux fers.

ERNOF

Eh bien, donc, sur la rive attendait le beau page. Ymnis avait chanté un lai breton. J'épiais... Numaine, dans le bateau, écoutait en semant des roses. Ha! ha! ha!

LE ROI

Finis! ou de cent coups, je te laboure les flancs.

ERNOF

De la douceur, de la douceur, je cours au but : Elle invita son page à se mettre auprès d'elle. Il fit un mouvement, ma foi, si maladroit qu'il chut dans l'eau. Numaine l'en tira... Simple jeu.

LE ROI

Dangereux! Elle sera grondée. J'estime peu ces équipées. (*Une pause. Il marche fiévreux, puis se rassied avec une expression de malaise.*)

ERNOF

Vous souffrez, cher Seigneur?

LE ROI

Oui, quand le temps est lourd... comme un poids qui m'oppresse.

ERNOF

La vieillesse.

LE ROI

Oh! tais-toi... Je ne veux plus vieillir. A soixante ans, on est plein de verdeur. C'est l'automne, il est vrai, mais l'automne conserve encore de la chaleur.

ERNOF

Et des splendeurs!

LE ROI, *hochant la tête.*

Ma barbe est blanche.

ERNOF

La marguerite aussi... mais son cœur est doré.

LE ROI

Je suis voûté...

ERNOF

Votre port gracieux est semblable au roseau.

LE ROI

Me serait-il donné — ô bouffon, ne ris pas — de plaire encore?

ERNOF

Plaire, ô mon Dieu! plaire à qui, cher Seigneur? (*Un temps.*) Plaire à l'aurore, au crépuscule?... Consultez l'astrologue, ou mieux le médecin. Ha! ha!

LE ROI

Je te ferai pendre demain.

(*Le bouffon reprend sa course avec des exclamations de crainte simulée. Arrivé au fond, il se courbe, se casse en deux, étend le doigt.*)

ERNOF

Là, là, d'un air rêveur se promène Frédéric.

LE ROI

Mon fils vient-il ici?

ERNOF

A gauche, à droite, il tourne les regards... Il s'arrête... contemple la fenêtre...

LE ROI

La fenêtre?

ERNOF

De Numaine... Comme il est attentif! Ha! ha! ha! C'est l'attitude d'un amoureux.

LE ROI, *il se lève et rejoint le bouffon.*

Où donc est-il?... Ah! oui, oui... (*Comme à lui-même.*) Je ne me trompais point. J'appréhendais ceci... Solitaire, délaissant son ami Muccio. (*A Ernof*) Va-t'en! (*Le retenant*) Tu m'enverras Numaine.

ERNOF, *familier; il s'enfuit.*

Au revoir!

LE ROI

L'affreux nain.

(*Il écarte davantage la draperie, semble considérer Frédéric en silence.*)

LE ROI, *appelant.*

Frédéric!

(*Apparition de Frédéric — près de la baie — immobile et souriant.*)

LE ROI, *regagnant sa place.*

On soupire, mon fils... sous certaine fenêtre?... (*Une pause.*) Cœur en danger?

FRÉDÉRIC, *même attitude.*

Oui, mon père, en danger.

(*Geste de contrariété du Roi.*)

FRÉDÉRIC

Cet aveu vous étonne? Il est pourtant permis. La chimère me transporte au seuil du paradis. Les fleurs ont des pétales de lumière. Les chênes sont peuplés de milliers d'oiseaux qui font plier les branches. Les rayons du soleil forment un manteau de pourpre dont je voudrais vêtir ma jeune royauté. Mais c'est la nuit que je préfère... la langueur bleue

du paysage, les étoiles, une à une, allumant les joyaux d'une immense couronne.

LE ROI

Folie!

FRÉDÉRIC

Amour!... Numaine a tant de grâce! Depuis un an, sans cesse, je l'aperçois. C'est une orpheline qui doit tout à votre bonté. Vous êtes son parrain. Vous avez ouvert à la princesse les portes du palais et celles de votre cœur.

LE ROI, *sévère.*

Une intrigue dans ma demeure?

FRÉDÉRIC

Non, je n'ai point parlé. On est peureux. On n'ose saisir l'heure. On reste sous le coup d'un long enchantement. Numaine passe; je la suis. A son approche encore, moi, je reste ébloui.

LE ROI

Devine-t-elle?...

FRÉDÉRIC

Peut-être... A ma voix qui tremble un peu, elle sourit... elle sourit et baisse les yeux. J'ai senti remuer sur mes lèvres l'enivrement des paroles. On a tort de se taire. Quand on réfléchit trop, on ne sait plus que dire... Promettez-moi, mon père, de l'interroger.

(*Le Roi l'examine sans répondre.*)

FRÉDÉRIC

Je ne demande rien qui ne soit raisonnable... Numaine est digne d'un fils de roi. Nous mettrons sur vos vieux jours un cercle de fraîcheur... Consentez-vous?

(*Mutisme du Roi.*)

FRÉDÉRIC

On dirait que ma voix s'écrase contre un mur.

LE ROI

Tu restes, à mes soucis, pareil à l'étranger. Est-ce le moment d'étaler de la joie?... Mon territoire, au Nord, est menacé par trois barons révoltés.

FRÉDÉRIC

Dictez des lois à ma conduite.

LE ROI

Un message, ce matin, m'apprend qu'ils envahissent la plaine. Ils ont quitté leurs nids perchés dans les montagnes. Des bourgs sont ravagés; les paysans, avec effroi, s'engouffrent dans les villes.

FRÉDÉRIC

Il faut les réduire au plus vite.

LE ROI

Prends deux mille hommes d'armes. Cours au-devant de leur fureur. J'ai confiance en toi.

FRÉDÉRIC, *valeureux.*

Merci pour ma bravoure!... Ah! conduire des soldats, guider le pas lourd des chevaux, abattre l'ennemi. Qu'il me tarde, mon père, de vous montrer ma gratitude!... Nu-pieds, la corde au cou, les trois félons s'avanceront vers vous.

LE ROI

Il faudrait hâter ton départ... aujourd'hui...

FRÉDÉRIC

Bien, mon père. Il me tarde de faire l'épreuve de mon épée... Muccio me suivra. (*Il soupire.*) Aujourd'hui... Et partirai-je sans espoir?...

LE ROI, *se levant, une main sur l'épaule de Frédéric.*

Je consulterai Numaine. Tu recevras ma réponse au prochain bivouac... si toutefois je la trouve conforme à tes désirs. (*Guidant son fils vers le fond.*) Donne des ordres. Rassemble les combattants.

FRÉDÉRIC

Vous haranguez l'armée?

LE ROI

J'exciterai sa foi...

(*Devant la tenture soulevée, il suit des yeux son fils qui s'éloigne.*)

LE ROI, *après un silence.*

L'air calmera la fièvre de mes pensées.

(*A son tour, les bras croisés sur la poitrine, il sort lentement. — Entrée du bouffon, étonné de se trouver seul. Après maintes simagrées, il prend place sur le fauteuil. Bruit de pas. — Il se laisse glisser à terre. — Paraît par la droite, le Chiromancien; par la gauche, peu après, le Médecin. Ils marchent tête baissée et s'inclinent profondément devant le siège royal.*)

ERNOF, *pouffant de rire.*

Ha! ha! ha!... Visite que le roi tolère chaque matin.

(*Les deux savants reculent en lançant des regards furibonds.*)

LE MÉDECIN

C'est votre dernière facétie?... Un bouffon sur un trône!

ERNOF, *rectifiant.*

A côté.

LE CHIROMANCIEN, *fulminant.*

Crime de lèse-majesté.

ERNOF

Apaisez-vous. La farce n'est pas de votre goût. (*Se moquant d'eux.*) Vos vêtements noirs sont des linceuls pour les cadavres des corbeaux. Que vendez-vous présentement? Quel part de votre savoir? Quel poison pour le corps et l'esprit du vieux roi? Ha! ha! ha!... Répondez-moi, compères.

LE MÉDECIN

Méchant bouffon, tu insultes mon art.

LE CHIROMANCIEN

C'est ma science, ici, que bafoue ce néant.

LE MÉDECIN, *les bras au ciel.*

Sa science!

LE CHIROMANCIEN, *même jeu.*

Son art!

LE MÉDECIN

J'étudiai, monsieur, avec les plus grands maîtres.

LE CHIROMANCIEN

Monsieur, les plus gros livres m'ont livré leurs secrets.

LE MÉDECIN

Je soigne et j'entretiens la virilité.

LE CHIROMANCIEN

Je connais à fond les humains.

LE MÉDECIN

Je suis la vie.

LE CHIROMANCIEN

Et je suis l'avenir.

LE MÉDECIN

Songe creux!

LE CHIROMANCIEN

Imposteur!

(*Ils vont en venir anx mains.*)

ERNOF, *criant.*

Le Roi!

(*Ils s'immobilisent soudain, honteux, presque tremblants.*)

ERNOF

Ha! ha! ha! J'ai prononcé le nom magique, prestigieux : honneurs, puissance, fortune! Oh! la botte de fleurs dont vous voudriez, messieurs, caresser vos narines. (*Une pause.*) Assez causer!... Je ramène Numaine qui s'attarde avec son beau page. Adieu. Ha! ha! ha!

(*Il sort par la droite, marchant, se traînant. Rentrée du Roi.*)

LE ROI

Les augures... Ils ne me feront pas grâce, un jour, de leur savoir.

(*Il s'assied, résigné. Révérences des deux personnages qui brusquement se précipitent sur le Roi; l'un lui ouvre la bouche, le tâte en tous sens; l'autre lui élargit la paume des mains, tire, plie, manipule les articulations*).

LE MÉDECIN

Voyons la langue... Nous éprouvons, Seigneur, quelque malaise... l'intestin...

LE CHIROMANCIEN

Ligne du cœur plus large et plus nette aujourd'hui.

LE MÉDECIN

C'est bien cela ! (*Le Roi, chatouillé, sursaute.*) Nos reins? Plus de douleurs?...

LE ROI

La respiration...

LE MÉDECIN

Nous réaliserons au jardin des exercices de souplesse.

LE CHIROMANCIEN

Le mont Vénus est digne d'attention.

LE ROI

Puis-je espérer, au crépuscule, un peu d'amour?...

LE CHIROMANCIEN

Pourquoi pas?

LE MÉDECIN

Et d'abord, une purge.

LE ROI

Las! je me sens si faible.

(*Entrée par la droite de Numaine et de Ludwige, inaperçues du Roi; pendant la consultation elles n'osent remuer.*)

LE MÉDECIN

Je vous donne, Seigneur, la vigueur, l'énergie.

LE CHIROMANCIEN

Cultivez sans effroi les tendres sentiments.

LE ROI

Je crois en vos pouvoirs surnaturels.

LE CHIROMANCIEN, *au médecin.*

Aidez-moi, mon confrère. A la santé du souverain, se lie son bonheur futur.

LE MÉDECIN

Nous redressons les lois de la nature. (*Au Chiro-*

mancien.) Suggérez de la confiance. Nous tremblons devant le mystère que vous interrogez.

LE CHIROMANCIEN

Je m'incline devant le savant médecin.

LE MÉDECIN

Jupiter et Mercure, Mars et Saturne sont pour vous des planètes que vous possédez au bout de vos doigts.

LE ROI

Que suis-je en tout ceci ?

LE MÉDECIN ET LE CHIROMANCIEN, *saluant.*

Notre dieu, notre roi !

LE ROI

Vous me restituez une vie plus ardente ?

LE MÉDECIN ET LE CHIROMANCIEN

Nous le jurons !

LE ROI

Parfait... Mais si vous vous trompez, on vous coupera les oreilles et le nez.

(*Cri de terreur de Numaine. Le Roi se retourne, puis d'un signe fait sortir le médecin et le chiromancien. Il se dirige vers Numaine et la conduit au milieu de la pièce. Ludwige ne bouge pas.*)

LE ROI

Ne tremblez pas. J'épouvante seulement ces coquins capables de se moquer de moi. (*Une pause. Il sourit.*) Que vous êtes séduisante ! Timide et chaste avec de grands yeux d'innocence. Relevez-les, Numaine. Nous ne devons pas perdre une étincelle de leur pureté... Je pense à des reproches que je devais vous adresser. Il s'agissait de cette imprudence... l'étang, la barque... Ma sévérité se dissipe. (*Un temps.*) Pourquoi ne répondez-vous pas ?...

NUMAINE

Je désobéis comme une petite fille. Je suis confuse. Le château certes est accueillant. Vous êtes bienveillant. Mais entre ces hauts murs, je frissonne d'ennui. Le monde est contenu entre mon page et ma suivante.

LE ROI

Il faut étendre ce domaine... vous presser contre moi, montrer une tendresse plus active. Rien ne me semblerait plus doux que de tenir longuement vos deux mains, de poser sur mes genoux votre tête endormie. Mais vous glissez, indifférente à mon appel. Vous m'échappez souvent. Y a-t-il en vous quelque sentiment de crainte?

NUMAINE

Ce serait de l'ingratitude.

LE ROI

L'âme est discrète et capricieuse quand elle aime.

NUMAINE

Je ne vous comprends pas.

LE ROI

On préfère la solitude. N'existe-t-il pas entre vous et lui quelque lien mystérieux?

NUMAINE, *troublée.*

Ymnis...

LE ROI

Il ne s'agit pas de ce page... simple valet et serviteur. La princesse rêve d'un prince.

NUMAINE

Nommez-le...

LE ROI

Frédéric!

NUMAINE, *vivement.*

Non, non... c'est comme un frère, un ami.

LE ROI, *soulagé.*

Ah!

NUMAINE

Et je ne suis pas attachée. Examinez la feuille. Elle vit d'air et de soleil. Sa mort est dans l'ombre et la pluie. Semblable est mon destin.

LE ROI

Eh bien, je le transformerai, je l'ornerai de pourpre.

NUMAINE

Je jette au loin la vanité.

LE ROI

Un peuple adorera vos gestes.

NUMAINE

J'ignore le péché d'orgueil.

LE ROI

Numaine, vous commanderez.

NUMAINE

J'apprends à obéir.

LE ROI

Je vous proclamerai mon épouse et ma reine.

NUMAINE

Pas cela! pas cela!

LE ROI

Ce cri sonne comme une offense. Pas cela! pas cela! Le trône que je vous offre est fameux dans l'histoire. J'illustre à jamais votre front et pose sur vos cheveux un étincelant diadème.

NUMAINE

Je refuse, Seigneur.

LE ROI

Oui, d'abord, je conçois votre étonnement manifeste. J'ai trop mal exposé ma cause. Il aurait fallu expliquer mon étrange métamorphose... mon veuvage si long... votre arrivée enfin qui fit le jour plus clair. Je suis très malheureux. Ne me repoussez pas, froide et indifférente.

(*Il s'avance vers elle.*)

NUMAINE

Ne me touchez pas!

LE ROI

Je ne dégage pas du poison. (*Il ricane.*) Ma prière est absurde! J'ordonne et suis le maître! On se courbe devant mes ordres. Réfléchissez. Préparez votre sort. Je vous apporte des matins bleus. Ne choisissez pas l'infortune. (*Rumeurs au dehors.*) Je vous laisse. Consultez votre intérêt, sinon votre cœur. Réfléchissez, Numaine.

(*Il sort par le fond.*)

LUDWIGE, *affectueuse.*

Pauvre maîtresse!

(*Numaine essuie des larmes.*)

LUDWIGE

On lutterait en vain. Il est le plus fort. Il se montrera impitoyable.

NUMAINE

J'ai beaucoup de courage. On ne soupçonne pas mon énergie.

LUDWIGE

Hélas, vous serez broyée.

NUMAINE, *appelant.*

Ymnis!

LUDWIGE

Pourquoi ce nom?

NUMAINE

Je ne sais pas. (*Elle montre la droite.*) Je gage qu'il est là... fidèle, attentif, dévoué... Ouvre la porte.

LUDWIGE

Il faut agir loyalement.

NUMAINE

Je ne blesse personne... Guette les alentours.

LUDWIGE, *sortant.*

Que le Ciel nous soit charitable!

(*Numaine s'assied. Attitude méditative. Soupirs fréquents. Entrée d'Ymnis qui s'approche résolument.*)

NUMAINE

Ymnis!

YMNIS

Je veillais près de vous. Votre nourrice est alarmée. Quoi, vous avez pleuré... Signe de désespoir! Quel est le barbare, le cruel, capable de ce forfait?

NUMAINE

Ymnis!

YMNIS

Vous êtes la douceur, la clarté tranquille, le paysage qui repose. Quel bras dur et brutal secoue le printemps?

NUMAINE, *rassérénée.*

Ymnis!

YMNIS

Je recherche votre confidence, oublieux de vos droits, car je ne suis qu'un page. Mais, clémente et bonne, vous me jugez semblable à un compagnon. Ma reconnaissance est sans bornes.

NUMAINE

Que béni soit le jour qui vous lia à mon service! Seule et désemparée, je me lamentais sans cesse. Pays sombre, forêts impénétrables, tours et château, tels étaient les éléments de mon existence morose.

YMNIS

Le Roi me plaça sous vos ordres. Je me sentis tout de suite un heureux prisonnier. Orphelin moi-même, sevré de caresses, j'aspirais à brûler de l'encens autour de votre présence.

NUMAINE, *charmée.*

J'étais votre idole, votre autel?

YMNIS

Le temps fut pour moi de l'extase. Je partageais votre rire et vos jeux... Courir dans les bosquets, vous tresser des couronnes et boire à la même fontaine!

NUMAINE

Je frissonnais à vos chansons.

YMNIS

Le vent dénouait vos cheveux qui me baignaient la face. Je croyais posséder l'or vibrant du soleil.

NUMAINE

Pourquoi parlons-nous de la sorte? On dirait un passé qui ne reviendra plus. Nous avons l'air d'ouvrir une tombe et d'y enfermer le bonheur. Il ne faut pas que cela soit.

(*On entend à l'extérieur des cliquetis d'armes.*)

YMNIS, *le doigt levé.*

Écoutez donc... Que se passe-t-il?

NUMAINE, *éplorée.*

Ignorons les autres. Le monde est mauvais. Il n'y règne que misères.

YMNIS

D'où naît votre déception?

NUMAINE

N'insistez pas.

(*Soudain, par la droite, Ludwige accourt apeurée. Elle est poursuivie par le bouffon qui se livre à des bonds ridicules. Il s'ingénie à s'accrocher à sa robe.*)

LUDWIGE

L'enfer est à mes trousses.

ERNOF

Ha! ha! ha!

LUDWIGE

Griffe du diable, retire-toi.

ERNOF

Rondeurs, trésors, rougeur des lèvres!

LUDWIGE

Le feu me touche.

ERNOF

Ha! ha! ha!

LUDWIGE

Je sens le soufre.

ERNOF

Poser mon frais baiser sur le bas de ta jupe!

LUDWIGE

Au secours!

NUMAINE, *à Ernof.*

Cessez, bouffon.

YMNIS

Ou je t'assomme.

ERNOF, *s'arrêtant, à Ymnis.*

Ne formez pas un ennemi.

(*Il reprend sa poursuite.*)

LUDWIGE

Le crapaud remue et saute.

ERNOF

Rêve suprême de mes nuits !

LUDWIGE

Exécrable difformité.

ERNOF

Ha ! ha ! ha !

(*La suivante s'immobilise sans souffle.*)

NUMAINE

Je ne permettrai pas... arrière !

ERNOF

Occupez-vous du page, joli galant, joli, joli.

NUMAINE, *se détournant.*

Oh !

(*Ymnis, furieux, lui lance des coups, le saisit par l'épaule, l'étend à terre. Le Bouffon hurle.*)

YMNIS

Bave et mords, misérable.

ERNOF

Aïe ! aïe !... vengeance .. (*Il étreint les jambes d'Ymnis.*) Ma vengeance grimpera. Elle glacera ton cœur... Aïe ! aïe !

(*Il va au fond, enfle la voix, la prolonge sur un mode aigu. La draperie s'écarte, le Roi paraît... A ses côtés, Frédéric. — Sur l'esplanade, on découvre des guerriers alignés, des lances, des armures. Les troupes se détachent sur la ligne touffue et formidable des arbres.*)

LE ROI, *au Bouffon.*

On t'égorge ?

ERNOF, *désignant Ymnis et Numaine.*

C'est lui... c'est elle... les coupables. Ils m'ont injurié, meurtri.

LE ROI

Le motif invoqué ?

ERNOF, *il touche la suivante.*

Parce que je l'aime !

(*Tant cette confidence paraît énorme, invraisemblable, que le rire éclate.*)

ERNOF, *exaspéré.*

Ymnis, Numaine... ensemble toujours, l'un près de l'autre et chuchotant et murmurant. (*Mouvement du Roi.*)

LE ROI, *à Numaine.*

Il vous accuse...

NUMAINE

Je dédaigne ce fou.

YMNIS

Je le méprise.

LE ROI, *au page.*

Domestique, à ta place !

NUMAINE.

Est-ce un droit d'insulter quand on est le maître ?

LE ROI

Vous me bravez, Numaine... (*à Ernof*) Si je te donnais cette femme ?

ERNOF, *à plat sur le sol.*

Ludwige !... Grand roi ! terrible justicier !

LUDWIGE, *les mains jointes.*

Je me livrerai au courant du fleuve.

NUMAINE

Je sollicite, ô Seigneur... Abandonnez ce projet.

LE ROI, *après un silence.*

Soit... pour vous, Numaine.

NUMAINE

Merci.

ERNOF, *il s'échappe par la gauche.*

On me traite comme un chien... Ymnis, Numaine, défendez-vous !

(*Numaine, Ludwige et Ymnis se rapprochent comme pour commenter une alarme aussi vive.*)

FRÉDÉRIC, *entrant, au Roi, un peu à l'écart.*

J'attends et j'espère.

LE ROI

Explique-toi...

FRÉDÉRIC

Numaine? (*Une pause.*) Vous ne scrutez pas sa pensée? Si mon départ s'auréolait de son consentement, c'est l'univers entier que je combattrais, mon père, et je serais vainqueur par l'amour. Sinon...

LE ROI

Sinon?...

FRÉDÉRIC

L'orage et la tempête habiteront mon sein. Je trébucherai dans le noir de l'abattement. Aux coups de l'ennemi, j'offrirai ma poitrine.

LE ROI

Sottise! Défaillance éphémère! (*Il réfléchit.*) Ne brusquons pas les choses... pesons les chances. Arrêtons-nous parfois avec prudence.

FRÉDÉRIC, *impatienté.*

Vous alignez des mots qui ne signifient rien... S'arrêter! s'arrêter!

LE ROI

Patience!

FRÉDÉRIC, *amer.*

Prêchez maintenant la sagesse.

LE ROI

Du calme, Frédéric. Le calme qui régit notre rang. J'enverrai un courrier vers toi. Patience, patience!

FRÉDÉRIC

Je trépigne et me ronge!

(*Tumulte sur l'esplanade.*)

LE ROI

Souvenons-nous de nos devoirs... L'armée réclame ses chefs.

(*Il entraîne vivement Frédéric.*)

YMNIS, *à Numaine, dont il prend la main.*

Notre amitié est menacée; hostile, me semble-t-il à tous.

NUMAINE

Elle m'est si précieuse, Ymnis.

LE ROI, *au dehors.*

La vaillance est l'honneur suprême du soldat...

YMNIS, *à Numaine.*

Si l'adversité s'écroulait sur vous,.. je ne m'en consolerais jamais.

LE ROI, *au dehors.*

Que dans vos cœurs vibre le nom de la patrie!...

NUMAINE, *à Ymnis.*

Je resterai tranquille et confiante si vous ne vous éloignez pas.

LE ROI, *au dehors.*

Contemplez vos étendards... (*La voix plus indistincte.*) Audace, témérité... vertus du peuple... mourir... en avant!

(*Et retentit une colossale acclamation.*)

RIDEAU

(*A suivre.*) RICHARD LEDENT.

DANS LES LAURENTIDES

QUÉBEC

Le 3 juillet 1908, Québec, la ville la plus ancienne du Canada, célébrera son troisième centenaire.

Au-dessus de Terre-Neuve, durant la période estivale, le détroit de Belle-Isle offre un passage délaissé aujourd'hui par les transatlantiques. L'opacité de l'atmosphère et les courants traîtreux, charriant les icebergs détachés du Groënland, inquiètent le navigateur et l'obligent de modérer, souvent même de suspendre sa course aux abords de la terre. Les murs de glace et les murs de pierre semblent en effet se joindre autour de lui. Et il hésite et il s'arrête... jusqu'à l'heure où brusquement un souffle du sud-est éparpille les brumes.

Alors l'air frémissant s'inonde de clartés, les icebergs apparaissent, telles des flammes pétrifiées réverbérées dans les eaux calmes. Cependant que le Labrador présente de front ses gigantesques épaules, tout resplendit, tout se précise à l'horizon; des nuées d'oiseaux égayent de leur vol l'azur ensoleillé, la mer chatoie, le ciel rayonne, les feux solaires triomphent de l'élément liquide... Le navire glorieusement pénètre, par les rives du Saint-Laurent, dans le Nouveau-Monde.

Rien n'est changé depuis le jour où pour la première fois, en 1535, Jacques Cartier, de Saint-Malo, se hasardait sur le grand fleuve hyperboré; rien n'est changé, sinon l'endroit où l'explorateur s'arrêtait.

A quelque 130 lieues de l'embouchure, au confluent de deux cours d'eau, un promontoire escarpé s'élevait au milieu de la masse fluviale. Le Malouin remontait le courant et abordait par la rivière Saint-Charles; il hivernait dans les bois environnants; avec ses marins bretons il parcourait les rives qui l'entouraient. Toute une faune, furtive et cachée, s'y révélait : l'ours, le renne, le loup cervier, la loutre, la martre, l'hermine, marquant dans la neige épaisse l'empreinte de leur passage et se dérobant aux regards. D'autres êtres, non moins prudents, non moins dissimulés que la faune, les Peaux-Rouges épiaient les nouveaux venus et les accueillaient, au fond de leurs retraites inviolées.

Cependant la voie était ouverte; quelques cabanes furent construites au sommet du promontoire; une ville allait surgir. En 1608 les cabanes s'étaient multipliées. L'emplacement s'annonçait unique et admirable; Champlain fondait Québec.

Maintenant, au lieu du roc inaccessible, la cité bâtie en amphithéâtre se profile au-dessus du fleuve majestueux. Elle est seule en ce genre au Nouveau Monde. Seule parmi les cités canadiennes elle a une histoire dont elle garde le culte; seule par ses traditions elle se rattache à la vieille Europe. Elle a conservé ce cachet poétique et fantaisiste qui se retrouve parfois en quelque vieille province, mais dont l'Amérique du Nord est dépourvue ailleurs. Les rues escarpées se contournent en zig-zags inattendus; les maisons de pierre grise rappellent les maisons bretonnes. Autour de la forteresse, dans l'encadrement des lourds piliers, dans les portes de la ville, un soldat passe parfois à cheval, le manteau vert flottant au vent, le shako sur le front et des réminiscences dramatiques se réveillent, ramenant nos imaginations aux lectures de notre adolescence.

La fière citadelle, les remparts qui encerclent la ville, découpent les contours de leurs créneaux sur les falaises et dépassent de 120 mètres l'étiage des eaux. Le point saillant du promontoire, le cap Diamant, — ainsi désigné à cause des toitures de tôle reluisantes au soleil, — supporte en partie la

citadelle, dont les casemates peuvent mettre 5,000 hommes à l'abri des bombes et dont l'artillerie est considérable. La paix y règne depuis plus de deux siècles; aujourd'hui, dominant les créneaux, l'imposant hôtel Frontenac de la *Canadian Pacific C°* dresse comme une invite engageante à l'affluence des étrangers ses tourelles et sa façade cossue de château fort; ainsi les lieux, naguère témoins du choc sanglant de plusieurs races, n'appellent plus que l'or du passant et la sympathie de son cœur.

Dès sa naissance, la Reine du Saint-Laurent fut disputée; à peine fondée, elle avait eu à soutenir de rudes assauts : Les Hollandais avaient ouvert les hostilités. Des flottilles anglaises étaient venues, suivies de flottes bostoniennes; Québec avait tenu bon. Mais l'Angleterre avait résolu sa conquête; la guerre fut longue et âpre. Le drame final eut lieu en 1759, dans les vastes plaines d'Abraham, au pied même de la ville basse. Les deux chefs ennemis, Wolf et Montcalm, y périrent et la coquette cité de Champlain resta définitivement au pouvoir des Anglais lorsque le traité de Paris assura en 1763 la domination de ces derniers sur les rives du Saint-Laurent.

Malgré sa position exceptionnelle, Québec s'est endormie peu à peu dans l'auréole de ses souvenirs. La vie affairée a déserté ses murs; elle s'est vue supplantée en importance par ses sœurs cadettes Montréal, Ottawa, Toronto, celles-ci véritables villes de l'Est pleines de l'initiative et de l'activité anglo-saxonnes. Les Québecquois comptent beaucoup sur la nouvelle voie ferrée le *Transcontinental*, qui doit relier directement la ville au mouvement des deux hémisphères par un pont jeté sur la rive droite; malheureusement le pont en construction vient de s'effondrer et cette catastrophe retarde l'espoir, très légitime, d'une recrudescence dans la prospérité.

Le port peut contenir, assure-t-on, cent vaisseaux de ligne; mais son mouvement est arrêté cinq mois sur douze par les embâcles de glace. En été, l'arrivée des frégates donne aux citadins l'occasion de frayer avec les officiers du Vieux Monde et d'offrir brillamment des réunions pleines d'aménité. Cette « Nou-

velle France » d'avant la Révolution est restée bien française de cœur et d'âme ; elle a gardé l'esprit de l'Ancien Régime tout en s'accommodant parfaitement de la législation large et sage des Anglais. En hiver, lorsque la neige recouvre la contrée, lorsque le fleuve est bloqué, les sports absorbent les loisirs. La société canadienne est trop jeune, trop remuante et trop isolée pour se procurer à foison les jouissances intellectuelles dont elle est apte pourtant à goûter les lumières.

Plus que jamais aujourd'hui le contraste s'affirme entre la cité romantique, parée des grâces d'un autre âge et la région fruste qui l'environne. L'île d'Orléans frappe au premier plan le regard ; elle divise le chenal en deux larges bras de 12,000 et 15,000 mètres. En face même du cap Diamant, sa pointe abrupte servit de théâtre à la lutte homérique des Hurons et des Iroquois alliés respectivement aux Français et aux Anglais dans la grande épopée canadienne. Par-dessus ses rives boisées et rocailleuses l'œil embrasse, du haut de la citadelle, un panorama unique au monde. La triple chaîne des Laurentides déploie au loin ses ondulations bleuâtres ; dans la distance, au premier méandre du fleuve, le cap des Tourmentes élève sa masse sévère ; une atmosphère limpide et lumineuse baigne les espaces toujours ensoleillés, dans un climat variant entre +35 degrés centigrades en été et —40 en hiver. L'excessive légèreté de l'air donne aux horizons une netteté impeccable, aux crépuscules une incandescence et un éclat surnaturels. Quand vient la nuit, Québec s'irradie sous le halo phosphorescent des lampes électriques. On dirait alors au-dessus des eaux une cité de rêve, une apparition féerique et irréelle en un paysage inconcevable. Les Laurentides bleues semblent prolonger un songe mystérieux ; les constellations éblouissantes déversent sur leurs cimes et sur les eaux mouvantes et sur la ville illuminée la poudre pailletée de leurs fragiles rayons ; à ces reflets confus s'ajoutent ceux des aurores boréales quotidiennement visibles au temps des équinoxes. Et de toutes ces visions, troublantes et splendides, naît dans les âmes

une tendance à la rêverie, une mélancolie recueillie et sereine dont l'être le plus rude ressent inconsciemment les ambiances.

Par delà ce prestigieux décor l'immense territoire qui, vers le Septentrion, étend ses forêts profondes, est demeuré vierge. Quelques villages riverains de bûcherons et de pêcheurs de loin en loin s'échelonnent sur la rive gauche, reliés par une méchante route sillonnée d'un trolley et par une petite voie ferrée arrêtée au village de Beaupré sur la rivière Sainte-Anne; puis viennent le hameau de Saint-Ferréol à gauche et celui de Saint-Joachim à droite; les bords du Saguenay et le lac Saint-Jean sont reliés au réseau. Ensuite tout indice d'habitation cesse, et jusqu'aux falaises du Labrador, jusqu'à la baie d'Hudson, jusqu'au Cercle Arctique, c'est la sauvagerie intacte, impénétrée, inhabitée. Les cartes du pays ne donnent plus que de vagues indications sur cette zone et les riverains, qui ne s'y aventurent guère, sinon pour la chasse aux fourrures, lui ont réservé la désignation suggestive de « Grand Nord ».

HÉLÈNE DE HARVEN.

UN ÉCART D'IMAGINATION

Six heures du soir, sur une plage paisible, dite « des familles ».

Le décor :

Trois immensités superposées : le ciel, la mer, le sable. Le soleil a assourdi son orchestre, et pour montrer qu'il est en possession de tous ses effets, après d'éclatants « *forte con bravura* », exécute des « *piano, decrescendo* » pleins de profondeur. Un petit nuage, tout rond, tout blanc, voulant marquer son dédain d'un pareil étalage, lui tourne résolument le dos, et va son petit bonhomme de chemin.

Cependant, le ciel étreint la mer, qui lèche le sable à petits coups gourmands, et, de temps en temps, rentre la langue pour mieux goûter comme c'est bon : elle en bave.

Sur la plage, un petit tas noir : c'est un groupe d'amis qui se reposent.

Assez intimes et « de bonne compagnie » pour pouvoir se taire ensemble, ils gisent inertes, jambes deci, têtes delà, attentifs à la seule joie de laisser glisser l'heure.

Un grand silence. L'air est si léger qu'on ne le sent pas. Charlotte, jeune femme que n'a point gâté l'existence, pense soudainement : « Dieu ! que la vie est douce ! » Et cette pensée lui vient avec une si brusque intensité qu'elle s'imagine l'avoir criée. Un coup d'œil furtif : personne n'a bougé. Veine ! on n'a rien entendu. Aussitôt, et pour qu'on ne remarque de son côté rien d'insolite, elle veut dire quelque chose, et traduit son impression : « Quelle

bonne flemme ! » Puis, rassurée, retourne à ses divagations :

« C'est drôle ! je me sens légère et molle, j'ai envie de danser et de rester dans ce sable jusqu'à la mort, j'ai les jambes en coton, j'ai un lion dans le cœur, je flotte, je nage, je ... »

A ce moment précis elle est interrompue par un bruit de discussion : Tiens ! on s'est ranimé par là !

Elle entend son jeune mari, dont elle chérit le jeu des idées, soutenir avec feu la conversation contre un interlocuteur. Celui-ci, elle ne l'a jamais honoré de son attention. Systématique et réservé, froid et convaincu, elle le juge un de ces hommes agréables à recevoir, sans plus. Mais, tandis qu'indifférente, elle écoute le bruit des voix, un mot qu'il dit fait bondir son cœur, un mot sans importance, mais qui trouve chez elle un tel écho ! Elle le regarde : il s'est animé, un rayon du couchant éclaire son visage régulier : qu'il est joli !

Elle s'absorbe, rêve, déjà loin, et sursaute quand son mari l'appelle : « Viens donc voir comme c'est beau, ce soleil sur la mer ! »

Elle saute sur ses pieds, voudrait courir et crier : « Oui, mon chéri, c'est beau, et je t'adore ! » Mais — de la tenue, pour l'amour du ciel ! — elle profère :

« C'est épatant, mes enfants, ce que j'ai faim ! Allons dîner ! »

*
* *

Ce jour-là, en rentrant chez elle, et les jours suivants, tout en vaquant avec entrain à ses besognes ménagères, Charlotte entendait chanter dans son cœur :

« J'ai un ami, un ami charmant. Ses yeux sont clairs, sa parole est jolie. Il a dans le maintien quelque chose de juste assez britannique pour être la correction même, et, pourtant, une certaine souplesse vive qui, Dieu merci ! n'est pas anglaise du tout ! Et que son esprit me plaît ! »

Cependant, il faut l'avouer, sa conduite fut en dehors de toutes les traditions : elle ne pâlit ni ne

rougit dix fois le jour; — une forte couche de hâle protégeait du reste son teint contre les émotions. — Elle n'examina point devant la glace la profondeur de son regard, l'élégance de sa taille, n'essaya point de toilette nouvelle. Elle continua de porter une vieille robe assez défraîchie, mais qu'elle chérissait « parce qu'elle en avait l'habitude ». La vérité m'oblige à dire qu'elle persista même à être assez mal coiffée.

Elle ne jeta point à l'ami des regards éloquents, et la poignée de main du soir fut aussi cordiale — ni plus ni moins — que par le passé. Elle ne se permit pas le plus léger soupir hors de propos, ne chercha point à faire valoir des subtilités quelconques de son esprit, et ses propos ne furent ni plus intempestifs, ni plus saugrenus qu'à l'ordinaire.

Elle n'adopta aucune de ces attitudes, pour plusieurs raisons :

1° Elle adorait son mari;

2° Elle ne souhaitait aucunement le désir des hommes. « On sait ce que ça vaut, pensait-elle. Et il n'y a pas de quoi être si fière, avait-elle envie d'ajouter en voyant l'orgueilleuse confusion de ses amies, à leur première faute : on viole bien des bossues! »

3° Elle avait un grand amour de la mesure, et bien que d'une fantaisie assez désordonnée, appliquait toutes ses forces à se donner les apparences de l'équilibre parfait;

4° Elle n'était pas Bovary pour un centime.

Ces raisons et une robuste pudeur dont elle avait pris l'habitude dès son plus jeune âge, firent que l'observateur le plus avisé n'eut pu découvrir le moindre changement dans sa conduite, durant ces vacances mémorables.

Elle n'eût, pour rien au monde, laissé soupçonner à l Ami quelle sympathie d'esprit l'attachait à lui. D'abord, elle estimait une intimité intellectuelle avec un homme comme une sorte d'adultère aussi déshonnête que l'autre. Elle savait aussi que les paroles restent. Et puis — avec la fatuité des hommes, il faut compter — à l'idée qu'un mot un

peu chaleureux, interprété à rebours, eût pu lui faire prendre — à lui ! — cet air narquois et avantageux de certains : « Tiens ! toi aussi, ma petite, tu y viens ! » elle sentait les ongles de ses pieds se crisper d'horreur.

Elle se contenta donc d'apporter un redoublement d'activité à ses travaux quotidiens, et tout au plus, de chanter d'une voix extraordinairement fausse, les refrains légers des opérettes les plus folles.

Et elle avait, perpétuellemeut, « son âme de voyage ».

« Que c'est étrange, les vacances, disait-elle dans ses conversations familières avec elle-même (ce qu'elle appelait : ruminer). Je sais, à n'en pas douter, qu'au retour, je trouverai quelques-uns de ces solides ennuis qui vous rendent stupide pour plusieurs jours : je n'en ai cure. Je suis fermement convaincue que tout s'arrange mal, ou du moins jamais comme on le voudrait, et je m'en moque ! L'équilibre du budget, lui-même, me laisse indifférente.

« O la douce, la précieuse chose que les vacances au bord de la mer ! Comme j'y apprécie la joie de chérir un mari charmant, de mener des jours paisibles au grand air pur, et de posséder un ami délicieux ! Vive la vie, vraiment, et, comme dit l'autre, à demain les affaires sérieuses ! »

*
* *

Les jours coulèrent. Ce fut la même vie monotone et légère, dans le chalet silencieux au bord de la mer. Cependant, les crépuscules plus hâtifs firent douces les soirées sous la lampe, avec, de temps en temps, une flambée qui éclairait toute la chambre bariolée et maritime.

Et, un soir, il fallut bien que l'Ami annonçât son départ prochain : l'automne avancé, la reprise de la vie citadine et du travail, que tout cela avait, jusqu'ici, paru lointain à Charlotte !

Il fallait se rendre à l'évidence : elle et son mari, du reste, quitteraient bientôt la précieuse retraite. Et alors, adieu les chers entretiens, où, en apparence

distraite, elle mettait un peu de son âme, les soirées uniformes dans l'espace étroit de la « chambre à tout faire », et l'amitié si unique !

« Tout a une fin, pensait-elle, en suivant attentivement la conversation d'après-dîner. Bientôt ce sera l'horreur des malles à faire, des volets une dernière fois clos sur la petite maison, et des habitudes d'hiver à reprendre — opération aussi pénible que de remettre un vêtement de la saison dernière qui sent la naphtaline !

« Mais ne nous frappons pas, reprenait la partie « raisonnable » de sa personne (ce perpétuel duo, certains moments, la crispait), tout a une fin, mais ça ne veut pas dire que ceci soit la fin de tout. Dieu merci, j'ai un mari parfait, une vie claire, utile, et somme toute, harmonieuse, et du travail, juste ciel ! à occuper un régiment ! »

Cependant, quand arriva la veille du départ, elle n'était pas plus brave qu'il ne faut. Et tandis qu'on jouait dans la pièce la *Sérénade* de Schubert (elle n'était jamais arrivée à démêler pourquoi ce morceau banal et si rabâché lui pinçait infailliblement le cœur), elle s'octroya la joie de savourer sa mélancolie : une fois n'est pas coutume. Les mains occupées à quelque vague broderie, elle emplit une dernière fois ses yeux de l'image charmante qui, ces jours de vacances, avait fait la trame de ses songeries. Et elle poussa un soupir léger, que personne, je vous le jure, n'entendit.

Ce fut la seule débauche qu'elle se permit au cours de cette aventure.

*
* *

Le lendemain, un de ces matins d'automne, dont la fraîcheur vive est plus attendrissante que la plus molle douceur printannière, Charlotte vit s'éloigner sur la route blanche, l'Ami que son mari reconduisait. Elle écouta quelques instants leurs pas élastiques sur la route sonore, et rentra.

Diverses occupations, ce jour-là, la sollicitaient. Elle hésita un instant : couture ou lecture ? Résolû-

ment elle tourna la difficulté : S'installant devant un monceau de raccommodages, elle l'attaqua en se récitant de beaux vers.

Mais si elle choisit *Bérénice,* croyez que ce fut par hasard :

« Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?
Que le jour recommence, et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice
Sans que, de tout le jour, je puisse voir Titus ? »

Et quand, par la suite, il lui arriva de songer à cet épisode, elle le baptisa d'elle-même : « un écart d'imagination ».

CLAUDE BLÉRÉ.

LES HALLUCINÉS DE L'UTOPIE

Un jour, ils sont partis, en foule, vers leurs Rêves,
Ivres éperdûment, fiers, ayant dans les yeux
La vision de l'Idéal harmonieux
Dont leur avait parlé le vent tiède des grèves...

Les femmes au cœur faible et bleu de souvenirs,
Les hommes plus virils et d'allures plus mâles,
Les beaux adolescents comme les vieillards pâles,
Marchaient vers l'Horizon où tendait leur Désir.

— Sourds aux révoltes, sourds aux luttes, mains unies,
Regards emplis par l'azur vierge du grand ciel,
Vaillants conquistadors d'un monde essentiel,
Ils s'en allaient, vivantes fleurs des Utopies... —

Ils ne connaissaient plus les douceurs du sommeil,
Ni les heures de rêve aux voix mystérieuses,
Et tous, couples d'amour et bandes furieuses,
Marchaient, marchaient toujours vers l'espoir du Soleil...

Déjà ce n'était plus sur la route infernale
Qu'un troupeau harassé tout en larmes et lent,
Fantômes dont l'orgueil a ravagé les flancs
Dans le sombre brasier des flammes générales.

Déjà leurs pieds saignaient... Défaillants et hagards,
Les yeux hallucinés braqués vers leur Idole,
Pèlerins que les feux hypnotiques affolent,
Ils n'avaient que l'Espoir pour unique étendard...

Et toujours l'horizon décevait leur attente :
La nuit ! l'inéluctable et fatidique nuit !...
Oh ! les bras fous tendus vers un rêve qui fuit
Plongeant les cœurs dans le Schéol de l'épouvante...

Ils croyaient s'exiler de l'humaine cloison,
Et de ceux qui vaguaient dans la Norme des choses,
Et voulaient s'échapper de leurs cellules closes,
Aucun ne s'évadait de sa triste prison...

Ils jonchaient, en passant, la route de cadavres,
Mais ils allaient toujours, douloureux, obstinés,
— Les plus jeunes suivant les pas de leurs aînés —
Vers leur Chimère rouge, en les brumes du hâvre...

Soudain, dans un fracas de splendeurs et de bruits,
Flagellé par le fouet rancunier des rafales,
Ecrasé sous le poids des veilles sépulcrales,
Le Palais qu'ils rêvaient s'abîma dans la nuit...

Mais eux, croyant quand même aux astres illusoires,
Gardant le souvenir de leur vieil Idéal,
Tous chasseurs de chimère et de rêve ancestral,
Ils attendaient le jour suprême des victoires...

J.-J. VAN DOOREN.

AME BLANCHE

Histoire d'une Petite Fille

(Suite.)

VI

Le mot *vénérable* s'appliquait à la personne physique de M. Veydt absolument comme s'il eût été créé exprès pour la désigner. C'est celui qui venait aux lèvres de chacun quand ce vieillard apparaissait. Sa belle tête, sa noble prestance, ses cheveux blancs soyeux et bouclés, ses yeux bleus d'une profondeur suave, sa parole onctueuse, d'un timbre séduisant, appelaient l'estime, inspiraient confiance. On se donnait à lui dès la première rencontre, et ceux qu'il avait une fois conquis ne se reprenaient plus, demeuraient à jamais ses féaux, non pas, précisément, pour ce qu'il avait fait, mais pour ce qu'il leur semblait qu'il était capable de faire. Une sorte d'auréole le divinisait dont la pure lumière devait avoir bien du prestige car ce charme, exercé par lui sur les siens, les étrangers le subissaient aussi : ses malades l'aimaient comme un père et, dans les rues où il passait, les mendiants, — à qui, pourtant, il ne donnait jamais un liard, — se découvraient devant lui comme au passage du saint-Viatique.

Avec moi, il fut toujours parfaitement indifférent, bien que son sourire, quand nous étions réunis, exprimât l'affection chaude et émue, l'extase des vrais grands-pères. Parfois, le dimanche, il me con-

duisait promener et les gens s'attendrissaient à voir la façon si doucement protectrice dont il me tenait par la main et m'aidait à éviter les légers écueils de la route. Ces promenades, au cours desquelles M.Veydt recueillait, avec sa bonhomie souriante, d'incroyables compliments, les actions de grâces d'une foule d'inconnus hypnotisés par sa carrure sympathique étaient, pour lui, vraiment triomphales. Il y exhibait des toilettes qui, combinées ou non, étaient d'un effet irrésistible; c'étaient, l'été, une redingote de fin drap gris, d'un gris délicat, rosé, bénévole; l'hiver, une pelisse garnie de martre, d'un aspect débonnaire en même temps que confortable et, en toute saison, des chapeaux, soit de paille, soit de feutre, mais également vastes, ronds, souples, d'une rondeur amène, d'une souplesse pleine d'urbanité, à grands rebords un peu fantaisistes, mais pourvus de candeur plutôt que d'audace :

— Comme ce noble monsieur doit gâter sa petite fille! remarquaient les simples que nous croisions.

Cependant, il ne s'inquiétait de moi durant ces promenades que tout juste autant que c'était nécessaire pour produire l'apparence d'une excessive sollicitude, et il se pourrait bien que j'eusse été pour M. Veydt, en ces occasions, simplement, une partie du décor servant à établir et à consacrer son caractère essentiellement patriarcal.

Naturellement, je ne *vis* bien toutes ces physionomies, tous ces objets que plus tard, beaucoup plus tard. Dans le moment, j'avais l'insuffisante intelligence d'une fillette plus disposée à *sentir* qu'à observer. Toutefois, j'ai la conscience qu'on me traitait rue Marcq en personne majeure, responsable de ses actes, non en petit enfant, et que cela me vieillissait un peu. Je le répète, il me serait impossible de formuler rien de cohérent ni de suivi au sujet de mes premiers temps de séjour dans cette maison. Des bribes de souvenirs sont épars dans ma tête, des tableaux incertains, sans contours ou à contours très vagues, fuyant, comme ces formes changeantes dessinées par les nuages dans un ciel brouillé ..

Et je me revois, un matin d'hiver, frissonnante sur le parquet verni de notre chambre à coucher, devant l'eau gelée de l'aiguière, tandis que Melle Josine casse fort tranquillement les glaçons pour verser, ensuite, cette eau dans la cuvette et m'en laver le visage, le cou, les épaules. Ma tante n'a pas l'air de se douter du froid, ni que je grelotte, elle n'entend pas mes dents qui claquent et ne peut deviner que la petite souffrance cinglante imposée à mon corps nu par cette fraîche arrosade me fait tressaillir. N'est-il pas entendu, d'ailleurs, qu'il faut m'affermir par tous les moyens afin de combattre et de vaincre les effets désastreux de ma première et trop douillette éducation chez ma mère?

. . . . . .

Une autre fois, c'est au printemps, par un midi radieux, dans une prairie proche Ganshoren, sur le plateau de Koekelberg : Wantje est venue là avec une lavandière, porter la lessive annuelle qu'on mettra à blanchir sur le gazon, loué dans ce but à des métayers. Les deux femmes, avant de l'étendre, rincent leur linge dans un ruisseau qui contourne la prairie. Elles m'ont amenée, mais ne songent guère à moi, Or, il y a, à deux pas, un verger tout en fleurs, où je me glisse et où je prends plaisir à me promener seule, sous l'éclat bleu du ciel, sous la blancheur candide des pétales qui, parfois, au souffle d'une très faible brise, s'envolent et me font courir, toute éperdue, pour les rattraper.

. . . . . .

Puis, c'est un dimanche de kermesse, en plein été : ma grand-mère a fait du riz au lait qu'elle a mis à refroidir dans ses plus précieuses assiettes de Delft, rangées en bel ordre, sur le buffet, dans la salle à manger d'apparat. Je suis montée sur une chaise et j'ai bien envie, bien envie de goûter à ce riz..., tellement, que je ne résiste pas à la tentation de passer mon doigt, légèrement, à la vérité, sur le bord des assiettes; je vais porter à mes lèvres ce pauvre petit doigt à peine barbouillé du délicieux dessert quand Mme Veydt pénètre dans la chambre et clâme, tombant sur moi comme la foudre :

— Ah ! je vous y prends, Mademoiselle !

C'est tout et c'est épouvantable : c'est la surprise en flagrant délit de vol et j'en suis si confuse, si humiliée. si désespérée que je sens que j'en pourrais mourir; j'ai la conviction d'avoir enduré en cette fatale minute un supplice véritablement surhumain.

Mais à cette impression désolante en succède une autre, éprouvée presque simultanément, de telle façon que celle-ci et la première, gardées si longtemps en ma mémoire, ont fini par s'y confondre, par ne plus faire pour moi qu'une seule image aux contrastes frappants; bouleversée d'avoir été prise en faute, je fondais en larmes, quand, soudain, avec cette singulière mobilité de l'enfance, je me mis à battre des mains joyeusement, tournée à des idées folâtres par un spectacle bien imprévu : un cortège de grands mannequins, promenés par la ville en l'honneur de la kermesse, passait devant nos fenêtres et, placée comme je l'étais, je les distinguais parfaitement. Les yeux encore humides, j'éclatais de rire, à cent lieues de Mme Veydt, et des assiettes de riz, et de toute la maison de mes grands-parents :

— Qu'est-ce que c'est, bonne maman? qu'ils sont hauts, qu'ils sont drôles! disais-je, en extase devant les barbares visages de la gigantesque famille d'Ommeganck que je n'avais jamais eu l'heur de voir jusqu'alors, dont on ne m'avait jamais parlé et qu'un subit changement dans l'itinéraire de sa sortie officielle amenait rue Marcq ce jour-là.

Mme Veydt, sans répondre à ma question, ferma la fenêtre puis, m'avertit que je serais privée de dessert pour en avoir pris sans permission, avant l'heure. Et je me remis à pleurer, non pour ce que la privation avait de pénible, mais à cause du ton particulier, sec, cassant hostile de la vieille dame m'annonçant cette punition.

VII

Un autre souvenir très net de ma vie d'enfant, c'est celui de la promenade que nous faisions parfois, Me Veydt et moi, en nous rendant au marché de la place Saint-Géry. Pour cela il nous fallait parcourir

bien des voies aujourd'hui disparues, tout un quartier de la ville basse métamorphosé par les travaux d'asainissement de la Senne. Je baisse les paupières sur le présent... et, aussitôt, je revois ce quartier tel qu'il était alors : des rues coupées par des ponts de bois très vieux, sous lesquels traînait la rivière — une pauvre rivière trouble, sale, mal odorante; — des profils de maisons bien vieilles aussi, coiffées de toits en éteignoirs, sur lesquels dansait la lumière... de si étranges corps de bâtiments, avancés dans l'eau, sur leurs pilotis moussus! C'étaient des annexes d'habitations, où il semblait que les chariots roulant sur les ponts, mettaient une trépidation effroyable, une continuelle menace d'écroulement.

La Senne passait ici entre deux murailles basses surmontées d'un treillis : les murailles des jardins, qui, à la belle saison, fleurissaient ce paysage mi-aquatique.., je me rappelle la douceur mauve des thyrses d'un lilas; un buisson d'aubépine; un groseillier chargé de fruits petits et si pâlement roses, décolorés eût-on dit, tremblants au bout de grappes grêles comme autant de gouttelettes d'un sang anémique jaillies de veines trop lâches pour pouvoir les contenir...; et je me rappelle les clématites dont les fines corolles d'un blanc lavé de vert retombaient si bas par-dessus une clôture que la rivière en était effleurée. Puis, c'est un arbuste qui fend un mur en ruine, tors, à peine feuillu, accroché aux pierres tremblantes comme un câble résolu à les maintenir solidement...; c'est une volière vide que j'aperçois dans une cour triste..., un fauteuil d'osier dans une tonnelle où un vieillard se chauffe au premier soleil...; des choses fanées, des végétations malingres, des gens mornes... Van Moer a peint à l'aquarelle ces vues du Bruxelles d'autrefois exquisement.

Une boulangerie avait sa devanture tout juste au tournant de l'un des ponts, le pont des Vanniers, à l'angle de la rue de ce nom et de la rue de l'Evêque, et c'est dans une sorte de cage continuant le logis sur la Senne que les mitrons pétrissaient la pâte. Je suis restée plus d'une fois appuyée là, de longues minutes, à un garde-fou, pendant que ma grand'mère, entrée

dans la boutique, s'y occupait de quelque emplette. Je n'avais aucune notion de la manière dont on fait le pain et j'étais prodigieusement intéressée au spectacle de ces hommes poudrés de farine, qui, à la rouge lueur venue des fours flambants, me paraissaient fantastiques.

Ils allaient, marchant dans le pétrin, demi-nus, et je redoutais toujours de voir s'effronder dans la rivière, si noire, cette boîte de verre où ils travaillaient, qui était tout éclaboussée de blanc et extraordinairement branlante sur ses quilles de chêne rongées.

Dans l'eau, l'image renversée de cette scène vacillait, rendue non en formes précises ni en contours nets, mais en reflets irisés, avec des glacis comme sur de la moire.

Pour se rendre de là à la place Saint-Géry, on prenait la rue des Bateaux et un bout de l'ancienne rue de la Vierge-Noire. C'était une grande place carrée où les fruitières et les marchandes de beurre tenaient marché ouvert, chaque semaine : sous l'ardent soleil, en été; dans la bruine et la neige l'hiver. Je n'ai jamais vu ailleurs rien qui ressemblât à la fontaine dressée au beau milieu : c'était un édifice en forme d'obélisque, qui datait de loin, à coup sûr, et dont l'architecte n'est pas connu..., une de ces bonnes, grosses fontaines roturières dans la vasque desquelles les fillettes se mirent; où les enfants vont boire en quittant l'école; où les commères lavent leurs salades, en passant..., et dont le jet bavard conte des histoires gaies de plein air et de vieux pavés, sur un ton peuple, avec je ne sais quoi de goguenard, de frondeur dans l'accent de leur gargouillis. Toute la paroisse s'y approvisionnait. Et les jours de marché, toutes les échopes s'établissaient à l'entour.

Au printemps, un peu avant midi, au moment du coup de feu, c'était un tableau pittoresque que faisaient là, dans la lumière d'un beau jour, les paysannes toutes roses sous leur parasol de cotonnade écarlate, avec leur bonnet flamand bien serré autour du visage et leur jaquette à bariolages, qui bouffait, raide d'empois, les engonçant des hanches. Devant elles, les fruits, en des bagnoles et, aussi, en des mannes

plates et larges, à deux anses, s'étalaient : il y avait de hautes pyramides de fraises sur des volettes d'osier, et des cerises, les premières cerises, délicatement nouées sur des bâtonnets, fleuris d'un brin de mignardise. Les mottes de beurre d'Anderlecht s'alignaient, énormes, ainsi que des bombes d'un jaune défaillant, sur des plats de faïence; les petits fromages blancs, mal retenus dans leurs paillis, coulaient au travers, piquaient de taches crémeuses le gros satin frisé des feuilles de choux dont ils étaient enveloppés..., et il y avait toujours quelque bouquet de seringas ou de pivoines lié à la bonne franquette, mis à part pour les clientes de choix. Ces bouquets, en s'épanouissant sous la tiédeur des rayons, dans l'odeur mielleuse des fruits et l'odeur aigrelette des fromages, amenaient en ce marché citadin et populaire un parfum tendre de renouveau, de rosée, de sève, faisaient penser à de féconds vergers de ferme, où, ça et là, une plante d'agrément a poussé.

Me Veydt, que toutes les bonnes femmes de la place Saint-Géry connaissaient bien, n'était pas une cliente de choix: parcimonieuse, chipotière, il lui arrivait de disputer durant un quart d'heure pour trois liards. Elle venait là acheter son beurre, qu'elle voulait, en même temps, très bon et à très bas prix. Certaines des paysannes faisaient la moue dès qu'elles la voyaient apparaître; et j'en entends toujours une, — une forte commère, haute en couleur et encore plus montée de ton, qu'on appelait Netche — lui dire, un jour, après un effréné marchandage qui avait mis cette femme hors d'elle-même :

— Tenez, *Moederke* (1), prenez-le pour rien, votre beurre, le voici, je vous le donne. Il est à vous!

Et, s'emparant, bon gré mal gré, du cabas de la vieille dame, elle y enfouissait avec rage toute sa réserve de beurre, une pièce énorme, ce que nous appelons ici une « kionche » et qui pesait bien douze livres.

J'aurais voulu disparaître, m'enfoncer sous terre, m'évanouir en fumée : Netche hurlait, ses voisins de

(1) *Petite mère.*

carreau se tordaient de rire et tout le marché accourait pour voir cette scène.

— Bonne maman, il faut lui rendre son beurre! suppliais-je.

C'est bien ce qu'elle essayait de faire; mais la « klonche » était lourde, difficile à remuer et à mesure que Mme Veydt, de sa main valide, retirait ce beurre de son sac, l'autre le lui renvoyait, très grave, à présent, très digne, très méprisante, opiniâtre comme une mule, et répétant, les poings à la taille, l'œil au loin :

— Puisque je vous en fais cadeau!

Quand, enfin, ma grand'mère put réussir à poser toute la charge sur l'étal, Netche, d'un geste impérieux, la repoussa, la jetant devant elle et, renversée, la « klonche » alla s'aplatir à terre, tandis qu'on nous huait et que nous fuyions.

. . . . . .

En retombant dans sa vasque, l'eau de la fontaine en obélisque faisait un bruit moqueur; j'entendais des voix de gamins qui, à nous voir filer si vite, criaient :

— Ce sont des voleuses!

Et, au loin, la cloche des Riches-Claires sonnait l'Angelus de midi, jetait dans ce brouhaha son mince tintement de cristal.

Comme nous quittions le marché, une jeune mère, souriante, nous croisa, qui en revenait aussi, chargée de provisions, tenant par la main une fillette qui s'amusait à flairer l'œillet rose surmontant un de ces bâtonnets où des cerises, les premières de l'année, s'alignent en brochette.

Et je pensai que je n'aurais jamais ce bonheur de posséder un bâtonnet pareil, si tentant, avec sa fleur rose et ses fruits rouges, par ces jours de mai commençant, où les cerises sont d'autant plus désirables qu'elles sont plus rares.

. . . . . .

. . . . . .

Par là-dessus, encore des pages blanches dans le livre de ma vie..., encore une place où la tapisserie

usée n'a plus que la trame vide, muette, énigmatique...

Que s'est-il passé, de ce jour-là, où je pouvais avoir cinq ans, à mes sept ans, âge auquel j'eus la fièvre scarlatine?

Je sais, pour l'avoir entendu répéter bien des fois, que, dans l'intervalle, on m'envoya à Anvers, chez mon oncle, l'armateur, dont la femme fut parfaite pour moi ; qu'à mon retour, on inaugura, au cimetière de Laeken, un monument élevé à la mémoire de mon père, et que j'assistai à la cérémonie où les cheveux blancs et l'air pastoral de M. Veydt firent merveille, poussant à son comble l'attendrissement des personnes présentes.

Rien ne me reste de la réalité de ces événements : peut-être m'ont-ils frappée sur l'heure, mais je ne devais en conserver aucun souvenir.

VIII

Ma maladie elle-même, qui fut grave et très longue, m'a seulement laissé dans la mémoire l'impression d'une chaleur extrême au front et aux paumes des mains, qu'on raffraîchissait continuellement avec des compresses.

Je me rappelle aussi un rêve que je fis au plus fort de ma fièvre, qui revint souvent et qui me montrait toujours un jardin en terrasses, où poussaient, derrière des massifs de roses jaunes, des pruniers tendus en espaliers sur les gradins, portant beaucoup de fruits bleus que je voulais prendre, et qui s'évanouissaient dès que j'allais les atteindre : chose bizarre, j'ai revu ce jardin des années après à Dinant, dans la propriété d'un ami; et c'était celui de mon rêve, avec ses mêmes beaux rosiers, ses prunes innombrables sur des arbres très vieux, étendant leurs branches tortueuses au long de la pierre d'une suite de terrasses, prises au flanc des Ardennes. Une sorte de pressentiment de la vision, rendue cent fois plus lucide et plus active par la surexcitation morbide de mon système nerveux, m'évoquait ce site

longtemps avant que je ne dusse le rencontrer dans la réalité et, dans mon rêve, c'est au bras de ma mère que je m'y promenais.

Mlle Veydt me soigna avec beaucoup de scrupule durant cette maladie, sans jamais omettre de m'administrer exactement les cuillerées de potion prescrites par son père et par un médecin, appelé en consultation au moment du danger. Mais une figure, surtout, demeure attachée à cette période de ma triste enfance ; c'est celle de Mlle Ruys, *Sinte Véronica*, Sainte-Véronique, comme on l'appelait dans la ma i son à cause de sa grande piété.

Mlle Ruys était une humble vieille fille, couturière à la journée, que chaque jeudi voyait revenir rue Marcq : elle y apparaissait le matin, au coup de sept heures, hiver comme été... ; elle était toujours vêtue printanièrement et proprement de la même robe de percale lilas, du même bonnet de mousseline tuyautée. On l'installait à la lingerie, une chambre très claire et très vaste du second étage, où elle ne permettait point qu'on allumât jamais le feu. Son économie était si grande qu'elle redoutait, pour ses effets, la poussière inévitablement produite par le charbon brûlant dans un poêle ; aux plus fortes gelées, elle se contentait d'une chaufferette. Et c'était un étonnement pour moi, de voir cette longue et mince personne, au visage serein, au sourire grave, assise à coudre là-haut, par dix degrés de froid et ne grelottant pas sous sa maigre robe de percale ; bien mieux : m'offrant sa chaufferette et m'obligeant à l'accepter, pour peu que je fusse en humeur de rester là quelque temps.

Je l'aimais pour les belles histoires qu'elle me contait parfois, pour sa douceur câline et sa voix tendre. Elle avait des délicatesses et des fiertés que je partageais ; de toute la maison, elle seule me traitait en enfant, comprenait que jouer à la poupée fût, pour moi, un plaisir ; que je pusse m'intéresser aux petits oiseaux du jardin, aux cabrioles d'un chat sur la toiture d'en face ; que j'eusse des larmes pour un chien battu, dans la rue, et hurlant, pour un cheval effondré sur le pavé et qui, de ma fenêtre, me semblait mort. Dès que, la fièvre me lâchant, mes idées rede-

vinrent plus précises, je demandai à ma tante Josine :

— Et sinte Veronica, où est-elle?

— Ici, auprès de vous, ma toute petite, me fut-il répondu par celle-là même dont je réclamais la présence.

Et j'appris que depuis le début de ma maladie, elle n'avait pas quitté mon chevet, se relayant avec Mlle Veydt pour me veiller.

Alors commença pour moi une ère délicieuse ; grâce à Véronique je n'ai retenu de ma convalescence qu'un souvenir charmé. C'était aux plus chaudes journées d'août ; ma tante Josine, très lasse de m'avoir soignée, était partie en villégiature chez une parente, au bord de la mer ; Mmes Veydt et Wantje, absorbées par la fabrication des confitures, dans le sous-sol, ne montaient guère à ma chambre. Quant au docteur, il s'inquiétait, certes, moins de sa petite fille que du pommeau de sa canne, et ses visites, en haut, étaient devenues peu fréquentes depuis que j'étais en voie de guérison. Sinte Véronica fut, bientôt, seule à s'occuper de moi.

Elle avait une manière de me soulever dans mon lit quand, les membres gourds d'être restée trop longtemps immobile, je souhaitais de changer de position..., une manière qui doit être celle des religieuses hospitalières et qui m'amollissait le cœur en me faisant penser à maman ; jamais il ne me fallait exprimer un désir, Véronica les prévenait tous. C'est ainsi que je trouvai des fleurs sur ma couverture, un matin, à mon réveil, juste quand je commençais à songer qu'il me serait doux d'en avoir : des pervenches et des marguerites, bouquet sans parfum, choisi exprès par ma garde-malade qui me savait bien faible encore et si facile à intoxiquer par les odeurs trop pénétrantes ! Le même jour, je mangeai mon premier œuf à la coque : Mlle Ruys me coupait des mouillettes et, comme j'étais affamée, elle me disait de temps en temps, pour m'empêcher de me faire mal :

— Line, je vous en prie, n'allez pas si vite !

Mais elle souriait, ravie de mon bel appétit et, l'œuf dévoré, je la vis sortir de sa poche une grappe de raisins, prise, sans doute à la Halle en même temps que les fleurs et qu'elle me fit manger en

cachette, grain à grain, la grappe dissimulée sous son tablier par crainte des surprises car, bien que le docteur eut ordonné les fruits comme utiles adjuvants de ma convalescence, ce dessert ne faisait point partie du menu de mon déjeûner et Véronique l'avait acheté de sa bourse, ainsi que les pervenches ornant ma chambre. Les friandises et les choses qui ne sont que jolies sans être indispensables, se trouvaient bannies du programme de mon éducation. Mlle Ruys le savait; elle souffrait pour moi de cette dureté si cruelle à mon enfance délicate, au raffinement instinctif de toutes mes aspirations, et elle essayait de me sauver de ce que ce parti-pris avait de trop Spartiate.

Instruite aujourd'hui du piètre gain de la pauvre fille à cette époque, du poids de ses charges, j'ai plus de gratitude encore pour cette généreuse pitié qu'elle me témoignait; je m'explique aussi comment, l'hiver, le froid glacial de la lingerie sans feu la laissait indifférente et pourquoi elle s'arrangeait toujours de façon à être seule, loin des regards indiscrets, au moment des repas. Même, cette puérilité qu'elle avait de mettre, le soir, avant de se coucher, une doublure en papier dans son bonnet de nuit, pour éviter de le graisser .., même cette puérilité inspirée par un comble de prévoyance et qui me consterna durant tout le temps où elle dormit auprès de moi dans le lit de ma tante, ne saurait me faire rire.

Sainte Véronique, payée dans la maison au prix de tant par jour, ou plutôt, « de si peu par jour! » comme l'a écrit Dickens quelque part, Sainte Véronique ne faisait pas de feu chez elle et c'est ce qui l'avait endurcie aux rigueurs des pires températures; elle n'y mangeait guère à sa faim, non plus.... et cette habitude de sobriété excessive lui permettait de garder pour les siens, sans trop de privation, les mets susceptibles d'être transportés dans une poche de robe et qu'on lui servait chez ses pratiques. Après cela, cette préoccupation de ne point souiller ses hardes afin de n'avoir pas à en payer trop souvent le blanchissage, ne semblera-t-elle pas touchante?

J'ai cette satisfaction de pouvoir me dire que je ne m'en suis jamais moquée. Si jeune que je fusse, je sentais là autre chose qu'une excentricité ou qu'un

caprice, autre chose, aussi, qu'une parcimonie maniaque et dérisoire : une intuition, datant de ma plus lointaine enfance, me fait deviner la douleur et la misère infailliblement, là même où l'on met le plus de soin à me les cacher. Entre la couturière et moi existait ce courant de sympathie magique, grâce auquel deux créatures se comprennent et se pénètrent, sans avoir eu besoin de se rien confier. Elle me savait malheureuse et je la savais pauvre.

Aussitôt que je fus assez remise pour pouvoir sans défaillance supporter durant un certain temps le bruit de sa voix, elle consentit à me dire des histoires. C'étaient celles écoutées tant de fois déjà l'hiver, dans la lingerie, de ma petite chaise, les pieds sur la chaufferette, que Mlle Ruys, invulnérable au froid, m'abandonnait ; mais il en est des contes faits aux enfants comme de leur musique préférée pour les vrais mélomanes : ils les aiment d'autant plus qu'ils les ont entendus plus souvent.

Et j'implorais ma garde-malade :

— Sinte Véronica, racontez-moi les aventures de *Tyll*.

— Ah! *Tyll*? questionnait la bonne fille, celui qui fit bouillir le chien de son maître parce que ce chien s'appelait *Houblon* et qu'on lui avait recommandé de mettre le houblon au feu?

— Oui, oui, justement, disais-je, en battant des mains.

Et elle commençait :

— Tyll Uylenspiegel naquit à Damme, en 1325...

Après Tyll Uylenspiegel venait généralement Ommeganck, le géant célèbre et très bête dont la fille, Hélèna, fit accomplir un prodige à son amoureux : ce dernier construisit en une nuit, pour plaire à sa dame, un escalier formidable qui relia Bruxelles à la montagne de Ruysbroeck.

— ... Et dont les vestiges existent encore aujourd'hui, ne manquait pas d'ajouter Véronique, en attirant mon attention sur le quartier de la Steen-Poort (1) et cette rue de la « Montagne des Géants », si rapide, où, d'après elle, avait été jadis le fabuleux

escalier de la tradition. Des nains, d'actifs et ingénieux nains seraient occultement venus en aide, selon ma narratrice, à l'amoureux d'Hélèna ; et cela me donnait une haute idée de la supériorité de ces nains sur le géant Ommeganck que, dans l'histoire, il s'agissait surtout de bafouer et qu'on bafouait adorablement. Quant à Hélèna et à sa famille géante, je les connaissais. — Ne les avais-je pas vus passer dans la rue Marcq, sous forme d'immenses mannequins lors d'une récente kermesse de Bruxelles ?

— Ce sont eux, en effet, confirmait Mlle Ruys, avec un sérieux imperturbable : la Ville, par ces figures colossales, a voulu immortaliser le souvenir du temps où elle abritait une population de géants. Si puissants que fussent ceux-ci, toutefois, des nains pleins de malice en eurent raison : c'est aussi vrai que je suis ici.

Le soir, quand l'ombre commençait à emplir ma chambre de légers tulles noirs, j'attendais presque et je désirais vivement, avec un peu d'agitation, la venue de ces nains spirituels et si bienfaisants dont on m'avait parlé et qui surgissent toujours chez vous spontanément quand leur présence va y devenir nécessaire. Je frissonnais, mais c'était un frisson sans angoisse, un frisson provoqué par le mystère dont mon imagination enveloppait ces personnages de sortilège, bien plutôt que par la terreur qu'ils auraient pu m'inspirer. C'était une échappée ouverte sur les champs lumineux de la Féerie et j'étais dans l'enthousiasme d'y marcher.

Chère Sinte Véronica ! j'aurais éternisé ma convalescence pour que cette bonne vie menée ensemble s'éternisât : éveillée ou endormie, que l'excellente fille fût en train de me narrer ses légendes ou qu'un joli rêve m'en donnât l'illusion, leurs personnages fantastiques, grotesques ou charmants, habitaient mon esprit et ce merveilleux m'était doux au milieu de la prose étroite et sèche où l'on m'élevait systématiquement.

(*A suivre.*)

MARGUERITE VAN DE WIELE.

(1) Porte de pierre.

LES LIVRES

Marius RENARD. — CEUX DU PAYS NOIR.

(1 vol. illustré, à 2 francs. *Association des Écrivains Belges.*)

L'œuvre tout entier, et déjà considérable, de Marius Renard est consacré aux mœurs de sa province hennuyère. Et dans cette province, c'est encore le Borinage qu'il préfère, parce qu'il y est né. Il aime cette contrée, et bien qu'il soit un socialiste militant, l'hervéisme trouve en lui un ennemi obstiné et catégorique. C'est le patriotisme le plus ardent qui anime sans cesse son esprit; et quand il chante *Ceux du Pays noir*, quand il dit leur vie humble et active et bienfaisante, il trouve pour leur dire son attachement des accents qui découvrent toute sa tendresse envers eux et sa compassion envers leur sort. Ce n'est point un chauvinisme étroit et vaniteux, ce chauvinisme nationaliste bruyant et provocant qui est la charge et la dénaturation du patriotisme véritable, dont sa pensée est remplie. Non, il aime son coin patrial comme nous aimons ce qui nous est identique ou plutôt comme nous aimons ce avec quoi nous nous identifions.

Et quel est le spectacle le plus troublant, le plus joyeux et le plus douloureux à la fois pour l'homme le moins sentimental, si ce n'est l'horizon de la terre où il est né, où ont vécu ses parents, où la cendre des ancêtres déjà s'est confondue avec ce sol où poussa le blé dont ils firent leur pain, horizon où naquit et grandit notre rêve et qui fut l'univers dans lequel notre enfance vit la magie première des soirs succédant aux jours? Le corps n'est-il pas inséparable de la patrie, comme le cerveau est inséparable du cœur? Et le ciel le plus beau est toujours celui dont l'infini a mis à notre naissance son point d'azur et de rêve

dans la pupille de nos yeux !... C'est ce qu'entend aussi Marius Renard. C'est ce qu'il dit à sa manière dans l'introduction, un peu étendue, au recueil de nouvelles qu'elle ouvre. Cette introduction est une profession de foi, tout comme le livre lui-même est un acte de charité.

Car, ce que Marius Renard décrit surtout, ce sont les gens de sa contrée, auxquels il donne le rôle essentiel, le paysage ambiant n'aidant, par son dessin amorti, qu'à mettre en lumière plus plastique les personnages de ses récits. Il a le talent de définir avec netteté, avec un réalisme cependant sans lourdeur, la ligne physique de ses acteurs autant que d'approfondir leur moralité diverse. Et pour accentuer leur physionomie il sait trouver des expressions tendres et heureuses. Nous pensons à l' *histoire de Sans Rié*, vagabond au cœur délicieux, «doux comme le pain des riches.» Il est des contes d'une drôlerie bien boraine dans ce volume originalement illustré, où Marius Renard prouve, ainsi qu'on dit, qu'il a un joli crayon au bout de sa plume, le *Sorcier Piquet*, notamment, où l'humour des uns et la crédulité des autres forment une coloration et une antithèse bien équilibrée. Il est des histoires navrantes, où la vie des mineurs ou ses épisodes sont évoqués avec une vérité parfois effarantes, par exemple cette atroce *Mort du Mourdieux* ; cette idylle calinement commencée dans l'adultère d'une jeune femme mariée a un vieux coupeur de veine et qui ensanglante finalement *Un soir de kermesse ;* et *Ceux qui ont faim.* Puis, la clarté succédant à l'ombre, cette lumineuse et navrante page pure comme l'enfance même de cette infortunée petite Jeannette qui meurt comme un ange *Par un jour d'Allion.*

Les contes de Marius Renard sont écrits sans prétention ; son style est simple, dépourvu de recherche, un peu monotone, un peu engrisaillé comme le pays où il situe ses personnages, un engrisaillement où un mot coloré, vif, introduit parfois l'éclat que met, dans le ciel borain, le rayonnement d'un beau couchant ou le feu des usines. Au fond de chacun de ces drames en raccourci il y a une morale et un peu de fatalité, et le lecteur, apitoyé sur le sort de *ceux de mon pays*, a la conviction qu'ils forment un peuple vaillant et qui n'a point le bonheur que lui mérite son action effacée, mais grandiose et si profondément utile à la vie même du monde. Si le style de Marius Renard est simple et nullement tarabiscoté, nous ne voulons pas dire qu'il soit d'une forme impeccable. Non, il est souvent trop cursif, et il abonde en expressions répétées. Ainsi, la plupart des héroïnes du

romancier de *la Vaillance de vivre* ont un « chignon d'avoine mûre » ou des « cheveux de blé mûr ». Toutes les femmes boraines seraient-elles blondes ? Il parle aussi d'une manière singulièrement fréquente des personnages dont la « nature ardente vibra comme la sève dans le tronc des arbres », ou dont « la vie inconsciente abondait comme la sève du printemps dans le tronc des arbres ».

Ces comparaisons établissent l'influence naturiste de Camille Lemonnier, qui a sur le talent de Marius Renard une action considérable. L'auteur utilise aussi des termes impropres ; il imprime vantail au lieu d'imposte, mouchoir pour châle ; à un moment donné il qualifie de « virile » sa sensuelle Lilia du *Soir de Ducasse*. Il ne semble pas cependant que celle-ci soit une hermaphrodite !... Par contre il est de charmantes trouvailles dans ce livre ému et filial. Son brave Sans Rié « était si bien de la nature que les bêtes ne le craignaient plus... », et son *Escapé* « était de ces hommes qui gardent, toute la vie, l'âge heureux des tendresses de l'enfance... » Et ce qui enchasse de la saveur dans beaucoup de ces pages sincères et convaincues, ce sont les mots de patois borains, maintes fois si colorés, si truculents, si nets et qui rehaussent la langue de Marius Renard comme des touches de lavis rehaussent de leur polychromie le trait d'un dessin au crayon noir.

***

George GARNIR.

LE CONSERVATEUR DE LA TOUR NOIRE

(1 vol. à fr. 3.50. Bruxelles, *Établissements généraux d'imprimerie*).

Les études de mœurs bruxelloises, mœurs dont longtemps nos auteurs dédaignèrent le pittoresque et la couleur, constitueront bientôt toute une collection nationale... Et ceux qui collaborent le plus fidèlement à la formation de cette bibliothèque... jaune sont Léopold Courouble et George Garnir. Ce dernier vient d'ajouter un volume à la série de ses savoureuses analyses, un volume où il campe quelques-uns de plus de ces personnages amusants et autochtones dont les vieux quartiers de la capitale abondent, mais que connaissent si peu les « stoeffers » qui fréquentent ces boulevards du centre qu'on est habitué à appeler *nouveaux*, bien qu'ils auront bientôt quarante années d'exis-

tence .. Prosper Sosson, le Conservateur de la Tour noire, est un joyeux drille, fonctionnaire sans enthousiasme, mais mar plein de fidélité, quoi qu'il ne consacre a l'agrément de sa tendre et un peu fantasque épouse Lina que les heures non « dépensées » au cabaret avec ses camarades Joseph Pussenbrood et François Nottebaer.Ces derniers sont deux stricts naturels de ce coin que coupe le quai aux Bois-à-Brûler, ce quai pittoresque que M. Maurice Lemonnier fera bientôt disparaître pour le « tracé » d'une rue nouvelle aussi — comme si les anciennes ne suffisaient pas !— et d'où il faudra expulser un jour de sa demeure seigneurale notre ami Ch.-L. Cardon, membre de la Commission des Musées Royaux et le dernier bourgeois de Bruxelles qui ose sans rougir se déclarer « un homme du canal » avec un touchant orgueil...

Prosper Sosson, qui est au mieux avec l'échevin de l'instruction publique, se fait déléguer officiellement par la Ville au Congrès des Orientalistes hellénisants, en Grèce. Comme il a deux « passes », il emmène sa délicieuse et coquette moitié; et ses deux inséparables amis, ne parvenant pas à se faire à l'idée d'une absence qui les priverait chaque soir de la compagnie indispensable du « conservateur », décident de partir pour l'Hellade avec le couple. Or, c'est en route, sous ce ciel bienveillant qui réfléta son azur dans les yeux des héros d'Homère et d'Hésiode, que l'inactive Lina et le bénévole Nottebaer oublient, la première ses devoirs de fidélité conjugale, l'autre la sincérité de l'amitié pure : Ils s'aiment et se le prouvent, partout, à bord, à l'hôtel, sous les arbres des îles où le bateau fait escale et au sommet des rochers ou vivent des moines stylites... Jusqu'au moment où le malheureux Sosson découvre son infortune.

C'est le bon et affectueux Pussenbrood, ennemi du scandale et grand pacificateur des foyers troublés, qui arrange tout et obtient le pardon de l'épouse coupable et repentante. En guise d'amende honorable, Nottebaer, qui est riche, achètera à Athènes une statue antique que le mari trompé offrira, en son nom personnel, au Musée du Cinquantenaire. Cet acte de munificence vaudra au « généreux » donateur la considération de ses chefs, l'estime des archéologues et la décoration. C'est plus qu'il n'en désirait ; tout le monde est ravi et, à Bruxelles, la vie reprendra confiante et franche comme autrefois. .

Ceci est la grande ligne de ce livre verveux, la masse, car il abonde en détails; en vérité, c'est plutôt une succession de tableaux, car l'action assez lente et un peu laborieuse n'est

imaginée que pour permettre à l'humoristique auteur de développer ses observations et d'utiliser les mille remarques que la connaissance des coutumes bruxelloises lui suggère. Pour cette raison le *Conservateur de la Tour noire* est moins un roman que la *Boule Plate* ; mais, par contre, il est d'une ironie plus intense et d'une « critique des mœurs », comme dirait Paul Adam, plus truculente et extrêmement bon enfant. Car si Garnir excelle à mettre en lumière la drôlerie de ses héros, les tics de leurs caractères et la rondeur de leur psychologie, il ne cache pas qu'il les aime tels quels ; et il laisse deviner que ce sont les seuls habitants qui conviennent au « quartier des bassins » où il les situe si sympathiquement. En effet, tous les personnages s'harmonisent admirablement avec leur cadre, et de celui-ci l'auteur ému de *La Ferme aux grives* trace un tableau qui n'est pas seulement bien vu, mais constitue une belle page littéraire, d'un dessin précis et d'une couleur puissante.

Les derniers chapitres, émaillés cependant de choses amusantes et pittoresques, trainent, nous semble-t-il, et l'intérêt en souffre. Ce sont les premiers épisodes que nous aimons le plus ; ceux-là sont nerveux, bien « locaux » et abondent de cet esprit sans méchanceté, mais légèrement ridiculisant qui fait le charme franc et déridable du style « bruxellois » de Georges Garnir. Que de délicieux sarcasmes, que de mots drôles, que d'expressions savoureuses, que de saillies bizarres prononcées par des individus si naturellement campés, nous dirions volontiers modelés, car ils sont « établis » par un sculpteur extrêmement familier avec la plasticité particulière des vieux Bruxellois *genuine* et parfois *genévelesques*... Tout à fait roulante est l'évocation si vraie des habitudes et des gens du *Concert Anspach*, petit théâtre qui porte, place de Brouckère, un autre nom, plus populaire et plus italien ; et combien est ressemblant, pour ceux qui l'ont connu, ce portait à la Lynen de son ancien directeur Godske, un type sans pareil sur les scènes de l'univers entier.

Il faut lire tout cela et s'en régaler, comme on se régale notamment d'une bonne zwanze, car nous sommes de ceux qui adorent de chez nous ces facéties qu'il est de bon ton, dans certain milieu, de blâmer, comme si on pouvait dédaigner ce qui constitue un des traits de la personnalité des races ! Un jour, à Bayreuth, Wagner, étonné par le nombre de nos compatriotes qui venaient l'applaudir, disait à notre aimable et cordial ami Maurice Kufferath : « Ça existe donc les Belges ? »

Si le grand Richard était encore de ce monde, après avoir lu les livres de Courouble et de Garnir — et ils les aurait connus, car ce diable d'homme lisait tout — ne serait pas seulement certain de l'existence des Belges, mais il serait profondément convaincu de l'existence des Bruxellois... Il arrivera un moment où on ne pardonnera pas à César d'avoir trop généralisé. Puisqu'il parlait de la bravoure des Belges, il lui aurait coûté si peu de dire un mot aimable des *Brusseleers*. Et cela nous ferait tant plaisir aujourd'hui... Mais quelqu'un, il faut l'espérer, prendra sur lui « d'augmenter » les *Commentaires* et de réparer cet oubli inconcevable.

***

Paul André.—LE PEINTRE WILLEM LINNIG, JUNIOR

(Un vol. illustré à 10 francs, Bruxelles.
Editions de la *Belgique Artistique et Littéraire*.)

Dans une étude consciencieuse et raisonnée, Paul André tente d'assigner au peintre Willem Linnig junior la place qui lui revient dans notre école contemporaine et que son action courageuse n'a pu conquérir, puisque la notoriété de l'artiste anversois est absolument posthume. C'est ce que souligne le nouvelliste de *La Guirlande* dans sa page liminaire, quand il dit de Willem Linnig qu'« il est légitime de tirer du silence modeste où il semble enfermé le souvenir de cet artiste trop tôt disparu, mais de qui l'œuvre si personnelle et diverse appelle mieux que de la louange et plus que de l'intérêt. » Voici donc le but de l'écrivain bien précisé. Mais avant de l'accomplir fidèlement, il nous retrace la vie de ce méconnu que le cercle anversois *L'Art contemporain* réhabilita en juin 1906, quand il organisa une exposition presque complète de ses ouvrages : tableaux, dessins, estampes, car Linnig mania le burin avec autant d'adresse tenace que le pinceau.

Paul André nous rappelle que le peintre naquit dans la métropole le 20 août 1842 et qu'il fut tour à tour élève de son père et de son oncle, « un des bons marinistes de l'époque. » Et le critique nous le montre, dès son enfance, en proie à la suggestion de l'imitation ; ce sens-là, le peintre ne parviendra d'ailleurs jamais à s'en affranchir et, selon nous, Linnig, bien que merveilleusement doué, resta toute sa vie un assimilateur, puisqu'il n'atteignit point à ce qu'on est convenu d'appeler la *création*. Il n'eut point de génie et partant de personnalité, rappelant dans

ses toiles et dans ses dessins les maîtres prestigieux qui, tour à tour, frappèrent son esprit en séduisant ses yeux.

Willem Linnig, après un court passage à l'Académie des beaux-arts d'Anvers, dirigée par de Keyzer, choisit la nature seule pour maître, ou pour maîtresse, comme vous voudrez. Il débute en 1867, année où il expose deux pages réalistes, qui ne produisent nulle sensation, bien qu'elles comptent parmi ses productions les plus remarquables. Ces débuts consignés, Paul André entreprend l'analyse de l'œuvre de Linnig, qu'il divise en trois périodes distinctes : Il est successivement réaliste, romantique et voluptueusement gracieux, à la manière des petits maîtres français de l'avant-dernier siècle, obéissant à des « influences ou aspirations momentanées, suggérées par le milieu et le goût passagers » que connut notre héros. Son biographe dit les raisons de ces influences, depuis le temps où il alla en Allemagne, jusqu'au moment de son retour définitif à Anvers. Et André, implicitement, confirme lui-même notre propre opinion de la versatilité et du manque de personnalité de ce peintre de grand talent, de ce coloriste puissant et énergique épris de vérité, cette vérité qui le dota d'un dessin toujours net, précis et arrêté si évident dans cette prestigieuse toile : *Après la noce*, l'œuvre la plus parfaite du maître et la moins imprégnée de réminiscence. On sait que ce tableau magnifique appartient à M. Albert Passenbronder, un amateur éclairé et fidèle, dont le culte pour l'artiste mort mérite les plus sincères éloges, car il est un des essentiels artisans de la glorification de celui dont il possède la généralité des travaux.

Le caractère de Willem Linnig était si peu ferme, sa vision si peu stable que, choisi par le duc de Saxe-Weimar pour aller enseigner à l'académie de ce prince mécène, en vertu même de son apparente direction réaliste et naturiste, à peine devenu professeur, il abandonne les qualités qui lui avaient valu cette haute faveur pour y substituer les fades formules idéalistes contre lesquelles son protecteur voulait réagir... Et dès lors Linnig sacrifie à la plus parfaite abstraction, momentanément conquis par le symbolisme philosophique, le *légendisme* allemand d'alors. Or, dès 1882, rentré dans sa ville natale, cette fois imprégné, hanté, accaparé par ses lectures, il se met à la remorque des élégances françaises amoureuses du dix-huitième siècle...

Par conséquent, toute sa carrière est faite de pastiches, non des pastiches serviles, car Willem Linnig avait toujours con-

servé sa nature propre, son humeur alerte, le tempérament exubérant et un peu lourd de sa race. C'était de toute manière un flamand lettré et chercheur, et qui mourut à quarante-huit ans du chagrin de ne pas avoir été compris, ce qui est le lot commun des maîtres qui ne font point d'avances à l'académisme officiel... Avant de conclure, Paul André défend victorieusement Willem Linnig contre l'accusation de germanisation de sa peinture qui lui a été adressée; il démontre clairement que la momentanée orientation allemande fut *acquise* et non *native*, et que son esprit se tournait de préférence vers les manifestations intellectuelles et esthétiques françaises. Mais plus loin Paul André commet une erreur quand il affirme que « tant de parentés affirment une originalité bien propre et une indiscutable personnalité. » Nous ne partageons pas le sentiment de notre ami trop emballé, car lorqu'on prend « à chacun de ses ancêtres quelque chose » c'est qu'on a peu à se dispenser à soi-même, c'est que son fonds propre est bien pauvre, et qu'on est obligé par le dénument à emprunter à autrui... Et Willem Linnig emprunta surtout, *trop visiblement*, à Leys, à De Braekeleer. Admettons par conséquent que notre artiste eut une « nature » qui fut le mélange de toutes ces réminiscences, de toutes ces actions diverses.

Nous ne faisons que redire ici ce que nous imprimions dans *l'Indépendance*, voici deux années, à propos de l'exposition Linnig à Anvers. Notre article, franchement et sincèrement écrit, nous valut même un mot, d'ailleurs anonyme, d'un amant trop exclusivement idolâtrique du maître anversois. Cet inconnu nous adressait des insultes parce que nous n'avions pas l'honneur de refléter sa très respectable conviction. Il nous envoyait un article dithyrambique d'un quotidien de la métropole; en marge, notre héroïque correspondant avait tracé ces lignes aussi brèves que confuses et incorrectement orthographiées : « Monsieur Le Forgeron, un lecteur de *l'Indépendance* se permet de vous envoyer ce journal pour vous donner une bonne leçon d'art ayant manqué d'attraper une ataque (*sic*) dapoplexie (*resic*) en lisant la sotte élucubration dont vous avez accouché sur Willem Linnig que vos capacités artistiques ne pouvant comprendre un si grand maitre (?). Vous êtes tout au plus bon pour admirer des Badigeonneurs de nos jours. » Cet homme aimable et bien élevé jugera peut-être nécessaire, s'il veut bien lire cette modeste chronique, de me renouveler par le même canal valeureux le témoignage de son antipathie?

Mais laissons-là cet imbécile anonyme, avec ses fautes de français et ses phrases byzantines, pour en revenir à l'objet immédiat de cet article. Et disons en terminant, malgré nos réserves et à cause même de celles-ci, que nous sommes parfaitement d'accord avec le biographe de Willem Linnig quand il déclare : « De toute manière il mérite de prolonger la gloire séculaire de l'école d'Anvers », et il est évident que « le jour viendra où, son talent étant mieux connu, on lui rendra également justice. » C'est un vœu dont nous ne devons plus souhaiter la réalisation prochaine, puisque déjà la réputation du maître grandit et que bientôt il aura pris la *véritable* place qui lui revient dans notre école contemporaine.

SANDER PIERRON.

Hélène de Golesco : HISTOIRE D'EDMÉE OU L'EXPIATION

(1 vol., fr. 3,50. Namur, Godenne.)

Edmée Ceyran a un père. Cela arrive. Ce père a confié l'éducation de sa fille à un couvent, et, après le couvent, à une tante d'Edmée, qui se charge de la chaperonner dans le monde. Edmée souffre d'être éloignée de son père, elle ne sait à quelle cause attribuer cet exil voulu par son père lui-même, et, comme il faut qu'une jeune fille ait son prince charmant, Edmée aime le comte de Beauviliers. Amour malheureux, hélas ! Car, par le moyen d'une rivale, on apprend bientôt que M. Ceyran écrit, sous un pseudonyme, les romans les plus pervertis. C'était la cause de l'exil d'Edmée. Celle-ci, connaissant son malheur, renonce à son amour et entre au couvent afin d'expier les crimes de son père. Ainsi se justifie le titre : *Histoire d'Edmée, ou l'Expiation*. Et, afin que la vertu soit récompensée, ce qui arrive toujours dans ces sortes d'histoires, le père d'Emée se convertit. Voilà ce qui est raconté en 358 pages. C'est peut-être un peu long.

***

Jules Sottiaux : L'ILLUSTRE BÉZUQUET EN WALLONIE

(1 vol., fr. 3,50 aux éditions de *La Belgique Artistique et Littéraire*.)

« Son dada, c'était de découvrir la ville la plus attachante du monde, après Tarascon, bien entendu ».

Vous rappelez-vous Bézuquet, Bézuquet le pharmacien, Bézuquet l'illustre compagnon de l'illustrissime Tartarin? Qui n'a pas lu Daudet? Et les personnages de Daudet ne s'oublient pas. Donc Bézuquet s'ennuyait dans sa bonne ville, et une envie lui vint de pérégriner lui aussi par le monde, afin de cueillir les lauriers de la gloire. La littérature le tentait; il voulait de ses observations écrire un livre définitif qu'il offrirait en hommage à sa ville natale. Or, comme il avait lu *L'Originalité wallonne* de Jules Sottiaux, il choisit la Wallonie comme but de son voyage. Et le voilà parti avec Virginie, sa femme.

Admirez ici le destin. En route, il rencontre Sottiaux, et c'est en sa compagnie qu'il parcourt les diverses régions de Wallonie. Bras dessus, bras dessous, comme deux bons lurons, ils pélérinent à la recherche de la ville la plus attachante du monde. Ils vivent ensemble le beau livre à écrire. C'est Sottiaux qui l'écrit. J'aime autant cela. Depuis que Flaubert nous a fait connaître la prose de M. Homais, je me défie de la littérature des apothicaires.

Bref, M. Jules Sottiaux, voulant en riant caractériser l'esprit de Wallonie, a demandé à Bézuquet de lui servir de truchement. Et j'en veux un peu à M. Sottiaux d'avoir pris ce personnage à Daudet. Il en avait le droit, certes L'artiste est maître d'emprunter à la fable une création qn'il renouvelle ou qu'il transforme. Si j'en veux à M. Sottiaux, c'est qu'il aurait pu trouver dans la légende wallonne elle-même le personnage synthétique de son œuvre. Jean de Nivelles, pour ne citer que celui-là, m'aurait plu davantage. Il en est d'autres. Et la saveur du livre, qui n'est déjà pas mince, je vous l'assure, s'en serait accrue. Mais M. Sottiaux avait sans doute ses raisons d'en agir autrement.

Tel qu'il est, c'est un joyeux livre.

Bézuquet parcourt d'abord la Flandre. C'est l'ombre, la nuit, le silence, la solitude; c'est la Teutonie Bézuquet tombe dans une noire mélancolie. Le Nord le glace. Bientôt il retrouve le Midi.

C'est Liége d'abord, avec sa joyeuse histoire du phoque, avec son cramignon qui se déroule ainsi que les farandoles provençales, avec son théâtre de marionnettes, avec ses jeux, avec ses sonnailles de rires, avec sa légèreté toute française. Bézuquet reconnaît des frères dans ces hommes sociables, railleurs et joyeux.

Huy, avec ses caves dans le roc et sa procession septennale;

Namur, et sa citadelle et son bia bouquet; les petites villes luxembourgeoises et leurs forêts; Charleroi et ses mineurs, Fosse et ses Marcheurs, Nivelles et sa tarte al d'jote, Mons et son Doudou, dévoilent à Bézuquet stupéfait et enthousiaste leurs particularités folkloriques, ces fleurs de Terroir qui illustrent l'âme des peuples, ces musiques profondes qui jaillissent des sensibilités souterraines.

Mais Binche apparaît à Bézuquet comme la ville la plus attachante du monde.

« Ah! Virginie, Virginie! s'écrie-t-il, c'est l'image de votre Provence qui vous apparaît au milieu de cette ville wallonne, sœur de vos villes, sœurs de vos âmes. Binche et Tarascon, Virginie? Binche et le Midi tout entier! Ici c'est la même âme qu'en Avignon, qu'en Arles, qu'à Aix. Sous ce ciel plus gazé, plus chargé de rêve, c'est elle que la vôtre vient de reconnaître. »

Il s'y attache donc. Il oublie le Midi, le vrai, le sien, dans cette cité où il retrouve les joyeusetés, le rire, les galéjades, jusqu'au mirage tarasconnais. Il y éprouve bien quelques désopilantes tribulations. Mais on le fête pour sa drôlerie, pour sa verve, pour sa libéralité. Il est chez lui. Au carnaval, il sera le plus beau Gille, le plus cousu d'or, le plus empanaché, le plus aimé des femmes. Ah! Bézuquet! quelle musique!

C'est une musique, en effet, que le livre de M. Sottiaux. Ecrit un peu vite, diront les critiques. Ecrit de verve, té, répondra Sottiaux. C'est une musique, la musique délicieuse que fait l'hymne de l'âme populaire, musique ancienne, toujours la même et toujours diverse, musique qui rit et qui rêve au-dessus des paysages clairs de la claire Wallonie.

EDOUARD NED.

Sylvain Bonmariage. — TRISTESSES D'ENFANT GATÉ.

(1 plaquette hors commerce.)

M. Sylvain Bonmariage est un charmant écrivain doublé d'un enfant gâté.

Le charmant écrivain nous a récemment donné un important recueil de poèmes jeunes, ardents et enthousiastes. De l'enfant gâté nous connaissons une nouvelle : *Bobette, petite sœur de la lune*, publiée dans les colonnes de cette Revue, une plaquette de vers toujours jeunes, mais déjà inquiets, et voici que dans

son récent volume, menu comme elles-mêmes, il nous fait part de ses tristesses.

Le parfum des cigarettes, la lecture de « funestes poètes » et les frôlements suspects de blêmes adolescents troublèrent la sensibilité du poète qui s'en confesse ingénûment au grand dam de l'enfant gâté, épris de songes équivoques et de perverses pensées. Leur conflit nous vaut un poème si délicieux, si tendre et si candide malgré ses prétentions malsaines que l'enfant gâté s'abandonne aux triomphants émois de la jeunesse et finit par ouvrir son âme, jusqu'alors rebelle, aux douces extases de l'amour.

Hélas ! qui de nous, aux heures acidulées de la puberté, n'a grillé à la dérobée quelques gianaclis de contrebande; qui de nous ne s'offrit le luxe de lectures prohibées et ne surprit dans les couloirs des pensionnats les propos ambigus de tels gamins précoces?

Fumées légères que tout cela, souvenirs fragiles dont on sourit, petites ivresses passagères et vaines. M. Bonmariage les commémore avec une gravité puérile et, comme au cours de ses lectures il découvrit cet autre enfant gâté que fut Oscar Wilde, prestement il l'adopta, lui fit fête et, un beau matin, lui abandonna, dans une ivresse de sacrifice, son cœur et son cerveau.

Ainsi que nous le révèle un croquis liminaire en vérité peu flatteur, M. S. Bonmariage ensanglante les revers de ses impeccables redingotes de flamboyants œillets. O. Wilde préférait l'orchidée.

M. Bonmariage a le masque glabre et professe d'inquiétantes théories. O. Wilde avait le masque glabre et professait d'inquiétantes théories.

Le monde s'arrachait O. Wilde, poète subtil, esprit charmant, causeur étincelant. Il s'arrache, certes, M. Bonmariage, subtil poète, charmant esprit, causeur aimable et, qui plus est, dans tout l'éclat de ses vingt ans.

Mais, s'il est tout cela, M. Bonmariage n'en reste pas moins un esthète attardé : A vouloir perpétuer le souvenir de son modèle préféré, il s'expose non seulement à une inutile servitude qu'il reniera vainement plus tard, dès que plus de réflexion lui sera venue, mais encore pourra-t-on lui reprocher, ainsi qu'on le fit du reste à Oscar Wilde, son exclusif souci de précieux dandysme et d'adorable extravagance. M. Bonmariage, jusqu'à présent, n'a point subi l'impérieuse nostalgie des voix intérieures.

La vie l'effleure à peine et si parfois elle émeut sa petite âme précocement épanouie, elle ne la trouble point. Cette petite âme n'est qu'un complaisant miroir offert aux gestes maniérés de mignardes poupées fardées que l'enfant gâté accueille avec un cérémonial de cour décadente.

Pourtant, il advient que M. Bonmariage se méfie de cet enfant terrible et consent à se montrer simple et sincère.

Il trouve alors de délicieuses notations de fraîcheur comme dans son poème *Au bord de l'étang*, ou de tendres accents élégiaques comme dans *Soir d'été*. Ses images sont exquises :

Et dans nos âmes s'effeuillaient les fleurs secrètes
Des souvenirs, comme la lune sur les eaux.

Que reparaisse l'enfant gâté et aussitôt le souci de la note perverse prédomine comme dans cette *Mort de Chryséa*, jolie cependant comme un Tanagra érotique ou comme une ode licencieuse de Bilitis.

Ah ! les cigarettes et les petits écoliers frivoles !

Les « funestes poètes » lui furent néanmoins souvent cléments, car si, sur les bancs du collège, M. Bonmariage découvrit Oscar Wilde, il y rencontra aussi Baudelaire. J'aperçois sa grande ombre dans *Narcisse*, *Fleurs et fruits*, et dans les beaux vers datés d'Arles ; j'aperçois aussi celles de Heine et de Verlaine dans ce charmant et douloureux poème : *Elle riait :*

Le sang des cœurs avait rougi ses lèvres folles,
Elle riait au son de nos paroles
Elle riait, elle riait.
Nous étions malheureux, tristes de toutes choses,
Mais en déchirant une rose
Elle riait, elle riait.

Chers échos de l'*Intermezzo* et de la *Bonne chanson !* Et d'être avant tout un poète, l'enfant gâté se réjouit, puisque son livre se clôt sur un hymne à l'Amour, à l'Amour divin et pur, prometteur de joies ingénues. L'enfant gâté n'est plus qu'un enfant prodigue, humble et repentant ; il n'est plus qu'un poète adorable, las des fards et des masques. Et par la souplesse de ses rythmes, la richesse, la variété et la cristalline transparence de ses images, il est de ceux que l'on admire, que l'on aime et en qui l'on espère...

Pourvu qu'il n'aille pas renouveler l'aventure de M. Francis

de Croisset qui, lui aussi, fut un enfant gâté et, après les *Nuits de quinze ans*, n'émerveilla plus que le Boulevard !...

***

Anthologie des poètes belges.

(1 vol. Edition artistique.)

Voici une application inattendue de la représentation proportionnelle. Un contrefacteur verviétois de M. Charles Fuster publie une *Anthologie des poètes belges*, classés suivant leur importance monétaire. Sans crier gare et avec une déconcertante audace, cet Arsène Lupin de Crapaurue a cambriolé l'œuvre des écrivains rebelles au coup de la souscription forcée et n'a trouvé d'indulgence que pour ceux dont les malles recélaient autre chose que des manuscrits.

L'on apprendra ainsi, élément précieux de méditation, l'existence parmi les gens de lettres prétendûment faméliques, de Nababs inattendus.

Comme Giraud, Verhaeren et Gilkin ne thésaurisent que des lauriers et des astres, et que Rodenbach, nimbé de gloire, n'entr'ouvre plus, malgré les plus impérieuses injonctions, qu'un portefeuille fantôme, l'inélégant gentleman-cambrioleur n'offre à l'admiration heureusement inattentive du public que leurs poèmes les moins notoires. Séverin, van Lerberghe et d'autres sont traités avec la même désinvolture.

Fort à point pour l'éditeur pillard, certains écrivains, ébahis par ce coup du Père François qui leur octroyait une gloire passagère, se sont montrés conciliants et ont sorti de l'ombre où elles moisissaient, leurs habituelles médiocrités parées pour la circonstance de quelques billets bleus. Elles encombrent le volume. Cela s'appelle, à Verviers, « faire une sélection heureuse de nos gloires anciennes et nouvelles ». Les écrivains ne peuvent que protester contre de pareils procédés.

Il est vrai que les jours de *Raffles*, de *Rouletabille* et de *Sherlock Holmes* sont venus. Il serait plus sage peut-être de hausser les épaules.

***

Louis Moreau. — NOËLS.

(1 plaquette. Edition artistique.)

Menus, prestes, pimpants, bien qu'un peu laborieux, parisianisés à contre-cœur et malgré leur fantaisie outrancière, gardant

dans le rythme et la rime on ne sait quelle lourdeur, les Noëls de M. L. Moreau carillonnent en l'honneur d'un Dieu toujours bienveillant. Petits poèmes artificiellement émus, faussement naïfs, ils tiennent du Chat Noir plutôt que de cet exquis La Monnoye.

***

Achille Pasture. — AU FIL DES SONGES.

(1 plaquette. Edition de l'*Envol.*)

Pour avoir aimé Lamartine, Rodenbach, Guérin et aussi le Bourget de *La Vie inquiète*, M. A. Pasture garda, précieusement enchâssé dans sa mémoire, le souvenir de tendres mélancolies, d'images délicieusement imprécises et de rythmes harmonieux auquel il mêla quelquefois, avec une audace dont il faut lui savoir gré, le lyrisme divinement maladroit de ses vingt ans. Cela nous vaut mainte strophe heureuse, mainte vision charmante, mais aussi des vers boîteux et de banales rêvasseries.

Ceci fait heureusement oublier cela et l'on peut espérer de M. A. Pasture, poète aimable, une œuvre personnelle.

***

Marcelle Gambar. — RÊVES ET RIRES.

(1 plaquette. Namur, Servais et fils.)

Mlle Gambar est jeune et jolie. Elle met trop de coquetterie à s'en défendre. Elle est enthousiaste et ne s'en cache point. Les sujets les plus disparates lui inspirent des poèmes enflammés. Un imperméable démodé, le diavolo, la princesse I. B..., le chocolat et M. Edmond Rostand font tour à tour vibrer sa lyre indulgente. Les poètes ont le prestigieux pouvoir de découvrir entre leurs diverses inspirations d'occultes liens et de mystérieuses analogies.

Mlle Gambar le prouve d'évidente manière. Ses vers faciles réjouiront M. François Coppée. Une façon de monologue « A la Campagne » n'est pas dépourvu d'entrain, les strophes « Au vieulx Gand » sont aimables, mais l'essentiel est que Mlle Gambar soit jeune et jolie, ce dont nous la félicitons particulièrement.

GEORGES MARLOW.

Les dernières « actualités sociales » de l'Institut de sociologie Solvay.

MARCQ, VAUTHIER et ERRERA : *La personnification civile des associations.* — A. SLOSSE : *Pourquoi mangeons-nous? (Principes fondamentaux de l'alimentation.)* — A. FASTREZ : *Ce que l'armée peut être pour la nation.* — 3 vol. in-16, chez Misch et Thron, à Bruxelles.

L'Institut de sociologie Solvay nous offre, cet hiver, trois volumes « d'actualités sociales » bien différents : une question juridique, une étude de physiologie, un sujet militaire.

La personnification civile des associations est une actualité de demain. Notre droit belge est, à l'égard des associations sans but lucratif, fort en retard sur les législations des Etats limitrophes. N'est-ce pas une chose bien étrange pour ceux qui ne sont pas juristes que l'Université de Bruxelles, l'Université de Louvain « n'existent pas » juridiquement? Pas plus qu'un couvent, ou une société littéraire et artistique. Et n'est-il pas encore plus étrange que, n'existant pas, ces institutions font tout de même des contrats, possèdent des immeubles, des mobiliers, des valeurs? Rien ne montre mieux comme la vie *sociale* est une réalité : ces associations ne vivent-elles pas d'une vie incompressible, malgré les lacunes de la loi?

Oui, mais, comme dit M. Vauthier, cette existence est « occulte et pleine de subterfuges ».

C'est à ce régime qu'on veut mettre fin. Le mouvement, parti des universités libres, paraît prendre corps. Des propositions de loi se formulent. En attendant que le Parlement s'en occupe, le monde des juristes les discute.

Dans ce débat, l'Institut Solvay vient apporter des documents: un exposé objectif des législations allemande, anglaise, française et italienne. Et il est présenté moins aux juristes de profession qu'au grand public, que l'on voudrait, très légitimement, intéresser à la question.

Exposé objectif, et non indifférent, car depuis l'avant-propos, qui est dû à la plume autorisée de M. Adolphe Prins, jusqu'à la dernière ligne, on sent les auteurs favorables à la réforme. Leurs notices forment un plaidoyer, mais le plus substantiel et le plus éloquent des plaidoyers. celui qui n'avance que des faits.

La première notice est de M. René Marcq. Elle nous dit ce qu'était en Allemagne la personnalité morale des associations avant le Code civil de 1900, et ce qu'elle est devenue dans ce

« monument remarquable » de la science juridique moderne. La réforme législative y est d'autant plus intéressante que la liberté d'association n'existe pas en Allemagne; elle se limite ainsi aux associations de droit privé, n'ayant pas de but économique, mais un but « idéal », et laisse de côté toutes les associations de droit public. Le régime juridique allemand est, en somme, d'une grande simplicité, et M. Marcq a réussi à en dessiner clairement tous les traits essentiels. Il eût été intéressant de connaître, après la législation, les résultats de son application. Mais, nous dit l'auteur, elle est trop récente. D'ailleurs, la transposition pure et simple de ce régime en Belgique est impossible; les conditions politiques et sociales sont différentes — et les mœurs aussi. L'intérêt se concentre donc davantage sur les principes et sur l'usage qu'on en pourrait faire chez nous plutôt que sur ce qu'en font les Allemands.

Il en est un peu de même de la législation anglaise, si particulière, si singulière. Elle nous est exposée d'une façon très vivante par M. Vauthier, qui en connaît admirablement les dispositions. Il passe en revue les divers types de corporations, les « charities », les trusts. et indique comment s'exerce, dans le régime le plus libéral, l'indispensable contrôle de l'Etat.

M. Errera a décrit le système de la France et celui de l'Italie. Le premier, auquel l'auteur consacre d'ailleurs le plus de pages, est celui qui nous intéresse le plus. On y voit les hésitations et les défiances que suscite l'apprentissage d'une liberté inconnue naguère. Mais, à tout prendre, il y a là un progrès sensible qui est pour nous un enseignement.

Si j'ajoute que ces trois notices sont suivies des textes législatifs essentiels à la connaissance de la question, j'aurai dit le contenu de ce livre, qui est destiné à rendre de précieux services.

* * *

Pourquoi mangeons-nous? demande M. le Dr Slosse. Question oiseuse, se diront quelques-uns. Question singulière, penseront d'autres. Question d'actualité, à coup sûr, pour ceux qui demandent au travail le pain quotidien.

A vrai dire, ce titre ne convient pas tout à fait au contenu de l'intéressant petit livre, qui constitue un véritable traité de l'alimentation, comme l'indique le sous-titre. Au bout de quelques pages, l'auteur a répondu à sa question, et l'on se doutait bien un peu que nous mangions pour réparer la perte constante que

le fonctionnement de nos cellules occasionne à notre organisme. Mais, on le suit volontiers plus loin, parce qu'on s'aperçoit qu'il a autre chose à nous apprendre.

L'auteur s'est donné, en réalité, une tâche difficile : il veut exposer au grand public le mécanisme ou plutôt le chimisme de l'alimentation, afin de le guider vers une alimentation rationnelle.

Cet exposé est malaisé parce qu'il faut le dépouiller des termes techniques sans cesser d'être précis, et parce qu'il faut rappeler ou apprendre au lecteur une foule de notions préliminaires.

M. Slosse n'a pas hésité à reprendre la question au début, en décrivant la composition chimique du corps humain ; il définit les aliments, les classe, toujours au point de vue chimique, et analyse les phénomènes généraux de la digestion.

C'est seulement alors qu'il aborde son sujet proprement dit : établir le bilan nutritif c'est-à-dire ce qu'il faut manger. Cela dépend, naturellement, de ce que nous exigeons de notre machine animale ; de là, la distinction entre la ration d'entretien et la ration de travail. M. Slosse n'est pas un dogmatique ; homme de laboratoire, il sait dire qu'en matière d'alimentation, il ne faut pas se laisser guider par les expériences plus ou moins longues, plus ou moins répétées, des savants qui se sont soumis, eux et leurs assistants, à des régimes bizarres. Il préfère déterminer les nécessités de l'organisme « vivant librement et choisissant sa nourriture sans contrainte et sans idée préconçue ». Il sait dire aussi que « les conditions si obscures de la nutrition varient d'après les individus ». Il aboutit ainsi à admettre comme normale la ration d'entretien suivante :

75 à 100 gr. d'albumine ;
60 gr. de graisse ;
350 à 400 gr. d'aliments hydrocarbonés ;

et pour la ration du travail :

125 à 210 gr. d'albumine ;
100 à 260 » de graisse ;
530 à 950 » d'hydrocarbonés.

Après avoir ainsi dégagé le but à atteindre, l'auteur nous indique la voie à suivre pour y parvenir : c'est la question du régime et du choix des aliments. Trois repas par jour, de la viande modérément, des légumes et des œufs (je vous fais grâce des quantités, variables d'ailleurs, d'après le poids et l'âge)

tel est le régime « mixte » de notre auteur, qui n'hésite pas à condamner le végétarisme.

La valeur nutritive et la valeur économique d'un certain nombre d'aliments font l'objet d'un dernier chapitre, d'intérêt capital. Il se résume en deux tableaux-diagrammes, qu'on voudrait plus étendus, nous donnant la quantité d'albumine et la quantité de calories obtenue pour un franc en 1905. On y voit que les pois secs et les haricots secs sont des albumoïdes de premier ordre, tandis que le filet de bœuf, les carottes et les pommes de terre leur sont honteusement inférieurs. Au point de vue de l'énergie potentielle, les premiers aliments économiques sont le pain blanc, et toujours nos haricots et nos pois; les derniers sont le filet de bœuf et l'églefin.

Ainsi se termine cet attachant opuscule. En le fermant, je me demande s'il ira vraiment au public pour lequel il devrait être toujours « d'actualité. » Sans doute, les professionnels qui dresseront les budgets ouvriers et les statisticiens le consulteront avec fruit, mais on souhaiterait voir des conclusions *pratiques* en être tirées à l'usage des ménagères soucieuses et économes. Ce sera peut-être l'objet de quelque livre d'école qui ne serait pas, grâce à M. Slosse, difficile à écrire.

*
* *

Les pacifistes un peu impressionnables — je suis du nombre — passeront par bien des angoisses en lisant le livre de M. le lieutenant adjoint d'Etat-major A. Fastrez : *Ce que l'armée peut être pour la Nation*. Dès la préface, ils seront quelque peu effarés en voyant l'auteur esquisser une thèse historique ne tendant à rien moins qu'à montrer que la technique militaire est le secret de l'évolution économique des peuples. (Il part de Servius Tullius, s'il vous plait, pour aboutir à la Fabrique Nationale d'armes de guerre de Herstal, qui a la première employé « des machines-outils inconnues chez nous avant cette époque » et inauguré chez nous la fabrication en série!) Puis, au cours de l'ouvrage, ils verront exalter, comme un système d'éducation supérieur, le service militaire et la caserne ; ils frissonneront à la description enthousiaste des beautés morales de la guerre moderne; ils suivront avec quelque inquiétude les pages où il est démontré que l'armée est la première école du développement de toutes les qualités physiques et morales nécessaires dans la vie économique, qu'elle est le premier facteur de la puissance d'une

nation ; ils n'entendront pas soutenir sans craintes que la lutte à main armée est le plus général des phénomènes de la nature ; et leur anxiété ira grandissant à la conclusion, qui nous présente la guerre comme l'aboutissement fatal et prochain de la concurrence économique des nations.

Tout cela fait frémir, mais c'est écrit avec tant de conviction, je dirai même par endroits avec tant d'éloquence, qu'on lit le volume avec plus que de l'intérêt. C'est l'œuvre d'un soldat qui aime son métier par-dessus tout, qui l'exalte avec passion et avec intelligence, parce qu'il en a une conception très haute, à certains égards très noble, et cela fait plaisir à voir.

Le point de départ de ce livre est même, me semble-t-il, une polémique professionnelle. Mlle Joteyko, une physiologiste distinguée de l'Institut Solvay, a publié en 1905 dans la même collection une brochure intitulée : *Entraînement et fatigue au point de vue militaire*. Appuyée par le Dr Ch. Richet qui en a écrit la préface, elle y soutient, uniquement par des arguments de physiologie, qu'on pourrait réduire la durée du service militaire, et elle ne voit qu'un avantage à diminuer la vie de caserne. C'est contre cette thèse que s'élève M. Fastrez. L'entraînement « physiologique » n'est qu'une petite partie, une partie préparatoire, de l'apprentissage du soldat : il y a l'instruction et l'entraînement professionnels proprement dits. C'est à ce propos que l'auteur fait une admirable psychologie de la recrue, — la recrue belge — et nous initie aux difficultés de son « dégrossissage » physique et intellectuel, ainsi qu'aux nécessités de l'emploi de l'arme, et des manœuvres. Ne voulant laisser dans l'ombre aucune objection, il énumère les pays à très court temps de service, il soutient qu'ils ont tous des raisons spéciales, topographiques et tactiques, pour adopter une mesure qui serait chez nous fâcheuse.

Un autre chapitre veut nous montrer, à l'aide d'exemples tirés de la guerre russo-japonaise et de la guerre anglo-boer, que « la force morale est plus nécessaire à la guerre, à la *grande* guerre, que la force physique », et ici aussi il y a mainte page magnifique de vigueur et de relief.

L'auteur aurait pu s'arrêter là ; s'il avait gardé son point de vue primitif : à coup sûr, il avait présenté des arguments bien sérieux contre la réduction du temps de service. Mais il était parti... pour une apologie complète, et le voilà qui demande la collaboration de la famille, de l'école, du milieu dans l'éduca-

tion du soldat et le voilà qui ne voit plus dans l'évolution sociale que le développement de l'instinct de défense et la guerre.

A mon sens, cet emportement, cette exagération, cette vue tout d'un côté feront plus de tort que de bien à la thèse. Tout lecteur réfléchi s'arrêtera, notamment, devant la pauvre petite allusion que l'auteur fait au Droit, et se dira qu'il y a là aussi une force incompressible, qui se développe et grandit même entre les nations, et dont la nature, l'action, la puissance et l'avenir n'ont pas été du tout appréciées à leur valeur par l'éloquent écrivain.

ERNEST MAHAIM.

Abbé Joseph DE SMET

LA LITTÉRATURE BELGE D'AUJOURD'HUI ET NOS COLLÈGES.

(Un vol. in-4°, extrait de « La Vie Diocésaine ».)

Tous ceux qui se préoccupent de l'avenir de notre littérature nationale, du sort de nos écrivains se rendent excellemment compte de la façon intime dont sont liés ce sort et cet avenir à la méthode éducative et aux programmes d'instruction de nos écoles. Aussi n'ont-ils point été sans accueillir tous avec satisfaction la décision récente de réunir les départements ministériels appelés à traiter toutes questions relatives aux Sciences, a l'Enseignement, et aux Arts.

Il apparut dès la première heure que le Ministre nouveau entendait se soucier de choses jusque là fort étrangères aux sollicitudes gouvernementales. A peine à la tête de son département, M. le baron Descamps-David formulait en ces termes le sujet de la première conférence professorale de l'année 1907-1908 : « Ne convient-il pas de faire connaitre d'une façon plus » complète, plus systématique, aux élèves de nos écoles secon- » daires, la part prise par la Belgique et les Belges aux progrès » des sciences, *des lettres*, des arts, de l'industrie, du com- » merce? En quelle mesure et par quels moyens les professeurs » des cours généraux et des cours d'art pourraient-ils, chacun » dans les limites de son programme, collaborer à cette éduca- » tion de la fierté nationale ? »

Un professeur de l'enseignement libre, M. l'abbé De Smet, professeur de Rhétorique au Petit séminaire de Malines, a

saisi l'occasion de ce texte officiel pour dire bien haut ce qu'il pense de l'enseignement de la littérature dans nos écoles. Il revendique avec autorité, autant qu'avec courage, une place légitimement plus grande pour nos écrivains dans les études littéraires. Il montre comment l'âme belge tressaille dans les livres de nos poètes, de nos prosateurs, et quelles leçons de fructueux patriotisme en même temps que d'incontestable beauté les jeunes élèves y pourront puiser le jour où la routine et la prévention voudront désarmer.

M. l'abbé De Smet se montre admirablement initié, documenté avec richesse et certitude sur toute la production belge de ces cinquante dernières années et c'est fort de la confiance que toutes ces lectures lui ont donnée qu'il préconise les moyens les mieux capables selon lui d'assurer à cette littérature nationale une place pour le moins *suffisante* dans notre enseignement. On découvre ici le pédagogue d'expérience et ce n'est pas en vain, nous l'espérons, que des propositions d'une compétence et d'une autorité plus que toutes autres indiscutables auront été aussi catégoriquement émises.

***

Maurice KUFFERATH : SALOMÉ.

(Un vol. in-18 à fr. 2.50 chez Schott.)

On sait que c'est à M. Maurice Kufferath que revient l'honneur d'avoir fait représenter pour la première fois dans sa version française, sur la scène du théâtre de la Monnaie, l'hiver dernier, la retentissante *Salomé* de Richard Strauss.

L'érudit musicologue et le lettré averti qu'est l'auteur des savants commentaires de l'œuvre wagnérien était mieux que personne désigné pour écrire l'étude qu'il publie aujourd'hui à la fois sur le poéme de Wilde et sur la partition du plus célèbre des musiciens de l'actuelle génération germanique.

C'est à la fois une œuvre d'historien et de critique, aussi bien dans le domaine littéraire que dans le domaine musical qu'a réalisée M. Kufferath. L'auteur montre combien la Légende que l'on trouve pour la première fois dans le récit de l'apôtre Mathieu a, pendant vingt siècles, depuis les premiers âges du christianisme jusqu'à nos jours, à travers le moyen-âge et la Renaissance, occupé les imaginations.

Nous revoyons ainsi le drame de Jean, d'Hérodias et de sa

fille dans les sombres versions des moines médiévaux, dans l'*Atta Troll* de Henri Heine, dans le conte admirable de Flaubert; mais les peintres surtout l'exploitèrent depuis Ghirlandajo, le Titien, Véronèse, Andrea del Sarto, depuis Rubens, Amberger, etc., jusqu'à Henner, Baudry, Regnault, Gustave Moreau et d'autres.

L'auteur fait l'analyse minutieuse de la version, voluptueuse dans sa poésie éperdue, puissante et significative, que le dramaturge anglais, respectueux plus que ses devanciers de la tradition biblique, a écrite en langue française.

Puis c'est, page à page, mesure à mesure, le détail minutieusement fidèle de la technique mise en œuvre par Richard Strauss dans sa partition « haute, véhémente, fiévreuse, passionnée, angoissante ». M. Kufferath voit dans le compositeur aussi discuté par les uns qu'il est admiré par les autres, un coloriste disciple de Berlioz autant que de Wagner, qui a su mettre en œuvre les inappréciables ressources, l'infinité de trésors insoupçonnés que l'orchestre moderne offre au compositeur dramatique comme au symphoniste.

Enfin des considérations curieuses sur l'art de la mise en scène, éloquentes sous la plume de ce Maître qui réalisa dans son théâtre tant de merveilles de décoration, d'ingénieuse machination, de pittoresque ordonnance, de mouvements habiles et savamment réglés, terminent ces aperçus d'un attachant intérêt et d'une science multiple autant que très sûre.

***

Almanach de « La Conquête de l'air » pour 1908.

(Un vol. in-8° ill. à fr. 0.50, rue Royale, 214, Bruxelles.)

On sait à quelle œuvre de vulgarisation scientifique et d'utile propagande se livrent depuis cinq ans déjà les directeurs de cette publication : *La conquête de l'air*, MM. Adhémar de la Hault et A. Bracke.

Ce dernier est, d'autre part, le directeur de l'intéressante station météorologique de Mogimont.

Pour la première fois ces savants dévoués à une utile entreprise ont publié sous la forme ingénieuse et pratique d'un almanach, un curieux petit livre dont le moindre mérite ne sera pas de détruire les idées fausses, les croyances erronées qui se colportent dans le peuple, et surtout à la campagne, sur les phénomènes de l'atmosphère. Ce volume sera précieux notamment

pour le météorologiste amateur qui pourra y consigner ses observations personnelles quotidiennes, pour le curieux des choses de la nature, pour le promeneur amateur de plantes, pour l'agriculteur, etc.

Il aidera certainement à populariser une science dont la vulgarisation pratique ne peut qu'être à la fois agréable et utile.

PAUL ANDRÉ.

Alex. Halot : VINGT-CINQ ANS DE CIVILISATION AU CONGO

(Brux., librairie Falk et fils.)

Tous ceux qui ont eu le plaisir de lire un des précédents ouvrages de M. Alex. Halot — l'*Extrême Orient*; *Etudes d'hier*, *Evénements d'aujourd'hui* — dont nous rendimes compte ici; ne s'étonneront point de ce que nous recommandions encore à leur attention cette substantielle brochure de cent pages, qu'anime le plus vibrant patriotisme et dont la majeure partie fut d'ailleurs publiée naguère dans cette Revue. Ils y retrouveront les mêmes qualités de fond et de style que nous avons louées. Une érudition qui ne s'étale pas et n'empêche pas un instant le volume d'être de lecture facile et agréable, une méthode d'exposition impeccable, une conscience et une équité absolues, un style clair, précis, élégant et alerte, tels sont les mérites de cet *aureus libellus* sans prétention.

Au surplus, le livre vient à son heure, il est d'une brûlante actualité. La « Question congolaise » est à l'ordre du jour chez nous et même un peu partout en Europe. Néanmoins, M. Alex. Halot n'a pas entendu résoudre ici les problèmes multiples, exposer les interminables discussions juridiques ou politiques qui touchent à cette grave question. Il a voulu, simplement et loyalement, écrire l'histoire des faits, que le plus prévenu ne peut nier, et que l'activité de Léopold II et celle de ses collaborateurs ont accumulés, en un quart siècle, dans l'immense domaine africain que certains guignent depuis longtemps avec envie.

C'est, dans cette « Darkest Africa » de Stanley, dont on ignorait tout il y a 25 ans, l'exploration méthodique du pays, la création d'un Etat, l'établissement de voies de communication, la suppression du portage humain, l'organisation administra-

tive, militaire et judiciaire, la réglementation du régime foncier ; c'est la lutte incessante contre l'esclavage, l'alcoolisme, l'introduction des armes à feu, les disettes et les maladies ; ce sont les travaux scientifiques ; c'est l'organisation de l'éducation et de l'instruction des noirs ; ce sont les efforts faits pour améliorer et augmenter les ressources nutritives du pays ; ce sont enfin les mesures de répression de l'odieuse « traite », de protection des enfants abandonnés et de la liberté individuelle des indigènes. De cette étude, de cette énumération des faits, tout homme de bonne foi sera forcé de conclure « que là où il n'y avait rien, il y a maintenant quelque chose, que là où il n'y avait que barbarie, il y a maintenant un effort victorieux de civilisation inespérée ». Qu'on discute sur les détails d'exécution, sur les erreurs ou les fautes commises, soit ! Quelle œuvre humaine, d'ailleurs, en est exempte ? Un fait certain c'est que toute l'histoire de la colonisation n'offre pas un seul exemple d'un résultat aussi grandiose, obtenu, en si peu d'années, avec des ressources aussi limitées, et dans un pays aussi hostile par son climat que par sa population !

Dans un chapitre final, M. Halot attire l'attention sur l'immensité de la perte que subirait notre pays si l'annexion du Congo était repoussée par le Parlement et sur les conséquences morales et matérielles qui résulteraient, pour nous, du succès des attaques inouïes et injustes dont le Congo est l'objet à l'étranger aussi bien qu'en Belgique. Et il termine par ces réflexions très sensées que nous faisons nôtres en manière de conclusion : « Possédant chez eux le créateur de cette » œuvre dont la grandeur force l'admiration de ses adver- » saires eux-mêmes, les Belges ont eu la chance qu'il pût, pen- » dant 25 ans, continuer à s'en occuper et à en assumer le far- » deau. Nos Chambres — composées presqu'en totalité de gens » qui ont rarement dépassé la frontière et qui, certainement, » n'avaient jamais, dans le passé, étudié les questions coloniales » — ont jusqu'à présent pu profiter de cette chance. Les atta- » ques dont le Congo a été l'objet prouvent assez combien il est » nécessaire que, dans l'avenir, le pays soit prudent et » s'inspire des sages conseils de son Roi pour assurer à la » Belgique la magnifique colonie qu'il a si généreusement » créée pour elle et qu'il a été jusqu'ici seul capable de lui con- » server ».

HENRI LEJEUNE.

LES THÉATRES

Monnaie : *Méphistophélès*, opéra en 4 actes, un prologue et épilogue, paroles et musique de M. Arrigo Boïto, version franç. de M. Paul Millet (4 févr.).

Le Chemineau, drame lyrique en 4 actes de M. Jean Richepin, mus. de M. X. Leroux (14 févr.).

Parc : *La Rivale*, pièce en 4 actes de MM. H. Kistemaeckers et E. Delard (27 janv.).

Les Ames Ennemies, pièce en 4 actes de M. P.-H. Loyson (22 févr.).

Galeries. — *Vieil Heidelberg*, pièce en 5 actes de M. V. Meyer-Förster (24 févr.).

Alcazar : *Suzeraine*, com. en 4 actes de M. Dario Nicodemi (30 janv.).

Monsieur Joujou, com. en 3 actes de MM. Aug. Germain et R. Trébor (5 févr.).

Sada Yacco (14-17 févr.)

Molière : *Mendiant d'Amour*, opérette en 3 actes de MM. Grenet-Dancourt et L. Marsolleau, mus. de M. Henri José (25 janv.).

Matinées Littéraires : *Théodore de Banville* (conférence de M. le comte M. de Bousies) (30 janv.).

La Femme Auteur dramatique (conférence de Mme Catulle Mendès) (20 févr.).

Matinées classiques : *L'École des Femmes* (4 févr.)

Phèdre (18 févr.).

Matinées mondaines : *Du Chat-Noir à la Lune Rousse* (conférence de M. Dom. Bonnaud) (5 févr.).

La Parisienne (conférence de M Aug. Germain) (19 févr.).

***

Méphistophélès. — La légende du thaumaturge Faust, lequel exista réellement au XVIe siècle, paraît-il, est de celles qui inspirèrent presque tous les grands poètes, les dramaturges et les commentateurs musicaux. Les philosophes et la critique

s'en sont emparés à leur tour. Que de formes ne furent point données au récit des amours du docteur assoiffé de science, de plaisir et d'idéal tout ensemble. Gœthe, s'il fut le plus célèbre des chantres de la fantastique aventure, n'en fut point le premier. Marlowe l'avait précédé, et Lessing lui-même ébaucha un drame sur ce sujet. Müller, Klinger, Lenau, Grabbe, tour à tour, pour ne citer que les Allemands, reprirent ce thème aux fécondes ressources. Les poètes français, cependant, ne le négligèrent point. Il n'y a pas longtemps que M. François de Nion fit jouer une adaptation de la tragédie anglaise de Marlowe et l'on nous promet le *Faust* de M. Henri Bataille et celui même de M. Edm. Rostand.

D'autre part, si la partition de Gounod demeure la plus familière de toutes celles qui ont popularisé Marguerite et son amant, le diable et Valentin, les artistes attachent plus de prix ou bien une autre signification et des mérites tout différents aux grandes fresques orchestrales de Spohr, de Schumann, de Berlioz, de Lassen et de Boïto.

Chacun, bien entendu, poète ou musicien, a voulu prendre dans le gigantesque drame de Gœthe ce qui convenait le mieux à son tempérament ou répondait le plus exactement à son idéal d'art ou à sa conception philosophique. Tantôt c'est l'éveil à l'amour, c'est la toute-puissance de la séduction, c'est le repentir, c'est le châtiment, c'est la rédemption de Marguerite qui dominent l'œuvre; tantôt c'est l'insatiable désir, la curiosité jamais satisfaite de Faust; tantôt encore c'est le génie du mal, le symbole de l'emprise satanique, le sens allégorique des vanités terrestres et des humaines faiblesses.

Arrigo Boïto, qui fut poète avant d'être compositeur, a cherché à faire cette œuvre à tendances philosophiques. Et le poète semble bien y avoir réussi. La figure sinistre de Méphistophélès prend une tragique ampleur et les épisodes, à peine rattachés l'un à l'autre, il est vrai, par le lien fort ténu d'une intrigue dramatique assez cahotée, sont de ceux qui dégagent le mieux la portée profonde du drame gœthien. C'est ainsi, notamment, qu'il en a conservé le *Prologue au ciel*, cette page admirable, demeurée dans son opéra, d'ailleurs, la plus belle également et qui nous offre l'aventure des deux amants tentés par le démon comme le résultat d'un pari engagé entre celui-ci et Dieu.

Après ce prologue, Boïto a mis à la scène successivement ces tableaux : la kermesse du dimanche de Pâques et la première

rencontre de Faust et de Méphistophélès; le pacte dans le laboratoire du docteur; le double duo d'amour dans le jardin, chez dame Marthe; la descente au sabbat infernal; la mort de Marguerite dans la prison où Faust vient une dernière fois tenter de l'arracher à son remords et à ses juges; l'archaïque et voluptueuse escale de Faust enivré de nouveaux désirs inconstants lorsqu'il se trouve en présence d'Hélène l'éternellement belle; et l'épilogue, enfin, au cours duquel les voix des chœurs séraphiques du début clament à nouveau les hymnes grandioses de foi et de louanges.

Ces deux pages d'ouverture et de clôture de l'œuvre sont imprégnées d'un mysticisme éthéré; mais aussi, au sommet du crescendo qui les rend si empoignantes, elles s'enflent d'une ampleur majestueuse vraiment superbe. Il s'en faut que le reste de l'œuvre les vaille toujours. Boïto semble, comme musicien, n'avoir pas eu en son pouvoir tous les moyens de réalisation des intentions que, poète, il avait conçues. Trahi par un manque d'idées apparent dans l'acte du sabbat, lequel est d'un satanisme fort rudimentaire, ou dans le quatuor, sans souffle et sans émotion, du jardin, il dut se borner souvent à ne valoir que par l'adresse d'une orchestration originale. Au temps déjà ancien — il y a de cela quarante années — où *Méphistophélès* fut joué à Milan, il dut peut-être à ces audaces de coloration orchestrale son bruyant insuccès. Aujourd'hui nous en avons entendu bien d'autres et les polyphonies tourmentées des modernistes nous font paraître limpides et sages les combinaisons toutes simples, les tonalités élémentaires, l'écriture par instants mélodique de cette partition. Elle n'en est pas moins d'un intérêt, et d'une science, et aussi d'un charme ou d'une émotion incontestables. On doit en priser surtout la variété, car Boïto a trouvé pour chaque scène des façons d'expression très renouvelées que l'orchestre de M. Sylvain Dupuis a excellemment rendues dans leurs nuances les plus subtiles. Ceci est vrai pour les personnages également. Et voilà pourquoi Méphistophélès, dessiné musicalement avec une richesse rare de tons et suivant une ligne bien formelle, est de bout en bout intéressant et parfois admirable, tandis que Marguerite, par exemple, est ratée imperturbablement, l'auteur semblant n'avoir trouvé à lui faire chanter que des phrases mélodiques d'un mauvais goût presque vulgaire.

Mais les ensembles, en revanche, sont d'une remarquable réussite. Les chœurs de la fête de Pâques, ceux des hommes et

des anges surtout, au cours du prologue, la fugue des cris sataniques du val d'enfer, l'hymne majestueux de l'apothéose sont de la tout à fait grande musique que les chanteurs de la Monnaie ont parfaitement mise en valeur.

Il faut de même louer M. Marcoux du bel effort d'art très intelligent et très consciencieux qu'il a réalisé. Son Méphistophélès, un rôle écrasant, restera une création très personnelle; M. Marcoux rachète par la perfection de ses attitudes, la vérité de ses jeux de gestes et d'expressions, par la richesse et le goût de ses costumes, par une diction très claire aussi, ce que sa voix peut avoir d'incertain ou de rauque par moments. Quant à Mlle Mazonelli et M. Laffitte, ils ne déparèrent pas un ensemble que l'on sentait mis au point avec des soins attentifs et une conscience minutieuse. Ces représentations de l'œuvre de Boïto, reprises après vingt-cinq ans d'oubli, ferment excellemment le cycle des « Faust » que nous avaient déjà donnés MM. Kufferath et Guidé : ceux de Gounod, de Berlioz et de Schumann.

***

Le Chemineau. — Il n'y a, je crois, aucune restriction à faire à propos de l'interprétation du drame lyrique de M. Xavier Leroux, pas plus qu'à la façon dont il a été monté. Aussi l'accueil qu'il reçut est-il unanimement élogieux : la Monnaie tient un incontestable succès.

Mais si les quatre décors rustiques d'un réalisme et d'une couleur et d'une plantation vraiment réussis de M. Delescluze; si le soin minutieux et l'entrain chaleureux de l'orchestre ne négligeant pas la moindre intention d'une partition touffue, variée, très étroitement liée au texte ; si le pathétique poignant de M. Decléry à la belle voix sonore, la passion chaleureuse et l'émotion vibrante de Mme Croiza aux merveilleuses ressources de mezzo plein d'ampleur, l'exubérance aisée, la belle diction de M. Bourbon, ont assuré l'interprétation brillante du *Chemineau*, le mérite intrinsèque de l'œuvre a certainement eu sa part dans un enthousiasme général,

On connaît le poème dramatique de M. Jean Richepin, voluptueux, lyrique, tragique tout ensemble, j'oserais presque dire : à la fois symbolique et romantique. Ce chemineau en effet n'apparaît pas seulement l'être famélique mais insouciant, le coureur orphelin des grand'routes, le chanteur sans tristesse, l'amant sans constance ; il est aussi l'incarnation vivante du désir d'aven-

tures des hommes, du besoin de chercher l'inconnu, de la volonté de s'abstraire des certitudes et des contraintes. D'autre part, l'épisode de cette paternité de hasard qui fixe, après des ans et des ans d'absence errante, le Chemineau auprès du fils né d'une étreinte depuis longtemps oubliée, c'est la trouvaille du poète demeuré fidèle aux convictions de la foi littéraire de sa jeunesse. Et ce mélange de fiction et de réalité donne au drame cette double séduction du charme et de la puissance à laquelle on ne résiste guère, quitte à se reprendre après coup et à s'en vouloir de s'être laissé empoigner par de l'artificiel et de l'invraisemblable. Mais tout le prestige de la Poésie n'est-il pas dans ce tout-puissant don de l'Illusion ?

M. Xavier Leroux a été évidemment conquis, comme tout le monde, par les couplets, les tirades, l'ingénieuse intrigue, les gros coups d'émotion, la voluptueuse atmosphère de la pièce de M. Jean Richepin. Et il a compris que la musique qu'elle allait lui inspirer ne devait être qu'un commentaire, qu'une illustration et qu'elle ne devrait jamais se substituer au texte. Jamais peut-être en effet une partition n'éclipsa moins un livret; jamais l'harmonie ne fut aussi complète entre deux collaborateurs. Aussi jamais œuvre ne parut mieux faite pour une impression sans discordance, sans heurt.

Les vers du poète conservent toute leur valeur et nombreux sont les moments où le chanteur les prononce alors que l'orchestre se tait ou se borne à accompagner d'une discrète pédale le récitatif ponctué par des accords ou souligné par un dessin de violon ou de hautbois ou de flûte alternant avec la voix.

Ce n'est pas seulement la discrétion si heureuse du compositeur qu'il faut louer, c'est son extraordinaire fidélité à doubler le texte d'une musique exactement appropriée à la fois à l'émotion momentanée de l'action et au caractère ou à l'état d'âme du personnage. Tout est pittoresque, par exemple, avec une couleur de rythme et de sonorités vraiment adéquate, dans l'écriture du rôle du Chemineau. Sa chanson rustique du début, son entrée du 3e acte, quand il revient, après des ans d'absence, au pays de ses amours volages d'autrefois, la phrase empoignante de son départ fatidique comme un décret d'oracle antique : « Suis ton destin, va, chemineau, chemine », et enfin cette page merveilleuse d'harmonie descriptive qu'est le prélude du 3e acte reconstituant dans la magie symphonique l'errance du pauvre hère à travers les champs et les plaines, — tout cela évoque de la misère, de l'insouciance, de la mâle gaîté

fruste, de la douleur aussi, — et du bref amour impétueux.

Bien que je ne veuille pas entrer dans l'analyse détaillée de cette partition pas plus que dans le récit du drame, puisqu'aussi bien tout le monde ira les applaudir, je me reprocherais de ne pas signaler deux des scènes culminantes qui ont, du reste, provoqué le plus de prenante et profonde émotion. Au 1er acte le duo d'amour du Chemineau et de Toinette, chanté par M. Bourbon et Mlle Croiza, avec une ferveur passionnée irrésistible, constitue, au milieu du tableau champêtre de la moisson par un midi torride de plein soleil, un épisode où parolier, musicien et interprètes aboutissent à une impression sans seconde de vie et de sincérité. Le finale du 2e acte, dans l'ordre tragique, est tout aussi remarquable. François, le vieux mari de Toinette, est mourant. Maître Pierre, le fermier orgueilleux et brutal, vient révéler à son ennemi que celui qu'il croit son fils n'est que l'enfant maudit de l'amour coupable de Toinette et du Chemineau. M. Decléry et M. Blancart ont chanté et joué cette scène avec une maîtrise empoignante.

Et ainsi, page à page, se déroulait cette œuvre d'un art peut-être pas savant ni raffiné à l'excès, mais d'un prestigieux don d'émotion et d'une sûreté d'effet infaillible.

***

La Rivale. — Le critique qui certifiait naguère que l'auteur dramatique n'avait plus rien à inventer, qu'il ne pouvait plus trouver une seule situation nouvelle à mettre en scène, ne formulait pas une affirmation trop exagérée ou paradoxale. Evidemment tout a été dit; mais il reste « la manière ». Combien parmi les drames que nous offre le théâtre actuel, ne sont que des accommodements ou des rajeunissements plus ou moins ingénieux d'épisodes maintes fois exploités par les auteurs après qu'ils eussent été d'authentiques incidents souvent vécus?

La pièce nouvelle de MM. H. Kistemaeckers et E. Delard est, à ce point de vue, d'une banalité exemplaire. Que de romans, de comédies ou d'émouvantes tragédies bourgeoises n'ont pas été écrits sur ce thème : la jeune et jolie parente pauvre, accueillie par un ménage heureux et riche; le mari s'éprend de la cousine facilement victime de la tentation et madame découvre à la fois l'infidélité du mari et l'ingratitude de la protégée. De temps en temps, pour varier, l'écrivain remplace la jeune parente par la gouvernante des enfants.

Dans la pièce qui nous fut représentée au théâtre du Parc, la gouvernante était impossible, parce que l'absence précisément d'enfants dans le ménage Brizeux est la circonstance particulière qui fournit le dénouement de l'aventure. Brizeux et Simone de Mortagnes sa maîtresse resteront rivés l'un à l'autre parce qu'un enfant est né de leur liaison et lorsque Mme Brizeux réclamera son mari à sa rivale au nom de ses droits de compagne, d'épouse, Simone revendiquera son amant au nom de ses droits, plus que tous autres sacrés, de mère.

Tout cela est fort défendable et les auteurs l'ont défendu avec chaleur et émotion. Mais cependant pourquoi l'enfant, né de l'amour aussi coupable que passionné et impérieux, d'André et de Simone, pourquoi cet enfant meurt-il à peine né? Le droit maternel, dès lors, n'existe plus pour Simone et Jane pourrait reprendre son mari, lorsque, déçu, navré, las, repentant, il vient redemander une place qu'on lui refuse désormais au foyer qu'il déserta?

Si l'histoire est peu neuve, il faut convenir que MM. Kistemaeckers et Delard l'ont fait se dérouler dans un monde et dans un cadre adroitement choisis pour permettre, à côté du développement, à côté de l'enchaînement dramatique, la complication très empoignante d'un problème de conscience artistique. André Brizeux est, en effet, un sculpteur illustre et M. Jean Laurent a fort bien rendu la souffrance, l'inquiétude, la terreur désespérée aussi, de ce grand artiste que l'emprise de l'amour coupable qui le domine rend à la fois injuste envers son art et impuissant devant l'inspiration rebelle.

Mme Archaimbaud a eu les accents de digne désolation que l'on attend de cette hautaine épouse trahie, mais noblement aimante. Mlle Terka Lyon, a qui fut confié un rôle de p mier plan, s'y est montrée habile comédienne. M. Gorby, dépaysé dans un personnage de cynique, et pas drôle, amateur de chair fraîche, M. Richard en désœuvré quarantenaire mal campé parce que les auteurs n'ont pas su se décider à le faire ou bien tendre ou plaisant, et quelques autres diversement épisodiques ont défendu ces quatre actes qui ne feront pas oublier d'autres pièces de notre compatriote, et notamment cet *Instinct* d'un sobre tragique empoignant.

La Rivale, en somme, n'a remporté à Bruxelles que ce succès relatif appelé « d'estime » dans le monde du théâtre. Et ceci est très symptomatique de voir deux œuvres dramatiques d'auteurs belges, *La Rivale*, de M. Kistemaeckers et *Kaatje*, de M. Spaak,

si diversement accueillies au même moment dans le même théâtre. Voilà tous les préjugés abolis, tous nos reproches, toutes nos légitimes amertumes devenus vains tout d'un coup. Louanges en soient rendues au public pour une fois libéré de ses erreurs et de ses préventions, à ce public qui fut rebelle envers une œuvre accueillie dans la Maison de Molière, signée de noms favoris déjà de la Renommée, tandis qu'il acclamait, en lui assurant une longue carrière triomphale, quatre actes inédits d'un poète belge inconnu la veille. Et la pièce en vers, toute de charme, et de délicate émotion, et de serein idéalisme damait le pion au drame d'adultère boulevardier taillé sur le patron, décidément usé jusqu'à la corde, du théâtre à la mode parisienne contemporaine.

Nous chantons hosanna !

***

Les Ames Ennemies. — Au lendemain de la première, chez Antoine, de la pièce de M. Paul-Hyacinthe Loyson, il fut écrit à son propos que c'était là « une vomissure maçonnique, une éructation luthérienne sans solution de continuité ». D'autre part un critique la proclamait à la fois « un acte d'héroïsme loyal » et « une des œuvres les plus littéraires, les plus intéressantes et solides qu'on ait eu à applaudir depuis longtemps. »

Il va de soi que considérée de points de vue aussi opposés, la pièce devait se jouer dans une atmosphère de bataille et ranger les auditeurs en ardents protestataires et en enthousiastes partisans. Ne met-elle pas en effet à la scène le conflit moderne qui, avec celui de la politique, divise le plus passionnément, acharne, exalte les hommes : le conflit de la foi religieuse et de l'athéisme ?

Aussi faut-il savoir gré à M. V. Reding de nous avoir fait connaître *Les Ames Ennemies*.

Malgré qu'on ait souvent dit et médit de lui, le théâtre à thèses mérite l'attention, même la sympathie. Ne fait-il pas penser, en effet, n'éveille-t-il pas des idées, des discussions toujours profitables ? Mais son tort, ou plutôt son infortune, fut d'être en général pratiqué par des auteurs fort peu destinés par la tournure de leur esprit, la nature de leur talent à prêter la vie et le naturel à cette expression littéraire avant tout artificielle qu'est le théâtre. Que de pièces dont la donnée était hautement louable et le sujet attachant ne furent que des prêches à quoi manquait

le don de persuasion possédé, sur la scène, uniquement par le jeu habile de l'intrigue, l'adresse du dialogue ?

Or voilà quel fut le grand art de M. Paul-Hyacinthe Loyson : c'est d'avoir enfin enclos ses théories adverses, ses discussions âpres, ses luttes de fois et de sentiments contraires dans le jeu admirablement combiné, expertement présenté d'un drame d'intimité familiale qui emprunte aux plus nobles tragédies toute leur sincérité d'émotion, toute leur vie ardente, toute leur passion frémissante.

S'il se pouvait trouver un spectateur que laisserait totalement indifférent le problème de la croyance ou de l'incrédulité religieuse, qui ne voudrait attacher aucune importance au fait de savoir, en toute certitude, si Dieu est ou n'est point, si l'homme est créature divine dotée d'une âme immortelle ou s'il a pour ancêtre le pitécanthrope et pour destin le néant total, — ce spectateur n'apporterait aucune attention au conflit douloureux que M. Loyson a cruellement mis en scène, mais il ne pourrait néanmoins s'empêcher de s'intéresser aux péripéties du drame angoissant dont cet antagonisme est le prétexte — ou mieux l'occasion.

Ce qu'il faut encore louer, c'est la probité de l'auteur, qui n'a pas, malgré ses convictions que l'on connaît, fait une œuvre de préjugé, de démonstration forcément partiale, de tentative de persuasion batailleuse. Mettant en présence un père et une mère qui se disputent le cœur et l'esprit de leur enfant au nom, l'un de la vérité de la science, l'autre de la foi chrétienne, il les a faits tous deux également sincères, également sympathiques; il a mis dans leurs bouches des arguments également solides, également convaincus. A côté de ces parents affolés, un franc-maçon et un prêtre entretiennent l'ardeur de la lutte, mais en y apportant une égale conscience et une égale énergie.

Je crois, en somme, que du moment qu'on veut bien se dégager des contraintes du parti-pris, il faut en toute honnêteté reconnaître que *Les Ames Ennemies* sont une œuvre de pensée haute et probe, d'écriture solide, d'émotion profonde.

Il y aurait certes des objections à faire à propos de la vraisemblance de certaines scènes ou plutôt de la logique des déductions et des événements rapportés. Mais n'oublions pas que l'auteur a bien plutôt campé des « caractères » que des hommes et des femmes, qu'un père et une mère et une fille et un prêtre, et des amis particuliers. Daniel Servan n'est pas *un* savant, *un* athée, et Madeleine, sa femme, *une* croyante : l'un est le sym-

bole de la science libre-penseuse, l'autre celui de la Foi aveugle.

Et dès lors, ceci admis, on s'explique le drame, presque symbolique, transporté à la scène et qui fournit des situations poignantes.

Daniel Servan revient d'un voyage en Asie qui a duré deux ans ; il est allé là-bas se livrer à des fouilles dont il rapporte les témoignages, à son gré irréfutables, de la descendance simiesque de l'homme. Il est glorieux, heureux. Mais à son foyer, pendant son absence, la dévotion fanatique s'est installée, et Florence, sa fillette qu'il adore, est prise toute par une exaltation religieuse qu'on entretient habilement dans son jeune cœur.

Dès lors c'est autour de cette conscience d'enfant la lutte du père et de la mère, si chers jusque là l'un à l'autre. Florence, pendant que les siens deviennent chaque jour plus ennemis, subit l'ascendant de l'incroyance paternelle basée sur l'édification scientifique ; mais tant d'émois, tant d'angoisses, tant d'ardeur aussi au travail dont elle fait preuve, anéantissent les forces de cette enfant névrosée et que guettent des troubles cardiaques. Elle meurt, refusant le prêtre, mais rapprochant dans les larmes désespérées ses parents réconciliés devant cette mort affreuse qu'ils comprennent bien être beaucoup leur œuvre.

Le pathétique de cette scène finale habilement amenée et conduite est exprimé d'une façon vraiment irrésistible par les artistes du Parc. Pour ces représentations de la pièce de M. Loyson, M. Reding a fait venir de Paris Mmes Jane Thomsen et Gladys-Maxhance. La première prête un charme et à la fois une autorité très naturels autant que fort émouvants au rôle de Mme Servan. Mlle Gladys-Maxhance a la mission difficile de mettre en valeur les deux aspects d'ingénuité, de délicate sentimentalité en même temps que de puissance dramatique du personnage fort complexe d'une fillette de quinze ou seize ans qui pense à des choses beaucoup plus graves que ses colifichets, ses jeux et son plaisir. Je ne sais si dans la troupe habituelle du Parc il ne se pouvait trouver de jeune comédienne capable d'incarner cette touchante Florence Servan. Plusieurs, en tout cas, en eussent possédé, mieux que Mlle Gladys-Maxhance, le physique, la grâce jeunette, la voix fraîche, la sentimentalité ingénue.

M. Chautard, que nous voyons trop rarement sur la scène, a mené jusqu'au bout avec une chaleureuse puissance et une conviction très altière le rôle écrasant de Daniel, tandis que M. Carpentier silhouettait un vieux grand-père de touchante

bonhomie, M. Jean Laurent un Père jésuite d'une très digne allure, Mme A. Renard une vieille mère-grand bretonne farouche et fanatique, M. Ray-Marot un libre-penseur exalté, bavard, ricanant comme il fallait.

***

Vieil Heidelberg. — M. W. Meyer-Förster n'a pas été du « Chat Noir » et il ne fera jamais partie de l'Académie française. Cela ne l'a pas empêché d'écrire et de faire jouer son « Education de Prince ». Et comme, de nos jours, la gloire se jauge au poids de l'or, nous devons estimer que la gloire de M. Meyer-Förster n'a rien à envier à celle de M. Maurice Donnay, sa pièce lui ayant, au dire des échos de gazettes, rapporté jusqu'aujourd'hui le joli denier de douze cent mille francs.

Le prince Sacha de M. Meyer-Förster s'appelle Son Altesse Charles-Henri. Au lieu de venir faire l'apprentissage de la vie mondaine, joyeuse et galante à Paris, il s'en va dans la vieille petite cité universitaire d'Heidelberg, se mêler à l'existence studieuse, cordiale et de gaîté bruyante mais saine des « studenten » et pratique avec eux allègrement les rites traditionnels de la « Kneipe » et de la « Mensur », pousse des « Hoch ! », clame *Gaudeamus* et chante les hymnes du grand Gœthe. Au lieu d'une mère qui le met aux mains trop expertes d'un Cercleux, Charles-Henri est surveillé par des chambellans trop solennels ; au lieu de cocottes et de « Chochottes », c'est d'une fille d'auberge qu'il s'éprend. Et avec cette blonde Catherine, toute innocente et sincère, c'est la petite fleur bleue du vergiss-mein-nicht qu'il effeuille chastement.

Autrefois les princes épousaient des bergères ; plus tard ils firent leurs maîtresses des grandes dames. De nos jours, au lieu d'élever les humbles filles des champs ou du peuple jusqu'à eux, ils descendent jusqu'à elles, renoncent à la couronne, aux titres, — à moins qu'au moment propice un hasard providentiel ne fasse découvrir que la « bergère » est en réalité d'illustre naissance, ce qui arrange tout. Mais cette dernière éventualité ne se produit en réalité que dans les opérettes.

L'auteur de *Vieil Heidelberg* a été, lui, beaucoup plus exactement de son temps et il a voulu avant tout peindre la vie dans toute sa fidélité. C'est pourquoi les larmes spontanément viennent aux yeux tout de suite après un éclat de rire. Sa pièce

est amusante et l'instant d'après d'une émotion poignante, — comme dans la vie. Elle est joyeuse, elle est cruelle, — comme la vie.

Charles-Henri, élevé dans l'isolement, l'austérité trop majestueuse d'une cour lugubrement solennelle, part, en compagnie de son brave homme de précepteur, le docteur Jüttner, achever ses études pendant une année à l'Université d'Heidelberg. Il vivra là parmi des jeunes gens de son âge, non plus en prince mais en libre adolescent exubérant de joie franche et de désir de regagner ses vingt ans perdus dans la reclusion.

A Heidelberg Charles-Henri rencontre la petite Catherine et ces deux enfants tombent dans les bras l'un de l'autre avec une amoureuse naïveté vraiment touchante. Mais quatre mois après son arrivée, le prince est déjà rappelé au château de ses pères où la Régence le réclame... L'idylle et le beau rêve sont finis et la jeunesse de Charles-Henri est définitivement morte. Il s'en va; il ne reverra plus Catherine; il se mariera; il sera roi. Il ne chantera plus, il ne rira plus, il n'aimera plus, plus jamais... Et il n'a que vingt ans!...

Au dernier acte nous revoyons cependant le prince, amaigri déjà, assombri, revenir pour un jour à l'hôtellerie dans le jardin de laquelle il festoya gaîment ses amis de naguère, et il revoit les charmilles qui abritèrent ses baisers à Catherine... Mais rien n'est plus le même. Les étudiants sont froids, corrects dans leurs habits noirs; les feuilles des arbres d'automne tombent et les oiseaux ne chantent plus, et le docteur Jüttner lui-même est mort... C'est bien un prince et non plus un jeune homme épris de vie, de joie et d'amour qui fait le mélancolique pèlerinage. Aussi Charles-Henri après avoir embrassé Catherine en pleurant, s'en retourne, douloureux, vers son trône et vers sa fiancée.

Tout le sentimentalisme germanique est admirablement épanoui dans ces cinq actes, un peu lents mais d'un pittoresque adroit et d'une émotion très communicative.

Il faut pour les monter un luxe et une minutie de mise en scène fort complets. Inutile de dire que le Théâtre des Galeries a prodigué l'un et l'autre. La salle somptueuse du château, la terrasse fleurie de l'auberge de M. Ruder au pied de laquelle coule le Neckar romantique dont les eaux mirent les ruines fidèlement reproduites du château que Tilly, Turenne, Lorges et la foudre successivement dévastèrent, sont des merveilles de plantation, de perspective et de couleur.

Quant à l'enterprétation, elle met en évidence le rôle du prince qui fut — et ce n'est que logique — porté au tout premier plan par M. André Brulé de qui la jeune ardeur, l'élégance affinée, le charme de mimique et de diction sont toujours un ravissement. A Paris, ce rôle était plutôt effacé, des comédiens en vedette, Antoine en tête, ayant fait passer les leurs à son détriment.

Mlle Delmar prête la grâce ingénue de son talent séduisant et de sa petite personne vive, tour à tour souriante ou mélancolique, au joli personnage de Catherine. Et c'est parfait.

Il ne peut être question ici de citer tous ceux qui, tels M. Frémont en Majordome infatué, M. Gildès en solennel ministre d'État, M. Jacque en touchant vieux brave homme, contribuent à réaliser un ensemble vivant, pittoresque, exact : pensez donc, il n'y a pas moins de vingt-deux rôles d'hommes !

***

Suzeraine. — Évidemment, il est de fort mauvais goût d'avouer que l'on prend plaisir au spectacle d'une pièce naïvement sentimentale et puérilement artificielle comme cette adaptation de l'histoire invraisemblable, mais attachante, de M. Nicodémi. Cet auteur, anglais par la langue, italien par le nom, a situé deux actes de sa comédie dans une île de l'Adriatique et deux autres dans un cottage de la banlieue londonienne ; il a noué son intrigue entre autant de personnages fils des pays du soleil qu'enfants du Royaume-Uni. Et, malgré le ridicule de ne point affecter un profond dédain pour cette littérature dramatique conventionnelle, truquée, facile, je confesse que cette *Suzeraine* ne m'a pas ennuyé, bien au contraire.

Au moins le plaisir que l'on prend à ce théâtre souriant, s'il est superficiel, est aussi très honnête. Et, ma foi, un peu de friandise, quelque feuilletée que soit la pâte, ne déplaît point après tant de plats de résistance si abominablement épicés.

Mlle Rose Syma, que l'Alcazar emprunta à l'Odéon, règne sur une hypothétique autant que minuscule principauté italienne. Ses parents ont usurpé cette souveraineté en dépossédant l'héritier légal, un jeune misanthrope réfugié sous le nom de Crawford — et sous les traits de M. Laurel — dans un domaine campagnard anglais. Or, ne voilà-t-il pas que Mlle Rose Syma s'avise d'aller surprendre M. Laurel, de lui restituer ses droits et de se faire épouser par lui ? Comme M. Laurel n'est pas

insensible aux charmes de délicieuse suggestion de la blonde artiste accorte que le hasard de la distribution des rôles fait en ce moment sa cousine, le mariage et la réconciliation auront lieu. Il faut évidemment, pour que le spectateur soit tenu en haleine par une intrigue palpitante, qu'un tas d'accrocs surgissent. Mais l'amour triomphera de tous et la bonne volonté, complice autant que plaisante, de Mme Deschamps, impayable en vieille miss inflammable, et de M. Paulet, joyeux insulaire bon garçon, l'y aidera du reste amplement.

Octave Feuillet n'eût pas fait mieux et cela tient d'un roman d'Henry Gréville retouché par un Laurence Sterne.

***

Monsieur Joujou. — Je disais ici, le mois dernier, et je l'ai écrit souvent déjà, que des artistes de grand talent peuvent sauver des pièces médiocres. C'était du même coup déclarer qu'une bonne pièce risque l'échec si elle ne trouve qu'une interprétation défectueuse pour la défendre. MM. Auguste Germain et R. Trébor ont fait de ceci une pénible expérience.

L'Alcazar a monté, sous le titre nouveau, bien moins joli que l'ancien, de *Monsieur Joujou*, les trois actes qui furent naguère joués sous celui de *Fred*. Or, l'acteur chargé d'incarner le personnage principal, ce « Monsieur Joujou », qui n'est en somme qu'un Cœur-de-Moineau beaucoup moins sympathique que celui de M. Artus ou un Robert Vandel beaucoup moins amusant que celui de M. Capus, s'est montré tout à fait inférieur et insuffisant. Les autres qui lui donnaient la réplique ne valaient guère mieux, manquant surtout de la légèreté, de l'esprit fin, de la subtilité contenue, de la fantaisie, même par instants de l'émotion délicate qu'il eût fallu à cette pièce légère, spirituelle, subtile dans son observation, fantaisiste et émue délicatement. Mlle Rose Syma elle-même ne put, ne recevant aucune aide de son partenaire, se montrer toujours l'excellente comédienne qu'elle est.

Monsieur Joujou est le fils très volage, très indécis, très faible, fort peu intéressant en définitive et guère sympathique de braves bourgeois enrichis qui rêvent pour leur progéniture le mariage sérieux, paisible, cossu et surtout rapide. Même ils ont découvert l'oiseau rare et, dans l'occurrence, ce volatile est une de ces petites oies blanches qui se coiffent ridiculement, s'habillent mal et ne parlent pas. Monsieur Joujou se laisse d'autant moins

convaincre qu'il a pour amie une femme de toute perfection, doctoresse indépendante, libérée des préjugés du monde, qui vit et aime librement, s'estimant de la sorte beaucoup plus honnête que pas mal de femmes à la considération bien assise, mais à la vertu fort mobile. Joujou quitte sa maîtresse, fait la fête, puis, écœuré, ruiné, fatigué, revient à elle qui l'accueille à nouveau et le console et le câline et le remet dans la bonne voie. Mais Joujou retrouve l'oie blanche devenue une perruche au plumage éclatant, au ramage déluré, aux façons coquettes et vives. Joujou plante là pour la seconde fois, mais qui sera bien la dernière, la pauvre Fred, très désabusée, très humiliée aussi.

Tout cela, certes, n'a rien de très neuf ni de très passionnant. Mais c'est conté avec aisance, dialogué avec adresse, observé non sans un peu de perspicace philosophie. En somme, une menue page vécue à ajouter à la contribution copieuse de nos dramaturges à l'histoire peu édifiante de la jeunesse volage de France et d'ailleurs au début du XXe siècle.

***

Sada Yacco. — Je ne sais quelles seraient les impressions des spectateurs de Yokohama ou de Kioto si nos acteurs en vogue allaient représenter devant eux *Britannicus*, *Ruy Blas* ou *Cyrano de Bergerac*? Peut-être seraient-ils diversement partagés : les uns enthousiastes avec excès, les autres railleurs et sceptiques jusqu'à l'irrespect?

Il me semble que c'est un peu un sort pareil qui attend la troupe de Mme Sada Yacco et de son mari le seigneur Kawa Kami devant les parterres d'Européens. Evidemment, il ne faut pas contester le droit d'être sincères et... furieux à ceux qui demandent si, en somme, ces bons Japonais ne viennent pas se moquer de leurs frères blancs? Mais aussi n'y a-t-il pas lieu de mettre une sourdine aux délirantes protestations de ceux-là qui se pâment devant « l'horreur épique », le « tragique grandiose », le « symbolisme effarant », la « merveille non-pareille des attitudes », etc., etc., de ces quelques femmes, de ces quelques hommes richement costumés qui miment, chantent (à peine...), parlent (si peu...), dansent (presque...) des menus drames rudimentaires, puérils et grotesques?

Tout cela n'est ni du dialogue, ni de la musique, ni de la danse; c'est encore moins du théâtre. C'est *autre chose* que tout cela. Mais qu'est-ce que c'est?

Du très grand art ? Peut-être...

De la fumisterie ? Qui sait ?...

En tout cas c'est une fructueuse occasion de recettes pour les actifs et entreprenants directeurs de l'Alcazar qui convient des foules étonnamment fidèles et dociles à voir et à entendre coup sur coup des acteurs siciliens, des conférenciers parisiens, des danseuses de l'Opéra, Mayol, M. Laurent Tailhade, Colette Willy demain, et Polaire, les attardés du Chat Noir et... Sada Yacco.

***

Mendiant d'Amour. — Mlle Jane Maubourg est une de ces enfants gâtées que Bruxelles ne se lassera jamais d'applaudir. L'annonce qu'elle créait un rôle dans l'opérette montée par M. Munié assurait le gros succès à cette œuvre : dès le premier soir, et pendant cinquante représentations la salle ixelloise n'a pas désempli. Mais aussi avec quelle grâce coquettement juvénile Mlle Maubourg porte le travesti du chanteur de romances napolitaines qu'est ce galant Gianetto dont MM. Grenet-Dancourt et L. Marsolleau nous ont dit la jolie aventure ! Et de quelle voix souple et caressante, vive et forte, la chanteuse « envoie » les couplets pimpants ou tendres que M. Henri José lui a réservés dans son aimable partition.

Ce *Mendiant d'Amour* respecte les traditions de l'opérette amoureuse, sans bouffonnerie, prétexte à de séduisants commentaires musicaux. Mais elle vaut, en plus, par une jolie tenue poétique que lui ont assurée ses librettistes, deux écrivains aux succès éprouvés. Il s'agit, très simplement, de l'amour déçu de la petite bourgeoise Carlotta et de l'amour triomphant de la princesse Bianca pour Gianetto. Et comme après des traverses et des inquiétudes tout doit s'arranger, il est découvert au bon moment que le *Mendiant d'Amour* n'est pas un errant miséreux, mais un riche prince abandonné bien digne d'échanger l'anneau nuptial avec la belle Bianca.

M. José a cherché avant tout à plaire et il y a souvent réussi. Sa mélodie s'écoute sans fatigue, encore moins sans ennui ; elle ne déroute par aucune nouveauté rare, mais elle prodigue d'aimables motifs qui se fredonnent avec aisance.

Comme il s'agissait d'une œuvre tout à fait inédite, M. Munié entoura le *Mendiant d'Amour* de soins attentifs et coquets, soins d'interprétation, soins de décors, soins de costumes et ce fut très bien.

Le théâtre Molière connaît d'ailleurs cet hiver le succès non seulement par ses spectacles du soir, mais par ses matinées d'opéra-comique. Il y a là tout un répertoire que la génération d'aujourd'hui ne connaît guère et que l'on est tout heureux de pouvoir entendre dans des conditions excellentes d'interprétation, ainsi que c'est le cas sur l'active scène de la Porte de Namur.

***

Matinées Littéraires. — Reprenant un mot de M. Jules Lemaître, M. le comte Maxime de Bousies appela Banville un poète « somptueux et innocent » lorsqu'il définit en termes excellents la nature du lyrisme magnifique et primesautier de l'auteur de *Florise*. Car ce ne fut pas dans le dessein d'amuser, ce qui est facile, son auditoire par le récit de quelques anecdotes, ou de l'ennuyer par une nomenclature biographique fastidieuse que l'élégant et disert orateur fit une très éloquente et littéraire préface à la représentation des quatre actes délicieux du poète. M. de Bousies prétendit apprendre quelque chose à ce public que séduisirent son enthousiasme, sincère sans exagération, et sa critique perspicace et documentée. Il montra en Banville le traditionnel amoureux de la rime, l'idolâtre du mot propre; mais il offrit une synthèse savante et nettement définie de ce talent fait de fougue romantique, d'accueillante émotion sentimentale, de fantaisie spirituelle, d'amour surtout de ce qui est beau, rare, idéal et qui constitue la source vive où doit toujours s'abreuver l'âme du vrai Poète.

Cette conférence didactique, mais très personnelle et attachante, remporta le plus légitime succès.

Il serait exagéré de dire que la représentation de *Florise* eut le même heureux sort. L'entreprise était cependant d'un haut intérêt et d'une louable nouveauté, cette pièce, vieille de près de quarante ans, ayant vu les feux de la rampe, il y a quelques mois seulement pour la première fois, à l'Odéon. Mais l'histoire qu'elle met joliment à la scène en un dialogue au tour souvent précieux peut-être, mais par instants en revanche tout empreint du plus ardent lyrisme, de l'inspiration la plus éperdue, exige une finesse alerte de jeu et de distinction qui manquèrent, dans l'évidente hâte d'une mise au point imparfaite.

On sait quelle est cette Florise, étoile de la troupe de comédiens ambulants que mène à travers la France le poète Adolphe Hardy épris de son « étoile » comme le furent les rimeurs les

plus célèbres de la Champmeslé, de la Bajart, de la Du Parc. Dans le château d'Athis où les force à demander asile un accident du voyage, les tragédiens sont accueillis et Florise y met la passion la plus effrénée au cœur du jeune chevalier, lequel enflamme lui-même bientôt l'artiste qu'il persuade de quitter, pour le suivre, sa vie errante et factice. Mais le théâtre est une ivresse à laquelle il faut que l'on revienne fatalement si l'on y a goûté et le poète Hardy reconquerra sa Florise avant qu'il soit trop tard parce qu'il provoque adroitement une scène d'adieu de sa troupe aux hôtes du château, scène qui s'achève dans l'impossible oubli pour Florise de renier son art et la joie de ses futurs triomphes.

Mlle Terka Lyon, en Florise, M. Bender, en Hardy eussent pu exprimer tout ce qu'il y a de ferveur, de poésie, de sensibilité, de charme aussi et par instants de panache dans ces vers souples et sonores ; mais l'inquiétude d'une mémoire rebelle les détachait trop peu de la préoccupation du texte. M. Scott fut le meilleur de tous en galant et pimpant chevalier, tandis que quelques acolytes étaient franchement mauvais, très à côté de l'esprit de leurs rôles.

***

Avec une imperturbable gravité de doctoresse, Mme Catulle Mendès est venue faire une leçon copieusement documentée sur les femmes auteurs dramatiques à travers les âges. Toutes les dramaturges du passé et du présent défilèrent au cours de cette longue et méthodique séance de cinématographie oratoire. Même Mme Mendès cita des noms d'autoresses encore inédites. Jusqu'où peut aller la conscience !

Mme Mendès fit sensation devant l'auditoire féminin du Parc : un fourreau de soie couleur feu moulait son imposante stature ; un manteau somptueux de velours marron la drapait, ainsi qu'une reine de légende ; un monument de plumes, d'aigrettes, de rubans et de tulles couronnait une tête altière opulemment encadrée de noires ondulations.

Tant de splendeur élégante, éblouit évidemment un public accoutumé à l'inesthétique redingote masculine des orateurs habituels de la maison ; c'est pour cela sans doute qu'il n'accorda que très peu d'attention aux quelques dialogues, piécettes, fragments, etc., de Mmes Marni, Gyp, Rachilde, Judith Gauthier, qu'interprétèrent gentiment les artistes du Parc.

Et malgré l'indulgence et les affirmations qui s'efforçaient à être persuasives avec séduction, toute cette féminine littérature dramatique offerte en exemple à l'appui des dires de la conférencière ne servit en général qu'à démontrer que le sexe auqel nous devons... Mme Catulle Mendès est capable de nous doter de poétesses brillantes, mais non pas encore, même en comptant George Sand, Mme de Girardin et quelques autres, d'émules glorieuses de Racine, de Dumas ou de M. Capus.

Le Vendeur de soleil de Mme Rachilde seul sembla éveiller l'intérêt Il est vrai que ce lyrique couplet d'un camelot famélique et miséreux au point de n'avoir plus que le spectacle d'un soleil couchant féerique à offrir aux bourgeois aveugles devant cette splendeur, est une page vraiment belle. Et M. Carpentier la dit avec une communicative émotion et une fougue sincère.

***

Matinées classiques. — Molière tenait évidemment en estime toute particulière celle-là de ses pièces qui lui valut peut-être le plus d'inimitiés et de reproches. « Bien des gens ont frondé cette comédie, écrit-il lui-même, mais les rieurs ont esté pour elle » et si certains ont éprouvé à cause d'elle un « chagrin délicat », lui s'en tint assez vengé par la réussite « et je souhaite, ajoutait-il. que toutes celles que je pourray faire soient traitées par eux comme celle-cy ».

Et voilà pourquoi Molière, sensible cette fois aux attaques, lui qui en essuya tant, se donna la peine d'écrire, après l'*Ecole*, la *Critique de l'Ecole des Femmes* et le violent et railleur *Impromptu de Versailles*.

Ce tableau du contraste et de l'antagonisme de l'amour sénile et de l'amour jeune est une des œuvres qui demeurent le plus éternellement vraies. Elle est aussi une des plus poignantes, car, si l'on excepte peut-être le *Misanthrope*, nulle autre part le pauvre amant trahi, le douloureux mari berné que fut Molière ne laissa parler son propre cœur avec plus d'amertume à peine cachée sous la farce. Il serait impossible de rendre plus saisissant ce double aspect de l'angoisse dominant le ridicule, que ne le fait M. Leloir. Il y a quelques semaines, M. Leloir avait, au cours de l'une de ces belles représentations classiques si courues du Théâtre des Galeries, donné pareillement la même impression d'humanité tragique dans l'*Avare*. L'étude qu'il a faite du rôle d'Arnolphe ne le cède en rien à celle du sordide person-

nage d'Harpagon. C'est ce même naturel dans le souci le plus menu de la mimique, de l'accent, des jeux de physionomie surtout, dans le costume même. Tout ce que la colère, l'inquiétude, la confiance fate aussi, l'autoritaire erreur sentimentale peuvent prêter de bouffonnerie autant que de désespoir déçu à un barbon jaloux est exprimé avec une vérité saisissante par cet admirable artiste.

Il est juste de dire qu'il fut secondé à merveille. Il n'y eut, cette fois, aucune tache dans l'ensemble de l'interprétation. Les petits rôles furent excellents à côté des trois essentiels.

Mlle Yvonne Boucher, apparue dernièrement dans les *Femmes savantes*, fut l'ingénuité piquante en personne. Elle exprime avec finesse et avec charme les moindres nuances de ce rôle d'Agnès, le Pont-aux-Anes des Conservatoires, devenu si périlleux à force d'être traditionnel. La lecture des « Maximes du mariage », bien qu'écourtée à tort (il y en a onze dans le texte, et Arnolphe coupa la parole à Mlle Boucher dès après la cinquième) fut un chef-d'œuvre de malice amusante.

M. Boucher, qui faisait un Horace juvénile et portant beau, a de la flamme; il dit bien et joue fort en dehors, avec élégance.

***

Sur la foi du très grand succès qu'il venait de remporter aux Galeries, égal à celui que lui avait valu, quelques semaines auparavant, son interprétation impressionnante de l'*Avare*, M. Leloir inaugura à Bruxelles la série de représentations qu'il s'en va donner à travers l'Europe. C'est le rôle célèbre de M. Poirier qu'il nous offrit. L'avis unanime fut que M. Leloir incarne beaucoup moins bien la figure du bourgeois libéral de 48 que celle des types molériesques. Il prête au personnage d'Augier une agitation et des tics comiques qui choquent la vraisemblance et ne traduisent pas l'exacte psychologie du beau-père de ce vilain monsieur de marquis de Presles.

M. Leloir était entouré d'une troupe suffisamment homogène dans le talent sinon dans le costume : il est, en effet, déconcertant de voir quelques-uns des protagonistes du *Gendre de M. Poirier* revêtir logiquement la redingote, la cravate et le pantalon à sous-pieds de Louis-Philippe tandis qu'à leurs côtés s'exhibent les plus élégants vestons et jaquettes « mode 1908 ».

***

Il y a longtemps que Bruxelles a l'honneur d'être choisie par nombre d'auteurs parisiens, et même d'auteurs très en vogue,

qui viennent y « tâter le pouls » du public et donner dans ce but la primeur de leurs œuvres dramatiques. Que de pièces ont vu le jour chez nous, qui partirent ensuite à la conquête de Paris et du Monde!

Voici qu'un autre privilège nous est réservé Les comédiens à leur tour se mettent à venir « essayer » leurs rôles en Brabant avant de les risquer sur les bords de la Seine. Combien d'artistes de la Comédie-Française n'ont pas tenu ici des emplois de premier plan avant que leur ancienneté leur valût cet honneur chez Molière. Et nous sommes devenus pour cela les vrais juges des débuts authentiques des acteurs illustres de demain. Nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre.

C'est à ces circonstances, heureuses pour nous et, d'ailleurs, pour les intéressés eux-mêmes, que nous devons notamment les fréquentes apparitions de Mlle Madeleine Roch sur la scène du théâtre des Galeries. J'ai dit plusieurs fois déjà en quelle estime il faut tenir le grand talent de Mlle Roch et pourquoi tout présage que cette jeune artiste sera la grande tragédienne de demain. Nous sommes mieux en mesure de lui faire ici cette sûre prophétie, car la façon dont nous lui avons vu incarner les principales figures des héroïnes célèbres nous édifie sur des dons naturels, sur une conscience, sur un art personnel dont les familiers de la Comédie-Française n'ont encore que peu d'occasions de faire l'épreuve, puisque Mlle Roch n'y double en ce moment que très occasionnellement Mme Segond-Weber et Mme Sylvain.

La représentation de *Phèdre* fut donc avant tout la représentation de Melle Roch. Il est indéniable que la victoire fut brillante. Non qu'un absolu concert d'admirations et d'éloges doive saluer cette vaillante tentative, mais je suis heureux surtout pour l'émouvante artiste qu'il y ait quelque restriction à faire, ou mieux quelque discussion à soulever à propos de ce début dans *Phèdre*. La perfection n'y eût pu être que du pastiche. Trop de souvenirs mémorables, presque traditionnels, s'attachent à ce rôle. En ne forçant rien de ses puissantes qualités, en n'altérant rien de ses dons précieux, en s'abandonnant toute à la spontanéité de son tempérament et de sa sincère émotion, Mlle Roch a pu mettre en valeur tout à fait exceptionnelle le charme prenant de sa féminité, l'empire irrésistible de son ardeur avant tout passionnée, amoureuse, vite muée en tendresse ; mais elle n'a pu éviter l'écueil des éclats trop exaltés des moments d'effroi, des cris d'horreur.

Cette *Phèdre* est au surplus la figure la plus mobile, l'âme la

plus complexe qui soient. Et Mlle Roch peut se féliciter d'y être apparue aussi captivante sinon toujours impressionnante.

*
* *

Matinées Mondaines. — *Du Chat noir à la Lune rousse.* — Salis, le boniment, la blague veule ou mordante, Montmartre nombril du monde, Caran d'Ache et les ombres, Donnay aujourd'hui académicien, le pauvre de Sivry qui martelait mélancoliquement son clavier ; Jules Jouy, Mac-Nab, Delmet qui sont morts ; Marcel Lefèvre revenu en Brabant, Boukay qui est député, Goudezki patron d'usine dans le Nord,... et Dominique Bonnaud, patron de cabaret chantant au boulevard de Clichy. Que tout cela est lointain déjà ! Et surtout, hélas ! que tout cela nous semble fané, ingénûment ridicule aujourd'hui, et, disons le mot, truqué, roublard : l'air de s'en fiche, enfin, tout en faisant de « ponnes bedides avaires ».

Un des piliers du cabaret fameux a tenté de venir ressusciter, à l'Alcazar, tout ce passé qui eut son heure de notoriété surfaite. Cette joie d'antan apparut lunèbre. Et ces chansons, ces récits, ces mots qui ont traîné depuis des années dans les bouis-bouis de trente-sixième ordre de tous les chefs-lieux de canton n'ont pas même su faire pleurer de regret alors qu'il y a vingt ans ils parvinrent parfois à faire rire...

M. Auguste Germain est loin d'être un conférencier. C'est dommage, car le sujet qu'il devait traiter au cours de l'avant-dernière des Matinées mondaines de la saison se prêtait mieux que tout autre à de jolis et spirituels couplets bien faits pour plaire à un élégant et malicieux auditoire.

M. Germain, qui est l'auteur de quelques livres charmants et de pièces qui connurent d'honorables succès, s'est borné à lire des considérations assez banales sur *La Parisienne à travers les âges*. Quelques artistes — diseurs, chanteurs, danseuses — ont ensuite fait défiler les numéros sans grand intérêt d'un programme approprié.

MM. Meer et Du Plessy ne semblent pas avoir, depuis quelque temps, la main fort heureuse dans la composition de leurs Matinées. C'est dommage : ils avaient habitué à de très jolies choses souvent pleines d'attrait leur fidèle public.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

Ce mois de février a été spécialement fertile en expositions. Nous eûmes successivement à visiter celles de « Pour l'Art », au Musée moderne, de Mme Gilsoul-Hoppe et de MM. Camille Lambert, A. Clarys, A. Jamar et F. Smeers au Cercle Artistique, de MM. Boute, Bytebier, Desseins, R. Robert, Treallier, de MMmes Ramy, Delecosse et de M. Colleye à la Salle Boute; de M. de la Boulaye; enfin, à la Galerie Royale.

Au risque de paraître négliger plus d'un effort et de confondre dans une appréciation générale des tendances diverses et inégales, il nous faut bien constater cependant que leur faiblesse essentielle consiste en un manque total de personnalité et que leurs qualités communes sont des défauts encore : un métier presque parfait mais banal, l'absence d'une faute grossière ou naïve, mais qui révèle la future originalité.

Je m'expliquerai par un exemple : l'exposition de MM. Boute, Bytebier, Desseins, R. Robert et Treallier à la *Galerie Boute*. Loin de prétendre que ce sont là des œuvres parfaites, capables de nous enthousiasmer, ni même de nous suggérer l'émotion d'art dans toute sa plénitude, l'on est inquiet, plutôt mécontent; je me rends parfaitement compte qu'il leur manque une infinité de choses, de la cohésion, de l'ensemble. La ligne et la couleur n'ont pas rendu l'intention ; il n'y a point correspondance entre l'exécution et la chose rêvée ou entrevue.

Il y a de l'inexpérience, en un mot, mais, par contre, nous nous sentons attirés, intéressés par tant de recherches; nous sentons qu'une personnalité se débat et fait de grands efforts pour arriver au jour et se manifester entière. Cette personnalité n'est encore qu'un tout petit enfant qui pousse des vagissements, dont les gestes ne suivent pas encore la pensée, mais, s'il peut vivre à l'abri des influences qui sont les maladies les plus dangereuses pour l'artiste, nous verrons que sa parole sera spéciale et sa vision inattendue, neuve. Or, n'est-ce pas là l'essentiel?

***

Au Cercle Artistique.

Si, parmi tant d'artistes plus savants, plus sages, plus mesurés, plus proches de la vérité, mais combien plus éloignés de

l'émotion ou de l'étrangeté, notre attention et notre mémoire ne sont plus remuées que par le souvenir de ces œuvres encore maladroites et par celles plus complètes de *Frans Smeers* et de *Camille Lambert*, deux artistes qui atteignent aujourd'hui la plénitude de leur expression, ne serait-ce pas à leur particularisme qu'il faut l'attribuer, à ce rien qui leur fait voir les choses sous un angle spécial, qui ne les émeut que devant un aspect défini de la nature ?

Il n'y a pas bien longtemps, à cette même place, je parlais assez durement de *F. Smeers*. Je lui reprochais, entre autres choses, la brutalité de certaines de ses œuvres et surtout l'opacité de ses couleurs. Je disais que le jour où, par la pureté de ses tons, il aurait enlevé cette manière de voile gris dont il enveloppait ses personnages, il s'affirmerait du coup merveilleux-coloriste et vibrant impressionniste. Je ne croyais pas que son œil se rafraîchît de sitôt. Toutes les toiles exposées au Cercle Artistique n'étaient pas encore telles qu'on doive les souhaiter. Il en était qui pêchaient par brutalité, d'autres qu'il n'avait pas encore lavées de cette tonalité neutre et quelque peu sale; mais c'étaient des œuvres de la veille. Les plus récentes sont tout autres; les couleurs en sont fraîches et joyeuses; leur luminosité est très heureuse et leur métier ne peut être assez loué.

Au Soleil, par exemple, que le Gouvernement a eu l'heureuse idée de destiner à notre Musée, se classe au premier rang des toiles impressionnistes.

Il en est de même de *La fillette au bateau*.

Si je cite ces deux pages, c'est qu'elles expriment spécialement, et avec plus de netteté que d'autres, ce que *Smeers* tient à rendre : la vision de la nature qui l'intéresse avant tout.

Ceux qu'attirent particulièrement les jeux du soleil et de la lumière se sont, tous ou presque tous, portés vers le néo-impressionnisme; il n'est pas sans intérêt de voir ce que peuvent donner, dans cet ordre des visions, les traditions des premiers impressionnistes.

Frans Smeers, qu'émeuvent ces jeux du soleil réfléchis par l'eau et le sable clair de nos plages autant que la vive circulation de leur air dense et « mouillé », joint au mérite de les avoir rendus, celui, non moindre, de ne pas immobiliser ses personnages. Ils ne posent pas; ils bougent et le mouvement des gestes comme celui des étoffes qu'ondule le vent est traité avec esprit et humour.

Il était impossible que *F. Smeers* ne tînt point ses promesses

et ne dissipât point ce mécontentement et cette insatisfaction que nous avaient laissés ses premières œuvres.

L'art de *Camille Lambert* est tout autre. Plus intellectuel, sans pour cela recourir au symbole, il fouille ses personnages et accentue leurs lignes caractéristiques pour en définir la psychologie plutôt que l'apparence matérielle. Sans négliger le paysage qui leur sert de décor, il le traite plus décorativement et de manière à accentuer le caractère général de l'œuvre. Le métier, à son tour, éminemment spirituel et d'une très élégante fantaisie, achève de donner à l'ensemble une exceptionnelle intensité.

Cet art assez déconcertant dans le *Carnaval*, s'affirme plus complet dans *Les Patineurs*. L'ensemble de l'exposition est tel que la personnalité de *C. Lambert* a été reconnue.

Le côté décoratif, d'autre part, ne peut que leur être favorable, et l'on peut attendre de grandes et belles choses, soit que l'artiste s'oriente vers la décoration, soit qu'il s'adonne au tableau où son sens décoratif peut également le servir.

Les femmes-peintres, en général, traitent leur art assez superficiellement. Si peu d'entre elles parviennent à neutraliser l'influence du premier maître qu'elles se sont donné, d'autre part, combien en est-il qui se soucient d'autre chose que d'une certaine perfection dans le métier?

Il serait injuste de ne pas en excepter Mme Gilsoul-Hoppe, ne fût-ce que pour le sentiment et la poésie qu'elle découvre dans la discrétion de certains coins de nature Son *Intérieur flamand*, minutieusement traité et tenu dans une tonalité bleue très fine, est vraiment une belle chose, pleine de douce intimité et de paix calme et provinciale. Quelque belles que soient les fleurs et quel que soit son talent à les rendre vives et lumineuses, il nous faut souhaiter de les lui voir abandonner parfois, pour la poésie plus large et plus rêveuse de l'intérieur et du paysage.

***

Au Musée Moderne.

POUR L'ART

Ils n'ont été guère heureux, cette année, ceux de « Pour l'Art ». Sauf *Victor Rousseau*, dont le seul buste de femme suffit à remémorer l'inoubliable talent, aucun d'eux ne nous impressionne particulièrement.

Et, pourtant, il y a là *Boncquet*, *Braecke*, *Colmant*, *Dierickx*, *Ottevaere*, *Van Holder*, tous artistes dont nous devons exiger des œuvres plus hautes, plus souveraines, et *Baes* qui, négligeant tous autres détails, ne se soucie plus que de son dessin large et précis, sa grande qualité, mais qui montre de la dureté à force de s'accentuer ; *Ciamberlani*, qui n'envoie que l'ébauche d'une chose qui s'annonce comme devant être très belle, et *Fabry*, dont la couleur nous arrête au seuil même de l'admiration.

N'est-ce pas un devoir de se montrer plus sévères pour ceux qu'on admire ?

GRÉGOIRE LE ROY.

LES CONCERTS

SOCIÉTÉ DE MUSIQUE DE CHAMBRE DE BRUXELLES, *P. Goossens* (28 janvier). — QUATRIÈME CONCERT DURANT : *Mathieu Crickboom* (2 février). — Mme ANDRIANI (4 février). — FRIEDA LAUTMANN (6 février). — CERCLE PIANO ET ARCHETS de Bruxelles (7 février). — QUATRIÈME CONCERT YSAYE, *MM. Fritz Steinbach*, *A. Cortot* (9 février). — RÉCITAL HEGEDÜS (10 février). — CONCERT SCHÖLLER (11 février). — TROISIÈME CONCERT POPULAIRE : *Misha Elman* (16 février). — SÉANCE DERU et LAUWERYNS (17 février). — RÉCITAL KATHLEEN PARLOW (20 février). — CINQUIÈME CONCERT DURANT : *Schubert*, *Schumann*, Mlle G. Wybauw (23 février).

Il est peut-être plus délicat de réunir les éléments, bois et cordes, nécessaires à l'exécution de la musique de chambre, que de constituer tout un orchestre ; l'écriture des pièces du genre est plus ardue et le degré de perfection plus exigible ; nous devons donc encourager la seconde tentative que M. *Paul Goossens* a prise en instituant sa « Société de musique de chambre » pour instruments à vent et cordes. Grâce à elle, nous entendons des œuvres qui, pour Bruxelles, seraient condamnées à rester dans le silence, telle la « Sérénade » de *Joh. Brahms* et la « Suite inédite » de *Paul Gilson* construite sur des thèmes bien

personnels et distingués, d'une couleur hardie et forte, à laquelle chef et musiciens ont apporté tous leurs soins.

La très intéressante « Sonate » en *sol* mineur pour violon et piano de *Deboeck* reste depuis notre première impression, lors du concert organisé par les musiciens belges au Ravenstein, une œuvre du plus haut intérêt, d'un classicisme sévère pour la ligne et d'un modernisme brillant pour la forme; le pianiste *G. Minet* l'a interprétée en pianiste de bonne école, mais en émotivité plus rentrée et le violoniste *M. H. Van Hecke* a recueilli une seconde fois toute l'estime et le succès de la première audition.

Un intermède vocal se composant de mélodies choisies avec goût et dues à Brahms, Schumann, Chausson et Saint-Saëns était confié à Mlle *G. Bernard*, une cantatrice dont le bel organe sonne puissant et clair, malgré une diction qu'il faudrait surveiller.

* * *

Petit à petit nous gravissons l'échelle de l'histoire musicale et M. *Durant* nous rapproche des temps modernes; l'étape *Weber* et *Mendelssohn* nous conduit dans une période où la richesse de la palette prend un essor vibrant, où le compositeur se soucie de frapper, d'or et de bronze déjà plus éclatant, les oreilles de cette époque. Nous sommes certes arrivés à des raffinements plus précieux et à des lumières plus intenses, et la vie, le symbole en musique, ont heureusement eu raison, à notre époque, de la règle traçant un chemin étroit à la pensée créatrice; mais n'oublions pas la pompe et le charme de Mendelssohn, n'oublions pas que le génie de Weber engendra, ou plutôt eut quelqu'influence sur les premières œuvres de Wagner, ce titan incomparable. Weber, au point de vue théâtral, fut un réformateur, il suivit le texte de plus près, entrant dans l'intimité psychique de ses sujets, de ses livrets.

L'orchestre a verveusement rendu les ouvertures d'« Euryanthe » et de « Freischütz » de *Weber*, et la curieuse symphonie « La Réformation » de *Mendelssohn* nécessitait de M. Durant et de ses musiciens une application soucieuse des détails et de la ligne. Le « Scherzo du Songe d'une nuit d'été » délicatement enlevé a souligné la souplesse de l'orchestre et l'extrême souci des nuances. L'inévitable, mais parfait « Concerto pour violon » de *Mendelssohn* n'a pas trouvé le

violoniste *Mathieu Crickboom* en défaut de correction et de virtuosité; on eût souhaité un peu plus d'ampleur et d'abandon.

***

Excellente musicienne, Mme *Andriani* charme par la justesse d'une voix bien timbrée et par la note artiste de son interprétation. Elle devra se méfier d'une légère tendance à accentuer les notes graves et élevées, et travailler la gymnastique respiratoire.

Parmi les morceaux les plus intéressants et les mieux exécutés du programme, citons : « Strophes saphiques » de *Brahms* habilement nuancées, « Chanson orientale » de *Glazounow* d'un sentiment profond, « J'avais un cœur » de *Deboeck* bien inspirée, « Offrande » de *R. Hahn* fort bien dite, « Chimère » curieusement attirante de *H. Henge*, « Chanson du pêcheur » de *G. Fauré* et enfin, une perle de délicatesse « La pluie » des Chansons de Miarka, par *A. George*.

***

Le « Lieder Abend » donné par Mlle *Frieda Lautmann* prouve chez cette cantatrice une excellente musicienne, mais peu expansive, peu expressive; le choix des mélodies était judicieux et éclectique, accompagné avec goût et tact par M. *Georges Lauwereyns*.

***

Les trois quatuors élus dans la jeune école française par MM. *Bosquet*, *Chaumont*, *Van Hout* et *Jacob* formaient en cette soirée un ensemble qui permettait de se faire une juste idée de la science et de l'inspiration moderne dont César Franck est le maitre incontesté.

Le quatuor en *la* mineur op. 7 de *Vincent d'Indy*, ce savant contrepointiste, contient un joyau de rêve intitulé « Ballade » où tout ce que l'alto chante, évoque la langueur d'une nuit d'été grisante du parfum des mille fleurs d'un jardin d'enchantement.

Puis la majestueuse et apothéotique inspiration, pittoresque, plus chaude et plus vivante d'*Ernest Chausson* dans le « quatuor en *la* majeur op. 30 ».

Gabriel Fauré, plus pondéré, plus calme, plus angélique ter-

minait cette belle séance par son « quatuor en *ut* mineur n° 1, op. 15 ».

Et tout l'art dépensé en cette soirée a fait vibrer plus d'une âme dans l'auditoire, car on a confondu interprètes et auteurs dans une sincère admiration.

* * *

Beethoven, dans son ouverture de *Coriolan*, sa « cinquième symphonie » (*ut* mineur) et son « Concerto » en *ut* mineur, pour piano, faisait en grande partie les frais du programme du quatrième *Concert Ysaye*.

Fritz Steinbach, directeur du Conservatoire et des concerts du Gürzenich de Cologne, qui n'est pas un inconnu pour les Bruxellois, a déployé toute l'énergie, la volonté d'un conducteur d'orchestre allemand; il faut évidemment ces qualités pour un cappellmeister, mais pourquoi son désir de mener, de bien faire, ne s'arrête-t-il pas devant quelques excès? Quelques rondeurs, quelques courbes mélodiques devraient être recherchées; le rythme n'est cependant jamais dur et les nuances sont strictement observées; M. Steinbach, d'ailleurs, tire de son orchestre le maximum d'effet et de volume, si pas une quantité égale de charme. Nous considérons Fritz Steinbach comme une autorité en la matière et nous nous en contenterions ici pour notre ordinaire, hélas trop limité.

Le pianiste Alfred Cortot, au nom duquel se rattache, si je ne me trompe, une louable tentative, sous le nom de « Société des grandes auditions de France » abandonnée depuis, et à laquelle s'était vouée également une de nos grandes artistes Mme Litvinne, pour la plus grande gloire à Paris de l'œuvre Wagnérienne, avait la vedette de l'affiche; il ne saurait renier son école, dont les mérites de finesse et de délicatesse, sont incontestables. Nous devons louer la bonne intention qu'il avait eue de venir défendre chez nous l'œuvre d'un des nôtres : les « Variations et Fugue dans le style ancien sur un thème de Haendel » (1re audition) de L. Delune où des effets orchestraux curieux et nouveaux, malgré leur intérêt, ne manquent pas de contraster étrangement avec le style de Haendel qui serait fort étonné d'entendre, s'il le pouvait, son thème ainsi travaillé et encadré.

* * *

L'hiver 1907 nous prodiguait force violoncellistes, celui de 1908 nous réserve la primeur de nombreux violonistes; le hasard conduit bizarrement les choses, mais n'est-il pas convenu que le destin a toujours ses raisons. Un Hongrois, M. Ferencz Hegedüs se faisait entendre il a quelques jours accompagné de Mme Lily Henkel, une élève de Mme Schumann, paraît-il, et je serais porté à le croire car elle donna la réplique avec un art tout particulier et jaloux de l'expression juste dans les « Phantasiestücke », op. 73. de Schumann.

« La sonate en *la* » et non en *do* majeur comme l'indiquait erronément le programme, fut écrite et intitulée par Brahms pour piano et violon, laissant au premier de ces instruments une part plus sérieuse qu'au second ; en accompagnatrice, cette fois trop effacée, Mme Henkel a laissé tout le temps la parole au violon, ce qui a produit une confusion, un conflit fort nuisible à l'œuvre elle-même; elle en devint monotone; le mouvement extraordinairement rapide pris dans le vivace que suit l'andante tranquillo a d'ailleurs paralysé toute intention de dessiner, de fouiller, annihilé tout désir de suivre thèmes et idées. N'allez pas croire que je cherche à amoindrir le sens très discret d'accompagnatrice ni de musicienne chez Mme Henkel, loin de là et je l'associe au succès remporté par M. Hegedüs avec sa brillante virtuosité dans « Perpetuum mobile » de Novacèk, « Plevna nota » de Hubay et surtout dans le « Concerto en *ré* mineur » de Tartini, où la sonorité claire et distinguée, le sens musical et la technique de ce virtuose, le coup d'archet ample et mordant, l'ont désigné à l'attention.

* * *

La très intéressante pianiste et accompagnatrice, dont le talent aussi sérieux que modeste est bien connu de tous, Mlle Schöller, avait organisé un concert où de nombreux musiciens, débutants et arrivés avaient prêté leur collaboration ; ils ont obtenu un succès des plus sympathiques, et un public aussi empressé que choisi s'était donné rendez-vous dans la salle Patria.

* * *

Ici nous devons refréner notre enthousiasme pour ne pas être taxé d'emballement, et lorsque le public hésitant, ne trépignait pas de joie après la première partie du concerto en *ré* majeur, op. 77 de *Brahms*, nous ne pouvons l'excuser que par la sagesse

prudente de notre race qui, lente à se donner, se livre à coup sûr, corps et âme, fidèle à jamais, généreuse jusqu'à la mort.

Une nouvelle étoile s'est levee au firmament artistique et le nom du jeune violoniste russe M. Misha Elman brille de tout son éclat; et non pas comme prodige éclos dans les serres chaudes si funestes parfois ; il se présente à 20 ans dans toute la possession de ses moyens, accumulant tout pour réussir : souplesse et moelleux du son, sentiment, distinction, charme, et à côté d'une merveilleuse technique une compréhension élevée, un art profond, où la longueur des cheveux, ni la pose classique, n'ont rien à voir. Misha Elman joue je ne sais comme mais atteint les plus hauts sommets que l'interprète puisse gravir, son identification avec l'œuvre lui vaut une part à laquelle le créateur seul aurait droit. Nous avons l'intime conviction que les Concerts Populaires ont mis la main sur une célébrité de fonds et que notre jugement sera dans l'avenir en dessous de la valeur réelle et intrinsèque de cet artiste dans la grande acception du mot.

La troisième symphonie en *ut* mineur, avec orgue et piano op. 78 de *C. Saint-Saëns* d'une inspiration sûre et calme, d'une coloration paradisiaque portant de plus le cachet d'un contrepointiste de premier ordre, a été accueillie par des applaudissements très sincères adressés à l'auteur, à l'orchestre et à son chef; M. Sylvain Dupuis y a trouvé une des pages correspondant adéquatement à son tempérament, et il l'a dirigée à la pleine satisfaction des plus difficiles.

Nous savons gré aussi à M. Dupuis d'avoir présenté une œuvre nouvelle de notre compatriote M. Martin Lunssens : *Roméo et Juliette*, tableau musical d'après Shakespeare, dans la forme descriptive et dramatique; des thèmes heureux, captivants par eux-mêmes sont forcément écourtés dans ce poëme musical, traversant en un quart d'heure l'œuvre géniale et colossale du divin William; la transformation ou la transubstantiation des types mélodiques serrent de près le sentiment ambiant de l'action; les récitatifs manquent un peu d'envolée et le lien entre les divers épisodes, sous forme trop découpée, nuisent à l'ensemble.

*
* *

L'accueil que le monde artiste et amateur de musique de chambre sérieuse avait fait aux séances précédentes de l'association Deru-Lauweryns, pour l'initiation, par l'exemple, de

« l'Histoire de la Sonate », vient une fois de plus d'être consacré par la nouvelle série d'œuvres pour piano et violon de Vivaldi, Bach, Mozart et Beethoven. Ces genres différents ont tous reçu de la part du brillant et vivant violoniste qu'est M. Deru, qui ne pouvait choisir de pianiste plus consciencieux et scrutant mieux ses auteurs que M. Lauweryns, une interprétation juste et de tradition de bonne école, en ajoutant à la conscience la fougue et la foi de leurs jeunes et sains tempéraments d'artistes.

* * *

Avouons sans crainte, toute la difficulté de notre tâche, lorsqu'au lendemain du triomphe de Misha Elman, nous avons rencontré Mlle Kathleen Parlow, une enfant de 17 ans à peine, une violoniste canadienne, élève du professeur Auer, au Conservatoire de Saint-Pétersbourg (singulière coïncidence ! l'école russe, depuis peu, côte en art de très hautes plus-values) ; et disons, tout de suite, que nous nous trouvons en présence d'une nature singulièrement douée : une grande, toute jeune fille, n'emballant pas aux premiers accords, mais prenant peu à peu par la clarté, la pureté de la sonorité, dégageant toute la finesse de la féminité, excellant par une probité étonnante dans les traits, enveloppant par le charme d'un joli sentiment et attachant une importance, peu commune pour cet âge, à l'esprit et au caractère de l'œuvre ; le *Concerto*, très difficile Tschaïkowski, où son accompagnateur M. Lauweryns, comme dans tout ce qu'il entreprend, a répondu aux exigences les plus sévères et lui a donné la réplique sans défaillances, a trouvé que le plus grand espoir peut être placé en elle et que peu de virtuoses féminins de l'archet ne la dépasseront par un ensemble plus complet de qualités.

* * *

Schubert, Schumann, curieuse association de sonorité nominale, curieux rapprochement du programme du 5e concert Durant ! Quand je dis curieux, c'est de l'exagération et je devrais dire heureux, l'un n'est il pas la continuation de l'autre dans cette nouveauté particulière dans l'écriture et l'invention du ied.

Schubert, le créateur en le genre, fut évidemment plus simple et si le mérite des lieder de Schumann est plus apprécié

grâce à la profondeur, à la pensée plus intense, à l'harmonisation plus chaude, plus savante, la fraîcheur, la douceur, la naïveté primesautière alliées à la géniale innovation de la mélodie sous une forme spéciale revient à Schubert, ce jeune homme merveilleusement fécond qui, mort à 31 ans, s'assura l'éternité.

Melle G. Wybauw était chargée de nous présenter, des deux auteurs, quelques perles, et si elle n'a pas tenu compte, pour certaines de ces mélodies, qu'elles faisaient partie d'un cycle et devaient être dites dans la couleur et avec l'accent général d'un tout (« La Poste », extraite du « Voyage d'Hiver » doit être avant tout poignante, anxieuse, plutôt que légère et frivole), elle a cependant apporté à l'exécution sa jolie diction, et à côté de certaines notes trop blanches, quelques très beaux élans, de l'émotion et une plastique théâtrale d'un effet scénique appréciable.

La tâche de l'orchestre était très complexe et ardue : Schubert était représenté par la « Symphonie nº 7 » en *ut* majeur rarement jouée à cause de sa longueur et de sa conception peut-être un peu uniforme : marches, danses et chants populaires. M. Durand a su échapper à ces deux inconvénients en supprimant toutes les reprises et colorant, aussi diversément que possible, les différentes parties de l'œuvre. Celle-ci n'en reste pas moins une conception très personnelle, délicate, jeune et de forme purement classique.

Schumann, plus compliqué, où se trahit un esprit plus attaché à l'essence des choses, unissant à une extrême sensibilité nerveuse un idéalisme, une sentimentalité parfois maladive, des goûts de critique, de liberté et d'affranchissement de la forme, une culture intellectuelle raffinée, philosophique; sa belle conception de l'amour et de la femme se devinent à chaque coin de son œuvre et l'exemple de cette « Première Symphonie » en *si* bémol majeur était bien choisi. Robert Schumann, l'auteur, y a voulu décrire ou chanter le Printemps, en tant qu'image d'une des phases de la vie; Schumann n'était-il pas essentiellement humain, humain dans l'amour, donc dans la douleur.

La ligne, le sens de Schumann sont familiers à M. Durant, et il a communiqué à l'orchestre cette compréhension intime du maître de Zwickau; les violons dans l'allegro final auraient pu avoir plus d'ensemble, plus de netteté, mais la note générale, la passion contenue, la vibration colorée des masses ont fait impression.

EUGÈNE GEORGES.

MEMENTO

Correspondance. — *M. Maurice des Ombiaux nous communique les édifiantes lignes que voici :*

« Nos meilleurs chercheurs de poux m'ont fait dire que j'avais commis quelques « gafles », pour employer leur expression, dans mon article *Les Belges en Egypte.*

» Jusqu'à présent ils n'ont pu me signaler que cette expression l'*Itakhéen Achéménide.* Voici quelle était la phrase :

« C'est ici que Polyphème se jeta dans la mer pour se venger sur les Troyens d'Enée de l'injure qu'avait faite à son œil unique l'Itakhéen Achéménide. »

» L'Itakhéen Achéménide, s'écrient-ils, quel pataquès! Les Achéménides étaient de la Perse, jamais ils n'eurent rien de commun avec Ithaque.

» J'en suis bien fâché pour ces docteurs, mais tout élève de « Poésie » n'eut pas eu de peine à trouver dans l'*Enéide*, livre III, vers 613 à 615, ce signalement :

Sum patria ex Ithaca, comes infelicis Ulixi
Nomine Achœmenides, Trojam, genitore adamasto
Paupere (mansissetque utinam fortuna!), profectus.

» (Je suis d'Ithaque, compagnon du malheureux Ulysse, mon nom est *Achœmenide*, etc.) Et il continue avec Ulysse, nous avons enfoncé un pieu dans l'œil de Polyphème.

» Inutile, je crois, d'en citer davantage.

» Mais nos bons savants ne poussent pas fort loin leurs investigations. Ils ont le rire facile.

» C'est à peu près comme si, de nos jours, quelques géographes se tordaient en lisant dans les journaux une information concernant le général hollandais Portugal.

» Nos bons savants ont pris un homme pour le Pirée. A moins qu'ils ne prétendent que c'est Virgile qui n'y connaissait rien. En ce cas je m'estimerais heureux de partager le sort de Virgile. »

MAURICE DES OMBIAUX.

***

Rectification. — Nous avons annoncé dans notre livraison du mois dernier, que M. Paul Spaak était le lauréat pour 1908 de l'*Académie libre*.

On nous prie de donner à la fondation Edmond Picard son titre exact de *Libre Académie de Belgique*.

*
* *

La Reine Vasthi. — Tel est le titre, on le sait, d'un opéra dont M. Emile Mathieu a écrit le poème et la partition. Il s'agit d'une curieuse mise à la scène de la légende biblique d'Esther et d'Assuérus. L'éminent directeur du Conservatoire royal de Gand fera jouer, en juin prochain, son œuvre au théâtre de la Monnaie gracieusement mis à sa disposition par le Collège des bourgmestre et échevins de la Ville de Bruxelles, d'accord avec MM. Kufferath et Guidé.

M. Emile Mathieu entretiendra lui-même nos lecteurs de sa *Reine Vasthi* dans notre prochaine livraison.

*
* *

Le caractère national belge. — *Sous ce titre, M. F. Böringer vient de publier dans un journal d'Essen, le* Reinisch Westphalien Zeitung, *une intéressante étude dont nous avons tenu à mettre les passages essentiels sous les yeux de nos lecteurs. Ceux-ci feront aisément eux-mêmes les commentaires, ou parfois les réserves qu'appellent ces lignes au demeurant très sympathiques où s'exprime en toute sincérité sur notre compte un écrivain étranger dans un journal étranger.*

Les oppositions de race entre les deux éléments qui se partagent la Belgique, écrit M. Böringer, semblent parfois tendre vers un nivellement pacifique, d'autres fois cependant, elles semblent absolument inconciliables. Même après un long séjour, il est presque impossible à un observateur étranger de porter un jugement fondé sur des raisons sûres. Le mot souvent cité que Flamands et Wallons ne sont que des prénoms et que Belges est le vrai nom de famille, se justifie non seulement par la remarque faite par César dans son histoire de la conquête des Gaules, où il représente les Belges comme de vaillants guerriers, mais il répond aussi au vœu sincère formulé par de nombreux Belges qui ont le sentiment de la nationalité et qui se

rendent compte de toutes les divergences de race et de langue, d'arriver à un certain degré de comptabilité. Lorsque tout récemment, un jeune savant allemand voulut reprocher sévèrement à Maeterlinck de ne pas rester neutre dans la lutte engagée entre les langues de son pays et de nier l'existence d'un caractère national belge, le poète avait l'avantage inappréciable d'avoir, dès son jeune âge, observé et comparé Flamands et Wallons.

Il y a quelque temps, deux écrivains belges ont abordé ce sujet. Albert Giraud (1), un Flamand d'expression française, et Edmond Picard (2), un Wallon, étudient les contrastes et arrivent tous deux à la conclusion que l'évolution polit les arêtes et arrondit les angles. Picard croit déjà pouvoir indiquer le caractère distinctif de l'âme belge. Avant cependant de reproduire les idées dominantes des deux auteurs, il convient de citer les paroles de deux célèbres historiens connus pour le caractère fortement psychologique de leur méthode d'investigation. Lamprecht-Leipzig écrivait récemment à son collègue gantois Pirenne : « Je ne voudrais surtout pas vous cacher la nouvelle » impression que j'emporte avec moi et que m'a laissée l'indi- » vidualité de la culture belge. Quelque difficile qu'il soit de » préciser nettement les légères nuances qui différencient le » Belge de ses voisins, elles n'en existent pas moins et on les » sent parfaitement. » Pirenne, qui, le premier, a écrit une histoire détaillée de la Belgique, dit : « De même que notre sol s'est formé des alluvions des fleuves venus d'Allemagne et de France, notre culture nationale constitue une heureuse fusion dans laquelle on retrouve les génies des deux races, modifiées et mélangées par le croisement. C'est précisément dans cette merveilleuse facilité d'assimilation et dans la faculté rare de s'identifier ce qui est étranger que réside la cause du caractère particulier de la Belgique; c'est pourquoi elle a pu rendre de grands services à l'Europe et c'est même à cette circonstance qu'elle doit d'avoir une vie nationale caractérisée qui est commune aux deux races, sans toutefois sacrifier leur individualité. »

Les Français se sont fréquemment exprimés de la façon la plus désobligeante au sujet des Belges ; ils trouvent inconcevable le contraste entre la souplesse du parler français et le manque de nervosité et la placidité belges. Le jugement — c'est de tra-

(1) *Les Origines de la littérature française en Belgique.*
(2) *Essai d'une Psychologie de la Nation belge.*

dition en France — est empreint d'une exagération démesurée et de mépris pour l'étranger. Taine fut tellement choqué de la lourdeur belge qu'il écrivit : « Lorsqu'on cause avec eux, ils semblent d'abord ne comprendre absolument rien, ou l'on a l'impression que leur appareil d'élocution ne peut se mettre en mouvement qu'après un certain temps ; on voit des garde-salles de musée et des domestiques qui vous regardent, bouche bée, pendant une minute, avant de répondre. Ils n'éprouvent pas, comme nous, le besoin du mouvement et de la conversation. Dans les pays germaniques, toutes les voies de l'impression et de l'expression semblent être obstruées ; toute finesse, toute sentimentalité et tout geste prompt paraissent absolument impossibles. » Taine caractérise ici naturellement le Flamand aux larges épaules et à la méditation profonde. Voyons maintenant le portrait qu'un Wallon trace de son frère national.

Après avoir reproduit de longs extraits de l'étude de M. Albert Giraud, l'écrivain allemand poursuit :

Quelque durs que les jugements soient par endroits, dans l'esprit de l'auteur, ils doivent aider à travailler le sol sur lequel fleurit une culture plus riche et plus une. Giraud y croit sincèrement. Si la peinture fut, autrefois, le seul moyen d'expression de l'âme populaire du Belge flamand, il en apparaîtra un second et plus efficace dans la littérature, dont le génie créateur personnel est en train d'éclore.

Dans ses recherches sur le caractère national belge, Picard se rend parfaitement compte des caractéristiques qui différencient nettement la race wallone de la race flamande et qui sont trop flagrantes pour qu'on puisse croire à leur disparition. S'il croit, malgré cela, à l'existence d'une « âme belge », il appuie sa conviction sur la considération que les deux races possèdent des qualités qui leur sont communes et dont il explique la genèse par l'histoire, pleine de vicissitudes, des Pays-Bas. L'année dernière, l'écrivain français Paul Adam donna une conférence publique au cours de laquelle il caractérisa le Belge. Il le qualifia, tout d'abord, d'homme circonspect. Picard admet la remarque comme exacte à une légère nuance près : il préfère l'appeler un homme qui a adopté, avant tout, la juste mesure comme règle de sa vie. Le Bruxellois a l'habitude de dire : *Trop is te veel !* On a frappé en l'honneur du poète Hauwaert, une médaille commémorative portant, en exergue : *Houdt middelmate* (tenez le juste milieu). Une deuxième particularité

qu'Adam attribue au Belge, la moquerie, est également reconnue par Picard; il préférerait cependant substituer à l'expression française « moqueur » l'expression locale *zwanzeur*; car celle-ci signifie que le Belge se complaît spécialement dans la grosse plaisanterie et dans les mauvais tours. « Le Parisien est malin », dit Picard, « le Bruxellois a la zwanze dans le sang ».

Et M. Böringer conclut enfin :

Voilà les traits essentiels relevés par deux Belges à propos du caractère de chacune des races en particulier et du caractère général. Le non-Belge conviendra, il est vrai, qu'il a déjà fréquemment remarqué ces particularités; mais il devra cependant avouer que ces analyses restent souvent superficielles. Nous n'y voyons pas ce que pense le peuple au sujet des problèmes généraux de morale et de religion. Lorsqu'on considère que l'esprit français s'infiltre journellement par mille ouvertures, un exposé psychologique devrait apprécier cette influence. Picard croit réellement que la ville de Bruxelles renferme des éléments des cultures allemande et française, mais sans indiquer à quoi il est possible de reconnaître les Allemands. Il ne faut pas méconnaître, il est vrai, que chez les Belges lettrés se dessine un courant positif qui veut affranchir tout d'abord la vie intellectuelle de l'influence française, afin de préparer ainsi la voie à une évolution artistique et littéraire qui soit l'expression du caractère national et qui conduise à une culture propre.

*
* *

Variations sur un même air. — Nous déplorions le mois dernier le silence gardé par Mme Séverine sur nos femmes-poètes belges alors qu'elle passait en revue les rimeuses de langue française.

Mme Catulle Mendès, à son tour, est venue conférencier à Bruxelles. Plus adroite, ou bien avertie par un ami avisé, en tout cas mieux intentionnée que sa consœur, Mme Catulle Mendès a couvert de fleurs tous les écrivains belges, sans distinction d'écoles, de tendances ou de sexe. Sa sympathie eut même la crainte d'oublier le moindre des maîtres au point de lui suggérer d'inventer des littérateurs nouveaux. Nous ne fûmes pas peu surpris d'apprendre de la sorte que nous comptions un poète du nom d'Ivanne Gilkine, que M. Sander et que M. Pierron avaient tous deux écrit de beaux contes, que

M. « Victor » Gilbert n'était pas inconnu à Paris, que M. Paul Spaak venait de faire applaudir une pièce (évidemment très bruxelloise...) intitulée : *Ketje* ! !

Quant à M. Edmond Picard, Mme Catulle Mendès nous a affirmé qu'il dirige l'*Art moderne*, en collaboration avec M. Octave Maus...

***

Les Amis de la Littérature. — Sous cette dénomination vient de se fonder, à Bruxelles, une société dont les efforts vont tendre à répandre dans le public et surtout parmi les jeunes générations le goût des belles-lettres, et spécialement celui des œuvres de nos écrivains nationaux.

Malgré les encouragements que les pouvoirs publics se décident enfin à accorder à nos littérateurs ; malgré la sympathie efficace de quelques personnes dont le nombre peu à peu accru finit par constituer un noyau d'acheteurs et de lecteurs, il est incontestable que bien du chemin reste à faire. Il a paru opportun, et même urgent, d'éclairer de plus en plus lumineusement la masse du public belge sur la valeur de nos écrivains, de lui apprendre à aimer les œuvres qui ont été pensées et écrites pour lui, de lui faire lire, de l'habituer à suivre le mouvement de notre littérature et à acquérir les livres belges pour les placer en vedette dans les bibliothèques privées comme elles le seront bientôt dans toutes les bibliothèques populaires et scolaires.

C'est donc à une œuvre de constante et efficace propagande que vont se consacrer *Les Amis de la Littérature*. Les patronages sous les auspices desquels ils se sont placés, les personnalités qui se sont mises à la tête de l'entreprise, assurent à celle-ci une vitalité et un succès dignes de la cause défendue.

Le Comité directeur a été constitué comme suit :

Présidents : MM. Edmond Picard, Henry Carton de Wiart; *vice-présidents :* MM. Octave Maus, Eugène Gilbert; *secrétaires :* MM. A.-Th. Rouvez, E. De Bruyn ; *Membres* . MM. Paul André, Th. Braun, Henri Davignon, Jean De Mot, Maurice des Ombiaux, M. Dullaert, L. Dumont-Wilden, Fierens-Gevaert, Ivan Gilkin, Albert Giraud, Edm. Glesener, Franz Mahutte, abbé Mœller, Georges Rency, Fernand Severin, Firmin Van den Bosch, Gustave Van Zype, Georges Virrès.

Ce comité a pu obtenir, dès la première heure, le haut patronage de S. A. R. le prince Albert, et la présidence d'honneur du baron Descamps-David, ministre des sciences et des arts.

MM. Cyr. Van Overbergh, directeur général de l'Enseignement supérieur et des Lettres, et De Mot, bourgmestre de la Ville de Bruxelles, ont accepté la vice-présidence d'honneur, tandis que de hautes personnalités de tous les partis et de tous les mondes, notamment les bourgmestres des grandes villes du pays, constituent le Comité d'honneur de la société.

C'est par le moyen de conférences à grand retentissement que *Les Amis de la Littérature* commenceront leur propagande. En 1908, une série de cinq conférences seront données dans une vingtaine de villes belges sous le patronage de l'administration communale et, autant que possible, à l'hôtel de ville. Ces conférences seront publiques et entourées de toute la solennité susceptible de leur assurer le plus nombreux auditoire possible. Les élèves des écoles y seront spécialement conviés.

Cette première série de conférences a été constituée comme suit :

1° La Littérature et la Belgique, par M. Fierens-Gevaert; 2° Le Théâtre belge, par M. Albert Giraud; 3° Les Poètes belges, par M. Ivan Gilkin ; 4° Nos Romanciers et nos Conteurs, par Mlle Marguerite Van de Wiele ; 5° La Littérature et l'Art, par M. Émile Verhaeren.

Ces conférences, de même que celles qui seront données dans la suite, seront éditées et mises en vente. Le gouvernement et les administrations communales en feront notamment un large usage comme livres à donner en prix aux élèves des écoles.

Les Amis de la Littérature font appel à tous ceux qui, dans notre pays, s'intéressent à la belle cause de notre littérature nationale.

La société comprend des membres protecteurs et des membres effectifs. Les premiers paient une cotisation annuelle minimum de 20 francs; les autres une cotisation annuelle minimum de 5 francs. Ces cotisations peuvent être rachetées par le versement d'une somme représentant leur capitalisation à 5 p. c. l'an.

La Belgique artistique et littéraire se fera obligeamment l'intermédiaire entre ses lecteurs que cette œuvre intéressera certes tous et le comité directeur.

Le secrétaire général de la société, M A.-Th. Rouvez, reçoit, d'autre part, 48, rue de Venise, à Bruxelles, toutes demandes d'adhésions et de renseignements.

*
* *

Exposition du Livre belge de l'année 1907. — L'exposition du Livre belge de 1907, qui vient d'occuper les salles de la Maison du Livre, a constitué le premier essai fait en Belgique pour présenter au public, en un ensemble ordonné, la production de l'année écoulée.

Il a été imprimé en 1907, tant à Bruxelles qu'en province, un total de 2,107 ouvrages, indépendamment des articles et mémoires parus dans les publications périodiques. L'exposition, faite sous les auspices du Cercle de la Librairie, a réuni environ 500 de ces ouvrages. Ils ont été présentés, plat et librement, sur des tablettes, de manière à permettre leur examen et leur lecture. Ils ont été groupés par matières traitées. Les étiquettes indiquaient ces matières et le tableau de classement était affiché (classification bibliographique décimale). Sur une table était déposée la bibliographie de l'année en volumes et sur fiches. Cette bibliographie est publiée en connexion avec le Répertoire de l'Institut international de Bibliographie, sous la direction de M. E. Vandeveld.

Un graphique représentait le nombre proportionnel d'ouvrages produits par chaque branche des sciences et de la littérature et le nombre comparé d'ouvrages publiés chaque année depuis 1897.

L'exposition, librement accessible au public, a reçu la visite de nombreux amateurs. Beaucoup des livres exposés qui étaient mis en vente ont été acquis.

Dans deux vitrines avaient été exposées toutes les planches qui ont paru en 1907 dans les quatre premiers fascicules du « Musée du Livre ».

Le but des organisateurs de l'exposition était de montrer combien sont nombreuses, intéressantes et variées les publications qui sortent des presses belges. Tous les domaines de la pensée et de l'activité étaient représentés.

Les visiteurs prenaient un visible et réel plaisir à pouvoir feuilleter nombre d'ouvrages dont ils avaient entendu parler ou dont ils avaient lu la critique. Les livres ont leur physionomie comme les personnes et alors même qu'elle ne doit pas conduire à une fréquentation — nous voulons dire à une lecture complète — la présentation est néanmoins intéressante, car elle fait faire la connaissance personnelle.

L'exposition avait un autre but encore : provoquer une réelle émulation pour le bien et pour le beau entre les éditeurs et les

libraires. Le jugement du public éclairé peut beaucoup pour améliorer la production du Livre en Belgique; c'est là un des buts que poursuit le Musée du Livre et que des efforts tels que celui que nous signalons ici font atteindre le plus sûrement.

*
* *

Concours d'Histoire liégeoise. — Le *Cercle Verviétois* de Bruxelles a mis au concours, en 1907, le sujet suivant : « La Lutte des États de Liége contre la Maison de Bourgogne », depuis Jean de Bavière (1390) jusqu'au Traité de Renonciation de Maximilien d'Autriche (10 avril 1483).

Aucune des œuvres qui lui ont été adressées n'ayant obtenu les suffrages du jury, « le délai de présentation des manuscrits est reporté au 15 décembre 1908 ». L'ouvrage devra avoir, au minimum, 150 pages, au maximum, 250 pages d'impression in-8o. Les auteurs s'efforceront de mettre leur travail à portée des classes populaires. C'est une œuvre de vulgarisation historique et de glorification wallonne qu'on attend d'eux.

Prix unique : Une médaille en or et une somme de 500 francs.

L'œuvre primée sera publiée par le Bulletin du *Cercle Verviétois*.

Le concours sera définitivement clôturé le 15 décembre 1908. Les manuscrits, portant une devise distinctive reproduite sous pli cacheté, devront être déposés avant cette date chez M. le Président du *Cercle Verviétois*, 24, rue Crespel, à Bruxelles.

Les décisions du Jury d'examen seront rendues publiques, au plus tard le 1er mars 1909.

*
* *

La Libre Esthétique. — Le Salon jubilaire qui s'est ouvert le 29 février réunit la plupart des peintres que le cycle d'expositions des XX et de la *Libre Esthétique* a mis en lumière, et notamment, pour la Belgique, Mlle A. Boch, MM. G. Buysse, F. Charlet, E. Claus, G. Combaz, W. Degouwe de Nuncques, H. de Groux, A. Delaunois, J. Ensor, A.-W. Finch, L. Frédéric, A. J. Heymans, M. Huys, F. Khnopff, E. Laermans, G. Lemmen, Ch. Mertens, X. Mellery, G. Morren, A. Olefte,

R. Picard, W. Schlobach, L. Thévenet, J. Van den Eeckhoudt, T. Van Rysselberghe, G. Van Strydonck, R. Wytsman.

A ce groupe, que complètent quelques sculpteurs au nombre desquels MM. G. Charlier, P. Du Bois, V. Rousseau, etc., est adjoint un choix de peintres et de sculpteurs étrangers et notamment Mmes Mary Cassatt et L. Cousturier, de MM. Renoir, Claude Monet, Degas, A. Guillaumin, A. Besnard. Ch. Cottet, Maurice Denis, J.-M. Morrice, Jan Toorop, H. Lerolle, H.-E. Cross, M. Luce, P. Signac, E. Vuillard, P. Bonnard, K.-X. Roussel, J. Pezké, A. Hazledine, A. André, F. d'Espagnat, D. de Regoyos, P. Sérusier, E. Moreau-Nélaton, Fornerod, Hart-Nibbrig, Dreydorff, A. Robinson, F. Jourdain, Ch. Guérin, M. Dethomas, L. Valtat, F. Vallotton; parmi les sculpteurs, MM. Rodin, A. Charpentier, C. Lefèvre, A. Bartholomé et A. Marque.

Une heureuse innovation à signaler : pour contribuer à développer le sentiment de la forme, la direction réunit dans une salle un choix de cartons et dessins documentaires de quelques-uns des exposants, MM. Renoir, Claude Monet, Rodin, Besnard, Cottet, Van Rysselberghe, Maurice Denis, Pezké, Mme L. Cousturier, etc.

Au cours du Salon jubilaire, la *Libre Esthétique* organisera une série d'auditions de musique nouvelle dont les principaux interprètes seront Mlles Blanche Selva et Marguerite Rollet, le Quatuor Piano et Archets (MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Jacob), le Quatuor Zimmer (MM. Zimmer, Rycken, Baroen et Doehaerd), M. Georges Pitsch, etc.

Un festival Vincent d'Indy, avec le concours du maître, et un récital de piano par Mlle Blanche Selva sont dès à présent fixés aux lundi 16 et mardi 17 mars, à 2 h. 1/2.

* * *

Concerts Ysaye. — C'est, comme nous l'avons annoncé, M. Henri Vietta, directeur du Conservatoire de La Haye, et chef d'orchestre des concerts de l'Orkest Vereeniging, qui dirigera la 5e matinée d'abonnement des Concerts Ysaye, fixée au dimanche 8 mars, à 2 h. 1/2, avec répétition générale le samedi 7 mars, à 4 h. Le programme annoncé par le réputé capelmeister néerlandais, est très intéressant : Ouverture de « Léonore », n° 3, de Beethoven; la Symphonie (4e mineur), de Tschaïkowsky ; Prélude et Liebestod, de « Tristan et Isolde ».

M. Jacques Thibaud, le soliste toujours fêté, jouera un « concerto » de Mozart et le « Concertstück » de Saint-Saëns.

Billets et renseignements chez Breitkopf et Haertel.

* * *

Bibliothèques populaires. — Ces organismes de précieuse propagande intellectuelle se multiplient de jour en jour. Nous aimons à constater que les livres d'auteurs belges, non seulement y occupent une place importante, mais qu'ils sont lus avec assiduité.

A l'initiative et grâce à la généreuse intervention de M. et Mme Ed. Parmentier, le Cercle d'utilité et d'agrément *La Woluwe* vient d'installer, 5, rue de la Chancellerie à Woluwe, une bibliothèque et un secrétariat populaires qui ont rencontré, dès le premier jour, un succès du meilleur augure.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome X

ANDRÉ, Paul.

M. OCTAVE MIRBEAU, etc. 98

Les Livres :

J. de Bosschere : *Quentin Metsys* 135
Arnold Goffin : *Thiéry Bouts* 135
C. Liégeois et L. Mallinger : *Le Théâtre et l'éloquence en France et en Belgique* 322
Abbé Joseph De Smet : *La Littérature Belge d'aujourd'hui et nos collèges* 499
Maurice Kufferath : *Salomé* 500
Almanach de « La Conquête de l'air pour 1908 ». . . . 501

Les Théâtres :

Monnaie : *Reprise de Carmen et de Maître Pathelin* . . 140
Parc : *Amphitryon ; Éducation de Prince* 140
Olympia : *L'Éventail*. 142
Alcazar : *Sa Sœur ; Daisy ; Service secret* 144
Molière : *Rip ; La Fille de Mme Angot* 147
Matinées Littéraires du Parc : *Le paresseux ; Un mari Idéal* 148
Matinées classiques des Galeries : *Horace ; Polyeucte* . . 151
Matinées mondaines de l'Alcazar : *Le chant ; La musique ; Le théâtre ; Vieux refrains et musiques fanées* . . 152
Matinées d'art de la Comédie mondaine : *Récitations d'auteurs belges ; Baiser de Reine* 154
Monnaie : *Fortunio ; Au Pays des Légendes*. 324
La Walkyrie ; Les Maîtres Chanteurs 327
Parc : *Kaatje ; Les Passagères* 328
Iphigénie 336

Olympia : *Samson*. 331
Alcazar : *La Robe rouge; La Compagnie sicilienne de M. Giovanni Grasso* 333
Galeries Saint-Hubert : *Raffles; Blondine et Guillot* . . 335
Matinées classiques : *Les Femmes savantes; Britannicus*. 338
Matinées mondaines : *La Mer; Les Poètes de la Femme* . 339
Cercle Euterpe : *Le Cloître*. 340
Monnaie : *Méphistophélès; Le Chemineau* 504
Parc : *La Rivale; Les Ames ennemies* 509
Galeries : *Vieil Heidelberg*. 514
Alcazar : *Suzeraine; Monsieur Joujou; Sada Yacco* . . 516
Molière : *Mendiant d'amour* 519
Matinées littéraires : *Théodore de Banville*. 520
La Femme auteur dramatique 521
Matinées classiques : *L'Ecole des Femmes; Phèdre* . . 522
Matinées mondaines : *Du Chat noir à la Lune rousse; La Parisienne*. 525

BLÉRÉ, Claude.

UN ÉCART D'IMAGINATION 457

BROODCOORENS, Pierre.

LA 628-E8, RÉPONSE A OCTAVE MIRBEAU . 301

CLAIRVAUX, Victor.

LA BARQUE AMARRÉE 402

DAXHELET, Arthur.

Les Livres :

Georges Rency : *Physionomies littéraires*. 133

DEAUVILLE, Max.

PREMIER CHAGRIN 256

de HARVEN, Hélène.

DANS LES LAURENTIDES 452

de LAMINNE, Ernest.

POÈMES DE LA FORÊT. 252

de MOT, Jean.

HELLÉNISME ET ACADÉMISME 23

des OMBIAUX, Maurice.

LA PETITE REINE BLANCHE (*Fin*). 112
LES BELGES EN EGYPTE 171

EEKHOUD, Georges.

LES CLOUS DE MALÉDICTION 5

GEORGES, Eugène.

Les Concerts :

Groupe des compositeurs belges 161
Récital de chant : *Henri Albert*, *Thomas Canivez* . . . 162
Premier concert Durant 163
Société de musique de chambre : *Paul Goossens*. . . . 164
Deuxième Concert Ysaye 165
Scola Musicæ : *Œuvres de Grieg*, *Quatuor Charlier* . . 166
Concert Samuel. 167
Concert Deru 168
Concert Heuschling 168
Deuxième Concert Durant 168
Troisième Concert Durant : Beethoven 351
Concert Thieffry 350
Michel de Sicard 348
Troisième concert Ysaye : *Pablo Casals*, *Guilhermina Casals-Suggia* 348

Lieder-Abend ; *Miss Brema* 351
Récital Marcel Laoureux et Marie Teirlinck 353
Première séance de musique de chambre : *Cercle Piano et Archets : E. Bosquet, E. Chaumont, L. Van Hout, J. Jacob.* 353
Deuxième concert populaire : *Le Paradis et La Péri* . . 554
Société de musique de chambre de Bruxelles : *P. Goossens* 529
Quatrième Concert Durant : *Mathieu Crickboom* . . . 530
Mme Andriani 531
Frieda Lautmann 531
Cercle Piano et Archets de Bruxelles. 531
Quatrième Concert Ysaye : *MM. Fritz Steinbach, A. Cortot* 532
Récital Hegedûs 533
Concert Schöller 533
Troisième concert populaire : *Misha Elman* 533
Séance Deru et Lauweryns 534
Récital Kathleen Parlow 535
Cinquième concert Durant : *Schubert, Schuman, Mlle G. Wybauw* 535

GÉRARD, René-L.

LA CIVILISATION EN DANGER. 359

GILLE, Valère.

MADAME REÇOIT (com. 1 acte) 226

HARRY, Gérard.

UNE MIETTE DE L'HISTOIRE DE LA « MARSEILLAISE » 212

HELLENS, Franz.

GAND ET SES PEINTRES D'AUJOURD'HUI . . 264

LEDENT, Richard.

YMNIS ET NUMAINE. 433

LEJEUNE, Henri.

Les Livres :

Alex. Halot : *Vingt-cinq ans de civilisation au Congo.* . 502

LE ROY, Grégoire.

Les Salons :

48me Salon des Aquarellistes 154
Salle Boute : *Carl Werlemann, Willy Finch.* 157
Musée moderne : *L'Estampe* 340
Cercle Artistique : *Herman Courtens et Paul Leduc* . . 342
Galerie Boute : *Langaskens* 343
MM. Boute, Bytebier, Desseins, R. Robert et Treallier . 526
Cercle Artistique : *Frans Smeers, Camille Lambert.* . . 527
Musée Moderne : *Pour l'Art* 528

LIEBRECHT, Henri.

L'AUTRE MOYEN (com. en 1 acte) . . . 61

LINNIG, Benj.

DON JUAN D'AUTRICHE 49

KUNEL, Maurice.

BAUDELAIRE AU CERCLE DES ARTS DE BRUXELLES 374

MAHAIM, Ernest.

Les Livres:

Marcq, Vauthier et Errera : *La personnification civile des associations* 494
A. Slosse : *Pourquoi mangeons-nous?* 494
A. Fastrez : *Ce que l'armée peut être pour la nation* . .

MALLIEUX, Fernand.

Les Livres :

Edmond Picard : *Le Droit Nouveau*. 137
Maurice Maeterlinck : *Pelléas et Mélisande* 138

MARLOW, Georges.

HÉLÈNE. 387
SAPHO 390

Les Livres :

Sylvain Bonmariage : *Tristesse d'enfant gâté*. 489
Anthologie des poètes belges 492
Louis Moreau : *Noëls* 492
Achille Pasture : *Au fil des songes* 493
Marcelle Gambar : *Rêves et Rires* 493

MOCKEL, Albert.

LE TRIOMPHE DE GOMABURGE 190

MOTYL.

Les Salons :

Une Exposition d'art belge en Pologne. 344

NED, Édouard.

Les Livres :

Eugène Herdies : *Le Roman de la Digue*. 317
Ferdinand Bouché : *Les Mourlon* , ... 319
Lieutenant J.-H. Bradfer : *Au Pays du Sommeil et de la Mort*. 320
Félix Bodson : *Contes* . . . . . , . 320
Guillelmine d'Herbemont : *Élégies en prose et nouvelles*. 321
Hélène de Golesco : *Histoire d'Edmée ou l'Expiation* . . 487
Jules Sottiaux : *L'Illustre Bézuquet en Wallonie* . . . 487

PICARD, Edmond.

DIALÉGOMÈNES PHILOSOPHIQUES . 43, 206, 396

PIERRON, Sander.

Les Livres :

Marius Renard : *Ceux du pays noir.* 479
George Garnir : *Le conservateur de la Tour Noire.* . . 481
Paul André : *Le Peintre Willem Linnig, junior* . . . 484

RAMAEKERS, Georges.

MAX ELSKAMP 417

TOURNEUR Victor.

Les Salons :

La Médaille à l'Exposition triennale des Beaux-Arts de 1907 157

VAN ARENBERGH, Emile.

VERS. 107

VAN DE WIELE, Marguerite.

AME BLANCHE (roman) 82, 285, 465

VAN DOOREN, J.-J.

LES HALLUCINÉS DE L'UTOPIE 463

VERHAEREN, Émile.

DEUX SIÈCLES ; AUJOURD'HUI 15

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

Henry Kistemaeckers : *Monsieur Dupont, chauffeur* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — L'auteur de *Will, Trimm and Co* fut un des premiers de nos romanciers notoires à apporter une contribution à cette littérature d'actualité qui nous valut, entre autres, en ces dernières années, *Gueule Rouge 80 chevaux*, de M. M. Leblanc; *Monsieur, Madame et l'auto*, de M. Michel Corday; *l'Espagne en auto*, de Demolder et tout récemment la tapageuse et ricanante *628-E 8*.

M. Kistemaeckers a écrit ce qu'il appelle le « Roman comique de l'automobilisme ». Son M. Dupont est un modeste gratte-papier enrichi par un gros lot inattendu et qui, timidement d'abord, et avec une passion exaltée chaque jour davantage ensuite, se lance dans le sport effréné à la mode. C'est ironique, joyeux, alerte, plein de belle humeur et de malice à la fois.

La deuxième partie du livre est consacrée à d'amusants « commentaires sur la vie automobile au début du XXe siècle » qui constituent toute une humoristique critique des mœurs par un spécialiste en psychologie autant qu'en mécanique.

——

Chez Flammarion :

Gyp : *L'Age du Toc* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Je ne sais plus quel fantaisiste, plus sérieux qu'il ne voulait au surplus en avoir l'air, s'était avisé de reconnaître un auteur rien que sur la foi d'un seul de ses vers ou d'une seule de ses phrases. Un autre prétendait l'identifier par le titre de ses livres. Ce dernier n'eût guère eu de mal à donner un parrain (ou une marraine) au volume de lestes, piquants, joyeux, mordants, spirituels dialogues mondains qui mettent en scène à nouveau quelques-uns des fantoches photographiquement pris sur le vif par cette « enfant terrible » des salons parisiens du XXe siècle, qu'est Gyp.

——

Chez Ambert :

Paul Adam : *La Morale de Paris* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). – Tous ceux qui, parmi l'œuvre étonnamment féconde et variée de M. Paul Adam, ont notamment lu des livres tels que : les *Tentatives passionnées* ou le *Triomphe des médiocres*, savent de quel esprit, à la fois audacieux et rare, tourmenté de nouveauté et assoiffé d'idéal sous des dehors de préoccupations utilitaires, de fraternelle communion altruiste, ils sont le vibrant témoignage. Dans les chapitres qui composent ce recueil qu'il intitule la *Morale de Paris*, M. Paul Adam aborde à nouveau tous les sujets qui passionnent les intelligences et les cœurs contemporains et il tire des événements, des caractères, des actes, des mentalités, une foule de conclusions à la fois ingénieuses, imprévues, mais bâties sur des assises de jugement sain, de bonté droite et de beauté sereine.

——

Aux éditions du Monde illustré :

Jean Sigaux : *Du berceau à la tombe* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). – Le titre de ce roman indique assez qu'il y est question de toute une vie. En effet, c'est le récit varié, mouvementé, émouvant d'une existence parsemée d'aventures et de traverses. Marius Gabrielli en est le héros; c'est le fils d'un ménage désuni par la faute du mari, un aventurier corse qui, après avoir amené à Marseille la jeune Annette, qu'il connut en un paisible village des bords de la Saône, l'abandonne et s'expatrie au Japon, en compagnie de sa maîtresse. Marius et sa mère connaissent toutes les douleurs, tous les revers. Venu à Paris, après la guerre, où il joue son rôle de modeste héros, le pauvre garçon y meurt au lendemain de la mort de la femme qui avait un instant, de tout son amour, éclairé sa triste vie.

C'est une histoire touchante, honnête et d'un intérêt passionnant.

——

Au Mercure de France :

Remy de Gourmont : *Saint-Amant*. (Un vol. in-12° à 3 francs.)– Dans « la Collection des plus belles pages » M. R. de Gourmont réunit les poèmes les plus caractéristiques de celui-là des contemporains de Boileau qui souffrit le plus peut-être des brocarts du Régent de Parnasse. Au dire de M. de Gourmont, le *Moïse sauvé* est le plus grand effort poétique de Ronsard à

V. Hugo et son auteur possède en soi le présage de Banville et de Leconte de Lisle... Un commentateur est toujours complaisant. Mais si ces jugements sont d'une louange excessive, la notice en son ensemble est d'une belle érudition littéraire.

***

Alphonse Séché et Jules Bertaut : *L'évolution du Théâtre contemporain.* (Un vol. in-18, à fr. 3.50.) — Les auteurs se sont attaqués à un sujet étonnamment vaste et compliqué. Ils l'ont ordonné et éclairci avec une documentation parfaite et une méthode très sûre. De la production dramatique de ces vingt ou trente dernières années ils ont dégagé les caractères essentiels en groupant les œuvres selon leurs tendances ou leur esprit. Nous trouvons ainsi des chapitres consacrés à chacune des grandes questions qui ont été agitées sur la scène moderne ou qui ont fourni la matière des pièces innombrables offertes au public. Nous pouvons de la sorte considérer comment l'adultère, le divorce, la politique, le fait divers, etc., furent l'objet des préoccupations des auteurs. Nous voyons examinés aussi la façon de présenter certains types essentiels ou caractéristiques d'humanité, ou bien comment furent mis en œuvre quelques-uns des principaux ressorts dramatiques.

Et cela fait, en notre temps plus que tout autre passionné de théâtre, une œuvre pleine d'intérêt et d'enseignement.

***

Emile Magne : *Madame de la Suze.* (Un vol. in-18, à fr. 3.50.) — Nous devons à M. E. Magne de très précieuses études sur les grandes figures littéraires et mondaines de la société du XVIIe siècle. Scarron, puis Mme de Villedieu sollicitèrent sa perspicace et érudite curiosité. Aujourd'hui il nous retrace la vie piquante et mouvementée d'Henriette de Coligny, la fille du fameux Gaspard III, maréchal-duc de Châtillon, laquelle épousa d'abord le seigneur anglais de Hailbrun, puis, forcée par des intrigues familiales, le comte Champenois de la Suze qu'elle devait tromper si généreusement bientôt.

L'histoire est attachante, la peinture d'un monde de précieuses, de politiques, et d'intrigants pleine de pittoresque.

——

Chez Pierre Lafitte et Cie :

Georges Bourdon : *Les Journées de Casablanca.* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Rien ne peut posséder, plus que ce livre, le mérite de l'actualité. L'auteur a été, dès la première heure, en juillet 1907, un témoin oculaire de tous les événements qui ont eu le Maroc pour théâtre, aussi peut-il en faire le récit et le tableau en des pages évocatrices, des commentaires édifiants, entourés de révélations et d'aperçus du plus vif intérêt.

——

A la Librairie Mondiale :

Henri D'alméras : *Les Amoureux de la Reine Marie-Antoinette.* (Un vol. in-8o ill. à 5 fr.). Le titre de ce livre et le fait de savoir qu'il se documente dans les innombrables pamphlets qui attaquèrent, dénoncèrent, souillèrent la reine « légère dans la prospérité, sublime dans l'infortune, intrépide sur l'échafaud », comme l'a écrit Lamartine dans ses *Girondins*, pourraient faire croire qu'il est hostile à Marie-Antoinette. La personnalité de son auteur est là pour nous assurer qu'il n'en est rien et qu'un souci de vérité historique a seul dicté ce biographe précieusement érudit qu'est M. H. d'Alméras.

Sans violence injuste, sans complaisance aussi, M. d'Alméras a recherché, lu, comparé, commenté les brochures, les libelles, les histoires scandaleuses qui furent répandus aux temps tragiques des malheurs de la reine et son recueil de documents du plus vif intérêt ne vise et n'aboutit qu'à nous prouver combien Marie-Antoinette ne fut qu'une femme — parmi les femmes une des plus charmantes — et qu'il lui manqua d'être une reine.

——

Chez Sansot et Cie :

Gabriel Faure : *Heures d'Ombrie* (Un vol. in-18 a 3 francs.) — On n'a pas oublié ces livres d'un délicat artiste : *La dernière journée de Sapho, l'Amour sous les lauriers roses, la Route de volupté.* Leur auteur a rapporté d'Italie des notes d'un charme délicat, d'une vision vive et d'un sens esthétique rare. La *Revue des Deux-Mondes* les accueillit; M. Faure les réunit aujourd'hui en un élégant volume d'une lecture attrayante.

***

Louis de la Salle : *Le Réactionnaire* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — C'est un roman écrit d'une façon très originale par un jeune homme qui veut se donner des airs de pessimiste, mais est en réalité plutôt un pince-sans-rire qui a regardé les jeunes hommes de sa génération, disséqué leur cœur et photographié leur ménage. Cela donne un résultat pas toujours fort édifiant. Mais en tenant compte de l'outrance qui est fatale chez un peintre visant au plus cruel des réalismes tout en tenant beaucoup à s'exprimer sur le ton détaché de la fantaisie, le lecteur est à même de se forger une opinion assez authentique sur la mentalité et le sentiment des Parisiens et des Parisiennes de vingt à trente ans, au début du XXe siècle.

* * *

Albert Rival : *Le Bosquet de Julie* (Un vol. petit in-12 à 1 franc.) — Un jeune rêveur désanchanté prématurément, un amant souvent déçu s'en va faire le mélancolique pèlerinage au parc de Clarens où Saint-Preux échangea le premier baiser avec la future Mme de Wolmar. Et devant la splendeur de la nature, soumis à la suggestion du souvenir de cet immense amour qu'évoque le bosquet de Julie, celui qui n'a vécu jusque là qu'une « vie amoindrie et anémiée » se reprend à la foi et à l'espoir. Et il revient de son voyage réconforté et prêt pour le bonheur que donnent la simplicité de l'esprit et le calme du cœur.

* * *

Louis de Romeuf : *Edouard Schuré* (Un vol. in-18 à 1 franc.) — Un des plus féconds et des plus avertis musicologues de l'heure présente, un des commentateurs les plus perspicaces de Wagner, et aussi un écrivain de belle tenue et de rare conscience, M. E. Schuré, prend place, grâce à son excellent biographe, M de Romeuf, dans l'intéressante et précieuse Collection des Célébrités d'aujourd'hui de la maison Sansot.

* * *

Madeleine de Scudéry : *De la poésie françoise jusques à Henry quatrième.* (Un vol. in-12 à 2 fr.) — M. G. Michaut a extrait de la longue œuvre intitulée le *Comte d'Albe* une suite de pages pleines d'intérêt qui permettront de juger exactement le rôle joué par l'auteur de ces romans de *Cyrus* et de *Clélie*, « dont tout le monde connait les titres mais que personne n'a lus », et la place occupée par cette devancière de Boileau. L'auteur ajoute au texte une étude biographique et des notes précieusement documentées.

* * *

Joachim du Bellay : *Les Regrets.* (Un vol. in-18 à 2 fr.) — Dans la même intéressante collection, M. R. de Beauplan réédite et commente les poètes que le célèbre ami de Ronsard rapporta d'Italie où il était allé, au lieu de l'enthousiasme espéré, puiser la déception, l'amertume, le regret de ne pouvoir en toute conscience vénérer sincèrement l'antiquité et ses chefs-d'œuvre.

* * *

J.-M. Dreuilhe : *Louis et Moi.* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50.) - Histoire de deux petits garçons qui, nés dans l'opulence, sont obligés. tout jeunes, de gravir le calvaire d'une vie difficile, semée de déboires, de périls et d'inquiétudes. L'auteur a voulu donner à un roman moral à l'usage de la jeunesse une forme à la fois attachante et littéraire. Les livres pour la jeunesse qui évitent l'écueil de la fadeur sont rares : celui-ci est agréable à lire pour ses péripéties, ses émotions et sa belle tenue de style.

* * *

Paul Flamant : *Isarina.* (Un vol. in-18 à 3 fr. 50.) — Au temps du Téméraire et des brillants cortèges de la Toi on d Or, mais aussi au temps de Venise la somptueuse, le jeune Tecko quitte Bruges et voyage en Italie et se fixe sur les bords du Lido où il rencontre la petite Isarina. Dans une langue orfévrée comme un joyau rare, l'auteur nous conte l'idylle poétique des amours de Tecko — l'esprit des villes mortes du Nord, et d'Isarina — l'âme des cités éblouissantes du pays où le ciel est toujours bleu...

* * *

André Nepveu : *Pégase* (Un vol. in-18 à 3 fr. 50.) — Une suite de petits poèmes, souvent très brefs, pas plus de quatre vers. Des impressions, des croquis, des tableautins. Notations fines, visions originales, réflexions piquantes Certains autres traduisent des pensées plutôt confuses, telle cette *Morale* assez déconcertante : *Dieu est gras*, etc., visiblement imprégnée de la philosophie brutale du roi Ubu.

* * *

R. Vermandois : *Les Sources folles.* (Un vol. in-18 à 3 fr.) - L'auteur des *Sources folles* vise à moins d'originalité; mais son vers harmonieux, libre, sans audaces excessives ni licences prosodiques trop échevelées, traduit avec charme des penser volontiers mélancoliques : *O tristesse, rôdant sans cesse, par mes nuits ! ..*

* * *

Julien Ochsé : *L'Invisible concert* (Un vol. in-8o à fr. 3.5o). — Des poèmes Tahitiens notamment et des eaux-fortes à la manière d'Aubrey Beardsley, que contient ce recueil sont pittoresquement significatifs de la manière colorée de l'auteur, un amant de la forme châtoyante, des images rares et des rythmes harmonieux.

* * *

Albert Londres : *L'Ame qui vibre* (Un vol in-18 à fr. 3.5o). — En dédiant son gros recueil de poèmes à François Coppée, l'auteur y déclare renier les quelques vers libres qui s'y égar nt et adresser un adieu à la formule décadente à laquelle il lui arriva de sacrifier. Et sagement, il prétend venir se rasseoir au « banc des anciens ».

* * *

François Norgelet : *Renée* (Une plaq. in-12). — Un poème exaltant la sérénité de la vie amoureuse délivrée des contraintes « d'une fausse morale aveugle et sans pudeur », tout cela sur un ton de noble lyrisme parnassien.

——

Chez Arm. Colin :

Henry Bargy : *France d'exil* (Un vol. in-18 à fr. 3.5o). — C'est l'histoire d'un Français chez lequel la grandeur naissante du Canada éveille la vocation colonisatrice; c'est l'odyssée du Français de la fin du XIXe siècle, souffrant, au contact d'un monde nouveau pour lui, des lacunes d'une éducation première qui a méconnu les réalités élémentaires. A ce titre, le héros du livre est éminemment représentatif; il incarne, en Nouvelle-France, dans cette Acadie chantée par Longfellow, la culture française traditionnelle; cette culture, il l'expérimente, et le livre de M. Henry Bargy est le récit véridique, souvent amer, toujours passionnant, de cette expérience.

On pourra rapprocher de ce livre la fondation à New-York d'une institution qui se propose d'éviter aux émigrants français les déboires dont M. Henry Bargy accable héros. On se rendra compte pourtant que ouvrage touche à un problème plus haut celui de l'émigration française, et que l'éducation même de la race qu'il met en q tion.

——

Chez Daragon :

B. de Villeneuve : *L'Orgie romaine* (Un in-8o à 8 francs). — C'est de l'histoire édifiante en même temps que savamment d mentée. L'auteur étudie d'après les texte auteurs du temps les pratiques amoureuse Romains. Il recherche comment se donn baiser entre époux, entre amants, ch grandes dames, dans le peuple, chez les tisanes. Nous voyons de quel désir effrén jouissance était faite la vie de ce peuple en d dence; comment les empereurs menère ronde orgiaque. Néron, Héliogabale, Messa défilent comme autant d'incarnations de la bricité d'une race et d'une époque où Sod fut vaincue et Alcibiade dépassé. Reprenan mot piquant d'un satiriste, M. B. Villene prouve que, par toutes ses inversions a reuses, la cité *Roma* était bien digne de p un nom qui n'étaitque l'inversion du mot *A*

——

Aux éditions du Beffroi :

Jules Mouquet : *Les Épigrammes de Le das de Tarente* (Un vol. in-18 à 2 franc Les inscriptions tombales et dédicatoires « poète réaliste et sincère », de ce pre peut-être des bohêmes de lettres que fut l'a et l'imitateur de Théocrite et son contemp ont trouvé en M. J. Mouquet un tradu fidèle et artiste.

On goûtera le charme ou la verve piq rajeunis de ces courts poèmes que Mél comparait aux vigoureux corymbes de lier

——

Chez Plon-Nourrit :

Henry Thédenat : *Quelques vers* (Une in-12 à 1 franc.) M. l'abbé Thédenat n'es seulement le savant membre de l'Institut les travaux archéologiques font autorité. Il de se montrer un poète de noble inspirat d'art très délicat en écrivant *Quelques ve* passe un souffle de sereine poésie émue e fiante.

Fernand Larc